

LE CATHOLICISME

EN PRÉSENCE DES SECTES DISSIDENTES,

PAR

JOSEPH-IGNACE-VICTOR EYZAGUIRRE,

DOYEN DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE ET VICE-PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS DU CHILI;

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

PAR P.-F. VERDOT,

Chanoine honoraire, Curé de la Paroisse Saint-Maurice de Besançon.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,

J. VERMOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

SUCCESSEUR DE M. HIVERT,

Quai des Augustins, 33.

1856.







CHAPITRE PREMIER.

Les bords du Danube. — La Servie ; ses antécédents et son état actuel. — La religion de l'Etat. — La Russie fait sentir son influence dans ce pays. — Le clergé et sa condition sociale. — Le vladikat sécularisé par le tzar. — Belgrade. — Les monts Karpathes et les Balkans. — La Valachie. — Différences dans l'administration religieuse. — Dons du tzar. — Soixante-six églises grecques à Bucharest. — Quel profit en revient-il à la société? — à la religion? — Un dimanche à Giurgewo. — Silistrie. — Scènes révoltantes à Tuldscha. — Varna. — Les Turcs observants. — Conversation d'une santipe. — Missions catholiques dans les principautés. — Statistique.

Je descendais, le 24 juin 1853, le courant d'un grand fleuve, qui, après avoir opposé jadis, par la rapidité et l'immense volume de ses eaux, une barrière formidable à l'ambition des Romains, trace aujourd'hui les limites des deux plus vastes empires de l'Europe. Ses rives, tantôt basses, tantôt élevées, présentent à l'œil soit des villages bâtis sur des collines, soit de vastes campagnes, exposées à de fréquentes inondations et couvertes de marécages insalubres. Les villes de Hongrie semblent défiler successivement le long du courant, et la majesté du Danube paraît s'incliner dans les courbes qu'il trace devant les imposantes forteresses de Bude et de Péterwardein.

Combien d'idées et d'images diverses s'offraient alors à mon imagination! J'allais bientôt traverser des pays

qui m'étaient jusqu'alors inconnus; j'allais visiter la terre la plus célèbre dans l'histoire religieuse et politique du monde entier; j'allais connaître par moi-même le berceau de l'humanité et de la civilisation. L'Orient, la fameuse Byzance, avec la superbe majesté de ses palais, avec ses traditions, qui relient entre eux tant de siècles divers, avec la gloire de mille exploits, comparables seulement aux prouesses des héros de Rome et de la Grèce, dont elle devint l'héritière en continuant par la sienne l'histoire de ces deux nations: cette Grèce, mère féconde des sages, qui ont légué dans leurs codes des modèles de prudence et de sagesse à tous les gouvernements civilisés; cette Grèce, qui offre au monde tant d'exemples de vertus morales à imiter!

Mais tout cela s'incline, s'évanouit, s'anéantit devant la Palestine, devant ce pays, où une succession de mystères enchaîne et traîne à sa suite l'histoire du genre humain tout entier; devant ce pays, où l'on voit entrer un peuple racheté par un libérateur, et d'où l'on voit sortir, pour se répandre dans le reste de l'univers, un autre peuple, dont un nouveau Libérateur a payé la rançon au prix de son propre sang. L'imagination s'abîme dans un océan de réflexions lorsqu'elle a sous les yeux ce monde, que la distance des lieux et la solennelle antiquité des traditions ne lui permettaient jadis d'apercevoir qu'à travers les voiles d'un lointain mystérieux.

Voyager en Palestine, visiter la terre biblique, tel avait toujours été l'objet de mes vœux les plus ardents. Les pieuses pérégrinations de Châteaubriand et les belles descriptions de Lamartine stimulaient encore ce désir; mais, quelque ardent, quelque impérieux qu'il fût, j'en avais toujours considéré l'exécution comme impossible. Et pourtant cet impossible devient un fait aujourd'hui!

Une série d'événements singuliers, qui devront rester à jamais consignés dans l'histoire de l'un des Etats de l'Amérique du Sud, a contribué à lui donner la réalité. Je ne suis point ici le jouet de la destinée; non, je sers d'instrument aux dispositions de la Providence, et je me trouve heureux en même temps de voir combler le plus cher de mes vœux.

J'entrais dans la Servie, dont l'histoire compte tant de siècles déjà et dont les destinées actuelles se trouvent, pour les yeux les plus clairvoyants, comme enveloppées dans un mystère impénétrable. Semlin et Belgrade étaient devant moi, témoignant par leur aspect actuel que de la splendeur impériale qui rendit glorieux en d'autres temps le nom de Douchan, il ne reste plus aujourd'hui qu'une ombre décolorée dans la personne d'un prince tributaire, qui occupe le trône de ce pays. Le peuple serbe, qui vit jadis rangées sous sa bannière un si grand nombre de provinces, depuis la Roumélie jusqu'à la Transylvanie et depuis la mer Adriatique jusqu'à la Macédoine, possède à peine maintenant un petit territoire, et celui qui, en 1356, menaça la capitale de l'empire d'Orient, ne compte plus guère aujourd'hui qu'un million de sujets qui obéissent à ses lois.

Débilité par les conquêtes des Turcs et des Autrichiens, par les divisions intestines et par sa législation défectueuse, il ne lui sera pas facile d'éprouver quelque réaction favorable à son avenir. La valeur de deux hommes extraordinaires (1), qui ont pu lui rendre à grande peine cette ombre de liberté dont il jouit présentement, ne saurait pousser plus loin ses conquêtes, lors même qu'elle viendrait encore enflammer le cœur de quelqu'un

(1) Karageorge, en 1804, et Milosch Obrenowitch, en 1815.

de leurs successeurs. Ce pays, à-demi désert, offre peu d'attraits, et ses sombres montagnes paraissent destinées seulement à offrir un refuge à ceux qui fuient le cimeterre et la Nevoicha (1) des Musulmans.

La Servie, malgré toutes les formes républicaines que lui donne sa constitution, n'est pas moins exposée à de fréquentes agitations que tout autre pays, dont les mœurs et les lumières sont insuffisantes pour le préserver du fléau destructeur de l'anarchie, qui menace aujourd'hui tous les Etats. Son organisation, de même que le caractère national, s'il faut en croire ses panégyristes, la mettent à l'abri de toute tentative révolutionnaire; mais les faits ne confirment point ces théories. Les soulèvements, les conspirations et les changements de gouvernement qui se sont succédé si rapidement, proclament à haute voix l'impossibilité d'une administration dans laquelle on accorde une action directe à un peuple entier.

L'ordre religieux a subi pareillement de fréquentes altérations depuis Photius, qui sut entraîner dans son schisme déplorable toutes les nations de l'Orient. Une loi civile créa le patriarcat au quatorzième siècle (2), désigna le métropolitain de la Servie comme titulaire de cette dignité nouvelle, et celui-ci continua d'en exercer les attributions jusqu'à ce que le gouvernement lui-même vînt y mettre des entraves en établissant un synode, qui fut appelé administration de l'Eglise serbe. Ce synode se réunit chaque année à Belgrade, « et il se » compose d'un certain nombre de curés, d'évêques et » de l'archevêque lui-même, qui le préside en qualité » de métropolitain. Le synode nomme les évêques et élit

(1) Fameuse prison souterraine près de Belgrade.
(2) En 1349.

» le métropolitain, avec l'approbation du gouvernement
» pour tous ses fonctionnaires, et l'investiture par le
» patriarche de Constantinople pour ce dernier seule-
» ment. Le synode forme aussi le deuxième et dernier
» degré de juridiction pour les affaires ecclésiastiques,
» dans toute l'étendue de la Servie. Le tribunal de chaque
» évêque est le premier dans son ressort. Le synode se
» borne à proposer au ministère de l'instruction publi-
» que, sans avoir d'autorité pour établir quoi que ce
» soit par lui seul. Les curés sont nommés par l'évêque
» dont ils dépendent, et très souvent sur la demande de
» la paroisse elle-même. Les prêtres se marient, ils sont
» populaires et généralement aimés de leurs paroissiens.
» Le prêtre serbe prie Dieu, avec le peuple, à l'église ou
» sous les arbres saints, de sauver les hommes et de
» bénir les campagnes; il combat avec le peuple sur le
» champ de bataille, et se divertit avec lui dans les
» fêtes populaires. »

A cette esquisse de l'état actuel de l'Eglise serbe, tracée par deux écrivains du pays (1), nous ajouterons seulement qu'un très grand nombre de prêtres russes, établis dans ce pays et employés dans les écoles et dans les paroisses, fortifient de plus en plus l'influence du synode moscovite dans les affaires ecclésiastiques, comme celle du tzar dans les transactions qui sont du ressort de la politique. La partie éclairée du peuple les voit d'un mauvais œil, et on a déjà prévu les conséquences funestes qui doivent résulter de cette influence pour l'Eglise et pour la nation. Les évêques sont au nombre de quatre, à savoir, ceux de Belgrade, de Chabast, de Negotin et de Tchatchak.

(1) Yankowitch et Grovitch.

Quelques ecclésiastiques font certaines études dans un collége médiocre établi à Bogoslaw ; mais ils sont peu nombreux, et le clergé est en général ignorant comme le clergé russe, qu'il semble prendre pour modèle. Ses mœurs ne sont guère non plus en rapport avec son état, parce que, mêlé presque toujours aux affaires publiques, il perd facilement de vue celles qui sont dans l'esprit de sa profession. Plus d'une fois il a fait preuve d'un grand courage militaire, comme, par exemple, l'archimandrite Melenti contre les Turcs.

L'organisation religieuse dans la province de Monténégro diffère de celle dont nous venons de parler, quoique les habitants des deux pays n'aient formé jadis qu'une seule et même nation. Mais on sait généralement que les vladikas de Monténégro administraient à la fois l'un et l'autre pouvoir dans ce pays de montagnes et au milieu de ces habitants à-demi barbares. Le vladika était également prêt à offrir à Dieu, sur l'autel, des sacrifices pour le peuple, ou, la crosse pastorale en main, à exhorter à la paix, à la douceur, à la charité, ou à monter à cheval, l'épée au poing, à la tête d'une division de soldats intrépides pour se mesurer avec les troupes turques et maintenir l'indépendance nationale. La véritable origine de ce double pouvoir ne doit pas être cherchée ailleurs que dans la situation particulière d'un pays aussi dénué d'instruction que pauvre en ressources matérielles et en hommes propres à la direction des affaires publiques.

Le vladika est choisi par les chefs des différentes populations, qui, au nom de celles-ci, lui prêtent serment de fidélité ; quant au caractère épiscopal, il le reçoit aujourd'hui du synode russe, qui a disputé cette attribution au métropolitain des Serbes, lequel l'exerçait pré-

cédemment. En 1852, le vladika Daniel (1) se rendit à Saint-Pétersbourg, obtint du tzar la séparation de la principauté temporelle de l'épiscopat, et, se réservant celle-là, abdiqua l'autre dans le synode moscovite, qui nomma pour évêque un autre membre de la famille Niegoche. De cette manière, après deux siècles entiers, pendant lesquels les vladikas avaient réuni entre leurs mains les deux pouvoirs les plus élevés qui existent dans la société, l'autorité du tzar a séparé ces pouvoirs au profit de l'*orthodoxie,* et surtout dans le but d'assurer un plus grand développement à l'influence moscovite. Le clergé chrétien de Monténégro compte dix monastères avec cent vingt-cinq moines et deux cent trente prêtres mariés.

Belgrade, qui a vu tant de combats livrés sous ses murs, qui a résisté à tant d'assauts et compte déjà tant de gloires, s'élève majestueusement entre le Danube et la Save; une roche escarpée, fortifiée d'une manière inexpugnable, sert de caserne à la garnison ottomane. C'est là que je vis, pour la première fois, flotter l'étendard du croissant! C'est là que je vis dix minarets, qui distinguent un pareil nombre d'édifices dédiés au culte mahométan! Au sein de la ville, dépourvue de toute espèce d'aisances et d'embellissements, s'élèvent de nombreuses églises, qui appartiennent au rite grec, et quelques-unes au rite catholique romain.

La majesté du Danube dans ce pays ne saurait se comparer qu'à celle de ces fleuves immenses qui traversent les régions du Nouveau-Monde. Les longues rangées d'arbres qui laissent traîner leur vert feuillage sur les eaux, les champs couverts de moissons, les huttes des

(1) Daniel Petrowitch Niegoche.

pêcheurs et jusqu'au costume bizarre des gens de la campagne, toutes ces choses reportent l'imagination aux bords pittoresques de la rivière des Amazones ou du Mississipi. Mais le spectacle devient bien autrement imposant lorsque le Danube, réunissant en un courant unique la masse disséminée de ses eaux, se précipite dans l'étroit passage que lui ouvrent les monts Karpathes et les Balkans, pour franchir un espace de trente lieues avec une rapidité indescriptible. Les tableaux de ce genre, que la nature présente de temps à autre, peuvent donner à l'imagination une idée de la grandeur et de la puissance du Créateur.

La Valachie et la Bulgarie ne tardèrent pas à s'offrir à mon attention, avec l'ignorance et la pauvreté qu'on y voit régner en tous lieux. Tandis que la Bulgarie reconnaît le sultan pour son unique souverain, l'immense majorité de sa population se compose de chrétiens; car on ne compte que très peu de Turcs parmi ses habitants, et presque tous sont des négociants de passage. Dans la Valachie, tout au contraire, où un prince du pays, professant la religion chrétienne, gouverne l'Etat, les mahométans sont nombreux, ils ont des santons et des mosquées. Les grecs de Bulgarie sont gouvernés par l'archevêque schismatique de Widin, de concert avec trois suffragants nommés par le synode provincial, sous réserve de l'approbation du sultan.

Il n'y a point de comparaison à établir entre la discipline de la Bulgarie et celle de la Valachie, dans laquelle l'influence russe s'est fait sentir d'une manière puissante et qui frappe les yeux dès le premier abord. Le synode moscovite sanctionne l'élection du métropolitain par les évêques de la province, et ce prélat doit aller ensuite recevoir à Saint-Pétersbourg l'investiture de chef

ecclésiastique de la Valachie. Le tzar, qui a étendu petit à petit son influence dans les principautés du Dânube, en prenant pour instrument la religion, qu'il a constamment fait servir au développement de ses plans politiques, envoie de temps en temps à ces évêques des présents qu'il les charge d'offrir au Seigneur dans leurs églises, comme un hommage de sa foi sincèrement *orthodoxe.*

C'est ainsi qu'il réussit à exercer un prestige merveilleux sur l'esprit et la conscience d'hommes accessibles à l'intérêt, mais dépourvus du courage et de la grandeur d'âme nécessaires pour se mettre au-dessus des considérations d'ici-bas. Les calices et les ostensoirs envoyés par Nicolas aux églises de Valachie, de Bulgarie et de Servie, avaient un objet bien différent de celui que soupçonnaient une multitude ignorante et des prêtres intéressés. « Le vertueux tzar, le généreux protecteur de » l'*orthodoxie,* le père de la foi, » comme l'appelaient les évêques de ces dissidents, veut se gagner le cœur du peuple et de ses prêtres pour réunir plus tard ce pays au grand empire d'Orient, beau rêve, qui est depuis bien des années déjà le sujet des préoccupations constantes des empereurs moscovites.

Bucharest offre le spectacle de soixante-six églises grecques réunies dans une ville peuplée de quatre-vingt mille âmes, desquelles il faut retrancher un tiers qui n'appartient point à cette communion; d'un clergé très nombreux et d'innombrables monastères, qui s'élèvent au milieu de jardins dont la beauté contraste singulièrement avec les rues immondes et les maisons mal entretenues de cette triste cité. Quel peut être le but de cette multitude de temples, et quel bien peuvent-ils produire? Telle est la réflexion qu'amène tout naturelle-

ment un pareil spectacle. Je sais quel est l'objet des temples dans toute société, et je suis le premier à soutenir qu'ils sont absolument nécessaires; mais je ne puis comprendre quel but se sont proposé les habitants de Bucharest en élevant un nombre aussi considérable de pareils édifices. Je m'explique plus difficilement encore le bien qu'ils sont destinés à produire, lorsqu'on peut affirmer sans hésiter que les mœurs dominantes du pays sont loin de mériter le nom de chrétiennes.

Nulle part on ne voit aussi marquée cette déplorable inaction, signe caractéristique d'un clergé qui, pareil à une branche retranchée de l'arbre de vie, ne porte aucun fruit de vertu ni de bonnes œuvres, et ne se donne pas le moindre mouvement pour accélérer par sa parole et par son exemple la régénération des mœurs, horriblement corrompues, ni pour réveiller la foi, profondément endormie parmi ses coreligionnaires. Dans cette même ville, où l'on voit soixante-six églises et plus de mille ecclésiastiques, les mœurs sont relâchées à tel point qu'elle passe pour l'une des plus dissolues qu'il y ait au monde.

Quel avantage procure donc à la société cette infinité de temples toujours déserts et ce chœur si nombreux de prêtres et de moines, lorsque la dissolution des mœurs la ronge et la fera périr infailliblement? Et la religion en aura-t-elle retiré, de son côté, quelque profit? Le peuple pourra nous répondre : un peuple dont toute la croyance se réduit à des signes extérieurs, dont toute la religion consiste dans le fanatisme qui le caractérise. Ce ne sont ni l'ignorance ni les préjugés qui peuvent inspirer et diriger la foi des nations : ces vices marchent accompagnés d'une foule d'autres, et les fruits vicieux qu'ils produisent ne peuvent en rien contribuer à opérer une réaction salutaire chez les peuples.

Je conviens que, dans certains cas, la multiplicité des temples est une preuve manifeste de la dévotion publique; ces édifices, dont la magnificence nous étonne et dans lesquels la richesse artistique rivalise avec les objets qui inspirent la foi, en parlant au cœur le langage éloquent de la piété; ces édifices, dis-je, prouvent qu'il existe des hommes qui savent prodiguer leurs trésors pour élever des temples à Dieu, lui exprimant ainsi le vif désir qu'ils éprouvent au fond du cœur de voir se multiplier les lieux où son saint nom recevra les hommages d'adoration qui lui sont dus. Mais une multitude d'églises pauvres, où l'on officie sans décence ni dignité, où le peuple n'aperçoit aucun objet apparent propre à exciter sa dévotion, où, bien loin de trouver de fervents exemples de piété, il voit comme abrités dans un retranchement inattaquable, l'ambition et l'intérêt, spéculant sur la foi du peuple; à quoi, je le répète, peuvent servir de pareilles églises?

On ne remarque pas plus de ferveur dans la dévotion des curés ou protopopes des villes inférieures de la Valachie. Un dimanche, je parcourus les rues de Giurgewo. Quoiqu'il ne fût encore que dix heures du matin, déjà toutes les églises étaient fermées, et je ne vis d'autres popes que ceux qui s'amusaient, comme de véritables désœuvrés, à observer le mouvement occasionné dans la ville par l'arrivée du bateau à vapeur qui nous avait amenés.

Silistrie, si célèbre par les siéges nombreux qu'elle a endurés et dans lesquels le pouvoir moscovite a fait d'inutiles efforts pour la réduire; cette place, déjà célèbre du temps de Constantin, son fondateur, se trouvait environnée d'un camp considérable, dans lequel une division de l'armée ottomane se livrait à des manœuvres

de guerre. Silistrie me parut l'une des populations les moins mauvaises parmi toutes celles des principautés. Ses minarets élevés, qui couronnent les immenses fortifications de la place, produisent un effet des plus pittoresques. Il n'en est pas de même de celui qu'offrent les ruines de Hirschova, ni les rues sales, étroites et tortueuses de Braïlof, de Matschin, de Galatz et de Tuldscha. Dans celle-ci, je vis pour la première fois des scènes intolérables pour toutes personnes élevées dans d'autres principes que les mahométans. Un certain nombre de familles d'officiers ottomans vinrent prendre passage sur le pont du bateau à vapeur ; le mari, les femmes, les enfants et les esclaves formaient un ensemble repoussant par sa physionomie, plus repoussant encore par l'appréciation morale que chacun pouvait faire du rôle que certaines de ces personnes pouvaient jouer dans les familles dont il s'agit.

Les fameuses bouches du Danube étaient déjà derrière nous, et la ville de Varna, sur la mer Noire, présentait un mouvement extraordinaire ; une division de l'armée ottomane, stationnée dans cette ville, couronnait de grosse artillerie ses fortifications et la mettait en état de faire une résistance longue et vigoureuse en cas d'attaque. Pendant ce temps, le rhamadan commençait, et les bourgeois mahométans de Varna, nonchalamment couchés sur les comptoirs de leurs boutiques ou à l'ombre de rideaux suspendus, ne faisaient autre chose que de défiler les grains de leur rosaire, évitant avec grand soin tout motif d'impatience et toute espèce de contrariété qui auraient pu leur faire perdre le mérite du jeûne. Un soldat s'approcha, devant moi, de l'un de ces scrupuleux et lui chuchotta quelque chose à l'oreille. Le vieux musulman, levant un gros bâton : « Tu es

» bien heureux, lui dit-il, que nous soyons dans ces » saints jours; sans quoi tu aurais bientôt ce que tu mé- » rites. Prie le prophète de te pardonner comme je te » pardonne en son nom. »

Dans la cathédrale de Varna, nous fûmes reçus par une santipe, qui nous fit un récit très prolixe des injustices et des violences que les chrétiens, suivant elle, ont à éprouver dans cette ville; elle faisait des vœux ardents pour le tzar, qui, seul, à son avis, pouvait mettre un terme à cette infinité de maux. Notre guide paraissait éprouver un grand plaisir à entendre la santipe : comme il était de la même communion, il partageait aussi ses idées; et « dans l'épée du protecteur de l'*orthodoxie* il » voyait l'instrument de la prompte rédemption de ses » coreligionnaires. » Les grecs de toutes les provinces répétaient le même récit; cependant, j'eus l'occasion, et même plusieurs fois, de me convaincre que leur imprudente conduite et leurs bravades téméraires et continuelles étaient presque toujours la cause principale des scènes désagréables par lesquelles, à cette époque, on préludait à la guerre désastreuse qui devait éclater plus tard entre les Russes et les Turcs.

Nous avons jeté un rapide coup d'œil sur les Eglises schismatiques grecques du Danube; mais il existe encore dans les Principautés d'autres dissidents, dont quelques-uns forment des communions très nombreuses, comme celle des Roumains (1), par exemple, qui ont leur patriarche en Valachie, et d'autres moins considérables qui ne comptent sur aucun appui pour établir leur hiérarchie administrative. D'après le simple récit que nous venons de faire à vue des données qui nous ont

(1) On les croit descendants d'une colonie fondée par Trajan.

été fournies par nos propres observations, et d'après celles que nous avons recueillies chez des écrivains dissidents du catholicisme, il est facile de connaître combien ces Eglises sont éloignées de posséder le caractère d'*unité* que certains de ces écrivains ont revendiqué pour elles.

Bien certainement cette multitude de patriarches, de métropolitains et d'évêques, chacun avec ses prétentions de suprématie sur les autres, est bien loin de former un seul corps avec les autres communions schismatiques de l'Orient, dont les pasteurs affichent les mêmes exigences; dans les uns comme dans les autres, nous croyons apercevoir plutôt les têtes monstrueuses de la bête de l'Apocalypse, ennemie cruelle de Jésus-Christ, le plus beau des enfants des hommes et auteur d'une seule Eglise indivisible, dont la foi n'admet aucune division parmi ses croyants.

Des relations dues à des auteurs de la plus sévère impartialité nous font connaître les obstacles que les missionnaires catholiques ont à surmonter pour soutenir leurs temples et leurs écoles, au milieu d'hommes qui considèrent comme un acte de vertu de persécuter tous ceux qui ne partagent point leur croyance, au milieu de pasteurs dont le caractère n'est ni cette prudence ni cette simplicité que recommande l'Evangile, et sous l'influence d'autorités qui participent aux préjugés de ceux-là comme au fanatisme superstitieux de ceux-ci. Mais l'Eglise de Dieu, figurée par cet arbre dont les rameaux s'étendent sur toutes les nations de la terre, l'Eglise, sans fléchir sous les coups ni s'arrêter devant les obstacles, marche d'un pas ferme, en étendant ses conquêtes spirituelles sur les cœurs et les intelligences arrachées de son sein par la mauvaise foi, l'ambition et

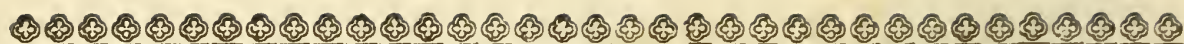
les autres vices personnifiés dans les fauteurs du schisme d'Orient.

Le catholicisme triomphe partout. Tel est le grand fait d'influence universelle qu'expérimentent aujourd'hui tous les peuples du globe, et qui suffirait à lui seul pour démontrer la divinité de la véritable et unique Eglise de Jésus-Christ. En Bosnie, en Bulgarie, en Moldavie, en Valachie, il existe des vicaires apostoliques, revêtus du caractère épiscopal, auxquels appartient le soin de diriger les missions disséminées dans ces vastes territoires. Il s'y trouvait deux cent soixante mille catholiques en 1852 (1), deux cent soixante mille qui, grâce à la protection visible que la Providence accorde au catholicisme, grâce au zèle des pasteurs chargés de leur direction, s'accroîtront de jour en jour, « jusqu'à remplir » la mesure et à dépasser les prévisions de la prudence » humaine, qui voudrait assigner des limites aux des- » seins de Dieu. »

Les missions de Bosnie et de Bulgarie sont desservies par des religieux de Saint-François ; celles de Moldavie par les pères Conventuels, et la pauvreté comme les vertus de leurs membres, que j'ai connus et pu apprécier personnellement, sont édifiantes au plus haut degré. Dans la Valachie, les fonctions de l'apostolat sont exercées par les Passionnistes, dont le zèle et la constance sont au-dessus de tout éloge.

(1) J'emprunte ce document aux écrivains serbes, non catholiques, que j'ai cités un peu plus haut.





CHAPITRE II.

Le Bosphore. — Sainte-Sophie. — Premières impressions à Constantinople. — Que de souvenirs ! — Les mosquées et les cimetières. — Le rhamadan.— Comment on le solennise.— Visite de la cour à la mosquée de Karcah-Cherif. — Le grand scheick-ul-islam.— Mariage du sultan dans la mosquée de Top-Hana. — Aventures désagréables. — Le bairam. — Mosquées d'Eyoub et d'Achmet.

L'incomparable beauté du Bosphore réalise les plus délicieux paysages conçus et dessinés par l'imagination des poëtes, en réunissant en un seul lieu tout ce qu'il y a de grand, de précieux et de délectable dans la nature entière. C'est là qu'on voit des montagnes émaillées de verts bosquets, de vastes terrains couverts de jardins embaumés, et de superbes palais, dont les formes capricieuses mettent en relief le goût singulier des Orientaux : mille embarcations, de mille formes différentes, dont un grand nombre sont équipées avec une splendeur impériale, et des milliers d'hommes qui traversent, sur ces embarcations, une mer unie et pure comme le cristal, complètent le magnifique spectacle offert au voyageur lorsqu'il entre par le Bosphore dans l'antique Byzance. Les côtes d'Europe, séparées seulement par un étroit canal de celles de l'Asie, unissent les deux parties les plus importantes de l'ancien monde, d'où les sciences et les arts sont sortis pour se répandre sur toute la face de la terre.

Du pont de notre bâtiment j'apercevais un antique édifice, dont les minarets dominent tous les autres, et que ses formes religieuses annoncent, dès le premier aspect, comme l'un des temples du Christ qui ont survécu au siége et à la prise de Constantinople, pour se voir transformés en mosquées de Mahomet. Sainte-Sophie! l'orgueil de la cour impériale de Constantin! Oui, c'était bien elle, et, comme un guerrier de formes colossales domine de la tête le reste de l'armée, de même elle élève son front superbe, enrichi de tant de souvenirs historiques, au milieu du grand nombre de mosquées qui l'environnent.

Je suis bien éloigné d'ajouter foi aux prédictions répandues dans la cour du tzar, et qui promettent la couronne de Byzance à la race moscovite, comme la possession de Sainte-Sophie aux successeurs du schismatique patriarche Photius; je ne crois pas davantage à la salutaire influence que cet événement pourrait avoir sur le besoin que l'homme éprouve en ce pays des deux grands éléments sociaux, qui sont la religion et la civilisation. La marche naturelle des événements humains, réalisant les dispositions de la Providence, pourrait bien élever quelque jour la croix là où est aujourd'hui planté le croissant; mais Dieu permettrait-il, en ce cas, que la noble basilique tombât au pouvoir de ceux qui l'ont tant de fois profanée en la transformant en un champ de bataille? Ou bien l'arracherait-il aux mains des Osmanlis, qui l'ont souillée par un culte étranger, pour la confier à celles des Grecs, qui la déshonoreraient par un culte superstitieux? Je ne puis le croire un seul instant.

La première vue de Constantinople est quelque chose de réellement merveilleux; mais à peine a-t-on commencé à gravir ses rues étroites et irrégulières, à exa-

miner de près ses sales édifices et à constater l'absence totale d'ordre et de police, que ces premières impressions disparaissent comme par enchantement. Au lieu des palais du Bosphore, on ne voit plus que des maisons noires et bâties sans la moindre architecture, et en place de magnifiques jardins, l'aspect repoussant des cimetières que l'on rencontre à chaque pas.

Accompagné de M. Robert Waddington et d'un Grec, je commençai bientôt à parcourir cette immense capitale. Hélas ! que de souvenirs nous rencontrions à chaque pas, souvenirs à jamais tristes pour la cause de la race humaine! Ici la colonne de Marcien et l'aqueduc de Valens nous rappellent les glorieuses entreprises des souverains de Byzance. Là, l'édifice de Sainte-Irène, transformé aujourd'hui en arsenal, nous fait toucher au doigt l'éminente piété des augustes fondateurs de cette cité, jadis reine de l'Orient. D'un côté, les murs qui s'affaissent, les forteresses qui tombent en ruines et les plus beaux monuments de la gloire des empereurs chrétiens qui disparaissent, nous peignent au vif l'humeur indolente et la paresse habituelle dans laquelle sont tombés les descendants de ces Bajazet et de ces Soliman qui parcoururent la moitié de l'Europe à la tête de soldats toujours victorieux; d'un autre côté, trois cents mosquées, qui ont usurpé la place des temples chrétiens, et desquelles on voit sortir incessamment des troupes de dévots, annoncent qu'une seule chose est restée vivante chez ce peuple, l'ignorance, qui sert d'appui à une religion inconciliable avec la dignité de l'homme et les lumières de l'intelligence.

Trois choses, remarquables entre une infinité d'autres, donnent tout d'abord une idée des mœurs turques. D'abord les mosquées, où la majorité d'une population fana-

tique vient en foule chaque jour exécuter ses ablutions dans des fontaines placées au milieu du vestibule de l'édifice. Les croyants se déchaussent indispensablement au moment de pénétrer dans cette enceinte, sacrée pour eux, et bientôt, se dépouillant de leurs habits, ils font trois ablutions sur leur corps, en les séparant par des génuflexions, des inclinations et des prostrations accompagnées de prières qu'ils récitent tournés vers l'Orient. Cette cérémonie, qui purifie, suivant eux, leur conscience de toute souillure, les met en état d'entrer dignement dans la mosquée et d'adorer dans le sanctuaire Allah et son prophète avec une âme pure et une vive foi.

Mais l'intérieur de ces édifices n'offre à l'œil aucun objet qui puisse alimenter la piété, car on n'y voit autre chose que la chaire dans laquelle le muphti ou muezzim explique chaque vendredi le Koran; une grande inscription sur le portail, ou lieu le plus saint, et dans laquelle sont écrits et couverts d'un voile ces mots : « *Il n'y a qu'un seul Dieu, et Mahomet est son prophète;* » quelques autres passages du Koran, répartis sur les murailles et sur les tombeaux des membres de la famille impériale, ou de quelques riches qui ont payé à prix d'or la permission d'occuper une place dans le sanctuaire du prophète.

Celles des portes et des fenêtres de ces maisons de prière qui donnent sur les lieux publics sont gardées scrupuleusement pendant le temps de l'oraison, et l'argent seul peut les ouvrir au curieux qui désire voir par ses propres yeux tout ce qu'il y a d'absurde et de ridicule dans les cérémonies instituées par la loi du Koran (1).

(1) Le lecteur en trouvera une description dans le chapitre relatif à l'Egypte, car c'est dans ce pays que j'ai remarqué le plus de solennité dans les fêtes religieuses.

Inutile de dire que toutes ces démonstrations n'ont plus d'importance aujourd'hui qu'aux yeux des vieux croyants et du bas peuple. Ceux qui ont reçu de l'éducation dans les colléges montés à l'européenne, ceux qui, connaissant les langues étrangères, ont acquis une certaine culture d'esprit, ceux qui passent pour éclairés dans les cercles de la société polie, ceux-là ne se purifient jamais par des ablutions, par des génuflexions, et s'ils entrent dans les mosquées, c'est uniquement pour s'y faire voir, pour acquérir la réputation d'hommes religieux et obtenir les emplois qu'ils sollicitent. Le Koran réserve, en effet, les fonctions publiques pour les bons croyants, et en exclut formellement les hommes d'une foi suspecte. Au sortir de la mosquée, le fidèle mahométan ne fait point de visites et ne se livre à aucun divertissement, mais il rentre chez lui avec une contenance recueillie, ou bien en révélant par des contorsions et des grimaces la profonde impression produite en lui par les principes de sa foi.

Les cimetières sont séparés par d'assez grands intervalles, dans les quartiers les plus peuplés de Constantinople. Mais les Turcs tiennent beaucoup à demeurer dans le voisinage de leurs morts, et non-seulement ils les conservent au milieu des endroits habités, mais encore les plus riches d'entre eux les enterrent à la porte ou dans le jardin même de leur maison. L'infection produite en ces divers lieux par les cadavres à demi enterrés doit contribuer pour beaucoup aux cruelles épidémies qui déciment fréquemment la capitale de la Turquie, comme toutes ses grandes cités. Je ne m'arrêterai point à décrire les scènes qui se passent chaque jour dans ces cimetières, sous prétexte des honneurs que chaque famille rend à ceux de ses membres qui ne sont

plus ; il me suffira de dire qu'elles copient fidèlement les libations des anciens païens, et que le vin coule sur les tombes des morts, absolument comme on le verrait couler dans les joyeux festins des vivants.

Les rues furent ensuite l'objet qui attira le plus mon attention. Des troupes de chiens, qui les parcourent en toute liberté, sous la protection que leur garantit la loi ; des groupes d'hommes oisifs qui causent sans cesse ; quelque derviche dégoûtant qui passe en recevant de tous des marques de respect ; des amas de décombres qui obstruent le passage, et des moellons informes qui rendent le pavé insupportable, telle est la physionomie générale de ce tableau. Mais, en dépit de ces inconvénients, qui donnent une fâcheuse idée de la civilisation de Constantinople, les Turcs, obstinés dans leurs vieilles traditions, recevraient comme une insulte la moindre observation tendant à insinuer qu'il y a quelque chose de défectueux dans la capitale « de l'empereur des puis-» sants empereurs et du distributeur des couronnes im-» périales. »

On célébrait la fête du rhamadan, l'époque la plus solennelle de l'année mahométane, dans le temps même où je me trouvais à Constantinople. Le rhamadan impose aux sectateurs du Koran une sévère abstinence, pendant toute la durée du neuvième mois de leur année, et les prépare à la solennité du grand bairam, époque où se termine le pèlerinage de la Mecque. L'ouverture du rhamadan s'annonce par des salves d'artillerie dans toutes les villes et dans tous les bourgs de l'empire. Le jeûne est obligatoire pour toute espèce de personnes, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, et ces deux instants sont également annoncés chaque jour par plusieurs salves de canon. Le jeûne implique non-seule-

ment l'abstinence de mets solides, mais encore celle de la boisson, celle des parfums, et toute transgression publique de cette loi de l'empire est châtiée par l'autorité comme un crime de lèse-religion.

Mais ces hommes, qui pendant tout le jour se sont abstenus de boire et de manger, attendent, assis à la porte de leurs maisons, le moment de rompre le jeûne, et aussitôt qu'il est arrivé, ils se précipitent sur leur pipe, sur les viandes et les boissons avec une incomparable avidité. Les festins alors se prolongent outre mesure, et tout bon mahométan croit devoir manger jusqu'à la satiété la plus complète. Mais ce n'est point tout : sa religion l'invite à manger de nouveau vers minuit. A cette heure, il sort de chaque mosquée un muezzim, accompagné de ses employés subalternes, et qui, battant une espèce de tambour, dont le son est triste au delà de toute idée, fait le tour des rues comprises dans sa juridiction, pour annoncer que le rhamadan continuera le jour suivant et que, par conséquent, il faut manger, pour ne point se trouver trop affaibli par le besoin. Lorsque le soleil reparaît le lendemain matin, le fidèle serviteur de Mahomet se retire pour dormir, gorgé de nourriture et comblé de joie d'avoir observé littéralement les commandements du prophète.

La cour prend part à cette pénitence publique, et le sultan visite les mosquées pour faire ses dévotes prostrations, accompagné des grands personnages de l'empire. Je l'ai vu se montrer à celle de Karcah-Chérif, entouré de toute la pompe impériale, très déplacée, ce semble, en pareille circonstance et très peu conforme à l'esprit de componction que l'on suppose devoir présider à de semblables cérémonies. Sortant du palais de Dolma-Baghiché, le sultan prit place sur un superbe caïque,

et, suivi de quatre autres embarcations non moins magnifiques, occupées par les gens de sa suite, il traversa jusqu'au pont de Mohamoned, où l'attendait sa cour. Là, il monta sur l'un des six chevaux richement harnachés qui lui furent présentés par les officiers d'état-major, et le cortége se mit en marche dans l'ordre suivant : la grande garde, composée de colonels et d'officiers supérieurs, chacun d'eux ayant un esclave à pied à chacun de ses côtés ; les ministres d'Etat, suivis pareillement d'esclaves, qui conduisaient par la bride d'autres chevaux, harnachés avec autant de luxe que ceux que montaient leurs maîtres ; l'amiral et le grand-vizir, accompagnés chacun de huit esclaves, et enfin le sultan, suivi d'une nombreuse escorte, vêtue des plus splendides uniformes.

Ce cortége défila devant des bataillons qui rendirent les honneurs militaires à leur souverain. Arrivé à la mosquée, il reçut l'hommage de l'encens que lui offrirent des ulémas vêtus de blanc ; le grand scheik-ul-islam ou chef de la religion, debout à l'entrée, baisa la main de Sa Majesté impériale et l'introduisit jusqu'à une espèce de divan, couvert de velours vert, sur lequel il fit sa prière pendant une demi-heure. Quelque importantes que soient les attributions du scheik-ul-islam, dès le moment où il se trouve en présence du légitime représentant de Mahomet, il n'est plus qu'un simple particulier. Tout ce qu'il y a d'honorifique, de grand, de solennel, appartient à celui-là seul en présence duquel le Koran ne permet pas qu'on accorde à aucune autre personne sur la terre la moindre marque de respect.

Pendant que tout cela se passait, la ville retentissait d'un bruit bien désagréable ; c'étaient les cris poussés par les muezzims, du haut des minarets de toutes les mos-

quées, pour avertir le peuple « que le grand seigneur s'en» tretenait avec le prophète. » Les *vivats* de la multitude et ceux de la troupe s'unirent aux salves de l'artillerie pour acclamer le sultan lorsqu'il eut terminé sa prière.

Mais ce ne fut point le seul acte de *pénitence* par lequel le Grand-Seigneur sanctifia son rhamadan : une autre cérémonie, prescrite par le Koran, eut lieu, le soir du jour suivant, dans la mosquée de Top-Hana. Le portail et les coupoles de cet édifice étaient magnifiquement illuminés, de même que les coupoles et les minarets de toutes les mosquées de Constantinople. Les fortifications et les bâtiments de guerre firent, à huit heures, plusieurs salves d'artillerie pour annoncer l'arrivée du sultan, qui ne tarda pas, en effet, à se présenter à la porte de Top-Hana, suivi de toute sa cour. Mais, en pareil cas, celle-ci ne l'accompagne point à l'intérieur de la mosquée ; le scheik-ul-islam et les ulémas les plus dignes et les plus élevés en grade sont les seuls qui entrent avec lui : et pourquoi faire ? Pour accomplir la cérémonie des fiançailles du souverain avec la foi de l'islamisme, personnifiée dans une jeune fille qu'il reçoit, dans cette même soirée, pour épouse et qu'il ne reverra probablement jamais.

J'ignore ce qui se passa pendant le long espace de temps que le sultan demeura enfermé avec les ulémas, car la vue de cette cérémonie est interdite à quiconque n'est pas invité officiellement à y prendre part. Les Turcs s'enthousiasment pour ces solennités, les considèrent comme saintes, et leur assignent à toutes un sens mystique. Mais, hélas ! la raison et la morale poussent un cri de réprobation contre des cérémonies comme celle de Top-Hana, où une jeune fille de douze ans, arrachée à sa famille lorsqu'elle en avait cinq à peine, et amenée

des montagnes de la Circassie ou des frontières de la Nubie, se voit forcée de servir, quelques instants, de jouet aux vices d'un homme voluptueux, pour passer ensuite dans la réclusion le reste de sa vie. Malheureux les peuples auxquels leur religion propose comme *saints* des spectacles de ce genre !

Le grec qui nous servait de guide nous obligeait, pendant ce temps, à le suivre à travers une foule immense qui entourait Top-Hana ; mais, non content d'être arrivé jusqu'au vestibule de ce vaste édifice, il voulut pénétrer dans la place qui entoure la mosquée. Le chef du poste s'évertuait vainement à lui crier que l'entrée n'en était permise qu'aux musulmans ; le grec, habitué, comme tous ceux de sa nation, à contrarier les Turcs, ne fit aucune espèce de cas de cette injonction et s'avança pour pénétrer dans le lieu interdit aux chrétiens. Mais, repoussé à l'instant même par un énorme coup de crosse de fusil, qu'il reçut de la sentinelle, il revint sur ses pas, bien corrigé de l'envie de donner suite à son projet. « Ces canailles-là, criait le chef du poste, ne se con- » tentent pas de nous menacer de la guerre; mais ils » veulent encore insulter notre religion, sous nos yeux » mêmes. » Le Turc n'avait certainement pas tort ; car les Grecs et les Russes, leurs protecteurs, qui faisaient alors à la Porte les menaces les moins équivoques, ne gardaient plus aucune retenue dans leurs procédés.

Le sultan sortit enfin avec le même appareil qu'il était entré, et fut salué par un *vivat* enthousiaste de tous les ulémas, muezzims et enfants de mosquée, qui considéraient la fidélité de leur souverain à l'islamisme comme assurée d'une manière plus positive encore par la *nouvelle* obligation qu'il venait de contracter en recevant une belle Circassienne pour épouse!

Le rhamadan fut suivi par le bairam, non pas le grand bairam, mais le petit, qui avait lieu vers cette époque; malgré cela, le pieux Abdul-Medjid fréquenta continuellement les mosquées, dont les minarets étaient garnis de muezzims, qui faisaient retentir, à chaque heure, la ville de leurs cris désagréables, en exhortant les croyants à la prière. Pendant ce saint temps, toute œuvre servile est interdite aux Turcs, et il leur est ordonné de se consacrer exclusivement aux exercices religieux. Le sultan dispense beaucoup de grâces à cette époque, et le scheik-ul-islam a le droit de lui parler toutes les fois qu'il le juge nécessaire, afin de lui faire les observations qui conviennent à la splendeur du représentant du prophète et à la foi prêchée par celui-ci.

Parmi les lieux qui sont visités le plus assiduement pendant le bairam, il en est deux que les sultans semblent affectionner de préférence, parce qu'il s'y rattache de grands souvenirs, qui font l'orgueil de leur personne et de la nation tout entière. L'un est l'Eyoub, mosquée dont le scheik-ul-islam est le chef immédiat; c'est là que les sultans sont installés par le mufti et le cadi de la Mecque; c'est là que les grands conquérants suspendirent leurs épées après la prise de Constantinople; c'est là, enfin, qu'ils reçurent, après d'insignes triomphes remportés sur les ennemis du Koran, le titre de *victorieux*, qui les consacre aux yeux de tout mahométan comme les dignes successeurs du père et du fondateur de leur croyance.

Ce lieu, qui occupe une très vaste étendue, est situé à l'une des extrémités de la ville; la mosquée s'élève au milieu de vergers et de jardins, destinés à servir de cimetières aux scheiks-ul-islam, aux muftis, aux cadis et à d'autres personnages importants, qui, de toutes les

provinces de l'empire, demandent à être enterrés dans ce sol consacré. « Quand le prophète voudra rassembler ses » croyants, il fera entendre sa voix à la Mecque, à Mé» dine, à Jérusalem et à Eyoub, avant tous les autres » lieux. » Telle est la tradition qui jouit d'un grand respect parmi les vieux croyants. Les bois de cyprès, les minarets élevés, le cri des cigognes et les turbans sculptés sur les tombeaux, impriment à ce lieu une physionomie profondément mélancolique. Je n'aperçus pas une seule personne dans tous les environs.

Les cimetières chrétiens, tout au contraire, semblent respirer la vie : sur la pierre des tombeaux, sur les croix, sur les statues elles-mêmes, on croit lire un mot qui atteste encore l'existence de celui dont la terre a reçu les dépouilles et que la froide tombe accable de son poids. Il n'est point mort, puisque son âme vit toujours, et cette même chair, que le trépas a réduite en poussière, se relèvera un jour pour vivre d'une vie nouvelle. Cette espérance parle au cœur et anime l'esprit de celui qui médite, appuyé sur le tombeau d'un parent ou d'un ami : *Il dort; il se réveillera un jour*. Son âme, en attendant, vit déjà dans l'éternité, et ses prières pénétreront jusque dans cette région, animées par la foi et la charité qui nous unit « dans le sein de Celui par qui tout » reçoit et conserve la vie. »

On n'éprouve certainement point de semblables sentiments dans les cimetières mahométans, sur les tombes desquels la danse et les festins sont l'unique suffrage qui puisse être appliqué à l'âme du défunt. Cette religion matérielle, qui a élevé la chair au-dessus de l'esprit, veut que celle-là domine encore lorsque la dissolution l'anéantit dans les entrailles de la terre, et semble exprimer son vœu en répandant sur elle ce breuvage

qui est l'aliment le plus ordinaire des plaisirs sensuels.

L'autre lieu sacré pour les Turcs, c'est la mosquée du sultan Achmet, dans laquelle sont venues s'entasser successivement les richesses d'un si grand nombre de santons. Ceux-ci, voulant honorer le prophète, ont créé des rentes pour nourrir tous les pigeons qui viendraient y chercher asile. Chaque jour, au lever du soleil, les muezzims répandent une grande quantité de blé dans les cours qui entourent la mosquée, et répètent la même cérémonie à midi et au coucher du soleil. Ainsi donc, ceux qui n'ont pas jugé à propos d'établir une seule maison d'asile pour leurs semblables pauvres et infirmes, répandent leurs trésors pour nourrir des colombes; et ceux qui n'ont respecté aucun lieu lorsqu'ils persécutaient les intelligences rebelles à leurs absurdes superstitions, ont consacré des lieux où des êtres sans raison pourraient venir chercher un asile contre leurs persécuteurs. Ainsi donc, moi-même, après avoir vu les rues de Constantinople encombrées de pauvres et de mendiants appartenant à notre espèce, de Turcs, d'Arméniens, de Grecs et d'habitants de toutes les parties de l'Orient, qui demandaient un morceau de pain pour apaiser leur faim, j'ai vu répandre sur la terre, pour servir de nourriture à des animaux, le blé qu'on avait refusé à des êtres créés à l'image de Dieu!

L'esprit dont se nourrit la foi de l'islamisme explique parfaitement cette conduite, qui, aux yeux du chrétien, n'est qu'une impiété révoltante. Mais des faits de ce genre sont naturels chez l'homme dont la conscience ne connaît d'autre loi que les aveugles impulsions d'une raison égarée, ou les caprices d'une dévotion qui s'alimente de pratiques superstitieuses. Le christianisme préserve l'imagination, le cœur et l'esprit de l'homme de ces écueils,

contre lesquels il pourrait si facilement se briser, et, en lui donnant la charité pour guide, il lui indique une voie qui le conduira directement au but vers lequel se dirigent ses pas.

Volney, Lamartine et ceux qui ont cru voir pratiquer la bienfaisance d'une manière identique par les chrétiens, par les mahométans et par tous ceux qui ne connaissent pas la doctrine de l'Evangile, pourront nous répondre s'il existe quelque rapport entre la piété qui inspire de sauver l'homme, en qui on reconnaît l'image de Dieu, avec les traits de notre propre ressemblance, et cette dévotion qui assigne des revenus pour nourrir des animaux, tandis qu'elle laisse périr l'être doué de raison, qui vaut moins qu'eux, sans doute, à ses yeux. Ceux qui voient ainsi les choses méritent d'être placés sur la même ligne que les vieux musulmans, bienfaiteurs généreux de la mosquée d'Achmet.





CHAPITRE III.

Le Koran. — Grande pensée qui préoccupe les Turcs depuis leur origine. — Le Koran est un code insuffisant. — Décadence, et ses causes principales. — Vides dans la législation, défaut d'institutions, esclavage et polygamie. — Influence des ulémas. — Réformes ébauchées. — Les derviches et leurs monastères. — Barrière formidable qu'il faut franchir pour opérer une régénération dans la Turquie. — Quelle est aujourd'hui l'opinion des croyants sur l'islamisme? — Religion matérielle du peuple.

Du fond de l'Asie sortit, au commencement du septième siècle, un homme audacieux, qui imposa, les armes à la main, une foi nouvelle aux tribus de l'Arabie, ainsi qu'aux familles errantes du désert. S'annonçant comme prophète et envoyé de Dieu, il prouva sa mission par des fables et des impostures, bien faciles à présenter avec un air de vérité à des hommes barbares et superstitieux par nature comme par instinct. Aux dogmes essentiels de l'unité de Dieu et de l'immortalité de l'âme, il ajouta la promesse d'un paradis plein de jouissances charnelles et propres à flatter la sensualité qui caractérise les Orientaux. Le fatalisme, enseigné avec toutes les conséquences désastreuses que renferme sa doctrine, aida puissamment à la conquête, et les affiliés de la nouvelle foi se firent distinguer des autres peuples par le signe de la circoncision. Au moyen de celle-ci et des ablutions, le nouveau prophète sut se gagner les

Juifs, comme il se gagna les païens par le moyen de certains sacrifices offerts dans des occasions solennelles, et les chrétiens eux-mêmes par les préceptes de la prière, du jeûne et de l'aumône. La polygamie fut autorisée, et l'homme se trouvant investi d'un pouvoir absolu et tyrannique sur ses épouses, les droits de la femme furent par là même anéantis, celle-ci demeurant condamnée dès lors à figurer comme un article de plus dans le rôle déjà si long de l'esclavage domestique, sanctionné par la loi du Koran.

Mais Mahomet, sans être plus prophète que tant d'imposteurs, qui, avec un talent supérieur, ont exploité dans les différents siècles l'ignorance et la crédulité des nations, n'était pas non plus un homme politique, ni un législateur; aussi le code qu'il donna à ses affiliés fut bien loin de répondre aux besoins du grand peuple qui allait être gouverné par ses institutions. Il est pourtant une pensée qu'il sût inspirer à cette multitude de tribus réunies par son épée, une idée propre à remplir d'une ardeur enthousiaste des hommes qui ne connaissaient que les mœurs barbares de l'Arabie et du Kurdistan : la domination universelle. Déjà l'Arabie tout entière était tombée au pouvoir de Mahomet, déjà ses successeurs faisaient peser leur joug sur les plus belles provinces de l'Asie; déjà l'empire byzantin avait disparu, et le pavillon du croissant flottait sur les forteresses où peu de temps auparavant se montrait encore l'étendard sacré de la croix. La faible résistance opposée par les Grecs à la puissance ottomane ne tarda pas à faire place à l'esclavage, et la Pologne, Venise et l'Allemagne tremblèrent devant les menaces de Sélim et de Bajazet.

Une multitude qui se croyait appelée de Dieu à don-

ner des lois au monde, et qui agissait sous l'impression d'un paradis qu'elle voyait ouvert pour elle si elle mourait dans une aussi glorieuse entreprise, n'était pas, il est vrai, très facile à comprimer dans son élan ; mais cette masse confuse, qui avait promené ses drapeaux victorieux depuis le nord de l'Asie jusqu'au midi de l'Europe, sentait diminuer ses forces à mesure qu'elle s'éloignait du théâtre de ses premières conquêtes. Ce fanatisme, qu'avaient allumé dans le cœur des musulmans les promesses du prophète, se ralentit beaucoup dans son enthousiasme, à mesure que ses croyants perdirent la foi, à mesure que les défectuosités de son code devinrent plus évidentes en présence des besoins divers, à mesure que sa religion, ses mœurs et sa politique commencèrent à soulever la répulsion unanime et constante des peuples européens.

Si l'on considère attentivement le Koran, toutes ces défectuosités se révéleront sans peine, car on n'y trouve rien de prévu relativement à l'administration, rien qui ait rapport au droit civil ni au droit pénal. Mais, malgré tout, cet ensemble de dispositions, tombées successivement du Ciel comme une rosée féconde, suivant l'expression de Mahomet lui-même, est la seule chose qu'il importe au musulman de savoir. « Tout ce » qui ne s'y trouve point est entièrement inutile et pro- » fane ; » et c'est sous l'empire de cette foi qu'agissait un calife célèbre, lorsqu'il faisait brûler la précieuse bibliothèque d'Alexandrie, dépôt de tous les trésors de l'érudition grecque et romaine.

Le Sunnah complète le Koran, en réunissant en un seul corps les lois traditionnelles qui ont eu leur origine dans les paroles et les actions attribuées à Mahomet, comme aussi dans les décisions données par les califes

ses premiers successeurs. Il a été commenté par les docteurs musulmans, et lorsque le texte ne se trouve point d'accord avec leurs commentaires, le scheik-ul-islam et les ulémas réunis consultent le Koran et décident d'après son esprit. Le même défaut se retrouve dans les autres livres écrits sous son inspiration, et ce manque d'un code parfait est sans doute l'une des causes principales qui commencèrent à préparer la décadence de l'empire formé par la ferveur des premiers croyants du prophète.

L'absence totale d'institutions n'a pas moins influé sur sa ruine, en ouvrant la carrière aux vices qui renversent les plus puissantes monarchies comme les républiques les plus florissantes. Les bonnes institutions sont l'âme des peuples ; elles développent la culture intellectuelle des individus qui les composent; elles purifient leurs mœurs et donnent de la solidité aux croyances par lesquelles nous les voyons ordinairement poussés dans la voie glorieuse des réformes. Rien de tout cela n'existe en Turquie; bien au contraire, en outre de cette imprévoyance des lois et de ce manque absolu d'institutions, la pluralité des femmes, l'esclavage et la mauvaise administration de la justice l'entraînent à sa dissolution totale.

Le Koran permet à chacun de ses sectateurs d'épouser quatre femmes à la fois, et cette imitation vicieuse des mœurs patriarcales produit l'avilissement de la femme, l'anéantissement de ses droits, introduit la rivalité dans le sein de la famille, et inspire l'inimitié parmi les membres divers qui la composent. Ceux qui ont cru voir dans l'épouse chrétienne un être dégradé par sa soumission et sa dépendance habituelle de l'autorité du mari, l'ont évidemment fabriquée d'après le type des musulmanes; ils n'ont pas compris quelle différence il

y a entre la dignité que celle-là reçoit de l'Evangile, qui la déclare égale en tout à son époux, en réclamant pour elle le respect, l'amour et la fidélité de ce dernier, en établissant comme principe qu'elle n'est point sa servante, mais sa compagne, et la prison étroite de celles-ci, le traitement dégradant et l'anéantissement de toute dignité personnelle que leur inflige le Koran.

Je ne sais comment qualifier une opinion aussi absurde, et qui ne prouve que la mauvaise foi ou la suprême ignorance de ses auteurs. Que l'on pénètre, si l'on peut, dans les palais des riches ou dans les habitations des pauvres, et que l'on constate le sort de l'épouse musulmane; soit que la fortune l'ait placée auprès d'un homme du rang le plus élevé, ou qu'elle appartienne à une sphère inférieure, dans l'un et dans l'autre cas sa condition sera la même; pour elle la société n'existe point, sa voix au foyer domestique se perd dans le nombre, et son nom même se confond avec celui de toute personne employée au service du chef de famille. Alternant avec ses compagnes d'infortune, qui sont ses véritables rivales, entourée d'esclaves qui partagent avec elle les attentions et l'amour de son mari, et soumise à une rigoureuse vigilance, cette femme est une esclave qui a pour prison l'enceinte de sa propre demeure, et qui traîne l'existence la plus pénible, sans trouver de consolations d'aucune espèce pour la dédommager de ses continuels dégoûts.

L'esclavage n'est pas moins dissolvant pour la société que cette dégradation l'est pour la famille : ces milliers d'individus, sans volonté, sans existence personnelle, qui se meuvent à la voix d'un maître, ne sont pas en état de contribuer à la conservation, bien moins encore au progrès de l'Etat. Sortis des provinces embrasées de la Nubie, ou des régions les plus lointaines de l'Arabie

Pétrée, vendus ensuite à un riche pour quelques piastres, ils sont employés à la culture de ses propriétés, ou au soin quotidien de ses ânes et de ses chameaux. Pour le moindre motif ils changeront de maître, car ils suivent la condition des choses, ni plus ni moins que les autres meubles qui constituent la propriété. De maître en maître, ils traverseront peut-être successivement toutes les provinces de l'empire, y éprouveront toute sorte de vicissitudes, y connaîtront tous les degrés de l'infortune, et termineront leur carrière, comme ils l'ont commencée, sans avoir jamais eu le libre usage de leur volonté, sans être sortis de la condition humiliante qui les assimile aux plus stupides animaux.

Souvent j'ai réfléchi sur le malheur qui préside à la destinée de ces créatures, mais surtout lorsqu'en observant le traitement qu'elles reçoivent de leurs maîtres, je voyais mise en relief, et dans les plus grandes proportions, toute l'horreur de la dégradation humaine. Ces hommes, qui, chargés de tout le matériel domestique, traversent les vallées de la Syrie ou les solitudes de l'Egypte, pêle-mêle avec les bestiaux, transportant leur fardeau d'un point à un autre; ces hommes entièrement nus, qui descendent de la Nubie, entassés dans une embarcation, sans le moindre abri pour les défendre des ardeurs du soleil; ces créatures enfermées dans les entrepôts qui existent dans presque toutes les grandes capitales de la Turquie, amoncelées sans distinction de sexe, exhibées par leurs gardiens aux acheteurs, absolument comme un article quelconque sur le marché, et dont les qualités avantageuses sont énumérées, au mépris de la pudeur, de la morale et de la nature elle-même; un tel état de choses, dis-je, ne peut contribuer qu'à préparer la ruine sociale, en augmentant le nombre

des êtres malheureux condamnés à maudire, avec leur existence, la main qui les opprime.

Quelques faits qui se sont passés sous mes yeux, et que je raconterai plus tard, font bien sentir toute l'horreur de ces deux esclavages autorisés par le Koran. En attendant, je puis dire que la servitude épouvantable qui pèse sur ces dissidents du christianisme est l'un des nombreux vestiges que nous rencontrons, en Asie, en Afrique et en Amérique, du joug pesant qui opprima la race humaine jusqu'à ce que l'Evangile vînt payer sa rançon.

Au moment où nous allons signaler l'influence superstitieuse des ulémas comme l'une des causes de la décadence de l'empire ottoman, nous devons dire que nous désignons par cette qualification tous les fonctionnaires du culte, car, à proprement parler, ce soin ne compète pas à quelques hommes seuls, parmi les mahométans, mais s'étend, en outre, à la masse des théologiens, des jurisconsultes et des professeurs de collége, qui réunissent entre leurs mains le droit d'expliquer le Koran et la mission d'instruire la jeunesse: or, cette circonstance leur donne sur le peuple une puissante influence, qu'ils ont su exploiter plus d'une fois au profit de leurs propres intérêts.

De concert avec les janissaires, les ulémas ont suscité plus d'une fois des obstacles au pouvoir, jusqu'à le renverser entièrement; mêlés presque toujours à la politique, leur voix s'élève incessamment contre toute espèce d'innovation, quelque impérieuses que soient les circonstances qui les réclament, et ils ne se prêtent qu'avec répugnance à tout ce qui peut contribuer à retirer la société de l'état d'abaissement dans lequel la tiennent plongée l'ignorance et le fanatisme. Les mesures les plus opportunes des sultans sont venues se briser

contre cette barrière formidable, et, plus d'une fois, la nation les a vus résigner leur pouvoir, parce que ainsi le voulaient les ulémas, appuyés sur la ferme résolution d'un peuple décidé à les faire respecter, comme les interprètes de la volonté de leur prophète.

Abdul-Medjid a été peut-être le premier qui ait soutenu ses réformes avec une énergie qui lui fait honneur; mais il est vrai qu'il comptait sur l'appui d'armées étrangères qui surent étouffer dès ses premiers symptômes l'irritation produite par ces mesures dans le corps des ulémas, et entretenue par la multitude innombrable de ceux qui leur sont dévoués. Exils, destitutions, arrestations nombreuses dans le personnel des emplois les plus élevés parmi ces derniers, furent alors (1) nécessaires pour éteindre l'étincelle qui, sortie du sanctuaire, menaçait d'incendier toutes les provinces d'un empire déjà miné de toutes parts.

Les ulémas, suivant leur rang, jouissent dans la société d'une considération plus ou moins grande; le scheik-ul-islam les préside, et c'est à lui qu'il appartient, en vertu d'un droit que lui assure la tradition de plusieurs siècles, de ceindre l'épée au souverain le jour de son installation sur le trône, de le conseiller dans les affaires les plus ardues de l'Etat, et de fixer définitivement l'interprétation donnée aux points difficiles de la loi. Ses *fetfas* ou décisions sont exécutées aveuglément et ont elles-mêmes force de loi. Dans les premiers temps de l'islamisme, les titulaires de pareilles fonctions étaient inamovibles, et celles-ci ne s'accordaient qu'à des personnes de la famille impériale. Les places les plus voisines du grand mufti ou scheik-ul-islam sont occupées

(1) Au commencement de 1854.

par les hauts dignitaires de la magistrature, et celles qui viennent après, par les directeurs de l'instruction publique.

Les différentes circonstances traversées par l'empire turc ont amené de grands changements dans ces dignités. Aujourd'hui, leur personnel entier est amovible et révocable à la volonté du sultan. Les ulémas se distinguent ordinairement par leur vêtement blanc et par un turban de même couleur ; ils sont toujours aux côtés de ceux qui gouvernent et servent comme de médiateurs aux petits et aux faibles qui cherchent à obtenir justice des grands et des puissants. Mais le corps des ulémas a perdu beaucoup de son influence depuis les mesures sévères adoptées dans ces derniers temps, et l'Europe a vu commencer pour la Turquie une époque de réformes importantes, qui, si elles sont conduites à bonne fin, préserveront l'Etat de sa ruine totale.

L'islamisme ne peut subsister qu'autant que les peuples qui l'ont embrassé demeureront plongés dans l'ignorance, qu'autant qu'une législation intolérante lui prêtera son appui, qu'autant, enfin, que la qualité de citoyen turc sera identifiée par les lois avec celle de fidèle mahométan ; mais à peine ces éléments auront-ils commencé à lui manquer que nous verrons disparaître la foi du prophète, comme les brouillards du printemps se dissipent devant les brûlants rayons d'un soleil resplendissant. Quelques vieux croyants, qui considèrent comme un crime tout ce qui a quelque apparence de nouveauté, maintiendront scrupuleusement les formes ridicules et vicieuses de l'islamisme ; mais elles passeront aussi, et il ne restera bientôt plus du Koran que son nom et ses lois, fidèlement conservés par l'histoire.

La marche des événements nous autorise à le croire.

En comparant ce qui se passait, il y a un demi-siècle, sur le territoire musulman, avec les événements qui se réalisent sous nos yeux, nous ne pourrons pas douter que l'époque de la régénération ne soit arrivée pour la Turquie et que les obstacles qui s'y opposaient ne commencent à disparaître peu à peu. Déjà les séminaires, qui, élevés à l'ombre des mosquées, recevaient jadis les jeunes gens doués des meilleures dispositions, pour les instruire dans la législation et dans les traditions religieuses du pays, ne comptent plus aujourd'hui dans leur sein que des membres de la classe pauvre ou les fils des ulémas qui les président ; le christianisme, autrefois objet de haine pour la multitude, en est venu à être regardé avec tolérance par les uns et avec indifférence par les autres ; une infinité de pauvres courent chaque jour aux dispensaires et aux maisons de charité à Constantinople, à Alep, à Smyrne, à Beyrouth, à Jaffa, à Damas, à Alexandrie, à Jérusalem et, enfin, dans toutes les cités populeuses de l'empire, pour se faire traiter de leurs maladies par les religieuses; celles-ci sont reçues partout comme des anges tutélaires, et l'on voit s'ouvrir pour elles non-seulement les habitations des riches, mais les palais mêmes du souverain, où elles sont appelées pour exercer leur ministère de bienfaisance.

Les missionnaires, qui déploient une charité incomparable au milieu des épidémies, et qui parcourent les villes et les campagnes pour répandre sur les hommes de toutes les croyances les consolations que leur position réclame, sont décorés de la médaille d'honneur que les sultans réservent pour récompenser les services les plus signalés rendus à la patrie. La procession de la Fête-Dieu parcourt les rues de Péra avec toute la pompe de ses cérémonies et escortée par une garde d'honneur : les

templesainsi que leurs ministres sont l'objet d'un respect religieux, et les cimetières mêmes destinés aux chrétiens jouissent de priviléges que les lois réservaient jadis pour les seuls adorateurs du prophète. Ces faits annoncent une révolution véritable, sinon dans toutes les provinces de l'empire, du moins dans les plus importantes, d'où le mouvement, prenant chaque jour de plus grandes proportions, se propagera jusqu'aux régions les plus intérieures et les plus reculées.

Ceux qui attendent de la Russie le salut de la Turquie, pourront, en opposant la tolérance dénotée par ces faits à l'oppression qui pèse sur les dissidents du schisme grec dans les immenses états du tzar, nous dire si l'intolérance moscovite offre de meilleures garanties à la cause de la civilisation que cette liberté dont jouissent aujourd'hui en Turquie, sous la domination des sultans, les hommes de toutes les religions.

Dans les rues des villes, dans les marchés et dans les campagnes, on rencontre fréquemment certains hommes vêtus de peaux d'animaux et sans aucune chaussure, auxquels leur longue barbe et leur air méditatif donnent un certain air mystérieux qui pourrait rappeler l'âge des prophètes. Ces hommes sont les derviches, qui passent en quelque sorte pour les moines de la religion mahométane. De Koniéh ou Iconium (1), où ils ont pris naissance, ils se sont répandus ensuite dans toutes les provinces dominées par l'islamisme. Leur titre de *pauvres* les recommande à leurs croyants, et par profession ils doivent s'occuper de l'enseignement de la loi, comme aussi de recueillir des aumônes pour le soutien de leur congrégation.

(1) Ville de la Caramanie, dans la Turquie d'Asie.

Dans leur origine, les derviches appartenaient tous à une même famille religieuse ; mais ils se divisent aujourd'hui en différentes sociétés, qui, s'adressant mutuellement de très graves reproches, sont rivales et même ennemies les unes des autres. Ils se distinguent aussi par leurs vêtements ; les uns se croient plus rigides observants que les autres, et il y en a qui traversent nus des provinces entières, affectant une pauvreté et une austérité de mœurs vraiment surprenantes. La généralité des mahométans vénère les derviches ; mais il n'en est pas de même de la classe riche et surtout de celle qui passe pour éclairée ; tout ce monde-là les méprise et leur ferme la porte de sa maison en leur donnant les épithètes d'imposteurs et de vauriens.

J'ignore si le plus grand nombre de ces hommes mérite ou non de telles injures ; ce que je sais, c'est qu'ayant fait à Dieu le vœu de pauvreté et de chasteté, on les voit courir après l'argent, châtier leur corps par les verges et par le feu, moyennant une somme convenue, et abuser de l'hospitalité pour commettre dans la maison de leurs hôtes des actes essentiellement contraires à cette pureté qu'ils ont promise à Dieu. On connaît aussi les supercheries dont ils font usage pour éblouir par des faits surprenants un vulgaire ignorant et crédule, qui appelle *miracle* ce qu'il n'admirerait point, à beaucoup près, s'il pouvait pénétrer les secrets de l'imposture ; enfin, les artifices auxquels ils ont recours pour se procurer la vénération des dévots, ne sont plus aujourd'hui un secret pour le plus grand nombre des Européens dans les pays orientaux (1).

On n'oubliera jamais les mesures prises par le géné-

(1) Voyez la note A, à la fin du volume.

ral Ibrahim-Pacha pour réprimer les imprudences des derviches. L'époque de ses conquêtes est aussi celle de leur décadence, car il les persécuta à mort comme corrupteurs de la morale du peuple. Pour moi, j'éprouvais un sentiment de dégoût à la vue de ces hommes nus et dont quelques-uns portent enroulée autour du cou une grosse couleuvre, qu'ils ont nourrie depuis sa naissance, afin de persuader au vulgaire que les bêtes féroces elles-mêmes obéissent à leur voix. La Mecque et Médine, les deux cités saintes des musulmans, sont également saintes pour les derviches : c'est là qu'ils vont terminer leur carrière, après avoir gagné quelque argent et accompli un nombre déterminé d'années de profession; c'est là que, sur le tombeau du prophète, vient les trouver le décret du cadi de la Mecque, qui les déclare parfaits, saints et thaumaturges incontestés.

Ces faits, si repoussants, témoignent suffisamment par eux seuls que la Turquie, ouverte comme elle va l'être désormais à toutes les nations, recevant dans son sein une multitude d'Européens, qui la traverseront dans toutes les directions, et avec toute liberté pour ses habitants d'embrasser la foi qu'ils trouveront la plus conforme à leurs convictions, ne pourra pas persévérer longtemps dans un état de dégradation qui répugne si fort aux principes et à la doctrine de la morale. Ceux qui vivent en exploitant les préjugés des peuples lutteront en désespérés contre les éléments qui favorisent la propagation des lumières, chercheront à stimuler la foi de leurs croyants, feront de fréquents appels à la conscience de la multitude, menaceront l'autorité par leurs cris désordonnés et prêcheront peut-être la révolte contre le pouvoir légitime ; mais tout cela ne sera que le symptôme de leur inévitable dissolution.

Malheureuse l'autorité qui, avec une conscience assurée de faire le bien, se laisse intimider par des clameurs, filles de l'intérêt personnel, et recule devant la réalisation de ses projets salutaires ; mais plus malheureux encore le peuple qui, sentant peser sur lui la main des hommes sans cœur qui le sacrifient, s'obstine à les maintenir au pouvoir, en permettant qu'on entrave en son nom les mesures protectrices d'une administration décidée à les poursuivre et à les punir ! Tel est pourtant l'un des obstacles qui s'opposent le plus, en Turquie, à l'action du véritable bien destiné à la régénérer un jour.

La peine capitale, portée par le Koran contre les déserteurs de sa loi, ne peut subsister que par l'appui qu'elle reçoit de congrégations et d'individus de l'espèce des ulémas et des derviches. Le mahométan, qui, sollicité par les inspirations de son intelligence et de son cœur, se détermine à changer de foi, doit se résigner en même temps à quitter sa patrie, ses propriétés, ses amis et ses parents, parce que la loi du prophète ne permet à aucun déserteur de ses croyances de vivre au milieu des fidèles. De cette injustice monstrueuse découlent nécessairement les dispositions relatives aux sujets du sultan nés dans le sein du christianisme : leur inhabilité à traduire ou actionner un mahométan devant les tribunaux, leur incapacité d'être nommés juges ou arbitres dans aucune circonstance et même de paraître en justice comme simples témoins.

Quand cette barrière formidable sera franchie, quand ce même gouvernement, qui a déjà ébauché les réformes vitales réclamées par la situation du pays, l'aura fait disparaître entièrement, alors la Turquie marchera en plein dans la voie de l'unique régénération qui existe pour la société, la régénération par le christianisme : non point

d'un christianisme matériel, semblable à celui que professent dans son sein les schismatiques orientaux, car elle n'aurait certainement point rempli son objet si, rejetant le livre du Koran, elle allait prendre celui de l'Evangile expliqué par les sectateurs de Photius d'une manière contraire à celle qu'a enseignée son divin Auteur. A vrai dire, il n'existe pas une différence bien essentielle entre le fanatisme intolérant qu'inspire aux musulmans le livre de leur prophète, et celui que l'on remarque chez les popes schismatiques de la Russie, de la Grèce et de la Turquie. En effet, on ne constate pas de progrès plus sensibles, en fait d'institutions ni de bienfaisance, chez les Etats schismatiques séparés de la Porte et jouissant aujourd'hui de leur indépendance, que chez ceux qui sont encore gouvernés par le sultan, et ce sera là une preuve de plus à l'appui de l'opinion que nous venons d'exprimer.

La régénération par le catholicisme, qui inspire la charité au lieu de l'intolérance, et l'amour au lieu du fanatisme, est la seule qui puisse amener dans l'empire ottoman la réforme dont il a besoin ; la régénération par le catholicisme, ai-je dit, car c'est en lui seul qu'on trouve les moyens de s'emparer du cœur, d'y implanter le principe religieux et de réveiller comme aussi d'éclairer la conscience, en l'élevant à la dignité de régulatrice des actions humaines. Une religion matérielle, qui se nourrit de signes dénués de sens pour celui-là même qui la pratique, dont les principes sont inconnus de la généralité du peuple, dont l'origine a été la révolte et dont les fruits sont l'aveuglement et la mort, n'est certainement pas l'élément propre à régénérer des nations abruties par la pratique habituelle de tous les vices.

Nous avons déjà donné à entendre que les vieux préju-

gés ont commencé à perdre du terrain, à mesure que les institutions catholiques faisaient ressentir au peuple leur action bienfaisante. Ceux qui pensent librement sur les matières religieuses, ceux qui étudient l'origine et le développement de leur foi dans des livres autres que ceux dont les ulémas sont les auteurs, tous ceux-là découvrent sans peine ce tissu d'impostures et de contradictions que forme la religion du Koran. « Comment pour-
» rais-je croire, disait l'un d'eux, la vision de Mahomet,
» ses voyages dans le ciel, ou son pèlerinage du temple
» de la Mecque à celui de Jérusalem sur le cheval que
» lui avait amené l'ange Gabriel, lorsque je vois que le
» prophète n'a pu se sauver après la défaite qu'il
» éprouva lors de la bataille d'Ohad? Une imposture
» constatée rend naturellement plus défiant à l'égard de
» tout le reste. »

Voilà ce qui se passe parmi les mahométans éclairés: ne trouvant que des fables révoltantes, après une étude sérieuse des preuves de leur religion, ils finissent par ne plus rien croire et ne conservent au fond de leur cœur aucune espèce de foi aux dogmes enseignés par le Koran. Ceux qui ont été élevés en Europe ajoutent encore à ce manque de religion les systèmes matérialistes, dont ils se sont imbus facilement dans les collèges, faute de principes qui auraient pu leur servir de préservatif. « Les hommes éclairés sont philosophes; » ce peu de mots du prophète lui-même donnent une idée parfaite de l'état religieux de la classe élevée, parmi les mahométans.

Il n'en est pas de même dans le bas peuple; celui-ci conserve ses vieilles traditions, jeûne pendant le rhamadan avec plus de scrupule que les ulémas et les derviches et pratique de même ses ablutions; mais ce peuple

n'a pas encore occasion de douter, parce qu'une législation de fer l'a privé des moyens par lesquels il aurait pu éclairer sa conscience. Quant à cette religion du peuple, nous ne pouvons la définir autrement qu'un ensemble d'habitudes matérielles, qui n'ont point de racines dans le cœur, et qu'alimente l'hypocrisie, mille fois plus nuisible que l'irréligion elle-même. En effet, le mahométan de la classe inférieure passera pour un homme timoré, au grand avantage de ses intérêts matériels, s'il visite fréquemment la mosquée, s'il fait de profondes et continuelles inclinations, s'il prie à haute voix au chant du muezzim, s'il récite ses oraisons trois fois le jour, lors même qu'il se trouve en voyage, occupé d'affaires très graves, ou en compagnie d'autres personnes. J'en ai vu s'agenouiller dans la rue, au milieu de la foule, en entendant la voix de celui qui, de la galerie des minarets, invite à invoquer Allah (1); je les ai vus faire hautement leurs prières, tournés du côté de l'Orient et sans s'inquiéter des railleries des Européens, peu habitués à un pareil spectacle.

Mais ces hommes, qui attachent tant d'importance aux actes extérieurs, ne sont, malgré cela, ni plus sévères dans leurs mœurs, ni plus affables dans leurs relations familières avec les autres hommes. Après avoir acquis le renom de dévots, ils se reposent tranquillement sur cette réputation; pendant ce temps, leurs femmes et leurs esclaves gémissent des mauvais traitements qu'ils leur font subir; leurs amis observent qu'ils se parjurent facilement, et le premier venu se convaincra sans peine que toute leur religion se borne, pour le dogme comme pour la pratique, à des dehors superstitieux. Ce

(1) Ces trois moments sont le lever, le coucher du soleil et le midi.

même homme qui n'a pas osé pénétrer dans la mosquée avant d'avoir purifié son corps par de nombreuses ablutions et sans quitter sa chaussure à la porte, laissera sans scrupule subsister dans son âme mille souillures, infiniment plus rebutantes que celles du corps, et commettra des actions bien autrement injurieuses à Dieu que celle de se présenter les pieds chaussés pour prier en sa présence.



CHAPITRE IV.

Schisme oriental. — Divisions parmi les schismatiques. — Simonie.— Education du clergé. — Influence du gouvernement sur l'élection des évêques. — Les monastères. — Fanatisme et ses conséquences — L'épiscopat anglican fraternise avec ce désordre. — Mission catholique de Constantinople. — Les établissements de bienfaisance. — Travaux des protestants.

En mettant le pied sur la terre classique du christianisme, c'est en vain que nous chercherions la vigueur invincible d'Athanase, l'éloquence toujours triomphante de Chrysostôme et la science profonde de Basile ou de l'immortel théologien de Nazianze. Tout ce qui avait contribué à la célébrité des pays orientaux, dans les premiers âges du christianisme, a disparu désormais, et une suite de calamités, par lesquelles la Providence châtie son double crime d'hérésie et de rébellion, ne laisse plus voir que les vices et l'ignorance là où brillèrent jadis les lettres et la vertu.

Quiconque se rappelle cette série d'hommes éminents qui, les premiers, occupèrent le patriarcat, embellissant le christianisme par les traits de la sainteté la plus éclatante, lui léguant le précieux héritage de leurs profondes connaissances, consignées dans des livres inestimables, et trouve aujourd'hui la simonie, l'ignorance et d'autres vices qu'il nous répugne de nommer, élevés aux dignités que ces grands hommes remplirent autrefois, celui-là comprendra facilement l'énormité du crime qui a pu mé-

riter un si terrible châtiment. On ne saurait néanmoins prévoir la durée de l'expiation, car si la main de Dieu punit l'orgueil par l'abaissement et le schisme par la dissolution des membres révoltés, elle suspend ses coups aussitôt que ceux-ci viennent à s'humilier devant elle. Puissent les dissidents orientaux se soumettre bientôt, avec tout l'empressement que réclame la gravité de leur mal !

L'Eglise d'Occident a suivi sans déviation sa marche primitive ; ses saints et ses sages n'ont pas cessé d'être un seul jour le phare lumineux à la lueur duquel toutes les nations ont étudié les sciences et les vertus. Eprouvée sans cesse par des fléaux de toute nature, abandonnée du pouvoir humain et livrée à ses propres forces, loin de succomber sous les coups de ses ennemis, elle n'a pas perdu un atôme de sa vigueur primitive, ni laissé obscurcir le moindre rayon de sa splendeur. Il n'en est pas ainsi de la malheureuse Eglise d'Orient : victime de ses propres misères plus encore que de la persécution, et livrée aux ennemis du christianisme par suite de ses divisions intestines, elle n'est plus désormais qu'un squelette recouvert d'un vêtement ignominieux.

Je ne veux point soulever les plis de ce vêtement et révéler au grand jour les misères qu'il dissimule ; car, qui pourrait trouver du plaisir à parcourir les pièces d'un procès criminel pour y chercher le détail des forfaits qui ont conduit le malfaiteur à l'échafaud ? Puisse la réflexion sur ses fautes dessiller ses yeux quelque jour, et lui inspirer une juste compassion pour lui-même, tel est l'unique vœu que la générosité puisse dicter en faveur du coupable, et tel est celui que nous exprimons, avec la catholicité tout entière, pour l'Eglise schismatique d'Orient.

La division introduite par le schisme de Photius n'a

pas tardé beaucoup à donner naissance à des scissions nouvelles. Il y en a deux aujourd'hui qui séparent principalement entre eux les chrétiens de l'Orient ; et, semblables à deux branches retranchées de l'arbre de l'Eglise catholique, l'une et l'autre ont bientôt produit mille autres sectes différentes. Ce sont l'Eglise grecque, ou le schisme primitif de Photius, et l'Eglise arménienne, qui, née de celui-ci dans son origine, mais abjurant plus d'une fois la division et l'hérésie, pour retomber bientôt dans toutes deux, n'a conservé d'autres points de contact avec sa mère que les erreurs qui leur sont communes. Rivales entre elles par nature, elles se sont voué réciproquement une irréconciliable inimitié.

Les apologistes du schisme oriental, qui ont prétendu faire briller à nos yeux l'unité là où l'on ne trouve que le schisme et la discorde, ont fait semblant d'oublier les tristes événements qui eurent le monde entier pour témoin, et qui révèlent au grand jour jusqu'où peut aller cet esprit de dissension qui sépare entre elles les malheureuses communions de l'Orient. Chacune d'elles, en effet, prétend avoir ses motifs pour demeurer éloignée des autres, chacune d'elles se dit dépositaire de la pure doctrine de Jésus-Christ, ainsi que des traditions apostoliques, et cherche dans des raisons imaginaires la justification d'une conduite si contraire à l'esprit du Sauveur. Ces prétentions et cette rivalité ont amené plus d'une fois des conflits sérieux parmi ses membres ; aussi, en Grèce comme en Arménie, en Syrie comme en Palestine, dans certains moments d'irritation profonde, on a livré au hasard des combats certains droits que l'Evangile interdit de défendre avec d'autres armes que la patience et la charité.

Les habitants de l'Asie Mineure ont conservé le sou-

venir des tragiques événements d'Adana (1), dans lesquels les citoyens, divisés en deux partis qui obéissaient à deux évêques différents, cherchèrent la protection des musulmans les uns contre les autres, et, s'attaquant l'épée à la main, semèrent la désolation, la terreur et la mort dans tout ce malheureux pays; ils ont conservé pareillement le souvenir des dissensions bruyantes survenues entre le patriarche de Constantinople et les évêques grecs, qui n'avaient pas voulu reconnaître sa juridiction après l'émancipation politique de ce royaume.

Les divisions sont incessantes parmi les schismatiques à Constantinople, où chaque jour un évêque descend du trône patriarcal pour céder la place à un autre qui a su, à force d'argent et de promesses, capter les suffrages du peuple et des magistrats; l'agitation est également incessante parmi les autres patriarches, parce qu'ils doivent se soumettre aux injustices et aux caprices de leurs gouvernés, sous peine d'être déposés par eux dans une de ces émeutes si fréquentes entre les schismatiques, et qui se terminent toujours par l'élection précaire d'un évêque nouveau. Voilà des faits connus de tous et qui témoignent bien quelle distance infinie sépare ces hommes de l'unité et de l'esprit fraternel, si fortement recommandés par les anciens canons.

Abstraction faite des sectes moins importantes qui se nourrissent dans le sein de ces deux grandes communions, on peut évaluer à dix le nombre des chefs que compte l'Eglise grecque et à trois ceux de l'Eglise arménienne; ce sont le patriarche de Constantinople, le saint synode russe, le patriarche *indépendant* de Chypre, le synode grec, l'archevêque du Mont-Sinaï, les patriarches

(1) En 1849.

de Moldavie et de Valachie, le patriarche de la Servie grecque, celui de la Servie autrichienne et celui de Montenegro, en accordant, toutefois, que les trois autres patriarches, de Jérusalem, d'Antioche et d'Alexandrie, soient liés étroitement à la chaire de Constantinople et vivent avec elle dans une même communion.

Parmi ces divers chefs, plusieurs, il est vrai, conservent certains rites extérieurs, pour indiquer leur union avec les siéges les plus antiques, peu importe lequel. Ainsi, par exemple, le patriarche de Montenegro et le *catolikos* de Géorgie se rendent à Saint-Pétersbourg pour recevoir du synode moscovite l'investiture et la consécration épiscopale; mais, d'un autre côté, ce synode ne reconnaît aucun supérieur et communique exclusivement avec ceux qui viennent se soumettre à lui, non point d'après les suggestions de leur conscience, mais pour obéir à l'influence de l'empereur de Russie; et le synode grec, enfin, qui est entièrement indépendant, se croit légitime primat de l'Eglise orientale et repousse toute autre juridiction qui prétendrait intervenir dans ses affaires ecclésiastiques.

Les circulaires que les patriarches de Constantinople sont dans l'usage de leur envoyer à tous lors de leur installation, n'ont aucune signification réelle, car la teneur même de ces lettres indique suffisamment quelle distance les sépare entre eux. Dans la dernière, par exemple, l'évêque Anthimos rappelait au synode d'Athènes qu'il était nécessaire de marcher unis, surtout dans les temps actuels... « Vous savez, lui disait-il, que » *c'est pour la troisième fois que je monte sur le siége de* » *Constantinople*, d'où j'ai dû descendre deux fois déjà » par suite des divisions qui nous tourmentent. » Du reste, il ne lui dit mot ni de l'obéissance ni de l'adhé-

sion à la *nouvelle Rome*, parce qu'il sent bien qu'il ne peut s'en promettre aucune de ceux qui ont rompu les liens de leur propre communion. Qui ne découvrirait, à travers toutes ces subtilités, le seul fait certain que l'on puisse constater dans les communions grecques, à savoir la division profonde qui les sépare entre elles?

Les arméniens, divisés de même que les grecs en plusieurs corps, voient aussi plusieurs têtes s'élever dans leur sein. Indépendamment du patriarche d'Echmiatzine, qui s'intitule *œcuménique* ou universel, les patriarches d'Ararat et de Constantinople prétendent au même titre, en alléguant des droits contradictoires à ceux de l'homme qui se dit le successeur de l'illustre Nersès et de Grégoire l'Illuminateur.

Si au milieu d'un schisme semblable, qui sépare matériellement les dissidents les uns des autres, en les plaçant sous la direction de pasteurs rivaux, on pouvait dire qu'ils se trouvent unis spirituellement par la confession d'une même foi, il y aurait au moins entre eux quelque apparence d'unité; mais ceci même n'existe plus, depuis que ceux des grecs et des arméniens qui possèdent quelque instruction religieuse, l'ont reçue mêlée aux antiques erreurs semées avec profusion dans l'Orient. Parmi les arméniens, en particulier, les hérésies de Jacob et de Nestorius comptent encore des sectateurs par milliers; mais nous avons dit *ceux qui possèdent quelque instruction religieuse*, parce que la majorité des schismatiques n'en possède aucune, et que toute leur religion consiste dans des cérémonies matérielles et des prières vocales dont ils ignorent le sens. Et ce n'est pas le peuple seul qui vit sans connaître sa religion : le clergé lui-même se ressent d'un mal aussi grave et douloureux au delà de toute expression.

Mais il est d'autres maux, qui ne le sont pas moins, et qui se font sentir plus spécialement dans les élections des évêques et des patriarches. Comme ceux-ci ont besoin de l'approbation formelle du sultan pour être institués de droit sur les siéges qui existent dans le territoire de la Porte, leurs manœuvres pour l'obtenir sont du genre de celles que le Prince des Apôtres châtia dans la personne de Simon le Magicien, et que l'Eglise condamna dès les premiers siècles de la manière la plus énergique et la plus sévère. Les pachas, les cadis et les amis du gouvernement reçoivent, comme prix de chaque approbation, des sommes convenues d'avance et que l'élu paie sans aucun scrupule, avant même que son métropolitain lui ait imprimé le sacré caractère par l'imposition des mains.

Ce trafic est public à tel point et se pratique avec si peu de retenue, que le successeur de Mahomet le reprochait aux successeurs de Photius en leur disant, dans un firman : « Il faudra user à l'avenir d'une plus grande » circonspection dans le choix des ministres et s'attacher » surtout à éloigner tous ceux qui ont le cynisme de » dire : Je jouis d'une dignité que j'ai payée de mon ar- » gent. » On ne peut expliquer que par ce commerce indigne les changements d'évêques si fréquents dans les diocèses de la Turquie, et l'on doit en chercher l'origine dans l'intérêt matériel de certains hommes influents, à qui il importe de voir souvent de nouvelles élections épiscopales, parce qu'ils y trouvent l'occasion d'augmenter leurs revenus.

Le genre d'éducation que reçoit le clergé grec ne permet pas d'espérer de ses membres une conduite plus régulière. Là, en effet, ce n'est point l'usage d'élever au sacerdoce des jeunes gens instruits avec soin dans les sé-

minaires, ou de placer sur la chaire épiscopale ceux qui ont vieilli dans l'étude des sciences ecclésiastiques. Un homme des champs, un apprenti de métier, le valet d'une famille quelconque, sont ordinairement ceux qui arrivent au sacerdoce, sans autre vocation que le cri bien impérieux de leur pauvreté, sans autre titre que leur audace et sans autre aptitude qu'une connaissance médiocre de la langue qu'on parle dans le pays.

Lorsque je voyais en Grèce les prêtres assis devant la porte de leur maison, vêtus comme de simples ouvriers, fumant leur pipe au milieu de leurs enfants, menant une vie oiseuse et aussi inutile à la société dont ils font partie qu'à la religion dont ils se disent les ministres; lorsque dans l'Asie Mineure, dans la Syrie et à Antioche, je les voyais se promener sur les marchés, s'asseoir près des comptoirs des marchands ou sur les bancs des cabarets, et lorsque, dans un village de Palestine, je vis le curé sortir d'un cercle de gens qui jouaient au milieu de la rue, pour aller recevoir des personnes désireuses de visiter un sanctuaire de son église, je ne trouvais rien d'extraordinaire à des scènes aussi inconvenantes, parce qu'elles sont une conséquence nécessaire du manque d'éducation dont je viens de parler.

Et que l'on ne croie pas meilleure celle que reçoivent dans les cloîtres les moines, aux mains desquels retombe toujours le bâton pastoral : à de légères exceptions près, nous trouvons enracinés chez ceux-ci la même ignorance et les mêmes défauts que chez ceux-là. Les domestiques et les familiers des évêques sont ordinairement appelés à leur servir de coadjuteurs dans les fonctions de leur ministère, et les métropolitains spécialement, grâce à l'étendue de leurs pouvoirs, commettent encore de plus grands abus dans l'institution des évêques. Ramas-

ser de l'argent pour arriver plus tard aux dignités, telle est l'occupation favorite des moines qui se trouvent avoir de plus grands talents et de meilleures protections que leurs rivaux.

Il est triste, sans doute, de descendre à des faits personnels; mais il n'y a rien de sacré comme les intérêts de la vérité, rien d'aussi juste que de faire valoir tout ce qui peut servir la plus sainte des causes. Sans un pareil désordre, nous ne verrions pas aujourd'hui, par exemple, le portier du temple du Saint-Sépulcre institué patriarche de Jérusalem (1), ni le domestique de l'évêque d'Alep consacré par son maître pour lui succéder, et, s'insurgeant plus tard contre son autorité, passer du schisme grec au protestantime anglican. Que peut espérer la religion de semblables hommes? Un sort aussi triste que celui qui l'afflige en Orient, ou une dégradation aussi honteuse chez ses ministres et ses croyants que celle que l'on remarque chez les schismatiques dans le monde entier.

Tout ce que la main de l'homme arrache de son centre pour le faire servir à des objets étrangers à sa fin, perd dès lors la dignité qu'il avait reçue dans son origine, et, quelque saint qu'il soit, finit par tomber dans la plus entière nullité. Puissent les hommes, profitant du triste exemple qui leur est offert dans les Eglises d'Orient, arrachées à l'unité catholique par l'ambition, et retenues loin d'elle par l'orgueil et par les autres vices, s'abstenir de porter la main sur les choses saintes, en les détournant de la fin à laquelle les avait prédestinées la providence ineffable de leur divin Auteur !

(1) Cyrille, précédemment évêque de Lydda et aujourd'hui (1854) patriarche de Jérusalem.

Les monastères, qui, pendant les six premiers siècles du christianisme, furent la plus belle parmi les fleurs que renfermait dans son sein l'Eglise de Jésus-Christ, ont vu leur éclat se ternir, s'effacer sous l'action délétère du schisme et dégénérer en quelque chose d'informe qui ne s'harmonise que trop avec les autres difformités des dissidents. L'esprit qui anima jadis les illustres Pères du désert, Antoine, Basile, Sabas et Macaire, a quitté leurs monastères en même temps que la charité qui les unissait au corps mystique, dont le chef est le Fils de Dieu, et son vicaire sur terre le Pontife romain.

Cette charité a cédé la place à la convoitise, qui pousse les moines modernes dans une voie de transactions inconvenantes chez des personnes qui ont promis à Dieu de vivre dans une rigoureuse pauvreté, et les évêques adjugent au plus offrant la dignité abbatiale ou l'archimandritat, comme on pourrait adjuger la fourniture d'un article quelconque, pour un établissement public, à un spéculateur de profession. Tel est le motif pour lequel les emplois dans les monastères de la Palestine ont une si grande importance, particulièrement dans ceux auxquels est confié le soin d'un sanctuaire ou qui possèdent quelque souvenir vénérable à un titre quelconque.

Je n'oublierai jamais que les moines de Saint-Sabas, en recevant cinquante piastres turques(1), par lesquelles je voulais leur payer l'hospitalité d'une nuit passée dans leur monastère, sans qu'ils m'eussent rendu le moindre service, dont je n'avais nul besoin du reste, me dirent : « Donnez-nous un peu plus, car nos construc-

(1) Deux *pesos* d'Espagne, dix francs de France et huit schellings d'Angleterre.

tions nous reviennent bien cher... » Je n'oublierai pas davantage que l'archimandrite arménien, gardien du saint Sépulcre, remplissait son office moyennant un versement de trente mille piastres dans la caisse du patriarche, qui lui assurait pour deux ans la possession d'un emploi grâce auquel il pouvait exploiter la dévotion des pauvres pèlerins de sa communion. Telle est la charité des monastères de l'Eglise d'Orient! Amasser de l'argent pour acheter plus tard la dignité épiscopale, telle est l'unique préoccupation de leurs religieux.

On trouve encore moins parmi eux le zèle apostolique, ce noble caractère imprimé sur le front de son Eglise par le Sauveur du monde. Tandis qu'une des plus belles pages de l'histoire de l'Eglise d'Occident est sans contredit celle où sont inscrits les travaux évangéliques des enfants de saint Benoît, de saint Dominique, de saint François, de saint Ignace de Loyola et de saint Vincent de Paul; tandis que des milliers de prêtres de toutes les nations, élevés dans les séminaires de ces religieux, pénètrent dans les régions les plus lointaines, quelque inaccessibles qu'elles paraissent; tandis que cette nouvelle Sion peut affirmer en toute vérité qu'elle a invité les enfants d'Adam de toutes les tribus et de toutes les nations de la terre, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident et du Septentrion au Midi, à venir prendre place au grand banquet de l'Evangile, l'Eglise d'Orient a révélé toute son incapacité pour une œuvre si importante aux yeux de la foi.

A mesure qu'elle s'éloigne davantage de l'unité, sa force d'action disparaît, et le défaut d'esprit apostolique devient plus sensible en elle. Ses prêtres ont perdu, dans le mariage, la vocation à l'exercice de l'apostolat, et ses moines l'ont perdu aussi par l'oubli total des sta-

tuts de leur discipline primitive. Quel douloureux spectacle pour le chrétien! Voir de ses propres yeux l'anéantissement de ces pépinières qui produisirent jadis les Cyrille, les Epiphane et l'immortel Chrysostôme! Voir envahies aujourd'hui par l'hérésie et par les vices ces forteresses inexpugnables d'où les soldats de Jésus-Christ se disséminaient jadis dans la Syrie et la Palestine, dans l'Egypte et l'Ethiopie, dans la Perse et la Mésopotamie, dans l'Arménie et l'Abyssinie, en répandant partout, avec les lumières de la foi, la bonne odeur de leurs vertus. Hélas! le spectacle solennel qu'offraient au monde les œuvres ferventes de cinquante mille moines, répartis dans les laures des déserts et dans les monastères des villes, ce spectacle a cessé depuis longtemps, et Dieu veuille qu'il n'ait pas cessé pour jamais!

Les annales ecclésiastiques nous montrent les habitants primitifs des monastères de l'Orient consacrés exclusivement à l'étude et à la méditation des choses saintes; et, à vrai dire, on ne saurait concevoir, sans cela, comment ils ont pu enrichir le monde d'un nombre vraiment merveilleux d'ouvrages, dans lesquels ils ont transmis aux âges à venir de précieux commentaires sur la parole de Dieu et sur la sublime théologie de la religion chrétienne. Les sciences et les lettres de l'Occident reçurent une impulsion efficace des inappréciables manuscrits que renfermaient les bibliothèques de l'Orient, et que jeta sur les plages de l'Italie la furieuse tempête par laquelle fut renversé le trône antique des Césars de Byzance. Mais quand on compare cette vaste érudition, ce profond savoir que renfermaient les monastères de l'Orient, à l'ignorance incalculable dans laquelle nous les voyons tombés aujourd'hui, l'âme est saisie d'une mortelle tristesse, surtout lorsqu'au milieu des calamités

et des désastres qui affligent la génération actuelle, elle pense que c'est dans le sein de ces établissements qu'auraient dû s'élaborer les éléments propres à sauver la postérité des abîmes de la dissolution sociale.

Il n'en a pas été ainsi, malheureusement, et « le cœur » se resserre en voyant comment ils perdent leur force » et leur éclat à mesure que les siècles se succèdent, en » observant comment, après les désastres éprouvés par » ce malheureux pays à la suite des invasions, des » guerres et, finalement, de l'action dévastatrice du » schisme de Constantinople, les antiques demeures de » tant d'hommes éminents en sagesse et en sainteté dis- » paraissent des pages de l'histoire, comme des flambeaux » qui achèvent de se consumer, comme les feux épars et » à demi éteints que l'on découvre, de côté et d'autre, » dans un campement abandonné (1). »

Nous avons remarqué, plus d'une fois, que le défaut de science est l'un des maux les plus déplorables qui puissent affliger les instituts religieux tombés dans le schisme; aussi, nous ne devons point être surpris de trouver les Eglises d'Orient entachées de tant de superstitions et d'abus, que l'on doit considérer comme la conséquence logique et nécessaire d'un principe aussi désastreux.

Parmi les tristes égarements auxquels s'abandonne la raison humaine, privée des secours que lui prêtent la science et la vertu, le fanatisme est celui qui se fait sentir le plus vivement en Orient. Un patriarche (2), qui, par ses prétentions exagérées, par ses conseils imprudents et ses résolutions violentes, a préparé en grande

(1) *Le Protestantisme*, etc. (Balmès.)
(2) Germanos, de Constantinople.

partie les conflits cause première de la guerre dévastatrice qui afflige aujourd'hui le vieux continent; des archimandrites, qui, dans les mêmes circonstances, répandent parmi le peuple des doctrines contraires aux principes de la justice; des moines, qui sortent de leurs monastères pour se mettre à la tête de nouveaux croisés, prêts à combattre, non pour le rétablissement de l'unité chrétienne, mais pour consolider en Orient le despotisme d'un tyran qui tient opprimés sous son joug intolérable des millions de catholiques, dans le nord de l'Europe : ce sont là des faits qui figurent en première ligne parmi ceux qu'enregistre l'histoire contemporaine. Mais le fanatisme de ces mêmes hommes ne se révèle pas moins par les rivalités, les persécutions et l'oppression que les catholiques ont à subir dans tous les pays où ils se trouvent en nombre inférieur aux schismatiques.

Les moines sont, en pareil cas, ceux qui excitent le peuple à commettre des excès en tout genre; ce sont les moines qui dirigent les émeutes par lesquelles sont soulevées des populations entières; ce sont les moines qui stipulent avec les ennemis du nom chrétien d'odieux traités, dans lesquels on décrète le sacrifice des communions catholiques et la mort de leurs pasteurs. Hélas! combien toutes ces choses ressortent clairement des faits récents de Bed-Jala, des attentats commis contre la personne du patriarche latin de Jérusalem, comme aussi de l'horrible complot organisé pour ôter la vie aux religieux Franciscains, au milieu d'un tumulte qui devait éclater pendant la procession du Saint-Sépulcre, complot qui fut découvert providentiellement quelques heures avant son exécution (1) !

(1) Le Vendredi saint de l'année 1849.

La plume se refuse à retracer des faits aussi révoltants... Des scènes de ce genre blessent d'autant plus la conscience de l'homme, qu'elles sont l'expression d'un fanatisme impatient de toute contradiction dans des entreprises dictées par une foi qui s'égare et surtout par l'intérêt individuel. Mais laissons les malheureux popes fournir eux-mêmes les éléments du procès sur lequel le genre humain tout entier sera appelé un jour à prononcer ; jusque-là, nos gémissements sur les Lieux saints, qu'ils profanent ; sur les peuples, qu'ils retiennent dans les ténèbres ; sur le nom chrétien, qu'ils couvrent d'ignominie aux yeux des fidèles, n'ajouteront qu'une plainte de plus à celles qu'arrache par milliers à la chrétienté tout entière le triste état des Eglises dissidentes de l'Orient.

Une chose qui doit certainement nous frapper de stupeur, c'est de voir les membres de l'épiscopat anglican élever la voix pour réclamer une solidarité quelconque avec un corps aussi monstrueux, protester « des vives » sympathies qui l'unissent à lui, » et reconnaître dans sa repoussante figure l'œuvre divine du Seigneur. Ceux qui se répandaient en amères invectives contre cette auguste dignité, contre cette marche solennelle et majestueuse de l'Eglise catholique, « sympathisaient fra» ternellement » avec des hommes que le monde entier voit souillés des vices les plus dégradants. Pour rendre hommage à la justice, nous dirons pourtant que les quatre évêques qui occupent actuellement les siéges métropolitains de l'Eglise anglicane, ont été bien loin de s'associer à de semblables manifestations. Mais, quelque fréquentes, quelque fraternelles que fussent les lettres adressées par ces personnages aux patriarches des Eglises d'Orient pour les assurer « de leur vif désir de demeurer

» unis avec eux dans l'esprit de Jésus-Christ, » ils n'en reçurent jamais la moindre réponse; tout au contraire, le patriarche d'Antioche, consulté par un de ses collègues sur celle qu'il conviendrait de faire aux évêques anglicans : « Aucune, répondit-il, parce qu'il ne doit y avoir » rien de commun entre nous et les Anglais. »

C'est ainsi que se termina la correspondance *fraternelle* « destinée à resserrer les liens qui doivent unir les » membres d'un même corps : » non point le corps de Jésus-Christ, bien certainement, car rien de défectueux ni de souillé ne saurait lui appartenir jamais.

C'était là du moins une conduite logique de la part des évêques orientaux, car déjà dans le siècle dernier (1), ils avaient soutenu une polémique contre quelques membres de l'épiscopat anglican, qui les invitaient, eux et les évêques de l'Eglise russe, à conclure un accommodement qui réunirait en un seul corps toutes les communions dissidentes du catholicisme. Ce projet n'eut aucune suite, parce qu'après avoir examiné les croyances et les prétentions diverses des trois communions qui désiraient s'unir, on ne les trouva point d'accord entre elles, et ce fut alors même que les patriarches de Constantinople, d'Antioche et de Jérusalem, dirent au synode russe : « Nous vous conseillons fraternellement de » ne pas entrer en discussion avec les Anglais sur les » points doctrinaux de notre croyance orthodoxe (2). »

Et que fait le catholicisme, au foyer de ce fanatisme, dans le lieu même où triomphèrent les tentatives de Photius et celles de ses successeurs? Le catholicisme, armé de la vertu d'en-haut, ne connaîtra jamais la crainte,

(1) En 1723.

(2) Voyez la note B, à la fin du volume.

et à Constantinople, centre même du schisme, comme dans tous les autres pays soumis à l'influence des dissidents, il répand ses principes, il développe son action toujours féconde, avec cette sérénité imperturbable, preuve certaine de sa divinité. J'ai vu, non sans une vive émotion, célébrer avec toute la pompe du culte catholique les offices divins dans la cathédrale du Saint-Esprit ; j'ai vu prêcher en toute liberté dans les temples établis par les Dominicains, les Conventuels, les Capucins, les Récollets, les Pères de Terre sainte, les Lazaristes, et j'ai vu les religieux de ces différentes communautés traverser les rues, revêtus de l'habit de leur ordre, sans être inquiétés et sans éprouver le moindre manque de respect de la part des Turcs.

Mais c'est un spectacle encore plus beau pour le monde entier que la procession de la Fête-Dieu parcourant les rues de Péra (1), magnifiquement décorées, et suivie d'un détachement de troupes ottomanes qui lui rend les mêmes honneurs qu'elle pourrait recevoir de bataillons entièrement composés de soldats catholiques. Il est encore plus beau, répéterai-je, d'entendre résonner sur les collines de Stamboul le son des cloches, qui appellent les chrétiens aux offices de leurs églises avec la même liberté que les cris du muezzim invitent les croyants de Mahomet à se réunir dans leurs mosquées. Les solennités imposantes du culte catholique attirent dans les temples une foule de dissidents, qui contemplent avec admiration la gravité majestueuse des cérémonies, s'associant aux nobles harmonies de l'orgue et des cantiques sacrés ; et ce ne sont pas les schismatiques seuls qui accourent,

(1) Faubourg de Constantinople, où se trouve placée l'église cathédrale du culte latin.

mais on voit les Turcs eux-mêmes demeurer pendant de longs instants comme absorbés dans le ravissement, en regardant depuis le vestibule ce qui se passe dans l'intérieur de l'édifice.

Huit églises du rite catholique latin sont ouvertes à Constantinople, et le nombre des membres de cette communion s'élève à vingt mille, sans compter les chrétiens de passage dans le pays (1). L'évêque latin a, de plus, sous sa juridiction les catholiques grecs, chaldéens, syriens et maronites, qui possèdent leurs temples séparés, avec des prêtres pour célébrer les offices suivant le rite de leur communion respective.

Les catholiques arméniens obéissent à un évêque nommé par le pape, et auquel le sultan donne le titre de *patriarche*, en lui reconnaissant le même rang qu'aux patriarches des communions dissidentes, quoiqu'il n'ait pas plus de dix mille personnes sous sa juridiction. Les catholiques arméniens sont disséminés dans toutes les provinces limitrophes de Constantinople, et possèdent des églises de leur rite dans toutes les villes ; mais il n'en est pas de même pour le rite latin, qui n'a d'églises qu'à Salonique, à Bujukdéré et dans d'autres localités de moindre importance.

C'est un grand honneur pour le catholicisme que cette multitude d'établissements de bienfaisance qu'il soutient au sein de l'islamisme, et au centre même de l'action du schisme grec, son ennemi capital. Les sœurs de la Charité possèdent deux grands hôpitaux à Constantinople : l'hospice vraiment magnifique de Galata, construit en grande partie aux dépens d'une dame française qui, après avoir employé une fortune considérable

(1) Voir la note C, à la fin du volume.

à cette œuvre, a consacré aussi sa personne au service des pauvres, contient près de trois cents lits; et celui de Péra plus de deux cents. Quel spectacle édifiant offrent ces religieuses, soignant de leurs propres mains les plaies répugnantes des malades, quels que soient la religion ou le culte auxquels ils appartiennent! Une multitude de Turcs, d'israélites et de chrétiens envahit chaque jour leurs dispensaires; elles les écoutent avec une patience inaltérable, les consolent et les servent avec une sollicitude et une tendresse vraiment maternelles.

Un spectacle non moins édifiant est offert par les deux écoles dans lesquelles les religieuses du même institut élèvent près de huit cents petites filles, par le bel établissement dans lequel les Frères de la doctrine chrétienne apprennent les éléments de la grammaire à quatre cents petits garçons, et par les colléges de Saint-Benoît et de Belbek, où les Lazaristes donnent l'instruction à près de six cents jeunes gens. Telle a été la conduite constante des congrégations catholiques : répandre partout la foi et la civilisation, avec une ferveur et une abnégation qui feront éternellement leur plus bel éloge. L'éducation des pauvres est l'objet d'un soin tout particulier pour ces instituts; aussi on ne pourra jamais attribuer à la spéculation les efforts de leur zèle, dès le moment où aucun sujet n'est refusé par eux faute d'argent. Les Lazaristes possèdent une imprimerie, qui leur fournit tous les livres nécessaires pour leurs établissements. Les Turcs commencent à comprendre le mérite du catholicisme, qui produit d'aussi précieuses institutions; ils témoignent aux religieuses une vénération profonde, et quelques-uns même ont préféré pour leurs fils les colléges des Lazaristes à l'enseignement des ulé-

mas, enseignement dont ils ne peuvent se dissimuler les imperfections.

Les ministres anglicans et les méthodistes de l'Amérique du Nord, établis à Constantinople, ne sauraient se vanter d'obtenir de pareils résultats; quoique leur personnel soit très considérable et qu'ils répandent un grand nombre de Bibles dans le peuple, le chiffre de leurs prosélytes est demeuré inconnu jusqu'à ce jour. Ces ministres, venus en Orient de contrées lointaines, ne laissent pourtant pas de recueillir un certain fruit de leurs travaux, fruit certainement plus positif à leurs yeux que la conversion des âmes : je veux dire les gros appointements qu'ils reçoivent des sociétés bibliques par lesquelles ils sont accrédités.





CHAPITRE V.

Gallipoli. — La Romélie. — Andrinople. — Extension prise par la mission catholique de Sophie, au moyen de la liberté dont elle jouit. — Comparaison. — Nouveaux excès du fanatisme que l'on remarque à chaque pas. — A quoi sont réduits présentement les établissements du mont Athos. — Retranchements de la rébellion. — Salonique. — La Grèce. — Sensation profonde produite par les monuments d'Athènes. — Prison de Socrate. — La croix de l'Aréopage. — Le Panthéon et le temple de Thésée, consacrés jadis au culte chrétien. — Pourquoi ne le sont-ils plus aujourd'hui ? — Grandes colonnes de Jupiter Olympien. — Le temple de Bacchus. — Analogie. — Lampe solitaire.

L'aspect intérieur de la Turquie d'Europe est presque toujours uniforme; de vastes terrains incultes, des villes misérables, des mosquées et des cimetières en désordre, tel est le spectacle ordinaire qu'offrent à l'œil du voyageur ces pays, transformés en un riant paradis par la mythologie des païens et l'ardente imagination des poëtes.

Gallipoli et la Romélie, si florissantes sous l'empire d'Orient, ne présentent plus que des ruines et de vastes solitudes, dans lesquelles l'âme trouve mille sujets de se livrer à la méditation de l'instabilité des choses humaines. Ces campagnes ont vu successivement la victoire de la croix sur le paganisme romain et la ruine de l'empire chrétien, vaincu et conquis par la puissance ottomane. Andrinople, la ville la plus considérable de la Romélie et dans laquelle se conservent encore tant de

précieux monuments de la grandeur et de la splendeur des Romains, laisse voir aujourd'hui converties en mosquées les superbes églises dédiées primitivement au Christ par la piété de ses fidèles adorateurs.

L'archevêque grec, considéré dans sa communion comme le premier en dignité après celui de Constantinople, et entouré d'un faste qu'alimentent les contributions de ses cent trente mille affiliés et des cinquante-sept monastères soumis à sa juridiction, n'a pas trouvé, cependant, le moyen de consacrer à Dieu des temples plus décents et plus dignes que ceux que la religion grecque possède en ce pays. Il répugne certainement de voir le ministre vêtu de riches étoffes, assis sur un trône somptueux et entouré de subalternes dociles à ses moindres paroles, tandis que l'objet de ce culte, dépourvu de la solennité qui parle au cœur et de la pompe qui élève les sentiments de l'âme, dépourvu de la grandeur que l'Auteur de la religion a voulu imprimer aux cérémonies inspirées par lui-même pour servir de symbole à celles du christianisme, voit consacrer aux serviteurs les hommages dus au maître lui-même. Dans les cathédrales grecques, je me suis trouvé témoin d'un pareil spectacle, qui, s'il peut satisfaire la vanité du héros d'une fête de ce genre, n'est guère propre à donner une idée bien avantageuse de son zèle pour l'honneur de la divine Majesté.

Les catholiques de la Romélie, assistés spirituellement par les vicaires apostoliques de Sophie, de Durazzo et de Calamata, s'augmentent considérablement chaque année, grâce à la ferveur de leurs missionnaires. Les Capucins comptent déjà plusieurs établissements sur ces divers points, quelque graves qu'aient été les obstacles opposés à leur zèle par les dissidents. Dans ces lieux, qu'arrosa en d'autres siècles le sang des chrétiens, versé à

profusion par le cimeterre mahométan, qui croyait offrir à Dieu un sacrifice méritoire, le glaive n'est plus aujourd'hui l'ennemi acharné contre lequel doit combattre journellement la constance des fidèles. Grâce au zèle des puissances catholiques, grâce aux lumières qui pénètrent dans le cabinet turc, les pachas ne sont plus les persécuteurs du nom chrétien; les Grecs leur ont succédé, et nous les voyons déployer cette activité infatigable à persécuter les vrais croyants de l'Evangile, qui caractérisait jadis les disciples de Mahomet. Dans tous les pays soumis au pouvoir ottoman il règne une tolérance complète, que n'accorderont jamais d'autres gouvernements qui se disent pourtant chrétiens. Les Capucins, par exemple, expulsés de Tiflis et établis librement à Sophie et à Trébizonde, suffiraient pour prouver ce que nous avançons ici.

Lorsque nous avons vu le tzar réclamer pour lui-même le droit de protéger les chrétiens, en appuyant sa demande sur la force de cinquante mille baïonnettes, et que nous avons comparé la tolérance du gouvernement turc avec l'intolérance moscovite, nous avons cru voir celle-ci donner par ses actes le démenti le plus formel à son absurde et téméraire prétention. Celui-là voudrait protéger les chrétiens d'un territoire étranger, qui dans ses propres Etats les persécute, expulse leurs missionnaires, ferme leurs temples et proteste incessamment contre le culte qu'ils professent. Si cette protection est nécessaire à quelqu'un, c'est bien certainement aux catholiques, pour les garantir contre les effets de cette malveillance que les Grecs dissidents entretiennent partout contre eux. Dans la Romélie, on les entend à chaque pas se plaindre des maux que ceux-ci leur font endurer, et plus d'une fois la justice du sultan a dû inter-

venir pour châtier vigoureusement ces véritables oppresseurs de l'innocence et du bon droit.

Le mont Athos élève sa tête au-dessus des promontoires qui s'avancent dans la mer de Grèce; regardé avec respect dans tous les âges, il fut principalement célèbre lorsqu'un grand nombre de cénobites, consacrés à l'étude des lettres, mettaient à la disposition de tous les trésors renfermés dans les précieux manuscrits de leurs bibliothèques. Mais à quoi se trouvent réduits, en définitive, les monastères si vénérables du mont Athos? Avant la révolution de Grèce, qui se termina par l'érection de ce pays en un royaume indépendant de la Porte ottomane, cette montagne célèbre comptait vingt-deux couvents, cinq cents chapelles, quatre mille moines et un nombre aussi considérable d'ermites, qui habitaient des grottes taillées dans ses anfractuosités. Tous ces hommes cultivaient la terre, donnaient leurs soins à des vignes très étendues, et élevaient un tel nombre d'abeilles que la cire recueillie dans les ruches montait annuellement à quarante mille kilogrammes (1), que l'on exportait par Alvara, petite ville où cinq cents moines avaient leur résidence.

Au milieu de ce pays monastique se trouvait le vaste séminaire qui fournissait des théologiens à l'Eglise grecque et des titulaires à ses siéges épiscopaux. Sa situation actuelle est bien différente en ce qui concerne le nombre des couvents et celui de leurs habitants ou profès Le chiffre des premiers s'élève à vingt au plus, et plu sieurs d'entre eux, pauvres au dernier point, ont adopté l'usage de reconnaître comme *gumène*, ou abbé, celui qui procure les aumônes les plus abondantes au monas-

(1) 80,000 livres à peu près.

tère, pour le moins pendant tout le temps qu'il est en fonctions, jusqu'à ce qu'un autre, plus heureux, réunissant une plus forte somme, arrache de ses mains la crosse abbatiale. Manière ingénieuse de déguiser une véritable simonie, qui, dans ces cloîtres, conduit aux emplois les plus élevés les sujets précisément les moins propres à les remplir.

« Le genre de vie de tous ces moines, dit un voyageur » moderne, ressemble beaucoup aux usages dominants » parmi ceux du mont Sinaï. Chaque couvent renferme » un grand nombre de chapelles, et l'on en trouve beau» coup aussi, sur divers points de leurs possessions, avec » des maisons qu'ils appellent *kellia*, et qui paraissent » avoir été jadis des cellules d'ermites; mais aujour» d'hui elles sont habitées par un ou deux moines, qui » ont soin des jardins et des vignes du voisinage. Ces » maisons, ordinairement construites à distance des » couvents, s'appellent *métochies*. Les moines y mènent » une vie tranquille, et, quoiqu'ils soient généralement » très peu instruits, ils jouissent d'une grande vénéra» tion parmi les religieux des autres couvents grecs qui » existent au Sinaï, au Liban, à Antioche, à Alexandrie, » à Damas, en Grèce et en Russie. Tous ces établisse» ments voient, dans les monastères de la *montagne* » *sainte,* leur modèle comme aussi les lieux où les règles » de la vie monastique s'observent de la manière la plus » parfaite, et où les cérémonies de leur Eglise se prati» quent avec le plus de dignité. »

Voilà tout ce qui reste du célèbre mont Athos, et c'est bien peu, en vérité, pour celui qui sait quelle fut l'importance de ces monastères, à l'époque où leurs habitants jouissaient d'une réputation de science colossale, à l'époque où leurs laborieuses investigations jetaient un si

grand jour sur les questions les plus difficiles de la littérature grecque, qui s'agitaient alors communément parmi les érudits de l'Europe. Les moines renoncèrent au travail, ingrat pour eux, de traduire les parchemins qui nous initiaient aux idées et aux pensées de siècles lointains déjà ; l'abnégation et l'amour des sciences, qui distinguaient tant de sujets formés dans leurs cloîtres, émigrèrent bientôt, et les antiques manuscrits de leurs bibliothèques ne sont plus déplacés désormais des rayons sur lesquels ils reposent, que par la curiosité du voyageur, qui obtient, moyennant quelques pièces de monnaie, la permission de les feuilleter.

De même que les autres couvents de l'Orient, ceux-ci ne sont plus l'asile du talent qui cherche le silence et la solitude pour se livrer à l'étude sans réserve ; leurs cellules ne renferment plus de ces hommes désabusés du monde et qui ne veulent plus vivre désormais que pour la méditation de ces vérités qui renferment la philosophie la plus profonde et la plus importante de la vie ; leurs règles, enfin, ne servent plus à uniformiser la conduite de celui qui a abandonné famille, patrie, fortune et espérance, pour dire à Dieu avec vérité : « Vous » êtes l'héritage que j'ai choisi, vous êtes la seule espé» rance de mon cœur. » Au lieu de tout cela, nous y trouverons le foyer des révoltes de la Grèce moderne, et le retranchement le plus formidable de ceux qui prêchent le soulèvement et la guerre contre les autorités légalement constituées.

Salonique (1), dont les fidèles méritèrent des soins si particuliers de la part de saint Paul ; qui embrassa les vérités de l'Evangile avec un si vif empressement et les

(1) L'ancienne Thessalonique.

mit en pratique avec tant de ferveur « qu'elle put servir de modèle à tous les chrétiens d'Achaïe et de Macédoine, » Salonique ne conserve désormais, d'une manière certaine, pas même le souvenir des lieux ennoblis par la présence du premier Apôtre des gentils. Tombée dans le schisme de l'Orient, elle en subit aujourd'hui les conséquences, principalement dans la nonchalance de ses prêtres, qui ont tout à fait oublié ce qu'il leur écrivait jadis : « *N'éteignez pas l'Esprit de Dieu* (1). »

On voit encore les arcs superbes érigés à César et à Constantin, vainqueurs dans les environs de Salonique ; on a conservé les souvenirs de Théodose, qui éteignit dans le sang humain le feu de la rébellion ; et les lieux même de plaisirs subsistent encore, souillés par les abominations du paganisme. Pendant ce temps, on ne voit aucun monument destiné à rappeler le plus mémorable des événements dont Salonique ait eu le spectacle, pas même une simple croix gravée sur quelque pierre consacrée à la mémoire des triomphes de saint Paul !

Et que l'on ne dise pas que les mahométans ont renversé probablement quelque superbe temple, ou quelque pyramide colossale, élevés jadis en mémoire d'un événement aussi glorieux pour le christianisme ; aucun monument de ce genre n'a été détruit par les mahométans à Salonique. Ils ont transformé, il est vrai, les temples chrétiens en mosquées ; mais ils en ont conservé les titres primitifs, et nous leur entendons dire, par exemple : la mosquée de Saint-Démétrius. La chaire que les grecs montrent comme étant celle de saint Paul, appartient évidemment à une époque bien postérieure au siècle du grand Apôtre.

(1) Ep. Ire, v. 19.

Les inspirations que l'âme éprouve à la première vue de ces groupes de montagnes, de cette terre et de ces mers dont les noms se lient à l'histoire de mille héros et de mille sages, jointes aux classiques souvenirs de l'une des nations les plus célèbres, la transportent, dit Chateaubriand, dans ce pays qu'ont illustré à la fois les sublimes poésies de Pindare, les chefs-d'œuvre d'Homère et l'histoire entière de la fameuse Grèce. Mais quand on pense à ce que fut la Grèce de Solon, de Léonidas, de Périclès, et qu'on voit ce qu'elle est aujourd'hui, où l'on ne rencontre partout que des décombres, derniers restes de peuples héroïques et éclairés, l'admiration et la douleur nous parlent à la fois, au milieu du silence effrayant qui s'étend sur les ruines solitaires.

« Si des ruines où s'attachent des souvenirs illustres » font bien voir la vanité de tout ici-bas, il faut pour- » tant convenir que les noms qui survivent aux empires » et qui immortalisent des temps et des lieux, sont quel- » que chose (1). » Aucun pays n'a subi des transformations aussi complètes que la Grèce : ces mœurs sévères et ce patriotisme à toute épreuve, qui produisaient des générations de héros, cet amour de l'étude et de la méditation, qui formait des législateurs, des philosophes et des poëtes, déclinèrent sensiblement, pour faire place aux plaisirs et aux inspirations personnelles, qui causèrent d'abord l'abaissement de l'Etat et plus tard la ruine des individus.

« On a recherché les causes de la décadence de l'em- » pire romain ; il y aurait un bel ouvrage à faire sur les » causes qui ont précipité la chute des Grecs. Athènes » et Sparte ne sont point tombées par les mêmes raisons

(1) *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 1re partie.

» qui ont amené la ruine de Rome; elles n'ont point été » entraînées par leur propre poids et par la grandeur de » leur empire. On ne peut pas dire non plus qu'elles » aient péri par leurs richesses : l'or des alliés et l'abon- » dance que le commerce répandit à Athènes furent, en » dernier résultat, très peu de chose; jamais on ne vit » parmi les citoyens ces fortunes colossales qui annon- » cent le changement des mœurs; et l'Etat fut toujours » si pauvre, que les rois de l'Asie s'empressaient de le » nourrir ou de contribuer aux frais de ses monu- » ments (1). »

La véritable cause de leur ruine fut d'abord la guerre, qui divisa deux nations appelées à vivre perpétuellement unies par l'identité des mœurs, des intérêts et de la forme du gouvernement ; ensuite les dissensions intestines, qui consumaient Athènes et dont les citoyens les plus illustres devenaient chaque jour les victimes; enfin, le monstrueux désordre produit par l'intervention que les lois assuraient dans les affaires publiques à une multitude légère et capricieuse. « Il y a un peuple, disaient » les députés de Corinthe aux Spartiates, un peuple qui » ne respire que les nouveautés : prompt à concevoir, » prompt à exécuter, son audace dépasse de beaucoup » ses forces (2). »

Ce peuple inconstant et irréfléchi ne pouvait vivre longtemps, après avoir provoqué par ses légèretés les vengeances des Spartiates, ses rivaux. Celles-là préparèrent le triomphe de ceux-ci, de manière que par la même porte que la discorde avait ouverte pour rejeter du sein de la patrie ses citoyens les plus méritants, on

(1) *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 1re partie.
(2) Thucydide, livre Ier.

voyait entrer victorieux à Athènes le soldat de Sparte, pour mettre le sceau à l'infortune du peuple grec.

Mais ces deux républiques célèbres n'ont pas éprouvé le même sort dans leur commune disgrace : tandis que Sparte est ensevelie dans un entier oubli, chacun nomme Athènes avec enthousiasme, et toutes les gloires de la Grèce semblent lui appartenir exclusivement désormais. Les combats de Leuctres et de Mantinée ont effacé, on peut le dire, le nom de la fière Sparte, qui devait sa gloire principale à la force et à la valeur; mais Athènes, réduite à un amas de décombres, reçoit la visite empressée de ses vainqueurs : l'un pleure sur ses monuments détruits, un autre se fait inscrire au nombre de ses citoyens, et quelques-uns s'honorent du titre de disciples de Démosthènes et de Platon. L'empereur Adrien multiplie les chefs-d'œuvre dans la patrie de Périclès; le grand Constantin tressaille de joie en apprenant qu'Athènes lui a élevé une statue, et Julien verse des larmes en quittant l'académie. « Les Chrysos- » tôme, les Basile et les Cyrille viennent, comme les » Cicéron et les Atticus, étudier l'éloquence à sa source » véritable, et jusqu'au moyen-âge Athènes est appelée » l'*Ecole des sciences et du génie.* Quand l'Europe se » réveille de la barbarie, son premier cri est pour » Athènes. Qu'est-elle devenue? demande-t-on de toutes » parts. Et quand on apprend que ses ruines existent » encore, on y court comme si on avait retrouvé les » cendres d'une mère (1). » Juste récompense des vertus et des lumières, qui ont mérité le respect des hommes dans tous les siècles et dans toutes les nations!

A une très grande distance d'Athènes, j'apercevais

(1) *Itinéraire de Paris à Jérusalem.*

déjà les colonnes du Parthénon, mais semblables aux troncs desséchés d'une antique forêt dévastée par la fureur des ouragans. Je m'en approchai bientôt, et, debout sur l'Acropole, je contemplai l'aspect imposant que présente l'ensemble des ruines de cet admirable édifice. Mais, hélas! dans ce monument, comme dans l'Erecthée, dans le théâtre d'Hérode Atticus, dans les temples de Bacchus, de Jupiter, de Thésée, dans l'Odéon et dans les restes des monuments divers qui furent jadis la splendeur et l'orgueil de la Grèce, et que nous trouvons aujourd'hui dispersés dans Athènes, il me semblait ne voir que des squelettes desséchés, épars sur un champ de bataille. Plus on contemple ces ruines, plus on apprécie la grandeur de la nation qui fut capable de concevoir et d'exécuter des œuvres semblables, plus aussi l'on comprend la pesanteur du coup qui l'a renversée, avec les monuments ouvrage de ses mains.

Je traversais les ruelles étroites ouvertes à travers ces immenses ruines : je ne voyais autour de moi que statues mutilées, corniches et chapiteaux brisés et entassés de côté et d'autre, et partout où ma vue se portait, je ne découvrais que des ruines, des montagnes arides et des champs sans culture. Arrêté au milieu du Pnyx, c'est à peine si je trouvais quelques débris de cette tribune d'où les orateurs haranguaient la multitude, qui se pressait pour les entendre. Tous les environs étaient déserts, et Athènes même, quoiqu'elle commence à renaître de ses décombres, est enveloppée d'un manteau de tristesse et placée sous l'influence d'une atmosphère que l'impression des ruines et des souvenirs rend monotone et mélancolique au plus haut degré.

Il est peu de sensations aussi tristes que celles que produit la vue de tant de ruines groupées, pour ainsi

dire, dans l'enceinte de l'antique Athènes. Les vieilles cités de l'Orient offrent souvent aux yeux des débris de temples consacrés par le culte païen, de grands colysées, dans lesquels des hommes virent d'autres hommes dévorés par des bêtes féroces, de vastes théâtres, sur lesquels des peuples, stimulés par des passions violentes, dont leur foi ne réprouvait point les excès, donnèrent en spectacle les scènes les plus odieuses ; mais tous ces lieux, couverts aujourd'hui d'herbe et d'arbres sauvages, ne représentent plus pour nous que deux seules choses : la ruine d'une religion destinée à miner par ses vices l'existence des peuples qui la professaient, et la disparition totale de faits aussi révoltants pour la raison que pour une conscience qui n'est point encore corrompue. Il n'en est pas de même des ruines de la Grèce : le Panthéon, le Pnyx, le Propylée et l'Aréopage nous rappellent les efforts combinés du pouvoir et de l'intelligence humaine pour élever une nation jusqu'à l'apogée de la grandeur et de la magnificence.

Si à côté de ces monuments on trouve des souvenirs aussi dégradants pour l'humanité que ceux que présentent le temple de Bacchus et le Jupiter Olympien, c'est pour nous convaincre que cette même humanité, abandonnée à ses propres lumières, ne peut rien produire de beau ni de parfait. Socrate lui-même, le plus célèbre de ses philosophes, l'intelligence la plus élevée parmi celles de ses sages, en plaidant pour le suicide à sa dernière heure, ne fait que jeter un rayon de lumière de plus sur cette vérité, démontrée par les monuments, par la philosophie et l'histoire entière des Grecs. Du haut de l'Acropole, je voyais la prison du philosophe, et je me rappelais, à côté de ses vertus morales et du zèle par lequel il se distingua pour la réforme des mœurs relâ-

chées de son époque, les vides qu'il a laissés dans la science et les fautes dans lesquelles il tomba si malheureusement.

Ni Socrate, ni aucun des philosophes, n'avaient su établir une doctrine aussi pure, un système de morale aussi parfait que celui que les sages de la Grèce entendirent développer certain jour dans l'Aréopage par un homme étranger. Socrate et son école, en enseignant l'existence d'un être parfait et de qui tout dépend, ne réussirent à le recommander au culte des peuples que sous la désignation du « Dieu inconnu. » Mais saint Paul, sans hésiter un seul instant : « Ce Dieu, dit-il, » que vous adorez sans le connaître, c'est celui-là même » que je viens vous annoncer aujourd'hui. Ce Dieu, qui » a fait le monde et tout ce qui est dans le monde, ne » demeure point dans des temples bâtis par les hommes; » mais il remplit l'univers, il donne à tous la respira- » tion et la vie. »

Ces simples paroles produisent une impression profonde sur les intelligences les plus élevées de l'Aréopage, et ceux qui auraient dédaigné de recevoir des leçons des philosophes les plus sublimes, soumettent leur entendement à cet homme inconnu qui captive les cœurs par la persuasion irrésistible de sa parole. Le christianisme conquiert des prosélytes parmi les Grecs les plus illustres, et Paul compte au nombre de ses disciples l'une des gloires de l'Aréopage, le savant Denis.

L'Aréopage n'existe plus; et je n'ai retrouvé de ce monument qu'un escalier en ruines, les vestiges de ses fondements et quelques fragments de corniches épars sur le sol. Ses doctrines ont péri de même, et personne aujourd'hui ne les étudie que comme des faits que l'histoire a recueillis pour les transmettre aux âges à venir.

Pendant ce temps, cette doctrine ineffable que Paul développait en présence de ses sages subsiste sans altération, après avoir traversé près de vingt siècles; ses vérités sont devenues le dogme de la majorité des peuples, et ses mystères trouvent chaque jour de nouveaux croyants, qui soumettent leur intelligence et leur cœur au joug si doux de l'Evangile.

Voilà un fait plus surprenant que tous les superbes monuments qui nous restent de la sagesse et de la valeur des Grecs! La foi, symbolisée dans cette croix que nous voyons sculptée sur les pierres énormes des fondements de l'Aréopage, a traversé dix-neuf siècles déjà; elle en verra dix-neuf encore, et lorsqu'elle aura compté un à un tous ceux qui doivent se succéder jusqu'à la consommation des temps, elle sera aussi jeune, aussi forte et aussi belle que lorsqu'elle sortit du cœur du Verbe, destinée à renouveler la face de la terre. Ces colonnes énormes du Parthénon et de l'Olympe, que nous admirons aujourd'hui sur leurs bases, renversées et détruites quelque jour, traverseront les mers pour aller embellir les palais qui s'élèveront dans les pays encore inconnus de l'Australie, ou pour enrichir les musées scientifiques destinés à s'ouvrir plus tard dans les régions de l'Océanie, que couvrent maintenant d'épaisses forêts; les masses colossales amoncelées pour former les fondements de l'Aréopage, foulées aux pieds par mille générations nouvelles, seront réduites un jour en poussière; aucun vestige ne restera de toutes ces œuvres dues au génie de tant de héros et de sages : mais, pendant ce temps, l'œuvre par excellence de ce Dieu qu'ils ne connurent point n'aura pas perdu la moindre de ses beautés.

Le Parthénon et le temple de Thésée furent, avant la chute de l'empire grec, consacrés au culte chrétien, et

tous deux conservent encore quelques restes des fresques dont ils furent décorés à cette époque. Le premier portait le nom de Sainte-Marie, et le second, celui de Saint-Georges ; mais les prêtres qui, par suite de leurs rivalités et leurs dissensions, venaient de perdre Byzance avec la grande basilique de Sainte-Sophie, dédiée dans l'origine à Jésus-Christ, purent encore bien moins conserver le Parthénon et le temple de Thésée, que les mahométans occupèrent dès le moment de la prise d'Athènes.

Les enfants du schisme ne sont point appelés à subsister jusqu'à la fin des temps, et ceux qui ont rompu l'unité du principe religieux, en se condamnant eux-mêmes à la dissolution et à la mort, ne peuvent communiquer la vie à aucune œuvre placée sous leur influence immédiate. C'est ainsi que nous voyons l'Eglise d'Occident conserver intacts ses temples de Rome devant Attila et sous le joug d'Alaric ; et, tandis que la présence vénérable de son Pontife suffit pour sauver de la dévastation et de l'incendie les monuments précieux que renferme la ville éternelle, l'Eglise d'Orient, envahie par les musulmans, ne peut pas en préserver un seul de la profanation mahométane, et la personne des évêques ne sert qu'à attiser le feu de ces discordes qui avaient ouvert la voie aux infidèles bien plus que l'effort même de leur propre valeur.

Mais il y a plus : depuis que la Grèce est délivrée de la domination ottomane, les voûtes du temple de Thésée n'ont pas retenti de nouveau des accents de la psalmodie sacrée, et nous n'avons pas vu une seule pierre du Parthénon remuée par le zèle des successeurs de Photius, empressés de réparer ce temple pour le restituer au culte de Marie. Le premier est aujourd'hui un musée,

où l'on conserve les statues et les reliefs qui ont été le mieux préservés de la dévastation; quant à l'œuvre somptueuse de Périclès, elle subsiste dans l'état où l'ont laissée les bombes des Vénitiens et l'artillerie des Turcs.

Les grandes colonnes du temple de Jupiter Olympien se voient au milieu d'une campagne inhabitée; près d'elles buvait et dansait, la première fois que je les visitai, une troupe d'hommes et de femmes, qui renouvelaient ainsi les scènes de désordre dont ces mêmes lieux avaient le spectacle lorsque le sang des animaux, couronnés de roses et de lauriers, arrosait le pavé de l'autel au milieu de la bruyante allégresse d'un peuple qui cherchait l'ivresse et les plaisirs dans les sacrifices mêmes par lesquels ils prétendait honorer la majesté de ses dieux.

Ces idées s'offraient à moi bien plus vives encore pendant que j'examinais le temple de Bacchus, creusé dans les rochers de l'Acropole. Cette caverne retentit jadis des clameurs voluptueuses des bacchantes; ces murs furent couverts de figures outrageantes pour la pudeur, et les environs de ce lieu furent témoins d'excès en tout genre, que l'homme, dans l'aveuglement de sa raison, était arrivé à considérer comme un sacrifice agréable à Dieu. Au fond de la grotte et sur l'autel même d'où un lord anglais enleva la statue de Bacchus pour la vendre ensuite au poids de l'or, se trouve aujourd'hui placée une image de Marie. Une humble petite lampe, suspendue au-dessus de l'autel, illuminait les traits vénérés de la plus pure des vierges, dans l'endroit même où se commirent les crimes les plus scandaleux dont puisse se souiller l'insatiable brutalité des passions humaines.

Mais lorsqu'on observe ces lieux, qui, dans leur phy-

sionomie, dans leur disposition et dans leur configuration même, paraissent avoir été calculés pour irriter de honteux appétits, l'imagination se fixe naturellement sur les analogies par lesquelles certaines gens s'évertuent à rattacher une pareille époque à la nôtre. Ceux qui, dirigés par la lueur incertaine d'une raison égarée, ont consacré le culte de Bacchus avec toutes ses cérémonies voluptueuses, paraissent moins coupables que ceux qui, au mépris du flambeau resplendissant de la révélation, voudraient renouveler de semblables turpitudes au milieu d'un siècle de lumières et au sein des nations les plus civilisées. Qu'était-ce que les cérémonies du culte de la raison, sinon une imitation des fêtes de Bacchus? Et que sont, aujourd'hui même, les monstrueuses conséquences du socialisme, sinon la sanction de toutes les abominations consacrées par le culte du disciple de Silène?

Si l'espèce humaine se sent humiliée en pensant qu'elle a pu prendre part à des scènes aussi honteuses que celles qu'autorisait le culte païen, n'aura-t-elle pas encore plus de raison de l'être quand elle pèsera les conséquences des systèmes révoltants que s'efforce d'accréditer le socialisme de nos jours? Les deux théories sont basées sur un même principe, et leurs conséquences sont identiques aussi. Mais, semblable à cette petite lampe de la grotte de l'Acropole, on voit luire encore dans la conscience de la société l'élément religieux, qui révèle toute l'effrayante difformité de ces principes dissolvants. Ceux-ci pourront exister chez un grand nombre d'individus, comme ils existaient dans le paganisme, c'est-à-dire tant que l'homme fut abandonné à ses propres instincts; mais dans toute âme où vit encore la foi, son éclat saura dissiper bientôt les ténèbres des vices et celles des passions qui les produisent.



CHAPITRE VI.

Le sommet du mont Hymette. — Manière de sanctifier une fête. — La cathédrale d'Athènes. — Nouvelles traces de fanatisme. — Superstition grossière, autorisée par les ministres de la religion. — Ruines de Corinthe. — Le golfe de Lépante. — Les îles Ioniennes. — Tolérance. — Le tombeau de saint Spiridion. — Syra. — Souvenir consacré en Grèce à la plus illustre des Américaines. — Illusions. — Les Cyclades. — Que fait le catholicisme en Grèce? — A qui doit-on les premières études sur ses antiquités?

Le jour commençait à poindre lorsque je gravis le sommet de l'Hymette, d'où je me proposais d'embrasser d'un seul coup d'œil le tableau de ruines et de désolation que j'avais examiné précédemment dans ses détails. En effet, de sa cime, la plus élevée de celles des montagnes de la Grèce, je découvris une foule de lieux célèbres, tels que l'Acropole de Corinthe, la mer Egée, le temple d'Egine, Marathon, le golfe de Salamine, les plaines de l'Attique, coupées par la chaîne du Pentélique, et, dans le lointain, le sommet du Parnasse, qui domine les montagnes environnantes, comme la sagesse des muses qui l'habitèrent s'élevait, dans l'imagination des poëtes, au-dessus de la science de tous les mortels.

Mais, dans la contemplation de tant de lieux fameux par l'histoire et par la poésie, l'imagination vient toujours s'arrêter au même point : ce qu'ils furent jadis et ce qu'ils sont aujourd'hui. Les grandes cités, les temples

somptueux, la génération de savants, la succession de héros, les armées florissantes, la flotte de deux mille vaisseaux, tout, tout a disparu, et il ne reste rien que des peuples misérables qui se traînent au milieu de ces ruines, des hommes avilis par un long esclavage, et le vague écho de la solitude qui pèse désormais sur une terre habitée jadis par des peuples actifs et remuants. Et que sont devenus ces peuples? Où les trouver aujourd'hui? pourrions-nous demander avec Châteaubriand. Nous ne recevrons d'autre réponse que celle de l'oracle par excellence : « *Le Seigneur ôte et donne la vie; il* » *abaisse et il élève, suivant sa volonté.* »

En descendant de l'Hymette, nous fûmes obligés de nous arrêter sur une petite place, devant un couvent de moines. Nous entrâmes dans le jardin, et l'aspect des lieux nous rappela tout autre chose qu'un monastère; en effet, un grand nombre de personnes s'étaient réunies pour célébrer la fête de saint Pierre, et préparaient un festin dans le jardin même des religieux. Quant à ceux-ci, je n'en vis aucun, et la chapelle se trouvait aussi complétement déserte que l'intérieur du couvent était joyeux et animé.

La foule ne se portait pas davantage dans les églises d'Athènes, en ce jour solennel. J'entrai dans la cathédrale, à l'heure des offices du soir; un protopope chantait au chœur, un autre alternait avec lui, en récitant des prières; les assistants n'atteignaient pas le nombre de vingt, et aucun d'eux n'était ecclésiastique, excepté ceux qui officiaient. J'ai toujours trouvé fort peu de monde à la fois dans les églises schismatiques de l'Orient; mais je n'en suis pas surpris lorsque je pense que je n'ai jamais vu les popes prêcher dans ces églises, même aux jours de plus grande solennité. Beaucoup de chant, une grande

profusion de cérémonies, un grand luxe de *Kyrie,* de coups dans la poitrine, de prostrations et de tout ce qui sert d'aliment à une religion matérielle et superstitieuse, voilà tout ce que j'ai vu; mais rien de ce qui éclaire l'intelligence, rien de ce qui fortifie les vertus dans l'âme et inspire au cœur de vrais sentiments chrétiens; mais aucun de ces deux puissants moyens que Jésus-Christ a laissés pour conserver parmi ceux de la famille chrétienne et propager au dehors les principes de sa foi : l'enseignement et la prédication.

Le fanatisme et le relâchement des mœurs sont la conséquence nécessaire d'une religion superficielle, et la Grèce éprouve aujourd'hui l'un et l'autre au plus haut degré. Chacun a su les excès commis contre le docteur King, ministre méthodiste, dont la maison fut envahie et saccagée par la populace d'Athènes, que ses popes avaient fanatisée, en lui signalant le docteur comme un propagateur de nouvelles hérésies parmi les jeunes gens de son collége; on sait aussi quelle lutte constante doivent soutenir les prêtres catholiques pour conserver leurs temples et exercer leur ministère, quoique la constitution politique du royaume garantisse le libre exercice de toutes les religions. La superstition du peuple n'est comparable qu'au fanatisme des popes qui la fomentent : pour comprendre jusqu'où elle peut aller, il suffira de savoir qu'à Athènes on croit aujourd'hui encore à la vertu prodigieuse de la *pierre de la fécondité* pour la guérison de la stérilité chez les femmes, et que celles-ci, quels que soient leur rang et leur condition, ne refusent point de descendre la colline merveilleusement privilégiée.

Mais demandez à ce clergé où sont les maisons d'éducation pour le peuple qu'il dirige, où sont les établisse-

ments de charité confiés à ses soins, où sont les œuvres évangéliques dont il s'occupe : il gardera le plus profond silence, « parce que ses mains sont vides. » Le temps viendra où ses croyants eux-mêmes lui demanderont compte de ses travaux, et alors, au lieu de toutes ces œuvres si conformes à l'esprit de l'Evangile, dont il se dit le ministre, il ne pourra en exhiber d'autres que les tristes vestiges de fanatisme et de superstition semés partout où il a fait sentir l'influence de son pouvoir.

Corinthe domine majestueusement des campagnes couvertes d'une végétation verte et touffue, telle que je n'en avais vue dans aucune autre partie de la Grèce. « Dans le temps même où les Césars relevaient ses murs » et dédiaient à leurs dieux des temples qui semblaient » naître entre les ruines, un ouvrier inconnu bâtissait » dans le silence un monument destiné à subsister au » milieu des décombres qui nous restent de ces œuvres » colossales. C'était un étranger qui disait de lui-même : » J'ai été battu de verges par trois fois, j'ai été lapidé » une fois, j'ai fait naufrage trois fois. J'ai été souvent, » dans les voyages, exposé à plusieurs dangers ; je me » suis trouvé dans les périls sur les fleuves, dans les pé» rils des voleurs, dans les périls de la part de ceux de » ma nation, dans les périls de la part des païens, dans » les périls au milieu des villes, dans les périls au mi» lieu des déserts, dans les périls sur la mer, dans les » périls entre les faux frères ; j'ai souffert toute sorte » de travaux et de fatigues, les veilles fréquentes, la » faim, la soif, les jeûnes réitérés, le froid et la nudité. » Cet homme, ignoré des grands, méprisé de la foule, rejeté comme les balayures du monde, n'eut, au début de son œuvre, d'autres compagnons que Crispus et Caïus, avec la famille de Stephanas : tels furent les architectes

inconnus d'un temple indestructible et les premiers fidèles de Corinthe.

Le voyageur qui parcourt l'enceinte de cette célèbre cité n'y rencontre pas un seul débris des autels du paganisme ; mais il y trouve des églises chrétiennes qui s'élèvent au milieu des cabanes des Grecs. Du haut du ciel, l'Apôtre peut encore donner le salut de paix à ses enfants, et leur dire comme autrefois : « Paul à l'E- » glise de Dieu, qui est à Corinthe. » L'intérieur de la ville est fort triste, et les derniers rayons du soleil qui l'éclairaient lorsque je la visitai, imprimaient une imposante physionomie aux ruines qu'elle conserve comme un témoignage de sa splendeur passée.

Au nom de Lépante se rattachent des souvenirs bien glorieux pour les nations européennes qui, cédant à l'invitation d'un moine couronné de la tiare pontificale, détruisirent sur les mers la puissance ottomane et sauvèrent l'Europe entière de la dévastation dont la menaçaient les successeurs de Mahomet. Cette victoire, à jamais mémorable, remportée par des princes qu'unissait entre eux l'identité des sentiments et des intérêts, marqua le terme des conquêtes du croissant et fixa dès lors la date de sa décadence. Si la désunion et l'imprudence des princes grecs avaient ouvert aux Turcs les portes de l'Europe en leur permettant de s'avancer presque jusqu'aux rivages de l'Italie, la ligue intime des puissances de l'Occident les arrêta dans leur course, et, en les obligeant à reculer, elle leur prouva qu'ils n'étaient point invincibles, comme ils avaient pu le croire jusqu'alors.

A Patras, les femmes des prêtres schismatiques m'offrirent un coup d'œil bien pénible, en portant, à l'église, les petits manteaux noirs de leurs maris, en se coiffant d'un bonnet de forme également ecclésiastique, et

en assistant dans un pareil costume à la messe que ces hommes célébraient. Les fonctions augustes que le prêtre remplit à l'autel perdent tout leur prix lorsqu'on les voit mêlées à certaines choses qui rabaissent la dignité de l'homme séparé des autres pour offrir à Dieu en leur nom le sacrifice de l'Agneau sans tache. Les partisans du mariage des prêtres peuvent dire tout ce qui leur plaira sur ce sujet et donner à leurs théories les apparences les plus spécieuses ; ce qu'il y a de certain, c'est que les inconvénients d'un pareil système l'emportent de beaucoup sur les prétendus avantages qu'il peut offrir. Le clergé russe, soumis à l'influence de ses femmes, et le clergé grec, déconsidéré en grande partie par les scènes que les santipes donnent aux fidèles, parlent plus haut que tous les raisonnements à la conscience qui juge les choses d'une manière impartiale. Lorsque, dans les églises de la Grèce, je voyais ces femmes, vêtues d'habits ecclésiastiques, prendre part aux fonctions du culte, occuper des places d'honneur et s'attribuer une sorte de supériorité sur les personnes confiées aux soins spirituels de leurs maris, je touchais au vif quelques-uns des plus graves inconvénients qui militent contre le mariage des prêtres dans tous les pays.

A Céphalonie, je cherchai la belle statue que les libéraux avaient élevée à Pie IX lorsqu'il donna sa loi d'amnistie et institua le conseil de gouvernement. Mais ma démarche fut inutile, parce que ceux-là mêmes qui avaient dressé la statue dont il s'agit coururent la renverser lorsqu'ils furent bien certains que l'illustre Pontife était libéral sans être révolutionnaire, et que son indulgence venait uniquement de sa charité, mais qu'il n'éprouvait de sympathies d'aucune espèce pour les perturbateurs de la tranquillité publique, qui le récom-

pensaient à coups de fusil de ses actes de générosité. Le pape s'était ruiné dans l'estime des libéraux de Céphalonie en ne se rangeant pas du côté des révolutionnaires, et en ne livrant pas à Mazzini et à Garibaldi la ville éternelle et avec elle le sort de l'Italie entière. Des statues élevées par des hommes aussi versatiles dans leurs convictions, peuvent-elles contribuer en rien à la gloire de ceux qui en ont reçu l'hommage ?

La cathédrale catholique de Corfou, l'éclat et la solennité de ses offices, la dignité et la bonne tenue de ses prêtres, mises en regard de celles du clergé dissident, font mieux ressortir les défauts que l'on est en droit de reprocher à celui-ci. Dans toute l'étendue des îles Ioniennes, les cultes reçoivent la même protection du gouvernement, de telle sorte que tout attentat commis contre l'un deux sera châtié comme s'il avait pour objet la religion même de l'Etat. Mais ce n'est point aux Grecs que l'on est redevable d'une loi fondée sur la justice, qui la réclamait, dans un pays où depuis plusieurs siècles il existe des citoyens qui appartiennent à diverses croyances; non, bien certainement : c'est au gouvernement anglais, qui a voulu par ce moyen mettre un terme aux éternelles disputes renouvelées chaque jour entre les membres des diverses communions. Ni le sénat, ni son président, qui avaient fait pourtant à différentes époques un si grand étalage de principes républicains et libéraux, ne se sont guère souvenus de leurs idées de tolérance, lorsqu'ils ont supprimé les communautés catholiques tandis qu'ils maintenaient intactes celles des moines dissidents. Comment concilier une contradiction semblable avec la justice, base unique sur laquelle puisse reposer le système républicain?

Pour rendre hommage à ce même principe, nous

devons dire que, dans le temps même que les républicains grecs secondaient en tous lieux le fanatisme avec lequel les popes sévissent contre les membres de leur communion qui abjurent le schisme de Photius, les autorités britanniques, protectrices des véritables intérêts des îles Ioniennes, laissaient aux soldats de la garnison la plus entière liberté d'assister aux conférences religieuses d'un prêtre espagnol, et ne mettaient aucun obstacle au mouvement spontané par lequel un grand nombre d'entre eux abjuraient publiquement le protestantisme anglais pour entrer dans le giron de l'unité catholique (1).

Ceux qui entravent le libre arbitre de l'homme, dans toute circonstance où il agit conformément à la justice, ne sont point de véritables républicains, et l'intarissable verbiage qu'ils ont à leur service pour le développement de ces théories libérales avec lesquelles ils séduisent le cœur de quelques hommes irréfléchis, n'est autre chose qu'un voile spécieux dont ils couvrent leur misérable égoïsme pour éviter le châtiment qu'il mérite. Ceux qui, à Céphalonie, réduisaient en poussière la statue de Pie IX, qu'ils venaient d'élever à peine, et ceux qui, à Corfou, à Zante et à Patras, complotaient pour renverser l'autorité du lord commissaire de la Grande-Bretagne, n'ont peut-être pas bien saisi cette vérité; mais les actes de leurs meneurs, lorsqu'ils ont eu la liberté et le pouvoir entre les mains, ne sauraient laisser le moindre doute à cet égard.

L'église de Saint-Spiridion m'offrit un spectacle que le voyageur rencontre invariablement dans tous les temples de la communion grecque, c'est-à-dire le trafic

(1) En 1853.

des objets de piété. Le corps du saint, couvert de riches ornements d'or et d'argent, est placé debout, et la châsse qui le renferme, découverte sur l'une de ses faces, permet de le voir parfaitement. Un pope, assis à côté de l'autel, exige une contribution de toute personne qui s'approche pour le visiter. Nous autres catholiques, à qui il est interdit de fléchir le genou devant aucun corps exposé par les grecs à la vénération publique (1), nous restions debout pour contempler ces riches ornements; malgré cela, le pope vint à nous pour réclamer la contribution dont nous étions redevables, disait-il, pour avoir vu saint Spiridion. Les dévots s'approchaient de l'autel en marchant sur leurs genoux, et là, après s'être signés avec de l'eau bénite, ils faisaient de même le signe de la croix sur les vitres de la châsse, en récitant leurs interminables *Kyrie*.

Syra, bâtie sur une colline, est la capitale de l'antique Scyros, et ses rues, descendant à travers des roches escarpées, viennent se réunir à la ville nouvelle, qui s'élève sur l'emplacement jadis occupé par Hermopolis. Quatre mille catholiques habitent la partie ancienne de la ville, tandis que la population moderne se compose, dans sa plus grande partie, de membres appartenant aux cultes dissidents. La cathédrale des premiers est bâtie sur la cime la plus élevée, et ses tours magnifiques, aperçues dans le lointain, réalisent la belle allégorie de l'Evangile, qui, dans la cité construite sur la montagne, a représenté la sublime perfection de la vertu chré-

(1) Ce signe de vénération est prohibé par divers décrets de la Congrégation des rites, parce que, dans certains cas, on n'a nulle certitude que de tels corps soient bien réellement ceux des saints auxquels on les attribue, et que, dans d'autres, ils ne sont point canonisés avec les formalités requises et par l'autorité compétente dans l'Eglise.

tienne. En pénétrant dans l'enceinte sacrée du temple, je n'y trouvai bien certainement ni autels, ni statues dédiées à Achille, que la mythologie suppose avoir été élevé à Scyros, ni aucun souvenir d'Apollon et des nymphes qui y avaient établi leur demeure. C'est à un héros d'un autre genre que se rapportaient les honneurs de ce temple, à un héros dont j'avais vénéré le tombeau dans le Nouveau-Monde, qui le compte au nombre de ses gloires les plus éclatantes, à un héros, enfin, qui, bien qu'appartenant au sexe faible, voit sa gloire s'étendre dans les deux hémisphères, ses vertus célébrées dans tous les idiomes, et des temples érigés en son honneur sur tous les points de la terre habitée.

Dans la patrie des Incas, j'avais contemplé de belles statues consacrées à Rose, la vierge humble et obscure; dans le centre de l'Europe, j'avais entendu chanter des hymnes à sa louange, et, aujourd'hui, sur la terre des nymphes et des muses, je visitais une cathédrale dédiée à sa mémoire. Il y a quelques siècles que les Grecques tressaient, en ce même lieu, des couronnes de fleurs pour les offrir aux filles des dieux, près de la fontaine qui leur était consacrée; aujourd'hui, ces fleurs et ces guirlandes viennent tomber aux pieds de l'humble servante de Jésus-Christ, qui employa sa vie entière à prier pour les hommes en étreignant amoureusement la croix. On ne tressera plus jamais de couronnes pour orner les têtes des nymphes; mais, dans toutes les parties du monde civilisé, on ne cessera de répéter jusqu'à la consommation des siècles les louanges immortelles de l'héroïne de la charité, de Rose de Lima.

La mer, comme endormie au sein d'un calme profond, me permit de contempler un de ces spectacles grandioses que la nature présente fréquemment sur les côtes de la

Grèce pendant les nuits d'été. La lune, dans son plein, versait sa lumière comme un torrent qui, se mêlant aux eaux de cette mer calme et limpide, les inondait d'une couleur argentée. Dans ces mêmes lieux, au milieu des beautés d'un panorama semblable, la mythologie du paganisme représentait les scènes les plus voluptueuses, et quelque répugnantes qu'elles fussent pour la morale, l'homme vénérait pourtant comme des divinités les êtres qui y jouaient le rôle le plus ignominieux.

Délos, Ténos et Minon, célèbres autrefois, n'offrent plus aujourd'hui que des bourgades sans importance, et Naxos, Samos et Chio conservent à peine les souvenirs que leur a légués leur histoire de deux mille ans. J'étais en vue des Cyclades, mais je n'y découvrais point les paysages ravissants dont les poëtes embellirent jadis la patrie d'Homère, d'Ariane et de Thésée. Des rochers nus sur une terre calcaire, et de misérables villages habités par des hommes plus misérables encore, voilà tout ce que j'aperçus dans un pays que la mythologie nous peint comme le plus riche et le plus beau de l'univers entier.

Mais que fait le catholicisme dans tous ces pays, berceau primitif de la superstition païenne, et plus tard foyer du fanatisme grec? Il n'est pas difficile de répondre à cette question, lorsque son action est si manifeste, lorsque les effets produits sont aussi palpables pour tous. Un évêque, résidant à Syra, prend soin des missions de la Grèce, et forme un clergé indigène dans un séminaire présidé et fondé par un de ses prédécesseurs. Presque toutes les îles ont reçu des prêtres et des missionnaires, et à Athènes, où le nombre des catholiques a prodigieusement augmenté, on construit un temple somptueux, destiné à remplacer l'humble et étroite chapelle qui a

servi jusqu'à ce jour aux cérémonies du culte. Au Pirée et à Missolonghi, j'ai vu de même des prêtres catholiques exercer leur ministère dans de belles églises, et enseigner les premiers rudiments des sciences humaines dans la patrie des philosophes et des poëtes célèbres de l'Hellénie.

Si, dans Athènes, capitale du royaume, le catholicisme ne peut montrer encore ces grands établissements de charité qui lui font tant d'honneur en tous lieux, qu'on s'en prenne à l'opposition systématique des popes, qui, par leurs actes et leurs paroles, ne cessent de témoigner leur aversion pour tout ce qui doit son origine à l'Eglise catholique; qu'on s'en prenne à la faiblesse d'un gouvernement qui, dépourvu de l'énergie nécessaire pour réprimer le fanatisme d'un clergé ignorant et audacieux, préfère voir le peuple manquer d'établissements essentiels à son instruction, à son éducation et à son salut, plutôt que de s'exposer à exciter le mécontentement et la formidable opposition de ce même clergé ; qu'on s'en prenne, enfin, au peuple lui-même, qui, cédant aux suggestions de ses prêtres, s'abandonna aux excès du plus odieux fanatisme lorsqu'il vit ouvrir dans son sein des institutions ayant pour objet de le tirer de l'ignorance grossière qui le dévore, et de répandre sur lui les biens intellectuels et matériels que dispense le christianisme, pratiqué avec les lumières, la patience et la charité qui manquent essentiellement aux Eglises schismatiques d'Orient.

Dans la république ionienne, où le catholicisme jouit de la même liberté que toutes les autres religions, les choses ne se sont point passées comme en Grèce. Un métropolitain, duquel dépendent tous les évêques de l'Archipel, a établi à Corfou des institutions de charité,

qui, placées en regard de cette indifférence pour le bien, vice capital des dissidents de la Grèce, font apprécier très nettement au peuple la différence essentielle qui sépare l'une et l'autre communions. Zante et Céphalonie, dirigées aussi par des évêques catholiques, sont en possession d'un pareil bienfait. Les Jésuites, les Frères des écoles chrétiennes et les Capucins y ont ouvert leurs écoles et leurs missions, et l'esprit catholique se montre florissant, en dépit de la lutte constante qu'il est appelé à soutenir contre les dissidents de toutes les communions, par lesquels il est sans cesse combattu.

Mais le catholicisme a fait plus encore. C'est à lui, et à lui seul, qu'on doit les premières études sur les monuments de la Grèce. Châteaubriand a signalé ce service immense rendu par le catholicisme à la littérature et à la civilisation en général : « Aucun voyageur, dit-il, » n'avait quitté ses foyers pour visiter le Parthénon, que » déjà des religieux, exilés sur ces ruines fameuses, » nouveaux dieux hospitaliers, attendaient l'antiquaire » et l'artiste. Des savants demandaient ce qu'était deve- » nue la ville de Cécrops..., et il y avait à Paris des » hommes qui auraient pu leur en donner des nouvelles; » mais ces hommes-là ne faisaient point étalage de leur » savoir; retirés au pied du crucifix, ils cachaient dans » l'humilité du cloître ce qu'ils avaient appris, et sur- » tout ce qu'ils avaient souffert, pendant vingt années, » au milieu des ruines d'Athènes (1). »

Les Jésuites furent les premiers qui pénétrèrent dans la Grèce et la firent connaître à l'Europe, qui semblait avoir oublié jusqu'au nom de la patrie de Solon et de Thémistocle. Les Jésuites se retirèrent d'Athènes, occu-

(1) *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, tom. Ier.

pée par les Turcs, pour aller chercher les chrétiens sur les côtes de Négrepont; mais, dans ce moment-là même, les Capucins y entraient et commençaient à faire des acquisitions précieuses pour les sciences et les arts. Ces faits seront probablement ignorés d'un grand nombre de ceux qui, dans le procès intenté aux ordres religieux, ne voulant point tenir compte des services de tout genre qu'ils ont rendus à la société, les méconnaîtront complétement. Mais tout cela ne saurait diminuer en rien le mérite nouveau qu'ils se sont acquis en inaugurant et en protégeant ces découvertes, qui honorent tant les sciences et les arts. Nous ne devons pas oublier que ce fut un religieux qui donna l'hospitalité à Chandler, à Athènes, tandis que d'autres secouraient les voyageurs en Chine, au Canada, dans les déserts de l'Afrique et de la Tartarie.

Les méthodistes de l'Amérique du Nord ont aussi leurs missionnaires à Athènes, et nous avons raconté déjà que l'un d'entre eux fut victime des transports fanatiques de la populace irritée. L'œuvre la plus importante que ces missionnaires aient entreprise est l'établissement d'un collége pour l'éducation des jeunes gens. Comme une partie très considérable de la jeunesse grecque était entrée dans ce lycée pour y recevoir l'éducation, et comme ses directeurs enseignaient sans déguisement des principes contraires à la foi de l'Eglise nationale, le clergé fit entendre ses plaintes au gouvernement, qui ne prit alors aucune détermination à ce sujet. Mécontent de cette insouciance à propos d'une pareille propagande, le clergé devint l'instigateur des actes de violence qui eurent lieu contre l'établissement du docteur King. Dans celui-ci, tous les élèves paient une pension considérable, de manière que les sujets qui manquent de fortune se

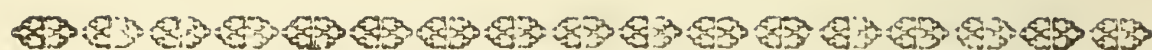
trouvent hors d'état d'y recevoir aucun genre d'instruction.

Telle est l'œuvre unique du protestantisme en Grèce: je n'ai vu, en effet, aucun de ses missionnaires s'éloigner des grandes villes et entreprendre à pied de longs voyages à la recherche des chrétiens égarés, encore bien moins traverser à pieds nus des provinces entières pour gagner à Dieu l'âme du prochain. Ces missions se réduisent à répandre dans la jeunesse la semence de cette insubordination qui est l'âme du protestantisme de l'Amérique du Nord, à inspirer l'orgueil qui accompagne le sentiment de la supériorité du jugement propre et en même temps à encaisser les profits réalisés sur un grand nombre de disciples, qui paient au poids de l'or les leçons qu'ils reçoivent. Ceci explique pourquoi ils obtiennent si peu de résultats, et si les popes d'Athènes s'effrayèrent si fort jadis à leur sujet, c'est qu'ils se méprenaient complétement sur le but réel des travaux de pareils apôtres.

La jeunesse grecque, dépourvue de toute instruction religieuse, perd la foi, c'est indubitable, et les popes se voient dépouillés du prestige dont ils jouissaient aux yeux de leurs croyants. Mais ceci devait arriver tôt ou tard. « Une erreur est vaincue souvent par une autre » erreur, jusqu'à ce que la vérité, triomphant de l'une » et de l'autre, vienne occuper la place qui lui appar- » tient, » suivant l'expression du grand Bossuet.







CHAPITRE VII.

La mer Noire. — Coup d'œil sur la situation de l'Eglise arménienne. — Difficultés entre le patriarche d'Etchmiatzine et le tzar. — Progrès du schisme. — Superstitions païennes. — Y a-t-il de l'unité entre les Grecs et les Arméniens dissidents? — Vestiges des missions occidentales en Arménie. — Méchitar et son apostolat. — Les méchitaristes et leurs travaux. — La voix de l'Eglise. — Le patriarche arménien catholique. — Scutari. — Un monument. — Observation. — Les ruines de Chalcédoine.

Les vastes régions de l'Asie, que baignent les eaux de la mer Noire, sont pleines encore de souvenirs des premiers siècles de la race humaine, comme aussi de ceux qu'y ont laissés imprimés le zèle et la patience des apôtres du christianisme, pendant six siècles de prédication et de martyre. Ces belles campagnes, arrosées par les courants de diverses rivières, et dans lesquelles certains naturalistes ont cru retrouver l'Eden, berceau du premier homme; les vertes montagnes, où la main de Dieu fit reposer l'arche de l'alliance, après qu'elle eut traversé toutes les régions de la terre sur les eaux du déluge universel, ne l'emportent pas en beauté sur les traits de zèle et de patience par lesquels l'immortel Grégoire l'Illuminateur ennoblit jadis les vallées d'Artajax et les cimes de l'Ararat; elles ne sont pas plus dignes de mémoire que les documents impérissables de profonde sagesse légués en un si grand nombre d'ouvrages aux

peuples de l'Orient par Nersès, Isaac, Jacob et les autres Pères de l'Eglise d'Arménie.

Nous-mêmes ne pouvons aujourd'hui nous rappeler ces événements, ni lire ces ouvrages, sans être profondément touchés, et de la grandeur d'âme déployée par le premier dans les rudes épreuves auxquelles sa constance fut soumise, et de l'admirable lumière qui brille dans les écrits de ces derniers. Le christianisme, qui, dans ses luttes victorieuses, a vu marcher au premier rang de ses défenseurs ces hommes d'une mémoire impérissable, conserva sans la moindre altération sa splendeur primitive dans les vastes régions de l'Arménie, tant que celle-ci, fidèle à l'unité catholique, considéra les documents religieux qui lui avaient été légués par ses illustres Pères, comme l'unique règle pour expliquer le symbole de foi enseigné par Jésus-Christ et par ses Apôtres. Mais aussitôt que l'ambition du pouvoir, appuyée par l'ignorance et par les vices, eut jeté ses racines dans cette terre, dont la conquête avait coûté tant de sueurs aux Apôtres, le schisme, avec ses déplorables conséquences, la réduisit à l'état de désolation dans lequel nous la voyons plongée depuis tant de siècles déjà.

A la mort d'Isaac le Grand se termine la série de ses saints patriarches, pour commencer celle des maux infinis qu'elle déplore aujourd'hui. Divisée politiquement, envahie par de puissants vainqueurs et tombée successivement au pouvoir de différents maîtres, elle ne cessait d'obéir à l'un que pour baiser les chaînes dont un autre la chargeait bientôt après. Any, si célèbre par ses magnifiques palais, Ardachad, résidence de ses rois, Van, fondée par Sémiramis, Edesse, capitale du premier roi chrétien, Erivan, fameuse par ses forteresses, ont disparu comme par enchantement : le voyageur ne trouve plus

que leurs décombres, et il voit les descendants de ceux qui les habitèrent jadis courir d'un lieu à un autre, à la voix de maîtres altiers. « Réveille-toi, Jérémie, s'écrie » le grand historien d'Arménie, réveille-toi pour racon- » ter les maux que nous avons soufferts, pour prédire » les maux infinis que l'avenir nous réserve encore. »

Quoique l'Eglise arménienne schismatique n'ait jamais pu montrer ce signe glorieux de l'unité que l'œuvre de Dieu porte gravé sur son front comme garantie de son origine, ses divisions, devenues de plus en plus fréquentes et profondes, rendent plus sensibles encore les maux qui la désolent, en préparant sa ruine irréparable. D'après nos observations personnelles et les données que nous avons recueillies, les Arméniens, séparés du sein du catholicisme, sont gouvernés par des patriarches qui résident à Etchmiatzine, à Constantinople et à Jérusalem. Les deux derniers sont nommés par le sultan, et le premier, qui réclame les honneurs de la principauté sur tous ses collègues dans l'épiscopat, tient sa nomination du clergé et des fidèles, qui ont droit de participer à l'élection, suivant les usages de cette Eglise.

Les Russes, s'étant rendus maîtres d'une partie de la Grande-Arménie, Etchmiatzine demeura au pouvoir du tzar, qui prétendit dès lors obliger le patriarche à se soumettre à l'obéissance du synode moscovite ; mais la résistance invincible éprouvée par le monarque fit mieux connaître la nature de l'unité qui existe entre toutes les communions comprises dans son sein par le schisme oriental. « Je ne reconnais, disait le patriarche Nersès [1] » au tzar Nicolas, d'autre synode que celui de ma na- » tion ; ce n'est point celui de Saint-Pétersbourg, mais

(1) En 1828.

» celui d'Arménie, et les usages comme la discipline de » l'Eglise russe ne sont point les nôtres; quant aux au- » tres choses qui concernent la religion, il existe aussi » de notables différences entre elle et nous. »

Pressé, malgré tout cela, d'obéir aux ordres de l'autocrate, il s'expatria et fixa sa résidence dans les domaines de la Porte ottomane, refusant de rentrer à Etchmiatzine jusqu'à ce qu'il eût obtenu des garanties suffisantes de son indépendance complète à l'égard du saint synode.

Comme la nation arménienne se trouve disséminée dans les divers pays du Levant, les patriarches instituent dans tous des évêques pris parmi les moines de leur nation. En général, les moines arméniens sont plus instruits que ceux de la Grèce ; mais les supérieurs se trouvent forcés de recevoir, à défaut d'autres, au sein de leurs communautés, une foule de sujets qui, cherchant dans le cloître un moyen d'arriver quelque jour aux dignités de l'Eglise, ne sont eux-mêmes ni plus religieux ni plus détachés que ceux-ci. Les fortes contributions qui pèsent sur les monastères et sur les riches paroisses alimentent le luxe qui distingue partout les patriarches et les grands dignitaires de l'Eglise arménienne. La Géorgie, la Grande et la Petite Arménie et le Kurdistan sont les points principaux où le schisme est le plus enraciné, ou, pour mieux dire, ceux où mille superstitions, condamnées par le christianisme, vivent protégées et autorisées par ceux-là mêmes qui se disent ses ministres.

C'est une triste chose, en vérité, que de voir des peuples, instruits jadis par des pasteurs aussi zélés, par des savants aussi profonds que ceux d'Arménie, tombés dans l'état d'ignorance et de superstition où nous les voyons plongés aujourd'hui. Les erreurs d'Eutychès,

de Nestorius et du moine Jacob ont empoisonné la doctrine de ces chrétiens, considérés comme hérétiques même par les schismatiques successeurs de Photius. En outre, les sacrifices d'animaux, les divinations et l'abstinence de certains mets que la superstition considère comme immondes, sont autorisées dans ce pays par les évêques. C'est en vain que la voix du grand Nersès, dont l'écho retentit dans ses œuvres lumineuses, s'élève énergiquement contre de pareils usages, restes abominables des mœurs païennes ; cette voix passera inaperçue parmi ses successeurs, aucun des prêtres n'ira puiser à cette source la pure doctrine du christianisme, et parmi les simples fidèles son nom même demeurera toujours presque entièrement inconnu. Aucun homme apostolique ne sort de l'enceinte des cloîtres pour combattre ces vices ; aucun évêque zélé ne monte en chaire pour répandre les lumières sur le peuple ; aucun savant éminent ne proteste, dans les cercles de sa société d'élite, contre tant de maux qui l'accablent : le silence, la désolation, la ruine, voilà tout ce que l'on trouve dans ces pays, sur lesquels semble peser la malédiction de Dieu.

Il résulte clairement de ce que nous venons d'exposer qu'il n'existe point d'unité entre l'Eglise arménienne et l'Eglise grecque, mais que l'une et l'autre forment deux corps distincts, séparés par des doctrines différentes, par des usages différents et par une discipline différente aussi. C'est en vain qu'un écrivain de la Grèce moderne s'efforce de prouver que les évêques d'Arménie, « quoi» que indépendants du patriarche de Constantinople, » vivent unis spirituellement à lui, et que leur primat, » qui portait précédemment le nom de *catholicos*, est » aujourd'hui soumis au synode de Russie. » C'est là un

paradoxe, également démenti par les faits et par la nature même des sujets auxquels il fait allusion. Les vains efforts du tzar pour soumettre l'évêque d'Etchmiatzine, et la guerre constante que se font l'une à l'autre toutes ces communions schismatiques en s'accusant mutuellement d'hérésie, parlent plus haut que toutes les affirmations réunies de ceux qui écrivent à une certaine distance des lieux et des événements.

Nous ne devons pas oublier, à ce propos, qu'aucun évêque arménien ne figure dans les synodes des Eglises grecques de l'Orient, et pas davantage au nombre de ceux qui sont les titulaires des dignités reconnues par le synode moscovite. Le fait est que les trois patriarches de l'Eglise schismatique arménienne vivent dans une indépendance absolue de tout pouvoir ecclésiastique, qu'il existe à peine entre eux des communications suffisantes pour se faire connaître mutuellement les sujets élevés par le clergé à la dignité épiscopale, et qu'ils ont refusé et refusent encore de souscrire tout acte qui semblerait attenter, du plus loin possible, à cette indépendance exagérée, véritable origine du schisme d'Orient.

Mais c'est une chose belle et consolante, il faut le dire, de trouver, au milieu de l'état déplorable où les divisions ont réduit la malheureuse Arménie, des traces encore toutes récentes de cette mission catholique, qui avait entrepris de relever de leur chute ces magnifiques pays, en ressuscitant la foi et les vertus, mortes dans l'esprit de ses infortunés habitants. La compagnie de Jésus travailla jadis avec ferveur dans la petite Arménie, où elle fonda de nombreux établissements destinés à répandre au sein des populations les principes religieux et sociaux. Clément XIV, ayant supprimé les Jésuites, donna leurs missions aux Capucins, qui les conservent

aujourd'hui encore dans les montagnes de la Géorgie appartenant au sultan, de même qu'à Trébizonde.

La grande Arménie fut à la fois le théâtre du zèle et de la constance des Frères prêcheurs, qui possédèrent dans ce pays des couvents et des églises, jusqu'au partage total du royaume entre la Perse, la Russie et la Porte ottomane. Expulsés alors successivement, comme tous les autres Européens, d'un lieu dans un autre, fugitifs, errants de pays en pays et de province en province, ils ne conservent plus aujourd'hui que les lieux les plus voisins de la Chaldée, où ils ont des hospices, des écoles et des missions. Cependant, parmi les moines indigènes, il existe encore des congrégations qui conservent dans toute leur intégrité la doctrine de même que les traditions catholiques, et qui furent de tout temps les vaillantes auxiliaires des zélés apôtres venus de toutes les parties de l'Occident.

L'Europe et l'Asie connaissent l'apostolat de Méchitar, et l'œuvre due à ses travaux évangéliques a couvert d'une gloire nouvelle le catholicisme de nos jours. Méchitar n'était pourtant qu'un humble religieux, sorti d'un monastère catholique de Sébaste, en Arménie (1), et qui exerça le professorat dans un autre monastère de Pasene. Il parcourut toute l'Arménie en prêchant l'unité, et organisa d'abord à Constantinople sa société méchitariste : persécuté par les schismatiques, il vint se réfugier en Morée, où les vexations des Turcs ne lui permirent pas un long séjour, et se dirigea enfin sur Venise, où, dans l'île de Saint-Lazare, il réalisa complétement les vastes projets de son association catholique pour tra-

(1) Dit *de la Sainte-Croix*. On y suit la règle de saint Antoine, abbé.

vailler à la conversion et à l'instruction des Arméniens.

Si l'on considère attentivement la mission de Méchitar, on y trouvera certains traits de Providence qui font espérer de grandes choses du sujet en qui on les a remarqués. Le Souverain Pontife approuva sa mission et érigea son association en communauté religieuse ; la république de Venise protégea très efficacement son zèle, et les hommes puissants de la nation arménienne lui fournirent des ressources pour l'aider dans l'entreprise hardie qu'il avait conçue de ramener tous ses compatriotes à l'unité. La congrégation méchitariste, exclusivement composée d'Arméniens, a des couvents en Illyrie, en Hongrie, en Transylvanie ; elle possède, en outre, à Vienne, à Padoue, à Paris et à Constantinople, des colléges où l'on élève plus de deux mille jeunes gens de la même nation. Que de fruits précieux l'unité catholique ne peut-elle pas se promettre de ces admirables pépinières !

L'événement le prouve déjà : partout où les Arméniens sont nombreux, on constate facilement la marche progressive du catholicisme : les lumières que la jeunesse reçoit dans ces établissements commencent à se répandre parmi les peuples des deux Arménies ; les mœurs deviennent plus sévères, dans les classes élevées de la société principalement, et, dans chacun de ses membres, se réveille le désir de l'instruction, source inépuisable des remèdes qu'exige la triste situation d'un peuple plongé dans la plus profonde ignorance. « Le catholicisme surtout, dit » un écrivain judicieux, renaît avec un nouvel éclat » dans ces pays, où Dieu a permis qu'il fût temporaire- » ment obscurci, pour l'accomplissement des jugements » impénétrables de sa divine Providence. Les faits dont » nous avons été le témoin remplissent l'âme de conso- » lations et d'espérances. La force vitale que perdent

» l'islamisme et les sectes chrétiennes, tombées dans la
» décrépitude, passe tout entière dans le corps de l'Eglise
» catholique, et se montre à la fois sur plusieurs points,
» avec la vigueur, la vie et l'unité qui appartiennent en
» propre à la vérité qu'elle possède (1). »

L'Eglise n'a pas négligé de seconder par les mesures les plus opportunes ces heureux résultats du zèle de ses vaillants ouvriers. Un évêque du rite arménien, qui réside à Constantinople, et cinq nouveaux diocèses dépendants du patriarcat, ont été institués depuis l'année 1850 jusqu'à 1854; de nouveaux séminaires se sont ouverts pour l'éducation de la jeunesse, à Constantinople, à Alep, et de nouveaux efforts sont tentés encore aujourd'hui pour introduire dans les provinces les plus intérieures et les plus lointaines les lumières et les ressources dont jouissent les contrées qui se trouvent plus immédiatement en contact avec les pays civilisés de l'Occident.

On en trouve la preuve dans les missions de la Mésopotamie et de la Chaldée, missions établies par les Dominicains, les Jésuites et les Capucins, dont on ne saurait lire les Mémoires sans une émotion profonde. Dans ces pays lointains, et sous un climat mortel pour les habitants de l'Europe, les vrais apôtres de la croix vont prècher l'unité qui rachète les hommes de la mort en leur portant la lumière qui leur donne la vie. Parmi les premiers, dans la seule année de 1849, dix tombèrent victimes de la fièvre qui désolait alors l'intérieur de la grande Arménie, en y comprenant l'archevêque de Ninive, Mgr Mischiay, délégué du Saint Siége.

Trois années après, je rencontrai en Syrie un de ceux

(1) M. E. Boré, *Correspondance et mémoires d'Orient,* tom. Ier.

qui avaient survécu à l'épidémie, et qui revenait alors d'Europe à Ninive, dont les ruines étaient sa résidence habituelle. « Mais vous mourrez infailliblement, lui » dis-je, comme sont morts dernièrement vos compa- » gnons ! — C'est possible, me répondit-il avec beaucoup » de sang-froid ; mais il se trouvera à ma place des gens » pour continuer l'œuvre que nous avons commencée, » et qui ne pourra s'accomplir sans le sacrifice de » quelques vies ; mourir à son poste, c'est acquérir la » vie éternelle... »

Il emmenait avec lui plusieurs compagnons, qui s'étaient offerts volontairement à Gênes, à Florence, et que la Propagande avait acceptés pour cette pénible mission. Presque tous étaient jeunes et venaient de terminer avec distinction leur cours d'études pour le professorat : le désir de se perfectionner dans une science plus sublime les conduisait dans l'intérieur de l'Asie, au milieu de populations grossières et indisciplinées ; c'était la science que l'on étudie dans le grand livre de l'Evangile, et qui enseigne au chrétien à donner sa vie pour le prochain. Combien d'entre eux auront déjà consommé leur sacrifice ! Combien auront reçu la couronne due à leur héroïque charité !...

Pareille chose arrivait dans le même temps aux Jésuites, parmi lesquels succombait, le tout premier, un religieux polonais qui avait fait cinq fois le voyage d'Allemagne au Kurdistan, sans autre objet que l'établissement des missions d'Arménie. Les Capucins espagnols ont placé à Orfa le centre de leurs travaux apostoliques, et au nombre des victoires remportées par leur zèle sur le schisme et l'hérésie, il faut compter en première ligne la rétractation de l'archevêque même d'Orfa, celle de l'évêque de Mardin et d'autres dignitaires ecclésias-

tiques de diverses communions que l'Eglise schismatique renferme dans son sein.

Ces brillants succès devaient être soumis à l'épreuve qui attend presque inévitablement l'œuvre de Dieu. Des contradictions, des dissensions, des controverses trop animées sur certains points difficiles du rite et de la discipline, suscitées bien mal à propos parmi ces nouvelles conquêtes de l'unité catholique, menaçaient de les replonger bientôt dans les ténèbres du schisme. L'ennemi de la vérité jeta la semence de la discorde au sein du catholicisme arménien, divisé en deux partis, dont l'un se disait le défenseur des mœurs et des rites de ses ancêtres, tandis que l'autre réclamait les modifications et les réformes que paraîtraient exiger les circonstances où se trouvait actuellement placée l'Eglise.

De nombreux écrits, sortis des presses de Venise, de Constantinople, de Trieste, et certaines sociétés organisées avec le dessein prémédité de soutenir ce que l'on appelait bien à tort les *droits nationaux*, fournirent un aliment à la désunion, et avaient conduit déjà un grand nombre de catholiques sur les bords de l'abîme, lorsqu'une voix auguste s'élève du Vatican, et, telle qu'un phare lumineux, éclaire la conscience égarée des uns, tandis qu'elle réprime le zèle excessif des autres, en exhortant chacun à agir d'accord avec les règles de la prudence et de l'humilité.

« Nous aimons du fond de notre cœur les Arméniens,
» disait l'immortel Pie IX, et pour cela nous les exhor-
» tons et les engageons à s'unir plus étroitement par les
» liens de la concorde et de la charité, à marcher inti-
» mement unis dans le chemin de la perfection, en con-
» servant avec la plus scrupuleuse sollicitude l'unité
» d'esprit que nous a recommandée si expressément

» Jésus-Christ, le divin fondateur de notre foi. Une bien » triste expérience a fait voir aux Arméniens quelles » sortes de calamités la division des esprits peut attirer » sur leur illustre patrie, toujours si heureuse au sein de » l'unité.... Comptez ces maux un à un, si vous le pou- » vez, et méditez la voix du divin oracle : *Tout royaume » divisé contre lui-même sera détruit.* Qu'il n'y ait rien » de plus précieux pour vous, à l'avenir, que l'unité, » la fusion des cœurs et la conservation de la paix. »

Cette voix paternelle produisit les effets les plus salutaires, et l'harmonie se rétablit bientôt parmi les catholiques arméniens. L'évangélique charité du Prince des pasteurs reçut un nouvel éclat de la tendre sollicitude que témoignait son langage paternel. La parole du Fils de Dieu, doux et humble de cœur, n'est jamais si fidèlement reproduite que lorsque la miséricorde et la douceur surabondent dans la bouche de ceux qui sont les organes par lesquels elle doit s'exprimer jusqu'à la consommation des siècles. Les triomphes les plus éclatants de l'Eglise de Jésus-Christ ont tous été obtenus par les armes de la patience et de la charité.

Le patriarche arménien catholique, appelé par l'histoire patriarche de Cilicie, réside aujourd'hui à Bousmar, sur le mont Liban, où il dirige un séminaire pour l'éducation du clergé de sa nation. Et de fait, comme il connaît mieux que les Occidentaux les ressorts à faire jouer pour ramener ses compatriotes dans la voie dont ils se sont écartés par le schisme, nous croyons que c'est lui qui aura la plus grande part à la régénération de ces peuples si nombreux. Le chiffre des catholiques en Arménie s'élève à peu près à cent mille aujourd'hui.

En continuant ma route dans l'Asie Mineure, je trouvai en tous lieux le spectacle qu'offrent d'un côté le

fanatisme des schismatiques et de l'autre la barbarie des Turcs. A Scutari, je vis les Arméniens danser, boire et manger sur leurs cimetières, comme ils auraient pu le faire dans une salle destinée à cet effet, tandis que les mahométans rendaient de semblables honneurs à la mémoire de leurs parents et de leurs amis. Mais les tristes impressions que produisaient sur moi ces usages du paganisme, pratiqués par des chrétiens, en présence même de leurs prêtres, firent bientôt place à des sensations d'un autre genre, auxquelles donna lieu la vue d'un grand monument élevé au milieu du panthéon des mahométans.

Chacun sait que l'Asie renferme les dépouilles mortelles des premières notabilités de l'empire ottoman. Quoique séparés de Constantinople par la mer, le plus grand nombre des riches croyants qui meurent à Stamboul ordonnent que leurs restes soient conduits à Scutari; car, disent-ils, « l'Europe peut cesser quelque jour » de nous appartenir, mais nous sommes propriétaires » de l'Asie, et nul ne viendra jamais nous en expulser. » Il suit de là que le cimetière de Scutari, qui occupe une très vaste étendue de terrain, se trouve rempli de tombeaux, qui s'élèvent de terre sans ordre ni symétrie aucune, comme les arbres d'une immense forêt où l'industrie de l'homme ne pénétra jamais.

Plusieurs de ces monuments sont très somptueux, mais l'un d'eux attira plus spécialement mon attention, car c'était sans contredit le plus grand et le plus magnifique de tous. Ne pouvant comprendre l'épitaphe, écrite en langue et en caractères arabes, je demandai à mon guide quel était celui des hommes célèbres de l'empire ottoman auquel appartenait ce somptueux mausolée. « Ce n'est point un homme qui repose là, me répondit-

» il; c'est le fameux cheval de Mahmoud II, père de » notre souverain actuel. — Comment donc? le cadavre » d'un cheval serait inhumé parmi les croyants du pro- » phète ! — Comme le sultan est maître d'honorer qui » bon lui semble, et qu'il est légitime successeur de Ma- » homet qu'il représente, nul ne pourra lui disputer le » droit de donner la sépulture aux chevaux qui l'ont » servi fidèlement, et pas un croyant ne se trouvera dés- » honoré d'avoir sa tombe à côté de celle d'un fidèle » serviteur du fils aîné du prophète. »

Cet homme exprimait, en effet, ce qu'il pensait et ce que pensent comme lui, peut-être, tous ceux qui professent le Koran. Je trouve cependant une analogie sensible entre la conduite de Mahmoud et celle de Frédéric de Prusse. Le cimetière de Postdam, où sont inhumés sous de belles tombes de marbre les chiens et le cheval de ce roi philosophe, est-il bien moins extraordinaire que le monument grandiose élevé à Scutari pour y déposer les ossements d'un autre coursier ?

Scutari est une ville sainte pour les mahométans, parce que c'est là que les dévots qui se disposent à entreprendre le pèlerinage de la Mecque, se réunissent dans la mosquée de Mohamed pour recevoir les adieux du sultan, qui remet en personne à un pacha désigné pour commander la caravane, les présents que sa dévotion ou sa politique destine à orner la tombe du prophète. Il y a un siècle que Scutari et Damas, les deux grands points de réunion désignés aux pèlerins de la Mecque, recevaient dans leurs murs cinquante mille hommes, qui partaient pleins d'ardeur, persuadés qu'ils seraient, à la fin de leur voyage, des saints, des amis de Dieu et de légitimes héritiers du paradis.

Le ruban vert, réservé pour décorer le turban de ceux

qui reviennent de la Mecque, occasionnait une telle émulation, que des villes entières se mettaient en mouvement, chaque année, en Asie et en Afrique, pour entreprendre ce pèlerinage. Les déserts de l'Arabie demeuraient encombrés de cadavres d'hommes et de chameaux, qui périssaient par milliers, suffoqués par la chaleur de l'été, par le manque d'eau et par l'affluence même des pèlerins. Mais cette ferveur se ralentit au point que, en 1850, vingt mille mahométans à peine sont sortis de Scutari et de Damas pour aller vénérer la tombe de leur prophète.

Un immense campement occupait les environs de Scutari lorsque je visitai cette ville, et de nombreux casernements avaient été disposés pour recevoir une grosse division de l'armée égyptienne, qui arrivait alors d'Alexandrie. Mais quoiqu'il y eût là plus de vingt mille soldats venus du Caire, de Jouak, d'Aboukir et de la Nubie, on ne remarquait point parmi eux le moindre désordre. Moi-même je pus, comme toute autre personne, entrer dans le camp et le visiter sans la moindre difficulté. Pendant ce temps, une puissante nation de l'Europe, contre laquelle ces forces étaient réunies, une grande nation, qui se dit *chrétienne et éclairée*, ne permet aux étrangers de mettre le pied sur son territoire qu'après avoir rempli mille formalités minutieuses et fatigantes au dernier point.

L'ancienne Chalcédoine fut célèbre chez les païens par les oracles d'Apollon ; mille étrangers y venaient chaque jour apprendre leur destinée d'une bouche qu'ils considéraient comme infaillible. Lorsque le paganisme, fuyant devant la lumière admirable de la croix, fut contraint de se réfugier dans l'intérieur de l'Afrique et d'aller ensevelir dans les forêts impénétrables de l'Amérique les

misérables impostures par lesquelles il se jouait de la crédulité des peuples, Chalcédoine vit accourir de nouveau, de tous les points du globe, des hommes qui venaient recevoir les enseignements que l'Esprit infaillible de Dieu donnait, dans ses murs, sur certains articles de sa foi.

Je foulais le sol de Chalcédoine; un pan de mur et un tronçon de colonne, qui a résisté sur sa base à mille éléments combinés pour la détruire : voilà tout ce qui reste aujourd'hui de cette fameuse cité! Mais dans ce vieux débris de muraille, il me semblait voir un symbole de la constance impénétrable aux coups de l'hérésie, caractère distinctif des sages qui scellèrent dans son sein la foi catholique, et dans cette colonne, le monument éternel qu'ils élevèrent par leurs savantes et pieuses conférences à l'unique doctrine enseignée par Jésus-Christ à l'univers entier.

Chalcédoine a disparu, et ses basiliques, muets témoins de l'auguste splendeur des assemblées tenues dans son sein par les pasteurs de l'Eglise, n'existent plus aujourd'hui; mais sa foi subsiste encore et ne périra bien certainement jamais.





CHAPITRE VIII.

Smyrne. — Le mont Pagus. — L'église de Saint-Polycarpe. — Restes de l'amphithéâtre. — Imposture découverte. — Une aventure désagréable. — Missions et colléges. — Un spectacle touchant. — Services rendus par les écoles catholiques de l'Orient au commerce et aux voyageurs. — Hôpitaux. — Une observation. — Décorations accordées par le sultan reconnaissant. — Les Sporades. — Pathmos. — La jeune captive. — Rhodes, ses ruines et ses traditions. — Tarse, Mersine et Alexandrette. — Antioche. — Tragédie. — Une réflexion.

Il est indubitable que les préventions exercent une grande influence sur nos jugements, et celles que j'avais au sujet de Smyrne, après l'avoir entendu appeler le *Paris de l'Orient*, ou *Marseille transportée sur la côte d'Asie*, étaient de l'ordre le plus grandiose. Toutes ces idées disparurent bientôt lorsque je me trouvai en face d'une ville entourée de forêts de cyprès, qui, vues de la mer, lui impriment une physionomie monotone et triste au dernier point. Les ruines de l'amphithéâtre, que l'on aperçoit dans le lointain, contribuent, de leur côté, à rembrunir encore le sombre aspect de ces arbres, symboles de la mort. « Descendons à Smyrne, » disait-on autour de moi ; nous descendîmes, et il me sembla entrer dans une cité de deuil, où la tristesse et la douleur se sont donné rendez-vous pour pleurer sur la tombe de la civilisation de l'Orient.

Le mont Pagus, qui la domine, conserve les restes de fortifications qui, dans leur origine, n'appartenaient pas aux Turcs. A ses pieds, on voit les vestiges d'une autre forteresse, inexpugnable bien certainement pour toutes les puissances de la terre. Ce sont les ruines d'un temple, dont les décombres se distinguent à peine, mais dont les souvenirs sont impérissables dans la mémoire de tous les chrétiens. Dans son enceinte vivait un octogénaire qui, en même temps que la foi chrétienne, avait appris, à l'école des Apôtres, à réunir des trésors pour le ciel en prodiguant les biens d'ici-bas. Ses ferventes instructions rassemblent autour de lui un nombre considérable de néophytes, qui sollicitent avec instance la faveur d'être admis à professer sa foi; la congrégation s'augmente rapidement, et lui-même devient bientôt le père de l'une des sept grandes Eglises d'Asie. Dieu parle ainsi à ce vieillard vénérable : « Je sais quelle est » votre affliction et quelle est votre pauvreté; mais vous » êtes riche lorsque vous êtes noirci par les calomnies » de ceux qui se disent juifs, et qui ne sont que la synagogue de Satan. Ne craignez rien de ce qu'on vous fera » souffrir. Voilà que le diable va mettre quelques-uns » de vous en prison, afin que vous soyez éprouvés, et » vous aurez à souffrir pendant dix jours. Soyez fidèle » jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de » vie (1). »

Ce saint homme était Polycarpe. Une tempête furieuse s'élève contre lui : saisi par ses persécuteurs, il est traîné au tribunal du proconsul, qui le condamne à être brûlé vif. En cherchant de l'œil le théâtre de ces scènes diverses, je ne tardai pas à découvrir les ruines de l'am-

(1) Apocalypse, II, 9-10.

phithéâtre où le martyr de Jésus-Christ expira dans les flammes, au milieu des cris sauvages d'une populace que réjouissaient d'aussi cruels spectacles (1).

Dans la visite que je fis à l'église, fort ancienne, des Franciscains, je vénérai un petit fragment des reliques de saint Polycarpe. Oh! que l'ange de Smyrne veille du haut des cieux sur la foi des enfants qui lui furent si chers! Qu'il obtienne le retour à l'unité pour ceux qui, séparés du Pasteur universel, demeurent assis dans la région de l'ombre de la mort! Que la lumière brille aux yeux de tous ceux qui vivent dans les ténèbres, parmi ce peuple qu'ont immortalisé les traits de sa constance héroïque et le noble sacrifice de son sang versé pour la foi de Jésus-Christ!...

En contemplant ce lieu, mon âme se reportait aux temps éloignés où se passa cette horrible scène, et elle ne pouvait qu'admirer l'intrépidité avec laquelle un homme de quatre-vingt-sept ans défiait le pouvoir des tyrans, et, avec une valeur invincible, souffrait le martyre pour sa foi. Quelle joie pour un catholique lorsqu'en visitant les lieux arrosés du sang des confesseurs de Jésus-Christ, il reconnaît que sa croyance est la même que celle qu'ils ont défendue jusqu'à la mort! Cette joie si pure, les dissidents ne la goûteront jamais : une page manque, en effet, à l'histoire de leur religion, l'une des plus belles pages et celle qui se prolonge le plus dans l'histoire du catholicisme : le martyre enduré pour la foi!

Jusqu'à ces derniers temps, l'entrée de l'enceinte de l'amphithéâtre était interdite aux Européens, et les Turcs chargés de la garder maltraitaient tous ceux qui voulaient la visiter; mais ces inconvénients n'existent

(1) En l'an 166 de Jésus-Christ.

plus, et les décombres de l'amphithéâtre, inondé jadis de sang chrétien, sont un monument de plus dans lequel le voyageur peut étudier la grandeur d'âme et l'héroïque intrépidité avec laquelle les premiers disciples de Jésus-Christ triomphèrent du pouvoir humain en Orient, comme dans toutes les contrées de la terre.

Mais qui donc, me demandais-je à moi-même, protége aujourd'hui ces hommes qui confessent la foi de saint Polycarpe sur le théâtre de son martyre? Il est vrai que le cirque est détruit; on n'y voit plus les bêtes féroces nourries de la chair des hommes; les bûchers enflammés se sont éteints, et le glaive est tombé des mains des bourreaux. Est-ce que les ennemis qui environnent les adorateurs de Jésus-Christ dans ce pays ennobli par les plus beaux triomphes de l'Evangile, sont moins cruels que les tyrans qui condamnaient jadis au feu ses héroïques confesseurs? Non, sans doute. Mais une main invisible est levée pour protéger ses croyants, et cette main n'est point celle des princes qui se disent les protecteurs du christianisme, car, tandis qu'ils vivent absorbés par des soins étrangers à la religion, celle-ci poursuit invariablement sa marche de progrès.

A peine soustraite aux coups terribles que le pouvoir ottoman et l'exaltation fanatique du schisme déchargèrent à l'envi sur sa tête, elle se relève comme un guerrier invincible, et, reconnaissant ses domaines d'une autre époque, elle marche d'un pas ferme pour les occuper de nouveau. Le mahométan la croyait morte, et le grec schismatique jouissait de sa ruine, tandis qu'elle n'éprouvait qu'une fatigue momentanée, toujours confiante en la protection de Dieu, qui a conservé sa vie parmi les fureurs de la persécution, et l'a fait renaître du sang même de ses martyrs.

Absorbé dans ces pensées, je descendais le mont Pagus, lorsqu'une troupe d'enfants, sortis des habitations voisines, se mit à nous lancer une grêle de pierres : l'un de nous se retourna contre cette marmaille pour l'intimider; mais la présence de quelques Turcs, qui se trouvaient là par hasard, eut plus de pouvoir pour les contenir que nos gestes les plus menaçants. Ce n'étaient pas des mahométans qui nous insultaient ainsi, mais des fils de cette famille jadis nombreuse « comme les sables » de la mer, ou comme les étoiles du ciel, » et qui, aujourd'hui, sans avoir vu ses rangs s'éclaircir, « s'étend » sur toute la terre, pour être foulée aux pieds comme » la fange du bourbier. » Les Turcs se montrent tolérants, quelquefois même complaisants pour les voyageurs européens qui semblent respecter leurs mœurs et leurs croyances.

Les grecs ont prétendu que saint Polycarpe consomma son sacrifice dans le lieu où ils possèdent un monastère, appelé de Saint-Elie. Ils ont pu, dans l'origine, donner une certaine apparence de vérité à ce qui n'était qu'une simple conjecture; mais les ruines de l'amphithéâtre ont été trouvées depuis, et les assurances que les moines avaient données constamment à un peuple enthousiaste pour la mémoire de son premier apôtre, apparurent alors ce qu'elles étaient réellement, des impostures, filles de l'intérêt. Quel merveilleux accord entre ce fait et ce que nous disait notre guide, grec de religion : « Nos prêtres » sont très intéressés, et ils ne font rien que pour de l'ar- » gent : toutes les fois que nous allons à l'église, ils » voudraient nous prendre jusqu'à notre dernière » piastre !... »

Les catholiques de Smyrne possèdent sept églises, dont quelques-unes assez belles, et qui sont confiées à des re-

ligieux appartenant à cinq congrégations différentes (1). Parmi les établissements d'éducation, les plus fréquentés sont celui des Lazaristes et des Arméniens méchitaristes : dans le premier, qui est soutenu par la Propagande de Rome, on élève plus de deux cents jeunes gens; là, vingt-trois jeunes grecs écoutaient les leçons de philosophie qu'un prêtre chrétien leur donnait, dans le lieu même où cette science fut jadis expliquée par les savants profonds du paganisme, sortis de l'athénée de la Grèce. Les Frères des écoles chrétiennes comptaient trois cents élèves, et les autres paroisses étaient remplies d'enfants en bas âge.

Les filles de Saint-Vincent-de-Paul embrasaient de leur zèle quatre cent cinquante petites filles, dont un grand nombre reçoivent d'elles, en outre, la nourriture et le vêtement. Hélas ! j'ai vu parmi elles de tendres enfants, dont les parents, désespérés par la misère, sont arrivés à regarder le crime comme une ressource légitime dans leurs pressantes nécessités. Sur ces plages lointaines, elles n'ont pas invoqué vainement le nom de la charité, après avoir amplement expérimenté cette amertume que répand dans un cœur sensible la stoïque indifférence avec laquelle les hommes du siècle contemplent l'infortune d'autrui.

J'ai vu dans cet établissement quatre cent cinquante jeunes filles rachetées de l'ignorance, qui est le vice capital des peuples de l'Orient, et instruites dans tous les genres de connaissances utiles à leur position. Mais j'ai vu quelque chose de plus admirable encore : soixante-trois petits enfants qui entouraient les religieuses, dans

(1) Les Franciscains, les Capucins, les Lazaristes, les Jésuites et les Dominicains.

leur asile des orphelins, et que celles-ci, transformées en mères véritables, caressaient de la manière la plus affectueuse. Ces êtres infortunés, abandonnés de tous, excepté de la religion, ne sont point des enfants de parents catholiques, peut-être pas même dans la proportion d'un tiers ; ils appartiennent presque tous à des Turcs, à des schismatiques et à des protestants : ces maisons, en effet, sont gouvernées par la charité, qui ne distingue ni opinions, ni croyances, et admet tous les malheureux indistinctement à participer à ses consolations, sans autre titre que leur infortune.

Jamais je n'ai contemplé une poésie aussi sublime que celle que m'offrit l'asile des orphelins à Smyrne. La statue de la sainte Mère de Jésus, qui, placée au centre de l'édifice, tient les bras ouverts, comme pour presser les malheureux enfants contre son sein maternel ; un si grand nombre de religieuses, venues de pays lointains pour combler de bienfaits les êtres les plus infortunés, sur une terre étrangère, sous un climat meurtrier et au risque incessant de leur existence ; la physionomie toute particulière de ces pauvres enfants, les gémissements profonds qui s'échappent de leurs cœurs innocents, et vont tomber aux pieds de la meilleure des mères, sous lesquels ils semblent avoir eux-mêmes tracé cette inscription suppliante, qu'on y lit en gros caractères : « *Monstra te esse Matrem,* » toutes ces choses forment un ensemble admirable et que pourront seules expliquer les victimes arrachées à la misère, l'innocence soustraite aux périls qui la menacent et l'infortune comblée des plus généreuses consolations.

C'est au catholicisme seul, qui possède sans la moindre altération la charité chrétienne, une et indivisible, qu'il est donné d'offrir des tableaux aussi sublimes et

aussi majestueux. A quelle époque a-t-on jamais vu sortir du sein des communions dissidentes des femmes pressées par la miséricorde évangélique de pénétrer dans l'Asie et dans l'Afrique, pour y chercher les enfants turcs et arabes qui périssaient? A-t-on jamais rendu compte aux meetings propagandistes de Londres et de New-Yorck du sacrifice accompli par des filles de famille qui auraient abandonné leur maison, leurs parents et toutes les aises de la vie pour se rendre en Orient, sans autre motif que celui de faire le bien? Jamais, non jamais, et je n'ai rien rencontré de semblable sur aucun des points que j'ai visités dans les différentes parties du monde connu.

C'est une chose incalculable que les services rendus en Orient par les écoles catholiques : sans parler de l'enseignement des principes religieux qui répandent le germe de la civilisation, si précieux pour la société tout entière, celui des langues étrangères a facilité merveilleusement le commerce et les voyages dans ces pays. Les missionnaires, il est vrai, ont besoin de toute la constance qu'inspire la vertu, pour ne pas faiblir dans la tâche ardue qu'ils ont entreprise, de civiliser des pays aussi renommés naguère pour leur barbarie qu'ils avaient été célèbres autrefois par leur culture intellectuelle; grâce à eux, le voyageur européen qui passait jadis à Smyrne sans recevoir de qui que ce fût une salutation dans un idiome connu, rencontre aujourd'hui un grand nombre de personnes qui lui souhaitent la bienvenue dans sa propre langue : il trouve les gens du pays, eux-mêmes, servant d'employés dans les maisons de commerce, et, dans l'intérieur des familles, l'affection substituée à la haine intense qu'elles professaient jadis pour les Européens.

Cet heureux changement n'est certainement pas l'œuvre des voyageurs qui traversent le pays sans s'y arrêter, moins encore celle des négociants absorbés par leurs spéculations; c'est le fruit des écoles, fruit conduit à sa pleine maturité par le génie bienfaisant qui accompagne en tous lieux les entreprises du catholicisme. Les mahométans, malgré leurs préjugés, si fortement enracinés, contre l'éducation européenne, reconnaissent déjà les avantages que leur procurent les écoles dirigées par les missions, et confessent hautement que, grâce à elles, ils trouvent maintenant beaucoup plus de facilité dans leurs transactions commerciales.

Les superbes hôpitaux de Smyrne sont une belle imitation de ceux de Constantinople, et reproduisent le type de ceux que la sollicitude fervente de diverses congrégations charitables a fondés dans les principales villes du Levant. Mais on a remarqué une chose tout à fait particulière chez les personnes qui desservent ces hôpitaux; tandis que le choléra asiatique décimait la population de Smyrne, comme celle de toutes les villes de l'Orient, et que tous les habitants, sans exception, fuyant la contagion, couraient se cacher dans l'intérieur des bois et des montagnes, les religieuses demeuraient inébranlables au milieu du danger, soignant les malades qui mouraient par milliers, et portant elles-mêmes, plus d'une fois, les cadavres pour les enterrer dans les cimetières.

Pendant ce temps, les missionnaires parcouraient les rues de la ville et les campagnes voisines, distribuant des remèdes pour le corps et pour l'âme, sans prendre le moindre soin de leur conservation personnelle, et offrant, dans ce détachement de soi-même pour se consacrer avec une héroïque abnégation au service du prochain, une

preuve nouvelle de la vertu qui a distingué les instituts monastiques dans tous les âges du christianisme.

Les autorités musulmanes, profondément impressionnées par cette conduite évangélique, s'empressèrent de la signaler au sultan : à Smyrne, à Beyrouth, à Alep, leur zèle avait été le même à l'égard des malades appartenant à toutes les religions ; aussi une décoration spéciale leur fut accordée à tous par le sultan Abdul-Medjid, qui, en outre, expédia des firmans pour faire connaître à toutes les provinces de son vaste empire les services éminents rendus par les missionnaires et les religieuses de la Charité, en donnant leurs soins à ses sujets atteints de l'épidémie.

En sortant de Smyrne, les Sporades appelèrent mon attention, ainsi que les îles qui forment l'Archipel, et l'une d'entre elles, sur laquelle s'élèvent diverses collines, basses, arides et presque dépouillées de toute végétation, vint rappeler à ma mémoire les scènes les plus imposantes que l'œil de l'homme ait contemplées jamais. Presque entièrement déserte, c'est à peine si elle offre à la vue, sur l'une de ses collines, le clocher d'un couvent et quelques misérables cabanes disséminées dans les environs. Pathmos! telle était cette île, et c'est dans son enceinte que se passèrent les événements décrits ainsi au livre de l'Apocalypse :

« *Moi, Jean, disciple de Jésus, exilé à Pathmos pour la foi, je fus ravi en esprit, un jour de dimanche, et j'entendis derrière moi une voix forte et éclatante comme le son d'une trompette, qui disait : Ecrivez dans un livre ce que vous voyez. Je me retournai pour voir de qui était la voix qui me parlait, et je vis sept chandeliers d'or et au milieu de ces sept chandeliers quelqu'un qui ressemblait au Fils de l'homme, vêtu d'une longue robe et ceint au-dessous des*

mamelles d'une ceinture d'or. Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche et comme de la neige, et ses yeux paraissaient comme une flamme de feu ; ses pieds étaient semblables à de l'airain fin quand il est dans une fournaise ardente, et sa voix égalait le bruit des grandes eaux. Il avait en sa main sept étoiles, et de sa bouche sortait une épée à deux tranchants, bien affilée, et son visage était aussi brillant que le soleil dans sa force. Au moment où je l'aperçus, je tombai comme mort à ses pieds; mais il mit sur moi sa main droite et me dit : Ne craignez point : je suis le premier et le dernier, celui qui vit et qui a été mort ; mais voilà que je vis dans les siècles des siècles, et j'ai les clés de la mort et de l'enfer. Ecrivez donc les choses que vous avez vues, et celles qui sont à présent, et celles qui doivent arriver ensuite. »

Ces traits mystérieux et sublimes donnent à Pathmos un aspect vraiment solennel pour tout chrétien qui les contemple, en ayant sous les yeux le texte de ce livre sacré, dont les figures sont restées jusqu'à ce jour un secret impénétrable. Du sein de la montagne s'élance un pic beaucoup plus élevé que les autres et couvert d'arbustes et de buissons, qui lui donnent un aspect champêtre et agréable : peut-être le prophète du nouveau Testament choisit-il, dans son exil, ce lieu pour sa demeure favorite; peut-être aussi fut-ce dans ce même lieu, loin de tout commerce humain, qu'il entendit cette voix et qu'il contempla ces visions dont il nous parle dans ses écrits.

Lorsqu'on lit les reproches que saint Jean adresse aux sept Eglises les plus florissantes de l'Asie, à l'occasion de leur défaut de zèle à combattre les doctrines erronées des hérétiques, de leur condescendance criminelle à admettre à leur communion des personnes licencieuses, et

de leur tiédeur dans la pratique des vertus, on reconnaît de suite avec quelle exactitude toutes ses menaces se sont réalisées. Je venais de quitter Smyrne, où la vérité ne peut faire de conquêtes qu'en luttant corps à corps avec le schisme, la superstition, la sensualité et le fanatisme, et j'avais visité tout récemment Ephèse, dont il ne nous reste plus que le nom, avec quelques décombres du magnifique temple de Diane, jadis l'orgueil de la Grèce ; ce n'est point le glaive des Turcs qui a éteint ces flambeaux de la primitive Eglise, mais bien les fausses doctrines, la corruption des mœurs, la négligence et le dégoût du bien. L'irréligion et la sensualité sont pour les Etats, comme pour les individus, des dissolvants plus efficaces mille fois que les coups des Barbares eux-mêmes.

Un colonel turc, monté à notre bord, avait attiré l'attention de tous depuis notre sortie de Smyrne : il était accompagné d'une jeune Circassienne, assise dans un coin de la première chambre, et qu'entouraient continuellement deux négresses et deux esclaves d'une laideur insupportable. Ses gardiens ne lui permettaient ni de lever son voile, ni de répondre aux saluts très polis de quelques jeunes Français, bien moins encore de quitter pour une autre la place où son maître l'avait laissée. Pendant ce temps-là, celui-ci s'occupait d'examiner un cabinet, où il enferma bientôt sa belle prisonnière et avec elle les négresses chargées de la surveiller. La chaleur insupportable du jour et le manque d'air ayant indisposé la Circassienne, le colonel eut besoin de consulter un médecin. Celui-ci, comme de juste, désira voir la malade; mais le colonel s'en défendit, en disant qu'il se chargeait de répondre lui-même à toutes les questions nécessaires. Le docteur ordonna, entre autres choses, une promenade sur le pont : le colonel remplit la pres-

cription, mais à minuit et lorsque tout le monde fut endormi profondément, laissant, du reste, subsister pendant le jour cet état de réclusion, véritable et seule cause de la maladie.

La Circassienne était la femme du colonel, âgée de dix-huit ans à peine, et mariée depuis trois ans déjà. A Smyrne, j'avais vu les femmes des Turcs se voiler la figure et vivre cachées derrière d'épaisses murailles et d'impénétrables jalousies; mais je n'aurais jamais pu croire que leur séquestration fût une captivité aussi rigoureuse que celle de cette femme infortunée. Pour elle, il n'y avait d'autres êtres raisonnables, en ce monde, qu'un homme qu'elle avait reçu pour époux sans le connaître, et des esclaves dégoûtants, placés auprès de sa personne pour surveiller scrupuleusement jusqu'à ses moindres gestes. Les magnifiques rivages de l'Asie, la poésie de la Grèce et des Archipels, qui captivaient l'attention des autres voyageurs, passaient pour elle tout à fait inaperçus, et son horizon le plus vaste se bornait à la chambre étroite où elle se trouvait renfermée!

Le zèle de ces régénérateurs, qui ont calomnieusement accusé le christianisme d'avoir enchaîné la femme, sortie libre des mains de Dieu, n'a pas été jusqu'à ce jour assez noble et assez généreux pour déterminer un seul d'entre eux à quitter les délicieuses capitales de l'Europe pour aller exercer sa mission libératrice du beau sexe dans les pays soumis au pouvoir musulman : nulle part, cependant, de pareilles déclamations ne produiraient un meilleur effet qu'en Turquie, où des millions de femmes traînent une destinée absolument semblable à celle de la malheureuse Circassienne. Le christianisme, en plaçant la femme à côté de son époux, dit à celui-ci : « Je vous donne une compagne, et non point une esclave, »

programme bien explicite des doctrines qu'il professe au sujet de la dignité du sexe féminin. Un pareil rapprochement fait ressortir plus vivement encore tout ce qu'il y a d'odieux et de révoltant dans le bouleversement des principes que Dieu et la nature elle-même ont dictés pour servir de règle à la conduite de l'homme en pareil cas.

Rhodes, si célèbre jadis par les prouesses de ses chevaliers et par son importance maritime, n'est plus aujourd'hui qu'un vaste amas de ruines : ses murs majestueux tombent sous l'effort des siècles, sans que le pouvoir qui arracha cette ville aux mains des croisés s'occupe de réparer les brèches ouvertes partout dans ses immenses fortifications. Du haut de la terrasse de la basilique de Saint-Jean, où je montai avec beaucoup de peine à cause du grand nombre de pierres qui manquent dans les escaliers, je pus contempler à loisir Rhodes ancienne et moderne.

Puissante par son commerce, remplie de fabriques et d'ateliers, peuplée de cinquante mille habitants et gouvernée par les chevaliers, l'ancienne Rhodes fut l'un des boulevards inexpugnables destinés à servir d'appui et de retraite aux armées nombreuses qui, pleines d'enthousiasme, traversaient la Méditerranée pour aller délivrer les Lieux saints du joug musulman. Mais de cette Rhodes il n'existe plus que des rues solitaires et quelques souvenirs bien précieux. Que l'on groupe sur un terrain désert d'immenses monceaux de pierres, dont un grand nombre offre encore à l'œil des inscriptions et des hiéroglyphes ; de gros canons endommagés par la guerre, et abandonnés au milieu des décombres ; des temples transformés en mosquées ; quelques vieux palais prêts à s'écrouler, et l'on aura une idée très exacte de ce qui reste de la fameuse Rhodes.

Il est sorti de ses ruines une autre cité, habitée par dix mille Orientaux, qui communiquent entre eux à travers des ruelles sales et obscures, qui n'ont ni lois ni industrie, et voient la sécurité de leurs personnes et de leurs propriétés abandonnée à la discrétion d'un despote et de ses agents subalternes. Rhodes fut florissante sous l'influence de la législation chrétienne, essentiellement libérale et progressive ; mais elle tomba dès le moment où l'indolence profonde et le défaut d'institutions qui caractérisent l'islamisme se furent emparés de son gouvernement.

Après avoir contemplé quelques heures cet affligeant spectacle, je descendis de la terrasse et j'entrai dans la *rue des Chevaliers*. Là, on reconnaît parfaitement les somptueux palais du grand-maître et de l'archevêque, l'hôpital, le collége, de grandes façades, décorées des armoiries des plus anciennes familles de France, et plusieurs autres édifices qui furent sans doute célèbres dans le temps. Mais cette *rue des Chevaliers*, habitée il y a trois siècles par la noblesse, par les dignitaires et les grands officiers de l'ordre, est tout à fait silencieuse aujourd'hui ; je n'y vis d'autre figure humaine que celle d'un Turc, fumant tranquillement sa pipe, couché sur ces terrasses qui n'ont pas été construites par ses aïeux, et les aboiements des chiens que je rencontrais sur mon passage étaient l'unique bruit qui vînt interrompre, de temps en temps, ce silence entièrement semblable à celui qui règne sur les froides pierres des tombeaux.

Il y a trois ans que les Capucins ont obtenu du gouvernement de la Porte l'autorisation d'ouvrir une école dans le quartier franc de Rhodes, et, grâce à cette concession, quatre-vingts petits garçons reçoivent aujour-

d'hui une éducation qui a manqué totalement à leurs ancêtres.

Châteaubriand nous a conservé les précieux souvenirs d'une image gothique de la Sainte Vierge, peinte sur bois, et dont l'histoire remonte au quatorzième siècle, époque où elle recevait un culte dans un superbe temple que lui avait élevé la piété des croisés. Cette image vénérable, contemporaine de tant de traditions qui se rattachent à la splendeur de Rhodes, objet des discussions les plus animées entre les catholiques et les schismatiques, véritable curiosité au point de vue de l'art, et source féconde de consolations et d'espérances pour tous les chrétiens de l'Orient, se conserve dans l'église des Capucins, depuis le jour où, trouvée fraîche et intacte, en 1600, par un esclave qui cultivait le jardin d'un couvent, elle vint, par sa présence, ranimer la foi de ces malheureuses contrées.

Je quittai Rhodes le même jour, et continuai ma route pour Mersine, où j'arrivai le lendemain. Je mis bientôt le pied sur les côtes de Syrie et me trouvai sur le sol de l'ancienne Tarse, jadis rivale de Damas et d'Alexandrie sous le rapport de la richesse et de la population. Un petit village de dix ou douze maisons, bâti sur une côte couverte d'une abondante végétation, qui paraissait robuste et vigoureuse, malgré les ardeurs du soleil, voilà tout ce que j'aperçus à Mersine.

Tarse elle-même, comblée de tant de faveurs par les empereurs romains, conserve à peine une ombre insaisissable de son antique splendeur. Le port, qui abritait jadis de nombreux vaisseaux chargés des richesses les plus précieuses de l'Orient, ne voit plus aujourd'hui que quelques misérables caïques, et la grande mer, autrefois sillonnée par les puissantes flottes de Tyr et du

roi d'Assyrie, ne présente plus d'autres bâtiments que les chétives embarcations des Grecs et des Turcs. Le Cydnus, dont le lit traversait anciennement son enceinte, en arrosant ses magnifiques jardins, ne la baigne plus désormais et se contente de lui envoyer ses eaux par l'intermédiaire de plusieurs canaux plus ou moins étroits. Une seule grande chose reste aujourd'hui à la ville de Tarse, le nom de Paul, de l'Apôtre des gentils, qu'elle a l'insigne honneur de compter au nombre de ses enfants.

Alexandrette, où j'abordai le jour suivant, n'est pas moins triste que Mersine. Quelques Arabes, courant à cheval à travers les plages désertes, et des troupes de chameaux chargés, qui marchaient dans la direction de Damas, voilà tout ce qu'on apercevait sur les masses de ruines qui rappellent l'antique Issun. Dans l'aspect qu'offrent aujourd'hui les ports les plus fameux de la Syrie, chacun verra l'accomplissement littéral de la prédiction d'Isaïe : « Voix de Dieu, voix de Dieu à la Syrie.
» Ton pouvoir sera mis en lambeaux, tes cités seront ré-
» duites en poudre, les vaisseaux qui sont ton espérance ne
» paraîtront plus ; tes terres demeureront désertes, parce
» que ton cœur est enflé d'orgueil et que tu n'as pas
» voulu reconnaître la puissance de ton Seigneur. »

La destinée d'Antioche n'est pas plus brillante, d'Antioche, reine de l'Orient, souveraine de mille cités populeuses, capitale des Antiochus, et qui, dans l'enivrement de sa prospérité, prétendit assigner des limites au pouvoir des Romains. Son enceinte, qui renferma jadis cent mille habitants, favorisés de tous les biens de la terre, en compte à peine aujourd'hui douze mille, qui vivent dans l'indigence pour la plupart.

Celle qui fut le berceau du christianisme, pour ainsi

dire, puisque c'est dans son sein que les disciples de Jésus commencèrent à recevoir le nom de *chrétiens*, vit désormais étrangère à la foi que Jésus a enseignée; et là où les premiers fidèles étaient accueillis avec des témoignages si sincères de la joie la plus enthousiaste, le sang d'un prêtre exemplaire et zélé, versé récemment par des mains sacriléges, intentera, un jour, un procès formidable à d'autres hommes, qui prétendent s'appeler aussi *disciples de Jésus*. Trois mille grecs séparés de l'Eglise, et soumis à l'autorité d'un évêque qui prend le titre de *patriarche de la cité de Dieu* (1), composent la majorité des chrétiens qui habitent Antioche pour le moment.

Les catholiques, très peu nombreux, se trouvaient alors sans pasteur (2), et leur modeste église demeurait solitaire, par suite d'une terrible tragédie qui les avait laissés tous orphelins. Un zélé Capucin, venu de Damas, prenait soin de ce petit troupeau, qui s'augmentait chaque jour par l'abondante bénédiction du ciel, par la ferveur de ses paroles et les exemples édifiants de sa vie. Il avait su se rendre agréable aux Turcs eux-mêmes par sa charité et son noble désintéressement.

Il se tramait néanmoins, au sein d'Antioche, une conspiration contre l'innocente vie du père Basile, que l'on trouva un jour percé de coups de poignard, dans sa propre maison. La voix publique désigna les auteurs de cet atroce assassinat. Ceux qui persécutèrent jadis Chrysostôme, le plus noble rejeton d'Antioche, ne pouvaient éprouver le moindre scrupule à tremper leurs mains dans le sang de ce représentant de la foi et des

(1) Du temps de l'empereur Théodose, Antioche reçut le nom de Théopolis, ou *cité de Dieu*.

(2) En 1852.

principes catholiques, pour la défense desquels vécut martyr cet illustre docteur.

Ce fait, si douloureux et tout récent, témoigne suffisamment qu'aujourd'hui les schismatiques et non les Turcs sont les ennemis les plus acharnés du catholicisme et de la civilisation entière.

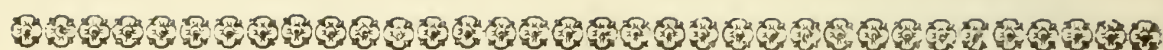
Mais cet homme, qui se dit le *patriarche de la cité de Dieu*, que fait-il pour relever les murs d'Israël et rendre à son siége l'éclat qu'il reçut de la vertu de ses prédécesseurs? Où sont les œuvres accomplies par ses coadjuteurs dans l'épiscopat pour régénérer un peuple plongé dans l'ignorance et dans les vices? Il possède un somptueux palais dans la capitale moscovite, où il va fréquemment déposer aux pieds du trône du puissant autocrate ses plaintes contre les musulmans, ennemis de l'*orthodoxie;* il en possède un autre à Constantinople, où il réside fréquemment aussi.

Pendant ce temps, ni à l'ombre de ces palais élevés dans les capitales des souverains, ni à l'ombre de sa propre église sur le sol de la patrie, il n'a su ouvrir un seul séminaire ou fonder la moindre maison d'asile pour les pauvres de sa communion. Le temps est venu où des peuples qui subissent le châtiment mérité par le schisme voient à leur tête « des pasteurs qui paissent » eux-mêmes, au lieu de paître leur troupeau. » La religion et l'humanité élèvent leur voix de concert pour flétrir une pareille conduite : la religion, parce que son ministère est de veiller sur les peuples qui ont reçu la foi ; l'humanité, parce que l'homme placé sous l'égide sacrée de l'Evangile a reçu, dans la personne de ses pasteurs, les maîtres de son intelligence et les guides les plus sûrs de son cœur.

Mais, lorsque cette religion a perdu son caractère pri-

mitif, quand ses pasteurs sont devenus muets, et quand les directeurs du cœur humain, dépourvus de lumières suffisantes pour se gouverner eux-mêmes, chancellent et tombent, aux yeux du peuple dont ils disent avoir la charge spirituelle, quelle utilité, quels avantages réels ce peuple pourra-t-il se promettre de sa confiance en de pareils guides, de son obéissance à de pareils chefs ?





CHAPITRE IX.

Réflexions devant Laodicée. — Derniers rayons de sa splendeur passée. — Paysage vraiment oriental. — Tripoli. — Beyrouth. — Missionnaires anglicans. — Un ministre de leur propagande et un noble russe. — Les maisons d'enseignement. — Obstacles opposés à l'éducation. — Une jeune convertie. — Ecoles normales. — Hospice de Saint-Vincent-de-Paul. — Secours aux Israélites. — Paroisses catholiques. — Grande cérémonie mahométane. — Cathédrale syro-catholique.

Le catholique qui visite les pays orientaux éprouve à chaque pas la douce satisfaction que lui inspire la vue des temples de sa communion, élevés sur les lieux mêmes où furent bâtis les premiers sanctuaires du christianisme. Une main invisible et puissante, déjouant toutes les tentatives des dissidents, les a empêchés de s'emparer de ces lieux rendus vénérables, tant par les souvenirs bibliques qui s'y rattachent que par la consécration qu'ils ont reçue de la présence et de la ferveur des premiers pères de la foi.

Cette réflexion me préoccupait au moment d'entrer à Latakié, l'ancienne Laodicée. Un Turc s'offrit pour me conduire à la mission catholique, et, en effet, après m'avoir fait traverser de superbes jardins, il me laissa sur l'emplacement occupé jadis par le premier temple chrétien construit à Laodicée, et qui appartient aujourd'hui à une mission de religieux franciscains.

La voix qui, dans ses terribles menaces contre un évêque relâché dans l'exercice de son ministère, disait en ce même lieu : « Je suis un témoin fidèle et véritable, je connais vos œuvres, et je sais que vous n'êtes » ni froid ni chaud : que n'êtes-vous ou froid ou chaud? » Mais parce que vous êtes tiède, et que vous n'êtes ni » froid ni chaud, je suis près de vous vomir de ma » bouche. Vous dites : Je suis riche, je suis comblé de » biens, et je n'ai besoin de rien; et vous ne savez pas » que vous êtes malheureux et misérable et pauvre » et aveugle et nu. Je vous conseille donc d'acheter » de moi de l'or éprouvé au feu, pour vous enrichir, » et des vêtements blancs pour vous habiller et pour » cacher votre nudité honteuse; appliquez aussi un » collyre sur vos yeux afin que vous voyiez... Armez-» vous de zèle et faites pénitence; » cette même voix, dis-je, ne pouvait retentir à mon oreille avec plus d'éclat qu'au moment où je venais de traverser les jardins dans lesquels j'avais vu des popes s'amuser à cultiver des fleurs et des fruits, tandis que le peuple dont ils ont la charge recherche avidement d'autres fruits, interdits par la sainteté de l'Evangile.

Il est à remarquer que l'école de cette mission étant la seule de la ville dirigée par des Européens, les maîtres ont dû, pour arriver à l'établir, passer par la double épreuve que leur ont fait subir les vexations des Turcs et les persécutions des Grecs.

Comme dernier rayon de sa splendeur éclipsée, Laodicée conserve encore, mais converti en mosquée, un temple de la plus belle architecture, et dont les hiéroglyphes attestent qu'il appartint jadis aux disciples de saint Antoine. On voit aussi quelques restes de citadelles, bâties par les croisés, et dont les murailles et les fortifica-

tions, en partie debout, en partie détruites, semblent présager bien clairement la dissolution qui menace l'empire ottoman.

Une superbe tente de campagne déployée sur le pont du paquebot, et le pavillon turc arboré au grand mât, nous révélaient la présence à bord de quelque haut fonctionnaire du gouvernement : c'était, en effet, le pacha de Syrie, avec un nombreux cortége d'ulémas, de cadis, de militaires et de valets.

Le pont du *Léonidas* offrait, le soir, un de ces spectacles dont l'aspect, semblable à celui de mainte scène des contes orientaux, peut passer à bon droit pour imaginé à plaisir aux yeux de toute personne qui n'en a pas touché au doigt la réalité. La tente du pacha, éclairée par de superbes lampes, dont la lueur se réfléchissait sur les objets groupés à l'entour; l'immense clarté de la lune argentant les eaux d'une mer parfaitement calme; la diversité des hommes groupés sur le pont, la différence de leurs mœurs, de leurs costumes et de leurs idiomes; la garde du pacha, debout à la porte de sa tente; ses courtisans étendus sur de riches tapis et fumant dans des pipes d'une longueur démesurée; des Turcs réunis en groupes divers, et savourant les histoires que leur racontait quelque iman; des moines syriens, avec des barbes tombant jusqu'à la ceinture, récitant à haute voix leur bréviaire à la lueur d'une chandelle; des marins français, dansant au son d'une clarinette, et des grecs, chantant quelques airs accompagnés du triste son de leurs flûtes; quelques ecclésiastiques de Paris, un diplomate autrichien et deux officiers napolitains en admiration devant ce tableau, qu'animaient tant de nuances diverses; moi-même, enfin, séparé de mon pays par trois mers et par quatre mille lieues de distance, nous semblions tous

nous être donné rendez-vous sur ce point pour représenter dans un seul panorama les physionomies, les langues, les mœurs et la foi des quatre parties du monde.

Mais quel objet commun pouvait réunir dans les étroites dimensions d'un bateau à vapeur un si grand nombre d'individus, venus de pays aussi éloignés les uns des autres? Il n'était pas difficile de le deviner, puisque chacun d'eux en parlait à chaque instant. A l'exception du pacha, de son cortége et d'un ou deux négociants, tous les passagers allaient se prosterner devant le tombeau de Jésus crucifié. Attraction merveilleuse, qui exerce une égale influence dans tous les climats et dans toutes les régions de la terre! Combien l'avait justement pressentie celui qui disait, il y a trois mille ans : « Des » peuples viendront des régions les plus lointaines pour » adorer les traces de tes pas. »

Tripoli, à qui la beauté de son territoire, la prospérité de son commerce, le voisinage de Damas et de plusieurs autres villes populeuses de l'Asie, assurent le plus brillant avenir, occupe, aujourd'hui déjà, dans l'ordre moral, un rang très important. Des écoles où l'on élève plus de trois cents enfants, des missions qui ont pour objet de régénérer et d'éclairer une multitude pour laquelle rien n'existait au delà du monde matériel et d'une foi qui se réduit à des cérémonies extérieures, donnent à cette petite ville une physionomie plus civilisée que celle de toutes les cités bâties sur les côtes de la Syrie. Diverses congrégations religieuses (1) possèdent là des établissements d'éducation, et leur travail infatigable a ramené au catholicisme la plus grande partie des chrétiens qui l'habitent.

(1) Les Franciscains, les Lazaristes, les Carmes et les Jésuites.

Des tronçons de superbes colonnes de granit et de magnifiques chapiteaux, ayant tous visiblement appartenu à des édifices d'une structure vraiment royale, m'annoncèrent que je foulais le sol de quelque cité célèbre en d'autres temps. Je me trouvais à Beyrouth effectivement, et ces témoignages de son antique splendeur, sortis tout récemment des entrailles de la terre, avaient appartenu peut-être au palais ou au théâtre d'Hérode Agrippa. Beyrouth, qui est un grand centre de commerce, appelle naturellement dans ses murs un grand concours d'Asiatiques et d'Européens; sa situation actuelle est très florissante, et sa population l'une des plus considérables de la Syrie (1).

Le mouvement continuel des magasins et des bazars, l'agitation que l'on remarque parmi la foule qui se presse dans ses rues étroites, ce désir prononcé de faire fortune que je trouvais chez tant de milliers d'étrangers domiciliés à Beyrouth, me faisaient apprécier d'autant plus l'abnégation d'autres individus, pareillement étrangers, mais occupés d'affaires d'un tout autre genre que les soucis terrestres et matériels. Parmi ces hommes, il se trouve des représentants de diverses croyances : tous, il est vrai, ont déserté leur patrie pour aller travailler à la propagation des dogmes de leur foi ; tous ont offert un sacrifice apparemment méritoire, en quittant leur famille et leurs amis ; mais tous ne supportent pas les amertumes de la croix, que l'Auteur du christianisme a liées pourtant d'une manière indissoluble à la prédication de sa doctrine.

Lorsque je rencontrais à Beyrouth des missionnaires

(1) Elle renferme de 40 à 50,000 âmes, dont 12,000 sont catholiques.

intéressés dans des spéculations commerciales, des missionnaires accompagnés des personnes qui doivent être les plus chères à leur cœur, leurs femmes et leurs enfants; des missionnaires, enfin, qui habitent leurs propres maisons, entourés des aisances qui rendent la vie commode en tous lieux, je ne pouvais certainement pas comparer leur sacrifice à celui qu'inspire à d'autres ouvriers évangéliques l'Auteur de ces paroles : « Je vous » envoie comme des agneaux au milieu des loups. Ne » portez ni bourse, ni chaussures, ni provisions; mangez » ce que l'on vous servira, et annoncez à tous le royaume » de Dieu. »

Chacun est libre d'apprécier la chose à son point de vue personnel ; mais, en dépit des éloges dont les meetings bibliques de Londres et de New-Yorck ont comblé les évangéliques, les résultats de ces deux genres de propagande sont essentiellement différents entre eux.

Un de ces missionnaires s'entretenait un jour, à Alep, avec un gentilhomme russe qui faisait le voyage d'Orient, et lui parlait des travaux qu'il avait entrepris déjà parmi les diverses communions chrétiennes, mais dont le résultat ne pourrait être que l'œuvre du temps et de la réflexion de ceux qu'il se proposait de convertir.

« Pourquoi ne travaillez-vous donc pas en prêchant » de vive voix, comme les Apôtres? lui demanda le » Russe.

— Ah ! c'est que les temps sont changés; tout homme » qui a la Bible entre les mains a tout ce qu'il lui faut » pour se convaincre de la vérité du christianisme.

— Mais il est nécessaire pourtant que vous lui expli- » quiez les passages obscurs. Comment voulez-vous, en » effet, que le premier venu parmi ces Orientaux igno- » rants et grossiers, comprenne la vertu du christianisme

» en lisant simplement le texte de la Bible ? Si on ne leur
» donne les explications nécessaires, vous pouvez être
» sûr que les Bibles qu'on leur distribuera auront le
» même sort que les milliers d'exemplaires que j'ai vus
» mis très inutilement en dépôt à Alep.

» Mais permettez-moi une autre question : Pourquoi
» travaillez-vous à convertir ceux qui sont chrétiens ?
» Est-ce que, par hasard, le protestantisme, que vous en-
» seignez, vaut mieux que l'*orthodoxie,* que nous profes-
» sons, nous autres, et qu'eux-mêmes professent aussi ?
» Allez donc prêcher les Turcs, les Arabes, qui ne con-
» naissent point Jésus-Christ, mais ne servez pas de
» pierre d'achoppement à ceux qui le connaissent et le
» confessent !

— Que voulez-vous, Monsieur, je dois *missionner,* parce
» que je suis payé pour cela par la propagande de New-
» Yorck, et il m'est plus facile de le faire parmi les
» Grecs, dont je connais l'idiome, que parmi les Arabes
» et les Turcs, dont les langues me sont tout à fait
» étrangères. Les papistes travaillent avec beaucoup
» d'activité chez les infidèles, en leur parlant leur propre
» idiome ; j'en fais autant en m'adressant aux *orthodoxes*
» et aux catholiques, dans la langue qu'ils parlent, pour
» leur recommander la lecture de la Bible. »

Cette réponse ne satisfit pas complétement le gentil-
homme russe, qui considérait comme un véritable at-
tentat la propagande exercée par un ministre de l'Amé-
rique du Nord parmi les membres de sa communion.
Aussi, en me racontant cette anecdote, il me répétait
souvent ces mots, avec le ton de la surprise et du mé-
contentement : « Je dois *missionner,* parce que je suis
» payé pour cela par la propagande de New-Yorck ! »

« Le plus beau spectacle que présente l'Eglise ro-

» maine, dit un protestant, c'est celui des nombreuses » missions, dans lesquelles ses apôtres se montrent ani- » més du zèle le plus ardent. C'est là un fait incon- » testable, qui honore au plus haut degré cette Eglise, » et nous sommes les premiers à le reconnaître. » C'est à ce genre d'apôtres, en effet, qu'appartiennent les hommes que nous voyons, avec une abnégation au-dessus de tout éloge, prêcher dans les temples, soigner les malades dans les hôpitaux et se livrer à l'enseignement dans les nombreux établissements ouverts à Beyrouth.

La patience qu'inspire la charité chrétienne peut seule triompher des obstacles sans cesse renaissants que rencontre en Orient la diffusion des lumières, surtout lorsqu'il s'agit d'y faire participer les femmes. Imbus par l'islamisme des idées les plus fausses au sujet de la mission de la femme, les Orientaux considèrent non-seulement comme inutile, mais encore comme préjudiciable de lui accorder la moindre espèce d'instruction. « Pour les » hommes l'enseignement peut être utile, celui des lan- » gues surtout, disent-ils; mais à quoi bon l'éducation » des femmes, dont le ministère doit se borner aux soins » de leur ménage et de leurs enfants? »

La paresse naturelle à ces peuples, leur mobilité d'humeur et la différence des cultes sont autant d'écueils contre lesquels pourrait se briser toute entreprise qui ne serait point fondée sur cette inépuisable charité qu'inspire l'Evangile. Le Turc, le Grec, le Syrien et l'Arménien recommandent expressément chaque jour au recteur du collége ou à la supérieure du monastère de ne point porter atteinte aux croyances religieuses de leurs enfants; comme si l'erreur pouvait sympathiser avec la vérité, ou la lumière s'associer avec les ténèbres!

Les évêques grecs sont allés encore plus loin. Eux qui

n'ont jamais ouvert le moindre collége pour instruire la jeunesse de leur propre communion, ils condamnent, dans de longues lettres pastorales, les pensionnats de jeunes filles dirigés par des religieuses catholiques, et quelques-uns mêmes ont entrepris d'arracher violemment de ces asiles de l'indigence les orphelines recueillies par la miséricorde et par la charité : à Constantinople, à Smyrne et à Beyrouth, ces faits sont tout récents. Or, bien loin d'engager les élèves dissidents à assister aux instructions qui se font pour les catholiques, les supérieurs laissent à chacun d'eux la plus entière liberté d'agir en ce qui concerne la religion. Mais les impressions efficaces de « cet Esprit qui souffle où il veut, » qui donc serait assez puissant pour les effacer, ou assez prévoyant pour en pressentir et en neutraliser l'effet? Quelquefois l'exemple, quelquefois la curiosité, plus souvent l'aiguillon de la conscience, ont été le principe de conversions éclatantes opérées au sein de ces établissements.

J'eus l'occasion d'apprendre un événement de ce genre, dans lequel l'innocence, sollicitée d'agir contrairement aux convictions du cœur, a su éveiller en sa faveur les sympathies les plus nobles et les plus généreuses. Une jeune personne, fille de M. ***, riche négociant de Beyrouth, demanda un jour avec instance à ses parents la permission de rester au pensionnat pendant la durée d'une retraite par laquelle les jeunes filles catholiques se préparaient à la première communion.

« Et que ferez-vous là? lui dirent ses parents; vous ne pouvez ni assister à la messe des catholiques, ni écouter les sermons de leurs prêtres; que ferez-vous donc au pensionnat pendant ces trois jours entiers? » Mais le cœur et la conviction entraînaient irrésistiblement la jeune Hélène au sein de l'unité.

« Je suis convaincue, disait-elle à ses parents en fondant en larmes, je suis convaincue que le catholicisme est la véritable Eglise, dont la nôtre n'est qu'une branche violemment retranchée : j'ai seize ans déjà ; pourquoi ne me permettriez-vous pas d'entrer dans son sein ? Laissez-moi obéir à la voix de ma conscience... Je meurs au lieu de vivre tant que je serai séparée de l'unique troupeau de Jésus... »

Mais ces parents, insensibles au cri de la conscience tourmentée de leur fille, insensibles à ses prières et à ses larmes : « Tranquillisez-vous, lui disaient-ils, » l'Eglise grecque et l'Eglise latine sont la même, et le » patriarche de Constantinople est évêque autant que le » Pontife romain. Vous ne serez jamais catholique, parce » que vos parents ne le sont point. »

Une pareille réponse constitue l'outrage le plus grave aux droits de la conscience ; néanmoins la jeune fille persévérait encore dans sa résolution lorsque j'eus occasion de la connaître au pensionnat.

Ce n'est point là un fait isolé : des personnes convaincues jusqu'à l'évidence de la nécessité et de la vérité de l'unité catholique, ressentent le plus vif désir de l'embrasser ; mais leur résolution vient se briser contre le caprice ignorant de ceux dont elles dépendent, et qui leur disent, comme les parents d'Hélène : « C'est la même chose ; » à moins qu'ils ne témoignent leur opposition d'une manière pire encore, c'est-à-dire plus brutale et plus conforme aux allures brusques et grossières de cette sorte de gens.

Il est une autre institution d'une grande importance que j'ai vue fonctionner à Beyrouth, avec un immense profit pour la civilisation : c'est l'école normale des filles, la première de ce genre qui existe en Orient.

Les écoles du Liban étaient dirigées par des personnes tout à fait impropres à l'importante mission de former le tendre cœur des enfants, lorsque le pensionnat de Beyrouth, venant au devant de ce besoin, s'est chargé de former des institutrices recommandables par l'étendue et la variété de leurs connaissances, par la solidité de leurs principes et surtout par l'exemple de leurs vertus.

Dans le voisinage de ce grand établissement, où l'action catholique développe avec tant d'efficacité le germe de la vie et de la civilisation chez les peuples orientaux, je vis un autre vaste édifice, à la porte duquel une foule considérable semblait attendre quelque chose avec empressement. Je m'approchai de cet endroit, et, mêlé à ceux qui entraient, je me trouvai dans l'une des salles de l'hôpital de Saint-Vincent-de-Paul. Un médecin français prescrivait des ordonnances, et quatre sœurs de la Charité remplissaient les fonctions de chirurgien et de pharmacien en faveur de cette multitude de pauvres, venue de loin pour consulter sur ses maux divers.

Un homme à barbe blanche, plus longue que celle des autres, et d'une physionomie grave et taciturne, appela mon attention au milieu de la foule. Il portait une robe traînante, comme les Turcs, mais sans le turban roulé autour d'une calotte qui distingue ceux-ci, et à l'expression triste et mélancolique de sa physionomie, chacun aurait compris facilement les peines que lui causaient les souffrances de deux enfants, couverts d'une lèpre douloureuse, qu'il conduisait par la main.

Aussitôt qu'ils furent arrivés devant la porte, le plus petit, lâchant la main de son père, se dirigea d'un pas rapide et incertain vers l'une des religieuses, qui, en le voyant venir, courut à lui, le prit dans ses bras, le porta

au médecin et revint bientôt après chercher son frère avec le même empressement. Le docteur visita les plaies, dont la religieuse souleva l'appareil, et celle-ci, l'opération terminée, alla chercher les remèdes nécessaires et les appliqua bientôt après, avec autant d'empressement et d'affection qu'une mère en aurait mis à l'égard de ses propres enfants.

Je désirais savoir qui était cet homme, dont la petite famille inspirait tant d'intérêt à ces bonnes sœurs, et je le demandai à celles-ci elles-mêmes, qui me répondirent : « C'est un pauvre Juif, dont les enfants souffrent » depuis longtemps ; il vient tous les jours à la même » heure pour les faire panser. » Un Juif était donc l'objet qui inspirait une affection si vive à des sœurs de Charité ! Combien cette vertu est belle lorsque, fidèle à suivre la voie que lui trace l'Evangile, elle se répand sur tous, sans faire aucune acception de personnes.

La propagande de Rome a confié aux Capucins la paroisse de Beyrouth, et ces religieux dirigent, en outre, les écoles publiques établies pour les enfants. Ils sont secondés par les Franciscains et les Jésuites, et le fruit de leurs travaux combinés se fait heureusement sentir dans les mœurs et dans l'instruction des chrétiens de ce pays.

J'éprouvais, en revanche, une impression bien pénible à la vue des cortéges repoussants qui défilaient ordinairement dans les rues en revenant des mosquées, où ils étaient allés présenter quelque enfant qui sortait pour la première fois de la maison, après avoir subi la cruelle flétrissure qu'impose à ses fidèles la loi du Koran. Ceux des personnes riches, précédés de tambours et de musiques, fixaient davantage l'attention de la foule; ce qui ne faisait que les rendre plus odieux encore à l'imagination.

Je vis passer deux de ces enfants, montés sur des chevaux richement harnachés, vêtus de manteaux écarlates, portant à la main des épées d'argent, et entourés d'esclaves qui tenaient les chevaux par la bride. Les ulémas les suivaient, et une foule de petits garçons les saluaient par de joyeuses clameurs, comme si ce jour eût été celui de leur triomphe.

De pareils spectacles n'ont rien de surprenant pour ceux qui y sont habitués ; quant à moi, qui ne les connaissais pas encore, ils me révoltaient comme un usage barbare et comme l'expression d'une loi cruelle, qui enlève à l'homme toute dignité spirituelle, en lui laissant pour unique religion des signes matériels, dépourvus de toute signification raisonnable et qui ne sauraient produire aucun effet avantageux à l'humanité.

Les mahométans, malgré cela, en accomplissant le cérémonial, donnent à ces signes une grande importance et célèbrent par leurs démonstrations le glorieux titre de soldat de Mahomet que l'enfant vient d'obtenir au prix des incisions douloureuses faites dans son corps par le couteau de l'uléma. Mais le peuple qui se précipite en foule pour acclamer ceux qui viennent d'obtenir une pareille distinction n'y attache certainement pas une aussi grande importance ; il va là parce qu'il s'attend à recevoir quelque pièce de monnaie, et une fois qu'il l'a reçue, il perd à jamais le souvenir du triste cortége, qu'il n'a suivi que par intérêt.

Telle est la majesté des grandes cérémonies mahométanes !

CHAPITRE X.

Spectacle imposant offert par le mont Liban. — Les cèdres plantés sur son sommet. — Les Maronites. — Les Druses. — Suppositions d'A. Dumas.— Le véritable veau d'or. — Missions des évangéliques dans le Liban. — Témoignages d'une fervente piété. — Laures des anciens anachorètes. — Le patriarche maronite et ses soixante-sept monastères. — Grands séminaires. — Le clergé maronite. — Les religieuses arabes. — Aphec. — Coup d'œil sur Balbec. — Damas. — Ibrahim-Pacha et les derviches. — Condition des chrétiens améliorée. — Le patriarche catholique. — Une douloureuse histoire.— Souvenirs. — Djoun. — Lady Esther Stanhope. — Sidon, Tyr. — Les puits de Salomon. — Les montagnes de Saron. — Ptolémaïde. — Trait touchant d'abnégation.

Dans le Nouveau-Monde, j'avais contemplé quelquefois les cimes argentées des Andes, qui, s'élevant du sein de la terre des Esquimaux, traversent majestueusement les immenses régions de l'Amérique et viennent expirer dans les flots orageux soulevés par la lutte éternelle des deux Océans. Ce magnifique spectacle, présenté par la *grande Cordilière* sur la surface d'un monde qu'elle parcourt en entier, je le voyais se reproduire, à quelque distance de Beyrouth, dans une autre suite de montagnes élevées, qui, si elles n'offrent pas à l'œil les masses énormes de ces géants de la création, compensent surabondamment ce qui leur manque sous ce rapport par l'imposante majesté, en même temps que par la gracieuse symétrie de leurs formes, symbole des œuvres les

plus privilégiées et les plus parfaites du Créateur. « Voilà le mont Liban, me disais-je à moi-même en » commençant à gravir ses sentiers scabreux ; voilà le » Liban, *symbole de la gloire du Seigneur, et dont le sol* » *produit en abondance les plantes de toutes les vertus.* »

Les cèdres, uniques restes de la splendeur du Liban, s'élèvent sur un terrain situé à six mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Mais le Liban se voit humilié désormais ; ses cèdres les plus robustes sont tombés sous la coignée meurtrière, et ses rameaux les plus touffus sont disséminés aujourd'hui dans l'étendue de la vallée. « Ouvrez vos portes, ô Liban, et que le feu dévore vos » cèdres. Hurlez, sapins, parce que les cèdres sont tom- » bés ; ceux qui étaient si élevés ont été détruits. Faites » retentir vos cris, chênes de Basan, parce que le grand » bois, qui était si fort, a été coupé (1). »

Cette plainte douloureuse des prophètes, lue sur les dépouilles du Liban, nous fait voir l'orgueil et la présomption de l'homme humiliés par l'écho de cette voix si puissante, qui, par son souffle seul, déracina les cèdres, brisa leurs énormes rameaux, et les dispersa comme des plumes chassées par le vent.

Isaïe annonçait que les forêts du Liban seraient détruites par le fer, et réduites à un si petit nombre de cèdres, qu'un enfant même pourrait les compter : le simple aspect des lieux nous démontre toute la vérité de la prophétie ; il y a deux cents ans que l'on voyait vingt-trois cèdres encore, et, aujourd'hui, c'est à peine s'il reste la moitié de ces patriarches du monde végétal, de ces témoins des âges bibliques, suivant l'heureuse expression d'un voyageur contemporain.

(1) Zacharie, XI, 1-2.

Placé sur la cime du Liban, devant ces arbres qui ont vu mille générations différentes se succéder les unes aux autres, qui ont senti l'influence de cent monarchies et de cent législateurs, je découvrais, en portant les yeux au loin, la perspective la plus majestueuse et la plus intéressante qu'il soit possible d'imaginer. Je foulais aux pieds le sol du royaume de Tyr, où trente mille hommes, choisis dans Israël, vinrent jadis couper des cèdres sur le Liban; j'apercevais dans le lointain les eaux de la grande mer, où mille embarcations recevaient les bois de construction destinés à la maison du Seigneur; je voyais les terres de cet Assur, dont les forces étaient comparées à celle des tourbillons de la haute mer; je contemplais le Thabor et le Carmel, dont les pics se détachent parmi les autres montagnes avec toute la beauté d'une fleur du printemps, et j'allais entrer dans cette Palestine, où coulèrent des ruisseaux de miel et de lait pour nourrir les enfants de Jacob.

Mais, dans les sinuosités de la montagne, je n'entendais plus retentir la hache de ces innombrables bûcherons, et la grande mer ne balançait plus sur ses ondes un seul navire destiné à recevoir les cèdres du Liban: la puissance d'Assur a disparu, et ses régions sont ensevelies dans le silence; le Thabor a vu passer sa gloire, le Carmel est flétri désormais, et la Palestine transformée en un vaste monceau de pierres. J'aurais voulu appeler à haute voix Hiram et les princes de Juda pour leur demander où était leur antique gloire? Mais, hélas! tous ces hommes ont passé aussi... J'aimai mieux interroger les prophètes; ceux-ci vivent encore, et ils me répondirent: « Le Seigneur a renversé les cités et les a » laissées dans la solitude; il a expulsé et détruit leurs » habitants, afin que le monde entier sache que Dieu est



» le Roi des rois, et qu'il tient dans sa main tous les
» empires de la terre. »

Deux nations constamment rivales peuplent le Liban, ainsi que ses environs, et leur diversité d'origine, de croyance et de mœurs, les précipite souvent l'une contre l'autre.

Les Maronites arrivèrent les premiers au mont Liban, sous la conduite du pieux évêque de Botriz, Maron, qui, réunissant autour de son monastère de Kanobin les chrétiens fugitifs devant les violences des Arabes, les maintint dans la foi par son exemple et par ses instructions. Grossissant leurs rangs de ceux qui cherchaient à se soustraire aux nouvelles persécutions suscitées en divers lieux de l'Asie contre le christianisme, les Maronites arrivèrent à former un peuple nombreux, qui, par sa valeur et sa discipline, se fit bientôt respecter de l'empire ottoman. Ils furent compris dans le royaume de Jérusalem pendant les croisades; et, subjugués depuis par les musulmans, au milieu des souffrances de tout genre que cette domination leur fit connaître, ils surent conserver comme le plus précieux des biens la pureté de leur foi catholique : ils se distinguent, en outre, par la douceur de leur caractère, par leur fidélité et la simplicité de leurs mœurs.

Tandis que les peuples orientaux semblent endormis dans la nonchalance, le Maronite déploie une incessante activité. Son humeur entreprenante le conduit en tous lieux, et, dans le commerce comme dans l'agriculture, il ne néglige aucun sacrifice pour mener à bonne fin les combinaisons les plus hardies. La culture du Liban lui-même fournit une preuve de cette vertu, si honorable pour son nom. « Ces terrains, qu'on voit si bien cultivés
» aujourd'hui, ont été conquis jadis palme après palme;

» la terre qui les féconde a été apportée là dans des paniers, et la plantation de chacun des arbres a coûté ce que coûterait en Europe un verger tout entier. Après cet immense travail, chaque fois que vient le temps de la récolte, il faut soutenir des luttes incessantes, et se tenir prêt à repousser toute sorte d'attentats. Les neiges de l'hiver, les gelées du printemps, la chute des rochers entraînés par les crues subites, les torrents formés par les orages, tous ces accidents tiennent ce peuple sous le coup d'une menace perpétuelle. Mais, à force d'industrie, il a pu frayer une route à l'impétuosité des eaux, opposer des obstacles à la chute des rochers, soutenir le sol, déblayer les décombres et prévenir toute espèce de cataclysmes (1). »

Les Druses, l'autre de ces deux peuples, doivent leur origine à Dourzi, Turc de naissance et mahométan de religion. Ils adorent le calife Haken, qu'ils considèrent comme un prophète aussi saint que Mahomet, et aussi plusieurs divinités représentées sous des figures d'animaux. Suivant leur foi, le calife Haken reviendra sur la terre, au jour du jugement universel, pour récompenser tout homme, suivant ses mérites ; les chrétiens et les juifs ne pourront avoir aucune part au royaume éternel qu'il a promis, et ils demeureront errants dans toute la terre, jusqu'à ce qu'ils aient expié le crime de leur aveuglement. L'Evangile est pour eux une prophétie, qui attend aujourd'hui encore son accomplissement et dont la réalisation aura lieu parmi les Druses.

Exilés de la Mecque, ils cherchèrent jadis un abri et une patrie nouvelle dans les montagnes du Liban : la perfidie et la cruauté furent toujours leur caractère na-

(1) *La Syrie moderne.* (Jules-A. David.)

tional; leur brigandage, ainsi que leur mauvaise foi, les ont rendus célèbres dans tous les pays de l'Orient, et l'on s'étonne vraiment qu'avec d'aussi tristes qualités, ils aient pu mériter les sympathies de l'une des puissances les plus considérables et les plus éclairées de l'Europe.

Dans l'imagination du sieur Alexandre Dumas, par exemple, « les Druses descendent des Israélites qui adorèrent le veau d'or dans le désert; ils conservent encore les croyances de leurs pères, et leurs femmes portent sur la tête une corne de vache, comme un triste vestige de leur idolâtrie. Les pauvres la mettent telle qu'elle a été arrachée du front de l'animal, et les riches la font garnir d'or et d'argent (1).

De pareilles bévues ne sont pas rares chez les écrivains qui cherchent dans la nouveauté un attrait de plus pour leurs compositions; et la fable qu'on vient de lire n'est pas la première atteinte portée à la vérité dans les écrits d'un romancier très jaloux de ce genre de mérite pour les siennes.

Les femmes des Druses, au lieu de ces cornes dorées qui n'ont jamais existé que dans l'imagination de Dumas et autres *historiens* du même genre, portent sur leur tête un long tube d'argent ou de cuivre, large à la base et de forme presque pyramidale, qu'elles attachent fortement avec des rubans et des chaînes de métal. Les voiles blancs attachés à la pointe de cet ornement ridicule, tombent jusque sur leurs pieds et leur donnent l'air de véritables fantômes.

Le veau qu'adorent les Druses est une image du dieu Haken : les ministres de leur culte appartiennent indis-

(1) *La Presse.* (A. Dumas.)

tinctement aux deux sexes et sont distingués par le nom de sages (*akal*). Ils se réunissent tous en certains lieux déterminés, non pour se livrer à la prière, dont ils n'ont pas l'idée, mais pour s'occuper d'affaires mystérieuses, relatives le plus souvent à des forfaits ou aux plus coupables actions. Fanatique et ignorant, le peuple druse croit que tout lui est permis, et il commet sans scrupule les plus grands crimes dès le moment où il peut compter sur le secret.

A certain jour déterminé, les prêtres et les prêtresses réunis célèbrent une fête, dans laquelle des scènes lubriques succèdent à la lecture d'un discours prononcé par le plus ancien des akals, et les fruits qui naissent de cet acte religieux sont sacrés et réputés prédestinés, quelles que soient, du reste, les œuvres de leur vie. Le catéchisme des Druses offre certains rapports avec celui des francs-maçons, en ce qui concerne l'emploi des signes mystérieux et le secret inviolable qu'il fait promettre à ses initiés.

Ces peuplades ont reçu la visite d'une mission évangélique, sortie de New-Yorck, et qui, après avoir travaillé sans succès à Beyrouth, est venue fixer sa résidence dans l'un des sites les plus délicieux du Liban. Mais ni les Druses, ni les Maronites, ni aucun des Orientaux ne sympathisent avec les froides et abstraites doctrines des évangéliques; la mission d'Abeih aura le même sort que toutes celles de l'Orient aussitôt que l'or des sociétés bibliques cessera de soudoyer ses apôtres; et alors la mission des évangéliques aura vu sa fin, sans pouvoir se glorifier d'avoir obtenu le moindre succès de quelque importance.

Dans la vallée de Kadisca, on voit encore les grottes habitées jadis par des milliers d'anachorètes et de soli-

taires. Il serait impossible de trouver une voix plus éloquente que celle qui demeure écrite dans ces livres éternellement ouverts, et qui accusent la froideur de notre siècle en lui mettant sous les yeux la vie si fervente de ces hommes de pénitence et de ces amants de la solitude. Pendant les huit premiers siècles du christianisme, ceux qui embrassaient un pareil genre de vie, plus rigoureux, sans contredit, que celui des moines, choisissaient des grottes contiguës les unes aux autres, auxquelles ils donnaient le nom de *laures*, et qu'ils plaçaient sous la direction du monastère le plus voisin.

Ce genre de vie, loin d'une société dont les intrigues et la corruption leur étaient bien connues, trouva bientôt de si nombreux imitateurs, que l'histoire nous représente les déserts de Nitrie et de la Thébaïde, les solitudes du Liban et de la Palestine, comme remplis de *laures*, peuplés par des milliers d'anachorètes. Aujourd'hui, que les mœurs des chrétiens ont si fort perdu de la ferveur qui les caractérisait dans les siècles primitifs, on voit peu d'hommes qui aillent se renfermer dans ces sombres retraites; néanmoins, j'ai entendu dire qu'il existait encore quelques-uns de ces solitaires dans les parages les plus isolés de Kadisca, et j'ai vu des croix plantées par d'autres dans les vallées désertes de la mer Morte et du Jourdain.

Le patriarche maronite a sous sa juridiction soixante-sept couvents, qui renferment près de quatorze cents moines, et quinze monastères habités par trois cents religieuses. Plusieurs personnes trouveront sans doute extraordinaire un pareil nombre de reclus, et la pensée leur viendra tout naturellement de rechercher ce que peuvent faire, renfermés dans les monastères, un si grand nombre de sujets des deux sexes. La réponse ne sera

pas difficile, car la conduite des moines est beaucoup moins mystérieuse que celle des clubs, leurs mortels ennemis.

Cette conduite est admirablement nivelée par une règle commune à tous, l'amour de Dieu et du prochain, et jusqu'à la moindre de leurs actions doit se conformer à une constitution qui est particulière à chaque institut. Cette règle, cette constitution, n'ont pas été le fruit du travail de sociétés secrètes semblables à celles qui dirigent aujourd'hui les hommes chargés de volcaniser l'Europe en préparant le cataclysme qui la précipitera dans le chaos ; non, certainement : elles sont l'œuvre de mûres délibérations, soumises à l'approbation de l'autorité compétente, et mises en pratique sous la protection garantie par les lois de chaque pays.

Néanmoins, nous devons entrer dans quelques détails au sujet des moines du mont Liban, et dire à quoi s'occupent les habitants de leurs soixante-sept monastères.

Les nations éclairées, avant d'arriver à la perfection de la culture intellectuelle, ont parcouru les divers degrés de l'échelle sur laquelle les Maronites sont demeurés stationnaires, et de ces monastères, emportés par l'ouragan furieux de la révolution, sont sortis les sujets qui ont donné l'impulsion à leur mouvement progressif. Ce service rendu jadis à l'Europe par les ordres religieux, c'est celui que les moines rendent aujourd'hui encore à la société sur le mont Liban, et, quoique arriérés, sans doute, sous le rapport des connaissances scientifiques, ils enseignent suffisamment les premiers rudiments de la science humaine et parfaitement celle qui est le principe fondamental de toutes, la science de la foi.

Mais ils font plus encore : ils enseignent à travailler la terre, à semer et à récolter ; leur terrain est le mieux

cultivé de toute la montagne, et ils ont su, à la sueur de leur front, utiliser jusqu'aux rochers eux-mêmes dans l'intérêt de leurs plantations. Ils ont des ateliers, où ils enseignent les professions de forgeron, de charpentier, et le dessin; ils sont tailleurs, cordonniers, et reçoivent des apprentis pour ces divers états ; ils protégent, en outre, les faibles, secourent les pauvres et rétablissent la paix dans les familles agitées par la discorde. Ils divisent les heures du jour entre le travail et la prière, parce que leurs soins ont pour objet non-seulement la société matérielle et visible, mais encore cette société spirituelle et invisible dont tous les chrétiens font partie. Voilà quelles sont les occupations des quatorze cents moines du mont Liban.

Au monastère de Keshaja, résidence de l'abbé général de l'ordre de Saint-Antoine, je vis fonctionner l'imprimerie qui pourvoit toutes leurs écoles d'alphabets et de livres en tout genre. Pour apprécier le mérite de cet établissement, il faut savoir à quel prix on est arrivé à le placer dans un pareil endroit. Chose singulière! toutes les imprimeries que j'ai trouvées dans l'intérieur de la Syrie, en Palestine et dans la haute Egypte, occupées à répandre la civilisation, appartiennent exclusivement à des ordres religieux : aux Franciscains, aux Lazaristes, aux Dominicains, aux Jésuites et aux autres congrégations. Ceux qui, en Europe et en Amérique, s'intitulent *propagateurs des lumières*, ne sont certes pas allés établir des imprimeries sur les roches escarpées du mont Liban, ni dans les climats meurtriers de Ninive ou d'Aboukir; là où se trouvent leurs intérêts matériels, c'est là seulement qu'il y a pour eux des ténèbres à dissiper, des hommes à racheter de l'ignorance. Les *moines* sont allés porter la vraie civilisation dans des

lieux où ces hommes n'iront eux-mêmes bien certainement jamais.

Les colléges sont nombreux au Liban, et parmi ceux que dirige le clergé indigène, celui d'Ainvaraca est très avancé comparativement aux autres. Leur jeune directeur, Maronite de naissance et élève de la Propagande de Rome, en outre des idiomes orientaux, qui lui sont familiers, possède quelques-unes des langues de l'Europe, dont il a introduit l'étude dans son collége. Celui de Ghazir, dirigé par les Jésuites, recevait les élèves les plus distingués des séminaires indigènes, que les évêques lui envoyaient pour compléter leur éducation, jusqu'au moment où les troubles de l'Europe, en 1848, privèrent ses directeurs des ressources nécessaires pour le soutenir. Près de cent élèves appartenant généralement aux familles les plus aisées, et un nombre considérable d'autres qui sont élevés gratuitement, complètent aujourd'hui le personnel de l'établissement dont il s'agit.

Ces trois hommes, pleins de zèle, qui affrontent toute espèce de contradictions pour rendre heureux leurs semblables ; ces trois hommes, qui vivent isolés et sans autre société que celle des idiots du Liban et des barbares du désert ; ces trois hommes, qui ne connaissent d'autres aisances que les dures privations de la vie religieuse, quelle espérance les soutient donc dans leur vie d'abnégation et de sacrifices? me demandais-je à moi-même. Sera-ce la perspective de thésauriser les biens de la terre? Mais, je les ai vus manquer plus d'une fois de ce qui était le plus indispensable à leurs besoins personnels. Sera-ce pour le frivole plaisir d'entendre accoler à leur nom des titres aussi pompeux, aussi sonores que celui de *prince du Liban?* Ah, bien moins encore, car cette ridicule vanité, si elle réussissait par hasard à humilier les

prétentions de quelques rivaux, ne pourrait leur procurer de bien vives satisfactions d'amour-propre dès le moment où ils manquent de revenus pour soutenir un rang imaginaire.

Il y a donc un autre but pour ces hommes, un autre intérêt, que ne soupçonnent même pas ceux qui n'ont jamais fait mille lieues à travers les mers et les déserts pour aller examiner de près leur noble conduite. Tandis qu'en Europe et en Amérique la presse était en mouvement, soit pour attaquer, soit pour défendre la compagnie de Jésus et ses membres, ceux-ci, jouissant de la douce tranquillité qu'inspirent à l'âme l'innocence et la vertu, s'occupaient uniquement de l'éducation de leurs élèves et s'exerçaient eux-mêmes dans les langues arabe et égyptienne, pour traverser ensuite le désert de l'Arabie et aller prêcher la foi et la civilisation au delà du Nil et de la colonne de Pompée, dans des idiomes inconnus en Europe. Le collége de Ghazir a des succursales à Beljafa, à Raifun, et les Jésuites possédèrent jadis celui que les Lazaristes dirigent aujourd'hui à Antoura avec les résultats les plus satisfaisants.

Au séminaire de Bonsmar on élève, sous les yeux du patriarche, qui y a fixé sa résidence, les jeunes Arméniens destinés au sacerdoce. Cette localité, située à peu de distance d'Alep, de la Cilicie et de la Cappadoce, qui furent successivement les métropoles de l'Arménie catholique, offre aux patriarches les moyens de veiller d'une manière plus efficace aux intérêts que leur a confiés l'Eglise. Le séminaire de Bonsmar, pépinière depuis longtemps féconde de dignes évêques et de prêtres zélés, poursuit activement la grande œuvre, qu'elle a entreprise, de ramener à l'unité la partie de la nation qui s'est violemment arrachée de son sein.

Le clergé maronite est nombreux, et comme il n'a pas été généralement élevé dans les séminaires, beaucoup de ses membres laissent à désirer sous le rapport de l'instruction ; mais, en revanche, il se recommande par une foi vive et sincère, par une piété solide, par l'abondance du zèle et de la charité. Chacun de ses membres appartient d'ordinaire au clergé d'une église quelconque, et comme ces églises sont pauvres, il s'ensuit naturellement que les prêtres sont pauvres aussi.

Les églises bâties dans le Liban sont au nombre de trois cent cinquante-sept. J'en ai vu quelques-unes ornées d'images de papier, et dont les ornements sacrés, usés jusqu'à la corde, pouvaient à peine couvrir les habits, pareillement détériorés, du prêtre célébrant; mais sa dévotion et celle des fidèles compensaient amplement ce qui, en d'autres circonstances et dans d'autres lieux, aurait pu constituer une très grande irrévérence. A Karva, à Miruba, à Even et dans d'autres localités, j'admirai non moins l'empressement des fidèles à s'approcher des sacrements que l'infatigable activité de leurs prêtres, toujours disposés à les administrer : soir et matin, ces pauvres églises étaient remplies de monde.

Le clergé maronite se conforme au calendrier romain pour la division du temps et la célébration des fêtes ; il fait usage de la langue syriaque à la messe et aux offices, excepté en ce qui concerne l'épître et l'évangile, qui sont chantés en arabe, pour la commodité du peuple ; ses ornements sacerdotaux et pontificaux sont ceux que prescrit le rite romain.

A l'ombre des églises et dans des maisons non moins pauvres qu'elles, il n'est pas rare de voir suspendue devant la porte une clochette, incessamment agitée par des mains enfantines, mains rendues plus faibles encore par

le sexe auquel elles appartiennent. Le voyageur qui demande à pénétrer dans ces humbles réduits découvrira dans leur intérieur un spectacle plus beau mille fois que l'antique splendeur du mont Liban. Il verra des communautés de vierges entièrement ignorées de tous, excepté des enfants qui vont les trouver chaque jour pour recevoir leurs leçons ; il verra des êtres angéliques, dont le corps et l'esprit sont entièrement voués, soit à l'école, soit, dans le silence de la méditation, à procurer la félicité d'un monde auquel les attachent, non plus les liens de la chair, qu'ils ont brisés, mais les liens infiniment plus saints de la charité de Jésus-Christ. Oh ! quel spectacle attendrissant de voir ces asiles de la vertu se remplir de petits enfants, auxquels leurs pauvres habitantes dispensent d'une main prodigue le plus précieux des trésors ! Ces humbles religieuses appartiennent à l'ordre de la Visitation, et dans quelques-uns de leurs couvents, il y a des sujets dont les familles sont venues de l'Arabie.

En descendant le Liban par le versant oriental, je n'aperçus rien de semblable au côté que je venais de visiter ; au lieu de villages, de jardins, d'églises et de monastères, je ne voyais qu'un pays désert et des rochers dépouillés de toute végétation. Je trouvai quelques arbustes en entrant dans l'antique Célésyrie, mais ils étaient flétris et desséchés par les ardeurs d'un soleil dévorant. Il est impossible de décrire les sentiments que l'on éprouve à la vue de cet immense pays, presque entièrement désert, et dans lequel, à des époques reculées, se sont accomplis des événements mémorables, dont l'Ecriture sainte nous a conservé quelques souvenirs.

D'Aphec, qui servit de refuge à Bénadab, roi de Syrie, vaincu par Achab, il ne reste que les ruines d'un grand temple, que quelques-uns croient être celui de Vénus

Aphacite, et pas le moindre vestige de cette muraille énorme dont un seul pan, dans sa chute, écrasa, dit-on, vingt-sept mille soldats.

Balbec offre un tableau dessiné, comme le précédent, sous la sinistre influence de l'amertume et de la désolation. Il y a, toutefois, une différence entre l'un et l'autre; les ruines de la célèbre cité du Soleil, la fameuse Héliopolis, semblent du moins animées de temps en temps par le murmure confus d'une population hétérogène, composée d'habitants chrétiens, juifs et musulmans. Le grand temple de Baal présente l'aspect d'un vaste cimetière, dont les tombes seraient les colonnes tronquées, les chapiteaux renversés et les corniches dispersées sur toute la surface du pavé de l'intérieur.

Et quels sont les objets que le voyageur va visiter à travers ces amas de décombres ? Les cabinets ruinés où les prêtres païens se livraient secrètement aux pratiques superstitieuses de leur culte; les trônes et les niches occupés jadis par les statues des idoles, symboles des vices hideux qui souillaient ces fêtes nocturnes. Si la magnificence d'ensemble et de détails que l'on remarque dans la plupart de ces ruines, surprend l'architecte qui les contemple dans l'extase de l'admiration, l'intelligence, pénétrant bien au delà de ce que voient et palpent les sens, frémit d'horreur au souvenir des excès que lui rappellent ces débris et cette même terre, ensevelie aujourd'hui sous les restes des édifices qu'elle soutenait autrefois.

La voix apostolique retentit sur les ruines de Balbec, de même que sur celles d'Athènes, d'Alexandrie et de Corinthe, comme si elle se proposait de les redresser sur leurs bases en les animant de cet esprit de vie qu'inspire la parole du Seigneur. C'est aux Lazaristes qu'est échue en

partage cette gloire d'éclairer les hommes, gloire plus solide, sans aucun doute, que toute celle qu'ont pu acquérir ces philosophes qui sont allés rêver sur la marche des événements humains, au milieu des décombres de Balbec, ou observer le mouvement des planètes, assis sur les ruines de Palmyre. Balbec est la résidence des évêques catholiques du rite maronite et du rite arménien, dont la communion comprend la majorité des habitants chrétiens de cette ville.

Damas, si célèbre par les souvenirs historiques qui se rattachent à l'ancienne capitale de la Syrie, comme par la transformation que la main de Dieu opéra subitement à ses portes dans le cœur de Saul, est l'une des cités les plus populeuses de l'empire turc. Les mahométans, qui forment les deux tiers de sa population, se distinguaient par un fanatisme très intolérant avant que la ville fût occupée, en 1840, par l'armée égyptienne que commandait Ibrahim-Pacha. Les ordres donnés par ce général et les mesures qu'il adopta pour améliorer la situation morale et politique de la Syrie, ont modifié sensiblement leur esprit exalté et naturellement hostile à toute espèce de bien.

Les coups mortels portés par lui dans les entrailles du Koran, c'est-à-dire au sacerdoce lui-même, ont affaibli le fanatisme, et l'influence des derviches, plus sensible à Damas que partout ailleurs, grâce à l'appui qu'elle recevait des habitants les plus riches, s'est effacée presque totalement. Le général Ibrahim rendit un décret par lequel il expulsait ces hommes de la Syrie *comme des imposteurs et des êtres immoraux*, s'inquiétant peu de l'effet que produirait une pareille mesure sur une population efféminée par le sensualisme, car il faisait plus de cas, disait-il, d'une seule baïonnette de son armée que de tous les habitants de la cité la plus populeuse de l'empire turc.

Il demeura inexorable devant toutes les réclamations qui lui furent adressées, et lorsque les derviches, faisant parade de leur désobéissance à la loi et comptant sur le prestige imposant que la foi leur assurait sur la conscience du peuple, se promenaient avec affectation dans les rues de Damas, Ibrahim les fit arrêter au nombre de trois cents, attacher aux piliers des casernes et frapper de verges en punition de leur désobéissance; après quoi il les obligea de se conformer immédiatement à la teneur de son décret, sous peine de la vie. Les fidèles musulmans attendirent d'abord avec confiance le châtiment qui devait réduire en poudre le pacha sacrilége; mais leur espérance fut vaine : l'impudence des derviches demeura châtiée pour cette fois, et la superstition commença à s'affaiblir rapidement au sein des populations.

En outre du mépris avec lequel ils étaient traités habituellement, les chrétiens, avant Ibrahim, ne pouvaient habiter que le *quartier franc*, n'avaient pas le droit de demander justice, et il leur était même interdit de se procurer quelques-unes de ces commodités de la vie, que permet non-seulement une grande fortune, mais encore une médiocre aisance, comme de se promener à cheval, par exemple, dans l'intérieur de Damas. Le pacha, plus éclairé que ses concitoyens, appréciait à leur juste valeur ces tristes effets d'une honteuse intolérance, et, les renversant du choc de son épée comme autant de barrières opposées par les vices, il voulut rendre une liberté entière aux chrétiens.

On cite de lui une réponse très spirituelle aux observations des muftis, qui improuvaient une de ses ordonnances. « A dater d'aujourd'hui, lui disaient-ils, les Francs vont donc se trouver, à Damas, au-dessus des Turcs?

— Et comment cela?

— Mais parce que Votre Excellence leur permet de se promener à cheval dans nos rues, et certainement aucun d'eux ne se privera de ce plaisir.

— Eh bien, il ne tient qu'à vous de parer à cet inconvénient. Si les Francs montent à cheval, montez, vous autres, sur des chameaux, et vous êtes certains d'être toujours *au-dessus* d'eux. »

Avec une pareille assistance, le catholicisme fit bientôt des progrès considérables; il ouvrit ses temples, il établit des écoles et fonda des colléges pour l'enseignement public. Si ce gouvernement puissant, dont le pavillon flotte en maître sur tous les Océans, n'avait pas, à l'époque où il croisait dans la mer des Antilles pour empêcher l'importation des esclaves à Cuba, envoyé ses escadres réduire une seconde fois à la servitude morale et matérielle les habitants de Syrie et de Palestine, aujourd'hui le christianisme les aurait civilisés, et ils vivraient en possession des droits dont les hommes ne peuvent jouir qu'à l'ombre de l'Evangile.

Mais, nonobstant les divers embarras suscités récemment au christianisme dans toute la Syrie, depuis la retraite d'Ibrahim, on rencontre à Damas plus de vingt mille catholiques et de dix mille schismatiques de différentes communions. Les Franciscains et les Capucins, les Lazaristes et les Jésuites travaillent à les diriger avec un zèle infatigable. Les derniers reçoivent dans leurs colléges une jeunesse avide d'instruction, tandis que les premiers ouvrent leurs écoles aux enfants et s'acquittent des fonctions du ministère dans les paroisses.

Comme les prêtres qui desservent la mission catholique d'Orient parlent la langue du pays où ils résident, on prêche tous les dimanches en arabe et en turc, dans

les paroisses de Damas. Deux choses attirèrent particulièrement mon attention : le recueillement de l'auditoire, et plus encore la gravité avec laquelle un jeune garçon, vêtu d'une soutane rouge, chantait, à chaque messe, l'Epitre en langue vulgaire. Cette voix enfantine répétait au peuple, soit les avis paternels que lui adressait, il y a près de deux mille ans, un fervent converti, soit les prédictions solennelles que les prophètes avaient fait entendre, quelques siècles auparavant, dans les lieux voisins de la Syrie.

Le patriarche grec catholique réside à Damas, en face de son séminaire. Un vieillard, qui a passé sa jeunesse dans les colléges les plus estimés de l'Italie, et à qui la littérature arabe est redevable de plusieurs excellentes traductions d'ouvrages de théologie et de liturgie, occupe un siége rendu vénérable en d'autres siècles par la science et la piété de plusieurs des plus illustres Pères de l'Eglise (1). Sa cathédrale offre très souvent le touchant spectacle du pasteur entouré de ses brebis, auxquelles il distribue le pain de la vie éternelle, et les écoles, le spectacle non moins touchant d'un octogénaire au milieu d'enfants qui répondent à ses questions, empreintes d'un vif intérêt pour leurs progrès dans la culture intellectuelle.

Si les derniers synodes présidés à Jérusalem par ce prélat n'ont pas obtenu l'approbation supérieure, du moins sa prompte et entière soumission à la voix du prince des Pasteurs lui a fait autant d'honneur qu'auraient pu en attirer à tout autre évêque les plus savantes décisions prises dans l'intérêt de l'Eglise de Dieu.

(1) Mgr Masloun a traduit en arabe quelques-uns des ouvrages de saint François de Sales, de saint Liguori et du P. Segneri.

Un événement déplorable est venu contrister naguère (1) la communion catholique de Damas, et ses sanglants détails ont fourni la matière de plusieurs volumes considérables, écrits dans les divers idiomes européens. Le meurtre d'un prêtre, conduit traîtreusement au quartier des Israélites, par des hommes qui l'avaient abordé sous le prétexte de solliciter le secours de ses connaissances médicales, et qui le massacrèrent là, ainsi que son domestique, lorsque celui-ci vint le chercher plus tard : tel est le crime qui consterna cette ville et, avec elle, l'univers entier, révolté de la perfidie, de la cruauté et de l'imposture qui se révélèrent, avec toute l'horreur qui les caractérise, dans le procès auquel donna lieu la vérification de ce forfait abominable.

Le P. Thomas en fut la victime, lui dont le nom était connu à Damas, il y a trente ans déjà, par les catholiques, comme celui d'un prêtre plein de zèle, et parmi les dissidents, comme celui du propagateur de la vaccine, d'un médecin charitable et du protecteur des innocents et des affligés. Le cadavre de cet homme vénérable, haché par morceaux, fut retrouvé par la police, grâce aux actives recherches du consul de France, et il fut constaté, en outre, que son sang avait servi à pétrir le pain que la synagogue envoie chaque année à ses affiliés pendant les solennités pascales. Ces faits ont été prouvés jusqu'à l'évidence; mais, malgré cela, le procès fut étouffé sous les sacs d'or que les Juifs d'Europe entassèrent dans le divan de Damas pour anéantir la trace d'un crime aussi énorme, qui ajoute une souillure nouvelle aux souillures innombrables qui pèsent déjà sur la race des meurtriers de l'Homme-Dieu.

(1) En 1840.

Le P. Thomas a cessé de vivre, assassiné de la manière la plus perfide et la plus cruelle à la fois (1); mais les néophytes arrachés par lui en si grand nombre à la superstition judaïque vivent encore pour accuser l'aveuglement de leurs compatriotes, dont les cœurs sont capables d'abriter les sentiments que révèlent d'aussi épouvantables forfaits. Les victimes sacrifiées journellement depuis vingt siècles par les ennemis du catholicisme ne pourront jamais inspirer la moindre frayeur au cœur de prêtres qui, en embrassant l'apostolat, savent bien que la croix devient leur héritage, et que c'est sur la croix qu'ils doivent, au besoin, s'attendre à sceller leur mission.

Damas n'a rien conservé de son antique magnificence: ces superbes murailles, flanquées de tours, que l'on croyait jadis indestructibles, nous les voyons tomber chaque jour pièce à pièce, et les superbes temples, parmi lesquels la cathédrale de Saint-Zacharie figure au premier rang par la splendeur de son architecture, sont profanés par le culte de Mahomet; quelques légers ornements que l'on remarquait sur certaines maisons, en des temps plus heureux, se conservent encore, bien que mutilés et imparfaits, et ce sont là les seuls restes propres à attester la magnificence passée de la fameuse capitale de la Syrie.

Une seule rue, cependant, conservant encore le nom qu'elle portait il y a vingt siècles, sert de monument à l'un des événements les plus heureux pour le christianisme : c'est la *rue droite* (via recta), qui traverse toute la ville, perpétuant avec elle les détails de la conversion de Paul, le grand apôtre des gentils.

(1) On peut voir les détails de cette tragédie dans l'ouvrage que M. Achille, consul de France à Damas, a publié sous le titre de *Affaires de Syrie*.

« Lève-toi, dit Dieu à Ananie, et va chercher Saul de » Tarse, dans la maison de Judas, qui habite la rue » qu'on appelle droite... Va vite, parce que je l'ai choisi » pour porter mon nom devant les gentils, devant les » rois et devant les enfants d'Israël... Ananie impose les » mains au nouveau converti; dont les yeux se rouvrent » à la lumière; il se lève, reçoit le baptême, et, rempli » de l'Esprit de Dieu, prêche dans les synagogues Jésus, » véritable Fils de Dieu. C'est en vain que les auditeurs » disaient : N'est-ce pas là celui qui persécutait si cruel- » lement dans Jérusalem ceux qui invoquaient ce nom, » et qui est venu ici pour les emmener prisonniers aux » princes des prêtres? Mais Saul se fortifiait de plus en » plus et confondait les Juifs qui étaient à Damas en » leur prouvant que Jésus était le Christ. »

Tous les détails de ce tableau merveilleux se voient là groupés autour de la main du Seigneur, qui transforme le cœur de Saul : l'obéissance d'Ananie, l'hospitalité des premiers chrétiens et la vaillance apostolique d'un persécuteur de Jésus-Christ, devenu l'un de ses plus fervents disciples. On croit généralement que la mosquée qui existe au centre de la *rue droite*, bâtie sur les fondements d'une église chrétienne, fut la place même où existait la maison d'Ananie, à qui se fit entendre la voix de Dieu. Hors de l'enceinte de la ville on montre un lieu que l'on dit être celui de la conversion merveilleuse de l'Apôtre; mais il n'y a réellement rien de positif à cet égard.

Cependant il me fallait revenir sur mes pas, et, en perdant une partie de la route que j'avais déjà faite, prendre celle de la côte pour aller à Nazareth, en passant par Sidon, Tyr et Ptolémaïde.

Malgré toute la poésie de coloris avec laquelle cer-

tains voyageurs nous ont dépeint lady Esther Stanhope, je n'aurais assurément pas fait un tel détour s'il se fût agi seulement de connaître cette femme, si célèbre par ses prédictions, qui obtinrent un tel crédit auprès de Lamartine qu'il crut en voir l'accomplissement dans la révolution de 1848. Mais il s'agissait pour moi de prendre le meilleur chemin, et sur celui-là précisément se trouvait Djoun, devenu si célèbre par les excentricités de la fantastique reine de Palmyre. Je n'ai jamais vu ce personnage, qui n'existe plus depuis longtemps; mais le motif réel de ses bruyants voyages lui ôte certainement toute espèce de droits à l'apothéose que voudraient lui décerner ses panégyristes et ses admirateurs.

Dépourvue de cette grandeur d'âme qui résiste au malheur et de la religion qui aurait pu la lui inspirer, lady Stanhope quitta Londres pour aller développer en Orient ses idées excentriques et chercher un aliment aux fantaisies de son imagination romanesque. Un de ses parents, écrivant au custode de la Terre sainte, lui disait entre autres choses : « Cette honorable et illustre dame » voyage en Orient parce que son goût et sa santé l'exi- » gent; néanmoins je dois vous prier de lui continuer » vos bontés et de la déterminer à venir me retrouver » dans cette île de Minorque. »

Mais les vues de Sydney Smith ne s'accordaient guère avec celles de lady Stanhope, sa parente, qui, après avoir parcouru la plus grande partie de l'Orient, trouva fort à propos la colline de Djoun pour ressusciter sur ses hauteurs pittoresques le palais des fées, d'où, nouvelle sybille, elle sonderait d'un œil perçant les mystères des siècles à venir pour faire retentir de ses prédictions l'écho du désert. L'attrait des piastres qu'elle répandait parmi les Arabes et son incomparable fierté lui va-

lurent le nom de *reine*, qui ne déplaisait point à son républicanisme outré; sa beauté réellement extraordinaire la fit passer plus d'une fois pour une divinité dans la stupide opinion des Bédouins, sans qu'elle refusât jamais leur encens, et ses excentricités, poétisées par l'imagination des Orientaux, la présentaient comme un être supérieur, mais inconnu et indéfinissable pour tous.

Chacun connaît les aventures de cette femme dans son désert, et le cheval qu'elle élevait pour le *Messie*, qui devait, suivant elle, venir résider dans son palais et l'accompagner dans ses promenades, est encore proverbial par la fougue de ses allures, dans les environs de Saïda. Il est certain que Volney, non moins athée que lady Stanhope, aurait écrit différemment quarante ans plus tard. Sans aucun doute, la vie et les aventures de la sybille lui auraient fourni des matériaux abondants pour des épisodes bien autrement émouvants que ceux qu'il nous a laissés dans ses *Ruines de Palmyre*. Lady Stanhope est morte en 1839, au sein de la misère, et son palais ne lui a pas survécu longtemps, car il en reste à peine des murs chancelants, déjà tout prêts à s'écrouler.

Laissant derière moi la colline de Djoun, je trouvai à peu de distance Saïda, l'ancienne Sidon, la capitale des Phéniciens, non plus dans cet état de splendeur où elle fut chantée par Homère, mais accablée sous les ruines de ses palais, telle que les prophètes l'ont contemplée depuis. Saïda fut capitale de province et la résidence du gouvernement, jusqu'à ce qu'un firman de Dejerzar transférât celle-ci à Saint-Jean-d'Acre; néanmoins une seule page de l'histoire du plus pieux des rois de France, de Louis IX, assure à cette ville une gloire plus éclatante et plus durable que celle de posséder le trône du pacha.

« Les croisés occupaient Sidon, et avec leur ardeur

» naturelle ils travaillaient à en relever les murs et les » édifices, totalement détruits. L'armée musulmane, » tombant sur eux à l'improviste, les passe au fil de » l'épée, pille leurs habitations et disparaît à l'instant. » Le roi se trouvait alors à Tyr ; à peine informé de la » triste nouvelle, il se met à la tête de sa troupe légère » et arrive à Sidon pour venger le sang de ses frères im- » molés. Mais il s'arrête à la vue de l'effrayant spectacle » offert par les milliers de braves qu'il voit étendus » morts dans les rues et dans les champs; il donne » l'ordre de les ensevelir, mais il ne se présente personne » pour remplir ce triste devoir, car la putréfaction était » déjà si grande, que les vivants craignaient de partager » bientôt la destinée des morts. Louis prie le légat du » pape de bénir un cimetière, et bientôt, chargeant lui- » même un cadavre sur ses épaules, il dit à haute voix » à ses soldats : *Allons couvrir d'une poignée de terre les* » *martyrs de Jésus-Christ*. Tous imitent l'exemple de » leur roi, et les croisés tombés sous le glaive mahomé- » tan reçoivent sans exception les honneurs de la sé- » pulture (1). »

Les sables de la mer ont recouvert tous les souvenirs qui auraient pu survivre de l'antique magnificence de Sidon, détruite par le temps et par les combats.

Tyr est éloignée de cette ville de sept lieues à peine, et, en traversant le territoire qui sépare ces deux grandes capitales, rivales autrefois, je me sentais pénétré du respect que m'inspirait, non la solennelle majesté de leurs souvenirs ni la magnifique splendeur de leurs gloires passées, mais la présence du Sauveur, qui sanctifia ce pays par ses visites en tant d'occasions diverses. Ayant

(1) Poujoulat, *Correspondance d'Orient*, t. V.

présent à l'esprit le sublime tableau de la femme chananéenne tel qu'il nous est tracé par la plume inspirée de l'Evangéliste(1), je contemplais chaque portion de terrain, chaque colline et chaque bouquet de bois, comme s'il eût été le témoin du prodige que celui-ci nous raconte.

Ces douces émotions, inspirées par la foi, sont bien supérieures à toute la poésie dont les voyageurs en Orient ont voulu embellir leurs paysages. Nous y trouvons, non point des figures stériles, qui meurent dans l'imagination même où elles ont pris naissance, mais le symbole de nous-même représenté dans quelque circonstance mémorable de notre propre vie.

La désolation de Tyr est plus sensible que celle de Sidon, grâce aux ruines et aux décombres que l'on en voit encore. La *reine des mers*, également célèbre par l'histoire, la fable et la poésie, détruite par Nabuchodonosor et relevée de son abaissement, sur les bords d'une mer sereine et limpide comme le cristal, reprise plusieurs fois ensuite, et se relevant autant de fois, esclave de différents maîtres, soumise à leurs volontés et à leurs caprices, reconquit sous la domination des croisés une grande partie de sa gloire des temps antiques.

L'Evangile avait à Tyr un nombre considérable de croyants dès le temps même de Jésus-Christ; ils moururent victimes de leur foi, et leur sang fut versé avec une telle profusion, qu'il inonda ses rues et ses places, comme au temps des furieuses batailles livrées par les Assyriens. Mais cette croix pour l'amour de laquelle mouraient tant de nobles victimes, devait, à la fin, se lever victorieuse et dominer sur la *reine des mers*. C'est

(1) Saint Matthieu, xv.

ce qui arriva, en effet, et nous contemplons encore aujourd'hui l'immense monument élevé en mémoire de ce triomphe par le premier souverain à qui il fut donné de connaître que la croix d'ignominie était l'arbitre du trône et des victoires. C'est la basilique de Saint-Thomas, élevée par Constantin le Grand, et remplacée aujourd'hui par les misérables baraques de quelques familles mahométanes. Bien que la plus grande partie du vaste édifice n'existe plus aujourd'hui, ce qui en reste debout et même les ruines de la partie détruite, nous donnent une idée très exacte de sa magnificence primitive.

Un misérable village, du nom de Sour, établi sur les décombres de Tyr, voilà tout ce qui a survécu de la grande cité, « habitée jadis par un peuple aussi nom-» breux que les sables de la mer, dont les princes abon-» dèrent en richesses, habitèrent des palais de marbre, » et furent servis par des esclaves sans nombre. » Les ruines d'un temple destiné à un culte que ces princes n'ont point connu, et quelques familles venues du désert pour s'approprier les trésors qu'elles croyaient trouver ensevelis sous la poussière de ses décombres, voilà tout ce qui reste aujourd'hui de ses magnificences passées et de son immense population d'autrefois!

J'arrivai bientôt après aux puits de Salomon (1) : leurs murs sont aussi épais que ceux d'une forteresse, et l'époque de leur construction paraît, en effet, remonter jusqu'à ce prince, qui, suivant la tradition, fit construire ces immenses réservoirs pour conduire les eaux tombées du Liban jusqu'au palais du roi Hiram, par lequel il avait été généreusement pourvu de bois de construction pour le temple immense de Jérusalem.

(1) Rao-el-Ain.

Plus heureuse que Tyr, l'antique Ptolémaïs montre ses hautes murailles du côté de la mer, traversée par le voyageur qui vient étudier sur la terre classique de la foi les dogmes et les traditions primitives de la race humaine, et sur les lieux mêmes les événements les plus mémorables que la terre ait vus s'accomplir jamais. J'étais déjà dans la Palestine, et, quelque part que ma vue se portât, j'apercevais des souvenirs sacrés aux yeux de la religion. Je vais donc les interroger tous successivement ; les missions de Ptolémaïde, dirigées par les Carmes et les Jésuites, ne m'arrêteront point, et l'antique Porphyre, dont les restes se voient près de la moderne Kaïffa, ne me retiendra que le temps nécessaire pour me préparer à gravir la cime du Carmel.

Je fis une halte de quelques heures, à l'ombre d'une église nouvellement bâtie, et je dois raconter, à l'honneur du sacerdoce catholique, une chose que je ne pus voir en ce lieu sans une profonde émotion ; un prêtre septuagénaire remplissait les fonctions de maçon, tandis qu'un jeune religieux convers lui faisait passer les pierres et le mortier. Il reprit tranquillement sa tâche, après m'avoir fait l'accueil le plus cordial, et donna l'ordre à son compagnon de me conduire à l'église : « Tout ce que je » crains, me disait-il, c'est que les grandes eaux ne vien- » nent détruire en une heure le travail de tant de jours. »

Si Lamartine avait pu se trouver témoin d'un spectacle semblable, il n'aurait certes pas qualifié de *princes orientaux* les missionnaires du Levant, car l'abnégation de ce religieux carme n'est pas un fait unique ; dans toutes les circonstances de ce genre, j'ai constamment retrouvé cette vertu au même degré chez tous les missionnaires catholiques de l'Orient.

CHAPITRE XI.

Le mont Carmel. — Souvenirs vénérables qui s'y rattachent. — La Palestine vue du sommet de la montagne. — La sainte Bible justifiée. — Excursion dans la Galilée. — Le torrent de Cison. — Elie accusé de menées révolutionnaires; sa réponse fait connaître ceux qui méritent réellement ce reproche. — Nazareth. — Maison de l'Incarnation. — Atelier de saint Joseph. — Mont du Précipice. — La table de Jésus-Christ. — Station quotidienne. — Fontaine de Marie. — Impostures dévoilées. — Séphoris. — Cana en Galilée. — Reconnaissance des enfants arabes. — Auraient-ils appris cette vertu des Européens?

Le Carmel a toujours été considéré comme une montagne sainte, et vénéré à l'égal de l'Horeb et du Sinaï. Il s'élève comme un promontoire gigantesque entre Tyr et Césarée, se développe sur une largeur de cinq lieues vers l'Orient, atteint deux mille pieds dans sa plus grande hauteur, et se déprime ensuite, en changeant plusieurs fois de forme et même de nom, dans la longue étendue de pays qu'il parcourt.

Lors du partage de la terre promise, il échut à la tribu d'Aser, qui s'établit au septentrion, à Zabulon, qui planta ses tentes vers l'orient, et à Issachar, qui prit possession du midi. La mer baigne sa base occidentale, et celle-ci s'avance très loin dans les flots, en formant une pointe prolongée, comme pour annoncer au pèlerin qui arrive d'Amérique ou d'Australie, qu'il

vient d'atteindre la terre objet de ses désirs, et de toucher au terme de son pénible voyage.

Châteaubriand dépeint avec beaucoup de vivacité l'impression produite par le premier aspect de cette montagne, où les souvenirs de tant d'événements bibliques et de tant de traditions vénérables se retrouvent, groupés autour de ses collines, à l'abri de ses térébinthes et de ses palmiers.

« Je fus éveillé, dit-il, par un bruit confus de voix :
» j'ouvris les yeux et j'aperçus les pèlerins qui regar-
» daient vers la proue du vaisseau. Je demandai ce que
» c'était ; on me cria : *Signor, il Carmelo!* le Carmel !
» J'aperçus moi-même cette montagne, comme une tache
» ronde, au-dessous des rayons du soleil. Je me mis
» alors à genoux, à la manière des Latins. Je ne sentis
» point cette espèce de trouble que j'avais éprouvé en
» découvrant les côtes de la Grèce ; mais la vue du ber-
» ceau des Israélites et de la patrie des chrétiens me
» remplit de crainte et de respect. J'allais descendre sur
» la terre des prodiges, aux sources de la plus étonnante
» poésie, aux lieux où, humainement parlant, s'est passé
» le plus grand événement qui ait jamais changé la face
» du monde, je veux dire la venue du Messie ; j'allais
» aborder à ces rives que visitèrent comme moi Godefroi
» de Bouillon, Raymond de Saint-Gilles, Tancrède le
» Brave, Hugues le Grand, Richard Cœur-de-Lion, et ce
» saint Louis, dont les vertus furent admirées des infi-
» dèles. Obscur pèlerin, comment oserai-je fouler un
» sol consacré par tant de pèlerins illustres (1)? »

Le Carmel fut le séjour favori des prophètes, et les actions les plus mémorables d'Elie, leur père à tous, se

(1) *Itinéraire de Paris à Jérusalem.* (3e partie.)

rattachent directement à ces lieux. Elie laissa la grotte du Carmel à Elisée, avec son manteau, et après celui-ci, ses disciples la conservèrent jusqu'à la prédication de l'Evangile. Les moines succédèrent aux prophètes, et les grottes habitées par les justes qui attendaient Jésus-Christ, le furent dès lors par ceux qui firent profession de vivre suivant l'esprit de sa doctrine. La sainte montagne vit s'élever des monastères sur ses collines, et la grotte d'Elie fut transformée en un temple par les fervents cénobites des premiers âges chrétiens.

Les entreprises de l'Occident contre l'Orient, qui succombèrent d'une manière si désastreuse sous le glaive des fils de Mahomet, hérissèrent la silencieuse montagne de fortifications militaires, et le bruit du canon retentit plus tard dans ces mêmes grottes qui n'avaient entendu jusqu'alors que les gémissements de la pénitence. Les moines ouvrirent leurs portes aux Français blessés devant Saint-Jean-d'Acre, et lorsque Napoléon se fut retiré de devant la place, ils se virent persécutés et leur monastère fut livré aux flammes par les Turcs.

Un religieux (1) sortit de Rome pour relever le monastère de ses ruines; mais le pacha Abdallah, voulant lui enlever jusqu'à la moindre espérance de réaliser son projet, fit miner les murs et sauter jusqu'aux pierres des fondements. Le religieux ne renonça pas néanmoins à son projet : il partit pour Constantinople, et, grâce aux recommandations de la France, il obtint un firman pour la reconstruction du monastère, qui ne tarda pas à renaître de ses ruines, au moyen des dons généreux de la catholicité tout entière.

(1) Le frère Jean-Baptiste, Carme déchaussé, qui releva le monastère de ses ruines.

Cet édifice, qu'on peut appeler magnifique dans toute la signification du mot, est occupé au centre par une belle église consacrée au culte de la Mère de Dieu : au-dessous du maître-autel on voit la grotte d'Elie, d'où, suivant la tradition, le prophète contempla cette petite nuée qui, s'élevant de la mer, arrosa bientôt toute la terre de l'abondance de ses eaux, symbole véritable de la bienheureuse Vierge, à qui fut dédiée aussi la grotte convertie en oratoire. Quinze cénobites de la réforme de sainte Thérèse habitent le couvent, dans les environs duquel on n'aperçoit pas la moindre créature humaine; cette circonstance rappelle dans toute sa perfection la vie retirée et solitaire qui sanctifia les anciens hôtes de ces lieux.

Quels sentiments profonds éveillait dans mon âme le son imposant de la cloche de minuit, retentissant au milieu du silence éternel de ce désert! Mais combien plus profonds encore étaient ceux que lui inspirait le chant grave et sublime des prêtres, qui, au milieu de toutes les privations dont se compose leur vie si austère, élèvent la voix pour convier l'univers *à se réjouir dans le Seigneur* (1)! De pareilles impressions ne sauraient exister chez ceux qui, méconnaissant l'esprit des instituts monastiques, demandent parfois d'un air étonné : « Que font donc ces moines dans leur désert? »

Lamartine a consacré quelques pages de son *Voyage en Orient* à l'éloge de ces fervents religieux : « J'ai vu, dit-» il, un des Pères du Carmel, qui a passé quarante ans » de sa vie dans une maisonnette où il donnait l'hospi-» talité aux pauvres : deux fois par jour il gravissait et » redescendait la montagne pour aller prier avec ses » frères. Je fus réellement surpris de la douce expression

(1) *Venite, exultemus Domino!* (Ps. 94.)

» de sérénité d'âme et de satisfaction de cœur qui se ré-
» vélait dans ses manières. » Cette même satisfaction que Lamartine admirait dans l'un des religieux, je l'ai remarquée chez tous, mais sans en être surpris, parce que je savais que la joie de l'âme est le résultat nécessaire de la pureté du cœur.

A peu de distance de l'église on voit la grotte d'Elisée, dans laquelle on croit que le prophète entendit les plaintes douloureuses de la Sunamite, qui était venue le prier de rendre la vie à son fils, et presque au pied de la montagne se trouve la grande caverne appelée jusqu'à ce jour l'*Ecole des prophètes*, qui est longue de vingt-trois pieds sur quatorze de largeur; elle sert aujourd'hui de magasin à un pêcheur arabe, dont il faut traverser la hutte pour la visiter. On voit dans les environs quelques autres petites grottes creusées dans le roc, qui paraissent avoir été habitées pendant un temps par des personnes vouées à la vie érémitique.

Au milieu du jardin s'élève un modeste monument, de figure pyramidale; il couvre les restes des soldats français tués par les Turcs lorsqu'ils s'emparèrent du monastère après la retraite de Bonaparte.

Assis au sommet du Carmel, je me livrais aux méditations qu'inspire la vue de la Palestine. Des flancs opposés de la montagne, je voyais se détacher la Galilée et Samarie. La fertilité de la première est quelque chose de vraiment merveilleux; néanmoins, ses vertes collines et ses épais feuillages semblent humiliés devant le Thabor, qui élève la tête au-dessus de tous les lieux environnants, comme pour montrer la gloire dont l'a revêtu la majesté du Fils de Dieu. Les champs d'Esdrelon et les plaines de Zabulon, couvertes de verdure, témoignent de son antique abondance; là croissent le chêne et le

térébinthe, qui forment des forêts parfois presque impénétrables; les vignes se groupent dans les parties basses que laissent entre elles les diverses crêtes des collines, et autour d'elles les oliviers, les figuiers et les palmiers se multiplient avec la plus grande facilité.

Dans ce pays pittoresque et presque entièrement désert, on ne remarque d'autre mouvement, on n'entend guère d'autre bruit que le cri sauvage de l'Arabe, ouvrant avec sa charrue le sol du petit champ qui doit lui produire du pain, ou le galop du Bédouin traversant les vallées pour aller cacher dans la montagne les dépouilles du voyageur qu'il vient de dévaliser.

Le nombre des villes que l'on rencontre en Galilée est aussi peu considérable que celui de leurs habitants ; situées généralement sur les hauteurs, elles ne participent en rien à la beauté générale du pays. Le mauvais goût et la pauvreté de leurs édifices, la saleté des rues et des maisons, les manières agrestes de leurs habitants, contribuent à leur donner un aspect fort désagréable ; mais surtout l'humeur sombre et triste qui semble y former le caractère dominant, impressionne très péniblement le voyageur qui les visite.

Telle est la véritable physionomie de Séphoris, de Cana, de Naïm, de Nazareth et de Tibériade, parmi lesquelles les deux dernières sont les plus considérables.

L'aspect de la Judée est d'une tout autre nature ; il présente encore plus au vif la désolation, la douleur, la mort, ainsi que la réprobation et la malédiction de Dieu ; ses montagnes, naturellement arides, sont rendues plus arides encore par les amas de pierres qui les encombrent, et ses vignes, ses oliviers et ses palmiers, d'un aspect triste et lugubre, semblent les vivants témoins

d'une prospérité qui n'est plus. En observant attentivement ces pierres, en examinant avec soin les restes des murs qui ont triomphé de la marche du temps et des révolutions, en comparant leur qualité et leur nature, on s'aperçoit facilement qu'elles ont été extraites des immenses cavités que l'on remarque dans les montagnes, et transportées pour former des parapets et des barrières, qui facilitaient la culture de ces mêmes montagnes jusqu'à leur plus grande élévation.

Ce ne sont point là de simples conjectures, mais des faits positifs résultant de l'observation consciencieuse et impartiale que chaque voyageur pourra faire par lui-même dans ce pays. Il est vrai que le sol de la Judée est naturellement pierreux, ainsi que le prouve cette infinité de rochers qui le couvrent en partie ; mais il n'est pas moins vrai qu'un très grand nombre de ces pierres qui le rendent stérile aujourd'hui portent sculptés sur elles-mêmes, pour ainsi dire, certains signes qui obligent de leur assigner une origine toute différente.

Ces rochers et ces amas de pierres sont maintenant la demeure des reptiles qu'enfante un sol frappé de malédiction ; le chacal se cache dans leurs trous pendant le jour, au moment où la hyène et la panthère les quittent pour se livrer à leurs sanguinaires excursions. Je n'ai vu dans ce pays aucun de ces innocents oisillons qui réjouissent les autres climats de leur chant, et je n'ai aperçu d'autres volatiles que des nuées de corbeaux, qui rembrunissaient encore un tableau déjà si triste par lui-même.

Telle est pourtant la terre dans laquelle coulèrent jadis des ruisseaux de lait et de miel, la terre sur laquelle descendirent les abondantes bénédictions du Ciel, et que Dieu promettait comme héritage à son peuple de prédi-

lection!... Où sont donc maintenant les jardins, où sont les bois d'oliviers, les vignes et les figuiers, à l'ombre desquels un peuple venait se reposer des fatigues de la guerre? Je ne vois plus autre chose qu'un sol déchiré par de profondes crevasses, couvert de ruines et de pierres, qui blessent les pieds du voyageur sans épargner même ceux des mulets et des chameaux.

Néanmoins, et abstraction faite de l'Ecriture sainte, dans laquelle la voix de Dieu consigna ses solennelles promesses, cette terre était renommée jadis parmi les Egyptiens, les Perses et les Chaldéens, pour sa prodigieuse fécondité ; nous n'avons pas connaissance qu'aucun bouleversement naturel y soit survenu, et, par conséquent, il faut chercher dans quelque autre événement la cause d'un changement aussi prodigieux. Et ce peuple, innombrable comme les sables de la mer ou comme les étoiles du firmament, qu'est-il devenu? Comment donc a-t-il pu laisser désertes les collines et les campagnes où pendant deux mille ans il cultiva ses champs et ses jardins? Ce foyer paternel, qui entendit les premiers vagissements de ses enfants, qui reçut le dernier soupir de ses ancêtres, et dont le titre de possession était la parole même du Dieu qu'il adore, pourrait-il donc lui être devenu tout à fait indifférent?

Toutes les nations qui ont figuré dans la vaste généalogie de la grande famille humaine subsistent encore aujourd'hui ; quelques-unes, il est vrai, transformées par des mœurs nouvelles, d'autres conquises par des races différentes, et un grand nombre connues seulement par le nouveau nom que leur ont imposé leurs vainqueurs ; mais le fait est qu'elles existent comme une page vivante de l'histoire, qui les lie à la grande chaîne formée par la chronique de tous les peuples de la terre; leurs cités

conservent généralement leurs noms primitifs, et quelques-unes de leurs familles, puissantes il y a deux mille ans déjà, mais encore pleines de vigueur dans les rejetons qu'elles ont produits, peuvent dire aux familles qui ont la même patrie : « Regardez : voici le lieu que » mes ancêtres habitèrent, il y a vingt siècles. »

Mais ce peuple, dont l'histoire est la plus ancienne du genre humain ; ce peuple, dont les historiens écrivirent sous l'inspiration immédiate du Ciel ; ce peuple, dont le gouvernement, théocratique dans sa première période, est l'unique en ce genre que la terre ait jamais vu, et dont la chronologie tout entière n'est qu'une suite de miracles, de prophéties et d'événements les plus extraordinaires ; ce peuple, qu'est-il donc devenu?

Parmi ses grandes cités, les unes ont disparu, et leurs ruines amoncelées servent comme de témoins pour déposer de l'existence des autres : les tombeaux des prophètes, qui s'élèvent au fond des vallées solitaires, les pyramides en ruine qui couvrent les cendres de quelques illustres personnages de leurs tribus, les monuments funéraires des rois et des princes qui présidèrent, il y a trois mille ans, aux destinées de cette grande nation : voilà ce qui nous reste du peuple le plus fameux de l'univers, d'un peuple qui semblait appelé, par conséquent, à se conserver, à se perpétuer de préférence à tous les autres ! Il n'existe déjà plus sur la terre de ses pères, sur cette terre dont il avait reçu les titres de possession de la main de Dieu lui-même ! Il ne s'est point fondu avec une autre race et n'a point changé non plus de nom ; il s'est répandu, comme l'eau, sur la face de la terre ; sa destinée avait été tracée par les prophètes plusieurs siècles d'avance, et leurs prédictions ont été littéralement justifiées par l'événement.

« Le Seigneur est juste, lisais-je en ouvrant les Ecri-
» tures, il est juste, et j'ai provoqué son indignation :
» écoutez, peuples, le récit de mes disgraces et jugez de
» ma douleur. Le Seigneur a déchargé son indignation,
» et il n'a rien épargné dans la maison de Jacob : il a
» détruit dans sa fureur les remparts de la vierge de
» Juda, il les a renversés par terre, et il a profané le
» royaume et ses princes. Il a brisé dans son courroux
» toute la force d'Israël; il a retiré sa main droite de de-
» vant l'ennemi, et il a allumé dans Jacob comme un feu
» dévorant, dont la flamme a couru de toutes parts. Il a
» bandé son arc comme un ennemi; il a affermi sa main
» droite, comme un homme qui attaque, et il a tué tout
» ce qu'il y avait de beau dans la tente de la fille de
» Sion. Il a répandu son indignation comme un feu dé-
» vorant. Le Seigneur est devenu comme un ennemi, il
» a renversé Israël, il a fait tomber ses murailles, il a
» détruit ses remparts, et il a rempli d'humiliation les
» hommes et les femmes de la fille de Juda. Il a ren-
» versé sa tente comme un jardin qu'on détruit, il a dé-
» moli son tabernacle, il a livré les rois et les prêtres à
» l'opprobre et à l'indignation de sa fureur. Le Seigneur
» a fait ce qu'il avait résolu, il a accompli ce qu'il avait
» arrêté depuis longtemps; il a détruit et il n'a point
» épargné, il a réjoui les ennemis de son peuple, et il a
» exalté la puissance de ses adversaires. Jérusalem s'est
» rendue coupable d'un grand péché, et pour cela elle
» est devenue errante et vagabonde; elle a été condam-
» née à la servitude et à l'affliction, et elle s'est disper-
» sée parmi les nations, mais sans trouver jamais de
» repos (1). »

(1) *Thren.*, I-II.

Telle est la triste prophétie par laquelle sont révélés tout à la fois le crime et le châtiment qui ont opéré un si grand changement dans la Judée ; telle est la réponse donnée il y a près de vingt siècles à tous ceux qui, en contemplant cette terre malheureuse, se demanderaient ce que sont devenues son abondance, ses richesses et ses gloires passées. Quiconque méditera un seul instant sur l'état actuel de la terre biblique, après avoir lu les prophètes, et se rappellera ensuite qu'il a vu les enfants de Jacob disséminés dans l'Europe, dans l'Asie et dans les autres parties du monde, conservant toujours leur nom, leurs usages et leurs traditions, reconnaîtra avec quelle exactitude se sont vérifiées ces menaces, dont l'accomplissement démontre jusqu'à l'évidence la véracité des Livres saints.

Je séjournai quelques heures sur la cime du Carmel, et j'y aurais passé bien d'autres heures encore, tant je trouvais de solennité, de grandeur et de majesté dans le tableau que présente en ces lieux le bras de cette immuable justice qui élève ou humilie les nations, qui fortifie ou débilite les trônes de leurs rois. Mais il me fallut descendre ; la nuit approchait, le soleil plongeait ses derniers rayons dans le sein de l'immense Méditerranée, et, des hauteurs du Carmel, je n'apercevais plus que le Thabor, l'Hermon et le Saron, pareils à de noires ombres qui répandaient le deuil sur la terre de promission, arrosée par le sang du Juste, dont la mort fut prédite et pleurée par les prophètes en ces mêmes lieux.

Je quittai le sommet du Carmel, mais non point ses riantes collines, qui s'étendent du côté de la Galilée, vers laquelle je me dirigeais en traversant les lieux rendus mémorables par la victoire de Débora, et depuis

ennoblis encore davantage par le zèle d'Elie, zèle si ferme, si intrépide et si éclairé. Je ne tardai pas à arriver au Cison, dont les eaux entraînèrent les cadavres des quatre cent cinquante imposteurs qui cherchaient à détacher le peuple de sa religion et de ses lois.

« C'est lui qui met le trouble dans Israël, » disaient alors, en parlant d'Elie, Achab et tous ceux qui auraient désiré voir triompher les superstitions de quelques individus, empressés d'exploiter à leur profit personnel la crédulité d'un peuple facile à céder à la séduction. « C'est lui qui » met le trouble dans Israël. » Hélas ! non, ce n'était pas le prophète bien certainement, car ceux-là ne sont point révolutionnaires qui soutiennent la dignité des lois, bien moins encore ceux qui maintiennent le respect dû aux institutions sacrées des peuples. Il n'est rien de plus facile à ceux qui ont le pouvoir en main que d'attribuer de pareilles qualifications à ceux qui combattent leurs mesures, lorsqu'elles se trouvent en opposition directe avec la loi ; mais leurs injures ne sont point la voix appelée à juger, en pareil cas, et on ne la trouve point, non plus, cette voix, dans les murmures d'une foule intéressée, qui entoure le trône des grands et ne saurait prospérer que par la ruine de ses rivaux.

« Ce n'est point moi qui mets le trouble dans Israël, » c'est vous-même, qui ne respectez point les lois et qui » provoquez la révolte, » répondait Elie. Réponse catégorique, et la plus concluante que pût faire l'homme député par Dieu lui-même pour enseigner au peuple le respect dû à la majesté des institutions ; réponse catégorique et qui signale, en même temps, dans les transgresseurs de la loi, quel que puisse être leur rang, les révolutionnaires véritables, qui compromettent la paix des Etats en les plaçant au bord du précipice. L'injustice de

l'accusation portée contre Elie demeura manifeste, et le Carmel et le Cison resplendirent de l'éclat du feu que Dieu fit descendre pour justifier la vertu de son prophète.

A mesure que je laissais derrière moi les champs d'Esdrelon, je m'approchais d'une montagne escarpée, et, après quelques heures de fatigue, employées à la gravir, je me trouvai devant Nazareth, qui s'étend, comme une grande forteresse, sur le revers opposé. On voit quelques jardins et quelques plants d'oliviers dans les environs de la ville, et on pourrait en voir un bien plus grand nombre si ses quatre mille habitants étaient tous amis du travail. Un couvent de Franciscains s'élève au centre de la ville : en pénétrant dans son enceinte, fermée de tous côtés par une épaisse muraille, comme une forteresse, on arrive bientôt à la somptueuse église bâtie sur l'emplacement même qu'habitait, il y a deux mille ans, une heureuse famille, servant Dieu dans la retraite et dans l'obscurité.

Des marbres rares et précieux, des peintures exquises, des tentures magnifiques décorent cet édifice, et les écussons des rois de l'Europe sont venus s'ennoblir dans l'humble habitation d'une vierge de Nazareth. Au centre de l'église, on voit deux magnifiques escaliers de marbre blanc, qui conduisent à la petite maison dans laquelle l'ange Gabriel disait à la plus heureuse des vierges : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec » vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Une colonne de granit indique la place occupée par l'ange; un superbe autel d'albâtre désigne celle où Marie, troublée et pensive, répondait : « Comment cela pourra-t-il » se faire, car je ne connais point d'homme? » L'âme tressaille de bonheur lorsque, placée dans les lieux où

s'accomplirent ces sublimes événements, elle touche au doigt, pour ainsi dire, ces secrets profonds de la foi dont la contemplation arrachait ce cri à l'immortel Bossuet : « Chastes mystères du christianisme, il faut être pur » pour vous comprendre ! »

Dans le lieu même où s'élève l'autel que j'avais sous les yeux, le Fils de Dieu s'est revêtu de notre chair, et le Verbe du Père s'est fait esclave pour racheter le genre humain. Une inscription en lettres d'or, gravée sur l'albâtre, raconte ce mystère incompréhensible; des hommes venus de toutes les nations de la terre se prosternent en ce lieu, pressent de leurs lèvres et arrosent de leurs larmes la place même où coula la source éternelle de la rédemption. « HIC VERBUM CARO FACTUM EST. » Je lus ces mots, saisi d'une frayeur secrète, et sans m'arrêter un seul instant, je me prosternai au milieu d'une foule composée de toutes les communions de l'Orient.

Dans ce lieu souterrain, transformé en un paradis par l'excès de l'amour d'un Dieu qui anéantit sa majesté pour se confondre avec ses créatures, la reconnaissance de celles-ci fait brûler à toute heure un grand nombre de lampes qui l'illuminent d'une clarté comparable à celle du jour. Le sanctuaire communique avec une grotte taillée dans la pierre vive, et que l'on peut considérer comme ayant servi aux usages domestiques de cette sainte famille; elle est convertie aujourd'hui en une chapelle où l'on voit un autel érigé en l'honneur de saint Joseph. Dans la partie extérieure et qui forme le vestibule du sanctuaire, il existe aussi deux magnifiques autels de porphyre, de marbre et d'albâtre, dédiés à l'ange Gabriel et aux saints parents de la Vierge Marie. Les lampes d'argent, les tableaux dus au pinceau des plus grands maîtres, les ornements de tout genre et les

marbres précieux, sont autant d'hommages de la piété des maisons régnantes de l'Europe (1).

Nazareth fut habité longtemps par Jésus et nous rappelle plusieurs traits remarquables de sa vie. J'y visitai l'*atelier de saint Joseph*, ou le lieu dans lequel une tradition constante affirme que le Sauveur s'occupait, avec son père putatif, à des travaux de menuiserie. A une autre époque, un temple somptueux, dont on reconnaît encore les restes, couvrait entièrement ce saint lieu; mais aujourd'hui on ne voit plus qu'une modeste église, à peu de distance de la maison de l'Annonciation, et sur le portique de laquelle sont écrits ces mots : « HIC ERAT » SUBDITUS ILLIS (2). »

Jésus-Christ, dans l'accomplissement de son office de Messie, répandit à Nazareth et dans le sein des siens mêmes la semence précieuse de l'Evangile.

« Etant entré un jour dans la synagogue, il se leva » pour lire. On lui présenta le livre du prophète Isaïe, » et, l'ayant ouvert, il trouva l'endroit où ces paroles » étaient écrites : L'Esprit du Seigneur s'est reposé sur » moi : c'est pourquoi il m'a consacré par son onction » divine, il m'a envoyé pour prêcher l'Evangile aux pau- » vres, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé de dou- » leur, pour annoncer aux captifs qu'ils vont être délivrés » et aux aveugles qu'ils vont recouvrer la vue, pour » mettre en liberté ceux qui sont accablés sous les fers, » pour publier l'année des miséricordes du Seigneur et » le jour auquel Dieu rendra à chacun selon ses œuvres.

» Ayant fermé le livre, il le rendit au ministre et s'as- » sit; puis il dit, au milieu de l'admiration de tous ceux

(1) Voyez la note D, à la fin du volume.

(2) « C'est ici qu'il leur était soumis. » (Luc, II.)

» qui l'écoutaient : Ce que vous entendez aujourd'hui de » vos oreilles est l'accomplissement de l'Ecriture... Sans » doute que vous m'appliquerez ce proverbe : Médecin, » guérissez-vous vous-même, et faites ici en votre pays » d'aussi grandes choses que vous en avez faites à Caphar- » naüm.

» En vérité, je vous assure qu'aucun prophète n'est » bien reçu dans son pays. Il y avait plusieurs veuves en » Israël, au temps d'Elie, lorsque le ciel fut fermé du- » rant trois ans et demi, et néanmoins Elie ne fut en- » voyé à aucune d'elles, mais chez une femme veuve de » Sarepta dans le pays des Sidoniens ; il y avait aussi plu- » sieurs lépreux en Israël, au temps du prophète Elisée, et » néanmoins aucun d'eux ne fut guéri par ce prophète, » mais seulement Naaman, qui était de Syrie. »

Les membres de la synagogue furent saisis d'indignation en entendant ce discours, parce que la vérité blesse toujours l'amour-propre ; l'assemblée devint tumultueuse, et Jésus fut chassé de Nazareth. Mais cette même synagogue d'où le Sauveur des hommes sortit alors avec ignominie, est aujourd'hui convertie en une église où il est adoré comme Dieu et comme Rédempteur, et sa doctrine se prêche en tous lieux pour le salut du monde. J'ai vu officier dans cette église des prêtres arméniens de la communion catholique.

Jésus, chassé de la synagogue et entraîné par une troupe de furieux, fut conduit au sommet de la montagne pour être précipité ; les rochers qui forment cet abîme sont vraiment épouvantables, tant la pente en est raide et profonde; mais le Sauveur, dont l'heure n'était pas encore venue, se retira du milieu de ces ennemis de la vérité. Des vestiges fort anciens témoignent qu'il exista jadis un édifice en ce lieu, et ce fut probablement

quelque église destinée à rappeler ce trait de la vie de Jésus. Une tradition très ancienne également affirme que la Sainte Vierge, informée du projet abominable de ceux qui conduisaient son Fils vers le précipice, courut pour le sauver s'il était possible; mais qu'arrivée à la moitié du chemin, l'émotion et la frayeur lui ravirent l'usage de ses sens.

Cette tradition est déjà antérieure au temps de Constantin, car dans le lieu même où l'on dit que se passa l'événement dont il s'agit, on montre les ruines d'un monastère de femmes, bâti par la piété de sainte Hélène.

Jésus, ressuscité, triomphant de ses ennemis, honora la Galilée de sa présence, et l'on peut croire qu'il visita pareillement Nazareth : de pieuses traditions l'attestent, et il existe même, à trois cents pas de la synagogue, une petite chapelle dans laquelle on voit ce qu'on appelle la *Table de Jésus-Christ*. C'est une énorme pierre sur laquelle on croit que le Sauveur prenait ses repas avec ses disciples; une inscription gravée sur la pierre l'affirme, du moins (1).

Les religieux de Saint-François ont la garde de tous ces sanctuaires, et dans l'église de l'Annonciation ils célèbrent chaque jour une procession solennelle composée de religieux et de pèlerins, qui visitent les chapelles et les autels en portant à la main des cierges allumés. Mais cette occupation, si pieuse et si édifiante aux yeux des fidèles, n'est pas la seule pour les prêtres qui habitent le vaste monastère de Nazareth. J'ai vu dans cet établissement deux fort belles écoles, où l'on instruit quatre-vingts garçons et un nombre à peu près égal d'enfants de l'autre sexe. La classe est faite, pour les premiers par

(1) Voyez la note E, à la fin du volume.

les religieux eux-mêmes, et pour les autres par des personnes séculières du même sexe, que les religieux rétribuent à cet effet. On donne à manger aux petits garçons pauvres dans l'intérieur du couvent, et aux petites filles hors de son enceinte.

J'ai vu là, réunie pour entendre le sermon du dimanche, la paroisse catholique latine desservie par un prêtre espagnol, et qui compte déjà près de mille fidèles, tous recommandables par la ferveur et la simplicité de leurs mœurs; j'ai vu là, enfin, donner des leçons de latin, de français et d'italien, dans un petit collége dirigé par des membres de la même communauté. Quand on pense que tout cela se fait gratuitement, on en comprend mieux encore le mérite, et on apprécie à sa juste valeur le sacrifice accompli par des hommes qui, sans attendre ici-bas la moindre récompense, se sont voués à la noble et pénible tâche de procurer le bonheur de leurs semblables.

Les grecs dissidents remplissent une mission bien différente en Palestine; ce n'est point celle de civiliser, ce n'est point celle d'éclairer, sans aucun doute; car, dépourvus eux-mêmes de civilisation et de lumières, ils sont hors d'état de rien communiquer de semblable à qui que ce soit. Tout se borne pour eux à obscurcir ce qu'il y a de plus clair, à semer la division et à inspirer le fanatisme en tous lieux.

Deux moines russes ont bâti un monastère près de la fontaine qu'ils appellent de Marie, située à un quart de lieue de Nazareth, et ce nom leur a fourni l'occasion de répandre parmi les membres de leur communion que « dans » le temps où celle qui devait être la Mère du Sauveur » allait puiser de l'eau à cette fontaine, l'ange Gabriel » lui apparut pour lui annoncer sa maternité divine. »

Dans la vue de donner quelque vraisemblance à cette historiette, la fontaine a été décorée avec des autels, et son eau est conduite dans un canal jusqu'à un réservoir public, afin que la source, recouverte par le temple, ne soit visitée qu'avec l'appareil solennel que réclame un sanctuaire vénéré.

Cette imposture, en contradiction directe avec le texte de l'Evangile, qui donne pour domicile à Marie la ville de Nazareth, se trouve réfutée, du reste, par mille monuments, qui sont comme la chronique vivante du lieu où commença l'œuvre de la rédemption du genre humain. Un magnifique temple fut construit par la mère de Constantin sur l'emplacement de la maison de Marie, et on grava cette inscription sur le portique : « C'est ici » le sanctuaire où se posa le premier fondement du salut » des hommes. »

Depuis le IVe siècle, où l'éternel honneur de la noblesse romaine, sainte Paule, visita ce temple, jusqu'au 25 mars 1251, où saint Louis, roi de France, pénétra aussi dans son enceinte sacrée, pieds nus et couvert d'un cilice, une succession non interrompue d'illustres personnages a déposé son offrande au pied des autels. Edouard, prince d'Angleterre, chassa plus tard de Nazareth les musulmans, qui avaient détruit la superbe basilique ; mais jusqu'à ce jour, au milieu même des ruines et des décombres, le lieu qu'habita l'humble Vierge de Nazareth n'a jamais cessé un seul jour d'être connu et vénéré de tous. Les colonnes de porphyre qui marquaient la place occupée par Marie et par l'ange pendant la visite céleste, sont demeurées debout, et les rares chrétiens qui habitaient la ville désolée y entretenaient des lampes allumées pendant la nuit.

En 1620, les Franciscains obtinrent un firman pour

reconstruire l'église, et à cette époque, les vieilles arcades et les chapiteaux mutilés de celle de sainte Hélène n'avaient pas encore entièrement disparu. Aujourd'hui même, on en trouve des restes visibles, et les vieilles colonnes de porphyre, dont l'une a été brisée par les Arabes, qui pensaient y trouver des trésors cachés, sont encore debout pour démentir ces fables, filles de l'ignorance et de la cupidité.

Je sortis de Nazareth, dans la direction de Tibériade, et à une heure de distance, je trouvai la ville de Séphoris, où les catholiques possèdent une petite église, dédiée à saint Joachim et à sainte Anne, dont cette ville fut la patrie, suivant quelques-uns. De même que dans tous les lieux de la Palestine qui ont fourni des personnages ou servi de théâtre à des événements dont le souvenir est précieux à la foi, on trouve à Séphoris des restes magnifiques d'églises consacrées à ces deux illustres saints, et les religieux de Nazareth s'y rassemblent deux fois par an pour célébrer leur naissance avec la pompe la plus solennelle de l'Eglise.

Cana, ville importante de Galilée, célèbre par le premier miracle qu'opéra Jésus-Christ, se trouve vis-à-vis de Séphoris et à la même distance que celle-ci de Nazareth. Bâtie sur une colline élevée et entourée de plusieurs monticules, elle domine ses environs, plantés de verts ombrages. La ville se divise en trois quartiers, dont deux sont habités par les Grecs schismatiques et l'autre par les musulmans. Du couvent latin il ne reste guère que les fondements et une croix, qui annonce que ces ruines, ainsi que le terrain qu'elles occupent, appartiennent aux Pères de Terre sainte ; ces ruines, dit-on, couvrent la place même où Jésus-Christ changea l'eau en vin.

Comme je me promenais en examinant les énormes blocs de pierre qui soutenaient jadis les colonnes du somptueux édifice, je me vis entouré tout à coup d'une foule d'enfants arabes, qui me demandaient un *bakchis* (un cadeau). Plusieurs piastres distribuées parmi eux ne suffirent pas pour les contenter, et ceux-là mêmes qui en avaient déjà reçu quelques-unes cherchaient à en obtenir d'autres, en essayant de stimuler ma générosité par l'offre de certaines pierres que je les voyais ramasser à terre et qu'ils disaient être les débris des vases qui continrent le vin miraculeux.

Je ne trouvais rien d'étonnant à ce que les Arabes me donnassent des cailloux pour des reliques, lorsque leur religion ne témoigne aucun respect pour celles que vénèrent les chrétiens, et lorsqu'eux-mêmes profaneraient les choses les plus saintes à leurs propres yeux pour gagner quelque misérable pièce d'argent; mais voir des prêtres qui se disent les ministres de Jésus-Christ offrir, de l'air le plus sérieux, un de ces vases, entier et sans la moindre altération, se jouant ainsi de la crédulité des simples, pour le vil appât de quelques pièces de monnaie, voilà ce qui me remplissait d'un pénible et douloureux étonnement.

Il est à observer que Lamartine, en racontant l'histoire des cruches de pierre, a négligé de nous dire que ce sont les schismatiques seuls qui les montrent, et qu'il n'existe pas de moines catholiques à Cana de Galilée.

Au moment où je montais à cheval, je sentis pleuvoir sur moi une grêle de cailloux; c'étaient probablement les pierres que je n'avais point voulu accepter comme des reliques; les piastres que j'avais distribuées n'avaient pu calmer les esprits, et ceux-là mêmes qui en avaient eu la meilleure part se montraient les plus ardents à m'in-

sulter. Voyez donc l'excellent cœur de ces petits Arabes, qui remercient à coups de pierre de l'argent qu'ils ont reçu !

De pareilles choses, du reste, ne doivent point nous surprendre de la part de gens dépourvus de toute espèce de civilisation ; ceux qui se disent civilisés, en Europe, et qui prétendent combattre pour le progrès des lumières, leur ont depuis longtemps donné l'exemple. Les *rouges* de la Suisse, par exemple, qui poursuivaient à coups de pierre les moines du Saint-Bernard, voués à l'héroïque mission de retirer du milieu des neiges et d'arracher aux précipices les voyageurs égarés ; ceux-là qui mettaient le feu à l'hospice où tant de milliers de malheureux avaient trouvé un asile pendant la tempête, ne nous offrent-ils pas une image mille fois plus révoltante que l'ingratitude des Arabes ? Ou bien ceux-ci auraient-ils appris, par hasard, à régler leur conduite sur celle des *civilisés* Européens ?



CHAPITRE XII.

Le champ des Epis. — La montagne des Béatitudes. — Lieu de la multiplication des pains. — Saphed. — Plaines de Hittin. — Tibériade. — Circonstance défavorable. — Tradition israélite. — Les rabbins de Tibériade. — La mer de Génézareth. — Promenade autour du lac. — Pays des Géraséniens. — Illusions. — Capharnaüm, Corozaïn et Bethsaïde. — Majesté du Thabor. — Ascension à cette montagne. — Messe célébrée au milieu des ruines grandioses qui en couvrent le sommet. — Un moine du Thabor martyr pour la cause de l'argent. — L'Hermon. — Le champ de Débora. — Nephet. — Dor. — Ruines de Césarée.

Chaque pas que le voyageur fait en Palestine est accompagné de souvenirs et d'impressions, dans lesquels tout ce que les cieux renferment de grand et de majestueux vient s'associer aux objets terrestres, pour parler puissamment au cœur de l'homme qu'éclaire la bienfaisante lumière de la religion. Je sortais de Nazareth, où j'avais suivi, pour ainsi dire, à la trace le Dieu devenu enfant et revêtu d'une chair semblable à la nôtre; j'avais contemplé à Cana les premiers signes qu'il donna de son pouvoir, et j'entrais dans les champs de la Galilée, où les prédications de Jésus, telles qu'un rayon émané du soleil, annoncèrent au monde, qui l'attendait depuis tant de siècles, l'heureuse arrivée de l'époque de sa rédemption. Les vallées, les eaux, les montagnes, les forêts, et jusqu'aux pierres elles-mêmes, semblent s'animer pour chanter la gloire du Seigneur, qui jadis les marquait de

l'empreinte de ses pas, ou les fit retentir de l'écho de sa voix divine.

Je traversais le champ des Epis, formé par l'intervalle qui sépare les montagnes de Galilée, à trois quarts de lieue de Cana, et les gerbes de blé que les Arabes achevaient de récolter me rappelaient ce faux zèle des pharisiens, qui fournit au divin Maître l'occasion de faire entendre ces sublimes vérités, par lesquelles se trouve expliquée la profonde philosophie du christianisme : « Le Fils de l'homme est le Seigneur ; j'aime mieux la » miséricorde que le sacrifice. » Les Apôtres, tourmentés par le besoin, avaient arraché quelques épis et les mangeaient. Ces hypocrites, les voyant : « Regardez, dirent- » ils au Seigneur, comme vos disciples violent la loi en » faisant ce qui n'est point permis le jour du Sabbat. — » N'avez-vous point lu, leur répondit Jésus, que David, » pressé par la faim, prit les pains que la loi réservait » pour les prêtres seuls? N'avez-vous pas lu aussi que » ces mêmes prêtres violent matériellement le Sabbat » dans le temple, sans pécher néanmoins? Eh bien! sa- » chez qu'il y a ici quelqu'un de plus grand que le » temple lui-même. »

En se rappelant le souvenir des événements divers qui accompagnèrent la prédication de cette doctrine céleste, l'âme ressent mille inspirations religieuses; cette multitude qui suit le Sauveur du monde, les malades qui se pressent autour de lui pour toucher ses vêtements, et les disciples qui amènent de nouveaux croyants à leur Maître, toutes ces choses forment l'ensemble du spectacle admirable qu'offrit la Galilée, et dont la renommée vint ébranler les montagnes de Juda et les pays voisins de Tyr et de Sidon.

Je m'arrêtai longtemps sur l'un des tertres de la

plaine de Hittin ; je n'y vis pas une créature vivante autre que les personnes qui composaient notre petite caravane, et le silence qui régnait dans cette région spacieuse, uni aux souvenirs conservés par l'Evangile, imprimait sur des fragments d'édifices que je voyais renversés à mes pieds, l'image de l'esprit triomphant de la chair et du monde, grâce aux lumières d'une doctrine descendue des cieux.

En ces lieux mêmes, une grande multitude se pressait un jour pour entendre des préceptes ignorés des hommes jusque-là, et le Sauveur, à la face d'un monde qui affectait de le méconnaître, remplit son ministère sublime de Maître, de Législateur et de Conseil. Il n'enseigna point la sagesse humaine, mais la science de l'éternité; il ne se renferma point dans de vagues théories, mais il établit des lois pratiques, dont l'admirable lucidité de ses conseils rendait l'exécution plus facile encore.

C'est ici qu'il ouvrit le royaume des cieux au cœur simple et innocent, qu'il bénit l'homme humble en lui assurant la parfaite possession de lui-même, qu'il promit des consolations éternelles à celui qui pleure ses égarements, et une abondance de moyens de progrès à celui qui marche d'un pas ardent à la recherche des vertus. C'est ici qu'il prêcha la miséricorde, qu'il appela *bienheureux* ceux qui pratiquent les œuvres qu'elle inspire; qu'il promit le ciel à l'âme simple; qu'il récompensa les hommes pacifiques par l'heureuse qualification de *fils de Dieu*, et qu'il bénit les peines et les amertumes de tous ceux qui ressentent les douloureux effets de l'injustice des hommes.

Telle est la philosophie sublime de l'Evangile, résumée par son divin Auteur, qui « ouvrit la bouche pour » enseigner les petits et les humbles de cœur. » Tel est

le *mont des Béatitudes*, plus célèbre par la doctrine de Jésus-Christ que l'Académie et l'Aréopage, illustrés par les chaires des plus fameux orateurs et des plus profonds philosophes de la Grèce. En ce même lieu, il découvrit au monde une source inépuisable de biens et de consolations, mille fois plus précieux que tous ceux que peuvent promettre les hommes, la fortune et l'élévation terrestre. « Vous prierez, et cela sera votre richesse, dit-» il à ceux qui l'écoutaient, parce que tout ce que vous » demanderez vous sera donné par Celui qui tient toutes » choses entre ses mains. » C'est ici qu'il enseigna le *Pater noster,* la prière par excellence, qu'il répéta plus tard à ses disciples sur le mont des Oliviers.

La douceur du Sauveur tenait captive cette multitude prodigieuse, qui, après l'avoir suivi dans les vallées ombragées de la Galilée, ne le quitta point lorsqu'il entra dans un désert aride, près de Tibériade. Jésus leva les yeux du haut de la montagne, où il était assis au milieu de ses disciples, et, voyant que cette multitude venait à lui, il dit à Philippe : « Où achèterons-nous du » pain pour que tous ces hommes puissent manger? — » Il y a ici un jeune homme qui a cinq pains d'orge » et deux poissons, dit André, frère de Pierre ; mais » qu'est-ce que cela pour tant de monde? » Jésus leur ordonna néanmoins de distribuer ce petit nombre de pains et de poissons parmi les cinq mille personnes, assises sur l'herbe, et quand ils se furent tous rassasiés : « Recueillez, leur dit-il, les morceaux qui sont restés, » pour qu'ils ne se perdent point. » Ils le firent, et ils remplirent douze corbeilles de ce qui resta des cinq pains et des deux poissons qui avaient été distribués (1).

(1) St Jean, VI.

Je voyais de loin la ville de Saphet, bâtie au sommet de l'Hittin, comme une immense fortification. Tobie naquit dans le voisinage de cette ville, qui domine l'Iturée, la Trachonite, les déserts de Bosra et le pays donné aux tribus de Zabulon et de Nephtali.

Les plaines de l'Hittin, tristement célèbres par la grande victoire que Saladin remporta sur les croisés, commandés par Gui de Lusignan, roi de Jérusalem, et Raimond, comte de Tripoli, victoire qui décida la perte définitive de la Palestine pour les chrétiens (1), présentent une terre aride, sans arbres et sans le moindre ombrage qui puisse tempérer les ardeurs d'un soleil dévorant. Je ne tardai pas à en atteindre l'extrémité, d'où j'aperçus la mer de Génézareth, qui s'étend entre les montagnes, avec la pompe solennelle dont l'enrichissent ses souvenirs divins.

La ville de Tibériade, bâtie par Hérode Agrippa dans le lieu le plus fertile de la Galilée, domine la petite mer, et, dans son état de ruine, elle semble vivre uniquement pour unir entre eux les anneaux de cette longue chaîne de malédictions et de calamités qui l'ont complétement anéantie. Les superbes murailles et les tours majestueuses qui l'entouraient jadis ont fait place désormais à des amas de décombres, à travers lesquels rôdent les loups et les chacals, dans le silence de la nuit. Tibériade conserve encore néanmoins cette importance que donnent de grandes infortunes, une population considérable et des sociétés littéraires, dont nous allons nous occuper immédiatement.

J'arrivais dans des circonstances peu favorables pour la visiter : un soulèvement avait eu lieu récemment

(1) Le 5 juillet 1187.

parmi les Druses, et cinq mille soldats arabes venaient d'entrer à Tibériade pour se diriger ensuite vers les montagnes du Liban. Cette troupe, sans mœurs ni discipline militaire, se plaisait à commettre des extorsions de tout genre et à tirer des coups de fusil dans les rues, par pur divertissement. De la terrasse du couvent des Franciscains, unique asile qui ouvre ses portes au voyageur, je contemplais la vaste étendue de terrain qu'occupent les ruines de la capitale d'Agrippa, de même que le triste panorama que présente la réunion des décombres et de la misère de la ville moderne. Les seuls grands édifices que l'on voie aujourd'hui dans son enceinte sont le temple catholique et la synagogue, bâtis à peu de distance l'un de l'autre.

Une tradition fort respectée de tous les Israélites assure que le Messie viendra à Tibériade, à Béthulie, à Capharnaüm et à Jérusalem, cités qu'ils considèrent, en conséquence, comme des lieux saints. Tibériade compte parmi ses habitants au moins quatre mille juifs, et on voit continuellement défiler à travers ses rues silencieuses de longues troupes de chameaux, conduisant des familles israélites qui ont quitté Constantinople, l'Allemagne et la Pologne pour venir mourir sur les bords de Génézareth, certains que le Messie bénira un jour leur tombeau, lorsque, devenu le maître de toutes les nations, il traversera triomphalement les campagnes et les chemins qui entourent ces rivages. Il est certain que plusieurs des rabbins qui habitent cette ville descendent directement de ceux qui existaient dans le même lieu du temps de Jésus-Christ, comme il l'est que leur synagogue passe pour la plus savante de l'Orient et même du monde entier.

Les rabbins de Tibériade jouissent d'une grande ré-

putation depuis le Talmud et la Massore, qui ont été jadis élaborés dans le sein de leur synagogue. Ce fut un docteur de l'école de Tibériade qui donna à saint Jérôme des leçons de langue hébraïque, et dans cette même ville on a trouvé, à différentes époques, beaucoup de livres des saintes Ecritures, écrits en grec et en hébreu. Cette école s'est conservée jusqu'à nos jours, mais dans l'état où l'ont placée les infortunes diverses et l'aveuglement de ses membres et de ses docteurs : les jeunes gens nés en Orient et en Occident qui se destinent à être rabbins, s'ils font dans cette académie leurs études aux côtés des vieux professeurs du Talmud, acquièrent, par ce seul fait, parmi leurs concitoyens une réputation colossale, qu'ils n'obtiendraient jamais en suivant les cours de quelqu'une des autres écoles d'Asie, d'Allemagne ou d'Italie.

Mais Celui qui était venu pour donner leur accomplissement aux figures annoncées dans la loi qu'expliquent les rabbins, supprima leurs synagogues et leurs académies, en établissant une hiérarchie nouvelle et une nouvelle Eglise, dans le sein de laquelle il a appelé toutes les nations; c'est à Tibériade même qu'il en confia le gouvernement à un pêcheur, en lui donnant le pouvoir nécessaire pour dicter des lois. Tel est le fait immense que proclame le temple catholique, élevé dans l'enceinte de la ville et dédié à ce même Pierre à qui il fut dit par son maître : « Paissez mes agneaux et mes brebis. »

La mer offre un des spectacles les plus imposants dont on jouisse en Palestine : appelée quelquefois *lac de Génézareth* par les Juifs et d'autres fois *mer de Galilée,* elle ne prit le nom de Tibériade que lorsque Hérode fit bâtir sur ses bords une ville en l'honneur de Tibère, qui venait de monter sur le trône des Césars. Ce lac a cinq

lieues de long et deux seulement dans sa plus grande largeur; l'eau en est bonne à boire et facile à tirer, parce qu'elle n'a qu'une faible densité sur ses bords; elle est si froide qu'elle ne reçoit aucune altération de la température du soleil, à laquelle les naturalistes du pays l'exposent à dessein pendant l'été, et l'on trouve dans son sein différentes espèces de poissons qui ne sont pas connus en d'autres pays.

« Le territoire qui l'entoure et qui porte le même nom » surprend par sa beauté et par sa fertilité tout à la » fois. Il n'est pas de plantes que sa nature ne soit ca- » pable de produire, et il n'est aucun moyen que le tra- » vail et l'industrie de ses habitants ne fassent valoir » pour utiliser de pareils avantages. Le climat y est » tempéré et propre à produire toute sorte de fruits; on » y trouve les arbres des pays froids, et on voit se déve- » lopper à leurs côtés ceux qui exigent une grande élé- » vation de température : les palmiers, les noyers, les » oliviers, les figuiers, tous ceux qu'on pourrait désirer, » en un mot, y sont réunis avec la plus grande abondance. » Il semblerait que la nature, dans l'effusion de sa ten- » dresse envers ce beau pays, a voulu se procurer le di- » vertissement de répandre sur son heureux sol des » plantes rivales les unes des autres, en créant ainsi » une région qui n'a rien à envier aux plus agréables et » aux plus heureuses de la terre (1). »

Tout ce que le célèbre chroniqueur des Juifs décrivait après la défaite qu'ils éprouvèrent en combattant contre la flottille de Vespasien, qui s'était emparée des eaux de Génézareth, subsiste encore, à l'exception de ce qui dépendait du travail et de l'industrie de l'homme. La nature

(1) Josèphe, *De Bello judaico*, lib. III.

n'a certainement pas changé; mais les efforts humains, qui devraient la seconder, ne se font plus sentir. Les montagnes environnantes, arides et grisâtres, offrent de leurs hauteurs des points de vue surprenants; mais les regards empressés de l'observateur vont se perdre parmi des objets tristes, maigres et sauvages. Cherchez les beaux jardins, cherchez les vergers ombrageux, demandez les figuiers et les vignes, « qui fournissaient jadis » de fruits délicieux, pendant dix mois de l'année, les » habitants de cet heureux pays (1) : » vous ne verrez rien, vous ne trouverez rien, parce que plus rien de tout cela n'existe désormais; aucune voix ne vous répondra non plus, parce que cette terre entière doit demeurer solitaire et dévastée jusqu'à la fin des temps.

C'est en faisant le tour de la mer, que l'on apprécie mieux la désolation de ce paradis de la Galilée. Je cherchais à l'occident cette Capharnaüm si opulente, si populeuse, bâtie sur des hauteurs dont les pieds sont baignés par les flots, cette Capharnaüm que Jésus distingua par le nom de *sa ville,* qu'il appela à la foi par des prodiges multipliés, et je ne trouvai d'autre vestige de son existence passée qu'un ou deux fragments de colonnes, et quelque monticule, d'où l'on avait extrait les pierres qui leur ont servi de soubassement.

Une voix terrible se fit entendre un jour dans ces lieux, aujourd'hui déserts : « Capharnaüm, toi qui t'é» lèves jusqu'au ciel, tu seras précipitée jusque dans le » fond des abîmes (2). » Cette voix ne sortait point d'un tourbillon de feu, comme celle d'Elie, et on ne l'entendit point au milieu des éclats de la foudre, comme celle qui

(1) *De Bello judaico,* lib. III.
(2) Saint Luc, x.

donnait des lois sur le Sinaï ; mais elle passa inaperçue pour un grand nombre, et un plus grand nombre encore en méprisa l'auteur.

Malgré cela, Capharnaüm a succombé sous le poids de la malédiction divine, et Celui qui fit jadis entendre cette voix, porté aujourd'hui sur les ailes des vents, et assis dans la splendeur des chérubins, demande à la poussière de ses décombres : « Qu'est devenue ta force, » Capharnaüm, qu'est devenue ta puissance des temps » antiques ? »

En suivant la même côte, on rencontre Bethsaïde, qui dominait l'entrée d'une baie magnifique, l'une des embouchures du Jourdain, qui vient déposer ses eaux dans le lac, et Corozaïm, construite sur la rive opposée du fleuve ; mais ces deux villes n'offrent à l'œil que deux ou trois cabanes de pêcheurs, quelquefois aussi le spectacle de tribus venant du désert et traversant leurs ruines « sur des chevaux plus légers que les léo- » pards et plus agiles que les loups dans les ténèbres de » la nuit. »

A l'Orient, dans le pays des Géraséniens, il ne reste aucun vestige de Géraza et de Magedon, que les Romains ont détruites ; mais on voit des grottes creusées dans les rochers, et ce sont les tombeaux auxquels l'Evangéliste fait allusion lorsqu'il rapporte que « comme Jésus des- » cendait de la barque, un homme possédé d'un esprit » impur vint à lui, sortant des sépulcres, où il faisait sa » demeure ordinaire, et, ayant rompu ses chaînes et brisé » ses fers, il courait à travers les montagnes, criant et » se meurtrissant lui-même avec des pierres (1). »

Mais ces côtes, nues et arides comme elles sont au-

(1) Saint Marc, v.

jourd'hui, sans maisons, sans jardins, sans ombrages, combien elles me semblaient magnifiques et richement ornées par le souvenir de tant de traits sublimes de la vie du Christ dont elles furent les témoins! Les fleurs les plus embaumées semblent fanées et sans odeur, les lauriers les plus verts et les plus frais paraissent desséchés à côté de l'éclat majestueux dont resplendit le Fils du Dieu vivant, imprimant la trace de ses pas sur les eaux de Génézareth, commandant aux vents, du sein de la fragile nacelle, et rassemblant par sa voix les poissons dans les filets jetés tant de fois inutilement jusqu'alors.

Je traversais les mêmes eaux, qui, pures et tranquilles en ce moment, offraient à mon œil ravi l'aspect d'un immense miroir. C'est peut-être ici, me disais-je, que passa la barque de Jésus! C'est peut-être en cet endroit même qu'il étendit la main pour soutenir le disciple dont la foi chancelait! Ah! sur la mer orageuse de cette vie, au milieu des tempêtes furieuses que soulève le choc des passions humaines, puisse s'étendre aussi vers nous cette main tutélaire! Puisse le mortel, luttant contre d'autres flots, plus menaçants encore, et maîtrisant péniblement un cœur rebelle, s'écrier toujours avec la foi la plus vive: « Seigneur, ordonnez-moi d'aller à vous! »

Je quittai Tibériade au point du jour, et quatre heures après je me trouvais au pied de la magnifique montagne du Thabor. Le ciel était parfaitement pur, un brillant soleil inondait de ses rayons les verts ombrages qui couvrent le mont par intervalles, et la vaste campagne d'Esdrelon semblait ensevelie dans un profond silence, lorsque je commençai à gravir la pente raide et pénible qui conduit au sommet. Deux heures de fatigue furent bientôt payées avec usure: jamais je n'ai vu de paysage aussi délicieux que la cime du Thabor!

Que l'on se figure une plaine d'une demi-lieue d'étendue, entièrement couverte d'une herbe verte et épaisse, de fleurs odoriférantes, de gros arbres, de rosiers, de lauriers et de mille arbustes qui forment les bois les plus touffus. A une hauteur de dix-sept cent cinquante-cinq pieds au-dessus de la Méditerranée et de treize cent quatre-vingts au-dessus de Tibériade, je contemplais le panorama le plus admirable qui existe au monde. Au midi, ma vue s'arrêtait sur les montagnes lointaines de Gelboé et sur celles d'Ephraïm et de Juda; à l'occident, sur le Carmel; au nord, elle s'étendait dans la Galilée, parcourait les cimes élevées de l'anti-Liban, les pics blanchâtres de l'Hermon, le lac pittoresque de Tibériade, et suivait le cours du Jourdain pour aller se reposer au loin sur le sommet du Nébo.

Mais ce panorama sublime, qu'était-il à côté de celui que je découvrais en lisant ceci dans saint Mathieu : « Jésus, ayant pris avec lui Pierre, Jacques et Jean, son » frère, les mena à l'écart sur une haute montagne, et » il fut transfiguré devant eux; son visage parut brillant » comme le soleil et ses vêtements devinrent blancs » comme la neige. En même temps, ils virent Moïse » et Elie qui s'entretenaient avec lui... Une nuée lumi- » neuse vint les couvrir, et il sortit de cette nuée une » voix qui fit entendre ces paroles : *Celui-ci est mon* » *Fils bienaimé, dans lequel j'ai mis toutes mes complai-* » *sances; écoutez-le* (1). »

Il est vrai que l'Evangile n'indique pas le nom de la montagne ennoblie par la gloire du Fils de Dieu; mais nous trouvons la tradition constante, la voix populaire et le témoignage des écrivains les plus respectables du

(1) Ch. XVII.

christianisme invariablement d'accord pour nous désigner le Thabor comme le lieu où s'opéra cette ineffable merveille (1).

Sur cet autel sublime qui se dresse vers le ciel, et que le Père éternel a élevé pour manifester la gloire de son Fils, on aperçoit encore très distinctement une église et un monastère de Bénédictins. Sous une voûte entr'ouverte, et au milieu de mille décombres presque entièrement cachés par l'herbe, je célébrai la sainte messe, à laquelle donnaient une solennité sublime le silence profond du désert, la riante verdure des arbres et l'odeur embaumée des roses et des lis.

A peu de distance des ruines de l'abbaye, un moine russe, qui avait le projet d'établir un couvent pour sa communion, jeta les fondements d'un oratoire, à côté duquel il bâtit deux cellules, l'une pour lui et l'autre pour les pèlerins qui iraient visiter la montagne sainte. Les Bédouins ne tardèrent pas à le découvrir, et aussitôt que par le nombre des pèlerins qui étaient montés et par la durée de son séjour sur la montagne, ils calculèrent qu'il avait dû réunir une somme considérable, ils entourèrent un matin la cellule et le sommèrent d'avoir à leur livrer son argent.

Le moine protesta qu'il ne possédait rien au monde, et, mettant sa cellule à leur disposition, il les invita à s'en assurer par eux-mêmes en la fouillant de fond en comble. « Tout cela est trop long, lui répondit le chef arabe; allons, allons, vite votre argent! » Comme l'argent n'arrivait pas, le chef, saisissant le moine par le bras, ordonna qu'on lui coupât le pouce, martyre que le reclus endura sans revenir sur son refus. Mais celui

(1) Voyez la note F, à la fin du volume.

qui avait supporté patiemment la douleur aiguë que dut lui occasionner la brusque amputation d'un doigt, sentit défaillir tout son courage en entendant la terrible voix du Bédouin donner l'ordre de lui couper la tête. Ouvrant alors une cachette pratiquée dans un coin de la cellule, il en tira sa bourse et la remit entre les mains du chef, qui lui fit donner quelques coups de bâton pour le punir du double délit de mensonge et de cupidité (1).

L'avarice d'un religieux qui préfère perdre ses doigts et s'exposer à la mort plutôt que de sacrifier une chétive somme d'argent, est plus étrange, à mon avis, que l'attentat des Bédouins eux-mêmes. Le moine, dans cette occasion, ne donna certes pas la preuve d'une vertu bien héroïque ; cependant, qu'il vienne à mourir demain, et le monde entier verra le tzar le canoniser et l'Eglise moscovite inscrire son nom dans le catalogue de ses martyrs. Le schismatique, visitant, dans cinquante ans d'ici, le sommet du Thabor, ira se prosterner au pied des autels dédiés à celui qui a versé son sang pour défendre, non point les mystères du dogme, mais un misérable sac d'écus!

Un illustre professeur de Cracovie voyageait un jour dans ce même pays. Les Arabes l'entourent et lui demandent son argent, qu'il leur remet sans hésiter un seul instant : les voleurs s'éloignent, mais à quelque distance, ils entendent les cris de celui qu'ils venaient de dépouiller. Ils se retournent, et le voient qui court après eux, en les appelant de toutes ses forces ; ils s'arrêtent pour l'attendre, et quelle n'est pas leur surprise en l'entendant leur dire : « Prenez, je vous prie, ces quel- » ques pièces de monnaie que j'avais oubliées dans la » poche de mon manteau ; je vous ai trompés en vous di-

(1) 1852.

» sant que je n'avais plus rien, mais c'est sans mauvaise » intention, je vous assure. » Le respect pour la vérité poussé jusqu'à sa perfection la plus exagérée par l'admirable Jean de Kenti, telle est la leçon que reçoivent du catholicisme les moines schismatiques du mont Thabor (1) !

La montagne d'Hermon, entièrement nue et sans végétation d'aucune espèce, semble placée en face du Thabor pour faire ressortir par sa tristesse et son aridité la gloire et la magnificence de celui-ci. Dépassant en hauteur les montagnes qui l'environnent, elle laisse apercevoir de loin son sommet, presque toujours couvert de neige, et sur l'un de ses pics les plus élevés, on aperçoit l'ermitage d'un santon que les Arabes du voisinage visitent avec beaucoup d'empressement pour solliciter de lui des miracles. Je ne sais à quoi attribuer la sombre impression que laisse dans l'âme la vue de cette montagne, de laquelle il fut dit pourtant : « Elle se réjouira devant » le bras qui l'a formée. »

Après avoir quitté le Thabor, je traversai un pauvre village, qu'on appelle Devorich, et dans lequel Sisara, général des troupes de Jabin, roi d'Azor, fut mis à mort par Jahel, après la défaite qu'il venait d'essuyer dans les plaines du Cison. Débora, principal instrument de la victoire, et Barac, général des soldats victorieux, chantèrent ces paroles, en présence des chars et des dépouilles enlevées à l'ennemi : « Ecoutez, roi; princes, » prêtez l'oreille : les restes du peuple de Dieu ont été » sauvés, parce que le Seigneur a combattu parmi ses » vaillants guerriers. »

Je rentrai à Nazareth, je traversai de nouveau Kaïffa, les eaux du Cison et les délicieuses solitudes du Carmel;

(1) Voir la *Vie des Saints*, par Godescard, au 20 octobre.

j'allais visiter la ville de Josué et je voulais me reposer sur les ruines immenses de la célèbre Césarée. Laissant celles-ci derrière moi, je parcourus de vastes plaines, qui me conduisirent au pied des montagnes d'Athlit et au village de Tantoura, l'ancienne Dor, dont le roi fut tué par Josué, qui donna sa capitale et ses Etats à la tribu de Manassès. Il n'existe aucun chrétien dans la ville actuelle, et mon guide me choisit pour logement une maison contiguë à la mosquée, et dont le maître était un santon.

Cette ville, jadis résidence des rois, entrepôt du commerce des Juifs, et, en dernier lieu, siége d'évêques chrétiens renommés par leur sagesse et leur vertu, compte à peine aujourd'hui cinq cents habitants, tous mahométans, occupés à ensemencer la terre, où ils récoltent un peu de blé, qu'ils conduisent aux greniers de Jaffa. Je ne crois pas possible qu'il existe une population aussi fanatique et aussi barbare que celle de Dor; j'entendis les habitants se disputer entre eux pendant la soirée entière; je vis des petits garçons s'amuser à faire tomber une vieille femme et se moquer d'elle ensuite, sous les yeux même de leurs parents; mon hôte me fit payer mon logement d'avance et refusa de me vendre les aliments dont j'avais besoin, par ce motif que *j'étais chrétien*.

Césarée couvre de ses ruines un espace de plusieurs milles; en pénétrant au milieu de celles-ci, on distingue parfaitement les rues et les places, les temples et les colysées, les forteresses et les palais, les colonnes de granit et les chapiteaux de marbre qui l'embellirent autrefois. On montre aussi l'aqueduc qui conduisait jadis à la ville les eaux du Zerka, et j'ai vu sur pied deux portiques très bien conservés, des escaliers et divers pans de murailles qui sembleraient avoir fait partie de quel-

que fortification. Un supérieur du Carmel trouva encore entier, en 1780, un bel autel de porphyre, qui avait neuf palmes de long ; et qui sait combien d'autres précieux ouvrages de l'antiquité sont ensevelis aujourd'hui sous ces immenses débris !

Pendant que je m'occupais de les examiner à la hâte, comme un homme dont l'attention est sollicitée par une foule d'objets importants, je m'arrêtai sur la base indestructible d'une colonne renversée, et il me sembla voir passer sous mes yeux les ombres vénérables de tant d'illustres personnages qui furent l'honneur de la malheureuse Césarée. L'homme inspiré qui confondit par son éloquence et par la précision de sa doctrine la synagogue, l'Aréopage et la philosophie de tous les temps ; l'homme animé d'une force divine qui par l'autorité de son langage réduisit au silence les faux prophètes, et par sa vertu triompha de la corruption de Rome ; le docteur des gentils, la trompette de l'Evangile, l'invincible Paul, prêcha dans Césarée instruite déjà des vérités de la foi par le prince des Apôtres. Mais alors Césarée nageait dans l'opulence ; Hérode avait épuisé ses immenses trésors pour la rendre célèbre, et l'on se formera facilement une idée de ce qu'elle devait être à cette époque, d'après les amas de ruines qui en restent et les dimensions colossales de ses places et de ses palais.

Je fus tiré de ces réflexions par les cris du drogman, qui m'avertit qu'il y avait des panthères de ce côté ; je promenai ma vue autour de moi, et je vis effectivement deux de ces animaux qui passaient à une petite distance de nous et qui, entrant dans les cavités de ces édifices, à demi couvertes par des arbustes et des monceaux de décombres, disparurent sous les voûtes des palais jadis habités par les maîtres de la terre.

En quittant ce lieu dangereux, je rencontrai plusieurs tribus de Bédouins, qui transportaient leurs tentes d'un lieu à un autre. Après avoir parcouru les montagnes désertes de la Judée et de Saron, elles venaient peut-être les planter sur les ruines solitaires de Césarée. O instabilité des choses humaines! Cette famille, sortie d'un autre désert et qui vient de traverser le Jourdain en suivant la marche pénible de ses ânes et de ses chameaux, lorsqu'elle prendra son repos à l'ombre de ces voûtes en ruines, ne pensera peut-être pas que la main de l'homme plaça un jour les pierres de ces arcs de triomphe, éleva ces temples, ces forteresses, ces palais, et aligna ces rues au cordeau.

Et cependant, les blocs de porphyre entre lesquels elle assujétira les poteaux de ses tentes, et les beaux fragments de marbre qui lui serviront pour attacher ses bêtes de somme, ont été amenés à grands frais des montagnes de l'Egypte ou des côtes de la Sicile.

La main de l'homme est puissante, il est vrai ; mais il existe un Etre dont le souffle disperse, comme des plumes balayées par le vent, les monuments les plus imposants qu'aient élevés les efforts combinés de cent générations!



CHAPITRE XIII.

Monts de Garitzim. — Coup d'œil sur la Samarie. — Etat présent de ses grandes cités. — Sébaste. — Naplouse. — La Société biblique et les Samaritains. — Monastère grec et sa propagande. — Un point de contact entre trois Sociétés schismatiques. — Puits de Jacob. — Ses environs immortalisés par le Tasse. — Monts d'Ephraïm et de Judée. — Vallée du Térébinthe. — Sanctuaire de Jean-Baptiste. — Excursion dans le désert. — La grotte de Saint-Jean. — Maison de la Visitation. — Ruines d'un couvent. — Fontaine de Saint-Philippe. — Observation adressée à Volney. — Comment devons-nous apprécier les ouvrages d'écrivains à préventions ? — Les Bédouins de Gaza.

Je laisse à ma droite la route qui conduit à la fameuse Joppé, je traverse les larges vallées du Saron sans rencontrer le moindre vestige de la ville d'Antipater, et je me dirige du côté de Samarie, quoique je sois dans la nécessité de perdre une partie du chemin que j'ai déjà parcouru. Les montagnes de Saron, de Garitzim et d'Ephraïm s'offrent à moi dépouillées de leur brillante parure, et c'est en vain que je chercherais les cités dont elles s'enorgueillirent autrefois ; leur poussière est foulée aux pieds par les chameaux, et sur la terre qui recouvrait leurs fondements, reposent aujourd'hui la hyène, le loup et la panthère. Dans les fertiles vallées où les patriarches dressaient leurs tentes, où leurs filles paissaient leurs troupeaux qu'elles abreuvaient aux puits creusés par leurs frères ; dans ces lieux où Jacob achetait de riches

campagnes, qu'il donnait à son fils de prédilection, je n'apercevais plus que quelques pauvres cabanes ou bien les tentes des Bédouins, dont la vue reportait mes souvenirs au siècle des patriarches.

Je vis cependant se lever devant moi deux témoins qui déposeront éternellement contre cette terre désolée: le Hebal et le Garitzim, qui assistèrent au serment de fidélité fait à Dieu par leurs habitants et entendirent la voix de celui qui disait : « Si vous obéissez au Seigneur » votre Dieu, toutes les bénédictions se répandront sur » vous ; mais si vous violez ses préceptes, sa malédiction » vous accablera. Vous serez maudits dans la ville et maudits dans les champs ; votre grenier sera maudit et les » fruits que vous aurez mis en réserve seront maudits ; le » fruit de votre ventre et le fruit de votre terre sera maudit » aussi bien que vos troupeaux de bœufs et vos troupeaux » de brebis. Le Seigneur répandra sa malédiction sur » tous vos travaux. Le ciel qui est au-dessus de vous » sera d'airain, et la terre sur laquelle vous marchez » sera comme du fer. Le Seigneur répandra sur votre » terre des nuées de poussière au lieu de pluie, et il fera » pleuvoir du ciel sur vous de la cendre, jusqu'à ce que » vous soyez réduits en poudre. Le Seigneur vous fera » tomber devant vos ennemis ; vous marcherez par un » seul chemin contre eux, et vous fuirez par sept, et » vous serez dispersés dans tous les royaumes de la » terre... Le Seigneur vous frappera de frénésie, d'aveuglement et de fureur. Un peuple que vous ne connaissez pas vous dévorera les fruits de votre terre, et » vous serez la fable et la dérision de toutes les nations » où le Seigneur vous conduira (1). »

(1) Deutéronome, XXVIII, *passim*.

La fertilité de ce pays fut proverbiale tant qu'Israël demeura fidèle à son Dieu, et l'histoire nous en conserve d'impérissables souvenirs; quant à son état actuel, nous le voyons, et ce n'est plus l'histoire, mais le témoignage de nos propres yeux qui nous démontre avec quelle exactitude s'est accomplie la malédiction lancée contre un peuple infidèle. « On entend dire quelquefois : Il n'y a » plus de miracles de nos jours, et la voix des prophètes ne » s'élève plus au milieu de nous. Mais les hommes ont » voilé leurs yeux pour ne pas voir, et lors même que » les morts ressusciteraient en leur présence, ils ne les » verraient pas non plus. Les peuples qui résistèrent » avec le plus d'obstination aux paroles du Messie, Coro- » zaïm, Capharnaüm, célèbres par leur incrédulité, les » habitants de Nazareth, qui voulurent précipiter Jésus- » Christ, et ceux de Jérusalem, qui le firent mourir atta- » ché à la croix, ne sont-ce pas précisément les mêmes » que nous voyons aujourd'hui réduits au néant ? Ceux » qui n'ont cru ni à Moïse, ni aux prophètes, croiraient » moins encore aux prophètes nouveaux qui cherche- » raient à réveiller leur foi (1). »

En contemplant les villes de Samarie, je me rappelai bien des fois le passage qu'un illustre voyageur de nos jours écrivait sur les ruines mêmes des villes désolées de la Palestine.

L'accomplissement littéral des prédictions que nous lisons dans l'Ecriture sainte parle à notre foi un langage aussi éloquent que celui des prophètes eux-mêmes, et l'abaissement de ces grandes cités, leur solitude réellement effrayante, ne sont pas moins significatifs que les miracles les plus éclatants. L'homme le moins accessible

(1) Mislin.

aux préjugés, celui-là même qui affiche le plus hautement son manque de foi, partage néanmoins l'émotion de l'homme religieux à la vue de ce tableau, qui se rembrunit à mesure que les yeux le contemplent : « Hélas!
» j'ai parcouru cette terre dévastée! j'ai visité les lieux
» qui brillèrent jadis d'un si grand éclat, et je n'y ai
» trouvé que l'abandon et la solitude... J'ai cherché les
» peuples antiques, j'ai cherché leurs œuvres, et je n'ai
» trouvé que leur trace, pareille à celle que le voyageur
» imprime en passant sur le sable mouvant du désert.
» Les temples sont ruinés, les palais se sont écroulés sur
» leur base, les ports sont comblés, les villes détruites,
» et la terre avec ses habitants n'est plus qu'un vaste
» désert, peuplé de tombeaux(1). »

C'est Volney qui parle ainsi, et son témoignage ne sera point suspect, sans doute, aux yeux des *esprits forts* de notre siècle.

Si j'écrivais mon itinéraire, je ne raconterais point un seul de mes pas sur le sol de la Palestine sans l'accompagner de souvenirs qui datent de quarante siècles, et je n'aurais à raconter que des excursions faites dans les champs des patriarches ou à la recherche des villages et des cités qui virent jadis dans leurs murs le Dieu qu'adoraient les prophètes. Béthulie, avec les nobles souvenirs de la belle Judith, Béthel et Jesrahel, avec leur prospérité et leurs disgraces, Jacob revenant de la Mésopotamie et le tombeau de Joseph! quels tableaux intéressants n'offrent-ils pas à l'imagination!

Cette Samarie, orgueil des superbes d'Ephraïm, couronne du Someron et la ville capitale des rois d'Israël, est transformée aujourd'hui en un vil amas de cabanes,

(1) Volney. *Les Ruines*, ch. II.

et dans ces lieux où un souverain construisit des palais d'ivoire qui excitaient l'admiration de tous, on n'aperçoit plus une seule maison qui soit réellement digne de ce nom. Perdue par les Israélites et occupée successivement par les Mèdes et les Macédoniens; privée même de son nom, qu'elle échangea contre celui de Sébaste, arrosée plusieurs fois du sang de ses princes et de ses rois, occupée, puis abandonnée par les croisés, Samarie montre encore quelques restes de ces temples et de ces palais qui rivalisèrent de magnificence avec ceux de Rome elle-même. L'emplacement du palais d'Hérode couvre une étendue de terrain considérable : on y remarque de superbes colonnes de jaspe, conservées tout entières, et dont quelques-unes même sont encore debout, d'autres déjà mutilées, et d'énormes blocs de pierre qui ont appartenu au somptueux édifice dans lequel le monarque altier voulut donner au monde une idée de sa grandeur et de son pouvoir.

Non loin de ces ruines, on aperçoit d'autres décombres d'un aspect non moins imposant. La croix de Malte, gravée sur quelques-unes des pierres, annonce que ce sont les restes d'un grand temple, construit par les chevaliers en l'honneur de saint Jean, sur le tombeau qui renfermait autrefois ses restes vénérés.

Naplouse, séparée de Sébaste par deux lieues seulement, est située à l'est de Sichem, ville mémorable dans l'histoire des Juifs. Les Samaritains, après que le schisme les eut éloignés des tribus demeurées fidèles, bâtirent un temple sur le sommet du mont Garitzim, et consacrèrent des prêtres pour les cérémonies de leurs sacrifices. Il existe aujourd'hui encore quelques familles des anciens Samaritains, qui occupent le quartier le plus pauvre de la ville, et leur chef prend parmi eux le

nom de *prêtre lévite*. La Providence semble les conserver, au milieu des efforts qu'ont faits de tout temps leurs coreligionnaires du judaïsme pour les attirer à leur communion, comme une preuve de plus en faveur de la véracité des Livres saints.

L'évêque anglo-prussien de Jérusalem envoya, en 1847, un de ses associés de la propagande protestante évangéliser les Samaritains de Naplouse, ou, pour mieux dire, acheter leurs consciences à prix d'argent, absolument comme on négocie les marchandises dans le bazar de la ville. L'argent finit par s'user, mais ceux qui l'avaient reçu comme prix de leur foi ne se crurent obligés que pour le temps qu'il dura ; aussi la propagande finit bientôt, et il n'existe plus aujourd'hui le moindre protestant à Naplouse.

Les grecs dissidents sont les seuls chrétiens connus dans ce pays, et les moines de certain monastère possèdent un grand nombre de reliques, qu'ils exposent à la vénération des fidèles, lors même qu'elles sont aussi invraisemblables et aussi ridicules que les *cruches* de Cana. Mais rien ne saurait les retenir lorsqu'il s'agit de reliques et de sanctuaires; toujours affamés de nouveaux adorateurs qui les visitent, et qui deviennent pour eux une source inépuisable de revenus pendant la durée de leur existence, ils ont travaillé aussi à la conversion des Samaritains. La pauvreté ouvre tant de chemins divers aux espérances du puissant, qu'il pense triompher de tous au moyen de l'or.

Il est néanmoins bien singulier de voir des dissidents entreprendre des missions pour convertir des gens qui ne sont pas moins dissidents qu'eux-mêmes. Des hommes qui croient au sacerdoce de Henri VIII et de sa fille Elisabeth, travaillent à éclairer d'autres hommes

qui ont la même foi dans le sacerdoce de Manassès, et ceux qui ont suivi l'étendard de la rébellion levé par un évêque ambitieux d'honneur et de pouvoir, cherchent à toucher des consciences dociles aussi à une voix qui souleva jadis à son profit dix des tribus du royaume d'Israël. La rébellion, commune à ces trois sectes, forme un point de contact qui pourrait servir à les unir quelque jour entre elles.

Le puits de Jacob, creusé dans le champ qu'Hémor vendit à ce patriarche, est celui-là même près duquel Jésus-Christ s'entretint avec la femme de Sichem, ainsi que l'indiquent des monuments de tous les siècles, qui sont venus se grouper autour de ses bords, dans le but d'honorer un lieu pareillement sacré et mémorable dans l'un et l'autre Testaments. Jacob, qui bâtit en ce lieu un autel pour adorer le Dieu de ses pères, était une admirable figure de Jésus-Christ, érigeant en ce même lieu un autel dans le cœur de chaque homme, et déclarant « que le Père cherche des adorateurs qui l'honorent en » esprit et en vérité. »

Ce puits, que les chrétiens appelèrent dès les premiers siècles *le puits de la Samaritaine*, est situé à droite du chemin, et à vingt minutes seulement de Naplouse; l'ouverture en est au niveau du sol, et l'on ne peut, par conséquent, l'apercevoir qu'en s'en approchant de très près. Il était profond jadis, comme l'indiquent les paroles de la femme répondant au Sauveur; mais il l'est beaucoup moins aujourd'hui, parce qu'il est rempli de décombres qui l'obstruent en partie. Des colonnes de granit, brisées et couchées tout à côté, indiquent suffisamment qu'il a existé jadis quelque chapelle ou quelque riche pavillon qui le couvrait en entier. Les annales ecclésiastiques attestent qu'il y eut dans ce lieu une église

et, précédemment, un couvent de religieuses dès le commencement du quatrième siècle.

Les environs de Naplouse présentent un grand nombre de jardins et de vergers, qui rendent témoignage de la fertilité de son territoire. Il existait là jadis des forêts épaisses que le Tasse a immortalisées en y plaçant le mystérieux bocage où l'invincible Tancrède trouva les bois nécessaires pour la construction des machines qui devaient ouvrir la brèche aux croisés dans les murs de la cité sainte. Ces forêts n'existent plus aujourd'hui, et le terrain semble nivelé, comme dans tout le reste de la Palestine. En suivant les sentiers scabreux et en gravissant les montagnes d'Ephraïm et de Juda pendant plusieurs heures consécutives, mon cœur éprouvait ce serrement si naturel à l'homme qui traverse des sites propres à nourrir la douleur, ou qui a sous les yeux des images qui ne respirent que la désolation, l'amertume et le deuil. En contemplant ces parages stériles et solitaires, je compris sans peine pourquoi les prophètes allaient se lamenter de préférence dans les régions les plus élevées des montagnes de Juda.

La vallée du Térébinthe, où je descendis enfin, pourrait, quoique très étroite, figurer au nombre de celles que l'on a coutume de citer comme les plus propres à donner une idée de l'ancienne végétation de la Palestine. Le térébinthe est un arbre dont les rameaux ressemblent à ceux du laurier ; il se conserve également beau dans toutes les saisons, et forme de nombreuses forêts dans ce pays, auquel il a donné son nom, si souvent mentionné dans l'Ecriture. Des vignes, des figuiers, des nopals et des oliviers s'unissent pour animer le paysage, qu'une poésie bien différente de la poésie naturelle rend infiniment plus grand et plus solennel encore. Un petit

berger de Bethléem, mettant dans sa pannetière cinq pierres choisies par lui dans le lit du torrent qui serpente au pied des montagnes, les lançant avec sa fronde, les enfonçant dans le front de l'ennemi de sa patrie, le renversant et lui coupant aussitôt la tête avec sa propre épée: voilà, certes, une poésie plus belle et plus sublime que toutes celles qu'a pu rêver la féconde imagination d'Homère et de Virgile.

Un autre enfant naissait au fond de cette même vallée, mille ans après David, et sa voix, qui réunissait la foule dans le désert voisin, faisait retentir les montagnes de la Judée de ces paroles : « Sachez que le royaume de » Dieu est arrivé. » Je cherchais la maison de cet enfant en suivant le chemin que parcourut le Sauveur du monde, dont le règne était annoncé par son saint précurseur. Un bel édifice, orné des armes du roi d'Espagne, m'annonça le lieu fortuné où fit ses premiers pas celui qui venait redresser les sentiers tortueux des hommes égarés.

Ah! ces magnifiques sculptures, dans lesquelles la main d'habiles artistes a représenté la succession des mystères qui précédèrent la naissance de saint Jean, l'Evangéliste en a récapitulé le sens avec un laconisme admirable dans ces paroles, qui les résument si parfaitement : « Il y eut un homme envoyé de Dieu, pour » rendre témoignage à la lumière. » La petite maison où il naquit est convertie en une chapelle, revêtue de précieuses mosaïques; on voit au centre l'inscription suivante, gravée sur le pied d'un autel : « HIC NATUS EST » ILLE QUI PLUS QUAM PROPHETA EST (1).

Le temple résonnait de la suave harmonie de voix en-

(1) Ici est né celui qui est plus qu'un prophète.

fantines, qui célébraient les mystères de ce lieu, couvert par les voûtes sacrées, et je vis défiler dans les nefs douze enfants, vêtus de longues robes plus blanches que la neige. Que font-ils? Où vont-ils donc! me demandais-je. Et la voix de Bossuet venait me répondre: « C'est à la candeur et à la pureté seules qu'il appartient » de louer l'innocence de Jean-Baptiste. » En descendant à la grotte, lieu de la naissance du précurseur, je trouvai encore ces êtres innocents prosternés au pied de l'autel et chantant avec une douce mélodie cette hymne des temps a ntques:

« Ut queant laxis resonare fibris,
» Mira gestorum famuli tuorum,
» Solve polluti labii reatum,
» Sancte Joannes. »

Un grand nombre de lampes, qui brûlent constamment, les magnifiques bas-reliefs en marbre, les belles peintures du célèbre Ribera, le chant des enfants et les riches harmonies de l'orgue, donnent à la chapelle souterraine de Jean-Baptiste un aspect à la fois mystérieux et solennel. Le couvent de Saint-Jean est situé au milieu d'un petit village que les Arabes appellent *Ain-Karin.*

En m'avançant une lieue plus loin dans la vallée du Térébinthe, je gravis une colline escarpée et j'entrai dans la grotte où le précurseur passa le temps de sa jeunesse, occupé à se préparer au ministère sublime d'annoncer la venue du Fils de Dieu. La grotte a la forme d'une petite cellule de dix à douze pieds de long sur six de large. J'avais amené avec moi tous les enfants de chœur de l'église de Saint-Jean, qui, pendant que je célébrais les saints mystères, firent retentir le désert du chant de l'hymne: *Antra deserti.*

Ces mêmes lieux avaient été jadis l'écho d'une autre voix inspirée, qui sortait de la même grotte et disait à la multitude réunie pour l'entendre : « Préparez les » voies du Seigneur. » Cette grotte ne renferme aucune espèce d'ornement, mais elle conserve les traces des changements que lui a fait subir la main des hommes. D'un côté de la colline, on voit les ruines d'un temple et d'un monastère, dont les moines ont donné probablement à la grotte de Jean-Baptiste la forme qu'elle présente aujourd'hui.

En descendant de la colline, on voit à deux milles de distance les ruines considérables d'un couvent de femmes; la tradition rapporte que ce fut en ce lieu même que Marie, mère de Jésus, fit sa visite à Elisabeth sa cousine, devenue la mère du précurseur. Ce lieu si vénérable se trouve dans un complet abandon; les murs du temple se sont écroulés, et il ne reste plus qu'une pièce basse, qui paraît avoir servi de sacristie; mais personne n'habite plus ce lieu, où jadis des voix inspirées entonnaient ces cantiques sublimes, qui sont aujourd'hui l'honneur du christianisme. Une fois chaque année, les prêtres de Saint-Jean viennent célébrer l'office de la Visitation parmi les décombres de ces édifices, dévastés par la barbarie. Je les fis retentir aussi moi-même des voix innocentes des enfants, qui entonnèrent le *Magnificat*, chanté là pour la première fois, et, en présence de ces montagnes silencieuses, j'offris au Père le sacrifice de l'Agneau sans tache, immolé pour le salut de tous.

En traversant les montagnes de la Judée, je suivis le chemin qui conduit de Jérusalem à Gaza; pour arriver à ce chemin depuis le couvent de Saint-Jean, on parcourt une route fort mauvaise, qui passe d'étroits défilés, et on longe des plantations d'oliviers situées dans les sinuo-

sités de ces montagnes. Après une heure de marche, j'arrivais enfin à la fontaine de Saint-Philippe, but de mon excursion. A la droite du chemin, en venant de Gaza, on trouve cette fontaine que la tradition assure être positivement celle que désignent les *Actes des Apôtres*, dans le chapitre où ils racontent le baptême administré par le diacre Philippe au trésorier de la reine d'Ethiopie.

« L'ange de Dieu dit à Philippe : Levez-vous et allez » vers le midi, au chemin qui descend de Jérusalem à » Gaza. Philippe, se levant, y alla. Or un Ethiopien, » eunuque, l'un des premiers officiers de Candace, reine » d'Ethiopie, et surintendant de tous ses trésors, était » venu à Jérusalem pour adorer Dieu, et il s'en retour- » nait étant assis dans son chariot et lisant le prophète » Isaïe.

» Alors l'Esprit dit à Philippe : Avancez et approchez- » vous de ce chariot. Aussitôt Philippe accourut, et ayant » entendu que l'eunuque lisait le prophète Isaïe, il lui » dit : Entendez-vous bien ce que vous lisez? — Com- » ment pourrais-je l'entendre, lui répondit l'Ethiopien, » si quelqu'un ne me l'explique? Et il pria Philippe de » monter et de s'asseoir auprès de lui ; or le passage de » l'Ecriture qu'il lisait était celui-ci : *Il a été mené » comme une brebis à la boucherie, et il n'a point ouvert la » bouche, non plus qu'un agneau qui demeure muet devant » celui qui le tond. Le jugement qu'on avait porté contre » lui dans les jours de son abaissement a été effacé et aboli » par la gloire dont ses souffrances ont été suivies. Qui » pourra compter sa postérité après qu'on lui aura ôté la » vie?*

» L'eunuque dit à Philippe : Je vous prie de me dire » de qui le prophète entend parler en cet endroit, si c'est

» de lui-même, ou de quelque autre? — Alors Philippe,
» prenant la parole, commença par cet endroit de l'Ecri-
» ture à lui annoncer Jésus. Après avoir marché quel-
» que temps, ils rencontrèrent de l'eau, et l'eunuque
» lui dit : Voilà de l'eau, qui empêche que je sois
» baptisé? — Philippe lui répondit : Vous pouvez l'être
» si vous croyez de tout votre cœur. — Il lui repartit :
» Je crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu.

» Il commanda aussitôt qu'on arrêtât son chariot, et
» ils descendirent tous deux dans l'eau, et Philippe bap-
» tisa l'eunuque. Etant remontés hors de l'eau, l'Esprit
» du Seigneur enleva Philippe, et l'eunuque ne le vit
» plus. »

Les catholiques, conséquents avec l'une de leurs traditions les plus anciennes, ont orné cette fontaine de divers bas-reliefs de marbre, qui subsistent encore aujourd'hui.

Volney, en visitant la Palestine, qu'il parcourut en entier pour y chercher des arguments contre la véracité de la Bible, dit qu'il suivit le chemin qui descend de Jérusalem à Gaza, chemin creusé à travers des montagnes, des rochers et des sites abruptes, et n'offrant aucune trace qui puisse avoir été celle d'un chemin à voitures à une autre époque. La conséquence est facile à saisir, et l'histoire du favori de la reine Candace, assis avec Philippe sur un char qui parcourt ce chemin, n'est plus dès lors qu'une solennelle imposture.

Or, j'ai suivi la même route, et je puis affirmer non-seulement qu'elle fut jadis un chemin à voitures, mais encore qu'elle pourrait très facilement le devenir de nouveau. J'en ai la preuve dans la route elle-même, qui conserve sa direction toujours égale, quoiqu'elle soit ouverte au milieu de montagnes qui la contrarient fré-

quemment. J'en ai la preuve dans les carrières de marbre qui étaient exploitées dans le voisinage de la fontaine dès le temps des Juifs, et qui le furent encore bien des siècles après. Si Volney avait fait des recherches consciencieuses, en comparant les grands blocs de marbre, débris de palais royaux, que l'on voit gisant à Naplouse et à Césarée, avec ceux qui existent encore près de cette carrière, il les aurait trouvés entièrement semblables entre eux, et il les aurait tous trouvés semblables aussi à ceux qui furent extraits et conduits postérieurement de cette même carrière, pour décorer d'autres saints lieux de Jérusalem et de Bethléem. On n'aura pu faire cette opération qu'au moyen de chariots, qui auront eu besoin d'un chemin pour circuler, car ni les ânes, ni les chameaux n'ont pu traîner, encore moins porter sur leur dos, ces masses colossales que nous voyons disséminées dans les ruines, ou décorant de somptueuses églises construites en Palestine dans le quatrième siècle.

Avec de pareilles données, la raison suffit pour démontrer que la chose n'a pu se faire d'une autre manière. Aujourd'hui même, le chemin pourrait redevenir une route à voitures avec fort peu de travail et de dépense; les rochers et les masses rocailleuses qui parurent si gigantesques à Volney, sont le résultat des éboulements et des tremblements de terre qui ont eu lieu dans l'espace de quinze siècles, durant lesquels personne n'a songé à en réparer les effets, pas même à briser les quartiers de rocher tombés des montagnes du voisinage.

Mais le voyageur dont nous parlons, tout en déplorant la transformation totale que la Palestine a subie, voudrait voir les chemins conservés dans leur état pri-

mitif. Contradiction fréquente chez les hommes qui forment leur jugement avant d'examiner, et qui ne craignent point de formuler leur opinion avant de connaître les motifs sur lesquels elle doit être sérieusement appuyée.

Quel cas devons-nous faire des écrits de ces hommes en qui nous retrouvons les tristes effets des passions humaines? La saine raison et la critique judicieuse répondront suffisamment à chacun sur ce point; je me bornerai à faire observer que Volney tombe dans d'autres contradictions semblables, et qui témoignent de ses préventions, conçues de vieille date, au sujet des objets qu'il visitait. « Je ne consulterai jamais les écrits des hommes » passionnés, et je n'irai point chercher des lumières » dans les œuvres de ceux qui n'en ont pas eu suffisam» ment pour connaître les préjugés qui empêchent d'ar» river au vrai, » a dit un écrivain que les libéraux français vénèrent aujourd'hui comme un de leurs oracles.

Tandis que je pensais à Volney, assis sur le bord de la fontaine, quelques Bédouins pensaient à moi et vinrent ensemble me demander un *bakchis*. Je ne voyais aucun moyen de me soustraire à quelque mauvais projet de leur part, le pays étant complétement désert; aussi, pour chercher à les satisfaire, je tirai l'argent que j'avais sur moi et je le leur distribuai sans délai. L'un d'eux eut l'exquise politesse de me prendre la bourse dans la main pour vérifier s'il n'y restait pas quelque chose, et me la rendit après s'être assuré que je ne le trompais point.

CHAPITRE XIV.

Aspect de Jérusalem. — Entrée. — Intérieur de la ville. — Montagne de Sion. — Il ne restera pas pierre sur pierre. — Les Juifs. — Le mont Moriah. — Quartier des Musulmans. — Quartier des chrétiens. — Ruines et souvenirs de toutes les époques. — Sa population actuelle. — Le patriarche latin. — Séminaire. — Les Pères de Terre-Sainte. — Leurs missions et leurs couvents. — Hospices pour les pèlerins. — Les protestants y sont reçus. — Ressources de ces établissements. — Volney, Châteaubriand et Lamartine. — Sœurs de la Charité. — Un couvent grec. — Moines arméniens. — Un monastère cophte. — Tradition. — Les Syriens.

J'avais fait deux heures de marche depuis que j'avais quitté les montagnes de Juda; Jérusalem ne pouvait être bien éloignée désormais; et mon cœur me le disait bien. Les monticules se succédaient néanmoins les uns aux autres, et la sainte cité semblait se cacher obstinément derrière chacun d'eux à des yeux toujours fixés sur le point où ils espéraient la voir paraître. Le soleil allait cacher ses derniers rayons; un vent brûlant, venu de l'Arabie, soulevait des nuages de sable; aucun être vivant ne se mouvait dans la vaste étendue de terrain que mon œil pouvait embrasser, et le silence le plus profond n'était interrompu de temps à autre que par la furie de cet élément, comprimé dans les étroites vallées de Josaphat et de Siloé.

La patrie des prophètes présentait un sombre tableau, au centre duquel j'apercevais les murs de Sion, qui s'é-

lèvent sur un sol couvert de rochers et entouré de montagnes d'une teinte blanchâtre. Quel aspect saisissant offre tout d'abord la ville sainte! Jamais je n'oublierai l'impression que je ressentis en ce moment. J'ai vu, en Asie, des cités désertes, dont les ruines solitaires sont recouvertes par d'épaisses forêts; j'ai vu les bêtes fauves chercher un abri sous les voûtes qui avaient été la demeure des souverains, et j'ai vu transformées en déserts des villes populeuses que les tremblements de terre ont réduites en poussière; mais l'aspect imposant offert par toutes ces ruines n'a rien de commun avec celui que présente Jérusalem. Celle-ci possède la triste physionomie de la douleur, unie aux ombres impénétrables du mystère le plus profond.

J'entrai à Jérusalem par la porte Saint-Etienne; jadis la garde exigeait un tribut de tous les voyageurs; mais on a supprimé en faveur des Européens cet usage humiliant pour des chrétiens qui viennent chercher les traces de leur Dieu, afin les adorer.

En examinant l'intérieur de Jérusalem, on se forme une juste idée de toute l'étendue de sa disgrace. Bâtie sur les collines de Sion, de Moriah et d'Acra, elle subsiste encore, quoique réduite à des proportions infiniment moindres, dans les mêmes lieux qu'elle occupa dès son origine. Un grand nombre d'érudits de nos jours ont démontré cette vérité jusqu'à l'évidence, en étudiant la topographie de l'ancienne Jérusalem (1). Ses rues sont étroites, obscures et souverainement inégales; plusieurs d'entre elles sont encombrées d'immondices qui infectent l'air; dans quelques-unes la circulation est entravée par des

(1) Voir Schubert, Linz, Kieppert, Schultz, tous protestants et membres des académies scientifiques les plus célèbres de Londres et de Berlin.

amas de décombres, et quelques autres se trouvent coupées par des édifices élevés avec la permission d'une autorité qui ne sait rien refuser à l'argent et à la faveur.

On ne trouve aucune espèce de police pour réprimer les abus des uns et pour protéger les autres : le *cavas*, ou la massue que portent les drogmans des consuls ou des autorités, et la baïonnette des soldats, sont le seul pouvoir qui se fasse sentir dans ces sombres ruelles. Ils maltraiteront des gens qui ne les insultent point, abusant pour cela de l'autorité que le bâton leur donne sur l'imagination d'hommes abrutis, et la véritable autorité, le pouvoir légitime, ne feront rien, ne diront rien pour réprimer de tels excès. Dans cette ville, il n'y a ni commerce, ni industrie quelconque, et les hommes semblent privés de vie, comme les monuments eux-mêmes; on ne voit que des ruines, des sépulcres, et ses habitants, presque tous dans la misère, foulent aux pieds, silencieusement, la poussière des monuments qu'ont élevés, à leur passage successif, une infinité de générations.

Gravissez la montagne de Sion, soulevez les débris qui la couvrent, cherchez la cité de David, le palais d'Hérode et tant d'autres constructions grandioses qui l'ont immortalisée, vous n'en trouverez pas le moindre vestige. L'emplacement de la première est occupé par une citadelle (1), la plus considérable de la ville, et sur les fondements du second vous verrez s'élever un temple anglo-prussien.

Je veux reproduire ici une réflexion faite par un protestant judicieux, en visitant les ruines de ce monument.

« Le palais d'Hérode, avec tous les édifices d'Agrippa,

(1) El Kal'ah.

» avec les citernes et les jardins qui l'environnaient, a » complétement disparu; un seul témoin oculaire en a » fait mention : c'est Josèphe, historien juif. Pas un seul » pèlerin ne s'informe en passant où étaient ces salles » magnifiques dans lesquelles cent convives s'asseyaient » à la table d'Hérode; mais tous, jusqu'au dernier, par- » mi ceux qui viennent aujourd'hui, demandent, avec » un vif empressement, le lieu où Jésus mangea l'agneau » pascal pour la dernière fois et célébra la sainte cène » avec ses disciples (1). »

La maison de Marie, mère de Jean Marc, sur la montagne de Sion, est occupée par un couvent de Syriens. Les moines arméniens dissidents possèdent une grande partie de cette même montagne, et dans leur magnifique monastère ils montrent le lieu où Hérode fit trancher la tête à saint Jacques le Majeur. « L'Espagne, qui témoigne » une si grande vénération pour son apôtre, y a fait » construire une superbe église; mais les Espagnols en ont » été chassés par les Arméniens (2). » Hors de l'enceinte de la ville, ceux-ci possèdent pareillement un monastère bâti sur l'emplacement de la maison de Caïphe, et en descendant un peu au sud, on trouve l'ancien couvent de Franciscains, construit sur le Cénacle même où les mystères les plus profonds et les plus adorables du christianisme s'accomplirent la veille de la mort de Jésus-Christ, où le divin Sauveur parla tant de fois à ses disciples après sa résurrection, et où descendit sur eux l'Esprit consolateur qu'il leur avait promis.

Malheureusement, ce couvent n'existe plus depuis 1561 : la possession en avait été assurée par les sultans

(1) *Reise in das Morgenland*, tome II. (Dr Van Schubert.)
(2) Mislin. *Les saints Lieux*, tome II.

dans plusieurs firmans successifs; mais cela n'empêcha point que les religieux fussent chassés de là, sous prétexte que la montagne de Sion étant un lieu fortifié, les Francs ne pouvaient en rester les maîtres. Le Cénacle fut converti dès lors en mosquée, et les derviches prirent possession du cloître des religieux.

La première cathédrale chrétienne que l'on vit à Jérusalem fut bâtie sur la montagne de Sion, et dans son enceinte reposèrent les cendres des illustres confesseurs de Jésus-Christ, Etienne, Gamaliel, Nicodème et Abibon. Près de la porte de Sion se voit le *quartier des Lépreux*, où vivent, retirés dans de misérables cabanes, les tristes victimes de cette repoussante infirmité.

Les Juifs habitent un quartier situé entre la montagne de Sion et l'emplacement de leur ancien temple, quartier bien circonscrit, sans doute, eu égard à leur nombre actuel, estimé par quelques voyageurs à plus de sept mille (1). Mais sur ce nombre, pas un seul n'est originaire de Jérusalem, et la plus grande partie d'entre eux sont venus d'Europe pour adorer Dieu près des ruines de son temple, et se faire enterrer dans la vallée de Josaphat. « Ils attendent encore le Messie, qui ne reviendra que » pour les juger, en déchirant le voile que nous voyons » étendu sur leur cœur (2). »

Quelques-uns ont voulu trouver dans l'oppression exercée sur eux par les chrétiens l'origine des maux qui affligent les Juifs (3); mais on sait que ce ne furent point les chrétiens qui les passèrent au fil de l'épée, après avoir rasé leur superbe capitale sans y laisser pierre sur pierre, et qui les dispersèrent ensuite eux-mêmes dans toute

(1) Voyez la note G, à la fin du volume.

(2) Deuxième Epître aux Corinthiens.

(3) Volney. *Voyage en Syrie.*

l'étendue de la terre. Ce ne sont point non plus des chrétiens qui gouvernent aujourd'hui à Jérusalem, et malgré cela, nous voyons les Juifs y traîner la même dégradation et la même misère que partout où ils vivent réunis. Une synagogue s'élève au centre de ce quartier, et son aspect sale et délabré est en parfaite harmonie avec celui des croyants qu'elle reçoit le samedi dans son sein. Un rabbin préside la synagogue, y explique la loi et y remplit les fonctions sacerdotales.

Le mont Moriah s'élève à l'est de la ville ; à ses pieds s'étend la vallée de Josaphat, et sur son sommet fut construit le grand temple de Salomon, que les Chaldéens détruisirent et que relevèrent successivement Zorobabel et Hérode l'Ascalonite. Ces deux constructions ayant également péri dans la suite, on bâtit sur leur emplacement une église destinée au culte de Marie, qui s'était consacrée au Seigneur dans ces mêmes lieux ; mais cette église périt pareillement plus tard, et nous voyons aujourd'hui s'élever à sa place la mosquée d'Omar, non moins sacrée pour les mahométans que celles de la Mecque et de Médine. Son aspect est imposant, et sa coupole, soutenue par des colonnes de marbre, domine tous les édifices environnants ; elle est construite sur une portion de terrain semblable à une grande place, dont l'accès, comme celui de ses avenues elles-mêmes, est à tout jamais interdit à quiconque ne fait point partie des fidèles croyants de Mahomet.

Les mahométans sont persuadés que l'on trouve sous ses voûtes le lieu terrible où Jacob vit dans un songe mystérieux l'échelle sur laquelle les anges montaient et descendaient de la terre au ciel, de même que la pierre sur laquelle il versa de l'huile et contracta une alliance perpétuelle avec le Seigneur.

J'ai fait bien des fois le tour de ce vaste édifice, en me demandant à moi-même : Où sont aujourd'hui les victimes et les parfums dont l'odeur pénétrait jusqu'au ciel? Où sont les pontifes et les lévites qui purifiaient le peuple par les aspersions, et l'autel arrosé du sang des victimes? Hélas! toutes ces choses ont disparu; la voix qui inspirait les prophètes a crié dans Jérusalem : « Du » temple il ne restera pas pierre sur pierre; » et plus tard, une autre voix, dont nul ne put connaître l'origine, cria pendant trente jours : « Malheur au temple! mal» heur au temple! » Le temple périt, en effet, dans les flammes, et on n'a même jamais pu retrouver les pierres de ses fondements; ceux qui offraient des victimes dans son enceinte, pleurent sa ruine et sa profanation, tandis que des imposteurs et des devins, dans le lieu même où fut le sanctuaire de l'éternelle Vérité, débitent leurs fables ridicules à des tribus venues du désert pour adorer la pierre sur laquelle Mahomet descendit lorsqu'il arriva de l'Arabie Heureuse, au retour du voyage qu'il avait fait au ciel pour traiter avec Dieu lui-même les affaires de sa religion (1).

Tout près de cette mosquée, on en voit une autre appelée la mosquée de Aha, bâtie sur l'emplacement même où était située cette église de la Sainte Vierge dont nous avons parlé précédemment; quelques-uns croient que là se trouvait aussi l'habitation d'Anne la prophétesse, qui salua Jésus lors de sa présentation au temple.

Demandez où étaient situés la forteresse *Antonia* et le prétoire des Romains; demandez où se trouvaient le magnifique palais des souverains sacrificateurs et les royales demeures de tant de princes, glorieux rejetons

(1) Voyez la note H, à la fin du volume.

des illustres Machabées ; pas même les pierres que nous voyons éparses ne pourront nous rendre compte de la destinée de ces superbes édifices, car elles ne leur appartiennent point... Il n'en est rien resté !

La piscine dont l'ange agitait les eaux et dans laquelle Jésus opéra la guérison miraculeuse d'un paralytique, nous la voyons pleine de décombres et à moitié détruite, sur la partie orientale du mont Moriah. Cette piscine, que l'Evangile appelle de Bethsaïde et qui possédait la vertu prodigieuse de guérir certaines maladies, paraît avoir été construite par Salomon pour l'usage des familiers du temple, comme aussi pour y laver les victimes destinées à être offertes dans les sacrifices. Chateaubriand en a mesuré les dimensions, qui sont de cent cinquante pieds de long sur quarante de large ; sa profondeur est considérable ; ses matériaux sont la pierre et la chaux, et la construction en est absolument semblable à celle des autres étangs attribués au fils de David.

Le mont Moriah, couvert de tant d'édifices, de ruines et de souvenirs, est comme l'histoire monumentale de mille événements importants, de mille prodiges admirables, que racontent les temples dédiés à la gloire du Seigneur ; mais cette montagne n'est plus aujourd'hui, hélas ! qu'un lieu d'amertume pour l'âme, désolée de le voir profané par les cérémonies d'un culte qui autorise des vices attentatoires à la majesté du Dieu qu'adora Salomon, et qui fut le symbole du Messie promis à l'humanité.

Le quartier des musulmans, qui entoure la grande mosquée d'Omar, est le plus considérable de la ville, quoique le nombre de ses habitants soit bien réduit. On trouve dans son enceinte deux maisons de derviches, dont l'une, destinée à recueillir les aveugles et les ma-

lades appartenant à cette corporation, est précisément l'hospice fondé par la vertueuse mère du grand Constantin pour recevoir les pèlerins qui arrivaient à Jérusalem de tous les pays du monde chrétien. On voit dans ce quartier plusieurs mosquées, toutes pauvres et sales, appartenant aux différentes sectes mahométanes qui comptent des prosélytes à Jérusalem; quelques-unes, déjà victimes des outrages du temps, ne tarderont pas à tomber, et leurs décombres rendront plus difficile encore la circulation dans les ruelles étroites qui les environnent.

En suivant la rue Hâreth-el-Nussârah, on entre dans le quartier des chrétiens, où l'on trouve encore un si grand nombre de vestiges des mille institutions que le christianisme avait groupées autour du tombeau de son divin Fondateur. Les souvenirs des chevaliers de Saint-Jean, des abbayes de divers instituts monastiques, des hôpitaux des croisés et des hospices pour les pèlerins, contristent le cœur, qui cherche en vain la trace de ces précieux établissements à travers des ruelles obscures ou parmi des habitations solitaires. On entendra les soupirs du pèlerin d'Arménie, venu à pied du milieu de l'Asie, et qui se voit obligé de payer à prix d'argent l'hospitalité que lui donnent les prêtres de sa communion; on entendra aussi les lamentations des Grecs, qui voient exploiter leur bourse dans les lieux mêmes où le Sauveur du monde ordonnait d'accueillir gratuitement les voyageurs; on rencontrera des Ethiopiens, des Syriens, des Egyptiens, des Chaldéens, hommes et femmes, qui errent à travers les rues en demandant l'aumône pour vivre; mais on ne trouvera pas ouvert un seul établissement sur la porte duquel on lise l'inscription que la mère d'un empereur fit jadis placer sur celle de l'hos-

pice construit par elle : « OMNIBUS PEREGRINIS SEPUL-» CRUM DOMINI VISITANTIBUS. »

Des ruines et des souvenirs de toutes les époques s'offrent de tous côtés à la vue, comme s'ils cherchaient à fixer l'attention sur les malheurs qu'ils rappellent : des ruines et des souvenirs laissés par les peuples dans un lieu par où ils ont tous passé pendant cet intervalle de six mille ans qu'embrassent les pages de leur histoire; des ruines et des souvenirs destinés à demeurer à jamais groupés autour d'une tombe qui sert de centre à tous les âges et à tous les faits les plus intéressants pour les générations humaines.

Voilà pour moi un mystère caché au milieu de tant de ruines! Ce sol que je foule aux pieds a été traversé par les nations les plus fameuses de la terre : par les Egyptiens et les Mèdes, par les Assyriens et les Perses, par les Grecs et les Romains; l'Asie, l'Afrique et l'Europe se le disputèrent successivement, et lorsqu'un peuple dut le céder à son compétiteur victorieux, les secrets du sanctuaire furent toujours l'objet qui attira l'attention de ce dernier. Alexandre et Pompée, les plus célèbres guerriers du monde, dont les armées firent trembler les rois et rendirent la terre silencieuse en leur présence, respectent son temple et offrent des victimes sur ses autels.

Lorsque le redoutable pouvoir de ces peuples s'est éclipsé; lorsque de ces nations, qui ont dicté des lois au monde entier, il ne reste plus que le souvenir; lorsque le temple où ces conquérants inclinèrent leur front et fléchirent le genou, a disparu lui-même, un tombeau s'élève sur la montagne des malfaiteurs, précisément en face de ce temple ; dès lors les nations qui traversent l'Asie, l'Afrique et l'Europe ne vont plus

chercher le sanctuaire ni le tabernacle pour offrir des victimes à Dieu ; mais elles entourent cette tombe, et les rois mêlés à leurs peuples, les conquérants environnés de leurs soldats, viennent immoler sur elle leur propre cœur, rempli d'amour et de reconnaissance.

Un nouveau monde se révèle, et les nouvelles générations qui peuplent l'Occident, tournant les yeux vers cette tombe, consacrent à son embellissement l'or et l'argent des mines qu'ils ont découvertes, à l'exemple des rois indiens de l'Orient qui offrirent dans l'ancien temple l'hommage de leur encens et de leurs parfums. Un Dieu fait homme, Messie et Rédempteur des hommes, unit par cette tombe tous les peuples entre eux. « La loi sortira de Sion, et la parole du Seigneur de Jérusalem (1). » Jérusalem acquiert dès lors une importance nouvelle; frappée, comme elle le fut, de la malédiction de Dieu pour avoir donné la mort au Rédempteur que ses prophètes lui avaient annoncé, et dont son temple symbolisait la gloire, elle devient plus solennelle et plus mystérieuse encore en réunissant dans son sein les bénédictions et les malédictions, la justice et la miséricorde.

Nous ne devons donc point être surpris de voir tous les chrétiens affluer à Jérusalem et toutes les communions venir chercher un abri autour de la tombe sacrée du Christ, qui a laissé au monde son Evangile comme un héritage. Les catholiques furent les premiers qui conquirent leur place, et leurs prêtres n'abandonnèrent jamais dès lors les sanctuaires de Jérusalem, qu'ils arrosèrent mille et mille fois de leur sang. Le patriarcat de la cité sainte fut rétabli en 1848 par le souverain Pontife Pie IX, qui donna lui-même au docteur Joseph Valerga

(1) Isaïe, II. 3.

la consécration patriarcale. J'ai été plus d'une fois témoin de la gêne habituelle dans laquelle vit ce prélat, au milieu du séminaire institué par lui pour former des prêtres indigènes, sortis du milieu des Arabes et des Bédouins, et qui, disséminés plus tard parmi ces peuples, deviendront sans doute quelque jour leurs apôtres.

On obtient tout par le zèle, par la patience, et le patriarche Valerga a donné déjà plus d'une preuve de ces deux précieuses vertus.

Avant le rétablissement du patriarcat, le custode de la Terre sainte, ou supérieur des Pères Franciscains, était la première autorité catholique de la Palestine. Au treizième siècle, lorsque les puissances chrétiennes se voyaient contraintes d'abandonner le royaume de Jérusalem, qu'elles avaient conquis à force de sacrifices et au prix d'innombrables vies, saint François d'Assise débarquait à Ptolémaïde (1), et se rendait à Jérusalem pour assurer au saint Sépulcre des gardiens plus vaillants, plus intrépides que les chevaliers et plus durables surtout que le règne éphémère des croisés.

Ces gardiens étaient les humbles religieux de son ordre, qu'il installa lui-même à Jérusalem et à Ptolémaïs. A plusieurs reprises, ils furent cruellement mis à mort par différentes tribus arabes, qui dépouillèrent les monastères, après avoir immolé leurs paisibles habitants ; mais tout aussitôt il arrivait d'Europe d'autres moines pour remplir la place laissée vacante par leurs frères morts martyrs de la foi. Pendant six cents années entières, la chronique de ces religieux ne présente que les supplices dans lesquels expiraient les uns, et les vexations qui ne laissaient aux autres aucun repos.

(1) En 1219.

On est douloureusement affecté, sans aucun doute, en lisant que quinze cents Franciscains périrent en Palestine par les mains des infidèles, et que le nombre de ceux qui moururent victimes de cruelles épidémies pendant six siècles, est de six mille au moins. « D'après » les documents que j'ai lus au couvent de Jérusalem, » dit Châteaubriand, on voit que les infortunés religieux » qui gardent le saint Sépulcre ont dû vivre pendant » plusieurs siècles en luttant jour par jour contre la ty- » rannie et la violence des mahométans (1).

Je disais plus haut que leur première résidence fut la montagne de Sion ; forcés de la quitter, ils se transportèrent à Saint-Sauveur, dont l'église et le monastère, quoiqu'ils eussent appartenu à une communion catholique, durent être achetés par eux à prix d'or des autorités musulmanes. C'est là qu'ils ont subsisté jusqu'à ce jour, au sein de la partie basse de la ville, dans un couvent fermé comme une forteresse et dans le centre de laquelle s'élève leur église, certainement trop petite et insuffisante pour les besoins de la population catholique. Le couvent de Saint-Sauveur renferme soixante religieux et doit être considéré comme le séminaire des missions que les Franciscains possèdent en Syrie, en Egypte et en Palestine (2). Les religieux y possèdent des laboratoires, des ateliers, où un grand nombre de jeunes gens apprennent diverses professions, et une bonne imprimerie, la première qui ait existé à Jérusalem.

Dans tous leurs couvents, les religieux de la Palestine ont des maisons pour recevoir les pèlerins, auxquels ils donnent l'hospitalité et fournissent les moyens de con-

(1) *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. II.

(2) Voir la note I, à la fin du volume.

tinuer leur voyage. Dans celle de Jérusalem, l'étranger qui arrive pour visiter les Lieux saints peut séjourner un mois entier, et pendant ce temps on lui fournit gratuitement tout ce qui lui est nécessaire; à Bethléem et à Nazareth, il reçoit de même l'hospitalité pour quinze jours, et pour huit dans les autres couvents où il est d'usage de s'arrêter par nécessité ou par dévotion.

Si les Pères de Terre sainte exigeaient quelque indemnité, tout au moins pour les vivres qu'ils fournissent aux voyageurs, certaines gens auraient pu dire, avec quelque apparence de vérité, qu'ils *font des affaires* avec les pèlerins; mais lorsque ces bons religieux, loin de rien demander, s'exténuent, au contraire, pour assister et servir tous ceux qui se présentent, ne cessant de répéter à chacun d'eux qu'il ne doit rien, l'ingratitude et la malveillance ont pu seules inventer cette méprisable imposture, démentie par mille voyageurs distingués, catholiques et protestants, de toutes les nations chrétiennes de l'ancien et du nouveau monde (1).

Ces hospices sont ouverts aux membres de toutes les communions chrétiennes, et j'ai vu dans celui de Jérusalem les officiers d'un bâtiment de guerre anglais, des voyageurs de l'Amérique du Nord et deux dames, membres de communions dissidentes de la Prusse; ces personnes n'étaient pas allées demander à l'évêque anglo-prussien une hospitalité qu'il ne donne point; mais elles avaient recherché celle qu'offre à tous l'hospice catholique des Pères de Terre sainte (2).

(1) On peut voir plusieurs de ces documents à la fin d'un ouvrage ayant pour titre : *Lieux saints de la Palestine*, et avec la signature de personnages distingués de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Espagne, d'Italie et des Etats d'Amérique.

(2) Les dames sont logées dans un local séparé.

Les ressources sur lesquelles ils comptèrent pour établir ces hospices, unique asile ouvert au voyageur et au pèlerin qui visitent la Palestine, furent les aumônes que l'Europe et l'Amérique catholiques envoyaient à la Terre sainte. A certaine époque, ces aumônes étaient considérables, et les religieux pouvaient sans peine faire face aux frais énormes qu'entraînent la conservation de leurs missions, l'entretien de leurs églises, de leurs couvents, et le paiement d'une infinité d'impôts et de gabelles, auxquels les supérieurs de chaque hospice doivent se soumettre pour vivre en paix avec les autorités civiles du pays. Châteaubriand énumère quelques-unes de ces contributions, qui, bien que notablement réduites, subsistent encore, et peuvent nous donner une idée de ce qu'elles furent autrefois.

Mais, pendant qu'elles se réduisent chaque jour, l'affluence des pèlerins augmente dans la proportion de cinquante pour un chaque année, et les ressources diminuent aussi, surtout depuis l'émancipation des Etats-Unis et la guerre civile d'Espagne. Il serait bien à désirer qu'une voix se fît entendre dans toutes les régions du monde chrétien, pour annoncer que la Palestine existe encore, et que les lieux consacrés par le grand événement de la rédemption humaine existent aussi, mais qu'ils ont besoin, pour se conserver, de l'assistance de ceux qui possèdent le don précieux de la foi.

Privés d'un pareil secours, ils ne tomberont pas, il est vrai, au pouvoir des Turcs, qui, grâce à la vigilance des nations chrétiennes, ne pourront jamais rétablir leur despotique arbitrage sur les Lieux saints; mais ils tomberont facilement au pouvoir des communions dissidentes du catholicisme, qui les achèteront aux ministres de la Porte, si les Latins venaient quelque jour

à les abandonner; ils seront occupés, disons-nous, par les grecs et les arméniens schismatiques, qui n'ont jamais cessé de les disputer aux Latins, jusqu'à provoquer la lutte sanglante dans laquelle nous voyons engagées aujourd'hui les plus puissantes nations de l'Europe.

Les quatre mille cinq cents catholiques qui existent disséminés dans la Palestine sont généralement pauvres, et, loin de pouvoir contribuer en rien au soutien des Lieux saints, des missions et de leurs ministres, ils demandent, au contraire, à ceux-ci de les aider de leurs aumônes pour subsister. Le couvent de Saint-Sauveur de Jérusalem, à lui seul, pourvoit au logement et à la nourriture de quatre-vingts familles ; Bethléem, Nazareth et les autres donnent suivant leurs facultés ; mais tous, sans exception, fournissent gratuitement la nourriture et l'instruction aux enfants de leurs écoles qui les réclament.

Les aumônes des pèlerins sont également d'une bien faible ressource : j'ai vu les livres du procureur, dans lesquels on les enregistre soigneusement, en indiquant la somme donnée par chaque personne, et le résultat n'est pas considérable, à beaucoup près; la plus grande partie des voyageurs ne donnent rien, d'autres ne laissent que fort peu de chose, et ceux-là sont très rares qui font quelque aumône que l'on puisse appeler considérable. Il en est plus d'un, en revanche, qui montre autant d'exigence que d'indiscrétion en demandant aux religieux certaines choses que ceux-ci ne peuvent leur offrir, et que les voyageurs ne devraient point solliciter. J'ai vu trois individus, arrivés à Jaffa dans un équipage plus que modeste, repousser avec dédain la nourriture dont se contentaient les autres, nourriture bien meil-

leure pourtant, sans aucun doute, que celle qu'on sert aux religieux dans leur réfectoire. Ces individus ne donnèrent absolument rien, cela va sans dire, et pareille chose arrive avec le plus grand nombre des voyageurs (1).

Il y a peu de pèlerins dont le souvenir soit assez agréable aux gardiens de la Terre sainte pour qu'ils indiquent par une inscription gravée sur le marbre le lieu qu'ils ont occupé chez eux, comme ils l'ont fait pour l'illustre Châteaubriand. Ceux qui, en dépit de leurs grandes théories républicaines, se prélassaient dans la pompeuse qualification de *princes du désert*, que de stupides Bédouins leur avaient décernée en échange de leurs pièces de monnaie, et qui, après avoir accepté gratuitement l'hospitalité des religieux à une époque où sans leurs secours il eût été impossible de voyager en Orient (2), ceux-là ont payé un bienfait pareil en peignant avec de bien pâles couleurs le désintéressement de leurs bienfaiteurs; aucun de ceux-là n'a laissé en Palestine, comme Châteaubriand, des marques de générosité qui fassent bénir à jamais sa mémoire.

Le *prince du désert*, Lamartine, cet homme qui enthousiasme tant de lecteurs lorsqu'ils trouvent dans ses belles impressions de voyage le récit de ses actes de générosité, soigneusement énumérés par lui-même, s'est montré bien économe pourtant chaque fois qu'il a ouvert sa bourse pour laisser quelque témoignage de sa

(1) Voir la note J, à la fin du volume.

(2) Les Anglais eux-mêmes conviennent que sans les couvents de Terre sainte, il serait impossible de visiter la Syrie. (De Salles, *Voyages*, etc., tome I[er].) Après cela, chacun peut apprécier convenablement la *reconnaissance* du sieur de Volney, dont la plume a si odieusement maltraité les Pères de Palestine.

reconnaissance dans les couvents où il avait reçu l'hospitalité (1). Mais aussi les sentiments de l'immortel auteur du *Génie du christianisme*, qui, « agenouillé au » pied du saint Sépulcre et les yeux fixés sur la pierre, » fut plus d'une demi-heure avant de songer à se relever, » étaient bien différents aussi de ceux que Volney et Lamartine ont manifestés dans le même lieu.

Quand l'amour de la nouveauté ou la fantaisie poétique conduisent en Orient des voyageurs exaltés, incapables de maîtriser leur pétulante imagination, les récits qu'ils nous font tiennent évidemment plus du roman que de la vérité, et ce ne sera point sur un pareil témoignage que nous appuierons nos investigations, mais sur celui d'hommes dont les observations soient dirigées par des vues plus pures et par une impartialité plus sévère.

En attendant, personne ne pourra lire sans un vif plaisir ce que l'ambassadeur de la Grande-Bretagne à Constantinople disait au gardien de la Terre sainte, il y a bien des années déjà : « Je suis autorisé par Sa Majesté » à vous faire remettre vingt mille piastres turques. Sa » Majesté connaît vos services, et elle est informée de » l'hospitalité généreuse que vous exercez envers les voyageurs anglais (2).

Ces mêmes sentiments animaient plus ou moins le gouvernement prussien, lorsqu'en décrétant l'établissement d'un hôpital à Jérusalem, il mettait six lits à la disposition du custode, « par ce motif qu'il connaissait » mieux que personne les besoins des malheureux : »

(1) Voir la note K, à la fin du volume.

(2) Lettre officielle de sir Robert Liston, envoyé extraordinaire de Sa Majesté britannique, en date du 10 février 1815. (L'original existe dans les archives du couvent de Saint-Sauveur, à Jérusalem.)

lits que le custode n'accepta pourtant point, parce qu'ils ne lui étaient pas nécessaires.

Les sœurs de Saint-Joseph dirigent à Jérusalem un hospice pour les malades et une école pour les petites filles; ces deux établissements occupaient, lors de ma visite, six religieuses françaises qui soignaient indistinctement les malades de toutes les croyances, et veillaient à l'éducation des orphelins, sans autre règle que les admirables inspirations de leur charité. Ces vierges ferventes, consacrées au Seigneur sur le sol de leur patrie, avaient abandonné celle-ci pour vivre plus près de la tombe de leur Bienaimé, en l'arrosant de leurs larmes, comme Madeleine, et en l'embaumant sans cesse avec les parfums de leurs bonnes œuvres, plus suaves et plus précieux mille fois que l'huile de nard achetée par l'illustre pénitente pour la répandre sur les pieds de Jésus. Les établissements des sœurs de Saint-Joseph sont montés sur le même pied que ceux des autres institutions de charité, et leurs fruits, tant à Jérusalem qu'à Jaffa et à Bethléem, où elles ont leurs maisons de Palestine, sont connus des populations, qui en bénissent les auteurs comme leurs anges tutélaires.

Les dissidents de la doctrine catholique ont pénétré dans la Terre sainte pour y semer l'hérésie, pour augmenter par les désordres de la rébellion les amertumes de Jérusalem, et ajouter les scandales du schisme aux profanations par lesquelles les mahométans déshonoraient la tombe du Sauveur. Les grecs ont un couvent sur l'ancien emplacement de la maison des chevaliers de Saint-Jean ; cet établissement est la résidence du patriarche schismatique de Jérusalem, de plusieurs évêques titulaires, entre autres de *celui du feu,* qui forme une espèce de catégorie parmi les évêques eux-

mêmes, d'une foule de protopopes et d'archimandrites, de quarante moines, qui remplissent alternativement les emplois inférieurs de la communauté, de quelques frères et de quelques jeunes garçons qui portent aussi l'habit monacal.

Ce couvent, qui est très vaste, se trouve dans le quartier des chrétiens. Le tzar y a établi un évêque russe, qui a pris le gouvernement de son Eglise schismatique, après le rappel du patriarche Cyrille à Constantinople. Les moines et les dignitaires ecclésiastiques de cette même nation, qui se sont introduits peu à peu dans la communauté, ont fait sentir beaucoup trop l'influence moscovite, jusqu'au moment de leur expulsion par suite de la guerre de 1853.

Le couvent des arméniens, sur la montagne de Sion, est très vaste, très splendide, et le divan du patriarche et des évêques rappelle les salons dans lesquels on nous dit que s'étale la magnificence des Orientaux. Lorsque Châteaubriand, rendant visite au patriarche Arsène, le trouva « vêtu d'étoffes de soie, assis sur de riches cous- » sins, mangeant des confitures exquises et buvant du » café moka, » il le comparait aux Turcs les plus opulents ; mais aujourd'hui, après avoir vu son successeur logé dans un magnifique palais, dont la construction a coûté des sommes fabuleuses, je n'ai pu m'empêcher de le comparer aux souverains mêmes de l'Orient.

A côté de ce somptueux édifice, on voit les humbles cloîtres des moines, et, dans ceux-ci, quelques jeunes gens élevés pour occuper un jour, au sein de leurs communautés, les premières dignités ecclésiastiques. J'entrai dans ce séminaire pendant l'un des exercices de dévotion auquel ils se livraient dans leur église de Saint-Jacques, et j'estimerai leur nombre à une trentaine

environ. Soit faute d'habitude, ou parce que cet usage a réellement quelque chose d'inconvenant en lui-même, je fus choqué de voir les moines entrer dans l'église avec leurs élèves et s'asseoir sur le pavé, absolument comme les gens du peuple chez les Orientaux. Le nombre total des moines arméniens, dans les deux couvents qu'ils possèdent à Jérusalem, dépasse habituellement soixante.

A côté du monastère des grecs se trouve celui des Cophtes, dans lequel réside un évêque de leur communion. Une tradition prétend que le lieu du sacrifice d'Abraham se trouve renfermé dans son enceinte; mais les Samaritains la rejettent et soutiennent que ce sacrifice eut lieu sur le sommet du Garitzim. Malgré cela, deux prêtres éthiopiens s'évertuaient à me montrer l'endroit où Isaac se mit à genoux et le buisson dans lequel s'empêtrèrent les cornes du bélier. Les Cophtes de Jérusalem, à l'instar des Grecs, suppléent par des inventions toutes les lacunes que le temps a introduites dans l'histoire et dans les traditions du genre humain.

Je fus étrangement surpris de voir logées dans ce monastère des femmes venues en pèlerinage des régions de l'Orient, et que les moines reçoivent dans sa vaste enceinte, sans se soucier beaucoup des observations peu favorables auxquelles peut donner lieu cette étrange conduite.

Les Syriens, enfin, ont aussi bâti leur monastère, dans lequel résident des évêques et des archimandrites, des popes et des moines, qui représentent leur communion dans la cité sainte. Mais, quelque pénible que soit une question de ce genre, nous demanderons : « Que font » tant de dignitaires et tant de prêtres à Jérusalem? Qui » donc a pu amener ici cette multitude d'hommes, qui

» se disent les disciples de Jésus-Christ et qui mécon-
» naissent pourtant l'autorité visible instituée par
» lui ?... »

A cela on peut répondre sans hésiter: C'est la mission de leur intérêt, et nous allons voir comment ils s'en acquittent.



CHAPITRE XV.

Authenticité des Lieux saints. — Prétoire de Pilate. — Eglise de la Flagellation. — L'arc de l'*Ecce homo*. — *Via crucis* ou voie douloureuse. — Les Juifs contribuent à perpétuer le souvenir des chutes de Notre Seigneur. — Ascension au Calvaire. — Grande basilique du Saint-Sépulcre. — Son incendie et sa reconstruction. — Garde turque. — Les pèlerins. — Procession solennelle en visitant les divers sanctuaires du temple. — Pierre de l'Ange. — LE SAINT-SÉPULCRE. — Le jardin de la Madeleine. — Couvent souterrain. — Les offices du milieu de la nuit. — Figures mystérieuses. — Visites solitaires. — Offices des dissidents. — Le chœur des Grecs. — Le centre de la terre ! — Les tombeaux de Godefroi de Bouillon et du roi Baudoin.

Qu'est venue faire ici, disions-nous, cette multitude composée d'hommes appartenant à toutes les nations de l'Orient et de l'Occident? Qui donc a pu attirer à travers les déserts et les mers, cette foule de Francs, de Grecs, d'Arméniens, de Latins et de chrétiens de toutes les communions, qui se pressent à Jérusalem? Ah! une voix, qui s'élève de toutes les régions de la terre, nous répond que c'est la Palestine, ce pays de souvenirs et de mystères, où mille sources de vie, d'espérance et de joies ineffables s'ouvrent pour inonder le cœur du chrétien fervent! Ce sont les LIEUX SAINTS!

La véracité des traditions qui nous indiquent le lieu précis où la bonté de Dieu déroula le vaste plan de la rédemption humaine en sacrifiant son Fils unique, est prouvée

jusqu'à la plus entière évidence. Mille écrivains, catholiques et protestants, mahométans et juifs, nous ont laissé à ce sujet, dans leurs triomphantes apologies, une chronique si complète, que ce serait méconnaître toutes les règles de la critique et de la philosophie que d'en révoquer l'authenticité. Les chrétiens, qui habitent constamment Jérusalem jusqu'à sa destruction par Titus; la suite non interrompue de quarante évêques, qui demeurent sous les ruines de la cité sainte, cachés dans les cavernes des montagnes voisines ou dans les cryptes des tombeaux, pour se soustraire à la fureur des persécutions; les idoles placées par les monarques sur le saint Sépulcre et sur le Calvaire, à Bethléem et à Jérusalem, pour éloigner les chrétiens des lieux où les attirait en foule l'ardeur de leur amour; les dons par lesquels Constantin les honore; les autels sacriléges de Vénus, de Jupiter et d'Adonis, renversés par la main des fidèles; les temples somptueux élevés par le pieux empereur sur le Calvaire, à Sion, à Bethléem, dans tous les lieux vénérés d'abord par la piété des chrétiens et profanés depuis par les statues de ces idoles; ces mêmes temples, qui subsistent jusqu'à l'époque des croisades; les chevaliers, qui les réparent, et les chrétiens, qui les conservent jusqu'à nos jours; une série d'écrivains, contemporains de chacun de ces événements, qui les attestent, et parmi lesquels nous trouvons des intelligences aussi supérieures que saint Jérôme, Eusèbe de Césarée, Cyrille de Jérusalem, Théodoret, Sozomène et plusieurs autres des troisième et quatrième siècles, lesquels, d'une voix unanime, nous présentent l'authenticité des Lieux saints comme incontestable, tous ces faits sont autant de démonstrations qui portent en elles-mêmes l'évidence la plus complète.

Mais, comme dans notre siècle il se trouve des gens qui n'admettront point le témoignage de tel d'entre ces personnages parce que le mot *saint* précède son nom, ni celui de tel autre parce qu'il est évêque, ni celui d'autres encore pour des motifs qu'eux seuls pourraient expliquer, nous allons leur citer un autre genre d'autorités, et nous leur dirons :

« Le fait principal sur lequel portait le doute relatif » au point de savoir si l'emplacement occupé jadis par le » Golgotha et le saint Sépulcre est bien celui dans le- » quel la dévotion des fidèles les vénéra plus tard, était » que ces lieux furent trouvés dans l'enceinte des murs » de la ville, ce qui aurait été en contradiction évidente » avec l'Ecriture, comme aussi avec la disposition et les » usages de la capitale des Juifs.

» Cette difficulté a été résolue par les recherches faites » sur l'emplacement et sur la circonférence des murs de » la ville, au temps même de Jésus-Christ ; il est ré- » sulté, en effet, de ces investigations que le mur qui » existait alors ne se dirigeait point de la citadelle de » David vers l'ouest, comme le mur actuel, mais de » l'angle oriental de la citadelle au nord-est, ensuite vers » le nord, puis enfin du côté de la porte actuelle de Damas.

» D'après cette ancienne délimitation de la ville, tout » l'angle occidental, qui offrait à l'œil un amalgame si » contraire à la symétrie, et dans lequel on voit le cou- » vent latin, la majeure partie du couvent grec et l'é- » glise du Saint-Sépulcre, se trouve situé hors des murs » anciens, dont on aperçoit des vestiges incontestables » près de la porte Judiciaire.

» Cette partie de la ville actuelle, dans laquelle, déjà » du temps de Jésus-Christ, on voyait des maisons iso- » lées (Bezetha), et entourées de jardins, fut, sans au-

» cun doute, sous le règne de Claude et par les soins
» d'Agrippa Ier, environnée d'une muraille, qui formait
» la troisième enceinte. Mais ce changement dans l'an-
» cienne circonscription de la ville n'eut lieu qu'environ
» dix ans après la mort de Jésus-Christ.

» Indépendamment de ces preuves purement néga-
» tives, qui éloignent toute espèce de doute, il y a en-
» core des arguments positifs qui justifient l'authenti-
» cité du saint Sépulcre et du Calvaire.

» L'amour, dont les yeux sont si attentifs et si clair-
» voyants pour découvrir la trace de l'objet aimé, recon-
» nut et signala bientôt la situation du Golgotha, même
» au milieu des ruines, après la destruction de Jérusa-
» lem par Titus. Le petit troupeau timide des disciples,
» semblable à la colombe, qui connaît le chemin de la
» patrie, visita plus d'une fois ce lieu sanctifié, et y cé-
» lébra le souvenir de la plus grande des victoires.

» L'empereur Adrien, qui possédait une intelligence
» si cultivée (bien que cette haute culture ne diminuât
» en rien son mauvais vouloir à l'égard de la simplicité
» du christianisme), voulant mettre un terme aux pèle-
» rinages que les Nazaréens faisaient au Golgotha, qui
» appartenait alors à *Ælia Capitolina*, fit construire,
» soixante ans après la destruction de Jérusalem, un
» temple de Vénus sur l'emplacement même où Jésus-
» Christ avait été crucifié; une statue de Jupiter fut éle-
» vée en même temps sur le rocher dans lequel était
» creusé le saint Sépulcre. Les infamies du culte de Vé-
» nus éloignèrent sans doute les colombes du désert, ac-
» coutumées à l'air pur du ciel; néanmoins, cette fois
» encore, ainsi qu'il arrive souvent, ce fut la haine au
» lieu de l'amour qui prépara les voies au succes de
» l'entreprise.

» Deux siècles à peine s'étaient écoulés (on était en
» l'année 326 après Jésus-Christ), lorsque l'impératrice
» Hélène, accomplissant son pèlerinage, et se trouvant
» à Jérusalem avec les plus amples pouvoirs pour exé-
» cuter les volontés de l'empereur Constantin, son fils,
» se mit à la recherche des saints Lieux, qu'elle se pro-
» posait de consacrer par l'érection de temples chrétiens;
» ce furent précisément alors les restes de ces construc-
» tions païennes qui donnèrent des indices certains
» pour diriger les excavations.

» Lorsque, après avoir enlevé les décombres, on trouva
» au pied du Golgotha la grotte du saint Sépulcre exac-
» tement conforme à la description qu'en donnaient les
» relations des temps antiques; lorsqu'elle fut purifiée,
» au milieu des cantiques de triomphe des chrétiens, et
» consacrée de nouveau comme un lieu de dévotion,
» alors l'architecture chrétienne se révéla dans sa pre-
» mière œuvre, toute resplendissante des grâces de la
» jeunesse (1). »

« Si vous désirez connaître mon opinion, écrit le doc-
» teur Schutz, je vous dirai que la tradition qui indique
» la position du saint Sépulcre me semble digne de foi,
» eu égard aux circonstances que j'ai mentionnées, et que
» tout contribue à me faire croire que cette église est
» construite sur le véritable Golgotha (2). »

Au témoignage de ces deux illustres protestants nous pourrions ajouter facilement celui de plusieurs autres Anglais et Allemands qui ont approfondi la matière, et qui sont considérés dans leurs communions respectives comme de graves autorités pour tout ce qui concerne les

(1) *Reise in das Morgenland*, tome II. (Schubert.)
(2) *Jérusalem*, page 100.

questions d'érudition biblique. La lumière fournie par tant de traditions, tant d'études, tant d'investigations anciennes et modernes, tant d'écrivains divers depuis les siècles les plus reculés jusqu'à nos jours, obligera chacun de convenir qu'il n'est pas un seul des lieux auxquels se rattachent quelques souvenirs de la Rédemption humaine qui ne soit aujourd'hui connu de la manière la plus indubitable (1).

Tels sont les lieux que nous allons parcourir maintenant, en traversant des rues abandonnées, solitaires et encombrées de toute sorte d'immondices. Venons d'abord au Prétoire de Pilate, pour continuer par la Voie Douloureuse jusqu'au mont Calvaire. Le Prétoire devait être à cette époque un très vaste édifice; il était divisé par l'une des rues principales, au-dessus de laquelle ses deux parties communiquaient entre elles au moyen d'une galerie soutenue par une arcade. Dans la partie du nord-est, où nous voyons aujourd'hui une caserne, se trouvait le palais du gouverneur; c'est là que Jésus-Christ, présenté à Pilate, entendit la sentence qui le condamnait aux verges, sentence ignominieuse, prononcée par un juge dépourvu de l'énergie nécessaire pour absoudre l'innocent. Jésus, entraîné hors du palais habité par le juge, fut conduit, à travers la rue, dans un *atrium* situé du côté opposé, et là, attaché à l'une des colonnes de l'édifice, il subit les coups de fouet que les bourreaux firent pleuvoir sur son corps adorable.

Jusqu'à ces derniers temps, on ne voyait en ce saint lieu, teint du sang du Fils de Dieu, que les décombres d'une ancienne église et les immondices de tout genre que les Juifs et les musulmans allaient y déposer par

(1) C'était aussi la conclusion de Gibbon lui-même. (Tome IV.)

esprit de malveillance; mais en 1838, Maximilien, duc de Bavière, voyageant en Palestine, fut péniblement surpris de trouver dans un pareil abandon un lieu si vénérable, et il fit rebâtir l'église, à laquelle il prodigua les plus riches ornements. C'est dans ce même Prétoire que Jésus fut aussi couronné d'épines.

Le saint escalier, ainsi qu'on appelle celui du Prétoire, dont le Sauveur monta les degrés après sa flagellation, fut transporté à Rome du temps de Constantin. Jésus étant affaibli par un long supplice et par le sang qu'il y avait répandu, Pilate pensa que sa vue serait un spectacle propre à toucher ses ennemis, et il le fit paraître à leurs yeux du haut de l'arcade qui reliait entre elles les deux parties de l'édifice; celle-ci, en effet, par sa position, devait dominer tous les lieux environnants dans lesquels le peuple pouvait se réunir, tels que le vestibule et la rue elle-même. L'arcade et la galerie que nous voyons aujourd'hui, et qui ont été bâtis, à ce que l'on croit, sur le modèle exact des constructions qu'ils remplacent, paraissent remonter au temps des croisades ; la galerie sert d'habitation et de mosquée à un derviche, qui ne permet à aucun chrétien d'y pénétrer.

Pour celui qui ne se préoccuperait, comme Lamartine, que de constater l'antiquité des pierres, cette arcade pourrait donner lieu sans doute à d'amères critiques; mais tout homme qui, faisant abstraction de l'édifice matériel et avec des yeux plus pénétrants que ceux d'un poëte sans foi, contemple en ce lieu l'événement le plus solennel qui eut jamais les hommes pour témoins, verra dans cette construction, aujourd'hui délabrée et voisine de sa ruine, un objet à jamais vénérable, dont il déplorera douloureusement la profanation.

Pour moi, il m'importait peu que cette arcade ap-

partînt à une antiquité plus ou moins reculée, lorsqu'elle offrait à mon âme le douloureux tableau que déroulent ces deux seules paroles, proférées par un juge inique : *Ecce homo!* et la réponse du peuple déicide, appelant sur sa tête la malédiction du Ciel par cet horrible cri de rage : « Que son sang retombe sur nous et sur nos en-» fants ! »

Jésus, condamné à mort, sortit en portant sa croix pour se diriger vers le Calvaire. Une distance de treize cent vingt pas sépare ces deux lieux, et on la parcourt en suivant la voie que nous avons appelée *Douloureuse* ou *Chemin de la Croix*. Escorté de ses accusateurs et d'une foule nombreuse, Jésus sortit du palais, passa sous l'arcade au-dessus de laquelle il venait d'être présenté au peuple, et continua sa route en descendant une espèce de plan incliné, jusqu'à ce qu'il parvînt à la rue qui aboutit à la porte de Damas. Sur le côté gauche de cette même rue, on voit le lieu dans lequel, suivant la tradition, il fut rencontré par sa très sainte Mère, qui l'accompagna au pied de la croix et ne le quitta plus jusqu'à sa mort. Il existait jadis en ce même lieu un monastère de religieuses, dont les restes sont encore assez reconnaissables aujourd'hui.

A l'extrémité de la rue, le Sauveur, accablé par le fardeau de sa croix, tomba pour la première fois, et la place de cette chute est indiquée par une colonne de marbre rouge brisée, à moitié cachée sous la terre; mais la piété des fervents chrétiens sait bien la découvrir. C'est dans ce même lieu aussi que les Juifs, à ce qu'il paraît, contraignirent Simon le Cyrénéen de porter la croix de Jésus ; Simon revenait des champs, et il était rentré probablement dans la ville par la porte de Damas.

On monte ensuite sur la droite une rue construite en

pente. Dans sa partie basse, les chrétiens ont pratiqué dans la muraille une ouverture qui indique la seconde chute du Sauveur et le lieu où il trouva les femmes qui pleuraient sur lui; dans la partie haute, on rencontre la porte Judiciaire, où se terminait la ville du temps de Jésus-Christ. C'est là que commence le Golgotha, lieu destiné à l'exécution des condamnés à mort. Divers édifices construits sur cette montagne, et dont quelques-uns appartiennent aux moines grecs, empêchent de continuer à suivre la Voie Douloureuse. Sur la partie haute du Calvaire s'élève l'église du Saint-Sépulcre; de la porte Judiciaire jusqu'à cet endroit on compte à peu près deux cents pas, et la Voie Douloureuse tout entière peut avoir un mille de longueur.

Les Juifs ont contribué, sans y tâcher, à nous faire mieux connaître les lieux que le Sauveur sanctifia par chacune de ses chutes pendant ce trajet douloureux. Sans aucun égard pour l'empressement pieux avec lequel les premiers chrétiens avaient pris soin de les rendre faciles à connaître, ainsi que le prouvent les débris des temples, les colonnes brisées et les fissures mêmes pratiquées par le temps dans des murailles plusieurs fois séculaires, les Juifs les convertirent en d'immondes cloaques, s'imaginant remplir un devoir de religion chaque fois qu'ils jetaient quelques ordures sur ces colonnes ou sur ces décombres des édifices ruinés. Leur fanatisme est tel à cet égard, que jusqu'à ce jour on a remarqué qu'aucun Juif ne traverse la Voie Douloureuse sans cracher, en signe de mépris, sur les différentes places où eurent lieu les chutes successives du Sauveur. C'est pour ce motif que l'entrée dans le temple du Saint-Sépulcre leur fut constamment interdite jusqu'à l'année 1840.

Mais ce même mépris qu'un peuple aveugle et ingrat témoigne pour son Sauveur contribue à rehausser le triomphe de Jésus, en perpétuant dans toute son intégrité le souvenir des lieux arrosés de ce sang qui est retombé sur la tête de ceux mêmes qui l'ont versé. La génération fidèle, qui adore cette Victime innocente, vient se prosterner dans les lieux qu'elle traversa pour consommer son sacrifice, et elle imprime avec amour ses lèvres sur la terre que cette Victime baigna de son sang précieux.

En montant une espèce de terre-plain, soutenu par des pierres à moitié détruites, on voit la façade de la basilique qui renferme les sanctuaires les plus vénérables, mais qui est demeurée inachevée à cause des bâtiments élevés par les Grecs. Saladin en fit détruire le clocher, et l'une des deux grandes portes par lesquelles on pénètre dans son enceinte a été murée il y a quelques années déjà. Le portail de l'édifice témoigne bien de son antiquité, qui remonte aux époques les plus reculées de l'architecture byzantine. Comme cette basilique fut destinée, dès son origine, à couvrir divers lieux sanctifiés par les mystères de la Passion, son plan est tout à fait irrégulier. Il offre néanmoins la configuration d'une espèce de croix qui a cent vingt pas de long sur soixante-dix de large.

La grande coupole qui couvre le Saint-Sépulcre forme le centre de l'église et lui donne l'aspect le plus somptueux : elle est entourée à l'intérieur de galeries qui contribueraient à l'embellir, si elles n'étaient coupées par des habitations et des chapelles que les Grecs et les Arméniens ont établies dans les nefs collatérales, dans les galeries mêmes et dans toutes les parties de l'édifice. Ce lieu, sanctifié par ses mystères, par ses traditions et sa haute antiquité, dévasté tant de fois par les

Arabes et les Perses, par les Turcs et les Egyptiens, fut enfin détruit par un incendie, à trois heures du matin, le 12 octobre 1808, deux années après la visite de Châteaubriand.

La relation de cet incendie devint le point de départ d'une infinité de questions soulevées depuis par les Grecs, auxquels la Russie prêtait son appui contre les catholiques, dont la France représente les droits; elle a été publiée par un illustre religieux de la Trappe, à qui nous l'emprunterons en entier. Les faits qu'il y rapporte ont figuré depuis dans plusieurs notes diplomatiques, auxquelles ont donné lieu les prétentions de plus en plus exorbitantes du tzar, protecteur de l'*orthodoxie*.

« La matinée du 12 octobre fut affreuse, et le souvenir » de ce jour de malheur arrache un cri de douleur aux » cœurs les plus indifférents, aux cœurs les plus endurcis. Les catholiques, les schismatiques et les héréti» ques sont dans l'affliction; les Orientaux et les Occiden» taux pleurent; les juifs eux-mêmes versent des larmes, » et il n'y a personne dans la cité sainte, de quelque » nation qu'il soit, qui ne partage la douleur et la con» sternation générales. L'église du Saint-Sépulcre, ce » monument bâti par sainte Hélène et Constantin » avec une magnificence impériale, et conservé par la » piété des chrétiens; ce temple, le plus auguste de l'u» nivers; ce temple, qui faisait l'admiration des nations » les plus éloignées, vient d'être consumé par les » flammes! On ignore encore si c'est l'effet d'un acci» dent ou de la malice; mais la rapidité du feu a été » telle, que dans l'espace de quelques heures, les gale» ries, les colonnes, les autels ont été anéantis. Voici » quelques détails sur ce déplorable événement.

» Dans la nuit du 11 au 12 octobre, vers les trois

» heures du matin, le feu commença à se manifester » dans la chapelle des Arméniens, située sur la galerie ou » terrasse de la grande église du Saint-Sépulcre. L'aide- » sacristain des religieux de Saint-François, qui allait » visiter les lampes de la chapelle du Calvaire, fut le » premier à s'en apercevoir; et, comme il n'y avait là » âme vivante qu'un pauvre prêtre arménien, vieillard » dont la vue du feu avait comme altéré la raison, il » courut aussitôt chercher des secours. Mais la rapidité » des flammes les rendit inutiles; lorsqu'on arriva, elles » avaient déjà embrasé la chapelle des Arméniens, même » leur habitation, ainsi que celle des Grecs, dont une » partie était construite en bois sec et peinte à l'huile.

» Les Pères Franciscains, après l'office de minuit, » étaient allés se reposer. Réveillés par le bruit étrange » qu'ils entendent dans la grande église, ils se lèvent à » la hâte; quelle est leur épouvante!... Malgré mille » dangers, ils volent au feu... La porte est fermée; et ce » qui met le comble à leur désespoir, c'est que, peu » d'instants après, les flammes qui sortent du côté des » Grecs et des Arméniens, et du côté des Syriens, des » Messinéens et des Cophtes, menacent la coupole du » grand temple, construite avec d'énormes poutres cou- » vertes de plomb, élevée perpendiculairement sur le » monument dans lequel se trouve le très saint Sépul- » cre. Les poutres dont je viens de parler avaient été » amenées à grands frais du mont Liban au commence- » ment du siècle passé, lorsque les princes chrétiens » firent élever ce dôme, véritable chef-d'œuvre par sa » hauteur et par la hardiesse de sa construction.

» Tous ont fui... Les Pères Franciscains, restés seuls, » et privés d'instruments nécessaires, tâchent de passer » par une petite fenêtre, pour aller avertir le monastère

» du Saint-Sauveur et les ministres du gouvernement » turc. Dans l'intervalle, les jeunes arabes catholiques » s'élancent du dehors à l'intérieur et bravent les » flammes pour sauver, s'il se peut, quelques objets. » Mais, en ce moment, le feu gagne le dôme, les autels » de la Sainte Vierge, l'orgue : l'église ressemble à une » fournaise. Bientôt les pilastres s'écroulent avec fracas, » et avec ceux-ci les arcades et les colonnes qui entou- » rent le saint Sépulcre; il est inondé d'une pluie de » plomb; le feu est tel que les plus grosses colonnes de » marbre se fendent; il en est de même du pavé et du » marbre qui recouvre le monument. Enfin, entre cinq » et six heures, le grand dôme tombe avec un bruit épou- » vantable, entraîne toutes les grosses colonnes et les » pilastres qui soutenaient encore la galerie des grecs, » ainsi que les habitations des Turcs, près du dôme.

» Le très saint Sépulcre se trouve enseveli sous une » montagne de feu, qui semble devoir l'anéantir à ja- » mais; l'église offre le spectacle d'un volcan en fureur.

» Après le récit d'une si grande infortune, je suis » heureux de pouvoir consoler votre piété en vous ra- » contant les merveilles de l'assistance divine en faveur » des religieux de Saint-François.

» Le feu, ayant atteint la porte de bois qui sépare » l'autel de Marie-Madeleine de la chapelle du chœur de » la grande église, a respecté la sacristie et tous les » objets qu'elle contient; rien n'a souffert, et le petit » monastère de ces vénérables Pères, les cellules qu'il » renferme, non plus que la chapelle, n'ont pas reçu la » moindre atteinte.

» Aucun marbre de l'endroit où Jésus-Christ, après » sa résurrection, apparut à Marie-Madeleine, n'a été » endommagé, quoique le feu fût très actif de ce côté,

» qu'il eût brûlé l'orgue, brisé et calciné le marbre qui
» l'entourait.

» Celle des chapelles du Saint-Sépulcre qui est des-
» servie par les Franciscains, quoique placée sous le
» dôme, et par conséquent au centre du feu et ensevelie
» dans les flammes, n'a point eu de mal dans son inté-
» rieur : on a retrouvé les soieries qui l'ornaient et même
» les cordons des lampes; l'excellent tableau, sur toile,
» de la Résurrection, qui ferme le très saint Sépulcre,
» était intact, quoique la chapelle de Notre-Dame-des-
» Douleurs, des Cophtes, qui touchait au monument,
» ait été réduite en cendres.

» La chapelle de l'Ange, qui est à l'entrée du très
» saint Sépulcre, n'a eu de brûlé que la moitié des ve-
» lours qui lui servaient d'ornements; les murs et les
» pavés n'ont reçu aucun dommage.

» A la chapelle du Calvaire, on a pu sauver intacte la
» statue de la Sainte Vierge des Douleurs, qui se trou-
» vait entre l'autel de la Purification et celui de l'Exal-
» tation de la Croix. Cette statue est un don du roi de
» Portugal.

» L'endroit où Notre Seigneur fut crucifié appartient
» aux catholiques : il a été peu endommagé. On ne peut
» en dire autant de celui où fut élevée la croix, et dont les
» Grecs sont en possession. Ce qu'il y a de plus remar-
» quable, c'est que, malgré l'orage violent qui soufflait,
» malgré le voisinage d'une fenêtre qui pouvait favo-
» riser les ravages de l'incendie, la chapelle contiguë
» au dehors de Notre-Dame des Douleurs n'a eu aucun
» mal.

» Cette chapelle, bâtie au lieu où se trouvait la Sainte
» Vierge avec les autres Marie lorsque les Juifs attachaient
» son Fils à la croix, est restée intacte; et le tableau qui

» la représente, quoique si près du feu, est également » demeuré sans atteinte.

» A six heures, la violence du feu commença à se cal- » mer, et, à neuf, il n'était plus ni dangereux ni mena- » çant.

» Le jour suivant, lorsqu'on put enlever les décom- » bres, on s'aperçut avec un nouvel étonnement que la » sainte pierre qui couvre celle de l'Onction, et que l'on » croyait calcinée, n'avait pas souffert. Personne n'a » péri; quelques frères seuls ont été blessés (1). »

« Cet événement déplorable, dit un autre voyageur » allemand, fut attribué à la malveillance, et la voix » publique désigna les Grecs et les Arméniens comme » en étant les auteurs. Ce qu'il y a de certain, c'est que » les Arméniens n'avaient aucun droit sur l'église avant » l'incendie, et qu'ils n'y possédaient qu'une chapelle » délabrée, que la Porte leur avait constamment refusé » l'autorisation de réparer. C'est par cette même cha- » pelle que commença l'incendie, qui, de là, gagna le » reste de l'édifice. Les Grecs eux-mêmes leur imputent » ce crime si abominable (2). »

« Quant à ces derniers, dit un écrivain consciencieux, » que son caractère officiel a mis en position d'être par- » faitement renseigné sur les faits qui ont préparé de » vieille date la situation actuelle en Orient; quant à » ces derniers, ils mirent le feu à la grande coupole du » Saint-Sépulcre. Ils savaient parfaitement que les res- » sources de la Terre sainte étaient épuisées en ce mo- » ment, qu'elle se trouvait hors d'état d'en entreprendre » la reconstruction, et que celle-ci, étant leur ouvrage,

(1) De Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem*, t. Ier.
(2) Mislin, *Les Lieux saints*, t. II.

» légitimerait la prétention qu'ils affichaient d'être pro-
» priétaires du temple, conjointement avec les Latins,
» prétention qui n'avait jamais été admise jusqu'alors.
» Il est bien connu que l'incendie dévora toute la partie
» occupée par les Grecs, ses audacieux profanateurs, en
» respectant, au milieu de l'admiration universelle, tout
» ce qui appartenait aux religieux latins, stupéfaits et
» ravis; on aurait pu dire que ce discernement avait été
» donné au feu par Jésus-Christ lui-même, qui protége
» les gardiens légitimes de son Sépulcre (1). »

Les pertes éprouvées par les catholiques dans cet incendie furent immenses; car la Terre sainte étant oubliée du reste de l'Europe, alors enveloppée dans toutes sortes de calamités, le Sépulcre du Sauveur demeura à la merci des Grecs et des Arméniens, qui regorgeaient de richesses, au moyen desquelles ils obtinrent de la Porte des firmans énormément préjudiciables aux droits des premiers. Les ruines vénérables du temple le plus auguste de la terre furent abandonnées à des architectes orientaux, et les mains qui avaient appliqué sans remords des torches ardentes à la coupole et aux chapelles de la sacrée basilique, ayant été chargées de sa reconstruction, détruisirent tout ce que le feu avait épargné.

Les inscriptions antiques, les vieilles épitaphes et les ornements latins, tout disparut. Le monument même qui couvre le saint Sépulcre, et que les flammes dévorantes avaient respecté, fut déshonoré par des ornements de mauvais goût et par des inscriptions grecques, destinées à établir aux yeux des siecles futurs des droits inconnus jusqu'à cette époque. Les tombes de l'invincible

(1) M. Eugène Boré, ancien consul général de France à Alexandrie.

Godefroi de Bouillon et du vaillant roi Baudouin furent pareillement anéanties, et la belle église bâtie par sainte Hélène fut entièrement renouvelée, mais sans conserver la moindre trace de cette beauté primitive qui la rendait si célèbre parmi les plus somptueuses cathédrales de la catholicité.

La garde turque fut la première chose que je rencontrai en entrant. Son divan se trouve dans l'intérieur du temple ; c'est là que les soldats mangent, fument, causent entre eux, et que leur chef perçoit le tribut que doivent payer à l'entrée tous ceux qui ne sont point Francs. Un guichet, fermé par de gros barreaux, est le seul passage qui demeure toujours ouvert pour la circulation des objets nécessaires à la vie de ceux qui habitent l'intérieur du temple.

Les pèlerins catholiques entrent la première fois accompagnés d'un religieux, et, traversant directement la nef principale, vont s'agenouiller dans la chapelle latine dite de l'Apparition ; là ils attendent les quatre heures du soir, moment où le son d'une petite cloche annonce que la visite des Lieux saints va commencer, et l'on entend alors les échos de l'immense basilique s'éveiller pour redire les solennelles harmonies du chœur des moines qui chantent les Complies avec une majestueuse gravité. Lorsqu'elles sont terminées, on distribue des cierges allumés, et, au chant des hymnes les plus éloquentes de l'Eglise, commence la touchante cérémonie dans laquelle on adore, prosterné, Jésus, auteur de la rédemption humaine, réellement présent dans le divin sacrement de l'autel.

Dans cette chapelle et au côté gauche du maître-autel, on vénère une partie de la colonne du Prétoire à laquelle Jésus-Christ fut attaché pendant sa flagellation

par ordre de Pilate, et c'est là que se fait la première station.

Bientôt le chant mélancolique des prêtres annonce que les pèlerins se dirigent vers la prison dans laquelle fut enfermé, au fond d'un obscur cachot, et chargé de pesantes chaînes, Celui qui venait délivrer le monde entier (1); la procession descend, en effet, dans un lieu étroit et sombre, où l'on croit que Jésus-Christ fut déposé pendant les apprêts de sa sentence et de son supplice. Cette chapelle appartint jadis aux Géorgiens; mais les Grecs la possèdent aujourd'hui.

De là ils se rendent au lieu où les soldats partagèrent entre eux les vêtements ensanglantés du Sauveur. Joseph, retiré de la citerne par ses frères, dépouillé de sa tunique et condamné à mourir, telles sont les images que rappelle vivement alors à la mémoire cette partie de l'histoire de la Passion.

La chapelle de l'Invention-de-la-Croix se présente de suite après, et dans un profond souterrain, auquel conduisent vingt-huit marches d'escalier, on vénère le lieu où la pieuse mère de l'empereur Constantin trouva l'Arbre saint sur lequel le Fils de Dieu consomma le sacrifice de la rédemption des hommes. Ce lieu appartient aux Latins et les prêtres y célèbrent la messe.

En sortant de là, on visite une chapelle des Grecs, dédiée à sainte Hélène elle-même, et quelques pas plus loin se présente, avec tous ses souvenirs douloureux, le lieu dit des *Injures* (Improperia). Sous un petit autel on

(1) Lux mundi, lumen gentium,
In fœdus datur populi;
Ut luce clausos extrahat,
Heu! prius hic detruditur.
(Manuale.)

remarque un fragment de la pierre, de couleur foncée, sur laquelle Jésus-Christ fut exposé aux railleries et aux insultes des soldats ; c'est là qu'il souffrit le cruel couronnement d'épines, et, qu'après s'être laissé bander les yeux, il permit qu'on lui dît, avec une dérision barbare et en déchargeant des soufflets sur sa face adorable : « Je te » salue, Roi des Juifs. » Ce sanctuaire appartenait jadis aux Abyssins, et ce sont les Grecs qui le possèdent aujourd'hui.

Quelques pas plus loin commence le Calvaire, au sommet duquel on arrive par un double escalier de marbre blanc, dont chacun a vingt-une marches. Tandis que les voix harmonieuses des moines rappelaient aux pèlerins David et les prophètes, qui annoncèrent le sacrifice que Jésus devait faire de lui-même sur cette montagne, je lisais dans le *Manuel* ce passage de l'Evangile : « Pilate le leur abandonna pour être crucifié. » Ils prirent donc Jésus et l'emmenèrent. Et, portant sa » croix, il vint au lieu appelé le Calvaire, qui se nomme » en hébreu Golgotha (1). » Quelles impressions profondes l'âme ne reçoit-elle pas dans le lieu même qui fut témoin d'une scène aussi douloureuse !

Nous arrivâmes bientôt sur la plate-forme du Calvaire, divisée aujourd'hui en deux chapelles somptueusement décorées et qui communiquent entre elles par des arcades; celle du centre (2) est le lieu même où Jésus-Christ fut cloué sur l'arbre de la croix. Jésus-Christ, Sauveur et maître, monta en ce même lieu sur l'autel du sacrifice ! L'imagination se représente avec force le spectacle, unique au monde, offert par le crucifiement; elle voit

(1) Saint Jean, ch. XIX.
(2) La chapelle des Latins.

la patience, la douceur et le silence de Jésus-Christ, au milieu de la fureur, de l'hypocrisie et de l'aveuglement de ses ennemis; elle voit l'innocent persécuté, sa tête couronnée d'épines, ses pieds et ses mains percés, et lui-même prêt à expirer dans les horreurs du supplice. La foi et le cœur lui disent alors : « Voilà ton Dieu; pour-
» ras-tu te plaindre lorsque tu souffres la persécution,
» sans être innocent comme lui? Voilà ton Dieu qui va
» mourir, abîmé dans un océan de douleurs; trou-
» veras-tu maintenant insupportables les amertumes de
» la vie? »

L'intelligence demeure confondue, obscurcie par les ténèbres qui couvrirent la terre au moment où fut consommé ce sacrifice. « Voilà ton Dieu ! » telle est la seule parole qu'elle entend, et elle va se précipiter, s'anéantir devant la majesté de ce Dieu, voilée non plus, comme aux yeux de Moïse, par des flammes éblouissantes, mais par du sang, par des crachats immondes, par des épines et par une croix ignominieuse. Cette pensée ne saurait manquer d'absorber tous les chrétiens dans le moment où ils gravissent la montagne imposante du Calvaire.

Je vis tous les assistants comme privés subitement de l'usage de la parole; quelques-uns d'entre eux, jeunes et brillants attachés d'ambassade, quelques autres, appartenant à la marine, et qui, bien qu'ils ne fussent point catholiques, avaient voulu assister avec eux à la procession, ne paraissaient pas moins émus... Les moines se prosternèrent, la face contre terre, tandis que deux d'entre eux chantaient :

« O crux, ave, spes unica !
» *Hìc* Christi tendens brachia,
» Auge piis justitiam,
» Reisque dona veniam. »

Ceux-ci se prosternèrent ensuite pareillement : un silence profond succéda au chant, et, pendant quelques minutes, on n'entendit plus que des soupirs, des gémissements et des sanglots.

Mais le sacrifice n'est point encore consommé : la croix fut élevée au sommet du Calvaire, et le chrétien y court avec empressement pour contempler la dernière agonie du Fils de Dieu. C'est là que le Sauveur mit le sceau à l'œuvre de la rédemption ; c'est là que le Pontife suprême offrit sa propre vie en sacrifice et que l'unique Maître du genre humain lui donna ses dernières leçons. C'est là que « Jésus, jetant un grand cri, rendit l'esprit » entre les mains de son Père. Aussitôt le soleil s'obscurcit, le voile du temple se déchira en deux, la terre » trembla, les pierres se fendirent et les sépulcres s'ou» vrirent. »

Jésus expire ! parole qui comprend tout à la fois les mystères les plus profonds de la bonté divine et l'excès le plus abominable de la malice humaine... Si la simple pensée de cet événement suffit pour faire éprouver les sentiments les plus douloureux au cœur qui conserve encore quelque rayon, tant faible soit-il, de la foi chrétienne, que ne doit-il pas ressentir dans les lieux mêmes où se fit entendre ce cri douloureux et pénétrant, sur cette même terre abîmée dans la confusion, l'amertume et l'angoisse, au milieu de ces rochers déchirés par les convulsions de la nature entière?

Dans cette chapelle (1) on voit, près du trou même où les Grecs disent que fut plantée la croix, une fissure large et profonde, qui partage le rocher jusqu'à l'extrémité du Calvaire. L'Evangile rapporte qu'au moment où Jésus

(1) Elle appartient aux Grecs aujourd'hui.

expira, *les pierres se fendirent ;* ce prodige devait naturellement se faire sentir avec plus de force sur le Golgotha que partout ailleurs, et l'ouverture que nous voyons aujourd'hui est indubitablement l'une de celles dont il s'agit dans le texte sacré. C'est dans le même sens que s'expriment les voyageurs protestants les plus judicieux, particulièrement Millar, Maundrell, Fleming et Schubert. Mislin cite le passage suivant d'Addisson, que je copie textuellement :

« Un gentilhomme anglais très estimable, qui avait » visité la Palestine, m'assura que son compagnon de » voyage, homme de talent, mais malheureusement » déiste, prenait plaisir à tourner en ridicule les récits » que les prêtres catholiques lui faisaient au sujet des » Lieux saints. Ce fut dans cette disposition d'esprit » qu'il alla visiter les crevasses que l'on montre dans le » rocher du Calvaire comme étant l'effet du tremble- » ment de terre arrivé après la mort de Jésus-Christ, » rocher que l'on voit aujourd'hui enfermé sous la vaste » coupole construite par l'empereur Constantin. Mais » lorsqu'il eut examiné ces crevasses avec l'attention » scrupuleuse d'un naturaliste, il dit à son ami : *Je com-* » *mence à devenir chrétien.*

» Je fais, continua-t-il, depuis longtemps une étude » toute particulière de la physique et des mathématiques, » et je suis certain que les fissures du rocher n'ont pas » été produites par un tremblement de terre ordinaire » et naturel : une secousse de ce genre aurait séparé, il » est vrai, les différentes couches de pierre dont la » masse entière se compose, mais ç'aurait été en suivant » les veines qui les traversent et en détruisant leur co- » hésion par les endroits les plus faibles. C'est du moins » ce que j'ai constamment remarqué dans les rochers

» soulevés par les tremblements de terre, et la raison ne » nous enseigne rien qui soit en désaccord avec ce fait. » Mais ici le cas est essentiellement différent : le rocher » se trouve divisé transversalement, et la fissure par- » tage les veines d'une manière extraordinaire et sur- » naturelle.

» Je vois donc ici la preuve claire et démonstrative » d'un miracle, c'est-à-dire d'un fait que ne pouvaient » produire ni l'art ni la nature... Je rends grâces à Dieu, » ajouta-t-il, de m'avoir conduit ici pour contempler ce » monument de sa puissance merveilleuse, monument » qui prouve à mes yeux de la manière la plus évidente » la divinité de Jésus-Christ. »

Mais il y a un témoignage qui vaut pour moi tous les autres à la fois. Trois siècles après que ces pierres se furent brisées à la voix du Fils de Dieu expirant, un évêque, les montrant au peuple de Jérusalem, lui disait : « Si j'essayais de nier que Jésus-Christ a été crucifié, » cette montagne du Golgotha, sur laquelle nous nous » trouvons réunis, me donnerait la preuve la plus for- » melle et la plus authentique du contraire (1). »

Les chapelles du Calvaire sont revêtues de marbre et ornées d'une infinité de lampes d'or, d'argent et d'autres métaux précieux, que la dévotion de plusieurs princes chrétiens y a suspendues. La crevasse dont j'ai parlé est la seule chose qui demeure découverte et visible pour tous ceux qui veulent l'étudier à loisir. Sur le Calvaire même, nous trouvons des preuves de la supercherie des Grecs, car l'ouverture qu'ils montrent comme ayant été faite pour y placer la croix du Sauveur n'est point celle qui existait précédemment. Après l'incendie de 1808,

(1) Saint Cyrille de Jérusalem. *Catech. commun.*, 13.

ils soulevèrent le pavé du Calvaire et enlevèrent la grande pierre que la foi des chrétiens avait vénérée en ce lieu pendant dix-huit siècles, que la piété fervente de mille générations avait arrosée de ses larmes, et à laquelle cent légions de croisés firent toucher leurs épées avant d'aller se prosterner au pied du saint Sépulcre.

Les Grecs la remplacèrent par une autre et l'envoyèrent à Constantinople; mais Dieu frappa de sa malédiction cet attentat sacrilége : le bâtiment qui portait la pierre fit naufrage sur les côtes de Syrie, et les deux popes qui l'accompagnaient perdirent la vie dans les flots (1).

D'après la tradition, Jésus crucifié avait en face l'Occident, et Jérusalem derrière lui. Deux pierres de forme ronde indiquent l'endroit où furent plantées les croix des malfaiteurs, et, d'après leur position respective, les trois croix ne formaient pas une ligne droite, mais un triangle, au sommet duquel Jésus-Christ se trouvait placé et pouvait voir simultanément les deux larrons crucifiés de chaque côté de lui.

En descendant du Calvaire, le premier objet que l'on aperçoit est la pierre de l'Onction, sur laquelle le corps du Sauveur fut embaumé avec de la myrrhe et de l'aloès par Joseph d'Arimathie et Nicodème, avant de recevoir la sépulture. Cette pierre a huit pieds de long sur deux de large, et s'élève de quelques pouces au-dessus du niveau du pavé. Comme elle se trouvait détériorée par la dévotion indiscrète de quelques pèlerins, elle a été recouverte d'une grande plaque de marbre rouge, avec des ornements de bronze aux quatre coins. Dix lampes brûlent continuellement au-dessus, et autour d'elle on a

(1) Voir le récit de M. Eugène Boré.

placé quelques énormes candélabres, qui supportent des cierges d'une telle hauteur que je n'en ai jamais vu de semblables nulle part.

La procession s'arrête là quelques instants, et l'âme se sent inondée d'une céleste espérance, en entendant ces paroles : « Qu'est devenue, ô mort, ta victoire? Qu'est » devenu ton aiguillon (1)? » La mort ne répond point, car elle a été vaincue et enchaînée par Jésus-Christ. Les cantiques de l'Eglise inspirent, dès ce moment, la plus vive allégresse, les pas du pèlerin se dirigent vers le centre de la basilique et ses yeux vont se reposer enfin sur le Sépulcre, objet de tous ses vœux.

Le monument qui le renferme se trouve au centre de la coupole ; il a la forme d'une chapelle séparée du reste du temple, construite en marbre blanc et jaune, et dont la longueur est de vingt-neuf pieds sur dix-huit de large. Après avoir monté les degrés d'un petit péristyle, on entre dans le vestibule du saint Sépulcre, appelé *chapelle de l'Ange*. Une pierre, que l'on voit au centre de ce lieu, indique la place où l'esprit céleste, après avoir détourné celle qui couvrait l'entrée du sépulcre, s'assit sur elle et dit aux saintes femmes : « Ne craignez point : je sais » que vous cherchez Jésus, celui qui a été crucifié ; il » est ressuscité, il n'est plus ici ; venez et voyez l'en» droit où on l'avait placé. » La chapelle de l'Ange resplendit constamment de l'éclat d'une infinité de lampes,

(1) Ubì tua, mors, est palma?
Tuus ubì stimulus ?
Mors absorpta vita jacet,
Cur, Satan, erigeris?
Tolle portas, Rex virtute
Suâ Christus advenit.
(Manuale.)

dont la lumière lui arrive par une petite porte ; en traversant celle-ci, on se trouve dans le lieu d'ineffables délices, on voit enfin le saint Sépulcre de Jésus !

La chapelle qui le renferme compte à peine deux mètres de large ; le côté droit est occupé par le Sépulcre, et, sur l'autre côté, quatre personnes peuvent difficilement se tenir ensemble à genoux. Cette chapelle est décorée d'une foule de lampes d'or et d'argent, comme aussi de peintures des plus célèbres maîtres, représentant le mystère de la Résurrection, et d'une infinité d'autres ornements divers. Les fleurs et les parfums, sans cesse renouvelés, l'embaument d'une odeur délicieuse : mais rien ne saurait se comparer à la satisfaction dont se sent inondée l'âme qui, prosternée devant le Sépulcre, peut dire avec Jacob : « J'ai continué mon » pèlerinage jusqu'à ce que, enfin, je suis arrivé dans le » lieu qu'habite mon Seigneur. »

En sortant du Sépulcre, la procession s'arrête au lieu où Madeleine pleurait la mort de Jésus : « Femme, » pourquoi pleurez-vous? lui dirent les anges. — C'est » qu'ils ont enlevé mon Seigneur, dit-elle, et je ne sais » où ils l'ont mis. — Ayant dit cela, elle se retourna et » elle vit Jésus debout, sans savoir que ce fût lui. Jésus » lui dit : Marie!... Aussitôt elle se retourna et lui dit : » Rabboni (c'est-à-dire maître) (1). » Une grande plaque de marbre, incrustée dans le sol, sert à indiquer ce lieu, qui appartient aux Latins.

La procession rentre dans la chapelle du Saint-Sépulcre, d'où elle est sortie, et chacun des pèlerins conserve le cierge qu'il portait à la main pendant cette imposante et touchante cérémonie. Lorsque le voyageur sera

(1) St Jean, xx.

de retour dans sa patrie, après avoir traversé l'immensité des mers, et que ses yeux viendront à se fixer sur ce cierge, oh ! quels sentiments profonds et délicieux ne devra-t-il pas lui rappeler ! Les voûtes du sanctuaire retentissent enfin du chant sublime du *Regina cœli*, et l'âme, inondée d'une joie ineffable, arrive à se former une idée de ce que dut ressentir en ce lieu la plus pure et la plus tendre des mères.

A peine avions-nous terminé la visite des sanctuaires, qui dura près de deux heures, que les gardiens turcs nous firent un signe pour indiquer qu'ils allaient fermer la porte du temple. Les pèlerins sortirent, mais je restai. En quittant le sol de ma patrie, j'avais demandé des ailes comme celles de la colombe pour m'éloigner par la fuite : j'étais maintenant dans la solitude, et je voulais m'y reposer. Un petit couvent souterrain, où la lumière du soleil ne pénètre presque jamais, renferme douze cénobites, dont l'office est de veiller constamment sur le Sépulcre du Sauveur. Je me retirai pour habiter avec eux dans une petite cellule dont les fenêtres donnaient sur la nef principale de la basilique. Là, le son de la cloche nous réunissait au chœur à minuit, et au saint Sépulcre avant le lever du soleil.

Quelles heures pleines d'émotions et de joies indicibles ! Le silence profond, la splendide lumière qui sort incessamment du Sépulcre, éclairé par une infinité de lampes, la clarté confuse qui règne dans le reste des nefs, les petites lampes solitaires qui brûlent au fond des sanctuaires, en jetant autour d'elles une lueur vague et incertaine, et, au milieu de cette réunion d'objets qui produisent un tout indescriptible, les sons graves de l'orgue accompagnant le chant des Matines et les pauses de la psalmodie, dans laquelle Israël et Jérusalem sont

nommés à chaque instant, toutes ces choses reportent l'imagination jusqu'à l'âge des prophètes, dont la pensée inspirée a produit les psaumes et les cantiques. L'âme croit les voir, et il lui semble les entendre, réunis sur les ruines de Jérusalem, chanter la justice éternelle, qui a exécuté ses menaces contre un peuple incrédule et insensé.

Pendant les Matines, je vis passer à travers les sombres nefs de la basilique trois figures mystérieuses, vêtues de dalmatiques orientales, qui tombaient sur un linge blanc comme la neige; une longue chevelure couvrait les épaules des deux premières, dont la barbe descendait jusqu'à la ceinture; la troisième était celle d'un Ethiopien, qui marchait à pieds nus. Chacune d'elles tenait à la main un encensoir auquel pendaient une infinité de petites sonnettes. Au commencement, la fumée de l'encens ne me permettait de les voir que d'une manière confuse, et comme si c'eût été des fantômes qui erraient dans le temple, au milieu d'un cercle de nuages. Ces trois figures s'approchèrent peu à peu, à différents intervalles, et, en entrant dans le chœur des moines, elles s'agenouillèrent, encensèrent les statues de la chapelle, et disparurent, après avoir fait de profondes inclinations, comme la fumée de leurs encensoirs disparaissait elle-même à travers les colonnes. C'étaient les diacres des communions dissidentes grecque, cophte et arménienne, qui parcourent les saints Lieux vers minuit, et honorent par la fumée de l'encens le Dieu que les Juifs outragèrent en ces mêmes lieux.

Les offices des Latins se terminent à deux heures après minuit, et lorsqu'ils étaient finis, j'éprouvais un véritable plaisir à traverser seul les nefs obscures du temple solitaire. Combien de générations les ont déjà parcou-

rues avant moi ! Combien d'hommes, venus de toutes les régions de la terre, ont humilié leur front sur ce même sol depuis que Jésus-Christ l'a consacré en le choisissant pour y placer l'autel de son sacrifice! Ce même Jésus, les scènes diverses de sa Passion douloureuse, son agonie et sa mort, avec quelle vivacité ne parlent-elles pas à l'imagination !

Sur le mont Calvaire, j'ai rencontré plusieurs fois des catholiques orientaux qui versaient des larmes; ils avaient cherché, comme moi, sans doute, le silence de minuit pour s'abîmer dans leurs méditations. Sur le Calvaire, leurs larmes étaient douces, car elles provenaient de l'amour et de la reconnaissance, et elles coulaient dans les lieux mêmes où Jésus versa son sang pour nous consoler.

C'est toujours au saint Sépulcre que j'allais terminer mes stations : en ce lieu, l'âme trouve de nouveaux sujets d'allégresse ; cette pierre renversée lui montre la sépulture ouverte de son Dieu, dans laquelle sont demeurées anéanties la mort, la misère et le péché, tandis que la grâce, la vie et l'innocence ont ressuscité avec Jésus-Christ. Si l'âme vient à s'attendrir par l'excès même de sa joie, si le cœur sensible est touché jusqu'aux larmes, la voix de l'Ange lui dit, du haut de la pierre du Sépulcre : « Ne pleurez pas ; Jésus est ressuscité, et il est » avec vous.» Dix fois j'ai fait cette visite solitaire, et dix fois j'ai ressenti invariablement les mêmes impressions.

Les prêtres des différentes sectes qui gardent le saint Sépulcre, célèbrent aussi leurs offices après les Latins ; mais leurs rites sont bien éloignés de la majesté grandiose que l'on remarque dans les cérémonies du culte catholique. Aucune de ces sectes ne fait usage de l'orgue, qui est exclusivement propre à l'Eglise d'Occident ;

les Grecs le remplacent par des timbales, et les Arméniens par une espèce de tambour de basque.

L'office des Grecs commence avec le jour; trois popes chantent précipitamment quelques psaumes qui alternent avec un nombre considérable de *Kyrie*, d'oraisons et de leçons; ensuite deux d'entre eux entrent au Saint-Sépulcre et célèbrent la messe, que l'autre sert depuis le dehors. Le chant des Grecs est désagréable, et j'ai toujours observé chez leurs ministres un manque total de décence et de dignité.

Les Arméniens suivent le rite syro-arménien et célèbrent leurs offices de chaque jour dans l'une des chapelles du temple qui leur appartient : jamais je ne les ai vus officier solennellement au Saint-Sépulcre.

Les Cophtes possèdent un petit oratoire adossé au monument, et qui en dépare l'ensemble lorsqu'on l'examine par le côté; ils y célèbrent chaque jour, et, parmi tous les dissidents du catholicisme qui entourent le tombeau de Jésus-Christ, ces pauvres Ethiopiens sont sans contredit les plus recueillis, les plus pieux et les plus édifiants dans leurs cérémonies.

Lorsque toutes les communions officient en même temps dans leurs chapelles respectives; lorsque depuis le haut de la basilique, où fonctionnent les moines arméniens, jusqu'à la partie la plus reculée, qui résonne des accents du peuple grec, le temple tout entier se remplit de la fumée des encensoirs de tant de prêtres appartenant à des rites si divers et à des nations si différentes; alors, on entend à la fois sous ses voûtes les intonations harmonieuses des Latins, la voix triste et discordante des Grecs, les prières du moine arménien, le chant plaintif du religieux cophte et les timbales des Abyssins. L'orgue catholique domine majestueusement cet

ensemble de voix si diverses et absorbe l'attention des pèlerins orientaux, qui sortent de la chapelle de leur communion pour courir au lieu d'où s'échappent ces admirables harmonies.

Les dimanches surtout, les popes arméniens et grecs sont obligés d'aller fréquemment à la chapelle des Latins pour en faire sortir leurs fidèles, qui restent en extase devant la majesté des cérémonies et devant l'accent sublime des cantiques sacrés. J'ai vu les Arméniens, les Grecs et les Abyssins dissidents entrer en foule dans la chapelle catholique à l'heure où l'on chantait les Complies, y demeurer à genoux dans le ravissement de l'admiration, jusqu'à ce que leurs popes vinssent les appeler, et y retourner aussitôt que ceux-ci les laissaient libres, quoiqu'ils leur affirmassent qu'ils *péchaient* en restant dans ce lieu.

Le chœur des Grecs, placé vis-à-vis du Saint-Sépulcre, est orné d'une profusion de reliefs, de moulures, de dorures et de peintures; sur leur autel, qu'ils appellent le *Saint des Saints*, les dons du tzar occupent la première place, et en les faisant remarquer aux voyageurs, ils ne manquent pas de les informer « qu'ils ont été remis par » l'autocrate *lui-même* au pope qui les a apportés à Jéru- » salem. » Mais cette magnificence ne produit aucun effet sur l'âme, qui n'est point venue dans la cité sainte pour contempler des dorures ni de superbes sculptures, mais pour méditer sur ses destinées près du tombeau de Jésus-Christ. J'ai vu le patriarche Cyrille célébrer pontificalement, vêtu de soie, sur un trône élevé, assisté de trois évêques et de plusieurs popes et archimandrites. « N'est-ce pas en ce même lieu, me demandais-je à moi- » même, que Jésus-Christ nous a enseigné pratiquement » à mépriser tout ce fastueux appareil? »

Pendant que je visitais cette chapelle, accompagné d'un pope qui me faisait remarquer attentivement toutes ses magnificences, je lui demandai ce que signifiait un cercle, tracé au milieu du chœur avec un point dans son centre, et qui attirait l'attention de tous. « C'est, me » dit-il, le centre de la terre, et c'est sur ce point que se » placera l'ange pour appeler les morts au jugement de » Dieu. » Je ne m'étonne plus après cela des histoires que les moines grecs débitent aux pèlerins de leur communion à propos de chaque pierre et de chaque palme de terrain de leurs sanctuaires.

Dix jours après mon entrée, je quittais le couvent du Saint-Sépulcre. Avant d'en sortir, j'aurais désiré visiter les tombes des rois chrétiens : celle de ce Godefroi de Bouillon, la terreur des mahométans, qui brava mille fois la mort dans cent batailles, qui conquit la cité sainte et proclama Jésus-Christ seul roi de Jérusalem, refusant de porter une couronne d'or dans les mêmes lieux où le Sauveur du monde n'avait eu qu'un diadème d'épines, et la tombe de Baudoin, son frère, la terreur des ennemis de la croix.

Mais c'est en vain que je me serais informé de ces monuments : les Grecs, en reconstruisant l'église, ont non-seulement négligé, mais entièrement détruit ces précieux restes que les dévastations de la guerre et les ravages de l'incendie avaient pareillement respectés; ils firent même effacer avec de la chaux leurs épitaphes, que le voyageur ne pouvait lire sans ressentir une profonde émotion. Ces monuments appartenaient aux Latins, et leurs inscriptions, qui dataient de huit siècles, étaient le titre imprescriptible des droits de ceux-ci sur les Lieux saints.

Tel fut l'unique motif d'un acte aussi injuste, d'une

violation aussi sacrilége. Le cri unanime de ceux qui savent rendre justice aux héros chrétiens s'élève pour flétrir la conduite des ingrats qui ont dévasté les tombes des invincibles conquérants de Jérusalem. L'épée et les éperons de Godefroi, conservés par les Pères de Terre sainte, et qui servent à armer les chevaliers du Saint-Sépulcre, voilà tout ce qui reste désormais du conquérant de la Palestine et du premier roi de la sainte cité!



CHAPITRE XVI.

Occupations des prêtres dissidents à Jérusalem. — Leurs hospices. — Affluence de pèlerins. — Que viennent-ils faire ? — Exploitations sacriléges. — Mesure prise par l'autocrate. — Proclamations des popes. — Profanation des saints Lieux. — Le feu sacré. — Mission protestante. — L'évêque anglo-prussien. — Questions soulevées au sein du clergé anglican par son institution et sa propagande. — Missionnaires parmi les Arabes. — Occupations de l'évêque. — L'hôpital des Béthanies. — Ecole anglo-prussienne. — Voyageurs instruits par M. Gobat.

Le prêtre chrétien a une mission toute particulière à remplir, sur quelque point de la terre qu'il se trouve ; mais ce n'est point celle d'acquérir des biens périssables ou d'obtenir des emplois élevés. Assurer à lui-même et aux autres la possession de la patrie éternelle et monter au trône que la foi nous promet : voilà cette mission, en deux mots. L'expérience nous démontre que si l'on sépare le prêtre de son centre d'action, sa vertu s'épuise, son esprit se débilite, sa parole cesse d'être puissante, et ses œuvres deviennent inefficaces pour une pareille entreprise.

Les popes et les moines orientaux nous offrent ce triste exemple d'une manière tellement concluante, que l'on ne pourra jamais révoquer en doute la vérité d'un jugement qui n'est certes pas une simple conjecture. Il nous en coûte de toucher encore à des hommes qui sont

religieux et prêtres, quoique séparés de l'Eglise, dont ils méconnaissent la voix, dont ils nient le pouvoir et dont ils altèrent la doctrine; mais le devoir imposé par la cause du genre humain, la grande cause de la vérité religieuse, qui intéresse chacun sans exception, m'oblige de descendre à des faits qui, bien qu'ils aient l'Orient tout entier pour témoin, et que cent écrivains de l'Occident les aient racontés avant moi, n'en sont pas moins révoltants pour l'esprit et le cœur.

Les moines orientaux dissidents, venus d'Arménie, d'Abyssinie, de la Grèce, de la Géorgie et d'autres contrées de l'Orient, pour résider près du tombeau de Jésus-Christ, bien loin d'honorer ce saint voisinage en se consacrant à la pratique des devoirs sacerdotaux et au soin d'évangéliser le grand nombre de membres de leur communion qui arrivent journellement à Jérusalem, profanent leur ministère en le faisant dégénérer en un instrument de lucre personnel.

Ces moines, dont la ville est encombrée, vous ne les rencontrerez jamais prosternés devant le saint Sépulcre, vous ne les verrez point prêcher la réforme des mœurs aux pèlerins de leur communion, vous les trouverez moins encore occupés à établir des asiles pour tant de malheureux qui arrivent journellement dans la cité sainte, ou des écoles pour des enfants aussi misérables que leurs parents... Ni le soulagement de la veuve, ni la préservation de la jeune fille, ne leur sont à cœur, et leurs préoccupations tendent toutes à cette seule fin : gagner de l'argent.

D'après ce principe, les hospices sont adjugés au moine qui en offre la plus grosse somme, absolument comme on fait dans les pays civilisés pour les diverses branches de l'impôt dont se compose la fortune publique; la garde

des sanctuaires s'accorde aussi à l'enchère la plus considérable, et tous les emplois qui mettent en rapport avec les pèlerins ne s'obtiennent qu'à prix d'argent. On ne s'étonnera plus de l'opulence des patriarches grec et arménien de Jérusalem, ni des grandes richesses dont ils disposent, si l'on considère que leurs coffres absorbent intégralement les sommes fabuleuses produites par le sacrilége trafic des choses saintes.

Leurs hospices ne sont ouverts qu'aux membres de leur communion, et encore à la condition qu'ils auront le moyen de payer leur logement et leur nourriture. Le pauvre, celui qui ne possède absolument rien, va travailler aux grandes constructions que les moines élèvent incessamment pour utiliser leurs énormes revenus. Le pope, ainsi que ses subalternes, calculent parfaitement à première vue les ressources du pèlerin qui arrive, et lui disent de suite ce qu'il devra donner pour prix de l'hospitalité qu'il réclame.

Les pèlerins sont ordinairement très nombreux. Dans chacune des deux dernières années, on en a compté dix à douze mille, tant Grecs qu'Arméniens, Abyssins, Syriens et habitants des autres contrées de l'Orient. Les chefs de famille viennent à Jérusalem, accompagnés ordinairement de leurs enfants, de telle sorte que lorsqu'ils arrivent un certain nombre à la fois, les hospices des moines paraissent de vastes campements ou de vraies cités orientales, tributaires de ces religieux.

Mais que font tous ces pèlerins à Jérusalem? Je vais vous le dire. A peine arrivés, ils vont trouver le protopope qui doit les confesser, et règlent avec lui leur compte de conscience; un certificat qu'ils en reçoivent, s'ils sont riches, les absout non-seulement des fautes commises, mais les garantit contre les effets de leurs

fautes à venir. Chacun des archimandrites et évêques a sa vertu particulière pour disposer cet homme qui *désire sortir béni de Jérusalem,* et lorsqu'il a passé par le tribunal de chacun d'entre eux, on l'introduit dans le temple, où il est reçu, suivant ses facultés, par le portier ou par les custodes de sa communion. Il doit payer douze piastres (1) à son entrée, douze autres pour chaque nuit qu'il y passe, et un grand nombre d'autres pour les cierges et les parfums que les gardiens lui vendent, pour être offerts immédiatement soit sur le Calvaire, soit sur le saint Sépulcre, par l'intermédiaire même de ceux qui les lui ont vendus.

Le fait est que tous les emplois, dans ces communautés d'Arméniens et de Grecs chargées de la garde des sanctuaires, passent pour être fort lucratifs, et les protopopes qui les remplissent n'en sortent pas sans avoir amassé de quoi se procurer la dignité épiscopale. Le nombre des pèlerins arméniens s'est élevé à mille en 1850, et en calculant, d'après des documents dignes de foi, ce que chacun d'eux a laissé parmi les moines de sa communion, il en résulte cent *thalers* par personne, lesquels additionnés forment une somme vraiment incroyable (2).

Les Grecs, de leur côté, qui comptent un nombre de pèlerins double de celui des autres communions, vont jusqu'à les dépouiller parfois de leurs habillements pour se payer de leurs simonies, et ne leur laissent même pas de quoi retourner dans leur pays.

L'autocrate, protecteur si zélé des popes qui commettent de pareilles exactions à l'ombre du sépulcre du

(1) La moitié d'un écu (ou trois francs) environ.
(2) Cent cinquante mille écus approximativement.

Sauveur, ayant eu connaissance de ces déprédations, a donné l'ordre à ses consuls en Syrie de ne permettre dorénavant à aucun citoyen russe de pénétrer en Palestine sans avoir déposé préalablement au consulat la somme nécessaire pour les frais de son retour dans son pays natal. Il avait entendu, sans doute, les cris de détresse d'un si grand nombre de ses sujets, dépouillés par les gardiens des Lieux saints, dont il protége avec son épée les droits imaginaires.

Ces pèlerins ne recueillent aucun enseignement pieux dans leur visite au Saint-Sépulcre : vous les verrez parcourir tumultueusement les sanctuaires, toucher avec la main les murailles et les autels, se faire mille signes de croix sur la figure et sur tout le corps, baiser la terre, pousser des cris, multiplier les *Kyrie* à la façon de leurs popes, après s'être déchaussés au moment d'entrer dans les chapelles, comme les santons lorsqu'ils pénètrent dans leurs mosquées ; mais ils ne font rien de plus. Je n'ai jamais vu aucun d'entre eux se retirer pour méditer dans les recoins obscurs de la basilique, aucun avec cet air calme qu'inspire la contemplation des mystères solennels opérés dans les Lieux saints. Une religion tout extérieure, des cérémonies qui frappent grossièrement les sens : voilà tous les pieux exercices de ces pèlerins.

Quel vaste champ s'ouvrirait pourtant devant les popes s'ils se vouaient à l'instruction de ces milliers d'hommes qui arrivent à Jérusalem du nord de l'Europe, de l'intérieur de l'Asie, de l'Abyssinie et de l'Ethiopie; si, au lieu d'exploiter leur bourse, ils songeaient à sonder leur cœur ; si, au lieu de graver dans celui-ci les funestes impressions de l'intérêt et de la cupidité, ils l'éclairaient par les enseignements et par les exemples d'une parfaite charité. Mais il n'en est pas ainsi, mal-

heureusement : rançonner ses coreligionnaires, telle est l'unique mission que paraît exercer cette multitude de moines et de prêtres qui entourent les pèlerins schismatiques de la Russie et de l'Orient.

Si ces exactions se déguisaient au moins sous l'apparence de rétribution reçue pour des services matériels, on pourrait dire qu'elles ne sont qu'une compensation disproportionnée des bons offices que les moines rendent dans leurs hospices; mais quand, ainsi que nous venons de le dire, on exige de l'argent pour les bienfaits spirituels que l'on dispense; lorsque l'absolution même des péchés se donne parfois à prix d'argent, et que l'on ose offrir, au nom de Dieu lui-même et en échange de quelques pièces de monnaie, des garanties d'impunité à celui qui commettra des crimes, oh! alors le vice apparaît sous ses plus hideuses couleurs, et la malédiction qu'une voix éternelle a fulminée contre la simonie et le sacrilége, nous montre suspendu sur les moines schismatiques d'Orient le glaive qui châtia les fils d'Héli, profanateurs audacieux du sanctuaire.

Lorsqu'un nombre considérable de pèlerins se trouvent réunis, alors on visite solennellement les sanctuaires de la basilique; l'archimandrite, revêtu d'une chape, marche en tête des moines, qui sont venus à cet effet de tous les couvents de Jérusalem, et les pèlerins les suivent, portant allumés les cierges qu'ils leur ont achetés d'avance. En s'arrêtant successivement dans chacun des sanctuaires, l'archimandrite leur en fait connaître les traditions, et dans ceux que les catholiques occupent, il ajoute quelquefois : « Quant à ceux-ci, ils ont été usur-» pés par les Latins, grâce à la protection des puissances » européennes. »

De semblables paroles, prononcées dans le lieu le plus

saint du monde, devant des hommes idiots et fanatiques, ne sauraient manquer de produire des effets bien faciles à comprendre. Chacun sait la haine profonde que les pèlerins orientaux ont vouée aux Latins, et ce sentiment est en grande partie le fruit des proclamations adressées par les archimandrites et les popes à des hommes auxquels ils devraient chercher à inspirer les vertus du Dieu mort victime de son amour pour les hommes.

Presque tous les voyageurs en Palestine nous parlent de la guerre incessante que font les moines des communions dissidentes aux religieux latins de Jérusalem. Le lieu le plus vénérable du monde est devenu plus d'une fois un champ de bataille, où le sang des prêtres a été répandu par des apostats du christianisme, comme il le fut à d'autres époques par les musulmans eux-mêmes. Les Latins, qui ont acquis les Lieux saints en les arrachant au pouvoir des infidèles au prix de leur sang, qui les ont rachetés plus d'une fois des sultans à prix d'or et les ont conservés héroïquement, au mépris de périls de tout genre, voient des intrus, sans autre titre que leur audace et sans autre prétexte que le plus sordide intérêt, leur disputer une possession six fois séculaire, s'emparer des sanctuaires qu'ils ont fidèlement gardés, et les chasser violemment de ces mêmes lieux, où leurs frères moururent en combattant.

Pendant cinq siècles entiers, les Pères Franciscains conservèrent la paisible possession des Lieux saints, et les tentatives des schismatiques pour s'introduire dans les sanctuaires échouèrent au divan de Constantinople durant cette longue période, grâce à l'opposition constante de la France et de l'Espagne.

Mais il y eut une époque malheureuse où l'Europe catholique, aux prises avec mille éléments de révolu-

tion et de désordre et enveloppée dans mille guerres intérieures et extérieures, oublia complétement Jérusalem et les Lieux saints. Les dissidents, saisissant le moment favorable, obtinrent à prix d'argent des firmans qui les mettaient en possession du Sanctuaire, et, détruisant bientôt celui-ci par un incendie sacrilége, ils obtinrent l'honneur d'en être les réparateurs au moyen de nouvelles sommes envoyées au divan. « Les Grecs et les Ar-
» méniens eux-mêmes assurent que les dépenses faites
» pour obtenir ces firmans s'élèvent à quatorze millions
» de piastres (1). »

Ces paroles sont d'un homme non moins respectable par son amour pour la vérité que par l'impartialité sévère dont il fait preuve dans ses récits et ses appréciations (2).

A dater de ce moment, au fracas des pierres que renversaient les restaurateurs de la basilique, réduite en cendres par eux-mêmes, vint se joindre la clameur insolente de ceux qui en étaient devenus les maîtres : tel on voit le valet arrogant, élevé par un soudain caprice de la fortune, se venger par des airs de hauteur du maître qui ne lui avait point permis précédemment d'inconvenantes familiarités. Les religieux de Terre sainte, gardiens jusqu'alors de tous les sanctuaires, se les virent enlever par la force, et les Grecs, les Arméniens, les Syriens et les Cophtes en devinrent les maîtres, au nom de l'intrigue et de l'argent, quoiqu'ils eussent manqué de valeur pour les défendre au jour du danger, lorsque l'épée du kanimir ou le fusil du soldat arabe dominaient à Jérusalem. Depuis ce moment, disons-nous, les religieux Franciscains, pour se maintenir dans les Lieux

(1) Un peu plus de trois millions de francs.

(2) De Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem*, t. Ier.

saints, eurent à lutter non-seulement contre les musulmans et les Bédouins, mais encore contre les dissidents de toutes les communions.

La presse européenne a dénoncé plus d'une fois les sanglantes rixes engagées sur le Calvaire, et dans lesquelles les Grecs ont tiré le poignard pour chasser les religieux latins, qui voulaient user du droit qui leur appartient d'y célébrer les cérémonies du culte qu'ils professent. Jérusalem a vu Méhémet-Pacha mettre l'épée à la main, dans le temple même, pour contenir ces révoltés, qui, au mépris des ordres formels du sultan, s'opposaient violemment à la visite quotidienne que les catholiques font à cette même montagne; et le monde entier a vu plus tard avec stupéfaction la résolution prise par Abdul-Medjid de réparer *à ses frais* la grande coupole du Saint-Sépulcre, que les Grecs avaient détruite en arrachant les feuilles de plomb qui la couvraient. C'eût été, sans doute, un spectacle nouveau de voir le chef des musulmans restaurer les temples chrétiens; mais fort heureusement les puissances catholiques n'acceptèrent pas une offre aussi généreuse.

Il serait très important pour le christianisme que l'on mît un terme à ces véritables profanations des Lieux saints, et les voyageurs qui nous parlent des éternelles plaintes des religieux, « auxquelles ils n'ont rien compris, » rendraient un éminent service à la paix, à la civilisation et à la religion, en travaillant à faire triompher la justice dans des régions où elle est si odieusement méconnue.

Terminons cette série de profanations par la plus célèbre de toutes, celle du *feu sacré,* qui a lieu, le samedi saint de chaque année, en présence de plusieurs milliers d'hommes venus exprès à Jérusalem pour le voir descendre du ciel, à la puissante voix de leurs évêques. Un grand nombre de voyageurs de toutes les nations de

l'Europe ont déjà parlé de ce prétendu miracle, ou, pour mieux dire, de ce véritable scandale.

A huit heures du matin, en présence des patriarches grec et arménien et de tous les grands dignitaires des communions orientales dissidentes de Jérusalem, un évêque, auquel pour ce motif on donne le nom d'*évêque du feu*, fait trois fois le tour du saint Sépulcre, accompagné par deux archimandrites, par plusieurs popes et par tous les moines syriens, russes, arméniens, grecs, cophtes et abyssins.

Cette cérémonie achevée, l'évêque *du feu* s'enferme avec deux de ses assistants dans la chapelle du Saint-Sépulcre, tandis que les autres, agenouillés au dehors avec la multitude, chantent, prient et demandent à grands cris, comme les prêtres de Baal sur les hauteurs du Carmel, la descente du *feu sacré*. Celui-ci ne tarde pas à paraître, et l'*évêque du feu* se présente à la petite porte du monument sacré, tenant à la main quelques cierges allumés. Les pèlerins crient alors : « Miracle!!! » et l'imposteur, qui, comme Mahomet, fait croire à cette multitude ignorante qu'il vient de recevoir des faveurs célestes et d'assister à un prodige surhumain, voit se presser autour des murs du monument une multitude empressée d'allumer ses cierges à la *flamme* tombée du ciel.

Témoin de ces ridicules supercheries, comme aussi des cris et du désordre au milieu desquels elles s'accomplissent, je ne peux m'empêcher de reconnaître que si quelque chose m'a semblé *prodigieux* dans cette cérémonie, c'est l'inconcevable stupidité de ceux que l'on peut tromper aussi grossièrement. Lorsqu'on pense qu'au milieu du dix-neuvième siècle, il se passe des scènes de ce genre, où des milliers d'hommes sont la dupe d'igno-

bles comédies jouées au nom de la religion dans le lieu le plus saint de la terre, et dans lesquelles on ose faire intervenir la Divinité elle-même, on ne saurait comprendre quels puissants motifs peuvent déterminer un monarque qui se dit *chrétien* à protéger ces désordres sacriléges.

Un jour viendra où cette foi, vilipendée aujourd'hui en toute sûreté par des ministres qui la trahissent, mais éclairée alors par une doctrine et par des exemples bien différents de ceux que donnent les popes, retournera la conscience de ce peuple, actuellement victime de l'erreur, contre ces prêtres qui ont déserté l'unique sanctuaire de Jésus-Christ, contre ce souverain qui les protége parce que cela convient à ses intérêts; alors ce peuple dénoncera leur malice à la face du genre humain et sera le premier à les flétrir de l'odieux surnom d'imposteurs.

C'est ce qui arrive déjà, et les prélats qui abusaient de l'ignorance de leurs coreligionnaires, voient fréquemment quelques-uns de ceux-ci se soulever contre eux et publier leurs tromperies, afin d'ouvrir les yeux à ceux qui vivent encore dans l'aveuglement, comme ils y vécurent si longtemps eux-mêmes.

« Chose extraordinaire! s'écrie un illustre voyageur : » les catholiques, les Grecs, les Arméniens, les habitants » du Liban, en un mot, toutes les communions chré» tiennes ont à Jérusalem leurs représentants, dont la » voix s'élève incessamment, au milieu de la fumée de » l'encens, vers le Dieu qui a sacrifié son Fils unique » pour sauver le monde. *Une seule voix ne prononce » point en ces lieux le nom de Jésus..., et cette voix est » celle du protestant* (1) *!!!* »

Mais cette observation, faite par le P. de Géramb en

(1) De Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem*, tom. II.

1832, s'est trouvée rectifiée en 1840, lorsqu'un Juif, converti à la réforme de Luther, entra dans Jérusalem avec un grand appareil, accompagné de sa femme et de ses enfants. Les Latins, les Grecs, les mahométans, les Juifs, les Arméniens, tous demandaient : « Qui est donc » ce voyageur si riche, qui entre dans la ville sainte » avec un cortége pareil à celui d'un pacha ou d'un gé» néral ? » C'est un évêque, leur répondait-on. Oui, mais c'était un évêque marié : spectacle tout à fait nouveau pour toutes ces communions, qui n'avaient encore vu monter au trône épiscopal que des prêtres professant le célibat le plus rigoureux.

Le nouvel évêque venait fonder une église également nouvelle, non près du sépulcre du Fondateur du christianisme, ni sur le Calvaire, ou sur le mont des Olives, témoins de sa mort et de son triomphe, mais sur les ruines du palais d'Hérode, où un roi lascif, hypocrite et sanguinaire, ordonnait des recherches actives et des mesures d'une cruauté révoltante afin de faire périr le Messie promis dès l'origine des temps. En effet, tandis que les autres sectes chrétiennes se disputaient les sanctuaires, le représentant du protestantisme jetait en ces lieux les fondements de son église, sans oublier ceux de son palais. Il ne venait pas adorer Jésus-Christ dans les Lieux saints, et ceux-ci, à ses yeux, n'avaient pas plus de valeur que les pierres qui couvrent le sol dans toutes les régions de la terre : il venait convertir les Juifs, ses anciens coreligionnaires, il venait leur prêcher l'Evangile sur les hauteurs de Sion et sur les collines de Jérusalem.

Le succès de sa mission est bien connu : un protestant qui visita depuis la Palestine le raconte dans les termes suivants : « Le protestantisme essaie d'établir à Jérusa» lem un foyer de propagande, et la cité sainte renferme

» pour la première fois dans ses murs un siége épiscopal
» protestant. Il est inutile de dire que les tentatives de
» l'évêque Alexandre, ex-Juif, envoyé en Palestine sous
» les auspices des rois de Prusse et d'Angleterre, n'ont
» obtenu jusqu'à ce jour aucun succès parmi les an-
» ciens coreligionnaires du nouvel apôtre (1). » L'évêque Alexandre étant mort, on lui donna pour successeur un autre converti, non comme lui du judaïsme au protestantisme, mais de la réforme allemande à la réforme anglicane, choisi par le roi de Prusse et institué par l'archevêque de Cantorbéry pour occuper le siége de Jérusalem !

C'est un fait récent et bien connu de tous que les graves questions soulevées parmi les membres du clergé anglican par cette institution, questions dans lesquelles ceux-ci se trouvant divisés entre eux, un assez grand nombre contestèrent au primat de leur communion la faculté d'instituer des évêques à Jérusalem, et protestèrent contre la consécration du docteur Gobat, qu'ils qualifièrent de « violation flagrante des lois de l'Eglise (2). » Mais l'élu, sans s'inquiéter de la question de juridiction, qui paraissait lui importer fort peu, ne songea qu'à consolider son siége, et, entrant dans Jérusalem avec sa famille, il commença avec beaucoup d'ardeur l'entreprise qui avait dû être abandonnée par suite de la mort de son prédécesseur.

Malheureusement, un étranger était peu propre à convertir ces Israélites, dont l'obstination avait déjà rebuté un de leurs compatriotes. « N'ayant aucun espoir de ra-
» mener les Juifs, l'évêque Gobat donna tous ses soins à
» former des prosélytes au sein des autres communions

(1) Munk, *La Palestine*.
(2) Le lord évêque d'Exeter. 25 mai 1846.

» chrétiennes de Jérusalem. Dans une communication » publiée par la *Gazette ecclésiastique de Londres*, il se » vantait lui-même de conquêtes faites parmi les Grecs » et les Arméniens ; mais c'était agir contre les ordres » qu'il avait reçus, *de n'exercer aucune propagande parmi » les membres des communions orientales* (1).

Ce fut là le signal d'une lutte nouvelle, dans laquelle un grand nombre de dignitaires des communions anglicanes protestèrent de nouveau contre l'évêque de Jérusalem, soutenu par les métropolitains de Cantorbéry, d'Yorck, d'Armagh et de Dublin. Jamais on n'avait entendu sortir du sein du clergé anglican une voix qui révélât aussi énergiquement la scission qui divise ses membres, que celle de ces dignitaires, lorsqu'ils s'exprimèrent ainsi :

« Nous protestons contre les actes de l'évêque docteur » Gobat, comme émanant de lui seul, et n'ayant point » reçu la sanction de notre Eglise; nous repoussons et » nous condamnons en particulier son prosélytisme » comme une violation des instructions qu'il a reçues et » des canons ecclésiastiques eux-mêmes. » Le primat anglican condamna cette protestation, signée par onze cents ministres; trois évêques la condamnèrent avec lui, et un autre, avant de formuler son opinion, demandait au ministère d'Etat « si le gouvernement de la Grande-Bre- » tagne se proposait d'exercer quelque influence sur les » affaires d'Orient, en maintenant un évêque à Jérusa- » lem (2). » Les vues ou les plans du gouvernement devaient lui servir de règle de conduite lorsqu'il s'agissait de la juridiction d'un évêque nouvellement institué !

(1) *Morning-Chronicle*.
(2) L'évêque d'Oxford.

Mais les craintes soulevées chez les anglicans par les cris d'indignation des Grecs et des Arméniens contre la propagande exercée par M. Gobat, étaient tout à fait dénuées de fondement : tous ses efforts n'ont pu réunir plus de cinquante croyants, les uns Juifs, les autres Grecs et quelques autres Européens. La foi des premiers offre une particularité digne de remarque. Chacun sait que les Juifs cherchent à gagner de l'argent par tous les moyens imaginables. La mission protestante de Jérusalem, en accordant quelques piastres par jour à ses néophytes dès le moment où ils ont embrassé le protestantisme, et, en outre, un lit dans son hôpital en cas de maladie, stimule fortement leur cupidité et les engage à se prononcer en faveur d'une croyance dans laquelle ils ne voient qu'une source de profits; aussi leur conversion ne dure guère plus que leur séjour à Jérusalem. Ces sortes de changements ont lieu parmi les Israélites nomades, qui parcourent incessamment la Palestine et demeurent aussi volontiers à Hébron qu'à Tibériade, à Jaffa qu'à Jérusalem : l'anecdote suivante fera mieux connaître ces prétendues conversions, comme aussi le zèle des ministres anglo-prussiens qui les opèrent.

« Un Juif, qui s'était fait anglican et recevait un » schelling par jour pour prix de sa métamorphose, » fut transporté malade à l'hôpital de ses nouveaux co- » religionnaires. Voyant approcher la mort, il fit appeler » le rabbin, confessa son apostasie, rentra dans le sein » du judaïsme et mourut bientôt après. Il s'agissait » maintenant de savoir à qui revenait le soin d'inhumer » le cadavre, que se disputaient les Juifs et les protes- » tants. Les premiers entrèrent de nuit à l'hôpital, » l'enlevèrent et l'enterrèrent dans leur cimetière parti- » culier. L'évêque anglo-prussien le fit exhumer pour

» le transporter dans celui de sa communion : les Juifs » le déterrèrent à leur tour, et, après que le cadavre eut » fait plusieurs voyages pendant une journée entière de » la vallée de Josaphat au cimetière protestant, le pacha » lui procura enfin le repos en le faisant déposer dans » un terrain neutre (1). »

Parmi les Juifs qui sont venus de l'Orient et de l'Occident pour chercher la vallée de Josaphat et découvrir l'emplacement de leur ancien temple, il est certain que pas un seul n'ira s'enrôler, ni pour de l'argent, ni pour des promesses, dans la religion prêchée par l'évêque anglo-prussien. Quant aux autres néophytes, si l'on en excepte le personnel des consulats de Prusse, d'Angleterre et des Etats-Unis, ce sont des espèces de Juifs errants dont se compose la population flottante de Jérusalem; mais le nombre en est tellement réduit et variable, qu'il ne mérite même pas de fixer l'attention.

Tel est le résultat de la propagande établie avec un si grand appareil sur les ruines du palais d'Hérode : elle n'a pu répondre jusqu'à ce jour aux désirs de ses promoteurs, et c'est pour cela que les hommes influents de la Grande-Bretagne témoignent si peu d'empressement à la soutenir.

« Mais aujourd'hui cette mission change d'aspect, » écrit une femme présomptueuse et sans jugement; » l'évêque de Jérusalem agit avec prudence et avec » fermeté tout à la fois... Il fait en sorte que les Arabes » soient évangélisés dans leurs propres tribus (2). » Tel est, en effet, le grand projet qui préoccupe le docteur Gobat, et, pour le réaliser, on voit sortir de Jérusalem,

(1) Mislin.

(2) *Journal d'un voyage au Levant*, tome III.

non lui-même ou quelqu'un des deux ministres qui l'accompagnent, mais un jeune Arabe, qui parcourt le désert, avec un chameau chargé de Bibles, destinées aux Bédouins, lesquels, n'y comprenant rien, les donnent à leurs enfants, qui en transforment les feuilles en cornets, en cerfs-volants et en autres jouets de leur âge. On n'a pas entendu dire encore qu'aucune tribu ait demandé le baptême au nouvel évangéliste, ni qu'elle soit venue à Jérusalem s'informer de la demeure du charitable pontife, pour le remercier de lui avoir envoyé le ministre qui lui a enseigné le chemin de la vie éternelle.

A la porte de l'église du Saint-Sépulcre, on trouve un autre agent de la communion de l'évêque évangélique; celui-ci ne donne point les Bibles comme l'Arabe, mais il les offre en vente aux pèlerins. « L'expérience nous a » prouvé que lorsqu'on les donne, ceux qui les reçoivent » les emploient à faire des cornets, » écrit le chroniqueur des missions du révérend Gobat; et nous avons insinué déjà qu'il ne manquait pas de motifs pour l'affirmer. A en juger par ce que j'ai remarqué durant mon séjour à Jérusalem, la vente des Bibles doit être d'un faible rapport pour ceux qui exploitent cette industrie, parce que les pèlerins orientaux, bien loin de les acheter, les repoussent comme étant l'œuvre du démon.

Il est à remarquer que, tandis que le clergé anglican s'efforce de témoigner toutes ses sympathies aux patriarches schismatiques de l'Orient, en les assurant « qu'il » vit étroitement uni avec eux par la foi pure de l'E- » vangile, et, qu'en envoyant son évêque à Jérusalem, il » a pensé rendre un juste hommage à leur autorité (1), » ceux-ci témoignent beaucoup d'éloignement pour ac-

(1) Voyez la note L, à la fin du volume.

cueillir ces avances *fraternelles*, et encore plus pour y correspondre par quelques démonstrations. Les protopopes ont toujours détesté les Latins, qu'ils traitent de papistes, et ils qualifient d'hérétiques les autres sectes séparées de leur communion; quant à ceux qui appartiennent à la mission anglo-prussienne, ils ne leur accordent même pas le titre de chrétiens; la foi de cette secte est pour eux quelque chose d'indéfinissable.

L'évêque évangélique, qui envoie ses jeunes Arabes distribuer des Bibles aux tribus du désert, se livre, pendant ce temps, à certains travaux dont l'utilité pour sa mission me semble problématique au dernier point. Je le rencontrai un jour occupé à toiser les murs de la ville sainte... Lorsque M. Gobat publiera le journal de ses travaux évangéliques à Jérusalem, comme il l'a fait pour ses missions apostoliques en Abyssinie, nous n'y lirons plus des passages tels que celui-ci : « Quand je vois » cet homme, disait un Abyssin, je me demande si c'est » réellement un homme ou un ange. J'admire ses che- » veux blancs flottant sur ses épaules, sa barbe longue » et dorée et son teint frais, qui le rendent plus beau que » l'archange Michel... Et à vrai dire, continue M. Gobat, » si je voulais me faire passer pour un ange, à peine y » aurait-il peut-être la dixième partie de mon auditoire » qui révoquerait en doute la sincérité de mes paroles, tant » ils se montrent bien disposés *à recevoir la vérité* (1). »

Au lieu de cela, nous lirons qu'en le voyant toiser les murs de la ville sainte, les Arabes, instruits par ses Bibles, le prirent pour l'Ange que Dieu envoya mesurer les murs de Jérusalem. Je ne sais quelle place occuperont alors dans la vision sa fille, qui l'accompagnait à che-

(1) Dr Gobat, *Journal d'un voyage en Abyssinie.*

val, et ses fils, qui portaient les cordes ainsi que les autres instruments nécessaires à ses opérations.

Un hôpital et une école complètent la mission anglo-prussienne : le premier est soutenu par une subvention de la Prusse, qui l'avait confié d'abord à ses *Béthanies*, comme de raison; mais celles-ci ne séjournèrent pas longtemps à Jérusalem, et les deux *sœurs* (1) trouvèrent bientôt une occupation plus avantageuse : l'une d'elles continua sa route vers l'Egypte, tandis que sa compagne regagna le sol natal. L'hôpital a passé ensuite à des personnes qui ne sont point *sœurs*, comme les Béthanies, c'est-à-dire tout simplement aux premières venues qui se présentent au consulat de Prusse, lequel a une intervention directe dans l'administration de cet hospice. Quant à l'école anglo-prussienne, elle est à la charge d'une institutrice allemande, avec laquelle on a passé un marché à cet effet pour un certain nombre d'années.

Les Orientaux, qui se repaissent beaucoup des inspirations de leur imagination, ne comprennent point pour quel motif cet évêque et cette femme ne portent pas un costume particulier, comme les ecclésiastiques de toutes les communions et comme les religieuses françaises, dont les hôpitaux et les écoles, établis depuis longtemps déjà dans ce pays, leur sont parfaitement connus. Cette habitude qu'ils ont de voir toujours l'enseignement confié à des personnes séparées des autres par leurs mœurs, leur état, leurs occupations et jusqu'à leurs vêtements, les prédisposent fâcheusement contre les membres de la communion protestante, et c'est là un des obstacles qui s'opposent le plus au progrès de ces derniers.

Je ne puis me dispenser de déplorer ici un fruit mal-

(1) Voir t. Ier, p. 279.

heureusement positif et manifeste que recueille la mission protestante de Jérusalem : c'est le ridicule qu'elle a su jeter sur les Lieux saints, dans l'esprit de quelques-uns des membres de sa communion, qui les visitent. Il n'est rien de plus affligeant, en effet, que de voir certains voyageurs, peu instruits en matière historique et moins instruits encore en matière de savoir-vivre et de bonne éducation, se promener dans la basilique sans donner la moindre marque de respect, en jetant à peine un coup d'œil dédaigneux sur des lieux que l'histoire, les recherches scientifiques et une tradition non interrompue, leur désignent comme réellement sanctifiés. Le révérend Gobat, qui, pour se conformer au style de son prédécesseur, appelle les Lieux saints « des amas de pierres consacrées par » des traditions incertaines, » peut certifier que, sous ce rapport du moins, il a parfaitement rempli sa mission.

Ceux qui se sont extasiés devant les murs de Balbec et de Palmyre, tristes souvenirs de scènes abominables et avilissantes pour la dignité de l'homme; ceux qui se sont découverts pour saluer dans le lointain le Parthénon et l'Acropole, souillés mille fois par les injustices et les ingratitudes des Grecs; ceux qui ont courbé leur front, sur les bords du Nil, pour vénérer la place où les prêtres des faux dieux brûlaient de l'encens en l'honneur des immondes crocodiles; ceux-là mêmes regarderont avec un sourire ironique le Calvaire sur lequel le Fils de Dieu a régénéré la race humaine, et n'inclineront peut-être point la tête devant un Sépulcre vénéré par mille générations d'hommes illustres, comme le lieu dans lequel l'Auteur de l'Evangile a confirmé de la manière la plus éclatante la divinité de sa doctrine!

Que le monde prononce lui-même sur cette monstrueuse inconséquence des protestants!

CHAPITRE XVII.

Excursion hors des murs de Jérusalem. — Vallée de Josaphat. — Le torrent de Cédron. — Lieu du martyre de saint Etienne. — Tombeau de la Sainte Vierge. — Jardin des Oliviers. — Grotte de Gethsémani. — Sentiments éprouvés par le cœur chrétien. — Baiser de Judas. — Une religieuse grecque. — Ascension au mont des Olives. — La cime du mont. — Les muezzims assistant à la messe. — Les pics du mont des Olives. — Tombes des prophètes. — Grotte de Jérémie. — Tombeaux des Rois et des Juges. — Montagne du Mauvais-Conseil. — Haceldama. — Siloé. — Les monuments. — Murs actuels. — Les portes de Jérusalem.

Sortons maintenant des murs de Jérusalem par la porte de Saint-Etienne (1), et visitons les campagnes environnantes, semées de tombeaux, de grottes et de ruines, qui rappellent des hommes et des événements à jamais mémorables. Il n'est point de lieu qui éveille dans l'imagination des idées plus terribles que la vallée de Josaphat, si pleine de mystères, et dans laquelle, suivant le prophète Joël, tous les hommes doivent comparaître un jour devant le souverain Juge. Il paraît que cette vallée a toujours servi de cimetière à Jérusalem, car on y trouve tout à la fois des monuments appartenant aux siècles les plus reculés et aux temps les plus modernes ;

(1) Les mahométans l'appellent Birket, — Hamman, — Sitti, — Mariam.

les Juifs viennent des quatre parties du monde pour s'y faire enterrer, et « un étranger leur vend au poids de » l'or un peu de terre pour couvrir leurs cadavres, dans » cette vallée qui appartint à leurs aïeux (1). »

C'est quelque chose de vraiment triste que son aspect : le mont des Olives la borne à l'Orient, tandis que du côté de l'Occident s'élève une colline calcaire sur laquelle reposent les murailles de Jérusalem. La montagne ainsi que la colline sont arides, dépourvues de toute espèce de végétation, et sur leurs pentes solitaires on aperçoit de loin en loin quelque tronc noirci par le temps et des bosquets d'oliviers tristes et flétris.

Le cimetière des Juifs se voit au fond, au pied du mont des Olives, qui s'appelle aussi le *mont du Scandale;* ses tombes semblent des monceaux de ruines, et quelques misérables cabanes, habitées par des Arabes, qui vivent près des cimetières pour insulter les Israélites même après leur mort, peuvent à peine se distinguer des sépulcres eux-mêmes. Au milieu de cette vaste campagne on remarque particulièrement un monument qu'on appelle Tombeau de Josaphat, et qui a donné son nom à la vallée elle-même.

Lorsque l'on contemple la tristesse de la sainte cité, la solitude de ses montagnes, le silence profond de la vallée, les monceaux de ruines, les sépulcres détruits, les pyramides écroulées, les arbres déracinés, la nature entière pâle et agonisante, il semble que l'on va entendre cette voix formidable qui criera un jour au monde entier : « *Voici l'heure de la justice de Dieu!* »

Au fond de la vallée coule le torrent de Cédron, qui n'a de l'eau qu'en hiver et va se jeter dans la mer Morte,

(1) Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem.*

après avoir traversé le territoire le plus sauvage que puisse concevoir l'imagination la plus exaltée.

Non loin de la source du Cédron, se remarque le lieu où fut lapidé saint Etienne, le premier martyr du christianisme. Ce fut lui qui donna au monde le premier exemple de cette intrépidité et de cette grandeur d'âme que l'Evangile inspire à ses croyants, et qui faisaient dire d'eux aux païens : « Ils vont à l'échafaud avec au- » tant de plaisir qu'ils iraient prendre place au plus » splendide festin (1). » Une considération devait contribuer puissamment à augmenter encore la joie intense qui réjouissait le cœur du généreux confesseur de Jésus-Christ, au milieu des souffrances de son martyre : la Passion du Sauveur avait commencé dans ces mêmes lieux... Il était mort non loin de là, et dans ce moment même, « Etienne le voyait revêtu de gloire et debout à la » droite de Dieu. »

Lorsqu'on a traversé le pont du Cédron, on rencontre bientôt le tombeau de la Vierge Marie, dans l'intérieur d'une église souterraine à laquelle on descend par de magnifiques escaliers de marbre. Cette église n'est pas fort belle, mais sa construction indique une grande antiquité. Elle appartint primitivement aux catholiques, ainsi qu'on l'a prouvé récemment ; mais, ayant été usurpée plus tard par les Grecs, ceux-ci voulurent y avoir aussi leurs chapelles. On voit au dehors celles des Cophtes, des Syriens, des Arméniens et des musulmans eux-mêmes, qui, en remettant l'église aux schismatiques, ont conservé un lieu pour célébrer leurs prières et leurs ablutions, dans le voisinage du tombeau de Marie. Près de la porte, on voit deux sépulcres que l'on croit être

(1) *Lettres de Pline*, tome Ier.

ceux de saint Joachim et de sainte Anne; ils sont creusés dans le roc, de même que le précédent.

A quelques pas de cette église, on entre dans le jardin des Oliviers, où Jésus-Christ s'arrêta lorsque, après avoir célébré la pâque avec ses disciples dans le Cénacle, il passa le Cédron, en se dirigeant vers Gethsémani. La simple inspection des lieux explique parfaitement le récit que font les Evangélistes des premiers mystères de la Passion. Nous voyons d'abord la place du Cénacle, d'où sortit le Sauveur; nous rencontrons bientôt le torrent de Cédron, et, à quelques pas de celui-ci, Gethsémani, avec les oliviers d'où il tire son nom(1). Le jardin a été enclos d'un mur par les Pères latins, à qui il appartient : à l'une de ses extrémités, on voit certains rochers difformes et, comme à un jet de pierre de ceux-ci, une grotte ou excavation creusée dans le roc.

Parmi les oliviers, on en distingue huit, dont un voyageur qui n'est point catholique a dit : « Ils appar» tiennent, sans aucun doute, à l'antiquité la plus recu» lée; les Turcs eux-mêmes les regardent avec respect, » et il n'est permis à personne de les mutiler. Leur as» pect, joint à la considération de l'âge avancé auquel » l'olivier est capable de parvenir, autorise le jugement » de ceux qui font remonter leur origine à des siècles » très éloignés (2). »

« Ces huit oliviers, ajoute le maréchal Marmont, sont » probablement les mêmes qui existaient du temps de » Notre Seigneur; deux d'entre eux ont vingt-cinq pieds » de circonférence, et l'on sait que l'olivier vit fort long» temps, de même qu'il est très lent à croître et à se dé-

(1 *Gethsémani* signifie LA VALLÉE DE L'HUILE.

(2) Schubert, t. II.

» velopper. C'est sous leur ombre, sans doute, que Jé-
» sus-Christ s'est reposé, qu'il a conversé avec ses dis-
» ciples, qu'il fut arrêté par ses ennemis, puis aban-
» donné par les Apôtres, qui s'enfuirent épouvantés(1). »

Ces oliviers ont assisté à toutes les révolutions de Jérusalem, et il est parlé d'eux dans les pieuses relations des anciens pèlerins; on en comptait neuf au dix-septième siècle, mais aujourd'hui on n'en voit plus que huit; quoiqu'ils ne soient protégés que par un simple mur de pierres, personne cependant ne prendra la liberté d'en ravir les fruits, qui, devenus de saintes reliques, sont respectés du monde entier, comme témoins des mystères d'un Dieu et les contemporains de Jésus-Christ.

Quelques écrivains ont objecté que Titus fit couper tous les arbres des environs de Jérusalem : mais c'est un fait connu que l'olivier renaît de sa tige et de ses racines (2). Lamartine partage les mêmes idées. « J'ai re-
» cueilli, dit le poëte, du fruit de ces arbres pour en por-
» ter à mes amis... Je comprends toute la douceur que
» doit éprouver un chrétien à prier en touchant avec
» ses doigts les noyaux des olives dont Jésus-Christ ar-
» rosa peut-être les racines de ses larmes, lorsqu'il priait
» pour la dernière fois sur la terre (3). »

Le mur avec lequel, après une infinité de démarches, les Franciscains ont obtenu de fermer ce jardin, est aujourd'hui décoré d'une fort belle *Via sacra*, présent de la nation espagnole. Le terrain enclos par la muraille a cent soixante pieds de long sur moins de dix de largeur.

La tradition constante de toutes les communions af-

(1) *Voyage de M. le maréchal duc de Raguse*, t. III.
(2) *Correspondance d'Orient*, t. IV.
(3) *Voyage en Orient*, t. Ier.

firme que le Sauveur, étant arrivé au jardin, laissa les trois disciples qui l'accompagnaient assis au milieu des rochers dont nous avons parlé plus haut, et où ils furent bientôt surpris par un profond sommeil. Pour lui, se retirant dans la grotte, éloignée de là d'environ un jet de pierre, il entra en oraison. Cette grotte est d'une forme irrégulière, et nous croyons qu'elle a conservé son aspect primitif, que la main de l'homme n'a pas essentiellement modifié. Un autel, élevé tout au fond, indique la place où Jésus-Christ sacrifia sa volonté à celle de son Père. C'est là que le Sauveur, en tant qu'homme, fut saisi de crainte en présence de la mort, qu'il se sentit troublé à la vue de la catastrophe terrible dans laquelle il allait servir de victime, et qu'il pria son Père de la lui épargner, si cela pouvait se faire sans contredire les décrets de son immuable justice; mais ce sentiment naturel cède bientôt à sa soumission profonde aux dispositions divines, et il proteste ne vouloir plus que l'accomplissement de l'éternelle volonté des Cieux : *Non mea voluntas, sed tua fiat.*

Le Père accepte le sacrifice de Jésus, et le Juste, qui avait lutté d'abord contre toutes les répugnances de la nature pour s'offrir en sacrifice, doit supporter désormais toute la rigueur de l'indignation divine. L'angoisse la plus amère déchire son âme agonisante dès le moment où elle se trouve en présence du terrible Juge, chargée seule du poids de tous les crimes du genre humain. Son visage vénérable se couvre de confusion; une tristesse mortelle accable son cœur innocent; et Jésus, succombant sous le poids infini de toutes les douleurs réunies, arrose la terre du sang qui s'échappe à la fois de tous les pores de son corps divin.

Dans quel abîme de méditations l'entendement ne se

perd-il pas en contemplant ce mystère de l'humiliation infinie du Fils de Dieu au jardin des Olives? Est-il un rayon de lumière qui puisse éclairer aussi vivement l'intelligence et le cœur de l'homme, que ces paroles, qu'on lit en s'avançant à deux pas de l'autel, vers le fond de la grotte: HIC FACTUS EST SUDOR EJUS SICUT GUTTÆ » SANGUINIS DECURRENTIS IN TERRAM (1)?»

La grotte qui a servi de théâtre à ces événements si douloureux n'est point décorée comme le voudrait la fervente piété des chrétiens; on distingue nettement les restes des peintures qni l'ornaient jadis, et l'on reconnaît les fondements du temple élevé sur cette même grotte, témoin de tant de mystères de l'abaissement d'un Dieu qui réparait les maux causés par l'orgueil de l'homme; mais toutes ces choses ne servent qu'à faire mieux ressortir encore son état de dégradation actuelle. Les Latins, à qui elle appartient, ont essayé à différentes époques de lui rendre son antique splendeur... Vain projet! Ils ont en face un ennemi formidable, qui regorge de richesses, dont il se sert pour obtenir de la Porte des firmans qui interdisent aux catholiques la décoration de leurs sanctuaires. Cet ennemi, ce sont les Grecs dissidents, dont le tzar protége les *droits*, à la tête d'une armée de cinq cent mille hommes!

Au sortir de la grotte, on montre le lieu où Judas donna le baiser de paix à son divin Maître, au moment de le livrer aux Juifs. Ce lieu est peu éloigné de l'entrée et se trouve à douze pas seulement des pierres sur lesquelles dormaient les Apôtres; on conçoit très bien que Jésus, entendant le bruit de ceux qui arrivaient pour le

(1) Ici « il lui vint une sueur comme de gouttes de sang, qui dé» coulait jusqu'à terre. » (Saint Luc, XXII.)

prendre, s'approcha de ses disciples afin de les réveiller, et s'avança immédiatement après au devant du traître et de son cortége.

Comme je sortais du jardin des Oliviers, lors de ma première visite, je rencontrai sur la porte une religieuse grecque, qui venait le visiter aussi ; elle appartenait à la communauté de la Sainte-Croix, et elle sollicita du religieux qui m'accompagnait la permission d'entrer. Elle paraissait âgée d'environ soixante ans, portait un habillement noir, comme les popes, avait la tête couverte d'un petit bonnet noir semblable aux leurs, et on voyait un gros livre attaché à sa ceinture ; elle me dit, en italien, qu'elle était de Corfou et qu'elle s'appelait Cyrille.

Pendant qu'elle sortait de la grotte, j'engageai la conversation avec elle et lui demandai quelle était son opinion sur l'Eglise latine. « Je n'en ai aucune, me répondit-elle, parce que notre protopope, chaque fois que nous lui soumettons quelque doute à cet égard, nous dit que *tout cela est la même chose.* Nous sommes tous chrétiens, nous dit-il encore ; aussi j'ignore quelle différence il y a entre les Grecs et les Latins, quoique je désirerais pourtant bien le savoir. J'ai entendu dire que les Latins sont des hérétiques ; mais je n'en crois rien, depuis qu'à Corfou, lorsque j'étais bien petite encore, j'ai assisté à leurs offices, qu'ils célèbrent avec tant de piété.

— Mais, pourquoi ne cherchez-vous donc pas à vous informer de cette différence auprès des prêtres du séminaire ou des Pères de Terre sainte ?

— C'est impossible, parce que si notre protopope ou quelqu'un d'autre me voyait parler à des prêtres latins, il m'imposerait une pénitence... Et, tenez, il faut que je m'en aille tout de suite, parce que j'ai peur qu'il ne vienne quelqu'un ici. »

C'est ainsi que me quitta cette pauvre religieuse, qui avait perdu jusqu'à la liberté de chercher un remède aux doutes de sa conscience et aux troubles de son cœur. Je la rencontrai une autre fois dans l'église du Saint-Sépulcre ; mais elle eut grand soin de se retirer aussitôt qu'elle s'aperçut que je l'avais vue. Les pénitences du protopope avaient plus d'empire sur son esprit que le conseil que je lui avais donné de chercher à s'instruire des choses de la foi.

En montant un peu plus haut sur la montagne des Oliviers, je trouvai les restes d'un temple bâti sur le lieu même où Jésus-Christ recommanda une fois encore à ses Apôtres la prière du *Pater noster,* qu'il leur avait apprise en Galilée. A peu de distance de là, on montre l'endroit où il versa des larmes en tournant les yeux vers Jérusalem, dont il prévoyait tous les malheurs, à commencer par le plus déplorable de tous, son incurable aveuglement. Ce fut là encore qu'il annonça le jugement final, dont il fit cette description terrible : « Le Fils de » l'homme viendra au milieu des nues, et tous les » hommes seront rassemblés en sa présence. »

De pareilles images ne causent jamais une sensation aussi profonde que lorsqu'on les médite en ayant sous les yeux la désolation de la vallée de Josaphat, théâtre futur de ce procès formidable, la destruction de Jérusalem, châtiée par le souverain Juge, et lorsqu'on se trouve sous l'impression de terreur et d'amertume inspirée par tout le pays que l'on découvre de ce lieu.

Cinquante pas plus haut, on voit les ruines d'une église qui, en dépit du temps et des vicissitudes innombrables qu'elle a subies, laisse admirer la magnificence de son plan dans les fondements que l'on voit encore, dans les piédestaux de ses colonnes et dans les

marbres de quelques-unes d'entre elles, qui, dispersées de côté et d'autre, inspirent la tristesse dans un lieu destiné pourtant à remplir de joie le cœur chrétien qu'anime l'espérance. Ce sont là les ruines d'un temple construit au quatrième siècle pour indiquer le lieu d'où le Sauveur, en présence de sa très sainte Mère et de cent vingt personnes, monta au ciel, quarante jours après sa résurrection. Au milieu de ces ruines s'élève une mosquée, dans laquelle on voit imprimée très distinctement sur une pierre très dure la trace du pied droit d'un homme.

Toutes les relations les plus anciennes des pèlerins de Terre sainte s'accordent à dire que, dans les premiers siècles, on voyait l'empreinte des deux pieds, jusqu'à ce que les mahométans coupèrent la pierre en deux pour en placer la moitié dans la mosquée d'Omar. Saint Paulin, Sulpice-Sévère, Bède et saint Jérôme, écrivains des premiers siècles de l'Eglise, nous parlent de cette empreinte comme produite par les pieds de Notre Seigneur lorsqu'il s'éleva vers le ciel, et les chrétiens de toutes les communions la vénèrent comme telle. D'après cette réunion de témoignages si respectables, on doit conclure que Notre Seigneur monta au ciel, tourné vers le septentrion.

Lorsque les santons qui ont soin de la mosquée virent que je me dirigeais de ce côté, ils vinrent pour me montrer le sacré vestige, et, ôtant leurs turbans, ils me l'indiquèrent avec respect. Ils me permirent, en outre, de célébrer la messe dans l'enceinte du temple, moyennant une bonne somme d'argent, et je vis quelques muezzims agenouillés et d'autres assis sur le sol pendant la célébration des redoutables mystères. Hélas! les nations se font gloire d'élever des monuments dans les lieux où leurs

armes ont obtenu des succès mémorables, où sont nés, où sont morts leurs enfants les plus illustres, et où ils ont accompli quelque fait éclatant qui ajoute une page brillante à leur histoire; pendant ce temps, le lieu où le Rédempteur du monde, le Régénérateur de la race humaine, le Fils de Dieu lui-même, a terminé le cours merveilleux de sa vie en s'élevant majestueusement de la terre au ciel, tandis que les anges formaient son trône et que des nuages resplendissants lui servaient de marche-pied, ce lieu demeure au pouvoir des mahométans et il est presque entièrement oublié des nations chrétiennes!

La France, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne catholique et les républiques américaines votent chaque jour des sommes considérables pour élever des statues à leurs hommes célèbres et pour orner les lieux qui rappellent des faits signalés; mais pas une seule des nations chrétiennes n'a consacré encore la moindre somme à réparer le monument qui rappelle à notre mémoire ce fait unique dans l'histoire de la foi : « Allez par tout le monde » et prêchez l'Evangile à toute créature... Lorsqu'il eut » dit ces paroles, il fut élevé de terre et reçu dans un » nuage qui le déroba à leurs yeux. »

Le mont des Olives se divise en trois pics, dont celui du milieu est le plus élevé, et c'est sur celui-là même que s'est opéré le mystère de l'Ascension; ils appellent celui du nord le *Mont des Galiléens*, et celui du midi le *Mont du Scandale,* parce que ce fut sur ses hauteurs et devant le temple du Dieu vivant que Salomon, presque à la fin de sa carrière, corrompu par des femmes idolâtres, éleva des temples et offrit de l'encens aux faux dieux adorés par ses concubines.

En descendant du mont des Olives, du côté du sud, on

voit quelques tombeaux creusés dans le roc vif, et qui sont connus sous le nom de *Tombeaux des Prophètes*. On connaît la destinée de chacun d'eux : plusieurs furent mis à mort et tous persécutés, car la vérité a toujours une saveur amère pour ceux à qui elle doit servir d'aliment. En me dirigeant à l'ouest, je montai à la grotte de Jérémie, où le solitaire d'Anathot et le chantre des infortunes de Jérusalem fit entendre ses douloureuses Lamentations. La grotte du prophète est déserte, et dans tous les environs, je ne vis pas un seul être vivant. Je me rappelai bientôt qu'il l'avait lui-même annoncé.

Je pénétrai dans l'intérieur, quoique avec difficulté, et de là, portant mes regards sur cette Jérusalem à qui il faisait entendre sa voix, tantôt menaçante et formidable, tantôt affectueuse et suppliante, il me semblait le voir assis sur la cendre et la poussière, chantant d'un ton mélancolique et lugubre : « A qui te comparerai-je, ô » fille de Jérusalem ? A qui t'assimilerai-je, ô vierge fille » de Sion ? Le débordement de tes maux est immense » comme la mer. Qui pourra leur donner quelque re- » mède ? O vous tous qui passez par le chemin, considé- » rez et voyez s'il est une douleur semblable à ma dou- » leur !... » A quelque distance de cette grotte, on voit la citerne où les Juifs, irrités par les terribles prédictions dont Jérémie les menaçait chaque jour, le précipitèrent pour le faire mourir.

En suivant le chemin qui sort de la porte d'Ephraïm, j'arrivai au magnifique *cimetière des Rois*, éloigné de la ville d'un mille à peu près. Cet édifice grandiose, que plusieurs attribuent à Hérode le Tétrarque, est un des monuments les plus magnifiques parmi ceux du même genre que l'on voit, en très grand nombre, autour de Jérusalem. En descendant à cette sombre demeure des

morts, on entre d'abord dans un vestibule, creusé dans la pierre vive, et, à son angle gauche, on aperçoit un grand portique qui donne entrée dans les tombes. Ses ornements, d'une admirable beauté, ont été détruits en partie par un voyageur anglais, homme riche et influent, qui voulut enlever quelques-unes des pierres sur lesquelles ils sont sculptés. On ne peut arriver que très difficilement aux salles des tombeaux, à cause du grand nombre de ruines qui se sont amoncelées à leur entrée. L'architecture dorique de ce monument ne permet pas de lui assigner une antiquité plus éloignée que celle que nous avons indiquée précédemment.

En sortant des tombeaux des Rois, j'allai visiter ceux des Juges, non qu'aucun de ces chefs d'Israël ait été inhumé dans ce lieu, mais parce qu'ils étaient destinés, à ce que l'on croit, aux membres du sanhédrin. Ces sépulcres sont comme de grandes salles creusées dans le roc, et dont chacune contient un nombre considérable de niches où les corps sont déposés. L'antiquité de ce cimetière est incontestable. A son entrée et sous les arcades naturelles de cette grotte immense, les hiboux et d'autres oiseaux solitaires ont établi leur demeure, au milieu d'une espèce de convolvulus blanchâtres, qui croissent parmi les pierres et pénètrent jusque dans les fentes mêmes des rochers.

Je me dirigeai ensuite vers la montagne du *Mauvais-Conseil*, ainsi nommée parce que sur son sommet se trouvait la maison du grand-prêtre Caïphe, dans laquelle les princes des prêtres, réunis aux scribes et aux pharisiens, résolurent la mort de Jésus. Il a existé là postérieurement, sans aucun doute, une réunion d'habitations, dont on reconnaît encore sans peine les fondements.

De là, je descendis à Haceldama, dont le nom rappelle

la vente sacrilége du Sauveur par un de ses disciples et de ses élèves de prédilection. L'Haceldama est une étroite vallée, dans laquelle je comptai cinq oliviers grêles et flétris. La terre sert encore à fabriquer de la poterie, comme au temps où l'Evangéliste écrivait : « Judas, » touché de repentir, reporta aux princes des prêtres les » trente pièces d'argent qu'il avait reçues d'eux,... et » ceux-ci, ayant délibéré entre eux, en achetèrent le » champ d'un potier pour la sépulture des pèlerins. » C'est pourquoi ce champ est appelé encore aujourd'hui » Haceldama, c'est-à-dire le champ du sang. »

Jérémie, contemplant les détails de cette sanglante histoire plusieurs siècles à l'avance : « Ils ont reçu, dit- » il, les trente pièces d'argent qui étaient le prix de » celui qui avait été mis à prix, et dont ils avaient fait » le marché avec les enfants d'Israël, et ils les ont don- » nées pour en acheter le champ d'un potier. »

A droite de l'Haceldama existait le cimetière où les Templiers donnaient la sépulture aux pèlerins qui mouraient à Jérusalem. En suivant la même direction, je trouvai une grotte où quelques-uns supposent que les Apôtres se tinrent cachés pendant que Jésus-Christ souffrait sa Passion. L'Evangile nous dit que, « ayant » abandonné leur Maître, ils s'enfuirent, » et il put bien arriver que la crainte des Juifs les conduisit à cette grotte, dont la profondeur et l'obscurité servaient très utilement leurs projets.

Entrant ensuite dans un étroit passage, formé par de petites éminences qui s'étendent et se prolongent en formant des ouvertures et des crevasses épouvantables, je visitai le lieu du martyre d'Isaïe, scié en deux par l'ordre de Manassès, roi de Juda, dont il reprenait les vices avec la liberté du juste et la sévérité du prophète.

Jérusalem est comme entourée de témoins qui reprochent à Israël ses prévarications et déposent de l'obstination d'un peuple qui, dans les moindres lieux de la terre de promission, a laissé imprimées les traces de sa dureté et de son ingratitude. Isaïe condamné à être scié vif par un roi dont le père avait dû sa guérison aux prières de ce prophète; Jérémie précipité dans une citerne; Zacharie enseveli sous un monceau de pierres, n'étaient que le prélude bien faible du forfait exécrable que ce peuple commit depuis en donnant la mort à son Rédempteur.

De là, je me dirigeai vers Siloé, dont la fontaine, également célèbre dans l'ancien et le nouveau Testaments, est située au pied de la montagne de Sion; les recherches minutieuses de divers voyageurs, renommés par leur science, ont prouvé que ses eaux sont intermittentes (1).

La piscine ou grand bassin auquel vient aboutir le courant, est devenue célèbre dans l'Evangile par l'aveugle de naissance à qui Notre Seigneur oignit les yeux avec de la boue, en lui ordonnant d'aller de suite se laver à la piscine de Siloé. « Il y alla, il s'y lava, et il revint » voyant clair. » En mémoire de ce prodige, la piscine a été décorée par les chrétiens d'ornements de marbre, dont on voit encore les restes aujourd'hui.

De là, je rentrai dans la vallée de Josaphat, où je m'arrêtai pour examiner quelques instants le tombeau de Zacharie (on ne sait pas positivement lequel des grands-prêtres ou des prophètes de ce nom), et celui de saint Jacques le Mineur, qui est taillé en forme de voûte dans les flancs de la montagne.

(1) Robinson, *La Palestine*, tome II.

On trouve immédiatement après un monument très remarquable, qui porte le nom d'Absalon; il est construit en pierres, entouré de pilastres, et se termine en un cône d'une forme très élégante. On ignore si ce tombeau a renfermé jadis le corps du prince, ou s'il fut dans son origine la colonne de marbre que lui-même se fit élever pour illustrer son nom et perpétuer sa mémoire.

On voit aussi un autre monument, sans nom particulier, creusé dans le roc en forme de chambre; il est presque entièrement détruit, et son portail seul le fait reconnaître. En avançant un peu plus et en laissant derrière moi la vallée de Josaphat, je revins à la porte par où j'étais sorti.

Volney souffrait beaucoup, nous dit-il, « de ne pouvoir faire un pas en Palestine sans qu'on lui racontât » les miracles d'un saint, la mort d'un prophète, ou » qu'on lui montrât la tombe d'un martyr. » Il n'y a rien là de bien surprenant si l'on considère que l'histoire des Israélites embrasse à peu près quatre mille ans, que Dieu les choisit pour être son peuple, qu'il déposa dans leur sein les secrets de la révélation, dont la connaissance ne fut point étendue aux autres nations de la terre, et enfin que, depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ, Dieu conserva dans la Palestine une série non interrompue de prophètes et de justes, qui furent comme des flambeaux allumés pour indiquer au peuple la voie qu'il avait à suivre, ou comme des livres ouverts pour qu'il pût y étudier ses devoirs.

Chaque fait relatif à ce peuple est un mystère, et chacun de ses pas enveloppe un secret, qui ne sera expliqué que deux mille ans plus tard, lorsque le Messie promis déclarera passées à jamais les prophéties et les figures qui viennent de s'accomplir dans sa personne. Toute

cette succession d'hommes et de prodiges dont se compose l'histoire de la religion, depuis le commencement du monde jusqu'à l'ascension du Sauveur, s'est développée dans ces lieux, en se groupant, pour ainsi dire, autour de Jérusalem, à l'ombre des collines et des vallées de la terre de promission. Qu'y a-t-il donc d'étonnant qu'elle apparaisse encore aujourd'hui couverte et enveloppée de ces voiles mystérieux qui arrêtent la pensée de l'homme en mortifiant la curiosité qui lui est si naturelle?

Jamais Dieu ne paraît si grand, jamais l'homme ne semble si petit, que lorsque sur la cime du Thabor, ou sur les hauteurs du mont des Oliviers, l'imagination s'exalte jusqu'à voir la majesté du Verbe divin traverser les airs, au milieu des splendeurs éternelles, en marchant sur les ailes des vents, et entrer dans le ciel, où les trônes les plus sublimes lui servent de marche-pied. La Palestine serait indigne d'avoir été le berceau de la religion et le pays des mystères pendant vingt siècles, si on ne la voyait émaillée encore aujourd'hui de souvenirs de ces mêmes faits, souvenirs qui, semblables à des livres perpétuels, sont chargés de les transmettre aux générations les plus éloignées.

Jérusalem, entourée de murs qui ne datent que de l'époque de Soliman, fils de Sélim, par qui ils furent élevés en 1534, a sept portes, dont nous lisons les noms dans l'illustre auteur de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*.





CHAPITRE XVIII.

Marché passé avec un chef de Bédouins. — Bethphagé. — Béthanie — Tombeau de Lazare. — Parabole du Samaritain. — Jéricho. — Fontaine d'Elisée. — Le désert des quarante jours. — Aspect du Jourdain. — Précautions prises durant notre séjour. — La mer Morte. — Sodome et Gomorrhe. — Monastère de Saint-Sabas. — Bethléem. — Temple et grotte de la Nativité. — Une étoile volée — Monument des saints Innocents — Tombeaux de saint Jérôme, de sainte Paule et de sainte Eustoquie. — La grotte des bergers.

La visite au Jourdain et à la mer Morte est la plus périlleuse parmi les expéditions que l'on a coutume de faire dans les environs de Jérusalem. Ces lieux se trouvant dans le voisinage des déserts qui servent de retraite aux tribus errantes, les Arabes les parcourent souvent, et dans leurs excursions, ils dépouillent le voyageur qui ne peut pas leur résister en leur opposant des forces au moins égales aux leurs. Dans le but d'obvier, autant que possible, à cet inconvénient, plusieurs personnes se réunissent ordinairement pour voyager ensemble, et font, en outre, un marché avec un chef de Bédouins, qui, moyennant une certaine somme, s'oblige, chose inouïe! à conduire en toute sûreté les voyageurs dans tous les lieux dangereux, répondant de leur personne sur la sienne propre. Ce marché se signe au consulat français, et le voyageur se livre au chef, pour ainsi dire, en lui

confiant sa personne, ses intérêts et tout ce qu'il porte avec lui.

Nous sortîmes de très grand matin de Jérusalem, et nous marchâmes dans la direction de Béthanie, en passant par le vallon de Bethphagé, village dont on aperçoit à peine l'ancien emplacement, aujourd'hui couvert de pierres; quelques figuiers et d'autres arbres fruitiers, en très petit nombre, se voient aussi dans ce même endroit.

En descendant à peu près l'espace d'un demi-mille, nous arrivâmes à Béthanie, qui compte au plus vingt misérables cabanes de familles arabes. Au milieu du village, on voit de nombreux débris de murailles épars, parmi lesquels on montre le tombeau de Lazare, creusé dans la pierre, avec plusieurs divisions qui expliquent très bien le passage de l'Evangile relatif à la résurrection du pieux frère de Marthe et de Marie.

Par un escalier de vingt-quatre marches, nous descendîmes dans une petite salle qui sert de vestibule au tombeau; celui-ci vient de suite après, et l'entrée en est étroite et facile à fermer avec une pierre, ainsi que nous la représente l'Evangile. Les Pères Franciscains ont acheté des Turcs, pour une somme considérable, le droit d'entrer dans ce sépulcre afin d'y célébrer leurs offices deux fois par an.

Laissant derrière nous la fontaine dite des Apôtres, près de laquelle on suppose que ceux-ci s'arrêtaient chaque fois qu'ils allaient avec Jésus-Christ de Jérusalem à Jéricho, nous entrâmes dans un chemin qui serre de près des collines élevées et grisâtres, en passant par une suite de défilés dont quelques-uns sont dangereux. C'est dans ces lieux que Notre Sauveur a placé l'admirable exemple de charité donné par un Samaritain, et ils

semblent, en effet, parfaitement choisis pour être le théâtre d'un guet-apens du genre de celui dont il s'agit dans cette parabole.

Les Romains, dans le but de protéger les voyageurs contre les brigands qui infestaient déjà ce chemin de leur temps, avaient construit à Adominin une forteresse dont on voit encore quelques débris. La route devient plus mauvaise et plus dangereuse à mesure qu'on approche des vallées du Jourdain; elle traverse dans toute sa longueur un désert où l'Evangile place la pénitence de Notre Sauveur et les scènes solennelles dans lesquelles figure saint Jean-Baptiste; l'histoire ecclésiastique en fait pareillement le théâtre de la vie si admirable des Pères du désert.

Après avoir suivi pendant quelques heures ce chemin, non moins imposant par ses souvenirs que par son aspect, nous commençâmes à descendre le côté opposé des montagnes qui vont finir dans la mer Morte, et nous aperçûmes la vallée de Jéricho avec les verts rivages du Jourdain. Au centre de cette vallée se trouvait jadis la ville même de Jéricho; mais, aujourd'hui, on n'y voit autre chose qu'une misérable petite ville arabe appelée *Richa*. Un aga, qui en est le gouverneur et le chef militaire, comme il est le chef des Bédouins et le véritable seigneur de la ville et de ses environs, donna l'ordre à l'un de ses subalternes de nous indiquer le lieu où nous pourrions dresser notre tente; pour lui, il demeura tranquille au milieu de quelques femmes et de quelques enfants occupés à recueillir le fruit des oliviers d'un jardin voisin, qui n'avait été planté certainement ni par lui ni par ses ancêtres.

Une chaleur suffocante nous tourmentait outre mesure, et un air épais, qui venait de la mer Morte, ren-

dait la respiration pénible et embarrassée. Lorsque le soleil eut un peu baissé, nous partîmes, accompagnés de deux Bédouins, pour gravir la montagne de la Quarantaine et visiter à ses pieds la fontaine illustrée par les prodiges d'Elisée, dont elle conserve encore aujourd'hui le nom. A une petite lieue de Richa, nous trouvâmes cette source, la plus abondante, la plus ombragée et la plus agréable de toutes celles que j'ai vues en Palestine. De son sein jaillit un ruisseau qui, suffisamment abondant pour en former plusieurs autres, pourrait féconder la vallée de Jéricho et transformer en jardins et en vergers délicieux ce qui n'est aujourd'hui qu'un aride et affreux désert.

Le livre des Rois nous donne l'histoire de cette fontaine, dont les eaux furent d'abord impotables. Les habitants de Jéricho dirent à Elisée : « La situation de » notre ville est bonne, mais les eaux y sont très mau- » vaises et la terre est stérile... Le prophète, jetant du » sel dans la fontaine, dit : Voici ce que dit le Seigneur : » J'ai rendu ces eaux saines, et elles ne causeront plus » à l'avenir ni mort ni stérilité. Ces eaux devinrent donc » saines, comme elles le sont encore aujourd'hui (1). »

Ce miracle embarrasse beaucoup les rationalistes modernes : en effet, au milieu de montagnes dont la terre est fortement imprégnée de sel, comme toutes celles qui entourent la mer Morte, la fontaine d'Elisée produit une eau douce et cristalline, qui semble indiquer que quelque accident a altéré sa nature primitive. «Les prophètes » d'Israël, dit l'un de ces critiques, étaient de savants » chimistes, et Elisée, pour opérer ce changement, a dû » faire usage de moyens naturels que nous ne connais-

(1) Livre IV, ch. II.

» sons pas encore (1). » Un autre voyageur allemand, appréciant à sa juste valeur cette ridicule observation, ajoute : « Il est certainement bien triste que, malgré les » grands progrès faits dans les sciences naturelles, nous » n'ayons pas encore le secret de purifier et d'assainir » les eaux qui coulent dans les entrailles de la terre, » et de rendre durable pendant deux mille six cents ans » l'effet d'une seule opération, car celle que fit Elisée » subsiste encore aujourd'hui. J'ai bu beaucoup de cette » eau, que j'ai trouvée très bonne (2). »

La montagne que je commençai à gravir, quelques minutes après avoir quitté la fontaine d'Elisée, ne présente d'arbres d'aucune espèce : elle est rapide et scabreuse, et les troupeaux de chèvres qui paissent dans la vallée de Jéricho n'y grimpent qu'avec difficulté; mais il s'y trouve un chemin frayé par l'industrie de l'homme, et qui, malgré la raideur de sa pente et ses aspérités, peut cependant conduire jusqu'au sommet. Il y en avait un autre précédemment, dit de Sainte-Hélène, et par lequel montaient et descendaient plusieurs centaines d'hommes voués à la vie érémitique; mais il est complétement détruit depuis longtemps déjà.

En visitant quatre des innombrables grottes qui entourent la montagne, et qui forment une suite de chambres ou de logements souterrains, j'aperçus dans chacune d'elles un grand nombre de croix gravées sur la pierre, et dans l'une, entre autres, une petite niche qui servait sans doute, à celui qui la creusa, pour y placer quelque pieuse image.

Du haut de la montagne, ma vue dominait le désert,

(1) Winers Biblische Realwörterbuch, I.
(2) Mislin, *Les saints Lieux*, tome II

qui se prolonge comme une succession de collines abruptes, entièrement impraticables, de vallées étroites et sablonneuses, semées de rochers qui sont remplis de sombres cavernes. L'escarpement des montagnes, la stérilité des plaines et la profondeur effrayante des excavations sembleraient devoir éloigner l'homme de ses environs et repousser le pied du téméraire qui voudrait choisir une demeure dans leur sein; mais il n'en est pas ainsi. On ne trouve pas une seule de ces grottes qui n'ait eu son hôte spécial, pas une seule de ces excavations qui n'ait reçu l'empreinte des pas des solitaires, et les pics les plus élevés de ces montagnes furent les cellules des imitateurs de Jean Climaque et de Siméon Stylite. L'histoire nous présente, au sein de cette vaste solitude, le spectacle le plus touchant qui puisse nous être offert; celui d'un cœur innocent fuyant un monde qui cherche à lui imprimer la souillure de ses désordres et de ses vices.

Au onzième siècle, les Arabes égorgèrent quatre cents anachorètes dans ces déserts, et dans des temps plus voisins de nous, ils ont égorgé de même leurs successeurs. Le cœur pousse un cri d'horreur à la vue d'un pareil attentat, digne d'un peuple barbare et sanguinaire, et la civilisation, la société tout entière, se joignent à lui pour exécrer un forfait aussi atroce commis contre les hôtes innocents de ces pieuses solitudes...

Mais, pendant ce temps, nous voyons d'autres attentats non moins barbares, commis, non plus par des Arabes, mais par des Européens, et à la face des nations les plus civilisées de la terre. Les massacres de religieux par les progressistes de Reus, de Barcelone et de Madrid, sont-ils donc moins révoltants que ceux des solitaires du Jourdain ? La barbarie de ceux qui égorgèrent de

sang-froid tant de victimes au couvent des Carmes de Paris ne l'emporte-t-elle par sur celle de ces féroces Bédouins? Lorsqu'un homme qui a le sentiment de la dignité humaine se rappelle des faits semblables, il se sent humilié par la voix de sa conscience, qui lui dit : « Au » sein des nations civilisées, il existe encore aujourd'hui » même des hommes aussi cruels, aussi sanguinaires » que les Barbares le furent jamais ! »

En descendant la montagne, j'avais le Jourdain en face de moi, et de très grand matin, je me dirigeai de ce côté, en traversant une plaine dans laquelle était située Galgala, ville célèbre des Israélites. Il me fallut deux heures de marche pour parcourir cette vallée, et, pendant ce temps, mon imagination me rappelait les campements d'Israël, qui suivit le même chemin, précédé de l'arche sainte. Je venais de Jéricho, dont les murs s'écroulèrent jadis au son des trompettes sacerdotales, et je me dirigeais vers les rives du Jourdain, dont les eaux, s'entr'ouvrant à la voix des chefs et des prophètes, livrèrent si souvent passage à pied sec à travers leur lit aux serviteurs de Dieu. Mais ces chefs, le fleuve, ses eaux et ses souvenirs, tout s'incline, s'abaisse et s'anéantit devant la majesté du Dieu qui publie la gloire de son Fils au sein du Jourdain, et fait retentir ses forêts et ses grottes de l'écho de ces paroles célestes : « *Voici mon Fils bienaimé, en qui j'ai mis mes complai-* » *sances.* »

Pénétré de ces pensées, que le silence rendait plus solennelles encore, je vis briller à travers les bosquets du fleuve les premiers rayons du soleil, qui se levait sur les hautes montagnes de l'Arabie. J'arrivai bientôt, et, m'arrêtant un moment sur les ruines d'un temple, je contemplai le Jourdain, si célèbre dans les deux Testa-

ments, le Jourdain, dont les eaux furent consacrées par le Fils de Dieu lorsqu'il y purifia les souillures de l'homme dégradé par le péché.

J'avais vu des fleuves incomparablement plus grands, dont les eaux étaient sillonnées par mille embarcations diverses, dont les rives étaient embellies par de superbes palais ou par d'épaisses forêts, et dont le nom se lie à des faits célèbres dans l'histoire politique des nations. Je ne trouvais rien de tout cela dans le Jourdain. Il sort de l'Anti-Liban, verse ses eaux dans le lac de Génézareth, le quitte pour parcourir un espace de cinquante lieues, presque toujours au milieu des montagnes, et vient expirer bientôt dans la mer Morte. Ses rives sont dépouillées de ces arbres robustes, l'orgueil du Mississipi et du Valdivia; elles ne sont point ornées de palais, comme celles du Tibre ou de la Tamise, et le fleuve lui-même court silencieux sur un sol couvert d'une terre jaunâtre, qui communique la même teinte à ses eaux.

Et cependant, j'avais traversé ces fleuves de l'Amérique et de l'Europe sans éprouver les sensations que celui-ci me faisait connaître. Les eaux immenses du Danube, que j'avais vues débordées et inondant comme une mer des pays entiers; celles du Trollatan et du Niagara, que j'avais vues avec admiration se précipiter au septentrion opposé des deux mondes, me revenant à l'esprit en ce moment, ne me semblaient plus que de faibles ruisseaux, qui serpentaient en saluant la magnificence et la gloire du Jourdain. Je ne pouvais le regarder sans un profond respect. Dans le silence de ses courants il me semblait lire le récit de son histoire mystérieuse, et dans la solitude des déserts qu'il parcourt, l'imposante majesté du Dieu qui descendit sur ses eaux.

Au moment où je tenais entre mes mains celui qui

est l'origine de la sanctification humaine, opérée dans le Jourdain, je comprenais bien toute l'étendue de la dignité que Jésus-Christ a rendue à l'homme en purifiant ses souillures par le baptême. Il m'importait peu après cela que les Bédouins ne pénétrassent point les mystères que je célébrais en leur présence sur un autel dressé avec des pierres prises dans le Jourdain. Le Sauveur du monde, dont le Père publia la gloire en ces lieux, ne fut-il pas méconnu lui-même par les hommes, qui le couvrirent d'ignominie? J'offrais Jésus-Christ sur cet autel, rendu plus vénérable par le contact du Saint des saints que l'arche du Testament, qui ouvrit les eaux du fleuve, et plus efficace que la voix d'Elie et de Moïse, qui les divisèrent pareillement.

Je me séparai avec peine des rives du Jourdain, qui continue sa marche du côté des montagnes de l'Arabie pour entrer dans la mer Morte, vers laquelle je me dirigeais en ce moment.

Les Arabes avaient commis tout récemment quelques désordres sur les bords du Jourdain, et le chef qui nous conduisait, prenant des précautions pour garantir sa responsabilité, comme il disait, avait triplé le nombre des gens de notre escorte. Je voyais arriver à chaque instant des troupes de Bédouins, non moins désagréables par leur figure et leurs manières que ceux qui parcourent les vallées du Jourdain et les plages de la mer Morte pour détrousser les voyageurs. La plaine que nous traversions est couverte d'un sable blanchâtre, imprégné de substances analogues au salpétre, qu'exhale incessamment la mer, située à peu de distance.

« Voici un endroit très dangereux, » me répétait le chef à chaque instant, et les Bédouins, en effet, comme s'ils eussent pressenti quelque péril imminent, se di-

visèrent en deux grandes bandes, l'une formant l'avant-garde et l'autre l'arrière-garde, au centre desquelles ils nous placèrent. Il est possible qu'ils craignissent réellement quelque chose, cependant j'en doute fort; car, après que nous eûmes passé une suite de tertres, formés par le sable, et d'où nous commençâmes à descendre vers la plage de la mer Morte, les deux troupes de Bédouins se mirent à galopper ventre à terre sur un terrain scabreux, faisant preuve dans le maniement de leurs lances et de leurs chevaux d'une adresse et d'une agilité qui ont surpris beaucoup Lamartine, comme tant d'autres Européens avant et après lui. Pour moi, je ne pouvais les admirer en me rappelant les évolutions non moins difficiles et beaucoup plus hardies qu'Ercilla chante dans son *Araucana*, et dont j'avais eu moi-même le spectacle dans les délicieux *llanos* de Cudico et de Daghllipull.

Les troupes de Bédouins, après avoir terminé leur escarmouche simulée, vinrent nous retrouver pour nous demander la récompense du divertissement qu'elles nous avaient procuré, sans que nous l'eussions demandé, et nous les payâmes, en effet, beaucoup plus que la chose ne valait. Les Bédouins prirent l'argent, et huit d'entre eux seulement restant avec nous, les autres se dirigèrent du côté de Jéricho.

« Mais ne m'aviez-vous pas prévenu que c'était ici » l'endroit le plus dangereux? dis-je à notre guide. — » Oh! nous l'avons déjà passé, » me répondit-il. Nous ne touchions pas encore aux plages de la mer Morte, où le péril était censé se trouver, et déjà les soldats de l'escorte se retiraient avec l'argent qu'ils avaient reçu; tout ceci me fit comprendre que ce péril était purement imaginaire, et qu'il s'agissait uniquement d'exploiter la bourse des voyageurs.

La position et l'aspect des bancs de sable qui entourent la mer Morte, témoignent qu'elle fut beaucoup plus grande autrefois, à cause de la plus grande abondance d'eaux dont le Jourdain lui payait alors le tribut. Aujourd'hui, elle a vingt lieues de long, sur cinq ou six de large; mais, en considérant les anciens vestiges qui l'entourent, il paraît que ses dimensions étaient plus grandes jadis.

L'Ecriture l'appelle quelquefois *mer de sel*, d'autres fois *mer très salée*, et l'histoire lui donne indistinctement les noms de *lac oriental*, *lac d'asphalte*, *mer de Sodome* et *mer du Désert*. Les Arabes, sans doute en souvenir de l'histoire de Loth, la distinguent par la désignation de Barrei-Louth, ou lac de Loth ; aujourd'hui on l'appelle généralement Mer Morte, nom qui s'adapte parfaitement à sa triste physionomie.

Ses plages sont couvertes d'une espèce de bitume visqueux, que l'on retrouve également sur les pierres continuellement baignées par ses eaux. De savants chimistes, anciens et modernes, nous ont donné l'analyse complète de ces eaux, en nous démontrant que leur qualité, comme leurs effets, sont le résultat des substances qu'elles contiennent. Une vapeur pesante s'élève incessamment du sein du lac; l'odeur qui règne dans ses environs n'est pas celle que l'on respire sur les plages des autres mers; mais elle est forte et incommode : le goût des eaux est détestable et nauséabond. Je le trouve pire encore que celui des sels chimiques les plus amers, légèrement délayés; elles font éprouver pendant assez longtemps de pénibles sensations au palais, et fatiguent l'estomac beaucoup plus encore.

Je n'ai rencontré aucun être vivant dans les environs, pas même les descendantes de ces hirondelles que Volney

affirme y avoir vues, car celles-ci seront mortes probablement aussitôt après y avoir pris de ces eaux *pour en fabriquer leur nid ;* pas même les canards du docteur Lynch, qui étaient venus, sans doute, des taillis voisins du Jourdain, où ils se trouvent en grand nombre, et qui font de temps en temps des excursions jusqu'aux bords de la mer, pour y prendre des insectes dans le sel dont ils sont tapissés.

Il résulte des observations faites par différents naturalistes, que les poissons portés dans la mer Morte meurent aussitôt qu'ils y sont jetés, et que ceux qu'on a aperçus quelques rares fois sur ses bords y avaient été conduits par la crue du Jourdain, près de l'embouchure duquel on les a vus, mais qu'ils n'avaient point été produits dans le sein de la mer elle-même. Il n'est rien de comparable à l'aspect qu'une nature morte offre en ces tristes lieux. Cette masse immense d'eaux presque entièrement immobiles, les montagnes de sable qui l'entourent de tous côtés, le profond silence qui règne dans ses environs et l'absence de tout être vivant, produisent le spectacle le plus lugubre, et qu'on ne saurait expliquer qu'en ayant sous les yeux ce tableau de désolation que le livre de la Genèse nous représente dans ce peu de paroles : « Le Seigneur fit descendre du ciel sur Sodome » et Gomorrhe une pluie de soufre et de feu ; il dé- » truisit ces villes avec tous leurs habitants, tout le » pays d'alentour avec ceux qui l'habitaient, et tout ce » qui avait quelque verdeur sur la terre (1). »

Ce pays, « le plus sauvage que la nature puisse pré- » senter, » comme le qualifie judicieusement Volney (2),

(1) Ch. XIX.

(2) *Etat politique de la Syrie*. Lamartine, cependant, qui a trouvé

est le lieu même où existèrent ces villes infâmes que Dieu anéantit avec leurs habitants, leurs campagnes et tout ce qui leur appartenait, en les détruisant par un déluge de feu, et en enveloppant avec elles dans les flammes trois autres villes, complices de leurs crimes abominables. Avant le terrible châtiment dont Dieu frappa la Pentapole, ce pays était si fertile, et ses forêts, ses jardins, ses vergers, arrosés par le Jourdain, étaient si délicieux, que l'Ecriture les déclare bien supérieurs aux plaines fertiles de l'Egypte, et leur donne le nom de *Paradis du Seigneur*.

Et quel est l'état actuel de ce pays? Nous ne répondrons point, nous ne dirons point ce que nos yeux mêmes ont vu ; mais nous laisserons répondre un homme que personne, sans doute, ne suspectera de préjugés; écoutons Volney : « On ne voit aucune verdure dans les en- » virons de ce lac... La terre, toute imprégnée de sel, se » refuse à produire des plantes, et l'air lui-même, chargé » de vapeurs de soufre et de bitume, ne saurait conve- » nir à la végétation. De là vient cet aspect de mort qui » règne tout autour de lui (1). » De sorte que nous pourrions dire que la malédiction de Dieu ne s'est point bornée à ensevelir dans l'abîme des eaux la belle Pentapole, avec ses villes et ses habitants, mais qu'elle a laissé son empreinte visible, même sur les contrées du voisinage.

Quelques voyageurs se sont imaginés avoir vu les ruines de ces villes, et Volney lui-même, qui méconnaît la main de Dieu dans le châtiment qu'elle infligea aux crimes de Sodome, de Gomorrhe, de Seboïn, d'A-

dans ce pays des inspirations poétiques, ne craint pas de comparer la mer Morte aux plus beaux lacs de la Suisse !

(1) *Id.*, Ibid., ch. II.

dama et de Ségor, s'en rapporte aux relations des voyageurs qui ont examiné leurs débris. Ceux-ci ne se voient plus aujourd'hui, et l'on ne rencontre sur leurs plages, comme dans les champs voisins, que la désolation, la terreur et l'image saisissante de la mort.

En me dirigeant, depuis la mer Morte, vers Saint-Sabas, je dus traverser la partie orientale du désert, dans laquelle on voit le monastère du saint, comme incrusté sur des montagnes à perte de vue, au milieu de la région la plus triste qu'on puisse imaginer. Pour y arriver, nous fîmes huit heures de marche, pendant lesquelles nous ne vîmes que du sable, et ne rencontrâmes que des rocs escarpés et de profonds précipices. Durant ce long trajet, il me fut impossible d'apercevoir ni un seul homme, ni une seule plante, ni un seul oiseau, pas même de ceux qui interrompent, de temps en temps, par leurs cris lugubres le silence profond des autres vallées.

Saint Sabas, considéré comme le père des moines de la Palestine, est le fondateur du très ancien monastère habité aujourd'hui par quarante religieux grecs dissidents, de l'ordre de saint Basile. Lorsque nous approchâmes de ce lieu, entouré de murs et de forts bastions, on fit descendre de l'un d'eux une corbeille attachée à une corde; j'y déposai une lettre de recommandation que le patriarche schismatique m'avait donnée pour l'abbé du monastère, car l'entrée n'est permise à personne qu'à cette condition. Après avoir passé deux portes très massives et descendu un grand nombre d'escaliers taillés dans le roc, nous arrivâmes enfin au cloître, où je vis quelques moines qui lisaient, assis à l'ombre, tandis que d'autres creusaient la terre, je ne sais dans quel but. Quelques autres travaillaient, au-

dessus d'un tertre situé sur l'un des côtés du monastère, à réparer le chemin qui y conduit.

L'édifice n'est point régulier, car il est construit sur une série de terrasses pratiquées dans la pierre des collines et qui communiquent entre elles au moyen de ponts, de rampes et d'escaliers. Les cellules sont étroites, à l'exception de celles que l'on destine à recevoir les hôtes. Deux moines me conduisirent au sépulcre de saint Sabas; comme je leur faisais observer que j'avais vu à Venise les cendres de ce saint, ils me répondirent qu'effectivement elles avaient été transportées dans cette ville, mais qu'elles reviendraient bientôt au monastère où nous nous trouvions.

Ils me conduisirent ensuite à la cellule de saint Jean Damascène, et me montrèrent la table sur laquelle il écrivit ses livres admirables, avec l'écritoire qui lui servait pour le même objet; ces deux meubles pouvaient avoir au plus deux siècles d'existence. « Et où se trouve » le corps du saint? demandai-je aux moines. — Il » n'est pas ici, » me répondirent-ils. Chose singulière! Il semblerait que saint Sabas et saint Damascène, les deux hôtes les plus illustres de cet antique édifice, l'aient abandonné lorsque le schisme vint y prendre la place de la charité!

D'innombrables grottes, creusées dans le roc, et dans lesquelles un homme peut à peine se tenir couché, se voient de tous côtés, non-seulement dans le monastère, mais hors de son enceinte : toutes furent constamment occupées pendant cinq siècles consécutifs, et leur nombre si considérable atteste la vérité du fait prodigieux que nous lisons dans les chroniques de l'Eglise catholique d'Orient, à savoir, que mille moines habitaient ce monastère au temps de saint Sabas.

Dans l'une des chapelles, on montre une grande quantité d'ossements humains, qui paraissent être ceux des anachorètes et des ermites que les Arabes ont tués à différentes époques; mais les moines, peu scrupuleux, dit-on, mêlent aux reliques vénérables des martyrs les dépouilles d'autres individus, morts dans le schisme et placés sur les autels d'après la déclaration des évêques, suivant l'usage des Eglises dissidentes de l'Orient.

Trois heures après avoir quitté le monastère de Saint-Sabas, j'arrivai à Bethléem. Cette petite ville, si riche en souvenirs précieux pour le cœur chrétien, est située au milieu de collines et de vallées, qui lui donnent l'aspect le plus agréable; ses champs, séparés entre eux par des murs en pierre, sont les mieux cultivés de la Palestine, et les figuiers, de même que les oliviers, se trouvent en grand nombre dans les environs. En foulant cette terre bénie du Ciel, je me rappelais les scènes innocentes que nous présente l'histoire des patriarches, l'admirable portrait du charitable Booz, la candeur de Ruth, qui glane les épis, le naïf David, paissant les troupeaux de son père, et la tendre Rachel, qui trouble par ses gémissements le silence des nuits en pleurant ses enfants qui ne sont plus.

Je ne vis point les ruines de Rama, où cette mère désolée faisait entendre les cris de sa douleur; mais j'en avais devant moi d'autres, qui me les représentaient parfaitement, et dans lesquelles une autre mère, venue de Rome, fit aussi entendre ses soupirs; ce sont les ruines encore visibles du célèbre monastère de Sainte-Paule. Dans leur voisinage s'élève un grand temple, dédié à la naissance du Verbe divin, et qui renferme la grotte où il naquit fait homme pour habiter parmi les hommes; ce temple a la forme d'une croix, et ses nefs

sont soutenues par quarante-huit colonnes de marbre de dix-huit pieds de hauteur chacune. Les mosaïques et les fresques, dont tant de rois chrétiens l'ont enrichi, se voient encore, mais semblables à ces derniers rayons que le soleil laisse échapper au moment de disparaître derrière les nuages qui portent la tempête dans leurs flancs.

Si cette église, qui appartint jadis exclusivement aux Latins, se trouvait aujourd'hui en des mains différentes de celles qui la possèdent, elle serait belle encore, sans doute, et ne le cèderait en rien, sous le rapport de la splendeur, aux églises même les plus somptueuses de l'Europe et de l'Amérique. Mais il n'en est malheureusement pas ainsi : les Grecs l'ont usurpée sur les Latins, et lorsqu'ils s'en sont dessaisis en faveur des Arméniens, ils ont abandonné aux musulmans la nef principale, qui sert à ceux-ci de bazar pour la vente de leurs marchandises en tout genre.

A droite de l'église, les Grecs ont un monastère de moines Basiliens, qui font le service de leur communion dans les sanctuaires, et tout à côté se trouve celui des Arméniens. A gauche, on voit un couvent de Franciscains, qui donnent gratuitement l'hospitalité à tous les Européens venus à Bethléem.

La grotte dans laquelle est né le Sauveur servait alors, comme celles que nous voyons aujourd'hui autour de Bethléem, d'étable pour les bestiaux, et parfois d'abri aux laboureurs pendant la saison des pluies. Dans les lieux élevés, tels que Jérusalem, Nazareth et Bethléem, ces grottes sont abritées et garanties contre l'humidité; il n'est donc point surprenant que la Vierge Marie, ne trouvant aucune place dans les hôtelleries de la ville, soit entrée dans l'une de ces grottes pour y chercher un abri pendant la saison la plus humide et la plus

rigoureuse de l'année, telle que le mois de décembre en Palestine.

Le docteur Schubert a prouvé victorieusement l'authenticité de la grotte de Bethléem, révoquée en doute par quelques-uns de ses coreligionnaires, qui s'appuient uniquement sur des présomptions (1). Pour les catholiques, il existait déjà d'autres témoignages, consignés dans l'histoire de l'Eglise, dans les écrits des saints Pères, dans les monuments ecclésiastiques et dans la tradition non interrompue de dix-neuf siècles entiers.

Cette grotte est commune aujourd'hui à toutes les croyances chrétiennes depuis l'année 1847, où le sultan l'a décrété ainsi dans la vue de favoriser les Grecs, qui pouvaient précédemment la visiter, mais non point y célébrer leurs offices. Elle a deux entrées qui communiquent, l'une avec la chapelle catholique de Sainte-Catherine, et l'autre avec celle des Grecs. C'est par la première que j'entrai. Après avoir descendu de longs escaliers, traversé des ruelles étroites et tortueuses taillées dans le roc, et parcouru successivement plusieurs chapelles et autres monuments que je me proposais de visiter attentivement plus tard, j'arrivai à la grotte de la Nativité, qui, par sa beauté et la lumière dont elle jouit, me rappela de suite cette Jérusalem vivante que le prophète de Pathmos vit descendre du ciel, illuminée de la clarté de Dieu lui-même.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! Il me semblait entendre ce chant d'allégresse en pénétrant dans cette grotte, séjour de la splendeur éternelle. A son extrémité, au côté de l'Orient, je vis un cercle d'argent, in-

(1) *Reise in das Morgenland*, tome III.

diquant la place d'une étoile, qui le couvrait jadis, et autour duquel étaient écrits ces mots en grandes lettres d'or : « HIC DE VIRGINE MARIA JESUS CHRISTUS NATUS EST. » Une plaque de marbre blanc, soutenue par d'élégants piédestaux, forme un autel au-dessus de cet endroit sacré. Quinze lampes d'argent sont continuellement allumées, et on remarque entre toutes, par la richesse du travail, celle qui fut offerte par Louis XIII, roi de France.

Quelques pas plus avant, du côté du midi, se trouvait la crèche dans laquelle Marie déposa son Fils nouveau-né : cette place est un peu plus basse que le reste de la grotte, et on y descend par deux degrés. C'est une espèce de voûte, formée naturellement par la pierre, et que l'on a recouverte de riches tentures de soie; dans l'endroit même où la crèche était placée, on voit un autel de marbre blanc, surmonté d'un magnifique tableau de l'école espagnole, encadré d'argent massif, et qui représente les bergers adorant l'enfant-Dieu nouvellement né. Vis-à-vis la crèche se trouve le lieu où la tradition constante des fidèles place Marie, tenant son Fils entre ses bras, pendant l'adoration des Mages.

Les rois chrétiens se sont toujours fait un devoir d'orner la crèche de Jésus-Christ de leurs dons les plus précieux; telle est l'origine des riches offrandes qui sont venues s'accumuler dans cette grotte sacrée. Ses tentures, du plus beau travail, et ses magnifiques tapis, ses lampes et ses candélabres, sont changés toutes les semaines, afin d'utiliser successivement ceux qui ont été offerts par divers souverains.

La grotte elle-même est entièrement revêtue de marbre, d'albâtre et de peintures; dans chacun des deux derniers sanctuaires, on voit brûler aussi un grand nombre de lampes, et un plus grand nombre encore sont

réparties dans toute l'étendue de la grotte principale, qui a trente-sept pieds et demi de long sur onze pieds trois pouces de large et neuf pieds d'élévation.

Mais toute cette splendeur ne dit rien au cœur qui se nourrit d'autres images bien autrement grandes, bien autrement sublimes, et qui, sous le rapport de la beauté réelle, l'emportent infiniment sur toutes les productions du génie le plus transcendant. Le Créateur de toutes choses, fait homme pour l'amour des hommes ; le Verbe du Père, qui soutient toutes choses par sa seule volonté, prenant la figure d'un faible enfant ; Celui qui est la splendeur du Ciel et qui revèt de magnificence les œuvres de ses mains, enveloppé dans de pauvres langes : tel est le spectacle que l'on contemple en ce lieu, et qui peut donner l'idée la plus précise de la bonté de Dieu et de la dignité de l'homme tout à la fois. Les présents déposés par les Mages aux pieds de ce Dieu devenu enfant, traduisent les mouvements de l'âme mille fois mieux que les paroles ne pourraient le faire ; et comment notre pauvre cœur serait-il capable d'exprimer tout ce qu'il éprouve en méditant des mystères aussi ineffables ?

J'ai dit qu'il existait jadis une étoile d'argent placée par les catholiques dans le lieu même où naquit Jésus-Christ, et les inscriptions latines qu'elle portait leur assuraient un titre incontestable à la possession du sanctuaire que leur disputaient les Grecs. A différentes reprises ceux-ci avaient essayé de l'enlever, ainsi que le prouvaient les clous à moitié arrachés et les bosses que le marteau avait imprimées au métal pendant l'opération. A la fin, le vol fut consommé, et l'étoile disparut au milieu d'une certaine nuit (1), pour devenir à jamais invi-

(1) Le 11 octobre 1847. Boré. *Question des Lieux saints.*

sible, excepté aux yeux de ceux qui l'introduisirent processionnellement et triomphalement par la porte du monastère de Saint-Sabas.

Plusieurs monuments vénérables entourent la grotte du Sauveur, et, sans parler de celui qu'on voit dans la chapelle souterraine des Innocents, les autres ont conservé les souvenirs de la munificence de personnages insignes qui sont venus de régions lointaines chercher la grotte où le Sauveur est né, et se reposer, prosternés au pied de sa crèche. La chapelle des Innocents est une grotte contiguë à celle de la Nativité, et dans laquelle certains auteurs affirment que furent jetés les corps des enfants sacrifiés par Hérode lorsqu'il cherchait à faire mourir Jésus-Christ.

En sortant de ce lieu, on suit un obscur passage qui conduit à l'oratoire de saint Jérôme, c'est-à-dire à la cellule dans laquelle cet insigne docteur prépara sa version, dite la Vulgate, de l'Ecriture sainte, que l'Eglise a déclarée authentique. C'est là qu'il vécut trente-huit ans, travaillant constamment par l'esprit dans la méditation, et par l'esprit et le corps réunis dans la rédaction de ses œuvres admirables. A la suite de cet oratoire, se trouve une autre chapelle, où l'on voit son tombeau, à côté duquel est placé celui de son célèbre disciple, l'abbé Eusèbe. Vis-à-vis sont ceux de deux matrones illustres, descendantes des Gracques et des Scipions, sainte Paule et sa fille Eustoquie; toutes deux quittèrent les délices de Rome pour vivre et mourir à Bethléem dans la pratique des vertus propres à la vie contemplative.

Cette chapelle renferme, indépendamment de tant de monuments célèbres, d'excellents tableaux dans quelques-uns desquels les connaisseurs ont cru reconnaître le pinceau inspiré de Murillo. Celui qui représente sainte

Paule et sainte Eustoquie mortes et réunies dans le même cercueil, produit un effet vraiment admirable. « C'est une idée bien touchante qu'a eue le peintre de » les représenter absolument semblables, dit Château- » briand, en distinguant seulement la mère de la fille » parce que celle-ci est plus jeune et porte un voile » blanc. L'une a marché plus longtemps et l'autre a par- » couru plus rapidement le chemin de la vie, mais toutes » deux sont arrivées au même port. » Enfin, en sortant du souterrain, on voit une chapelle dédiée à saint Joseph, qui remplit avec tant de zèle, en ces mêmes lieux, le sublime emploi de tuteur de Jésus et de gardien de la virginité de Marie. Trois fois par semaine, on fait la visite solennelle de tous ces sanctuaires.

Près de la ville, se trouve la grotte des Bergers. « Il » y avait aux environs, dit l'Evangile, des bergers qui » paissaient, la nuit, dans les champs, veillant tour à tour » à la garde de leur troupeau. Et tout d'un coup un Ange » du Seigneur se présenta à eux, et une clarté céleste » les environna; ce qui les remplit d'une grande » frayeur. Mais l'Ange leur dit : Ne craignez point, car » je viens vous annoncer une nouvelle qui sera pour » tout le peuple d'Israël le sujet d'une grande joie. C'est » qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né » un Sauveur, qui est le Christ et le Seigneur. Et voici » à quels signes vous le reconnaîtrez : vous trouverez » un enfant enveloppé de langes et couché dans une » crèche. Au même instant, il se joignit à l'Ange une » grande troupe de l'armée céleste, louant Dieu, et di- » sant : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur* » *la terre aux hommes de bonne volonté* (1). »

(1) Luc, II.

La grotte qui servait d'habitation à ces heureux bergers a été convertie en une chapelle, qui a dû être magnifique autrefois, mais qui est très pauvre aujourd'hui; le pope qui la dessert nous fit remarquer chaque chose dans le plus grand détail, et, en traversant un verger d'oliviers, il m'assura que ceux qui dérobaient le fruit de ces arbres mouraient bientôt après. Cette règle n'est pas sans exceptions, lui répondis-je, car les possesseurs actuels de ce verger n'en sont pas les maîtres légitimes. Le pope ne fit pas beaucoup d'attention à ma réponse, étant occupé alors de stimuler ses fils à nous extorquer de l'argent, sans préjudice de celui qu'il avait déjà reçu, et qui lui revenait à lui-même, disait-il, comme gardien de la grotte. Après lui avoir entendu dire que « quelques-» uns des oliviers de ce jardin remontaient à l'époque » de la naissance de Jésus-Christ, » et lui avoir vu montrer l'arbre sous lequel les Anges parlèrent aux bergers, je n'avais pas lieu d'être bien surpris de la terrible sentence qu'il portait contre les déprédateurs du champ d'oliviers, non plus que de la *charitable* recommandation qu'il venait de faire à ses fils de nous suivre jusqu'à ce qu'ils eussent tiré quelque argent de notre poche.

Tel est, en effet, le dernier mot de toutes les histoires du clergé grec !



CHAPITRE XIX.

Etangs de Salomon. — Fontaine scellée. — Jardin fermé. — Pays désert. — Un camp de Bédouins. — Ruines sans nom. — Hébron.— La double caverne. — Le puits des patriarches. — Engaddi. — Thécué. — Le labyrinthe. — Le mont Franc. — Nebo. — Couvent de la Sainte-Croix. — Retour à Jérusalem.— Un divan au Saint-Sépulcre. — Derniers événements de la Terre sainte. — Emmaüs.— Une infinité de lieux célèbres dans l'Ecriture. — Ramla. — Tour des Quarante-Martyrs.— Joppé et ses traditions. — Quel est l'avenir de la Palestine ? — Que nous révèle à ce sujet la marche des événements actuels ?

Les ouvrages qui nous restent aujourd'hui des Juifs sont supposés appartenir à l'époque où le royaume d'Israël, semblable au cèdre touffu du Liban, éleva son nom au-dessus de tous les royaumes de l'Asie et fit connaître la magnificence de sa splendeur dans les régions les plus lointaines du monde entier. En sortant de Bethléem et en me dirigeant du côté de l'Hébron, je rencontrai les *Etangs*, une de ces constructions grandioses que l'on attribue à Salomon, et qui, en effet, semblent remonter à la plus haute antiquité ; ils sont creusés dans la pierre et divisés en trois grandes piscines, dont la première communique ses eaux à la seconde et celle-ci à la troisième. Leurs dimensions sont inégales, car tandis que celle du dessus compte seulement quatre cent trois pieds de long, la seconde en a cinq cent soixante-deux et la troisième six cent dix-neuf ; la largeur de toutes est

de deux cent cinquante-trois pieds, et leur profondeur varie de vingt-cinq à cinquante. Elles ne recevaient le tribut d'aucune source, mais seulement les eaux pluviales, recueillies dans la montagne par divers canaux, qui les conduisaient jusqu'aux étangs eux-mêmes. Un aqueduc, qui amenait à Jérusalem l'eau de ces étangs, existe encore aujourd'hui ; mais il est d'une date postérieure et semble plutôt l'ouvrage des Romains que celui des Juifs.

A peu de distance des étangs, on trouve la *Fontaine scellée*, mentionnée par Salomon dans le Cantique des cantiques. En descendant un long escalier, on arrive à deux salles voûtées, soutenues par des arcades fort anciennes, et au centre de ces salles on voit la fontaine, dont les eaux ont leur source un peu plus haut. Celles-ci étaient conduites à Jérusalem par un canal souterrain, dont il existe encore une partie, et elles servaient pour les besoins du temple.

En m'élevant un peu plus sur les montagnes de Bethléem, j'aperçus, non sans surprise, la délicieuse vallée que l'Ecriture appelle *Jardin fermé.* Lorsque, en traversant tant de lieux divers, on n'a rencontré que des montagnes arides, des rochers et des terrains embrasés par le soleil, l'aspect imprévu d'une vallée verdoyante, cultivée, remplie de jardins et de vergers, peuplée d'orangers, de pommiers, de figuiers, de palmiers et de grenadiers, chargés de fleurs ou de fruits, ne peut que causer tout à la fois la joie la plus sensible et la plus vive admiration. Si aujourd'hui, que cette petite vallée est devenue la propriété de trois aventuriers des Etats-Unis, elle semble encore un véritable Eden, quelle ne dut pas être sa beauté lorsqu'elle servait de lieu de délassement au monarque le plus puissant et le

plus grand de son siècle? Cette vallée est exactement entourée de hautes montagnes, et c'est de là que lui est venu le nom de *Jardin fermé*.

Laissant de côté ce verger délicieux, je continuai ma route à travers un pays sec, désert et coupé par une série de montagnes arides et pierreuses. Je ne rencontrai en chemin d'autres êtres vivants que deux tribus de Bédouins, qui changeaient de campement. Un jeune garçon, monté sur un ânon, conduisait le premier chameau, et les autres marchaient à la file, attachés ensemble par la queue et formant ainsi une chaîne interminable. Les Orientaux ont observé que le chameau est docile à la voix d'un enfant, tandis qu'il résiste quelquefois à l'homme. J'ai vu un de ces animaux, fatigué, se coucher à terre, s'obstiner à y rester, quoique son maître le rouât de coups de bâton, et se lever aussitôt qu'un enfant le lui eut ordonné; l'innocence et la candeur ont de l'empire sur les animaux eux-mêmes.

Les ânes suivent les chameaux, et les esclaves viennent ensuite, l'un après l'autre, portant les tentes et les meubles de la famille. Les femmes conduisent le bétail, et le maître marche à cheval au milieu d'elles, en suivant le pas lent de la caravane; excepté lui et le petit garçon qui conduit le premier chameau, tout le monde fait la route à pied, lors même que les bêtes de somme marchent à vide. Les femmes couvraient leur visage aussitôt que j'approchais, et leurs longs voiles, tombant sur leurs épaules, me rappelaient la physionomie de Sara et de Rebecca, qui habitèrent les tentes d'Abraham et d'Isaac, dans ces mêmes lieux.

Je crois avoir aperçu différentes ruines sur le penchant des montagnes qui forment quelquefois des vallons très étroits; mais je pourrais difficilement assurer si ce sont

celles de Lachis, d'Eglon ou de Bethsur, que la Bible place dans cette direction, et qui furent des villes plus ou moins importantes, du temps des Israélites.

Deux milles avant d'arriver à Hébron, on trouve un terrain mieux cultivé, et l'on voit quelques vignes et des plantations d'arbres. La ville est bâtie sur une colline peu élevée, et on ne l'aperçoit que lorsqu'on commence à pénétrer dans ses rues. Celles-ci sont tortueuses, très étroites, et il semblerait que la main de l'homme n'a jamais pris le moindre soin du pavé pour le rendre plus praticable et plus commode. Il y a cinq mille habitants, au plus, à Hébron, et l'étendue de terrain occupée par les bâtiments est certainement beaucoup plus grande que ne peut l'exiger une population aussi peu considérable.

Tous les habitants sont Turcs, à l'exception de quatre cents Israélites : aucun chrétien ne demeure en cette ville, et l'intolérance des uns et des autres allait précédemment jusqu'à interdire aux Européens de pénétrer dans son enceinte. Aujourd'hui, la défense est levée, et le médecin de la ville fournit le logement chez lui, moyennant une bonne somme d'argent, aux rares voyageurs qui la traversent pour demander le chemin de la vallée de Mambré et du tombeau d'Abraham.

La ville est divisée en trois parties, dont chacune renferme des monuments de la plus haute antiquité. Tels sont la piscine que les habitants appellent de David, prétendant que c'est celle-là même au-dessus de laquelle il fit suspendre les pieds et les mains des assassins d'Isboseth, un portail, et les restes d'une vieille muraille, dont ils font remonter l'origine jusqu'au temps de ce roi, qui l'aurait construite pour former l'un des côtés de son palais. Au-dessus de la double caverne que l'E-

criture nous représente comme servant de sépulcre aux patriarches, on avait bâti, à l'époque des croisades, l'église de Saint-Abraham, dans laquelle Hébron avait un évêque; aujourd'hui elle est convertie en mosquée, et l'entrée en est interdite à quiconque n'est pas mahométan. Un écrivain arabe (1) nous en a donné la curieuse description que nous allons copier textuellement :

« Les tombeaux d'Abraham et de sa famille se trou-
» vent dans un temple qui fut autrefois une église
» grecque. On y monte par un escalier large et fort beau,
» qui conduit à une longue galerie par laquelle on entre
» dans une petite cour; à gauche de celle-ci, on voit un
» portique soutenu par des piliers carrés. Le vestibule
» du temple se divise en deux pièces, l'une à droite, qui
» renferme le tombeau d'Abraham, et l'autre à gauche,
» où est placé celui de Sara. Dans l'intérieur de l'église,
» qui est de construction gothique, entre deux gros pi-
» liers situés à main droite, on voit un petit réduit isolé
» dans lequel se trouve le tombeau d'Isaac; celui de Re-
» becca est dans une place analogue, du côté gauche. Cette
» église, aujourd'hui convertie en mosquée, a un *mehe-*
» *reb*, ou tribune, pour les prédications du vendredi, et
» un autre pour les *muddens*, ou chanteurs. De l'autre
» côté de la cour, il y a un autre vestibule, qui a aussi
» une grande pièce de chaque côté. Dans celle de gauche
» se trouve le tombeau de Jacob, et dans celle de droite
» celui de son épouse.

» A l'extrémité du portique du temple, vers la droite,
» une porte conduit à une espèce de longue galerie, qui
» sert encore de mosquée; de là on passe dans une autre
» pièce, où se trouve le tombeau de Joseph, mort en

(1) Ali-Bey.

» Egypte, et dont les cendres furent ramenées en Palestine par le peuple d'Israël. Tous les tombeaux des patriarches sont couverts de riches tapis de soie verte, brodés magnifiquement en or ; ceux de leurs femmes sont de couleur écarlate et brodés aussi. Ces tapis ont été donnés par les sultans de Constantinople, qui les renouvellent de temps en temps ; j'en ai compté neuf l'un sur l'autre, au-dessus du tombeau d'Abraham. Les pièces dans lesquelles se trouvent les tombeaux sont pareillement couvertes de riches tapis ; l'entrée en est fermée au moyen de grilles de fer et de portes en bois, ferrées d'argent, avec des serrures et des cadenas du même métal. Le service du temple occupe plus de cent valets et employés de tout genre. »

Les environs d'Hébron sont partout remplis de lieux qui rappellent les vertus des patriarches et les ancêtres de David ; mais dans la vallée de Mambré, la Bible nous montre les anges conversant familièrement avec Abraham et recevant de lui plus d'une fois l'hospitalité à l'ombre de ses chênes et sous le toit de sa tente. Cette vallée est très fertile ; on y voit de toutes parts des arbres et des jardins, et l'eau de ses puits est abondante et pure comme le cristal. Le penchant des montagnes environnantes est couvert de nombreux troupeaux, au milieu desquels il me semblait apercevoir Isaac se promenant pensif, puis levant les yeux, et courant à la rencontre d'Eliézer, pour recevoir une épouse qu'il ne connaissait pas encore. Lorsque nous comparons la simplicité de ces mœurs à nos mœurs actuelles, nous reconnaissons combien le monde a marché depuis son origine et combien il a perdu, en revanche, dans le cours de cette longue marche, des vertus qui formaient son apanage primitif.

Les vignes délicieuses d'Engaddi, d'où provenaient ces

belles grappes qui servent à Salomon de terme de comparaison pour louer la beauté de son épouse, furent détruites pendant la guerre des Juifs contre les Romains. Plantées de nouveau par ceux-ci, elles ont cessé d'exister depuis longtemps, et l'on ne voit plus aucun de leurs ceps aromatiques, depuis qu'il n'y a plus personne pour les cultiver. Les Bédouins parcourent ces champs autrefois si fertiles, et le voyageur cherche vainement un arbre à l'ombre duquel il puisse reposer quelques instants ses membres fatigués. S'il lève les yeux, il n'aperçoit que des montagnes escarpées et couvertes de rochers sablonneux ; s'il les porte autour de lui, ils rencontrent les déserts de Ziph et de Moab ; s'il les abaisse, ils sont bientôt fatigués par le sable que dispersent les vents qui soufflent du côté de la mer Morte, et qu'embrasent encore les rayons d'un soleil dévorant.

Cette même physionomie est commune à une foule d'autres lieux rendus célèbres par la Bible, et c'est en vain que nous nous informerions aujourd'hui de leur situation précise. Les ruines les plus considérables que j'aie vues à mon retour d'Hébron, sont celles de Thécué, patrie d'Amos, et qui occupent au moins une demi-lieue d'étendue. Mais ces ruines sont tellement dispersées par les tremblements de terre et si détériorées par le temps, qu'il serait difficile d'indiquer à quel genre d'édifices elles appartiennent. Le Père de Géramb dit avoir vu quelques débris qui annonçaient qu'il avait existé là un temple chrétien ; mais ces débris n'existent plus aujourd'hui.

On donne le nom de labyrinthe à une foule de grottes escarpées et profondes, ouvrage de la nature, et qui, lorsqu'on les regarde depuis l'entrée, effraient non moins par leur obscurité que par leur profondeur, que l'on ne connaît pas encore positivement.

Le mont Franc servit de retranchement aux croisés après la prise de Jérusalem par les mahométans, et l'on voit encore les restes des ouvrages construits par eux pour fortifier ce lieu, qui est naturellement inexpugnable. Sa hauteur est telle, qu'il domine tous les environs de la mer Morte; placé à son sommet, j'avais en face le mont Nébo, sur la cime duquel Moïse entendit la voix de Dieu, qui lui disait : « Voilà le pays que j'ai » promis à vos pères; vous le verrez, mais vous n'y » entrerez point. » Qu'est devenu aujourd'hui tout ce pays, qui apparut au célèbre chef comme un verger rempli de fleurs? Le vaste tombeau d'un peuple ingrat, qui a péri dans sa révolte contre le bienfaiteur à qui il devait la possession la plus délicieuse du monde entier.

Lors de mon retour à Jérusalem et en passant de nouveau par Bethléem, je visitai le monastère de Sainte-Croix, habité par une communauté de religieuses Basiliennes, soumise au patriarche grec schismatique. Je ne sais trop quelles peuvent être les occupations de ces femmes dans leur couvent, car elles en sortent fréquemment, non point pour diriger quelque école ou tout autre établissement de charité, mais pour vagabonder dans les rues de Jérusalem, en demandant l'aumône aux pèlerins de leur communion.

Nous connaissons parfaitement les occupations des personnes qui font partie des associations de femmes au sein du catholicisme, soit qu'elles professent la vie active ou qu'elles soient vouées à la contemplation. Dans le premier cas, nous visitons leurs établissements et nous touchons au doigt leurs œuvres; tandis que dans le second, nous les voyons s'enfermer volontairement et s'interdire par leurs vœux héroïques toute communication avec le reste des hommes. Mais ces religieuses

grecques, sans établissement, sans clôture, sans occupation ni abnégation, j'ignore complétement l'objet qu'elles se proposent, et je ne vois point quels avantages elles peuvent retirer de leur institut.

Le protopope me montra le lieu où fut coupé, disait-il, l'arbre de la croix, dont son monastère porte le nom.

Pendant mon séjour à Jérusalem, j'eus l'occasion d'assister à un divan dans lequel, en présence d'un magistrat venu exprès de Constantinople, on donna lecture de quelques-uns des firmans relatifs à la réparation de la basilique. Cette réunion eut lieu, à deux heures de l'après-midi, dans un local situé entre le saint Sépulcre et le chœur des Grecs. Sur de grands coussins préparés d'avance, je vis les membres convoqués à la réunion se placer dans l'ordre suivant : le pacha d'abord, puis à sa droite le patriarche latin, le gardien et le procureur de la Terre sainte, le consul général de France et les patriarches dissidents, grec et arménien; le côté gauche était occupé par le commissaire venu de la Porte, par le cadi et les ulémas, qui forment le conseil du gouverneur (1).

Le cadi donna lecture des firmans expédiés par la Porte, relativement à la reconstruction de la coupole dont les Grecs réclamaient le privilége pour eux-mêmes; le patriarche latin et le consul français présentèrent ensuite quelques observations. Quant aux patriarches schismatiques, qui, dans cette circonstance, n'obtinrent point le résultat qu'ils s'étaient proposé en détruisant la coupole (2), ils gardèrent le silence; mais leurs moines ser-

(1) Le tzar prétendait que son consul à Jérusalem eût sa place au divan comme le consul de France; mais le sultan s'y est refusé.

(2) « J'ai vu les Grecs briser le plomb qui couvre la coupole du » Saint-Sépulcre. » (Mislin.)

vaient avec profusion des confitures et des rafraîchissements au pacha ainsi qu'à sa suite, langage beaucoup plus clair pour les musulmans que celui de la raison, qu'ils ne connaissent guère, et que les Grecs ne respectent point.

Ce divan avait pour unique objet quelques légers incidents des graves questions soulevées par les schismatiques, avec l'appui de la Russie, dans le but de légitimer l'usurpation de certains lieux enlevés aux catholiques, alors que ceux-ci, abandonnés à eux-mêmes, ne durent plus compter sur la protection d'aucun gouvernement. Il n'y fut point question d'obliger les popes à remettre en place l'étoile d'argent qu'ils ont enlevée, et dont les antiques inscriptions établissaient jusqu'à l'évidence les droits des Latins sur les sanctuaires de Bethléem ; il n'y fut point question davantage de leur faire évacuer des lieux qu'ils occupent d'une manière illégale, ni de mettre un terme aux profanations dont ils souillent journellement le sanctuaire, non plus qu'aux rixes qui s'engagent fréquemment à Jérusalem et à Bethléem entre les ministres des différentes communions. Il ne fut question de rien de tout cela, parce que la Russie, préoccupée de ses plans de conquête en Asie et en Europe, cherchait alors à déconcerter dans le divan de Constantinople les mesures que la France n'arrachait que péniblement à la Porte, au nom de ses droits même les plus évidents.

C'est une chose triste à dire, mais il n'en est pas moins certain que le gouvernement turc s'est montré constamment sourd aux réclamations des catholiques dans les questions relatives aux Lieux saints. Et que l'on ne croie point que nous en attribuons exclusivement la faute aux membres supérieurs du gouvernement ; non, sans doute. Lorsque celui-ci reçoit les rapports de ses subalternes,

ils sont dénaturés par l'argent des Grecs, par les intrigues des Arméniens et par les machinations de la Russie; les faits n'apparaissent plus alors que défigurés, et les prétentions les plus odieuses, les vexations les plus révoltantes pèsent moins dans la balance de la justice que l'or et les promesses des coupables, et que les menaces formidables d'un souverain dont l'omnipotence est un principe reconnu de tous.

Les derniers événements accomplis en Palestine, et sur lesquels se sont exprimés avec la plus vive indignation tous les journaux européens, catholiques et protestants, libéraux et conservateurs, ne permettent pas de juger autrement la conduite de la Porte. Les persécutions suscitées au patriarche Valerga proviennent originairement du patriarcat grec; l'or des pèlerins orientaux paya les assassins qui déchargèrent leurs fusils sur lui à Bed-Iala; le cadi et les ulémas qui forment le conseil du pacha échangèrent aussi leur autorité contre l'or des popes, et le patriarche latin se trouva seul au milieu des assassins, pendant que ses missionnaires subissaient, de leur côté, toute sorte de mauvais traitements (1).

Les Grecs voulaient empêcher l'établissement d'une paroisse dans cette ville, qui compte pourtant un nombre considérable de catholiques. Monseigneur Valerga pria la justice de protéger sa vie, demanda protection pour ses droits, et, sans prononcer une seule parole contre ses persécuteurs, ne chercha autre chose que l'appui nécessaire à une entreprise qui intéressait la foi, dont il est un des plus nobles et des plus zélés propagateurs.

Mais ce prélat ne fut point écouté, le divan de Jérusalem se ferma pour lui, parce que le cadi et les ulémas

(1) Le 8 décembre 1853.

avaient vendu la justice aux popes, et la vie du patriarche latin, mise à prix d'argent, comme celle de Jésus-Christ l'avait été dans ces mêmes lieux, se serait terminée par le martyre, sans l'intervention du bras puissant de la France, dont le consul, invoquant les lois et les traités indignement foulés aux pieds par les magistrats et les dignitaires, par les juges et les prêtres, contraignit le pacha d'instruire un procès qui révéla les manœuvres les plus immondes, les intrigues les plus scandaleuses que puissent ourdir la justice vendue à l'intérêt et le sacerdoce armant le bras des assassins.

La Porte destitua, il est vrai, le pacha, fit châtier les juges prévaricateurs et appliquer aux coupables toute la rigueur de la loi; mais à quelle époque? Après la mort du pacha; après que le cadi et les ulémas eurent pris à loisir leurs mesures pour rendre infructueuses toutes les recherches; après que l'archimandrite et les autres popes eurent quitté la Palestine, par suite de l'expulsion des Grecs, sujets du roi Othon; après que l'or des schismatiques eut fait disparaître les principaux auteurs du crime commis. Malgré cela, les coupables découverts, conduits en prison par la sollicitude active du consul français, furent contraints de dévoiler ce tissu de crimes, dont la révélation souleva un cri d'horreur dans le monde entier.

Cet événement a dessillé les yeux au gouvernement de la Porte, qui aurait pu voir clairement les choses sans le voile étendu précédemment devant eux par l'influence de la Russie, et sans les couleurs dont les avaient parées les intrigues des dignitaires expulsés de Jérusalem. Mais cette justice tardive, et obtenue au prix de tant de sacrifices déjà supportés par le zélé patriarche, après tant de marques de la plus active sollicitude de la part

des agents diplomatiques de l'empire français, et après que le crédit de l'homme qui aurait voulu abriter les coupables sous son aile était venu expirer dans le divan de Constantinople ; cette justice, dis-je, offrira une preuve nouvelle des difficultés que les catholiques ont toujours éprouvées pour faire respecter leurs droits dans les affaires qui intéressent les Lieux saints.

Il faut absolument pourtant que nous voyons disparaître à jamais un pareil état de choses, non moins pénible au cœur des vrais chrétiens qu'il est contraire à cette justice qui doit servir de règle aux nations comme aux individus ; il faut que nous voyons triompher enfin le droit des gens et les lois les plus sacrées, foulées journellement aux pieds, en Palestine, par la malveillance et l'audace des Grecs.

Je quittai Jérusalem, emportant avec moi des souvenirs impérissables, et je sortis par la porte de Jaffa, car je me dirigeais immédiatement vers le port de cette ville. Quelques-uns de ces chefs que les Turcs appellent des *scheiks* ont été souvent accusés de molester les voyageurs qui passent sur cette route, en leur faisant payer des contributions tout à fait illégales. L'un des plus grands services rendus par Ibrahim-Pacha à la Palestine a été de la délivrer de cet impôt d'un nouveau genre ; mais depuis que les Egyptiens se sont retirés, il n'est pas rare de voir dépouiller, dans ces régions, les pèlerins qui vont à Jérusalem ou qui retournent dans leur pays.

Je traversai ensuite le bourg d'Emmaüs, où il existait jadis une église, bâtie par les chrétiens dans la maison même de Cléophas, l'un des disciples qui conversèrent avec le Sauveur ressuscité. Aujourd'hui on n'en voit plus que les décombres, dernier vestige de ce qui fut jadis une importante localité.

Dans le *Ramathain-Sophin* de la Bible, patrie de Samuel, et qui forme la limite des tribus de Benjamin, il existe quelques misérables maisons, qui portent le nom du célèbre juge d'Israël. Au-dessous, et dans une autre espèce de petite ville que quelques-uns prétendent être le Cariathiarim de l'Ecriture, et d'autres Anathot, patrie de Jérémie, je vis une belle église, à moitié détruite, jadis dédiée à ce prophète, et qui sert aujourd'hui d'étable pour le bétail d'un scheik arabe. Au moment où je traversais cette localité, une multitude de femmes arabes, grandes et petites, conduisaient en triomphe une nouvelle mariée de Ramatha à Cariathiarim, au son des instruments de musique et des tambours; mais je trouvais si lugubre le son de ces instruments et si triste la danse qu'ils accompagnaient, que je crus vraiment voir en action le tableau des vierges d'Israël, pleurant sur la fille de Jephté dans ces mêmes montagnes.

Continuant ma route, je commençai à gravir les collines d'Ephraïm, que j'avais déjà traversées une fois, et je les admirai de nouveau avec le recueillement solennel qu'inspirent les adversités et les disgraces dont chacune de leurs pierres eurent le spectacle et rappellent le souvenir. Gabaon, Bethsames et Nob élevèrent leurs maisons, leurs citadelles et leurs murailles dans le voisinage d'Ephraïm, et l'arche sainte traversa leurs collines, portée sur les épaules des prêtres, lorsqu'elle fut prise par les Philistins.

Plusieurs générations d'hommes ne suffiraient pas pour enlever le sable sous lequel sont ensevelies tant de villes célèbres, qui occupèrent une place dans les vallées dominées par les monts d'Ephraïm. L'intelligence demeure confondue lorsqu'elle ne trouve plus que de la poussière là où existèrent de grandes cités, lorsqu'elle

ne voit plus que du sable sur l'emplacement où étaient cultivés les plus splendides jardins. J'approchais de Ramlah, l'ancienne Arimathie; j'apercevais déjà Modin, patrie des Machabées, et je foulais aux pieds la terre des environs de Lydda, illustrée d'abord par les prodiges du Prince des Apôtres, puis par le martyre de saint Georges, dont le nom est devenu l'un des plus célèbres de l'Eglise, tant en Orient qu'en Occident. Que de pensées ne réveillent point ces souvenirs, et quelles lumières ne donnent-ils point sur la vanité des choses humaines! Un seul Etre doit vivre et régner à jamais; un seul, dont l'empire est éternel, et qui tient dans sa main tous les trônes, toutes les couronnes et tous les sceptres de la terre.

Ramlah compte trois mille habitants, mahométans pour la plupart; le reste se compose de Juifs et de quelques chrétiens de toutes les communions. Les catholiques possèdent hors de la ville un hospice pour les pèlerins et une belle église dédiée à Joseph d'Arimathie, sur la maison même duquel elle fut bâtie, dit-on. L'un des religieux a, de plus, le soin de la mission nouvellement établie à Gaza, et qui commence à se propager au sein d'un peuple dont les habitants ne souffraient pas même autrefois que l'on prononçât le nom du Christ en leur présence.

A peu de distance de Ramlah, se trouve la célèbre tour des Templiers, dite des *Quarante-Martyrs*, et que l'on aperçoit à une grande distance dans les plaines de Saron. On peut encore monter jusqu'à son étage principal par un escalier composé de vingt-cinq degrés de marbre blanc, et contempler de son sommet l'étendue des vallées que Samson a immortalisées par ses exploits, et dans lesquelles se livrèrent tant de batailles mémorables entre deux peuples qui n'existent plus aujourd'hui.

Une église souterraine, qui appartenait aux chevaliers, construite au pied de la tour, et un fort beau cloître embelli par des arbres séculaires et entouré de superbes portiques, complètent cet ouvrage des croisés, le souvenir du moyen-âge le mieux conservé que j'aie vu en Palestine. Les mahométans convertirent d'abord cette église en mosquée, mais ils l'abandonnèrent bientôt, faute de trouver un assez grand nombre de dévots pour entretenir les santons par leurs aumônes. J'ai vu la tombe de l'un de ceux-ci, placée dans le cimetière des chevaliers, parmi les débris de tombeaux sur lesquels on distingue encore l'empreinte sacrée de la croix.

A trois lieues de Ramlah, je commençai à traverser les magnifiques jardins de Joppé, qui sont sans contredit les plus beaux de la Palestine : ils s'étendent sur la longueur d'une lieue, à peu près, de chaque côté de la route, et leur enceinte offre la réunion de toute espèce d'arbres fruitiers, des fleurs les plus belles et des plantes les plus aromatiques. C'est dans l'un de ces jardins que Tabithe, suivant quelques-uns, fut ressuscitée par saint Pierre, et les Grecs y vont en pèlerinage, le dimanche de Quasimodo, pour honorer la mémoire de ce prodige.

Jaffa, l'ancienne Joppé, n'a de beau et de respectable que son antiquité et ses souvenirs. Elle naît dès avant le déluge, se relève à l'époque où les enfants de Jacob se partagent entre eux la terre promise, et reçoit l'Evangile des mains du prince des Apôtres, qui apprend en ce lieu, par une vision merveilleuse, que le sein de l'Eglise est ouvert aux hommes de tous les pays et de toutes les nations de la terre. Les Turcs, qui en sont aujourd'hui les maîtres, l'ont fortifiée, mais ses murs commencent à s'ouvrir de toutes parts, et ses batteries, comme celles de Tyr et de Rhodes, tombent en ruines, sans que personne songe

à les réparer. Son intérieur est animé, son commerce considérable, et sa population s'élève à dix mille âmes, dont six cents sont catholiques; le reste se compose de Grecs, d'Arméniens et de mahométans.

La mission et le couvent des Franciscains, destiné à recevoir les voyageurs européens qui vont à Jérusalem, est l'un des plus beaux édifices de la ville, et je vis se presser autour de ses portes, à toutes les heures du jour, un grand nombre de pauvres qui trouvent dans l'aumône des religieux leur unique moyen d'existence. L'école des petits garçons contient quatre-vingt-neuf sujets, et j'en comptai cent sept dans celle des petites filles, dirigée par les religieuses de Saint-Joseph, parmi lesquelles il y avait une jeune Arabe admise à la profession de cet institut.

La maison de Simon, dans laquelle saint Pierre logea pendant son séjour à Joppé, n'était point bâtie sur l'emplacement occupé aujourd'hui par les Franciscains, comme l'ont cru certains voyageurs (1), et ces religieux eux-mêmes ne le prétendent point; tout au contraire, d'accord sur ce point avec la tradition la plus constante, ils désignent une petite mosquée ou oratoire musulman, non loin de la mer, comme le lieu où l'Apôtre reçut la visite des domestiques de Corneille, qui venaient le prier, au nom de leur maître, d'aller prêcher l'Evangile à Césarée.

J'allais quitter la Palestine, et, en parcourant les hauteurs qui entourent Jaffa, je faisais mes adieux à la patrie des prophètes et au berceau du christianisme, je repassais dans mon souvenir les quatre mille ans de son histoire, je voyais son état actuel et je me demandais quelles étaient ses destinées futures? L'Europe catholique, oubliant la Terre sainte, qui lui fut si chère au

(1) Mislin, entre autres.

moyen-âge, l'a abandonnée, il y a près d'un siècle, renonçant ainsi aux droits que nos ancêtres s'étaient acquis les armes à la main. Un conquérant fameux, qui traversa l'Europe entière à la tête de ses formidables bataillons, débarque un jour en Palestine; mais il ne se dirige point vers Jérusalem pour offrir des sacrifices, comme Alexandre, qu'il égalait en gloire; tout au contraire, il déclare que « Jérusalem n'entrait pas dans son plan d'opéra- » tions, » parce que, pour Jérusalem comme pour la Terre sainte tout entière, le moment n'était pas venu encore de secouer le joug pesant qui les opprime.

L'Espagne, qui compta si longtemps au nombre de ses devoirs les plus sacrés la protection des Lieux saints, accablée maintenant par une série de malheurs en tout genre, divisée par la guerre civile, envahie par le socialisme, déchirée par la fureur des révolutionnaires, devenue la proie de l'anarchie, sans vie et sans ressources pour sortir de son état de prostration, regarde la Palestine d'un œil aussi indifférent que ses belles possessions de l'Occident, qu'elle a perdues avec le prestige que lui donnaient ses escadres, jadis maîtresses de l'Océan.

La France, à peine sortie des agitations et des bouleversements, conséquence de sa grande révolution, voit monter au trône de saint Louis une branche de la race des Bourbons, et les chrétiens de Terre sainte tournent avec empressement les yeux de ce côté. Mais le successeur du pieux roi qui avait tout sacrifié pour gagner le tombeau de Jésus-Christ, ne répond à l'appel que lui adressent les chrétiens de Palestine, au nom des six siècles d'engagements qui pèsent sur la France, qu'en leur envoyant son portrait pour le placer dans la basilique du Saint-Sépulcre, à côté de ceux de saint Louis, de Baudouin et de Godefroi de Bouillon, comme s'il

avait pu mettre ses services en parallèle avec ceux de ces héros.

Naples et le Piémont, luttant contre l'anarchie et la révolution, et l'Angleterre, séparée de l'union catholique, ne sauraient offrir la moindre espérance pour le rétablissement de l'influence chrétienne dans le pays où naquit la foi du Christ ; et la voix auguste qui réunissait jadis les princes chrétiens contre les profanateurs des saints Lieux, peut à peine aujourd'hui se faire entendre au milieu de celles d'une foule d'incrédules et d'athées, devenus les arbitres du pouvoir dans presque tous les royaumes de l'Europe.

Au milieu d'une époque aussi désastreuse pour la Palestine et pour le catholicisme tout entier, le Souverain Pontife est le seul souverain qui n'oublie point que Jérusalem existe, et qu'elle est le berceau de la foi, la terre natale de ses mystères. Il voit approcher la terrible secousse qui doit ébranler la ville éternelle ; mais, sans la redouter, et plein de confiance dans une promesse plus puissante que toutes les armées réunies, il s'assied tranquillement sur la chaire de saint Pierre, rétablit solennellement le patriarcat de la ville sainte, et impose les mains à celui qu'il avait choisi comme successeur de saint Macaire et de saint Cyrille.

La république est proclamée en France, et un parent du conquérant fameux qui avait déclaré « qu'il n'en» trait point dans ses plans de délivrer Jérusalem, » élevé à la présidence par le libre suffrage des peuples, tourne les yeux vers l'Orient, et s'informe de l'état des Lieux saints : il écoute attentivement les récits du vénérable patriarche et lui promet de protéger de tout son pouvoir les droits du catholicisme, usurpés par les Grecs et foulés aux pieds par les musulmans. La France, en-

thousiasmée, embrasse ardemment la cause des saints Lieux, et la république soutient les droits du catholicisme, si longtemps oubliés par les rois très chrétiens. La république (qu'il soit permis de le répéter à celui qui est enfant et citoyen d'un pays libre), la république, qui a rétabli le pape sur son trône pontifical, a réclamé pour la France la protection des Lieux saints, regardés avec indifférence par un grand nombre de successeurs de saint Louis!.... La marche tracée par le président de la république sera continuée par Louis-Napoléon empereur; les faits ne laissent aucun doute à cet égard.

Pendant ce temps, le gouvernement autrichien, fidèle à ses traditions de tant de siècles, a les yeux constamment fixés sur la Palestine, et secourt avec générosité les Lieux saints; il établit, comme la France, un consul à Jérusalem, et le charge de servir avec zèle les religieux, sujets de l'empire, voués à la garde des sanctuaires. Nous ne pensons pas nous tromper en croyant que leur sort va changer bientôt; mais dans quel sens et par quels moyens? C'est ce qu'il serait difficile de prévoir. Un écrivain faisait à ce sujet les réflexions suivantes, qu'on nous permettra de reproduire ici :

« Lorsqu'il a été question de la guerre d'Orient, de la » nécessité de secourir les Turcs contre les Russes, la » pensée de la délivrance de la Terre sainte s'est pro- » duite de toutes parts. Chacun a espéré que de cette » guerre sortirait l'occasion de reconstituer la Palestine » en royaume chrétien... Ni la France, ni l'Angleterre, » elles l'ont déclaré solennellement, ne veulent rien ac- » quérir, en fait de conquêtes, pour prix de leur con- » cours armé, ni même recevoir de la Turquie des dé- » dommagements ou des indemnités pour les frais de la » guerre.

» La Turquie, à son tour, ne pourrait-elle, de son
» plein gré et sans que cette concession fût regardée
» comme une concession forcée, faire pour l'Europe
» chrétienne un acte capable, non de payer, mais de re-
» connaître les sacrifices que s'imposent pour elle les
» nations qui la secourent?

» La partie des Etats du sultan que les chrétiens ap-
» pellent la Terre sainte ne rapporte que de médiocres
» revenus au trésor. Il n'y a là aucune position mili-
» taire qui soit nécessaire pour la garde et la défense de
» l'empire. Le sultan ne pourrait-il pas la céder aux
» chrétiens, sur lesquels ses aïeux l'ont conquise?

» C'est dans la Terre sainte que Jésus-Christ est né et
» qu'il est mort; c'est là que se sont accomplis les plus
» grands mystères de la religion chrétienne. Aucun sa-
» crifice n'a été oublié autrefois pour reconquérir cette
» terre privilégiée. L'Europe entière, au moyen-âge,
» s'est précipitée vers cette terre pour la délivrer de
» la domination des musulmans. Les croisés n'ont pas
» réussi, n'ont réussi qu'à demi, et puis ils ont été forcés
» d'abandonner leurs conquêtes; mais dans le monde
» chrétien, on n'a pas cessé de gémir de voir la Terre
» sainte entre les mains de peuples qui méconnaissent
» et outragent Jésus-Christ.

» L'Angleterre n'a jamais eu aucun privilége dans la
» Terre sainte: la Prusse, quoiqu'elle ait établi un évêque
» protestant à Jérusalem, n'en a pas davantage. Du reste,
» par la nature des populations qui se trouvent dans la
» Terre sainte, par suite de la diversité de religions
» qu'on y remarque, le nouveau pouvoir serait forcé de
» tolérer la liberté de tous les cultes, en attendant que,
» par des travaux apostoliques, ces cultes dissidents et
» les sectateurs de Mahomet revinssent à la vraie foi.

» Avec ces conditions, la Prusse n'aurait rien à dire, et
» l'Angleterre, probablement, consentirait de plein gré
» à la cession de la Terre sainte.

» Restent la France et l'Autriche. Ce sont deux na-
» tions catholiques. L'Autriche s'est montrée constam-
» ment dévouée au Saint Père, depuis le règne du sou-
» verain actuel. Quant à la France, c'est de son sein que
» sont parties les principales croisades. Elle a fait, à
» toutes les époques, les plus nobles efforts pour la déli-
» vrance de la Terre sainte. N'est-il pas permis d'espérer
» qu'elle emploierait de nouveau de grandes ressources
» pour obtenir cet important résultat ?

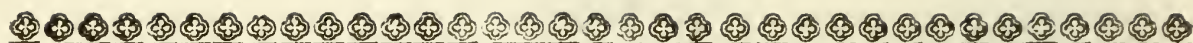
» Si les temps actuels ne permettent plus de tenter
» une croisade comme autrefois, les désirs de voir les
» saints Lieux délivrés du joug des Turcs n'en sont pas
» moins ardents. Rendre la Terre sainte aux chrétiens
» serait donc de la part du sultan un acte qui comblerait
» de joie les peuples qui adorent Jésus-Christ, et qui
» serait, pour ceux qui livrent leurs troupes et leurs
» trésors pour secourir le sultan, une véritable compen-
» sation. Ce n'est pas un don pur et simple que nous en-
» tendons; mais une cession avec une indemnité pécu-
» niaire. Cette cession pourrait être tout à la fois un acte
» de satisfaction pour les chrétiens et un moyen de ré-
» parer les finances de l'empire (1). »

Puissent ces considérations, si populaires dans la France et l'Allemagne catholiques, exercer quelque influence sur l'esprit de ceux qui président aux destinées des Etats puissants de l'Europe! Dès le moment où la guerre d'Orient a préoccupé tous les esprits politiques

(1) J. Michel, *Appel aux catholiques.* (Extrait de l'*Union franc-comtoise*, n^os des 17, 20 et 22 août 1854.)

de l'ancien Monde, la pensée catholique, tournée aussi vers l'Orient, a conçu les plus riantes espérances pour l'avenir de la Palestine. Plaise à Dieu, dirons-nous encore, qu'il nous soit donné de voir réaliser ces espérances, appuyées par le sentiment unanime des catholiques dans l'ancien Monde comme dans le nouveau !





CHAPITRE XX.

Le désert. — Alexandrie d'Egypte. — Souvenirs de Cléopâtre en regard de souvenirs consacrés à une héroïne d'Alexandrie. — Institutions de bienfaisance. — La mosquée des Septante. — Etat du schisme grec. — Une réflexion au pied de la colonne de Pompée. — Le Nil. — Arrivée au grand Caire. — Physionomie de la ville. — Grande mosquée de Méhémet-Ali. — Office récité par les ulémas. — Quatre cents mosquées. — Le puits de Joseph. — Générosité d'Abdul-Medjid. — Cathédrale cophto-catholique. — Simplicité des prêtres nègres. — Ecoles de propagande. — Les moines et le sycomore. — Grand dépôt d'esclaves. — Leur rachat par le catholicisme. — Ruines de Memphis. — Aspect imposant des pyramides.

Le soleil éclairait de ses derniers rayons les montagnes d'Ephraïm et de Saron, et la cime du Carmel ne s'apercevait plus qu'à une très grande distance lorsque je tournai les yeux vers la Palestine, que je voyais peut-être pour la dernière fois. Gaza, bientôt après le désert, et les hautes montagnes de l'Arabie, offrent un paysage tout à fait mélancolique; mais lorsque l'imagination, pénétrant leurs vastes solitudes, place d'un côté les scènes imposantes du Sinaï et de l'Horeb, les prodiges opérés par la verge de Moïse, voit le ciel s'ouvrir pour envoyer aux Hébreux leur nourriture, les pierres leur fournir des sources jaillissantes et la terre se couvrir pour eux d'une nuée de cailles; lorsqu'elle voit, d'un autre côté, le peuple comblé de faveurs si singulières, dresser le veau d'or

et brûler devant lui un encens dû à Dieu seul, murmurer contre son chef et méconnaître les bienfaits qu'il doit à ses prières : alors elle ne peut maîtriser les mouvements de son indignation contre la résistance des Israélites à demeurer fidèles à un Dieu qui sait se montrer si grand au milieu de la malice des hommes, si bon malgré les misères et les faiblesses mêmes de ses créatures.

Ces réflexions, faites en présence du désert, le grandissaient encore à mes yeux, par la magnificence des événements dont il fut le témoin pendant quarante années consécutives.

Alexandrie m'offrit un autre aspect, essentiellement différent. Cette grande cité, fière de ses jardins magnifiques et de ses bois de palmiers, décorée de vastes palais et défendue par des fortifications considérables, réunit dans son enceinte, on peut le dire, les divers panoramas offerts en détail par les villes de l'Orient et de l'Occident. L'ancienne Alexandrie, bâtie par Alexandre le Grand et résidence de Ptolémée et de Cléopâtre, a une physionomie tout à fait orientale, tandis que la ville moderne, habitée par les Européens, présente celle d'une ville d'Europe. Ainsi, par exemple, il n'est pas rare d'y trouver de misérables cabanes à côté des palais, de voir le luxe mêlé à la misère, d'élégants équipages se croiser avec des troupeaux de chameaux et de dromadaires, et en face d'un quartier bruyant, sans cesse agité par le mouvement des plaisirs ou des affaires, un autre quartier silencieux, dont les rues, sales et désertes, sont semées de ruines et de tombeaux. La première partie de ce tableau représente les restes d'Alexandrie païenne, ruinée par des conquérants païens aussi, et l'autre, l'Alexandrie nouvelle, régénérée par le christianisme.

Au milieu de cette ville entièrement neuve et splendide, je vis la croix s'élever sur la grande coupole d'un temple superbe, et ce symbole de salut pour le genre humain, que je n'avais jamais vu triomphant que dans les pays civilisés, me donna une idée plus avantageuse de l'Egypte que de l'empire turc, dans lequel je ne l'avais jamais aperçu, même une seule fois, sur les tours ni sur les portails des églises chrétiennes. Ce magnifique temple a été construit en grande partie aux frais de l'empereur d'Autriche, sur un terrain élevé, qui était naguère un faubourg de la ville, et qui, depuis l'agrandissement prodigieux de celle-ci, occupe le centre du quartier européen, d'où il domine la fameuse Alexandrie tout entière. Entouré de jardins et de promenades, et développant sa façade sur une grande place, ce temple s'offre majestueusement à la vue d'un peuple chez lequel les choses grandes et magnifiques ont toujours produit les plus admirables effets.

On retrouve encore à Alexandrie quelques traces de la splendeur des monuments qui la rendirent si célèbre à l'époque où elle était la capitale d'une reine non moins mémorable par sa beauté que par les grâces de son esprit, non moins magnifique par le faste de ses palais qu'elle fût tragique dans le dénouement de ses aventures. J'ai vu deux obélisques monolithes, dont un seul est encore debout, tandis que l'autre, renversé, à moitié couvert de terre, de pierres et de débris d'édifices, nous montre qu'il n'y a rien de durable dans la vie des peuples, et que ceux-ci meurent comme les hommes eux-mêmes dont ils sont composés. Amenés autrefois de Memphis à Alexandrie, lorsque la première cessa d'exister, ces obélisques seront transportés quelque jour en Amérique, en Océanie ou en Australie, tandis que, sur la côte d'Afrique, on

ne verra plus que la poussière et les excavations faites par les voyageurs pour découvrir les ruines de la splendide cité d'Alexandre.

Je vis aussi quelques pierres informes sur une plage déserte, je vis des palmiers disséminés çà et là sur une étendue considérable de terrain, et dans leur voisinage quelques ouvertures pratiquées dans les rochers. « C'est » là, me dit-on, qu'était le palais de Cléopâtre; ces pal» miers sont nés sur l'emplacement même des jardins » que ses esclaves cultivaient avec tant de soin, et ces » ouvertures, creusées par la main de l'homme dans les » rochers qui bordent la mer, vous montrent la place de » ses bains, si célèbres dans l'histoire. » Voilà donc tout ce qui reste de la reine Cléopâtre, de cette femme dont le luxe éclipsait celui des plus fameux conquérants de l'Asie, dont les faiblesses produisirent tant de changements dans la politique de l'empire romain, dont les séductions triomphèrent de tant de conquérants célèbres, dont l'inconstance transforma l'existence de tant de nations, et dont la mort, causée par des aspics qui rongèrent son sein, correspondit si bien aux remords qui déchiraient son âme, séjour de l'infidélité, de l'orgueil et de l'ambition !

Le nom de Cléopâtre survit néanmoins à ses monuments, mais accompagné du souvenir des vices qui ont rendu la reine d'Egypte tristement célèbre; il subsiste, mais comme personnification de la volupté et de la perfidie, que déteste tout cœur noble et généreux. La postérité n'a élevé aucun monument sur sa tombe, et les cendres de la captive du jeune Auguste, confondues avec celles des sujets que méprisait son orgueil, devenu proverbial, n'ont pas plus de valeur aujourd'hui que celles des aspics mêmes qui dévorèrent ses entrailles.

Cependant, non loin des lieux qui furent sa royale demeure, on élève des temples, des statues et mille autres monuments à une vierge d'Alexandrie, dont l'histoire proclame le mérite, dont l'érudition singulière confondit les sophismes de la fausse philosophie de son siècle, et dont la grandeur d'âme sut fouler aux pieds le sceptre et le manteau royal, que lui offrait un monarque désireux de triompher de son innocence et de sa foi. Toute la splendeur de Cléopâtre s'anéantit en présence de cette gloire réelle, admirable et sublime, dont brillent dans le monde entier les nobles souvenirs de Catherine d'Alexandrie. Trois temples somptueux, et qui appartiennent à différentes communions chrétiennes, s'honorent également de porter son nom; dans l'un d'eux, on montre le lieu même de son martyre, et dans tous trois, ses statues sont exposées à la vénération publique, ses vertus sont proposées comme un modèle incomparable, tandis que ses louanges se répéteront sans cesse partout où aura pénétré la lumière de l'Evangile. Tant il est certain qu'il appartient à celui-ci seul de donner aux hommes l'immortalité !

Dans la cathédrale catholique, en présence de tous les agents consulaires de l'Europe et d'un peuple innombrable, j'ai vu célébrer comme un jour de triomphe l'anniversaire de la mort de Catherine, absolument comme un peuple entier aurait solennisé la victoire qui l'eût émancipé d'un joug pesant et ignominieux. Et qui se souvient du jour où Cléopâtre est descendue dans la tombe? Quelle voie de gloire ou d'espérance a été tracée aux peuples par la reine d'Egypte? Il n'y a pas en Orient un nom aussi populaire que celui de Catherine parmi les chrétiens, et son culte, propagé dans l'Occident, l'a rendue illustre au sein de l'Eglise universelle.

C'est le privilége de la vertu héroïque de survivre à toutes les générations, à tous les siècles, et de conserver un nom impérissable parmi les peuples de l'univers entier.

Dans un monastère de Basiliens schismatiques, on montre le lieu où cette illustre vierge termina, par une mort sanglante, la glorieuse carrière de sa vie, en recevant la palme du martyre, sous le règne de Maxence et de Maximin. Ce lieu est entièrement revêtu de marbre, mais sans goût et sans magnificence véritable. Une pareille négligence put être excusée, dans le principe, par les persécutions qu'avait alors à souffrir le christianisme; mais cette excuse a cessé depuis longtemps déjà.

A Alexandrie comme dans toutes les grandes cités de l'Orient, l'influence catholique se fait sentir par le moyen des établissements de bienfaisance. Lors d'une visite faite au collége des Frères des écoles chrétiennes, j'éprouvai les plus douces émotions en voyant les marques d'intelligence données par trois cents petits garçons, dont le plus grand nombre étaient mahométans et sans ce précieux secours seraient demeurés à jamais aussi barbares et aussi disgraciés que leurs parents eux-mêmes. L'école, gratuite pour tous les pauvres, est soutenue par les missionnaires de la Terre sainte, à qui appartient aussi la superbe cathédrale latine dont nous avons parlé.

Le collége des Lazaristes compte environ deux cents élèves, et celui des Oblats de Marie à peu près autant; dans l'un et l'autre on enseigne les principales langues de l'Europe, les mathématiques, les éléments des autres sciences et des beaux-arts. Les pensionnats et les écoles de jeunes filles sont confiés aux soins des sœurs de Charité, qui réunissent près de quatre cents élèves.

Elles ont pareillement l'administration d'un vaste hôpital et d'un dispensaire, à la fondation duquel ont contribué puissamment les missionnaires Franciscains. Les religieuses qui se dévouent avec une abnégation si exemplaire, dans cet établissement, au service des pauvres de tous les pays et de toutes les croyances, se trouvaient pourtant condamnées, au milieu de toutes leurs préoccupations, à subir les visites incessantes de l'un des consuls européens, qui venait dans l'établissement, non point pour s'informer de la santé de ses compatriotes, mais uniquement pour leur demander si les religieuses les engageaient à se faire catholiques!...

Les innombrables mosquées d'Alexandrie sont fort sales, et je n'en ai pas vu une seule qui mérite le nom de belle; mais il y en a un grand nombre dans un état de ruine qui est la fidèle expression de l'état actuel de l'islamisme. L'une d'entre elles, dite des *Septante*, perpétue le souvenir solennel de la réunion de rabbins envoyés à Ptolémée-Philadelphe par le grand-prêtre Eléazar, pour travailler à la traduction des Livres saints.

Le schisme oriental se trouve, en Egypte, dans un état de décadence semblable à celui de l'islamisme, et les causes n'en sont pas difficiles à constater. L'ignorance du clergé et l'inaction des évêques ont détaché peu à peu les chrétiens du schisme; les uns sont rentrés dans le sein de l'Eglise romaine, d'autres ont embrassé les erreurs du mahométisme, ou sont devenus hérétiques, aux yeux des schismatiques eux-mêmes, en souscrivant aux doctrines d'Eutychès, que leur avaient enseignées des prêtres venus de l'Abyssinie. Le fait est que, d'après les données fournies par les écrivains mêmes de leur communion, il n'existe dans toute l'Egypte que dix mille membres de l'Eglise grecque et deux évêques, qui re-

connaissent comme leur patriarche le métropolitain d'Alexandrie (1).

Après la mort du patriarche Dorothée (2), ses collègues de Constantinople, d'Antioche et de Jérusalem lui désignèrent un successeur, que les popes et les fidèles du diocèse vacant ne voulurent point reconnaître ; ceux-ci en choisirent un autre plus à leur gré, et prièrent les évêques de le consacrer, comme ils le firent, en effet, sans que l'institution du premier y apportât le moindre obstacle.

La colonne de Pompée, témoin de tant de vicissitudes et de révolutions qui ont changé si fréquemment le sort de l'Egypte pendant une longue suite de siècles, m'inspirait de sérieuses réflexions sur cette instabilité qui se retrouve, comme signe distinctif, dans tout ce qui tient à la destinée des nations et des individus. Combien de souverains ne se sont-ils pas succédé sur le trône d'Egypte, depuis l'érection de cette superbe colonne! Ptolémée, les Romains, les empereurs d'Orient, les Byzantins, les Arabes et les Ottomans, tous ont disparu successivement ; leur gouvernement, leur administration, leurs lois et leurs hommes célèbres ont passé aussi, pour céder la place à d'autres, qui passeront de la même manière, jusqu'à la consommation des temps.

Le Nil traverse de vastes plaines, et ses bords, à la sortie d'Alexandrie surtout, sont couverts de magnifiques jardins et de somptueux édifices, qui appartiennent à ses riches habitants ; mais, en s'éloignant un peu, on ne trouve plus que de misérables villages, dont les habitants, réduits à l'indigence pour la plupart, inspirent

(1) *Parole de l'Orthodoxie catholique au Catholicisme romain*, traduit du russe par A. Popowitski.

(2) En 1850.

une profonde compassion. Les plaines fertiles qui avoisinent le Nil étaient alors encore couvertes, en beaucoup d'endroits, par ses eaux, qui suppléent à la pluie dans ce pays ; mais, dans d'autres, la terre, déjà essuyée par les ardeurs du soleil, apparaissait semée de blé, de maïs et de plantes légumineuses. Si l'Egypte était peuplée davantage, il y aurait peu de contrées qui pussent rivaliser avec elle pour l'abondance des produits agricoles; mais, à l'insuffisance de sa population viennent se joindre l'ignorance, la barbarie et les vices de tout genre qui sont la conséquence nécessaire des principes de l'islamisme.

Le grand Caire, avec ses trois cent mille habitants, occupe une vaste étendue de terrain, dominée par plusieurs collines, sur lesquelles les vice-rois ont bâti des palais qui peuvent rivaliser avec ceux de tous les souverains de l'Europe. L'entrée du Caire est rendue très pittoresque par ses allées d'arbres, ses bois de palmiers et ses jardins, qui embaument l'atmosphère; mais lorsqu'on pénètre dans l'intérieur de la ville, cet aspect change, pour faire place à des rues étroites, tortueuses, sales et irrégulières. Quoique la capitale de l'Egypte soit infiniment plus civilisée que la Turquie, elle est encore bien loin pourtant d'avoir l'apparence d'une ville européenne. Des femmes couvertes de voiles blancs qui traînent jusqu'à terre, et montées sur des ânes richement enharnachés; des esclaves qui les accompagnent en portant à la main un bâton d'argent, indice du rang de celles qu'ils servent ; des nègres opulents, venus de la Nubie, vêtus d'étoffes précieuses et suivis d'esclaves qui forment leur misérable cortége ; des équipages élégants qui transportent quelque membre de la famille royale ou quelque autre grand personnage officiel ; des

chevaux couverts de riches housses de soie brodées en or ou en argent, et montés par les fils des familles principales, quelquefois même par les domestiques des palais des grands : telle est la moitié du spectacle qu'offrent perpétuellement les rues du Caire.

Mettez maintenant en regard l'autre moitié, pour compléter le tableau ; voyez ces mendiants entièrement nus, qui n'ont pas le moindre coin pour s'abriter et sont rongés par la misère avant de l'être par les maladies du corps; voyez ces troupes d'esclaves qui arrivent de la Nubie et que l'on conduit au marché, attachés tous ensemble à une corde, quelquefois à une chaîne, qui ne leur permet point de se séparer, et n'ayant d'autres vêtements que ceux qui sont strictement exigés par la décence; voyez ces derviches dégoûtants, qui desservent trois cents mosquées et exploitent sans pudeur un peuple grossier, ignorant et crédule : quelques-uns de ces oracles du mahométisme marchent à moitié nus, d'autres sont vêtus de peaux d'animaux, et tel autre porte autour du cou, quelquefois en guise de ceinture, d'immondes couleuvres, qu'il a dressées toutes petites à ce manége, et qui le feront passer dans l'opinion du vulgaire pour un être supérieur, pour un être privilégié, dont les animaux venimeux respectent l'existence.

Ce luxe en regard de cette indigence, la magnificence des chevaux et des équipages contrastant avec la misère de ceux qui périssent de faim, et cette ombre de mœurs polies à côté d'une barbarie réelle et positive, donnent gain de cause de plus en plus complet à ceux qui croient la véritable civilisation tout à fait impossible si elle n'a pour base le christianisme.

Mais cet amalgame de civilisation et de barbarie me sembla plus repoussant encore lorsque je le vis appli-

qué au culte, lorsque je trouvai, dans une grande mosquée, une contrefaçon de l'office divin des catholiques. Méhémet-Ali, dont le nom se lie à un grand nombre de faits mémorables pour l'Egypte, a jeté les fondements de la mosquée qui porte aujourd'hui son nom, et qui est sans contredit le plus beau et le plus somptueux des édifices consacrés à leur culte par les mahométans. Chose singulière! dans le temps même où Ibrahim-Pacha faisait fustiger les derviches et les expulsait de Damas, Méhémet-Ali, son père, élevait une mosquée magnifique en l'honneur du prophète que prêchent les derviches, et permettait à ceux-ci de continuer à tromper le peuple, dans la capitale même de ses Etats. Ce sont là des mystères de cette politique qui fait si souvent servir la religion et ses ministres à la réalisation de ses projets.

On a employé pour cet édifice les marbres les plus précieux de la Nubie et de la Haute-Egypte, avec une profusion telle, qu'il n'entre aucune autre espèce de matériaux dans sa construction. Le vestibule, qui a la forme d'une grande place entourée d'arcades, offre plusieurs fontaines destinées aux ablutions des dévots; mais la malpropreté de ceux qui pratiquaient cette cérémonie au moment de ma visite, ne répondait guère à la beauté des portails, ni à l'éclat brillant des marbres précieux qui les décorent; encore moins le monceau de chaussures, laissées à la porte par ceux qui priaient dans la mosquée, se trouvait-il en harmonie avec le luxe et la magnificence qui brillent dans son intérieur.

Le style de cette construction est arabe, des passages du Koran sont gravés sur le marbre en caractères dorés, également arabes, et la chaire est très richement ornée. Mais comme les architectes arabes et leurs ouvriers ne sont pas de grands artistes, à beaucoup près, la mosquée,

quoique immense et splendide, est fort éloignée d'être une œuvre parfaite, bien qu'on y ait employé les matériaux les plus rares et les plus précieux de toute l'Egypte.

En entrant, on trouve à main droite la chapelle dite de Méhémet-Ali ; le corps de ce vice-roi et général tout à la fois repose enfermé dans une bière, placée sur une espèce d'autel, qui est recouvert d'un manteau de velours écarlate, garni de galons d'or, et plusieurs lampes brûlent sans cesse autour du monument.

Vingt-quatre ulémas alternent entre eux pour réciter plusieurs fois par jour un office en l'honneur de Méhémet-Ali ; je les vis entrer dans la chapelle, portant une espèce de manteau rouge sur leur vêtement, ordinairement blanc ; ils ôtèrent, comme tous les musulmans, leur chaussure à la porte de l'édifice, et bientôt après, assis sur de riches coussins, ils commencèrent leurs prières en découvrant leur tête entièrement rasée, à l'exception de la partie supérieure, dont ils conservent les cheveux sans y toucher jamais.

Je ne compris rien aux prières qu'ils récitaient en chœur, et qu'ils lisaient dans de grands livres ; mais je les vis s'asseoir sur leurs talons, faire quelquefois des inclinaisons avec la tête, plier d'autres fois le corps jusqu'à toucher la terre avec leur front, en faisant certaines contorsions des yeux, et terminer par un chant très désagréable, en se tenant tous debout et en baisant chacun à leur tour le manteau qui couvre le cercueil de Méhémet-Ali.

On sait que les musulmans n'ont d'autre culte public que certaines oraisons, auxquelles ils ajoutent, le vendredi, la prédication des ulémas ; cet office quotidien fut donc une innovation réelle parmi les mahométans,

et il fit beaucoup de partisans, dans le peuple de la Haute-Egypte, au politique habile qui l'avait établi.

Les mosquées du Caire sont au nombre de quatre cents, dont quelques-unes fort belles; mais la plupart, à en juger par leur extérieur, sont misérables au dernier point. Le peuple du Caire est généralement intolérant, mais en même temps il respecte les Européens, et il y a dans les rues des agents de police qui ne lui permettent pas de s'oublier sur ce point. Malheureusement le Caire, comme Alexandrie, se trouvent envahis aujourd'hui par une espèce d'Arabes, qui, rejetés des côtes d'Italie, se sont précipités sur celles d'Asie et d'Afrique, démentant en tous lieux par leurs actes les principes affichés dans leurs programmes. Dépourvus de toute conscience religieuse, ils méprisent le culte des chrétiens comme celui des mahométans, et, aussi intolérants que ces derniers, ils se moquent des missionnaires quand ils les rencontrent dans les rues. Telle est la *tolérance* de ces hommes, qui se qualifient de libéraux et de défenseurs de la liberté individuelle!

Indépendamment des mosquées, il y a au Caire d'autres lieux sacrés aux yeux des musulmans, tels, par exemple, que le puits de Joseph, citerne profonde, qu'ils supposent avoir été construite par le patriarche pendant qu'il était ministre des Pharaons, mais qui est indubitablement l'ouvrage de Saladin, qui la fit creuser pour avoir de l'eau dans le voisinage de son palais. Les dévots musulmans n'en font pas moins leurs ablutions autour de cette citerne, avec ce même esprit de foi qui a porté les Grecs à désigner par une plaque de marbre *le point central de la terre*, au milieu de leur chapelle patriarcale de Jérusalem!

Parmi les différentes communions chrétiennes du

Caire, celle des catholiques est la plus nombreuse, et elle a des évêques des rites latin, cophte et abyssinien. La cathédrale latine, quoique fort grande, étant devenue insuffisante pour recevoir le nombre chaque jour croissant des fidèles, il fut nécessaire de songer à en construire une autre. Malheureusement le vice-roi Abbas-Pacha, qui n'avait ni la politique de Méhémet-Ali, ni le talent d'Ibrahim-Pacha, s'opposa à la construction d'une nouvelle église, que les Pères Franciscains se préparaient à élever. L'Autriche, dont l'empereur François-Joseph avait déjà donné tant de preuves de foi et de piété, voulut en ajouter une nouvelle dans cette circonstance en se chargeant d'aplanir les difficultés suscitées par le vice-roi; elle le fit, en effet, et obtint que l'on pût substituer à l'ancien temple une magnifique église, qui s'achève en ce moment.

A l'ombre de cette cathédrale existe un couvent de Franciscains, dans lequel je vis parmi les religieux l'évêque, vivant d'une manière aussi simple que les autres membres de la communauté. Ce vénérable religieux comptait quarante-sept années de travaux en Orient, et avait parcouru, en qualité de missionnaire, toutes les contrées de ce pays; il connaissait les provinces intérieures de la Haute-Egypte, et l'idiome arabe lui était très familier.

L'évêque cophte, indigène de la Nubie, officie dans un temple élégant, construit par la Propagande de Rome. Ce fut pour moi, je dois le dire, un spectacle étrange que celui d'un évêque, officiant entouré de ses prêtres nègres et avec les ornements pontificaux particuliers à son rite. J'avais vu déjà un évêque schismatique de la même couleur, vêtu d'habits grossiers et sans éducation ni dignité aucune, entrer dans ma cellule, lorsque

j'étais au couvent du Saint-Sépulcre, pour me demander du tabac. Mais chez l'évêque du Caire, élève du collége de la Propagande, je trouvai des manières distinguées, beaucoup de dignité dans son attitude à l'autel et d'urbanité dans ses relations sociales.

Les prêtres cophtes étaient peut-être aussi surpris de voir un prêtre du Nouveau-Monde que celui-ci pouvait l'être de considérer les cérémonies de leur rite, leurs ornements sacerdotaux et leur figure plus que basanée. « J'avais toujours désiré m'entretenir avec un Améri-» cain, me disait l'un d'eux, pour lui demander si la foi » de Jésus-Christ voit dans ces régions éloignées autant » de divisions que chez nous parmi ses croyants. Il me » semblait que les hérétiques ne devaient point aller » prêcher dans ces régions, que leurs habitants étaient » préservés des sectes qui nous divisent, et qu'il ne » devait y avoir parmi les chrétiens de ces contrées » qu'un seul cœur et qu'un seul esprit. »

Ce digne prêtre ne pensait qu'aux anciennes hérésies, et il n'avait jamais entendu dire que les prêtres schismatiques sortissent de leur pays pour prêcher dans des régions étrangères, moins encore en Amérique, dont les habitants étaient pour lui ses antipodes. Mais les erreurs qui pullulent dans le Nouveau-Monde, et qui ne sont pas moins contraires à la foi chrétienne que le schisme et les hérésies par lesquelles est envahi l'Orient, lui étaient complétement inconnues, parce qu'elles ne sont pas arrivées encore dans la Haute-Egypte, ni en Nubie; en outre, l'indifférence et le matérialisme, lors même qu'ils ont toujours compté de nombreux prosélytes parmi ces peuples stupides, n'ont, du moins, jamais été érigés en système, comme ils le sont aujourd'hui chez un grand nombre de peuples du nouveau continent.

Les Latins et les Cophtes ont de bonnes écoles ; celles des filles sont sous la direction des sœurs du Bon-Pasteur, dont l'établissement renferme trois cents sujets environ.

En visitant les maisons religieuses des dissidents, j'entrai dans un couvent de moines abyssins, que l'on nomme de Saint-Serge. Son étendue est très vaste, mais les moines qui l'habitent sont peu nombreux. Il y a dans l'intérieur une église pauvre et délabrée, et, depuis le sanctuaire, on descend par une double rampe dans une grotte que l'on croit avoir été habitée par la sainte Famille pendant son séjour en Egypte. Si je ne vis rien qui pût attester l'identité de ce lieu, j'assistai, en revanche, en le visitant, à des scènes de la plus haute inconvenance, et le prêtre qui nous montrait la grotte nous racontait mille histoires ridicules, arrivées, suivant lui, pendant le temps qu'elle fut l'habitation de Jésus et de Marie.

Après lui avoir payé la somme convenue pour notre visite, nous cherchions à sortir, en traversant une foule de femmes et d'enfants qui s'étaient rassemblés, et dans laquelle je croyais voir une réunion de dévots qui se proposaient de profiter de cette occasion pour visiter les mêmes lieux. Mais je me trompais étrangement ; c'étaient des habitants du monastère, qui nous demandaient des *bakchis*, ni plus ni moins que les Arabes, et se disposaient à nous assaillir comme ceux de Cana en Galilée (1), s'ils éprouvaient un refus. M. Ibargüengoitia, Mexicain respectable, avec qui je faisais route depuis ma sortie de Jérusalem, parla énergiquement au moine, en lui représentant l'inconvenance de ce qui se passait dans l'é-

(1) Voir page 197.

glise; mais celui-ci était d'autant moins propre à y porter remède, que lui-même et d'autres gens de la maison excitaient cette multitude à nous extorquer de l'argent. C'est avec peine que nous pûmes gagner la porte, où un agent de police, appelé par notre drogman, dispersa la foule des femmes et des enfants.

Ces mêmes moines ont fait tous leurs efforts, depuis longtemps déjà, pour s'emparer d'un sycomore vénéré par les Orientaux, et à l'ombre duquel ils supposent que la Sainte Vierge se reposa quelque temps avant d'entrer au Caire, où elle habita la maison qui est devenue depuis le monastère de Saint-Serge. Le tronc de cet arbre, malgré ses vastes dimensions, est couvert des noms des personnes de toutes les nations qui lui ont rendu visite.

Quelque douloureux que soit pour moi le souvenir des scènes dont je fus témoin dans le grand entrepôt d'esclaves, je dois raconter tout ce que j'ai vu avec un sentiment mêlé d'horreur et d'indignation, que justifient trop la justice publiquement foulée aux pieds, les droits les plus sacrés odieusement violés et la dignité d'être raisonnable outragée de la manière la plus ignominieuse.

Ce qui se passe au Caire en ce genre est exactement ce que j'ai vu à Alexandrie, ce que l'on voit à Constantinople et dans toutes les grandes cités de l'empire ottoman. Après avoir traversé des ruelles étroites et sombres, ainsi qu'un bazar où se font les ventes d'esclaves, j'arrivai à un ancien et vaste édifice, dont l'intérieur, semblable à une place, est entouré de salles basses, malpropres et mal aérées ; quelques-unes des portes étaient ouvertes, et on voyait dans l'intérieur des enfants des deux sexes nus et couchés sur la terre; le même spectacle était offert par quelques groupes de ces êtres in-

fortunés, que l'on apercevait sur différents points de ce vaste local.

Plus de cinq cents créatures humaines mises en vente se trouvaient ce jour-là dans le dépôt, et chacune d'elles m'offrait les indices de la douleur la plus vive, qui, chez quelques-unes mêmes, allait jusqu'au désespoir. Très peu d'entre elles avaient atteint l'âge de vingt ans, et pas une seule ne dépassait celui de vingt-cinq. La mauvaise nourriture, les mauvais traitements, le chagrin et la pénible traversée qu'elles font avant d'arriver au Caire, occasionnent à un grand nombre d'entre elles la mort, qu'elles voient arriver sans regret.

La plupart des esclaves nègres sont amenés du Kordofan, de Sennaar et du Darfour : ces caravanes conduisent des milliers d'individus, arrachés sans pitié à leur patrie, à leurs affections les plus chères, aux habitudes dans lesquelles ils furent élevés, sans qu'on réponde à leurs gémissements et à leurs larmes autrement que par des menaces et des coups.

Nul ne saurait s'imaginer ce que ces malheureux souffrent pendant qu'ils traversent les déserts en nombre si considérable : des jeunes gens qui paraissaient robustes et des jeunes filles à la fleur de leur âge, tombent sans forces sur le sable, exténués par la fatigue et l'épuisement. La chaleur les dévore, ils meurent en maudissant leurs bourreaux, et leurs ossements blanchis sont bientôt réduits en poussière par les pieds des barbares qui conduisent au Caire d'autres victimes par le même chemin.

Les esclaves originaires du Darfour et de la Nubie, naturellement plus sensibles que les autres, se lamentent avec plus de vivacité, versent des larmes plus amères, et supplient tous ceux qu'ils rencontrent de les tirer de ce

triste état pour les rendre à leur patrie. Qu'importe que nul ne comprenne leur langue, si la douleur et les larmes rendent la même chose intelligible dans tous les idiomes connus. Mais cette même douleur, qui éveillera la compassion de toute âme généreuse, loin d'exciter la pitié de leurs gardiens, attire aux malheureux esclaves un traitement plus cruel encore de la part de ceux-ci, comme s'ils voulaient étouffer une douleur par une autre, ou rendre les souffrances passées moins sensibles en augmentant les tortures du moment présent.

Un inspecteur de l'établissement me conduisit dans toutes les parties dont il se compose. « Voici, me disait- » il, le quartier de celles qui sont déjà mères, voici » celles qui n'ont pas encore atteint leur douzième an- » née. Voilà ceux de la Nubie et ceux du Darfour; en » voilà d'autres qui viennent de l'Abyssinie, et qui paient » dans les fers le prix d'une audace qui les pousse à en » venir quelquefois aux mains avec nous. Ceux de cette » salle sont sains et robustes; ceux de celle-là, d'une » qualité inférieure, et ceux qui jouent dans la cour ont » déjà leur destination assignée ; ils iront dans les mai- » sons des grands personnages, parce qu'ils ont certaine » qualité qui leur donne un très grand prix... »

La nature frémit à la vue de pareils spectacles, et la pudeur, ainsi que la dignité humaine, imposent silence lorsqu'on voudrait aborder de semblables détails. Je distribuai quelque argent à ces malheureux ; mais je n'avais pas encore quitté la place que déjà il leur était enlevé de vive force par l'un des employés.

Dans le bureau principal, on effectuait la vente de trois jeunes filles blanches et de deux nègres en bas âge; tous les cinq tremblaient d'effroi, car ils allaient quitter une prison insupportable, il est vrai; mais qui donc pouvait

leur garantir que le sort de leur vie entière ne serait pas semblable à leur état présent? Un acheteur examinait en grand détail ces êtres infortunés, tandis que les autres disputaient bruyamment sur leur prix, en affectant de trouver des défauts à chacun d'eux, de même qu'à toutes les marchandises du bazar.

Lorsqu'on sait jusqu'à quel point de dégradation peut arriver l'homme réduit par le malheur et par la barbarie des autres hommes à une condition aussi dure et aussi humiliante, on apprécie mieux l'action du catholicisme, qui commence à se faire sentir dans ces mêmes lieux, en travaillant à racheter les uns et en s'efforçant d'adoucir au moins la situation des autres, puisqu'il ne lui est pas donné de briser les fers de tous.

Une maison de Trinitaires vient de s'établir au Caire, et une autre s'ouvrira bientôt dans la Nubie; en 1853, ces religieux ont racheté soixante-quinze enfants, qui ont été envoyés en Europe pour être élevés par diverses congrégations. De cette manière, un institut qui a rendu de si grands services à la religion chrétienne pendant le moyen-âge et à l'époque si critique des guerres de l'Espagne contre les Maures, trouve le moyen de se recommander par de nouveaux bienfaits, et ceux qui traversaient jadis la Méditerranée pour aller prendre la place des captifs qu'ils rachetaient à Alger et à Tunis, vont aujourd'hui en Egypte et en Nubie chercher des hommes à délivrer d'une honteuse captivité.

C'est à la France catholique que revient l'honneur de cette glorieuse entreprise, car c'est de son sein que sont sortis ceux qui viennent de la tenter, et qui, avec la bénédiction du Ciel et leur abnégation exemplaire, la conduiront à bonne fin, non-seulement en rachetant ceux qui endurent l'esclavage matériel, mais encore en dé-

livrant ces honteux esclaves de l'ignorance et de la cupidité, qui spéculent sur un aussi odieux trafic.

Lorsque Thèbes cessa d'être la capitale des Pharaons, qui transférèrent leur résidence à Memphis, celle-ci occupa dès lors le premier rang parmi les villes de l'Egypte. Ses richesses immenses, sa population innombrable, ses palais habités par des princes, ses monuments de tout genre, ses institutions avancées, sa politique éclairée, le génie de ses souverains et la sagesse de ses lois, tout semblait lui promettre une éternelle durée. Mais dans le temps même qu'enorgueillie de sa splendeur, elle se croyait toute puissante et immortelle, une voix qui lui reprochait les vices dissimulés sous l'or de ses vêtements, lui annonçait qu'elle tomberait, et même bientôt; que ses palais seraient réduits en poudre et ses statues gigantesques anéanties, que ses rois périraient, et que de Memphis entière il ne resterait plus que l'angoisse qui succède à la désolation.

J'ai traversé la place occupée jadis par ses palais, ses temples, ses monuments, ses bains, ses jardins, ses fabriques, ses ateliers merveilleux, sans rencontrer même quelques décombres qui retardassent la marche de nos montures ! Je l'ai parcourue dans sa plus grande largeur, depuis Sakara jusqu'aux champs de Gisé, qui lui servaient de cimetières, et je n'ai rencontré autre chose que ces montagnes bâties par la main d'hommes dont la vanité cherchait une satisfaction même au delà des limites de leur existence.

J'ai gravi la gigantesque Chéops (1), et, de son sommet, mes yeux s'efforçaient de découvrir quelqu'un des

(1) La plus haute des pyramides d'Egypte ; elle a quatre cent soixante-un pieds d'élévation.

monuments grandioses de l'orgueilleuse Memphis. Inutiles efforts ! Je ne voyais que les cimetières qui, malgré leur lutte incessante contre les ouragans, subsistent encore pour attester qu'elle a vécu, et que les vents ont dispersé sa poussière, confondue avec le sable des déserts. Je n'ai vu autre chose que ces cités des morts, visitées aujourd'hui par l'avarice de certains hommes qui troublent la paix des tombeaux dans l'espoir de gagner quelques pièces d'argent en échange de squelettes humains.

Je foulais les cendres de plusieurs dynasties, je voyais à mes pieds leur grandeur réduite au néant, et du fond des salles sépulcrales que recouvre cette monstrueuse pyramide, il me semblait entendre sortir une voix solennelle qui, dans les déserts voisins de la Lybie et de Nitrie, faisait retentir ces paroles : « Le temps » fuit, les hommes passent, Dieu seul est éternel ! »

Je n'ai jamais vu une image aussi vive du mouvement auquel l'homme est soumis ici-bas, que celle que présentent les sables du désert agités par le vent; il semblerait que la terre entière s'ébranle et va retomber dans le chaos; que les montagnes changent de place, que les pyramides sont ensevelies et que le Nil lui-même va disparaître sous les promontoires que la terre vomit de son sein. Je contemplais ce spectacle imposant, en ayant devant moi le désert bouleversé, et derrière, les champs silencieux de l'Egypte; pendant ce temps, le vent se déchaînait contre la grande pyramide, qui, depuis quarante siècles, voit mourir chaque jour à ses pieds les vagues de sable dans lesquelles les ouragans menacent vainement de l'engloutir.



CHAPITRE XXI.

Les déserts. — Impressions et souvenirs. — Contradiction monstrueuse. — Ruines de Thèbes. — Missions de la Haute-Egypte. — Religieux habillés en Arabes. — Retour à Alexandrie. — Dernière réflexion sur l'Eglise d'Orient. — Malte. — Origine de ses grands monuments. — Séminaire protestant. — Examen sur ses missions de l'Inde. — Leurs résultats comparés à ceux de la mission catholique. — L'évêque de Corfou, de Malte et de Gibraltar.

Les déserts de l'Egypte ! voilà un mot qui parle avec force à mon imagination, qui éveille dans mon cœur des images empreintes d'une poésie plus sublime que celle d'Homère, et qui représente à mes yeux la candeur et l'innocence avec plus de perfection que les plus belles pastorales de Virgile ! Mais ce n'est point le spectacle majestueux et imposant des sables soulevés par l'ouragan, ni l'éternelle aridité des montagnes lointaines de la Lybie et de la Nubie, ni les bois de palmiers des oasis ; c'est un spectacle d'un tout autre genre que m'offraient les rivages du Nil et les solitudes du désert.

Il n'y a pas dans l'histoire entière de passages plus propres que ces lieux à révéler l'esprit qui animait les chrétiens de la primitive Eglise. La Thébaïde et Nitrie devinrent fameuses, comme le furent depuis les déserts du Liban et de la Palestine, dès le moment où des milliers de créatures humaines allèrent cacher leur innocence parmi les collines, et confier aux bêtes

féroces la défense d'un trésor que le monde cherchait à leur ravir. La dignité du chrétien s'enorgueillit au souvenir des nobles images qu'offre la vie de ces illustres solitaires. Ecoutons le portrait qu'en a fait un homme qui les avait vus de près pendant de longues années.

« Les rochers escarpés ou les cavernes profondes sont » leur demeure; ils s'enferment dans les montagnes » comme derrière des murailles inaccessibles. La terre » leur sert de table, et ils font leur unique nourriture » des herbes qu'elle produit. L'eau des ruisseaux ou celle » qui découle des rochers est leur unique boisson. Tous » les lieux de l'univers sont pour eux des temples; leur » prière est continuelle, et dans ce saint exercice, ils » passent leurs journées entières. Les louanges sont les » sacrifices qu'ils offrent au Seigneur dans les profon- » deurs de leurs grottes, où ils sont eux-mêmes le prêtre » et la victime.

» Ils ignorent ce que c'est que d'être grand parmi les » hommes, et n'ont jamais songé à se frayer un chemin » pour arriver aux premières dignités du siècle; leur » abaissement est toute leur gloire, et dans leur humble » existence, ils se proposent pour unique modèle Celui » qui, étant riche, s'est fait pauvre pour l'amour de » nous. Ils sont placés sur la cime des montagnes comme » des torches brillantes destinées à éclairer ceux qui » viennent les chercher, guidés par une piété sincère; » celle-ci est pour eux, au milieu de la solitude, un mur » impénétrable, qui met à l'abri l'inaltérable tranquil- » lité de leur âme. Ils reposent comme des colombes sur » les collines, et s'élèvent comme des aigles sur la cime » des monts les plus sourcilleux; si quelquefois ils pren- » nent un instant de repos, c'est sur la terre nue, et ils

» se relèveront bientôt après avec une nouvelle ferveur
» pour faire retentir, comme des trompettes sonores, les
» déserts et les montagnes, les vallées et les collines, des
» cantiques chantés par eux à la louange du Seigneur.

» Leur mort n'est ni moins heureuse, ni moins ad-
» mirable que leur vie. Ils n'ont aucun souci de se faire
» construire des tombeaux; crucifiés au monde, la force
» de l'amour qui les unit à Jésus-Christ leur a porté le
» coup de la mort, en ouvrant dans leur cœur une bles-
» sure sans remède; le même lieu qu'ils ont choisi pour
» le théâtre de leur vie pénitente sera aussi la place de
» leur sépulture. Plusieurs d'entre eux, au milieu de
» leur fervente prière, se sont endormis dans la mort
» comme dans un doux sommeil; et d'autres, qui vi-
» vaient comme identifiés avec les rochers qui les sou-
» tenaient, ont remis volontairement leur esprit entre
» les mains de Dieu. Quelques-uns sont morts, au mi-
» lieu de leurs exercices ordinaires, dans les montagnes
» qui leur servent de tombeaux; et d'autres, sachant
» que leur dernière heure était arrivée, se sont couchés
» sur leur sépulcre pour y rendre l'âme, sans autre
» compagnie que celle de la croix qu'ils serraient entre
» leurs mains. Tous attendent la voix de l'ange, qui or-
» donnera à la terre de rendre les morts que Dieu lui a
» confiés, et lorsque cet instant viendra, ils renaîtront
» comme le lis éclatant, pour briller d'une splendeur
» immortelle (1). »

Telles sont les scènes que ma mémoire me rappelait en présence des déserts et sur les rivages de ce même Nil qui eut certain jour le spectacle d'une réunion de douze mille moines, sortis des carrières de sable et des

(1) Saint EPHREM, *De Vitâ monasticâ*.

montagnes voisines pour recevoir l'invincible Athanase, banni d'Alexandrie et fuyant les partisans du schisme, qui le persécutaient avec une fureur sans exemple. Aujourd'hui, que les idées ont changé, sans que les mœurs aient cessé d'être corrompues par des vices pires encore que ceux des siècles passés, des hommes qui se disent les libérateurs des autres hommes refusent à ceux-ci le droit de vivre seuls, et persécutent ceux qui usent de leur libre volonté pour choisir un genre de vie semblable à celui des solitaires d'Egypte.

Contradiction vraiment incompréhensible ! On reconnaît à tout individu le droit d'être athée, juif ou mahométan, et on lui conteste celui, qui lui appartient pourtant, de professer la perfection chrétienne ! On considère comme un attentat à la liberté de mettre en question le droit qui appartient à tous les citoyens de se réunir en clubs et en sociétés qui peuvent compromettre l'ordre public, et l'on décrète, l'on exécute dans le même temps des lois formidables contre ces mêmes citoyens lorsqu'ils s'associent paisiblement pour s'occuper d'intérêts plus élevés que ceux de la terre. Plus on pense à de semblables contradictions, plus elles paraissent inconcevables et monstrueuses.

Les modernes réformateurs de la société ne pourront jamais se laver de la tache qu'ils ont imprimée à leur nom en persécutant les moines et en arrachant les religieuses de leurs paisibles retraites. Cette liberté qu'ils revendiquent pour tous, ils auraient dû l'accorder pareillement à ces derniers ; car il n'est point juste de la donner aux uns et de la refuser aux autres dans le même temps. Il est d'une politique barbare et cruelle de prétendre obliger les autres à vivre au milieu du fracas du monde lorsque leur goût les porte vers la solitude.

Il y a dans l'homme quelque chose de sacré, et dont on ne saurait lui disputer la possession sur la terre : c'est sa volonté, dirigée par la conscience et protégée par la justice de la loi ; quiconque ose y porter la main, quiconque viole ce sanctuaire, outrage les droits les plus sacrés de l'homme et devient tout à la fois injuste et téméraire. C'est là un reproche que l'on peut adresser à juste titre aux athées contemporains de France, d'Espagne, de Suisse, du Piémont, de la Nouvelle-Grenade et de Venezuela.

Les ruines de Thèbes, comme celles de toutes les grandes villes qui ne sont plus, nous montrent à peine aujourd'hui le squelette décharné de la fameuse capitale des Pharaons. Mais si l'homme est saisi d'admiration en se rappelant que ces édifices démolis ont abrité des législateurs expérimentés, des guerriers fameux, des savants profonds et des princes protecteurs des arts et des lettres ; s'il demeure muet de surprise en pensant que cette Thèbes fut en Orient le vaste entrepôt du savoir, et que toutes les nations contemporaines la considéraient comme la ville la plus civilisée de l'univers ; il ne pourra jamais mieux comprendre les vicissitudes auxquelles les hommes sont soumis, que lorsqu'il voit sortir des nuées d'insectes du milieu des chapiteaux renversés, lorsqu'il voit des reptiles venimeux enroulés autour des tronçons de marbre ; lorsqu'il voit errer à travers les ruines les loups et les hyènes, guettant le moment favorable pour dévorer quelqu'un des animaux aujourd'hui les seuls habitants des lieux qui furent jadis la demeure des rois les plus illustres de l'Orient.

La magnificence de Thèbes dut être vraiment royale ; ses restes occupent une immense étendue de terrain ; ses vastes cimetières, ses tombeaux, ses obélisques, ses

palais, ses temples, tout nous révèle à la fois la splendeur de son opulence et la pesanteur de sa chute. De même qu'à Sakara, les gens du pays s'occupent à fouiller les tombeaux pour en tirer les momies, qu'ils vendent aux étrangers; il viendra un jour où pas un seul sépulcre des immenses nécropoles de Sakara, de Gisé, de Thèbes, d'Héliopolis et des autres cités de l'Egypte, n'aura échappé à la profanation, et les paisibles habitants de ces villes de la mort, après avoir passé quarante siècles dans un profond silence, traverseront des mers qu'ils ne connurent jamais pour être exposés à la curiosité de l'univers entier, dans les musées de toutes les nations.

Dans presque toutes les villes considérables de la haute et de la basse Egypte, où la doctrine de l'Eglise catholique a été propagée par le zèle fervent de ses missionnaires, on trouve des églises et des écoles qui en sont comme la pépinière. J'ai vu ces missionnaires, portant le costume des Arabes, voyager comme eux sur des chameaux, traverser les déserts et remonter les courants du Nil dans des barques découvertes, sans aucun abri contre les ardeurs du soleil. Deux choses principales m'ont frappé, parmi les nombreux objets qu'offraient à mon observation la physionomie, le caractère et les mœurs de ces peuplades, sorties des montagnes de la Nubie, de l'Abyssinie et des oasis du désert. La première, c'est leur mépris de la dignité humaine, dont ils n'ont pas la moindre idée.

Voici, dans ce genre, un fait qui s'est passé sous mes yeux.

Dans l'une de leurs barques, sur laquelle je descendis le Nil, un Egyptien conduisait vingt esclaves des deux sexes, qui, d'après leur visage, paraissaient être tous de la Nubie. Lorsqu'ils furent arrivés à bord, il en logea

quelques-uns dans la cale, fort étroite, de l'embarcation, et s'étendant sur le pont, à l'ombre d'une riche tenture, il vit d'un œil impassible fermer la porte de l'écoutille et placer au-dessus diverses marchandises, que l'on devait déposer dans une localité située à plusieurs lieues de distance. Incapable de supporter de sang-froid le spectacle d'une telle cruauté, je m'approchai du patron de la barque, et je lui fis dire par mon interprète que six jeunes garçons allaient périr faute d'air, dans la cale, s'il ne faisait pas ouvrir l'écoutille, sur laquelle on avait empilé des sacs. Le patron, qui avait eu quelques difficultés avec le maître des esclaves, se contenta de l'injurier. « Mais il en sera pour son argent, me dit-il en » même temps, parce que je ne les ferai certainement » pas sortir avant notre arrivée. »

La raison se révolte et le cœur palpite d'indignation à la vue de pareils traits d'inhumanité. Fort heureusement il ne manqua pas de gens pour ouvrir leur bourse et payer le déplacement des sacs, afin de sauver la vie à tant de malheureux qui n'étaient privés de leur liberté que par l'injustice et la cruauté de leurs semblables.

Comme contraste avec ce mépris de la dignité de l'être raisonnable, j'admirais la sollicitude avec laquelle d'autres hommes, qui professent des principes religieux bien différents, travaillent à écarter les robustes barrières élevées par l'ignorance pour servir de retranchement aux vices, source de la dégradation humaine. Ces prêtres qui parcourent le désert, qui traversent le Nil dans toute sorte de directions, qui gravissent les montagnes escarpées de la Nubie, vêtus comme les Arabes, ayant le teint noirci comme les Abyssins eux-mêmes, et supportant la fatigue produite par les voyages dans un tempérament ardent et prédisposé aux fièvres; ces prêtres, dis-

je, ne se proposent d'autre but que de combattre en tous lieux les odieuses tentatives de ceux qui dégradent leurs semblables, de racheter ceux-ci de l'oppression et de les soustraire à l'injustice, soit en répandant sur tous les lumières dont ils sont privés, soit en plaidant la cause des esclaves devant les grands, les puissants et, s'il se peut, devant les magistrats eux-mêmes.

Pour atteindre ce but, je les ai vus se soumettre à l'étude d'idiomes difficiles pour les Européens, et, redevenus enfants avec les enfants, recevoir quelquefois des leçons de ceux-ci mêmes, parce qu'ils ne pouvaient trouver d'autres maîtres. Il faut convenir qu'une vocation toute spéciale est indispensable pour aborder de telles épreuves; mais il faut convenir aussi que cette vocation ne se trouvera jamais qu'au sein du catholicisme.

En descendant le Nil, je revins à Alexandrie, et je puis dire que je jetais alors un dernier regard sur l'Eglise d'Orient, que j'avais observée successivement dans ses possessions d'Europe, d'Afrique et d'Asie. Depuis le jour où, dans la capitale du royaume de Hollande, j'avais vu pour la première fois les sectateurs de Photius (1) remplir les fonctions du ministère sacré, jusqu'au moment où il me fut donné d'entrer dans leur temple d'Alexandrie, j'avais eu soin d'observer attentivement leurs cérémonies, de visiter leurs églises, quelquefois aussi leurs très rares écoles, et d'engager la conversation avec eux, toutes les fois que j'en avais trouvé l'occasion.

C'est une chose triste à dire, lors même qu'elle est incontestable; mais le mur de séparation élevé entre les schismatiques et la communion catholique est d'autant plus fort, que les premiers présentent dans leur igno-

(1) Les chapelains de la reine-mère, princesse de Russie.

rance, dans leur fanatisme, dans leurs préjugés et dans leur manque de bon vouloir pour chercher la vérité, des batteries formidables qui défendent ce mur et le rendent presque impénétrable aux efforts intrépides de ceux qui cherchent à le renverser. Si la discussion raisonnée et judicieuse était possible avec eux, s'il existait parmi leurs prêtres et même parmi la majorité de leurs évêques assez de science pour soutenir une controverse, et s'ils se trouvaient disposés quelque jour à s'y engager de bonne foi, la réunion du malheureux schisme d'Orient à l'Eglise universelle pourrait laisser encore place à quelques espérances.

Mais lorsque rien de tout cela n'existe, lorsque, au lieu de discuter, nous les voyons déclarer que l'on ne doit entamer aucune conférence avec les membres des autres communions, et répondre par des persécutions odieuses aux appels charitables du catholicisme; lorsque nous avons vu les évêques eux-mêmes accueillir par de grossières injures la voix auguste qui leur représentait l'état déplorable de leur communion, en les exhortant à revenir à l'unité, il nous est impossible de conserver, pour le moment présent, la moindre espérance, et nous croyons que le temps n'est pas venu encore où cette branche retranchée de l'arbre planté par Jésus-Christ doit s'unir à lui de nouveau.

Elle continuera de donner le triste spectacle d'un homme qui meurt consumé lentement par une longue maladie. Nous voyons les siéges patriarcaux disputés fréquemment, chacun par deux évêques et même plus à la fois, comme celui de Constantinople. Nous voyons celui de Jérusalem, légué comme une succession par Athanase à Dorothée, qui se présente pour prendre possession du bâton pastoral de son prédécesseur, sans

autre titre que la volonté exprimée par celui-ci dans son testament. Après l'expulsion de Dorothée par les moines et leurs affiliés, nous voyons arriver au patriarcat de la cité sainte, Cyrille, qui, de l'humble emploi de portier de la basilique, s'était déjà élevé à la dignité d'évêque de Lydda. Nous voyons les trois patriarches réunir leurs efforts pour instituer sur le siége d'Alexandrie un moine qui, nonobstant la consécration épiscopale qu'il avait reçue, était repoussé par le troupeau même qu'on lui confiait et qui avait fait choix d'un autre pasteur.

La situation de l'Eglise d'Antioche se révèle au grand jour lorsque, à la mort de Méthodius, avant-dernier patriarche des schismatiques, il fallut, pour lui donner un successeur, que les suffragants recourussent au patriarche de Constantinople, en le priant d'en nommer un qui fût étranger à la province, seul moyen de couper court aux rivalités et aux disputes. Celui qui avait revendiqué la mitre de Jérusalem en qualité d'héritier testamentaire, fut alors désigné comme successeur de Méthodius à Antioche. Ces faits sont d'hier, et les principaux acteurs vivent encore aujourd'hui. Quelqu'un osera-t-il maintenant trouver légitime et chrétienne l'existence d'un pareil ordre de choses?

Une institution réelle du Verbe divin serait-elle capable de produire un désordre aussi monstrueux? C'est insulter la Divinité que de penser seulement à soutenir une opinion semblable.

L'Eglise d'Orient porte imprimé sur son front le signe visible de la réprobation; elle le porte imprimé aussi dans ses vices, dans son ignorance et dans sa lamentable dégradation. Mais il existe une Providence, qui veille incessamment à la conservation de l'unité chrétienne. L'ambition des hommes peut bien la rompre un instant

à son profit, elle peut bien prolonger son œuvre d'iniquité; mais elle ne parviendra certainement jamais à un triomphe complet.

La voix de Jésus-Christ s'est fait entendre par l'organe de son vicaire à cette partie égarée de son troupeau, non pour l'insulter dans sa disgrace, non pour l'humilier en lui reprochant ses plaies ignominieuses, mais pour la ramener dans la voie d'où l'écartent ses désordres et pour lui faire sentir le besoin de chercher dans l'unité le seul remède qui puisse la guérir de ses maux (1). Cette voix n'a point été écoutée, nous l'avons déjà dit; mais nous espérons qu'elle le sera plus tard, et que l'Eglise de Dieu n'aura plus, dès lors, qu'un seul pasteur, comme elle ne reconnaît qu'un seul Fondateur depuis l'origine des temps.

Malte fut la première ville où je m'arrêtai, en revenant d'Alexandrie en Europe, et ses fortifications inexpugnables semblent merveilleusement en harmonie avec la foi pareillement inébranlable de sa population éminemment catholique. Je puis répéter, d'après mon expérience personnelle, ce qu'écrivait en 1849 un voyageur allemand : « Les habitants de Malte ont tou- » jours été les plus fidèles enfants du catholicisme. » Il y a plus de cinquante ans que cette île est soumise à l'Angleterre, et quoique celle-ci, dans sa politique, n'ait cru devoir faire aucune tentative directe pour combattre les croyances du peuple, la Société biblique a joui de toute la liberté désirable pour travailler à sa propagande protestante, sous l'égide d'un gouvernement qui professe les doctrines de cette communion. Malgré cela, néanmoins, elle ne peut jusqu'ici se glorifier d'aucun succès réel.

(1) Voir la note M, à la fin du volume.

Le catholicisme a traversé de rudes épreuves, il est vrai; il a dû déplorer de honteuses défections et les scandales des apostats ont creusé dans son sein de profondes blessures; mais ceux-ci ne furent jamais la conquête de ministres anglicans dont les efforts eussent réussi à transformer quelque catholique en protestant, en puséyste ou en évangélique : non certainement, c'étaient des hommes sans zèle et sans foi, qui profitèrent des tempêtes politiques de l'Italie pour déserter le sanctuaire, et qui, cherchant à se soustraire au châtiment qui les menaçait, abordèrent sur les plages de Malte, comme ces immondes polypes que la mer jette sur la côte après les tourmentes, ou comme ces crocodiles asphyxiés que le Nil laisse sur les terres après ses crues, et qui empestent les populations en leur donnant quelquefois la mort par l'infection qu'ils répandent.

Ces transfuges étaient au nombre de sept ou huit, parmi lesquels figuraient certains hommes dont le protestantisme anglican s'est glorifié plus tard, et qu'il a enrôlés dans ses rangs avec l'épithète pompeuse de *Martyrs de l'inquisition* (1).

On trouve une preuve très significative du catholicisme des Maltais dans les monuments insignes que renferme leur île, et qui donnent à ses grandes villes un aspect splendide, capable de rivaliser avec celui des premières capitales de l'Europe. Aujourd'hui même, on termine à Musta, à une lieue de la Valette, un vaste temple construit sur le plan du Panthéon de Rome, mais plus vaste encore que celui-ci. Un tel monument, qui fera l'admiration de tous lorsqu'il sera terminé, s'est élevé pourtant sans autres ressources que le zèle d'un

(1) Voir le chapitre XII du tome Ier.

curé et le pieux enthousiasme de ses paroissiens, qui emploient les jours de fête à tailler les pierres, à ciseler les ornements, à arrondir les voûtes et à élever les murailles. Tous les établissements publics de Malte, tous les monuments qui lui font tant d'honneur, c'est au catholicisme qu'elle les doit; ses maisons d'éducation, son université, ses bibliothèques publiques, ses insignes cathédrales et ses basiliques somptueuses, tout cela est né de l'esprit catholique, de la même manière que les semences portées par le vent ont fait naître de grands arbres et des plantes odoriférantes dans les oasis du désert. J'éprouvais une vive satisfaction intérieure lorsque, en visitant la magnifique bibliothèque de la Valette, la somptueuse église des Chevaliers, la superbe cathédrale de Citta-Vecchia et tous ses établissements publics, je voyais invariablement à la tête de leurs fondateurs les évêques et les diverses congrégations religieuses.

Nous avons indiqué que le protestantisme anglican développe à Malte ses entreprises de propagande biblique; et, en effet, les *Sociétés chrétiennes* de Londres ont établi à la Valette un séminaire spécial pour former les missionnaires de l'Inde. C'est le premier qui ait été ouvert dans un pareil but, et c'est le premier aussi qui ait révélé au grand jour la profonde impuissance du protestantisme à créer de semblables entreprises.

On élève, dans cet établissement, de cent cinquante à cent soixante-dix jeunes gens, nés dans l'Inde pour la plupart, et fils eux-mêmes de missionnaires anglais. On travaille à leur former le cœur par la lecture de la Bible, qu'ils se chargent de commenter eux-mêmes; on ne les applique à aucun exercice de piété, excepté le service du dimanche; ils peuvent cultiver, à leur gré, les relations qui leur plaisent le mieux, et, avec la science

du latin et de la théologie protestante, on les prépare à évangéliser les peuples, comme si le latin et la théologie inspiraient par eux seuls les vertus nécessaires à l'apôtre, vertus qu'il n'obtient que par les victoires remportées sur lui-même, par la mortification de la volonté, par l'éloignement des affaires du siècle et par l'application constante de ses actions à l'exercice de la charité. Nous ne devons donc pas être étonnés du peu de fruits qu'a produits le séminaire anglican de Malte, et que produiront infailliblement tous ceux qui seront établis d'après les mêmes principes.

Examinons maintenant ce séminaire à l'aide des données officielles, que nous avons recueillies sur les lieux mêmes, et qui sont, par conséquent, à l'abri de tout soupçon de partialité.

J'ai sous les yeux les rapports publiés par divers *meetings* des sociétés de propagande qui existent à Londres et à Edimbourg, et il en résulte que celles-ci paient, dans l'Inde, dans l'Australie et dans d'autres pays, plus de mille missionnaires et près de six cents agents subalternes; qu'elles donnent à chacun des premiers cent livres sterling par an lorsqu'ils travaillent en Amérique, deux cent quarante à ceux de l'Asie, en augmentant cette pension, lorsqu'ils sont mariés, de vingt livres pour chacun de leurs enfants; et trois cents à ceux d'Afrique. Il en résulte pareillement que le gouvernement britannique a doté avec munificence des siéges épiscopaux au Bengale, à Calcutta et sur d'autres points, dont les évêques réunis touchent annuellement la somme de cinq mille cinq cents livres sterling, tandis que les archiprêtres et ministres inférieurs possèdent aussi de fort beaux revenus; il en résulte, enfin, que ces sociétés, comme le gouvernement lui-

même, consacrent des sommes énormes à cette propagande. Mais quels fruits produit-elle, en attendant?

« Jamais nation chrétienne, dit un missionnaire an-
» glican, n'a possédé un champ aussi étendu pour y
» propager la foi chrétienne que celui qu'ouvre devant
» nous notre influence sur cinq millions de naturels de
» l'Indoustan ; jamais nation n'eut autant de ressources
» pour étendre sa foi que celles que nous offre le gou-
» vernement d'un peuple passif, qui accepte avec sou-
» mission notre douce influence, respecte nos principes
» et reconnaît que son bonheur est entre nos mains (1). »

Et, malgré ces ressources, qu'*aucune autre nation* n'a certainement jamais eues pour propager sa foi, malgré ces sommes prodiguées avec profusion par ses sociétés de propagande, malgré le nombre si considérable de ses ministres et de ses agents : quel est, je le répète, le résultat produit par cette réunion de circonstances si favorables au protestantisme? Nous trouvons la réponse dans les documents officiels et dans les rapports des propagandistes eux-mêmes à leurs *meetings* respectifs :

« Le nombre des convertis, exagéré par quelques-uns,
» est réellement considérable, dit un évêque anglican ;
» mais il se compose principalement des veuves des sol-
» dats européens... Dans de grandes provinces conquises
» par les armes britanniques, et qui comptent plus d'un
» demi-million d'habitants, c'est à peine si l'on trouve cent
» convertis après un siècle de domination. Au Bengale,
» où l'influence des missionnaires se fait mieux sentir,
» le nombre des indigènes qui ont embrassé le protes-
» tantisme ne monte pas à cinq cents, et tel est propor-

(1) *Memoir of the expediency of an Ecclesiastical Establishment in British India.* (Dr Buchanan.)

» tionnellement le résultat de la propagande dans les » autres provinces de l'Inde (1). »

Lorsque l'évêque Hébert les visita, sous l'impression des relations publiées par les missionnaires, ses coreligionnaires, et pensant trouver le protestantisme aussi florissant que celles-ci le lui annonçaient, il expérimenta la triste déception des espérances que lui avaient fait concevoir des récits exagérés, en voyant par ses yeux que le nombre total des convertis dans l'Inde méridionale pourrait arriver à peine à quarante mille, et à quinze mille seulement ceux de la partie du Nord : résultat bien chétif, sans doute, si l'on considère qu'il a été obtenu dans une contrée qui compte cent millions d'habitants, plusieurs centaines de missionnaires, protégés par les circonstances les plus favorables qui aient jamais pu s'offrir à une nation chrétienne pour exercer sa propagande, et sous l'influence d'un gouvernement puissant, qui sait faire respecter en tous lieux les auxiliaires de ses entreprises.

Le même évêque se plaint de « récentes disputes élevées entre les pasteurs et leurs congrégations, comme » aussi des procédés fanatiques et rigoureux des premiers (2). » Si nous voulions nous étendre sur ce sujet, nous pourrions former un recueil des innombrables documents fournis par les Mémoires annuels que nous avons cités plus haut ; mais celui qui désirerait faire un travail de ce genre pourra trouver dans ces Mémoires la répétition très détaillée de ce que nous venons à peine d'indiquer en passant.

Les triomphes des missionnaires ne sont pas plus

(1) *Narrative of a journey through the upper provinces of India.* Vol. II and III.

(2) Id., vol. III.

splendides à Ceylan, où, bien loin que le nombre des convertis s'augmente, il n'existe même pas aujourd'hui le tiers des protestants que l'on y voyait autrefois. Si dans l'Inde, *où toutes les circonstances favorisent la propagande biblique,* ses fruits sont si peu considérables, personne, sans doute, n'aura lieu d'être surpris que ceux que les ministres anglicans recueillent à Siam, en Perse, en Turquie, en Egypte et en Abyssinie, demeurent totalement inconnus. Nous ferons observer seulement que, depuis que les sociétés de *propagande chrétienne* ont été établies en Angleterre et en Ecosse, aux grands applaudissements des nations protestantes, leurs résultats positifs sont demeurés complétement invisibles, et le nombre des chrétiens dans tous les pays où prêchent les missionnaires salariés qu'elles envoient, n'excède pas celui des individus qui composent les familles des Anglais d'Europe ou d'Amérique résidant en ces divers lieux.

Pendant ce temps, les Bibles se répandent avec une profusion incroyable, et on demeure vraiment stupéfait de la candeur avec laquelle les sociétés se persuadent que tous ces exemplaires « sont distribués à des per-
» sonnes qui les sollicitent avec une sainte ferveur et les
» lisent avec le plus grand fruit. » D'après ce que j'ai vu et ce que voient journellement, comme moi, des milliers de personnes, il n'en est pas ainsi, à beaucoup près, et les cent mille livres sterling dépensées chaque année en Angleterre et dans l'Amérique du Nord pour des éditions de l'ancien et du nouveau Testaments, sont réellement aussi inutiles que les sacs d'or qu'un fou précipiterait au milieu de l'Atlantique.

Plaçons maintenant en regard du résultat des travaux du clergé anglican dans l'Inde, celui qu'obtiennent dans ce pays les prêtres catholiques, en nous bornant à répéter

ce qui a été constaté à ce sujet par les dissidents mêmes, dont nous avons invoqué précédemment le témoignage.

« Les catholiques romains sont beaucoup plus nom-» breux que les protestants, dit un des évêques angli-» cans, et dans les provinces où l'on trouve à peine quel-» ques-uns de ceux-ci, les premiers comptent leurs pro-» sélytes par milliers (1). » D'après le calcul fait par l'un des comités de la Chambre des communes, la totalité des catholiques existant dans la péninsule de l'Indoustan ne doit pas s'estimer au-dessous de six cent mille individus, originaires du pays (2). Mais le chiffre de ce calcul, fait en 1832, paraît beaucoup plus considérable en 1852, c'est-à-dire vingt ans après, où le nombre des catholiques indigènes s'élevait à sept cent mille, approximativement.

Ce ne fut point là bien certainement l'ouvrage de l'or des sociétés de propagande de Londres ou d'Edimbourg, qui payaient un nombre considérable de missionnaires pour cinquante-cinq mille protestants; ce ne fut point l'œuvre non plus de la sollicitude du gouvernement pour un nombre aussi considérable de sujets qui lui furent toujours fidèles, non certainement; en effet, ni ces sociétés, ni le gouvernement britannique, en distribuant ses sommes pour favoriser la propagation du christianisme dans l'Indoustan, ne se rappelèrent qu'il existait là sept cent mille individus qui professaient la foi de Jésus-Christ, comme l'Angleterre la professa depuis saint Augustin jusqu'à la réforme, et comme l'ont défendue ses rois depuis Guillaume Ier jusqu'à Henri VIII.

Tandis qu'on dote avec magnificence des évêques à

(1) Le docteur Hébert.

(2) *Colonial intelligencer.* (Juin 1832.)

Bombay et à Calcutta, en grevant le trésor public de sommes énormes, au profit de fonctionnaires ecclésiastiques qui ne comptent pas plus de cinquante mille croyants dans un territoire habité par cent millions d'individus, on ne donne pas un seul centime à seize évêques catholiques, qui dirigent sept cent mille fidèles dans ce pays. On a bâti plus de deux cents chapelles anglicanes, méthodistes, baptistes et puséystes, toutes aux frais du gouvernement et dans l'intérêt de ses sujets; mais on n'a peut-être pas réparé une seule de celles qui avaient été construites à leurs propres frais par les catholiques, communion immensément plus nombreuse à elle seule que la réunion de toutes les sectes protestantes qui existent dans l'Inde anglaise.

La Grande-Bretagne, qui se montre si libérale et si tolérante dans ses colonies du Canada et de l'Australie, commet encore une autre injustice, dans ses vastes possessions de l'Inde, par l'énorme disproportion qui existe dans le salaire qu'elle accorde aux chapelains de son armée permanente; et que l'on nous permette de citer ce fait, parce qu'il prouve mieux encore combien la mission catholique est éloignée de jouir de la moindre partie de la protection dont on favorise la propagande protestante. Chacun des ministres de la communion anglicane qui servent dans l'armée reçoit annuellement huit cent quatre-vingt-onze livres, ceux de la réforme écossaise en touchent dix-huit cents, et ceux de l'Eglise catholique romaine soixante-dix seulement. Chacun, en mettant la main sur sa conscience, pourra dire s'il y a la moindre équité dans une aussi monstrueuse disproportion (1).

(1) Voir les états présentés au comité des directeurs de la compagnie des Indes par M. Come Melville (1851).

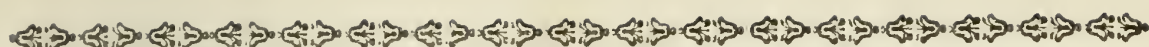
Malgré cela, et quoique les catholiques aient trouvé des contradictions au lieu d'assistance, et l'injustice au lieu de protection, ils se sont augmentés et continuent de s'augmenter encore, comme la semence merveilleuse répandue par le père de famille et qui produit cet arbre dont l'ombrage doit abriter toutes les nations. La propagande catholique n'a besoin d'aucun secours humain; et l'or des riches, non plus que les baïonnettes des gouvernements, n'exercent aucune influence essentielle sur son accroissement; la protection du Ciel en est l'âme, de même que la patience et la charité, dont Jésus-Christ a laissé à ses Apôtres le précieux héritage, sont l'unique trésor qui fournit à ses besoins. Les hommes peuvent la persécuter, nier ses droits et la condamner à mourir... Mais elle vivra, parce qu'elle est immortelle comme Celui qui a dit : « Je suis avec vous jusqu'à la consom- » mation des temps ! »

Les Jésuites, n'ayant, au lieu d'or et de pouvoir, que leur Bréviaire et leur parole, et les Capucins, marchant pieds nus et revêtus d'un habit grossier, ont remporté dans l'Inde des victoires que ne remporteront jamais des milliers de ministres protestants, soutenus cependant par le pouvoir et par l'or de la Grande-Bretagne.

Nous terminerons nos observations au sujet de la propagande protestante de Malte, par une réflexion relative à l'évêque à qui la direction en est confiée. Un évêque anglican, placé à la tête d'une population éminemment catholique, semble vraiment un rêve; mais c'est un rêve que l'Angleterre a réalisé, en créant un prélat dont la juridiction est très vaste et comprend des territoires aussi éloignés les uns des autres que Gibraltar, Malte et Corfou. Pour desservir un diocèse aussi étendu et divisé par les eaux de la Méditerranée, il faut sans doute une

mobilité incessante et une activité à toute épreuve. L'évêque à qui on l'a confié n'a pas encore eu l'occasion de montrer s'il en était pourvu au degré convenable, car on n'a eu besoin jusqu'ici de son ministère ni à Corfou, dont la garnison anglaise est fréquemment renouvelée, ni à Malte, si ce n'est pour imposer quelquefois les mains à ses séminaristes qui partent pour Calcutta; sa résidence ordinaire est à Londres, et quelques rares fois seulement il a fait la visite de son Eglise, aussi vaste de territoire que dépeuplée de fidèles croyants.





CHAPITRE XXII.

Effets de la révolution en Sicile. — Splendeur des monuments religieux de Naples. — Le sang de saint Janvier. — Le clergé et ses séminaires. — Moralité. — Institutions de bienfaisance. — Bibliothèques. — Les manuscrits de saint Thomas d'Aquin. — Réflexion sur les ruines d'Herculanum et de Pompéi.

Les côtes de la Sicile, décrites avec de si riches couleurs par la mythologie, immortalisées par les vers de Virgile, et pleines de souvenirs des Carthaginois et des Romains, portent aujourd'hui l'empreinte d'autres souvenirs qui ne sont ni beaux ni poétiques, mais pénibles pour celui qui les médite et douloureux pour ceux qui en ressentent les effets. Au cri de la révolution, Palerme, Messine et toutes les villes importantes de la Sicile furent envahies par une foule d'aventuriers qui convoitaient la fortune des autres et s'emparaient des emplois de la nation comme de choses qui leur appartenaient en propre; émancipaient le peuple du joug d'un seul pour lui imposer celui d'un plus grand nombre, détruisaient les lois mûrement méditées, pour en dicter d'autres plus conformes à leurs intérêts, et employaient la force pour faire observer leurs prescriptions despotiques, dans le temps même qu'ils proclamaient à grands cris la liberté.

Ces inconséquences, dont notre siècle a vu malheu-

reusement tant d'exemples, composent principalement la chronique des révolutions d'Italie en 1848. Les impressions funestes qu'elles ont laissées dans l'esprit des peuples sont d'autant plus douloureuses pour ceux-ci, qu'elles les éloignent encore davantage de cette liberté qui servit de prétexte pour fouler aux pieds les lois à ceux qui persécutèrent des citoyens sans défense, imposèrent de nouvelles contributions, enlevèrent les biens des églises, violèrent les garanties des citoyens, et se constituèrent les véritables tyrans des peuples qu'ils prétendaient émanciper. Tel est le premier effet produit par la révolution de Sicile. Les autres se reconnaissent plus facilement dans les villes de la côte bombardées, dans le commerce ruiné et dans les campagnes laissées sans culture.

J'avais calculé que j'arriverais à Naples avant le dix-neuf septembre, jour où a lieu la liquéfaction du sang de saint Janvier, et, en effet, je débarquai le quinze au soir dans cette célèbre et splendide cité. L'esprit religieux qui a distingué de tout temps les Napolitains se révèle dans cette multitude d'églises magnifiques, ornées de superbes statues et de marbres précieux, que l'on rencontre dans tous ses quartiers, dans toutes ses rues, à chaque pas même, églises qui datent de tous les temps et de tous les siècles, depuis le grand Constantin jusqu'à nos jours. Leur splendeur n'est comparable qu'à la majesté des cérémonies du culte aux jours des grandes solennités.

On a beaucoup écrit, on a dit plus encore à propos de la liquéfaction du sang de saint Janvier, et des hommes d'un savoir éminent en même temps que d'une critique solide et judicieuse, ont fait de grandes recherches pour vérifier l'origine d'un fait surprenant au plus haut de-

gré (1). Je n'entrerai à cet égard dans aucune espèce de discussion, et je me bornerai à raconter tout simplement ce que j'ai vu.

A sept heures du matin, je me dirigeai vers la célèbre cathédrale de saint Janvier, et je parvins, non sans peine, à me placer très près de l'autel sur lequel devait avoir lieu la liquéfaction. Les chanoines y portèrent processionnellement un petit coffre d'argent, qui fut ouvert avec trois clés, dont l'une est entre les mains du doyen du chapitre, et les deux autres sont ordinairement confiées à deux personnes, l'une appartenant à l'administration, l'autre à la noblesse. Ayant ouvert le coffret en présence de toute l'assistance, le doyen en tira une petite fiole en cristal, dont les coins sont enchâssés dans de l'or, et, après avoir fait voir pendant une heure le sang du saint, coagulé et desséché totalement, il la déposa sur la table de l'autel, où était placée la tête de saint Janvier, dans une riche statue d'or et d'argent qui représente le saint lui-même. Le clergé récita les psaumes de la pénitence, les litanies et d'autres prières de l'Eglise, tandis qu'une foule d'étrangers, appartenant à toutes les nations européennes, pressés autour de l'autel, ne perdaient point de vue la petite fiole.

Une heure se passa dans cette attente, et moi, en voyant plusieurs curieux qui, non contents d'avoir franchi les degrés de l'autel, se penchaient à moitié sur la table, je me rappelais fréquemment cette parole : « Cette génération demande un signe ; il ne lui en sera » point donné d'autre que celui du prophète Jonas. » Mais la perplexité cessa enfin, et le sang commença à se liquéfier rapidement, jusqu'à ce qu'il devînt abso-

(1) Voir la collection des *Bollandistes*, au 19 septembre.

lument semblable à celui que perd un homme vivant par suite de quelque blessure. Je voyais cela de mes propres yeux, tous le voyaient comme moi, et il était impossible d'admettre le soupçon d'aucune supercherie, dès le moment où l'opération était soumise aux yeux de tous. *Le miracle est opéré*, dit l'officiant, et, prenant la fiole entre ses mains, il la donna de nouveau à baiser à tous ceux qui purent ou voulurent s'en approcher.

J'ignore quelle fut l'impression produite sur les spectateurs étrangers; mais j'entendis un Anglais, qui se trouvait à côté de moi, dire à son compagnon : « J'ai » vu le fait, et il ne peut admettre aucun doute. » Pour ce qui me concerne, je n'en avais aucun, et je puis répéter ce qu'un littérateur célèbre a dit à ce sujet : « Mal- » gré toute l'attention que j'ai mise à observer toutes » les circonstances de ce miracle, je n'ai pu découvrir » la moindre possibilité d'aucune imposture, ni d'une » cause naturelle capable de contribuer à un pareil ré- » sultat. Les conversations à haute voix, la liberté peu » respectueuse des assistants, la condescendance des » prêtres qui assistent à l'opération du miracle, refroi- » dissent, il est vrai, la dévotion, non-seulement de ceux » qui accourent par pure curiosité, comme il n'est que » trop ordinaire, mais encore de ceux qui apportent les » dispositions intérieures les plus parfaites (1). »

Une sonnerie générale des cloches annonça au peuple que le sang de saint Janvier s'était liquéfié, et l'archevêque, à la tête de son clergé, le porta processionnellement de la chapelle dans l'intérieur de la basilique, où il demeura exposé pendant toute l'octave, après laquelle il revint à son état naturel.

(1) L'abbé Andres, 12e lettre.

Quelques voyageurs se récrient contre la corruption des mœurs, qu'ils disent être plus grande à Naples que dans aucune autre ville de l'Europe. Pour s'assurer combien cette appréciation est inexacte, il suffit de comparer les notes statistiques des autres grandes villes de l'Europe et de l'Amérique, qui se trouvent dans la même condition que Naples (1). « Ceux qui emportent dans » leurs voyages des idées qu'ils ont reçues sans examen » et accueillies avec un enthousiasme qui ne leur per- » met pas même d'en suspecter la vérité, vivent presque » toujours dans l'erreur; c'est pour cela que nous ne » devons jamais émettre un jugement avant d'avoir » cherché la vérité à sa source même. » Telle est l'opinion d'un philosophe, que nous pouvons citer même en pareille matière.

Le clergé de Naples est très nombreux, et il existe pour son instruction plusieurs grands et petits séminaires sur divers points du royaume. Parmi les premiers, j'ai visité celui de Naples, dirigé par les religieux de la compagnie de Jésus; son programme d'études embrasse une vaste étendue de matières, et, en le remplissant exactement, on formera sans aucun doute un clergé instruit, éclairé et tout à fait à la hauteur du ministère qu'il est appelé à exercer plus tard. J'ai visité plusieurs des petits séminaires; mais celui qui m'a laissé les souvenirs les plus satisfaisants est celui de Morfeta, sur la côte de l'Adriatique (2). Cet excellent établissement possède non-seulement au grand complet tous les cours d'études nécessaires pour former des ecclésiastiques à

(1) Voir la note N, à la fin du volume.

(2) L'auteur aurait pu signaler, sous plus d'un rapport, celui qui est placé dans la célèbre abbaye du mont Cassin, près de San-Germano, dans la terre de Labour. *(Note de l'un des traducteurs)*

la hauteur des obligations de leur état; mais on y trouve encore toutes les ressources que peut offrir un bon collége de France ou d'Angleterre pour l'étude des sciences physiques. Il possède une bibliothèque nombreuse, un musée d'histoire naturelle et des professeurs pour les différentes langues anciennes et modernes.

J'ai consacré ce peu de lignes à deux séminaires établis sur les côtes opposées du royaume de Naples, pour qu'elles servent de réfutation à celles dans lesquelles d'autres voyageurs ou écrivains ont peint sous les plus fâcheuses couleurs l'instruction du clergé napolitain. J'ajouterai que ce clergé, qui est très nombreux, fournit chaque année une grande quantité de sujets pour les missions de propagande, et dans la Moldavie, dans la Palestine et l'Egypte, j'ai rencontré un nombre considérable d'entre eux.

Il n'est point de pays au monde où les établissements de bienfaisance soient aussi nécessaires qu'en Italie, parce que l'influence du climat y rend les hommes peu enclins au travail, et il est bien consolant de trouver ouverts par la charité tous les asiles que peuvent nécessiter les misères de ses nombreuses populations. A Naples, il existe d'excellents hôpitaux, desservis avec le zèle actif et dévoué qui distingue en tous lieux les sœurs de la Charité, et en visitant celui qu'on appelle *l'hôpital royal*, parce qu'il doit son origine à la munificence des souverains, qui lui ont assigné des revenus, je ne pouvais qu'admirer le spectacle que présentent cinq cents malades, servis avec autant d'empressement et de charité que si chacun d'eux était le seul. Dans les deux maisons d'enfants trouvés, confiées à des congrégations religieuses, je remarquai les mêmes soins que dans les hôpitaux, et dans les ateliers établis pour enseigner

quelque métier à chacun des orphelins, je vis placés comme maîtres des chefs ouvriers, venus des pays étrangers pour aider à former d'utiles artisans.

L'hospice pour les pauvres, l'un des édifices de charité les plus vastes de l'Europe, a passé aussi pendant longtemps pour l'un des établissements les mieux administrés en ce genre. S'il se trouve en décadence aujourd'hui, il faut en attribuer la cause aux bouleversements politiques du royaume, à la domination d'un prince étranger, et surtout aux pertes considérables que les pieuses institutions ont éprouvées dans leurs biens pendant la révolution. En considérant ses prodigieuses rangées de fenêtres, sa façade réellement interminable, la multitude de ses corridors, ses magnifiques escaliers, ses vastes officines et ses innombrables pièces en tout genre, on peut apprécier la grandeur du plan d'une œuvre qui mérite vraiment d'être appelée royale dans toute la signification du mot.

En visitant les nombreuses bibliothèques de Naples, j'éprouvai dans celle des Dominicains la consolation la plus grande à tenir entre mes mains quelques-uns des manuscrits d'un génie extraordinaire, qui, s'élevant, au XIIIe siècle, à une immense hauteur au-dessus des hommes de son temps, débrouillant, ajoutant, classant et éclaircissant, tira comme d'un chaos indigeste le corps complet de la première de toutes les sciences.

« Saint Thomas d'Aquin, disait Balmès, est sans » contredit l'une des intelligences les plus lucides, les » plus vastes et les plus pénétrantes dont puisse s'honorer » le genre humain. On serait parfois tenté de croire » qu'un pareil mérite fut déplacé au XIIIe siècle, et on » regrette qu'il n'ait pas vécu dans les âges suivants » pour disputer la palme aux hommes les plus illustres

» dont puisse se glorifier l'Europe moderne. Cependant,
» lorsqu'on y réfléchit plus profondément, on découvre
» si visiblement l'immense étendue du bienfait dispensé
» par lui à l'intelligence humaine, on reconnaît si clai-
» rement l'opportunité de son apparition à l'époque pré-
» cise où il a vécu, que l'observateur ne peut s'empêcher
» d'admirer les profonds desseins de la Providence dans
» le choix des temps où elle fit naître ce grand génie.

» Qu'était la philosophie à son époque? Et la dialec-
» tique, la métaphysique, la morale, où seraient-elles
» allées aboutir, au milieu d'un honteux mélange de
» philosophie grecque, de philosophie arabe et d'idées
» chrétiennes? Fort heureusement, l'on vit paraître ce
» grand homme, qui, d'un seul bond, fit avancer la
» science de deux ou trois siècles, et, s'assurant dès
» l'abord une supériorité incontestable, fit prévaloir en
» tous lieux sa méthode et sa doctrine, se constitua
» comme le centre d'un grand système, autour duquel
» devaient graviter dès lors tous les écrivains scolas-
» tiques, et réprima ainsi une infinité d'écarts de doc-
» trine, qui sans cela auraient été presque inévitables.
» Il trouva les écoles dans la plus complète anarchie, et
» il y établit la dictature: dictature sublime, dont il fut
» investi par son angélique intelligence, ennoblie et re-
» haussée par une éminente sainteté. C'est ainsi que je
» comprends la mission de saint Thomas, et c'est ainsi
» que la comprendront tous ceux qui se vouent à l'étude
» sérieuse de ses œuvres...

» Cet homme était catholique, et il est vénéré aujour-
» d'hui sur les autels de l'Eglise catholique; et cependant
» son esprit ne se sentit jamais entravé par l'autorité
» en matière de foi, et son esprit parcourut en liberté
» toutes les branches du savoir, réunissant une telle

» étendue et une telle profondeur de connaissances qu'il » semble un véritable prodige pour l'époque où il vécut. » Il raisonna beaucoup, mais on reconnaît qu'il se défie » de la raison, avec cette judicieuse défiance qui est un » indice non équivoque de la véritable sagesse. Il fit » servir à la défense de la religion la philosophie de son » temps, et l'on trouve à chaque ligne de ses œuvres des » idées si lumineuses sur les points les plus compliqués » de l'idéologie, de l'ontologie, de la cosmologie et de la » psychologie, qu'il nous semble entendre un philosophe » qui aurait écrit longtemps après que ces sciences » eurent déjà réalisé les plus grands progrès.

» Dans son traité du droit et de la justice, on remarque » une si grande solidité de principes, une si grande élé- » vation de vues, une si profonde connaissance de » l'homme, qu'il trouverait facilement sa place parmi » les meilleurs ouvrages de législation que l'on ait écrits » dans les temps modernes. Ses traités sur les vertus et » les vices, en général et en particulier, épuisent totale- » ment la matière, et on pourrait défier tous les écrivains » qui lui ont succédé de nous présenter une seule idée » de quelque importance qu'il n'ait pas développée, ou » tout au moins indiquée avant eux.

» Ce qui brille surtout dans ses œuvres, et ceci est » particulièrement conforme à l'esprit du catholicisme, » c'est une modération, une sobriété dans l'exposé de » ses doctrines, que tous les écrivains auraient bien dû » se proposer pour modèle. De cette manière, en effet, le » champ des sciences aurait ressemblé à une académie » de véritables sages, et non pas à une sanglante arène, » dans laquelle des athlètes furibonds se livraient les » combats les plus acharnés. Sa modestie est si grande » qu'il ne rappelle jamais un seul fait de sa vie publique

» ou privée ; on n'entend jamais chez lui que la parole
» d'une intelligence qui déploie paisiblement ses tré-
» sors ; mais l'homme, avec ses gloires, avec ses adversi-
» tés, avec ses travaux, avec toutes ces vanités dont nous
» fatiguent généralement tant d'autres auteurs, s'efface
» complétement dans ses écrits (1). »

Toutes ces idées me revenaient à l'esprit, en parcourant les précieuses feuilles dans lesquelles ce savant admirable a établi, pour ainsi dire, les lois qui doivent diriger l'entendement humain, pour lui faire parcourir d'un pas solide et certain la carrière obscure et difficile des sciences. Ces manuscrits appartiennent à ses lumineux traités de théologie et de controverse. La cellule où il élabora ses œuvres si admirables se trouve à côté de la bibliothèque ; elle est transformée aujourd'hui en une petite chapelle consacrée à sa mémoire.

Après avoir tenu entre mes mains ces pages qui rappellent les brillantes apologies par lesquelles le docteur angélique a vengé la sublime sainteté du christianisme, les vices du paganisme, représentés au vif par les ruines d'Herculanum et de Pompéi, me paraissaient plus honteux et plus révoltants encore.

En effet, les restes de peintures que nous y voyons dans les temples des idoles, les logements des prêtres païens et les statues indécentes des faux dieux, promènent l'imagination dans les champs de la sensualité, de la dissolution et de l'avarice, poussées jusqu'aux raffinements les plus excessifs dont la corruption puisse être capable. La pureté sublime de l'Evangile ne paraît jamais si sainte et si réellement fille du Ciel que lorsqu'on la contemple en ayant sous les yeux les vices auto-

(1) *Le Protestantisme*, etc., tome II.

risés par la religion de Vénus et de Cupidon et stimulés par les scènes lubriques auxquels se livraient, confondus avec le peuple, les prêtres de ces infâmes divinités; la vérité de la doctrine que Jésus-Christ est venu enseigner aux hommes devient plus sensible encore lorsqu'on observe les impostures qu'il a bannies du monde, et dont on retrouve clairement les vestiges dans le temple d'Isis.

Mais cette religion de ténèbres, qui autorisait des scènes aussi injurieuses à la dignité de l'homme, qu'elle rabaissait et outrageait, pour ainsi dire, n'a pas perdu encore tous ses fidèles croyants. Dans notre siècle et au sein même des nations civilisées, on trouve des hommes qui, sur un signe, courraient relever les temples ruinés d'Isis et de Vénus, s'honoreraient de fléchir le genou devant les idoles et accompliraient même, aux yeux du monde stupéfait, les rites dégoûtants de ce culte sacrilége. Les immondes orgies dont nous trouvons tant de vestiges dans l'*Histoire de la révolution française*, la secte des Mormons, qui se propage dans les Etats-Unis, et celle des *Frères chrétiens*, qui commence à s'étendre en Allemagne, ne viennent que trop à l'appui de notre opinion.

L'histoire du genre humain et notre propre expérience démontrent que l'homme abandonné à sa raison demeure incapable de s'élever, ne peut que descendre, et, sans lumières ni connaissances pour distinguer le bien du mal, marche en aveugle, pour tomber finalement dans cet abîme de dégradation que nous rappellent les temples et les statues de Pompéi.

Mais, malgré cette évidence, qu'il me soit permis d'exprimer ici une observation que j'ai déjà faite en plusieurs occasions. Les hommes frappés de ce déplorable aveuglement, ceux-là mêmes qui voudraient voir renouveler les scènes honteuses des rites du paganisme

élèvent la voix pour taxer d'ignorance l'infinie majorité des personnes sensées et éclairées qui les condamnent comme des êtres corrompus, et ils accuseront les autorités d'intolérance et de despotisme, parce qu'elles les traitent comme des êtres dangereux pour la morale publique. Ceci ne saurait être que l'effet d'un égarement complet de leur raison; en effet, condamner comme fruit des préjugés, l'anathème unanime des peuples et de leurs magistrats, de la religion et des lois, et vouloir, malgré tous, faire prévaloir son jugement et celui d'un cercle étroit d'hommes entachés des mêmes défauts, tout cela n'est-il pas réellement le comble de l'extravagance?

Vous qui pensez ainsi, pouvons-nous leur dire, vous êtes des aveugles, parce que vous ne voyez point l'esprit du mal qui domine votre cœur, agité par les orages furieux de vos passions; des aveugles, parce qu'un vertige inconcevable s'est emparé de vos têtes, parce qu'au milieu du délire qu'il produit dans votre esprit, vous croyez voir un chemin riant et sûr là où il n'existe que d'horribles précipices, et de riantes prairies sur des côtes semées d'écueils. Vous êtes des ignorants, parce que vous appelez les vices des vertus et que vous considérez le mal comme un véritable bien; vous êtes des ignorants, parce que votre intelligence, plongée dans un abîme de ténèbres, comme la terre au jour de sa création, erre au hasard çà et là, sans apercevoir le moindre rayon de lumière qui puisse l'aider à sortir de l'épouvantable chaos où elle est plongée. Lorsque cette lumière paraîtra quelque jour, alors, saisis d'horreur et maudissant l'ouvrage de vos propres mains, vous reviendrez avec empressement sur vos pas, et, dans un élan derepentir et d'amour, vous unirez votre voix à celle du genre humain, éclairé par les lumières immortelles de la foi.

CHAPITRE XXIII.

L'Espagne. — Son aspect depuis la guerre civile. — Situation religieuse. — Coup d'œil sur les choses qui l'aggravent. — Conséquences déplorables. — Influence de la révolution sur le clergé. — Bases illégales proposées pour la réforme. — Missions des réguliers en Espagne. — Qui sont leurs ennemis? — Réforme des communautés. — Pourquoi n'a-t-elle pas eu lieu? — Une réflexion. — Impressions reçues à Pedralvez et à Monserrat. — Les révolutionnaires ne respectent ni les arts, ni les sciences, ni la douleur. — Manrèse, berceau des Jésuites. — Quel motif a-t-on de les craindre? — Conséquence logique.

La vie des peuples, comme celle des individus, présente un mélange de faits, les uns brillants, d'autres obscurs, ceux-ci glorieux et ceux-là ignominieux pour leurs auteurs. L'Espagne, dont le pavillon domina jadis sur toutes les mers, dont les audacieux capitaines, sillonnant des océans inconnus, s'ouvrirent un passage dans un nouveau monde, et dont les armes, maniées par des armées de héros, conquirent des régions si étendues et si lointaines, qu'on a pu dire sans exagération « que le » soleil ne se couchait jamais sur les Etats de Charles- » Quint, » l'Espagne, dis-je, dont les monarques furent considérés comme des modèles de valeur, de prudence, de libéralité, dont le pouvoir fut redouté par toutes les nations de la terre et dont la France et l'Angleterre se disputaient l'amitié, n'est pas demeurée exempte de cette fatale nécessité à laquelle soumet les Etats et leurs

individus, les nations et leur gouvernement, cette misère inséparable de tout ce qui se rattache à l'humanité.

Mille causes réunies ont influé à la fois sur sa décadence progressive; le monde entier les voyait et les déplorait, tandis qu'elle fut la dernière à les connaître, et même lorsqu'il était déjà trop tard pour y apporter les remèdes exigés par la situation. D'autres les ont signalés, et je ne les répéterai point, donnant ainsi par mon silence une preuve de respect à ma vieille mère, d'autant plus intéressante pour moi qu'elle est plus en butte aux coups de l'adversité. Qu'il me soit donc permis de consigner ici mes observations, écrites du ton respectueux avec lequel un fils présente à ses frères le tableau des malheurs de leur mère commune, afin qu'ils leur soient un utile enseignement. Je ne m'occuperai point de ses luttes politiques, ni des partis acharnés qui transforment son beau territoire en un vaste champ de bataille : sa situation morale et religieuse est la seule chose qui se rattache à mon objet présent.

Pour recueillir mes notes, j'ai traversé la Catalogne, j'ai visité le royaume de Valence, et j'ai parcouru l'Andalousie, les Castilles, la Galice et les provinces basques, qui ont été durant tant d'années un des principaux théâtres de la guerre civile. On retrouve les traces de celle-ci dans toute la Péninsule; mais on y reconnaît plus visiblement encore les vestiges d'autres combats, qui ont souillé le sanctuaire, devenu l'objet de la haine furieuse d'une populace égarée, qui agissait sous des impressions faciles à inspirer à une multitude prompte à s'exalter et dépourvue de l'instruction suffisante pour juger les choses par elle-même.

Des monastères et des temples en ruines, des restes à peine visibles des établissements soutenus par les con-

grégations religieuses, des lieux souillés par le sang innocent versé dans des moments de fureur impie, une multitude d'hommes condamnés à vivre dans la misère, et leurs biens confisqués allant enrichir ceux qui ne les avaient point gagnés à la sueur de leur front ni par leur talent et l'activité de leur industrie : voilà ce que l'Espagne m'a offert en tous lieux. J'ai trouvé les temples convertis en théâtres, les monastères en auberges, les cloîtres silencieux devenus de bruyantes places publiques, et j'ai vu transformés en propriétés particulières, entourées de murs épais, les jardins et les champs des moines, toujours ouverts jusqu'alors au pauvre, qui venait y gagner son pain de chaque jour.

Si l'on considère que le principe religieux domine depuis tant de siècles en Espagne, un tel spectacle indique un grand bouleversement, un changement total d'idées, en un mot une véritable révolution; et, en effet, c'en est une dont l'Espagne aura à déplorer les suites pendant les nombreuses années qui lui seront nécessaires pour guérir les plaies profondes imprimées dans la conscience et dans la morale du peuple par les principes propagés pendant la révolution. Ceux-là se trompent étrangement qui, dans de pareils attentats, ne veulent voir que l'exaltation isolée de quelques individus poussés par des impies et des révolutionnaires, et qui pensent que leurs conséquences, quoique sensibles, n'auront aucune action sur la masse du peuple.

Lors même que la majorité des Espagnols eût vu avec horreur les sanglants événements de juillet 1834, à Madrid, à Reus, à Barcelone, à Valence, à Murcie et dans d'autres villes de la Péninsule ; malgré le scandale reçu alors par des gens accoutumés à respecter leur foi et tout ce qui s'y rattache, la tolérance impassible dont le gou-

vernement fit preuve en présence de pareils actes et la sanction qu'il leur donna en supprimant les instituts monastiques et en s'emparant des biens de l'Eglise, égarèrent la conscience de ce même peuple, en lui révélant que les attentats qu'il considérait comme sacriléges n'avaient pas une si haute gravité qu'il l'avait cru d'abord, et que, par conséquent, le principe qui lui enseignait à respecter tout ce qui se rattache à la foi pouvait subir quelques altérations comme tout ce qui est d'invention purement humaine.

Tel est le mal profond qui se fait sentir en Espagne, et qui, gagnant du terrain chaque jour comme une gangrène dévorante, prépare de nouveaux éléments de désordre religieux et de dissolution sociale. Le monde entier a pu juger de l'horreur de ce bouleversement, dans lequel nous avons vu les temples profanés, les biens de l'Eglise usurpés, les ecclésiastiques appliqués au service militaire, pendant que l'on traînait en prison les évêques qui avaient refusé de se soumettre à des dispositions illégales, et que l'on attribuait la direction des Eglises à des hommes dépourvus de la juridiction légitime pour les gouverner. Une situation aussi violente a cessé en partie depuis le concordat du 16 mars 1851; mais ses conséquences étaient difficiles à réparer; elles subsistent encore aujourd'hui, et se perpétueront d'une manière désastreuse jusqu'à ce que l'on voie se remplir les vides qu'ont laissés les attentats commis par l'esprit révolutionnaire.

Qui ne reconnaît que le défaut d'instruction se fait particulièrement sentir aujourd'hui dans les campagnes, où le bas peuple se pressait jadis pour la recevoir dans les monastères et dans les écoles particulières des chefs de paroisses? Qui ne sait que dans ces écoles, même

arriérées et à demi barbares, telles qu'il plaît aux modernes réformateurs de l'Europe de les supposer, on apprenait du moins les connaissances indispensables à l'homme, celles qui forment sa conscience, éclairent sa foi et lui enseignent à remplir ses devoirs envers la société dont il fait partie? Qui ne reconnaît, enfin, que pour les soixante-dix mille sujets que les moines élevaient jadis gratuitement dans leurs écoles et dans leurs monastères, on n'a pas encore ouvert d'autres établissements, depuis la disparition de ceux-ci? Et si, au lieu de combattre l'ignorance, l'élément le plus actif des calamités qui pèsent sur les nations, on la protége, tout au contraire, en quelque sorte, pourra-t-on dire que l'on a écarté le premier et le plus redoutable des maux qui rongent au cœur la nation espagnole?

Une douloureuse expérience a prouvé aux gouvernements que la religion est la base unique sur laquelle puisse reposer la félicité des peuples; que tout appui qui n'est point établi sur la conscience n'est qu'un fondement creusé dans un sable sans consistance, et se trouve dès lors sans force pour résister à ce choc incessant des intérêts opposés qui combat les institutions des peuples.

Les engagements politiques, les relations personnelles, les antécédents de famille, les liens mêmes de la reconnaissance et du devoir, ne sont plus guère que des simulacres, et se trouvent aujourd'hui bien loin de recevoir l'encens que leur prodiguait jadis, particulièrement en Espagne, un sentiment aristocratique poussé peut-être jusqu'à l'exagération. La conscience éclairée par la foi est la seule qui puisse donner de solides garanties; aussi les sociétés qui l'ont abandonnée n'offrent plus aucune espérance de sécurité ni de paix. « Après les

» sophismes viennent les révolutions, et après les sophis-
» tes les bourreaux, » disait un illustre diplomate de ces derniers temps (1).

Cet élément inappréciable a été sauvé en Espagne, il est vrai, malgré les rudes coups qui menaçaient son existence; le dogme catholique, qui constituait le plus noble titre de gloire de la noble Espagne, a été sauvé, je le répète, mais de la même manière qu'une armée reste victorieuse après avoir lutté contre un ennemi astucieux, qui lui dispute pied à pied la possession du terrain et sait diviser ses forces par mille manœuvres ingénieuses et hardies; il a vaincu, mais il se trouve aujourd'hui débilité, meurtri, exténué par la longueur du combat et les difficultés de la victoire.

Ces scènes d'une fureur impie qui dévasta les églises et les couvents, cette apathie des autorités qui virent d'un œil indifférent les profanations du sanctuaire ; ce mépris déversé par la presse sur les choses saintes; cette religion qui offrit partout aux yeux du peuple des spectacles humiliants pour la foi et pour la conscience catholiques, ne pouvaient que laisser de profondes blessures dans le cœur de ce même peuple : voilà celles qui réclament un remède, et ce remède n'est point appliqué. Le mal prend chaque jour de plus grandes proportions : la conduite de la multitude le fait voir clairement, et les effets en sont manifestes aux yeux de tous.

Cette Espagne, qui domina jadis toutes les mers et dicta des lois dans les deux mondes, luttant aujourd'hui contre mille éléments de désordre qu'elle porte dans son sein, se perd plutôt dans la tourmente que lui causent

(1) Donoso Cortès, *Essai sur le Catholicisme, le Libéralisme et le Socialisme,* chap. 1er.

ses maux domestiques, que dans quelque ouragan suscité par les intérêts d'ennemis étrangers ; plus encore dans les ondes furieuses qu'agite la fureur anarchique de réformateurs sans foi, que dans une de ces tempêtes soulevées fréquemment par les luttes de souverains qui se disputent, à la tête d'armées aguerries, le droit d'imposer leur bon plaisir aux nations.

Nous pourrions ajouter d'autres causes, qui influent particulièrement sur la situation présente de l'Espagne : un caractère énergique, et qui ne recule jamais dans la voie où il s'est engagé ; une constance à toute épreuve dans les entreprises résolues et cette présomption incomparable qui se remarque ordinairement chez les individus de la nation, rendent le mal plus grave dès son principe, comme elles en rendent aussi la guérison plus difficile. Nous devons ajouter que la multitude, qui n'était point préparée à recevoir les idées nouvelles prêchées par ses réformateurs, fut par là même très prompte à croire et très prompte à agir sous l'influence de ses premières impressions.

Les conséquences de ces mêmes attentats profiteront, il est vrai, à la réaction religieuse, qui peut sauver l'Espagne de l'abîme où elle se précipite. Un peuple qui se voit trompé par les prétendus réformateurs qui l'excitèrent aux sacriléges attentats de 1834 ; qui voit absorbées au profit personnel de quelques individus les richesses immenses dont se composait la masse des biens ecclésiastiques, et se trouve privé en même temps de l'assistance qu'il trouvait chez leurs légitimes possesseurs ; qui sent augmenter progressivement le fardeau des impôts, sans que leur produit contribue à les diminuer en rien ; qui voit ses enfants privés d'instruction, parce que les écoles et les maisons d'éducation n'ont pas

été augmentées en proportion de la suppression des monastères où elle était donnée gratuitement; qui, enfin, souvent pressé par le besoin, va frapper à la porte de ses instigateurs et de ses conseillers, plongés dans l'opulence, et n'en reçoit qu'un refus humiliant; ce peuple, dis-je, reconnaît qu'on l'a trompé, et, naturellement dur et hautain, il conçoit une aversion profonde contre ceux qui ont servi d'instruments pour procurer son malheur.

De là tant de haines implacables, enracinées dans des cœurs qu'animaient, à une autre époque, les sentiments les plus nobles et les résolutions les plus chevaleresques. Les instigateurs d'émeutes impies redoutent aujourd'hui la fureur de cette même multitude qu'ils ont soulevée, et qui les voit devenus les seuls possesseurs de fortunes qui contribuaient jadis au bien-être général. J'ai remarqué plusieurs faits qui me démontrent la vérité de cette observation. Mais il est clair que c'est à l'administration de mettre à profit les circonstances favorables qui se présentent, pour éviter le précipice où l'entraîne l'anarchie. Les peuples les plus durs par caractère deviennent dociles et faciles à diriger quand l'administration qui les gouverne s'attache avec zèle à écarter les causes qui compromettent leur situation. Oh! quelles facilités merveilleuses le gouvernement espagnol trouverait pour se concilier la confiance et l'amour du peuple entier, s'il dirigeait sérieusement ses vues vers ce double objet!

Le clergé est l'une des corporations qui ont ressenti de plus près et de plus vieille date le contre-coup des secousses que les bouleversements politiques ont imprimées à l'Espagne. Un grand nombre de ses membres ayant figuré dans les rangs des armées, aux diverses époques de la guerre civile, et leurs services militaires ayant été récompensés par des dignités ecclésiastiques,

le clergé n'a pu conserver dès lors toute la dignité et la noble indépendance du sacerdoce. Chaque prêtre avait pu conserver ses convictions personnelles et les soutenir par son influence et sa parole, s'il les croyait justes ; ceci n'est point interdit au ministre du Seigneur, pourvu qu'il ne s'écarte point des moyens pacifiques. Malheureusement, il arriva en Espagne tout le contraire, et par suite de la réaction qui eut lieu lorsque Ferdinand VII remonta sur le trône en qualité de monarque absolu, l'influence de cet abus se fit sentir par trop au sein même de la phalange du sanctuaire.

Le mal fut plus grand, toutefois, lorsque, après la suppression des instituts monastiques, en 1835, des milliers de religieux furent expulsés de leurs cloîtres et jetés dans la rue, sans occupations qui pussent employer leur temps honnêtement, sans revenus qui pussent assurer décemment leur existence. Les écrivains qui se sont attachés à noircir le clergé espagnol en légitimant la réforme irrégulière que la régente essaya d'introduire pendant la minorité d'Isabelle II, n'ont pas pris l'histoire de ces maux depuis son véritable principe, et en exagérant leurs conséquences, ils en ont oublié les causes réelles. L'origine de toutes les fautes que l'on a reprochées au clergé se trouve dans les empiétements du gouvernement, qui s'est constitué tant de fois juge en des matières qui étaient de la compétence exclusive des évêques; du gouvernement, qui contrariait les mesures prises par le Souverain Pontife pour la répression des abus; du gouvernement, qui prétendait régenter le sacerdoce avec autant de liberté qu'il réglementait l'armée, dans l'occasion.

Lorsque, au milieu de ces agitations convulsives qui ont ébranlé de nos jours la Péninsule, les cortès s'occu-

pèrent de réformer le clergé, elles ne procédèrent point d'une manière légale ; aussi leurs dispositions ne pouvaient produire aucun résultat durable et avantageux. Les cortès de 1834, suivant en cela les errements de celles de 1823, décrétèrent la réforme, et la reine régente, organe de leur volonté, reproduisit dans les instructions données aux membres d'une commission chargée de les discuter, les articles de la fameuse constitution civile du clergé français, condamnée par Pie VI. Ce n'était point là une marche légale; aussi, je le répète, toutes ces mesures, loin de faciliter au clergé le digne exercice de son ministère, lui en enlevèrent complétement les moyens; loin de le réformer, le détruisirent, et l'anéantirent entièrement, bien loin de lui rendre la vigueur et la vie.

A quel état le voyons-nous réduit aujourd'hui? Les faits le diront mieux que les paroles : dépourvu de toutes ressources par suite de la séquestration de ses biens, qui lui venaient, non de la largesse du gouvernement, mais de la généreuse piété des particuliers, il est obligé, pour ne point mourir de faim, de se procurer des moyens quelconques d'existence. N'ayant plus de séminaires pour s'instruire, il ne sera pas surprenant que les sujets formés ultérieurement n'aient pas toute la science nécessaire au prêtre, surtout à l'époque où nous vivons; et, après qu'une multitude de ses membres a été violemment arrachée des cloîtres, où leur discipline était soumise à une règle fixe et à la vigilance continuelle de supérieurs qui vivaient au milieu d'eux, nous comprenons très facilement que plusieurs d'entre eux se soient relâchés de la ferveur propre à la vie sacerdotale.

Tel est le résultat de la *réforme* du clergé espagnol! La nature de cet ouvrage ne me permet pas d'approfon-

dir une matière qui exigerait à elle seule plusieurs volumes.

Chacun des instituts réguliers en Espagne avait sa mission particulière, et tous l'ont remplie, il faut en convenir, avec plus ou moins de zèle et d'exactitude... La marche des siècles a fait disparaître, il est vrai, les causes qui avaient motivé dans le principe la fondation de quelques-uns d'entre eux; mais leurs membres s'appliquèrent aux fonctions générales du sacerdoce chrétien, de manière que leur existence ne cessa point d'être utile à la société, qui reconnut quelquefois leurs services, et à l'Eglise, qui sut toujours les apprécier. Ces corps n'étaient point inutiles, ni composés de membres sans vie; tout au contraire, ils rendaient de grands services à la religion, parce que leurs sujets, étant consacrés au culte de Dieu, vivaient pour l'exercice des vertus les plus parfaites du christianisme; ils se rendaient de même utiles à la société, qui assurait par leur moyen l'enseignement, la prédication, l'hospitalité et la pratique des œuvres de miséricorde. Tous tenaient des écoles publiques pour les premiers éléments des lettres; ils fournissaient de l'occupation, dans leurs maisons, dans leurs temples et dans leurs établissements, à des maîtres et à des ouvriers de toutes les professions; ils occupaient d'innombrables fabriques où l'on travaillait aux étoffes de leurs habits; les artisans, les laboureurs et les pauvres trouvaient assistance dans leurs monastères, et l'on peut affirmer, d'après des données positives, que trente mille religieux qui existaient, en Espagne, fournissaient la subsistance à plus de trois cent mille Espagnols.

Ceux qui demandent à l'homme des actions positives ne sauraient méconnaître les effets matériels et palpables produits par les instituts religieux en Espagne. Ceux

qui ont expérimenté les effets de cette bienfaisance vivent encore, et le souvenir reconnaissant qu'ils conservent de leurs bienfaiteurs est la plus brillante apologie que l'on puisse faire des religieux espagnols. D'un autre côté, quoique la main inexorable de la révolution n'ait rien respecté, quoique le poignard et la torche incendiaire aient inauguré l'œuvre sacrilége qu'une loi inique vint consommer plus tard, l'Espagne est semée encore de précieux monuments, qui sont l'honneur des arts, l'orgueil de ses cités et la véritable preuve du talent et de la puissance de l'homme, capables d'exécuter des œuvres aussi hardies que Saint-Paul de Valladolid, la Chartreuse de Miraflorès, le monastère fameux de las Huelgas, la célèbre abbaye de Monserrat, les cloîtres de Pedralvez, de Saint-Pierre de Cardeña et tant d'autres arrachés par eux à la ruine générale qui abîma les ordres monastiques, leurs couvents, leurs monastères et leurs institutions.

L'Espagne ne verra plus s'élever désormais des monuments aussi beaux, aussi durables, aussi achevés que ceux qu'ont érigés les réguliers, pour la splendeur de la nation, pour l'honneur des arts et pour la gloire et le profit de mille artistes, dont le génie et les travaux y ont trouvé leur récompense. Quiconque voit d'un œil indifférent ces immenses édifices à demi ruinés, sans évoquer de la tombe les ombres des cénobites qui vécurent et moururent en ces lieux; quiconque parcourt froidement les corridors et les cellules de ces couvents démolis, sans que les souvenirs les plus intéressants se pressent dans sa mémoire; quiconque peut arrêter les yeux sur ces immenses travaux sans ressentir une émotion profonde et sans que son âme éprouve seulement la curiosité d'examiner, celui-là « peut bien fermer les

» annales de l'histoire et abandonner ses études sur le » beau et le sublime ; pour celui-là il n'existe ni phéno-» mènes historiques, ni beauté, ni sublimité : son en-» tendement est dans les ténèbres et son cœur dans la » poussière, » disait l'immortel Balmès.

« Les ordres religieux, a-t-on dit souvent, avaient » besoin de réforme ; leur discipline n'avait plus la fer-» veur de celle des moines primitifs, et leur zèle n'opé-» rait plus les mêmes prodiges que celui de saint Ber-» nard, de saint Dominique et de saint Ignace de Loyola ; » ils s'entremettaient souvent dans des affaires étran-» gères à leur profession, s'introduisaient dans les palais, » faisaient sentir leur influence dans la politique, et » leur vie était plutôt nuisible que profitable au peuple. »

Lorsque, en 1834, on articulait ces griefs contre les instituts monastiques d'Espagne, on répétait ceux que l'on avait formulés dans ce même pays, en 1823 ; ceux que la France avait entendus, au début de sa grande révolution, et ceux qu'ont répétés depuis, dans le monde entier, les ennemis de la vie monastique. Mais si nous avons fait observer précédemment que la cause des maux du clergé se trouvait dans le gouvernement lui-même, qui entravait les mesures légales propres à lui rendre son éclat, et en activant très efficacement tout ce qui pouvait produire des effets contraires, une origine différente ne saurait être assignée non plus à la décadence des réguliers.

Le gouvernement espagnol, qui a cherché à établir dans sa capitale le centre de chacun des instituts établis dans ses domaines, en les séparant ainsi du seul centre qu'ils doivent avoir ; le gouvernement, qui ne permettait à leurs chefs de communiquer avec leurs supérieurs de Rome que par l'intermédiaire du ministère

d'Etat, ni d'exécuter leurs prescriptions qu'après qu'elles avaient été révisées, modifiées et parfois même réglementées par lui; qui se constituait juge dans leurs questions, en revendiquant pour lui des droits qui compètent à des fonctionnaires d'un tout autre ordre: ce gouvernement, dis-je, fut la première et la principale cause qui influa sur le relâchement de leur esprit religieux.

Lorsque j'ai vu les rois discuter des mesures pour faire briller la régularité parmi les religieux de leurs vastes possessions d'Espagne et d'Amérique, intimer des ordres et dicter des règlements, à cet effet, à leurs vice-rois et à leurs capitaines généraux, j'ai pensé que de semblables dispositions n'étaient ni bien calculées ni bien efficaces, et qu'ils auraient dû plutôt revenir sur leurs pas, en renonçant à une autorité qu'ils n'exerçaient que de fait, et la remettant tout entière entre les mains des supérieurs de ces mêmes instituts, qu'ils en avaient dépouillés. L'expérience démontre quelle fut l'efficacité des mesures prises par les rois pour réformer les moines; aussi l'histoire nous les fait voir effaçant aujourd'hui ce qu'ils ont écrit hier, et révoquant dans un seul instant l'ordonnance qui leur avait coûté souvent plusieurs années de travail et de réflexion.

L'Eglise ne s'est jamais opposée à la réforme; bien au contraire, lorsque la marche des siècles, lorsque le bouleversement même des Etats traçait dans les cloîtres la sombre empreinte de la révolution, les papes s'empressèrent de rendre leur éclat primitif aux pierres du sanctuaire, et de rétablir parmi celles-ci l'ordre et la ferveur primitive, qui les avaient distinguées au milieu de cette variété d'ornements qui rehaussent la majestueuse splendeur de l'œuvre de Dieu par excellence. Pour s'en convaincre, il n'est pas nécessaire de feuilleter bien long-

temps l'histoire, mais il suffit de l'ouvrir tout simplement; et, après avoir lu les effets des grandes secousses éprouvées en Europe et des agitations que l'Amérique a subies depuis son émancipation, nous y lirons aussi la sollicitude des Pontifes pour réparer les maux occasionnés à la discipline par toutes ces causes réunies.

Si cette sollicitude n'a pas atteint son but, la faute n'en est point à l'Eglise, qui n'a d'autres moyens pour faire écouter ses prescriptions que les avertissements et les prières. Les lois de l'Eglise subsistent, et si elles sont allées se perdre au milieu des innombrables protocoles qui encombrent les cabinets des politiques, la faute n'en est point à elle ; ce n'est donc point à elle qu'on doit en attribuer les conséquences, et moins encore faire cette question : « *Pourquoi ne réforme-t-on pas les moines ?* »

Plus d'une fois j'ai eu l'occasion d'observer que les instituts monastiques vivent aujourd'hui dans un état florissant de discipline et de régularité au sein des divers pays où l'action de leur centre se fait sentir directement, comme en France, en Belgique, en Angleterre et dans les Etats-Unis, par exemple, et que le contraire a lieu chez toutes les nations où la communication des religieux avec leurs supérieurs respectifs est prohibée par des dispositions de la loi civile. Rien de plus naturel. En effet, un corps quelconque ne saurait exister hors de son centre, non plus qu'une machine se mouvoir sans l'action de son ressort principal.

Les gouvernements soupçonneux et défiants, qui ont consigné dans leurs lois la prohibition faite aux ordres religieux de communiquer avec leur chef légitime, ont décrété par le fait le dépérissement et la mort de ces mêmes congrégations, instituées pour produire dans chaque pays le bien qu'elles avaient déjà réalisé durant une

longue succession de siècles, au profit du genre humain. Dans tout ce qui est régi par des lois qui tiennent à l'essence d'une chose, aucune modification ne saurait avoir lieu sans altérer, sans affaiblir, sans frapper de mort la chose elle-même.

Consciencieusement parlant, on ne peut dire que l'expulsion du clergé régulier soit l'œuvre de la nation espagnole. Cette nation, sérieuse, circonspecte et calme dans ses résolutions, attachée plus qu'aucune autre à ses mœurs et à ses usages, n'a certainement pas élevé la voix pour demander la proscription d'instituts nés dans son sein, et dont les annales de quinze siècles entiers formaient un seul corps, pour ainsi dire, avec l'histoire nationale. Lorsqu'un décret royal abolissait les instituts monastiques « pour répondre au désir des peuples et au » vœu de la nation, » suivant ses propres termes, cette même nation exprimait une volonté contraire; les peuples déclaraient vouloir à tout prix conserver leurs religieux, et l'immense majorité faisait entendre, dans tous les coins du royaume, les plaintes que lui arrachait un pareil événement.

La haine contre les ordres religieux n'a jamais existé que chez les protestants et les philosophes, et ceux-ci se sont distingués en toute circonstance par leur intolérance envers l'institution, de même que par leur cruauté à l'égard de ses membres.

C'est surtout en visitant le célèbre monastère de Miraflorès, en admirant dans son enceinte tant de travaux prodigieux, tant d'efforts de l'art et de l'industrie de l'homme, tant de constance et de patience dans l'exécution, tant de libéralité à seconder le génie qui a pu réaliser des monuments aussi admirables, que je pouvais apprécier toute l'étendue du mérite de ses auteurs. Ce

même sentiment de respect pour leurs fondateurs, de réprobation pour l'injustice qui les a persécutés, et de tristesse profonde à la vue de l'abandon auquel sont condamnées des œuvres qui feront l'éternel orgueil des arts nationaux, je l'éprouvais encore à la vue des ruines imposantes de Monserrat, des murs chancelants et des corniches mutilées de Pedralvez.

Tous ces immenses édifices, dont les pierres semblaient écrire l'histoire des plus beaux temps de la monarchie espagnole, aujourd'hui déserts et ruinés, arrachent un soupir à l'âme, mais un soupir mêlé d'indignation. Ce ne sont point, en effet, les Arabes qui les ont détruits; ce ne sont point les tribus des déserts qui ont amoncelé, comme des matériaux de barricades, les débris de ces précieuses constructions; ce sont des hommes qui se disent *civilisés*, et qui, s'ils n'aimaient ni ces institutions, ni leurs créateurs, auraient dû respecter au moins le génie et les chefs-d'œuvre de l'art qui brillaient dans ces divers édifices.

Lorsque nous contemplons les grandes ruines de Thèbes et de Balbec, nous ressentons la peine qu'inspire naturellement le souvenir de tant de générations humaines qui se sont succédé dans ces lieux, de leurs vicissitudes, de leurs péripéties et de leurs malheurs; mais nous n'y voyons, du moins, que la main du temps ou de la barbarie, qui a entassé tous ces décombres pour y ensevelir les efforts de la civilisation et du progrès des peuples. Ici, c'est tout le contraire : à la mélancolie qu'inspirent naturellement les ruines, vient se joindre le triste spectacle des hommes rétrogradant de la culture intellectuelle à la barbarie, et combattant à main armée pour précipiter le monde dans le chaos d'où l'avaient tiré les lumières de la foi et de la civili-

sation. Le sentiment d'horreur qu'inspirent ces témoins de la dévastation commise par les peuples, trouve à chaque pas l'occasion de se ranimer lorsqu'on visite les différentes contrées de l'Espagne.

Ceux qui, en réformant les institutions monastiques avec le poignard et les bûchers, outrageaient cette humanité qui inspire de la compassion même pour les coupables; ceux qui témoignaient leur haine pour les arts en embrasant, en détruisant ou en dépeuplant les riches monastères, ne l'ont pas moins témoignée aux sciences en détruisant les magnifiques bibliothèques réunies par les religieux, au prix des plus grands sacrifices, pendant une longue suite d'années.

Chacun sait que les couvents, quelque pauvres qu'ils fussent, possédaient tous des bibliothèques, et que certaines d'entre elles figuraient parmi les plus célèbres du monde entier par les livres rares et les précieux manuscrits qu'elles contenaient. Chacun d'eux possédait pareillement des tableaux d'une grande valeur, dont les uns avaient été achetés par les communautés elles-mêmes, et les autres donnés par de pieux fidèles.

Demandez maintenant ce que sont devenues toutes ces richesses, où sont tant de précieux dépôts du savoir de l'homme et de son habileté dans les arts. Je vous répondrai que j'ai vu vendre en Amérique une infinité de ces livres, que les libraires exposaient dans leurs magasins, sans se donner même la peine d'effacer le nom de la bibliothèque d'où on les avait arrachés; que j'ai vu de magnifiques toiles de Murillo, de Ribera et de Vélasquez, jadis l'ornement des églises de certains couvents, embellir les palais des lords d'Angleterre et les maisons des riches négociants de New-Yorck, de Baltimore et de Valparaiso; que j'ai vu, à Barcelone, des monceaux de

livres entassés dans des salles humides et à demi ruinées, à l'ombre d'une église tombant elle-même en ruines, et qui, empilés comme des pierres ou des briques, n'avaient pas été touchés depuis vingt années au moins.

J'ai vu à Valence un musée formé de tableaux qui avaient échappé au vandalisme ; mais pas un seul d'entre eux n'avait quelque valeur, parce que ceux de ce genre ne sont pas entrés dans les musées publics et ne sont point restés la propriété de la nation. Voilà tout ce qui a pu être sauvé des précieuses bibliothèques et des magnifiques peintures de deux provinces florissantes, et peut-être même les plus riches de toute l'Espagne! La révolution ne se lavera jamais de ces taches, que lui reproche tous les jours, à juste titre, la civilisation du siècle présent.

Après avoir outragé les sciences et les arts, ils n'ont pas même respecté la douleur, ceux qui se disaient « les » rédempteurs d'une société meurtrie par le despotisme.» Lorsqu'ils eurent arraché les vierges innocentes de leurs cellules silencieuses, et qu'ils les eurent contraintes de vivre au milieu du tumulte qu'elles avaient fui, lorsqu'ils les eurent laissées dans la rue, sans leur donner un asile ni leur assurer des moyens d'existence, ils allèrent arracher aussi du sein des montagnes les anachorètes qui vivaient dans les fentes des rochers et dans les sombres cavernes des précipices. Et dans quel but? Pour leur signifier, *au nom de la liberté*, qu'ils ne pouvaient continuer un genre de vie volontairement embrassé par eux !...

Monstrueuse contradiction! Cet homme, dévoré par d'amers chagrins, qui recherche la solitude parce qu'il peut y donner un libre cours à ses larmes, cet homme qui évite la compagnie des autres hommes parce qu'elle

lui rappelle ses égarements, et sort à peine quelques rares fois de sa grotte, au milieu de l'obscurité de la nuit, pour aller déclarer ses fautes et demander conseil au ministre de Dieu ; cet homme, on l'entraîne violemment hors de sa retraite, on le condamne à vivre de la manière la plus contraire à ses inclinations, on l'insulte cruellement dans son malheur, et tout cela *au nom de la liberté!*

Je visitai Manrèse, berceau de l'un des instituts les plus célèbres et les plus persécutés par les réformateurs sociaux, et je contemplai la grotte dans laquelle le fondateur de la compagnie de Jésus traça le plan de son œuvre, qui, sans cesse combattue par des éléments de tout genre, vivra néanmoins comme le solide édifice qu'un habile architecte a fondé sur un roc à jamais indestructible.

Le nom de cet ordre religieux est connu partout, car ses membres ont pénétré partout, en sillonnant les mers, en traversant les déserts et en gravissant les montagnes; ce nom est respecté dans les annales de toutes les sciences, car il a répandu ses lumières sur chacune d'elles, en parcourant avec sa noble supériorité tous les degrés de l'intelligence humaine. Depuis la théologie jusqu'à la physique, depuis les diverses branches d'administration et de politique jusqu'aux mathématiques, toutes les sciences sont redevables à cet institut d'une infinité d'ouvrages, dont le nombre et la célébrité prouvent mieux que toutes les apologies jusqu'à quel degré ils possédèrent le mérite du savoir.

Lorsque j'y joins tant d'autres faits qui montrent vivant en eux le zèle noble et généreux de l'apôtre, la charité ardente et intrépide du martyr et le pieux enthousiasme pour la gloire de Dieu qui inspire cette parfaite abnégation de soi-même, essentiellement propre

aux confesseurs de Jésus-Christ, je ne puis voir d'autres motifs à la persécution qu'ils endurent que l'incrédulité chez les uns, chez les autres la fausse idée qu'ils se sont formée du Jésuite, et chez le plus grand nombre le courant qui les entraîne à participer à des idées qui ne leur sont point propres, mais qui leur ont été suggérées par de fausses inculpations et des faits dénaturés.

Je ne vois pas non plus de raisons pour redouter cet institut, car, lors même qu'il aurait à sa disposition cette force athlétique que lui prêtait l'imagination de Pombal et du comte d'Aranda, l'expérience nous démontre que nulle force n'est capable de renverser les gouvernements qui s'appuient sur la justice et sur la droiture des principes, tandis que, au contraire, lorsque cet appui vient à leur manquer, le souffle d'un enfant suffit pour allumer l'incendie dans une nation entière.

L'Espagne, après avoir chassé une première fois la Compagnie, l'a rétablie, puis expulsée de nouveau, en deux occasions différentes; certains politiques n'appréhendaient point pour la nation les périls que d'autres apercevaient; les uns et les autres se disaient pourtant *libéraux*, et tous avaient souscrit des programmes dans le sens du progrès. Il est à remarquer, cependant, que les plus libéraux, en même temps qu'ils supprimaient les Jésuites, les condamnaient à souffrir l'exil aux îles Baléares, sans leur avoir fait leur procès, sans les accuser positivement d'aucun crime, et sans respecter les garanties individuelles que les lois de tout pays civilisé assurent à tous les citoyens indistinctement.

Une manière d'agir aussi irrégulière produit cette conséquence logique : un gouvernement, conduit par la crainte à violer les lois et qui, par des soupçons et d'ab-

surdes préjugés, trahit ses devoirs, ne saurait dire qu'il s'appuie sur la force morale. Plus un gouvernement est libéral, plus il doit être tolérant; mais aujourd'hui ce principe s'entend d'une tout autre manière, à ce qu'il paraît.





CHAPITRE XXIV.

Restes sauvés du naufrage. — Institutions de bienfaisance. — Le collége d'Ocaña. — Ses missions d'Asie. — Ses séminaires. — Ses monastères en Chine. — Conduite évangélique de ses membres pendant la révolution d'Espagne. — Collége de Valladolid. — Les Jésuites de Loyola. — Où est donc la liberté? — Opinion fâcheuse que les réformateurs espagnols donnent d'eux-mêmes. — Une voix au sein des assemblées politiques d'Espagne. — Balmès et Donoso Cortès. — Visite à la fameuse basilique de Saint-Jacques. — Misère que l'on aperçoit en tous lieux. — Trait brillant de charité. — Coup d'œil sur le Portugal.

Au milieu des vestiges sanglants que la fureur d'une exaltation impie a imprimés sur le sol espagnol, au milieu des ruines des monastères déserts, des temples renversés et de vastes édifices livrés aux flammes, nous voyons l'esprit catholique renaître, comme le phénix de ses propres cendres, et nourrir la foi par l'exemple de ses souffrances, comme le pélican nourrit ses petits du sang de ses entrailles. Grâce à ces traits de grandeur d'âme et de charité à toute épreuve, il nous est donné de contempler en Espagne des scènes semblables à celles qu'offrit le christianisme alors qu'il venait d'échapper tout récemment encore aux grandes persécutions.

A cette époque, le monde voyait avec stupéfaction les diacres secourir de leurs aumônes celui qui venait de verser le sang innocent de leurs frères, laver les blessures faites par les bêtes féroces à ceux qui les stimulaient à

déchirer les corps des martyrs, et recueillir les veuves et les orphelins des bourreaux les plus impitoyables des confesseurs de Jésus-Christ. Aujourd'hui, les Espagnols qui ne sont pas volontairement aveuglés voient la sœur de Charité guérir les maux de ceux-là mêmes qui nourrissent une haine profonde contre le sanctuaire, voient s'ouvrir des colléges où sont recueillis avec empressement les enfants des ennemis les plus acharnés de l'Eglise, voient naître au sein de la nation diverses associations qui ont pour objet de répandre les lumières sur un peuple abruti par l'ignorance.

Lorsque l'imagination se reporte en arrière, et se rappelle les scènes sanglantes de 1834, dont les prêtres furent les victimes ; quand elle voit les religieuses chassées de leurs cloîtres et réduites à mendier leur pain ; lorsque les incendies fument encore, que les traces du sang sont visibles et que les blessures se cicatrisent à peine; quand elle voit la charité chrétienne, supérieure à tout, embrasser ses ennemis en leur prodiguant les témoignages de sa tendresse, elle croit voir renaître l'âge d'or du christianisme, elle croit voir le soleil éclairer les beaux jours qui furent témoins des vertus admirables des martyrs.

Telle est l'impression que me causaient les religieuses du Sacré-Cœur, de Notre-Dame-de-Lorette, vouées à l'enseignement et à la charité, qui travaillent dans les hôpitaux, dans les maisons d'orphelins, et se consacrent à l'éducation des enfants dans les grandes cités, ainsi que les filles de Marie et les sœurs de la Conception, qui élèvent les pauvres dans les petites villes et à la campagne. Mais, tandis qu'en France, en Autriche, en Angleterre même et dans tous les pays éclairés de l'Europe, on dispense toute espèce de protection aux associations de cha-

rité, en Espagne, on soumet à un long examen devant des juges laïques les religieuses vouées à l'éducation des petites filles du peuple, de la même manière que l'on ferait fournir ses preuves d'aptitude à un spéculateur quelconque venu des pays étrangers pour donner des leçons à la jeunesse espagnole.

Ces associations, respectées dans tous les pays de la terre, quels que soient la religion et le culte auxquels ils appartiennent, objet des éloges enthousiastes des journaux même les plus libéraux de l'Amérique et de l'Europe, et dont les membres ont été reçus comme en triomphe dans les pays les mieux gouvernés du nouveau monde, ces associations ont trouvé dans l'Espagne seule un accueil tout différent de celui qu'elles méritent et que devait leur promettre un Etat distingué entre tous par le glorieux surnom de CATHOLIQUE. Mais si les contradictions que la froideur des hommes suscite aux entreprises de charité ont toujours servi de creuset pour en éprouver le mérite, celles qu'elles subissent, en Espagne, sans que leur esprit en soit ni affaibli ni énervé, font connaître, du moins, les causes qui retardent leur action salutaire dans ce pays.

Une institution, la plus ancienne et la plus généreuse de celles que renferme l'Espagne et la plus constante à réaliser ses projets, fruits de la plus héroïque charité; une institution dont les traditions remontent au seizième siècle et dont la gloire ne s'éclipsa jamais un seul instant; une institution, enfin, qui, au pénible office de propager l'Evangile, ajoute les probabilités du martyre pour ceux qui lui appartiennent, tel est le collége d'Ocaña. Au milieu de la révolution sanglante qui a insulté la majesté des institutions religieuses, qui a renversé des fondations contemporaines de la monarchie et semé la désolation, la

terreur et la mort dans tous les lieux qui renfermaient les éléments de la régénération du monde par la charité chrétienne, nous voyons cette institution se soutenir en ajoutant chaque jour de nouvelles pages de gloire aux annales de l'Eglise et de la civilisation.

J'ai visité ce collége, et j'ai pu juger par moi-même de l'austérité de sa règle et de son attachement religieux à l'institut de Saint-Dominique; quant à la ferveur de sa charité, nous en avons une preuve assez claire dans les progrès de ses missions d'Asie, dans les quatre-vingt-sept confesseurs qui ont scellé récemment de leur sang la foi de Jésus-Christ dans le Tongking (1), et dans les immenses bienfaits que ces missions répandent dans la Chine, dans la Cochinchine, les îles Philippines et les autres régions de ces pays lointains.

Lorsque je visitai cet établissement, vingt religieux en sortaient pour s'embarquer à Cadix et de là se diriger vers les missions de l'Asie, auxquelles les avaient destinés leurs supérieurs. Parmi eux se trouvait un homme qui échangeait son emploi de recteur d'un séminaire distingué (2) contre l'humble habit monastique, et la perspective des dignités que lui promettaient ses talents extraordinaires contre la couronne du martyre, qu'il allait chercher parmi les barbares d'Ituy et de Paniqui, ou sous la cangue des souverains de la Chine et du Tongking. Les autres étaient jeunes, et lors même qu'ils n'eussent pas renoncé à un brillant avenir, la carrière qu'ils embrassaient leur en offrait un autre, dont la perspective est bien triste pour l'homme qui n'écoute que la voix de son égoïsme et surtout celle de ses intérêts ma-

(1) En 1838.
(2) Celui de Logroño, dans la Rioja.

tériels. Qui n'envisagerait, en effet, sous l'aspect le plus sombre une vie semée de périls, et dont le repos final au sein même de la patrie ne sera que l'humiliation, le mépris, la faim, peut-être même la mort, reçue de la main des assassins? Je fus profondément attendri en voyant ces religieux donner à leurs frères le baiser d'adieux. « Nous nous retrouverons dans le ciel, recommandons-nous à Dieu : » telles furent les seules paroles que j'entendis sortir de leur bouche dans ce moment solennel.

En me rappelant que ces religieux partaient pour remplir les vides faits par la sanglante persécution d'un tyran de Cochinchine, par le poignard des infidèles du Zebu, ou par la fièvre, qui fait tant de victimes dans toutes les régions de l'Asie et des îles Philippines, il me semblait voir dans ce spectacle quelques-unes de ces touchantes séparations dont nous parlent les Actes des Apôtres, et dans lesquelles les disciples de Jésus-Christ se donnaient le dernier adieu avant de marcher à la recherche des persécutions et des supplices, que leur Maître leur avait promis comme la seule récompense qu'ils eussent à espérer en ce monde.

Les Annales de ces missions contiennent le détail des sacrifices que les religieux d'Ocaña font pour racheter de la barbarie des nations entières, en leur communiquant la foi de Jésus-Christ, sans laquelle toute civilisation est impossible. Chacun sait qu'en 1838 deux évêques moururent martyrs, ainsi qu'un nombre considérable de prêtres, disséminés dans les provinces du royaume de Tongking, et en lisant les Actes des Dominicains de la province des Philippines, on voit que les sacrifices n'ont pas cessé jusqu'à ce jour, parce que les tyrans n'ont pas laissé reposer le poignard un seul instant.

Qui n'a pas lu avec attendrissement le long récit des souffrances éprouvées par le P. Joseph Han, qui parcourut à pied les différentes régions du Tongking oriental, et qui, arrêté par l'ordre des mandarins lorsqu'il comptait déjà quatre-vingts années d'âge, écoute avec calme une sentence de mort, commuée depuis en un rigoureux exil? Qui n'admirera pas davantage encore ce vieillard intrépide continuant sa propagande dans l'exil même et lavant avec les eaux de la pénitence plus de deux mille cinq cents convertis dans la dernière année de sa carrière apostolique (1)?

Les travaux de Mgr Carpena, évêque de Fo-Kien dans la grande Chine, pendant cinquante ans, et ceux du P. Alamos, qui convertit des milliers d'infidèles à Itury et à Paniqui, sont au-dessus de tout éloge humain. Quant au second, qui civilisa tant de barbares, qui pacifia tant de provinces révoltées, qui obtint la grâce de tant de coupables, son éloge enthousiaste se trouve dans les rapports rédigés par les autorités politiques des Philippines, et plus encore dans le décret du gouvernement donnant le nom de ce religieux à l'une des localités qu'il avait conquises à Jésus-Christ par ses fatigues, ses voyages, en exposant sa vie à des risques incessants et en mourant définitivement victime de ses travaux. Il avait pénétré seul jusqu'où les armées du roi d'Espagne ne s'étaient jamais avancées; il avait pacifié des provinces entières, que n'avaient pu soumettre les menaces des hommes de guerre, et les nations de Cauayan, de Gaddana et de Mayoyao, déposant les armes à sa voix, montrèrent que le ministère de l'apôtre avait plus d'empire sur elles que le fusil ou la baïonnette du soldat.

(1) *Acta provinciæ Philippinarum*. 1851.

Ces faits, qui méritent de figurer à côté des plus grandes merveilles de la propagande chrétienne dans les siècles apostoliques, n'ont cependant aucune valeur aux yeux d'une foule de gens, et leur récit les impressionne moins peut-être que les relations de quelque aventurier qui aura parcouru les côtes de l'Asie, en y jouissant plus ou moins de tous les aises de l'existence. Il n'en est pas ainsi pour ceux qui, par conscience et par principe, rendent à la justice l'hommage qui lui est dû. Aux yeux de ceux-ci, deux millions et demi d'hommes rachetés de la barbarie ont bien quelque valeur; des provinces entières éclairées de la lumière du christianisme méritent au moins l'attention de ceux qui aiment le progrès intellectuel et le bien moral du genre humain; cent ministres de Dieu, qui ont souffert avec joie le martyre dans l'exercice de cette noble propagande, et cent autres, qui ont couru avec joie remplir les postes laissés vacants par leur mort, ont bien quelque droit au souvenir que nous ne refusons jamais aux hommes qui se sont distingués par des actions généreuses.

Mais, malheureusement, ce n'est point là ce qui a lieu en Espagne, où de tels faits passent inaperçus, où le mérite héroïque des hommes qui les accomplissent demeure inconnu, où l'institution qui les produit est ignorée du plus grand nombre. Tandis qu'en France, il n'est pas jusqu'aux enfants du peuple qui ne racontent aux voyageurs les glorieuses aventures de leurs missionnaires étrangers, de leurs Jésuites du Maduré et de leurs Lazaristes de Pékin, j'étais tout surpris d'entendre répéter à Madrid, à Valence et à Barcelone : « Ah ! vrai- » ment, *il reste encore des moines en Espagne!* »

Oui, certes, il en reste ; et cette langue espagnole, que l'on entendit autrefois dans toutes les régions du globe,

se parle aujourd'hui au centre de la Chine et dans les grandes cités des Anamites, non par des voyageurs qui sont allés y étudier les mœurs de ces contrées lointaines, non par des savants qui ont déserté le beau territoire de la Péninsule pour agrandir le domaine de leurs connaissances, moins encore par quelque philanthrope qui soit parti de Cadix pour aller propager en Chine les lumières de la civilisation ; non, sans doute, l'Espagne ne doit à aucun d'entre eux l'honneur de voir sa noble langue parlée au sein de l'Asie, et ses nationaux répandre les lumières de la civilisation dans l'empire le plus ancien du monde entier.

Elle en est redevable à des religieux, qui ne publieront point leurs voyages dans les journaux, et ne raconteront point dans une suite de feuilletons les pénibles aventures qu'ils doivent courir chaque jour pour conserver le fruit de leurs entreprises. Et pourtant, la moindre de celles que la Providence ou le hasard fait découvrir et rend publiques est plus belle et plus poétique mille fois que tous ces traits de prétendu patriotisme que nous voyons récompenser par des croix et des médailles, plus réellement belle et plus admirable que les hauts faits de ces héros que l'on voit démentir à chaque instant de leur vie privée cette pureté de sentiments et cette générosité du cœur par lesquelles ils se prétendent guidés dans leurs entreprises.

J'avais lu dans un journal de New-Yorck que l'un des missionnaires d'Ocaña était revenu deux fois dans le monde pour des affaires de sa mission, que ses voyages excitaient l'admiration des Américains du Nord, qu'il parlait quelques-uns des idiomes de l'Asie, presque inconnus en Europe, et que, « semblable à une géographie » ambulante, il donnait des renseignements exacts sur

» un grand nombre de régions de l'ancien et du nouveau » monde, qu'il avait visitées et connaissait dans la per- » fection. » Ces détails, si honorables pour l'Espagne, étaient reproduits dans tous les journaux de la côte de l'océan Pacifique ; néanmoins, lorsque j'entrai dans la Péninsule et que je m'informai de cet homme extraordinaire, de cet homme dont le nom était célébré avec tant d'éclat par la presse périodique des républiques du Nouveau-Monde, personne ne put m'en donner de nouvelles avant mon arrivée à Ocaña.

Ce religieux avait pourtant passé quatorze années en Chine, il avait parcouru le Mexique et les Etats-Unis, doublé le cap Horn et traversé la mer des Indes, le tout pour la grande cause de l'humanité. Accablé par les infirmités, usé par les fatigues, épuisé par de si longs voyages, l'isolement d'une cellule et l'abnégation d'un institut rigoureux, où il se rendait encore utile en écrivant au profit des missions de l'Asie, tels étaient le seul repos et l'unique récompense qu'il devait recevoir en ce monde.

Lorsque je lus les actes de ses missions en Asie : « Pourquoi ne publie-t-on pas, lui demandai-je, des faits » aussi glorieux pour le catholicisme ? — Nos règles s'y » opposent, me répondit-il ; c'est Dieu seul qui doit » récompenser nos œuvres, et il les voit. » C'est là le sublime de l'abnégation : lorsque les hommes sont arrivés à maîtriser à ce point leur cœur et leur volonté, ce sont des héros bien réellement dignes de ce nom, dont on a si fort abusé dans tous les temps.

On doit au collége d'Ocaña plusieurs séminaires ouverts dans ses missions de l'Asie. Indépendamment des deux colléges qu'il dirige aux îles Philippines, il possède l'établissement florissant de Loyen, dans le Fo-kien, où

se trouvaient réunis, en 1851, près de cent jeunes gens, et plusieurs petits séminaires, où les prêtres, naturels du pays, vivent en communauté sous la direction de religieux européens, qui sortent de ces établissements pour visiter les localités voisines lorsque les besoins des fidèles l'exigent. Les religieux indigènes qui se consacrent aux missions dans cette vaste province de la Chine, dépassent le nombre de soixante.

Par suite de l'accroissement considérable du nombre des conversions dans le Tongking, il est devenu nécessaire de diviser en deux diocèses le territoire confié aux Dominicains d'Ocaña, et c'est ce qu'a fait Pie IX. La persécution incessamment dirigée contre les prêtres de ce royaume n'a pas empêché l'éducation de jeunes gens indigènes, devenus depuis d'excellents prêtres et de parfaits religieux, qui défendent leur foi devant les mandarins, et affrontent le martyre avec une résolution et une valeur héroïques. En 1838, le nombre des temples catholiques du Tongking s'élevait à mille, dont une grande partie, ainsi que les maisons qui servaient de résidence aux missionnaires, fut détruite par la persécution que le christianisme eut à souffrir dans cette même année; ces temples sont réparés aujourd'hui, et l'on a ouvert, en outre, deux nouveaux séminaires pour l'éducation du clergé (1).

Mais ce qu'il y a de plus admirable encore, c'est de voir se multiplier dans ces missions les monastères de femmes, et celles-ci seconder puissamment les missionnaires, particulièrement en baptisant les enfants

(1) Voir les intéressants ouvrages intitulés *Missions du Tongking*, par le R. P. Guillelmoti, bibliothécaire du couvent de la Minerve, à Rome, et le *Mémoire sur les missions catholiques du Tongking*, par le R. P. Amado, qui a augmenté cet ouvrage des faits les plus récents.

moribonds et en rachetant ceux que leurs parents ont voués à la mort, soit par cruauté, soit par impossibilité de les nourrir. En lisant les traits du zèle si dévoué, si héroïque de quelques-unes de ces femmes, pour lesquelles le christianisme est encore nouveau, pour ainsi dire, on ne peut que bénir la Providence, qui sait rendre féconde la terre la plus aride, et qui peuple de jardins les oasis du désert. Sans ces institutions, les infanticides seraient encore plus fréquents en Chine, on verrait mourir sans baptême un grand nombre d'enfants auxquels les religieuses l'administrent, les confesseurs de Jésus-Christ ne pourraient recevoir aucunes consolations dans leurs cachots, et enfin la religion ne répandrait pas avec tant de profusion ses bienfaits dans un pays où ils sont si nécessaires.

Nous regrettons bien sincèrement que la nature de cet ouvrage ne nous permette pas d'entrer dans une foule de détails, que nous aurions grand plaisir à raconter ici, et qui attesteraient que l'on trouve chez les membres de ces instituts la grandeur d'âme, la charité poussée jusqu'à l'héroïsme et une ferveur chrétienne à toute épreuve.

Ces religieuses ont été plusieurs fois exposées sur le pilori, attachées au poteau sur les places publiques, traînées par les rues, soumises à de longs interrogatoires, et elles ont enduré l'exil et la prison avec la même force d'âme que les confesseurs de Jésus-Christ. On comptait en 1838, dans le Tongking, vingt-cinq couvents de religieuses, dont vingt-deux appartenaient à l'ordre de Saint-Dominique et les trois autres à celui des Amantes de la Croix, congrégation d'origine française. Lorsque, dans cette même année, elles virent leurs monastères démolis et leurs murs détruits jusqu'à la dernière

pierre, elles s'assirent pour pleurer sur les décombres, et leurs larmes attendrirent jusqu'à leurs persécuteurs eux-mêmes. Les monastères se relevèrent bientôt, composés de misérables cabanes, et les pieuses vierges reprirent leur ancienne tâche de faire du bien aux ingrats mêmes qui les persécutaient. En 1851, leur nombre s'était accru d'un tiers, et l'on comptait déjà vingt-cinq sujets dans chaque monastère.

Indépendamment de ces religieuses, qui contribuent d'une manière si active à la propagation de la foi, on a établi récemment d'autres grandes associations de femmes, avec les constitutions de ces mêmes instituts, mais sans vœux solennels. Les associées ouvrent des écoles, s'introduisent dans les familles, recueillent les enfants qui sont en danger, et rendent d'autres éminents services à la propagande chrétienne (1).

Sans le vouloir, nous nous sommes étendu longuement sur l'œuvre colossale entreprise par le collége d'Ocaña et réalisée par lui avec tant d'abnégation, tant de ferveur et une si grande abondance de fruits. Oh ! combien ceux-ci seraient plus abondants encore si cet établissement pouvait compter sur la protection du gouvernement, qu'il mérite à tant de titres ! Lorsque nous voyons la France mettre ses innombrables lignes de vapeur à la disposition de ses missionnaires, pour les transporter gratuitement d'une extrémité du monde à l'autre, sans autre condition que le certificat de l'un de ses consuls attestant qu'ils sont effectivement missionnaires de propagande, la *catholique* Espagne nous offre l'extrême opposé, c'est-à-dire qu'elle ne garantit aucune protection,

(1) Dans un seul diocèse du Tongking, on a baptisé en 1849 et 1850 trente-cinq mille petits enfants, dont treize cents vivent encore aujourd'hui.

qu'elle n'accorde pas le moindre secours à ces mêmes ouvriers apostoliques.

Ceux-ci n'en continueront pas moins leur pénible marche à travers une route semée d'écueils; mais ils savent que le chemin de la croix n'a jamais été fleuri comme les jardins de la mythologie, ni riant comme les illusions des poëtes. Ils poursuivront jusqu'à la fin leur laborieuse carrière, et lorsque le pouvoir des ténèbres, ébranlant l'œuvre majestueuse de leur institut, ruinera leurs édifices matériels, les dépouillera de leurs faibles revenus, réduira en cendres leurs temples, leurs écoles et leurs bibliothèques, ceux qui doivent survivre à la dévastation convertiront en séminaires les grottes de Monserrat et de la Sierra-Morena; ils en sortiront pour traverser les mers sur les misérables embarcations que pourront leur procurer leurs faibles ressources, et, du centre de la Chine ou du Tongking, où ils auront planté la croix, ils pourront dire à leurs persécuteurs : « L'œuvre du Seigneur a » triomphé de tous vos efforts. »

Déjà l'on a vu, pendant la fureur de la révolution, que ces religieux n'ont jamais interrompu leur œuvre de zèle, que leurs voyages en Chine et aux Philippines n'ont souffert aucun retard, et que, de plus, leur monastère, au prix de sacrifices considérables, fournissait la nourriture nécessaire aux religieuses de la même localité, qui, dépouillées de leurs revenus, auraient péri de misère sans cette assistance.

Valladolid conserve encore son collége des Augustins déchaussés, qui sert de noviciat aux missions de ces Pères dans les îles Philippines. La révolution leur a fait infiniment de mal en diminuant le nombre de leurs membres ; mais elle n'a ni ralenti leur ferveur, ni relâché la discipline monastique, dont ils se montrent,

comme toujours, les observateurs les plus scrupuleux.

Les missions des Franciscains ont encore plus souffert que celles des Augustins, parce que pendant la révolution leurs noviciats sont demeurés fermés, et leurs membres privés de toutes ressources pour remplacer ceux qui mouraient, tant aux îles Philippines que dans la Terre sainte. Le gouvernement a fait ouvrir enfin pour eux un collége à Aranjuez (1).

Vers le même temps, à peu près, on rétablissait les Jésuites, quoique avec mille restrictions et réserves, et ils venaient occuper de nouveau leur maison de Loyola, dont ils purent conserver seulement les constructions, car les jardins et vergers avaient été vendus. Mais pourquoi les rétablissait-on? Pour les expulser deux années après, en les condamnant à l'exil, comme s'ils eussent été convaincus de crimes commis contre la nation, contre ses lois ou son souverain. Je ne sais où chercher la définition du principe de liberté que prétendent soutenir les réformateurs espagnols, car ces actes, et tant d'autres du même genre, ne sont propres qu'à renverser et à ruiner l'unique véritable liberté que nous connaissions.

Les Jésuites de Loyola étaient des Espagnols et des citoyens espagnols, comme tous les autres; ils vivaient sous la garantie des lois, comme tous les autres sujets de la reine d'Espagne ; ils jouissaient, en outre, de la garantie particulière que leur accordaient un décret spécial de cette princesse et la volonté du peuple, qui les réclamait par l'organe de ses représentants dans les cortès ; mais rien de tout cela ne saurait toucher les *libérateurs* de l'Espagne ! Ils exilent les Jésuites aux îles Baléares ; ils persécutent des citoyens espagnols, placés

(1) 1853.

sous la sauvegarde des lois ; ils assassinent la liberté et démentent par le langage des faits, le plus éloquent et le plus expressif que nous connaissions, toutes les théories étalées dans leurs magnifiques programmes.

Et cependant, à la vue de contradictions semblables, et en nous rappelant l'histoire de la révolution espagnole, qu'il nous soit permis de répéter avec un profond politique français : « L'Espagne, longtemps en dehors ou en » arrière des grands mouvements européens, dominée » par des influences exotiques et factices, jetée hors de » sa sphère normale, en est où nous en étions, et tré» buche contre les pierres d'achoppement dont nous nous » sommes relevés. Rendue, par l'invasion de Napoléon, » à la conscience de sa force et de sa dignité, dont un » long et misérable despotisme avait pu la faire douter ; » puis plongée dans les sanglantes horreurs de la révo» lution et de la guerre civile, elle a vu le catholicisme » survivre à la spoliation de son Eglise, à la profanation » et à l'incendie de ses couvents, au meurtre de ses » moines. Les *idées nouvelles* en philosophie et en reli» gion ne lui ont guère donné que des parodies, de pi» toyables contrefaçons, dont le bruit n'a franchi les » Pyrénées que pour exciter la risée des maîtres du » genre (1). »

De tels faits ne disent rien de bien honorable pour les réformateurs de l'Espagne ; le mot LIBERTÉ, nous le comprenons tous, et dans les républiques où l'on en jouit de la manière la plus illimitée, ceux qui dirigent les affaires de l'Etat se garderaient bien de commettre de pareils actes. « Savez-vous, dit un savant prélat, pour» quoi, de l'aveu de tous les politiques, l'Amérique est

(1) M. DE MONTALEMBERT, *Des Intérêts catholiques*, etc.

» une terre d'avenir? Ce n'est pas parce qu'elle est une » terre vierge, fertile, étendue; mais c'est qu'elle n'a » point, par des lois avilissantes, fermé les portes à la » vérité. Elle n'a pas non plus proscrit l'erreur ; mais » quand l'erreur ne jouit pas des priviléges du monopole, » elle disparaît bientôt pour laisser place à la vérité. » Notre civilisation corrompue ne peut supporter l'idée » de la vérité, parce qu'elle n'a plus le courage de la » vertu. La jeune Amérique admettra l'une et l'autre, » et elle vivra(1). »

Voilà une doctrine que les *libérateurs* de l'Espagne ne connaissaient point lorsqu'ils ont scandalisé les uns et prêté à rire aux autres par ce tissu incohérent de faits contradictoires dont se compose la longue chaîne de maux qu'ils font peser sur un noble peuple, digne assurément d'un meilleur sort. La liberté n'existe point et n'existera jamais là où les lois n'accordent aucune garantie aux citoyens, là où, au nom de la liberté, on attaque les personnes et on écrase les peuples d'impôts; où l'on a dépouillé l'Eglise de ses biens pour enrichir quelques particuliers; où le droit qu'ont les hommes de vivre soit réunis en communauté, soit isolés, au milieu des déserts, est persécuté jusque dans les cavernes et les entrailles des montagnes; où, enfin, la religion, vexée, humiliée, foulée aux pieds par les impies, sert souvent de but aux coups d'une administration que l'on voit changer chaque jour de système et de couleur politique.

Une voix s'élevait naguères au sein des cortès pour combattre ce désordre, et, luttant contre des esprits

(1) *De la liberté et de l'avenir de la république française*, par Mgr Rendu, évêque d'Annecy.

aussi dépourvus de principes que riches de préjugés, aussi remplis d'ignorance que de présomption, elle leur disait : « La réaction religieuse est l'élément qui sauve » les peuples ébranlés et humilie les passions exaltées » par lesquelles ils sont entraînés à leur ruine... Si la » réaction religieuse vient à se manifester, vous verrez, » Messieurs, comment, à mesure que monte le thermo- » mètre religieux, naturellement, spontanément et sans » aucun effort de la part des peuples, le thermomètre po- » litique commence à baisser, jusqu'à ce qu'il indique » le beau jour de la véritable liberté des nations (1). »

Les deux plus grands hommes d'Etat que l'Espagne ait produits de nos jours, Balmès et Donoso Cortès, ont combattu pour la même idée.

Balmès, jurisconsulte, philosophe, historien et surtout politique profond, avec sa vaste capacité et sa lumineuse intelligence, a déclaré que la liberté des peuples et la solidité des gouvernements ne pouvaient être assurées par des théories et des doctrines exagérées, mais seulement fondées sur la justice et la vérité ; il a déclaré aussi que les doctrines du catholicisme étaient la meilleure sauvegarde pour les droits des peuples, et que l'Espagne ne fut jamais si libre que lorsque, à l'époque où l'esprit catholique dominait dans les conseils de son gouvernement et dans les hautes régions de sa politique, un simple religieux élevait librement la voix pour dire au roi, dans un livre dont il lui offrait la dédicace : « Le » souverain ne domine point ses sujets comme des es- » claves, ainsi que font les tyrans, mais il les gouverne » comme des hommes libres; et, ayant reçu du peuple » l'autorité, il veille avec un soin tout particulier à ce

(1) Donoso Cortès, *Lettres et discours*, etc.

» que, pendant toute sa vie, ce peuple lui demeure vo-
» lontairement soumis (1). »

Entendons-le développer sa pensée à cet égard : « En-
» raciner profondément dans les esprits la religion et la
» bonne morale, tel est le premier pas pour prévenir les
» révoltes et la désorganisation ; lorsque ces principes
» sacrés prédomineront dans les cœurs, on ne doit point
» s'inquiéter du plus ou moins de hardiesse des opinions
» politiques. Les maux qui affligent la société ne vien-
» nent pas en premier lieu des idées ni des systèmes en
» ce genre : la racine du mal se trouve dans l'irréligion,
» et si l'on ne coupe point celle-ci, il sera inutile de pro-
» clamer les principes les plus rigides en matière de
» gouvernement (2). »

Personne jusqu'ici n'a accusé Balmès d'être un esprit rétrograde, personne n'a nié ses talents et n'a douté qu'il ne fût aussi libéral que l'Evangile peut le permettre. Les *libéraux* eux-mêmes ont honoré sa mémoire, de concert avec les différentes villes qui envoyaient des députations pour les représenter, lors de l'inauguration du magnifique monument que lui a élevé Vich, sa patrie. Donoso Cortès n'était pas moins libéral, et cependant ses opinions à cet égard sont les mêmes que celles de Balmès, ainsi qu'il le manifesta si souvent, avec tant de noblesse et d'énergie, de vive voix et par écrit, par la presse comme au sein des cortès. Puissent les politiques d'Espagne mettre à profit les lumières qu'ont répandues dans leur patrie et dans tous les pays civilisés les écrits de ces deux hommes éminents !

Avant de sortir de l'Espagne, je voulus visiter un des

(1) MARIANA, *De Rege*, etc., lib. I.
(2) BALMÈS, *Le Protestantisme*, etc.

sanctuaires les plus fameux de la chrétienté, vers lequel accouraient jadis des pèlerins de toutes les nations du monde, pour vénérer le corps du premier apôtre des Espagnols. Mais la basilique de Saint-Jacques n'est plus aujourd'hui ce qu'elle fut autrefois : la magnificence qui embellissait, dans les siècles passés, la tombe de l'apôtre a disparu complétement, et l'affluence actuelle des pèlerins n'est plus que l'ombre de celle que l'on vit en des temps meilleurs. Les spoliations sacriléges et les attentats commis contre le lieu saint ont laissé partout leur empreinte sinistre, et c'est la première chose qui frappe l'œil en entrant dans cette basilique, de même que dans tous les autres sanctuaires célèbres de l'Espagne.

Aux souvenirs de la splendeur passée, je voyais succéder la détresse du peuple galicien, qui venait de perdre entièrement ses récoltes de l'année. Oh! quels tableaux pathétiques et navrants la misère présente en tous lieux! Mais la voix élevée par l'indigence, au sein du catholicisme, ne s'est jamais fait entendre en vain; ce clergé, dépouillé de ses revenus, ce clergé, pauvre et humilié, fut le premier qui répondit alors au cri des malheureux, le premier qui courut frapper aux portes des riches et solliciter la charité de tous. De toutes parts j'entendais les nécessiteux rappeler ces portes des couvents, qui s'ouvraient jadis pour eux dans toutes les calamités, et regretter les secours prodigués aux pauvres par des hommes qui n'existent plus aujourd'hui.

Un exemple bien touchant de charité fut donné alors au peuple espagnol, au milieu de la misère et de la famine qui affligeaient le royaume de Galice. Un prince exilé, privé de ses dignités et de ses revenus, épuisait ses faibles ressources pour soulager les besoins d'un

peuple accablé du poids de ses maux (1); jamais la magnanimité chrétienne ne brille d'un aussi vif éclat que lorsque les misères de nos semblables lui fournissent l'occasion de pratiquer d'aussi nobles vertus.

La situation du catholicisme n'est pas plus prospère en Portugal qu'en Espagne. Dans l'un et l'autre de ces deux Etats, on voit encore un grand nombre d'hommes qui se repaissent de ces illusions que la philosophie et les lumières de l'époque actuelle ont déjà bannies des autres pays ; d'après cela, nous ne saurions être surpris des humiliations que l'Eglise a dû y subir, ni des calamités auxquelles elle y fut exposée pendant si longtemps. Le Portugal a suivi exactement la même marche que l'Espagne; aussi, dans leurs guerres civiles et religieuses, ces deux royaumes offrent, à peu de chose près, la même physionomie.

Cependant, les graves événements qui se rattachent au schisme de Goa ont imprimé une salutaire secousse à l'esprit catholique, endormi depuis longtemps sur le territoire portugais. L'Inde, jadis l'une des possessions du Portugal, recevait les évêques nommés par le pape, sur la présentation de Sa Majesté Très Fidèle, qui leur accordait sa protection, dotait magnifiquement leurs cathédrales, et remplissait tous les engagements qu'elle avait contractés envers le Souverain Pontife, à l'époque où elle en avait reçu cette prérogative. Mais, lorsque ces causes ont cessé, lorsqu'une autre nation est devenue maîtresse de la plus grande partie des Indes, lorsque le Portugal ne peut plus protéger les évêques, ne peut plus rien accorder pour tant d'évêchés catholiques érigés dans ces immenses régions, il n'est ni juste ni con-

(1) Le comte de Montemolin.

venable de réclamer sur ce pays les droits d'un patronage que l'on est désormais incapable d'exercer.

La conduite irréfléchie d'un évêque fomenta l'esprit de schisme qui existait déjà sourdement chez quelques Portugais; mais lorsqu'au sein du parlement on en vint à formuler des propositions peu orthodoxes, lorsque plusieurs de ses membres affichèrent des doctrines attentatoires à la juridiction divine du Souverain Pontife, un cri d'horreur fit retentir le Portugal tout entier. Les évêques et les dignitaires ecclésiastiques, le clergé et le peuple, la noblesse et la bourgeoisie, s'écrièrent d'une seule voix : « Nous sommes catholiques sincères, et nous voulons » vivre unis avec Rome. Nous mourrons plutôt que de » nous séparer du vicaire de Jésus-Christ, centre unique » de l'Eglise chrétienne, et nous protestons contre ceux » qui égarent la nation, en agissant à l'encontre de sa » volonté, de ses opinions et de ses véritables intérêts (1). »

Cette commotion générale fit paraître au grand jour les véritables sentiments de l'immense majorité de la nation portugaise. Ceux qui voulaient l'égarer se sentirent enchaînés, et l'évêque lui-même qui avait peut-être contribué, sans intention mauvaise, à produire un commencement de schisme, s'humilia devant le vicaire de Jésus-Christ en rétractant ses erreurs. Dieu veuille que ce soit là le commencement de jours meilleurs, où l'on voie briller de nouveau cet éclat dont resplendit l'Eglise de Portugal aux temps heureux d'Alexis de Menezès et de Barthélemy des Martyrs !

(1) *Manifeste de la nation*. 1853.



CHAPITRE XXV.

Aspect religieux de la France. — Trente ans auparavant. — Physionomie actuelle. — Le catholicisme a vaincu. — Sa victoire sera-t-elle décisive ? — Il a vaincu en combattant. — Sa ruine avait été préparée par l'oppression, et sa victoire l'a été par la liberté. — Fruits du triomphe — Liberté d'enseignement. — Liberté d'association. — Le triomphe s'est fait sentir dans les chambres législatives et dans le peuple. — Ses ennemis ne se reposent point. — Armes indignes. — Coup d'œil sur les hommes qui les emploient.

Il n'est rien sur la terre qui révèle aussi clairement l'impuissance de l'homme à triompher des œuvres de Dieu, que la vue de ses projets renversés, de ses plans déconcertés et de ses efforts paralysés, sans avoir obtenu d'autre résultat décisif que de démontrer de plus en plus la vérité de cette voix éternelle qui a dit : « Ils ont » formé des complots insensés contre Dieu ; le Seigneur » les a vus, et il les a renversés d'un souffle. » L'histoire de toutes les persécutions de l'Eglise est aussi l'histoire de ses triomphes, et la plus brillante apologie de sa divinité, ce sont les armes de ses ennemis entassées à ses pieds.

Jamais les *esprits forts* ne crurent avoir porté à l'Eglise un coup plus sûr et plus décisif que lorsqu'ils supprimèrent en France le culte divin, lorsqu'ils interdirent l'exercice de la foi et exterminèrent ses ministres par le poignard et la guillotine. Ces faits n'appartiennent point, comme

on pourrait le croire, à l'époque des empereurs romains, non ; beaucoup de ceux qui vivent aujourd'hui les ont vus, et leurs effets subsistent et se font sentir malheureusement encore. Il est impossible de trouver une page plus lugubre dans l'histoire des peuples modernes ; et cependant, à quoi a servi cette fureur qui enivrait une populace fanatisée? A quoi ont abouti ces sanglantes tragédies qui déshonorent l'histoire de la révolution française, et dont les victimes furent des évêques, des dignitaires, des prêtres et des religieux? La suite des faits répond avec assez d'éloquence et d'énergie.

L'impiété a pu se vanter de son œuvre, mais sa gloire a été éphémère; on a vu d'abord la foi persécutée, les monastères réduits en cendres, les temples vendus et profanés ; on a vu ensuite le culte rétabli, mais l'Eglise asservie, ses ministres méprisés, ses fidèles serviteurs avilis, tous ses droits conspués et foulés aux pieds, sans en excepter les droits les plus augustes et les plus sacrés de son dogme. Mais l'humiliation fut aussi impuissante que l'extermination, et les chaînes avec lesquelles des insensés avaient voulu comprimer le bras de Dieu, n'eurent pas plus de pouvoir que les flammes pour détruire son œuvre par excellence.

Parcourez la France, et vous verrez tout ce qu'a pu l'impiété pendant un demi-siècle d'exaltation furieuse, d'indifférence ou de mépris. Vous verrez les monastères transformés en casernes, les couvents de femmes en places et en chemins publics, de même qu'en théâtres et en salles de concert un grand nombre des églises épargnées par l'incendie ; vous verrez les plus splendides cathédrales dégradées par la fureur impie, qui a laissé l'empreinte de ses mains grossières et sacriléges sur les chefs-d'œuvre de l'art ; vous verrez, enfin, comme con-

séquence de toutes les horreurs que la religion a dû subir au sein d'un peuple dont l'immense majorité se disait très chrétienne, une race d'hommes qui ne croient à rien et se moquent intérieurement de la foi des autres. Tel est le résultat d'un travail aussi obstiné, aussi audacieux et conduit par ses auteurs avec une vigueur indescriptible.

Mais voyez, d'un autre côté, le spectacle qu'offre aujourd'hui cette même foi, aujourd'hui, disons-nous, qu'elle vient d'échapper à peine à la persécution acharnée par laquelle ses ennemis déclarés pensaient l'anéantir, et à l'oppression humiliante à laquelle l'avaient soumise ses ennemis secrets.

Quiconque a parcouru les diverses provinces de la France aura pu juger de l'aspect qu'y présente le catholicisme ; il aura vu les cathédrales antiques en voie de restauration ; il aura vu les nouveaux temples qui s'élèvent et les monastères que l'on bâtit à côté de ceux-là mêmes qu'a renversés la révolution. Mais il y a plus encore : il aura vu ce clergé, dont l'influence était naguère incessamment combattue par les hommes d'Etat, ce clergé, contre lequel les écrivains à la mode employaient chaque jour les plus grossières injures et les diatribes les plus calomnieuses ; ce même clergé, dis-je, paraîtra aujourd'hui plus animé, plus vivant, plus intrépide que jamais.

Tous les hommes qui prennent successivement les rênes de l'administration publique recherchent son appui et travaillent à gagner ses sympathies ; tous lui témoignent le respect que méritent ses vertus, sa science, ce zèle pour la religion qui brille au premier rang de ses nobles qualités ; tous se disputent l'honneur d'appuyer son influence, comme garantie du bien-être général, et

d'écarter les préjugés créés contre lui par ses ennemis, préjugés injustes et fils de l'intérêt le plus vil et le plus méprisable. Ce clergé avait été attaché par de pesantes chaînes, qui entravaient son action, et ces chaînes se brisent ; il était soumis au contrôle immédiat du pouvoir laïque dans les augustes fonctions de son ministère, et on l'émancipe ; il n'avait aucune liberté pour élever la voix, pour enseigner les sciences et la doctrine, qui forment la partie la plus essentielle de la mission qui lui a été confiée, et ce droit lui est rendu. Les fidèles s'empressent de mettre leurs fils entre les mains des évêques pour qu'ils dirigent leur instruction, et les colléges ouverts par le clergé, quoique très nombreux déjà, sont insuffisants pour contenir le nombre chaque jour croissant de ceux qui sollicitent la faveur d'y recevoir leur éducation scientifique.

L'intolérance des hommes à préjugés ne pouvait supporter la vue de l'habit religieux, même dans les campagnes des provinces les plus éloignées : on réveillait contre lui les vieilles susceptibilités nées pendant la révolution, et l'on répandait ces rumeurs méprisables qui ne peuvent trouver d'écho que dans des âmes ignobles ou dans des esprits imbéciles. Mais voici qu'on voit reparaître tout à coup ces mêmes religieux, non point dans les campagnes, mais au sein des cités les plus populeuses de l'empire, non point dans les déserts ni parmi les montagnes, qui leur servirent de refuge pendant la persécution, mais dans les chaires des grandes cathédrales, mais dans les chaires des colléges et des séminaires qui leur sont rendus désormais.

Ces religieux, objet spécial de la haine et du mépris des rationalistes, sortent un à un de l'abîme dans lequel leurs ennemis croyaient les avoir ensevelis pour jamais,

et marchent d'un pas assuré, mais modeste, à la conquête des âmes révoltées contre Dieu par le génie du mal.

Voyez les Jésuites réfutant partout les calomnies de leurs ennemis par leur zèle, leur patience et leur charité ; voyez les Bénédictins suivant la route lumineuse tracée par leur institut dans la carrière des sciences ; voyez les successeurs de saint Bernard, plus nombreux et plus austères aujourd'hui qu'ils le furent à la Trappe de Rancé ; voyez les Dominicains régénérés par un homme « qui est un saint religieux avant d'être un » orateur admirable, » et qui travaille à leur rendre l'éclat brillant que leur imprimèrent jadis en France la science et les vertus de leurs illustres prédécesseurs ; voyez les Capucins, dont l'humilité et la pauvreté savent exciter la sympathie et l'admiration de tous. Voyez les moines sur le sol de la France, et demandez ce qu'ils font. Une multitude, émerveillée de leurs travaux et transportée de reconnaissance pour leurs bienfaits, vous répondra : « Pénétrez dans les bagnes et dans les pri- » sons, vous les verrez convertir les forçats ; traversez » les champs, les forêts, vous verrez que leurs labeurs » pour nourrir le pauvre dépassent ceux mêmes du plus » robuste prolétaire ; approchez-vous de la chaire, et » vous en entendrez quelques-uns dont l'éloquence égale » celle des plus célèbres orateurs ; entourez les confes- » sionnaux, et vous verrez la foule d'hommes et de » femmes qui s'y pressent pour soulager leurs con- » sciences, éclairer leurs âmes et rendre la paix à leurs » cœurs. »

Telle est la réponse la plus catégorique que l'on puisse donner ; telle est la victoire la plus éclatante que les réguliers puissent remporter dans cette guerre que leur

livrent journellement l'orgueil des rationalistes et la sotte présomption des incrédules.

Placez maintenant à côté de ces bataillons aguerris de l'Eglise les congrégations de femmes qui, pareilles à une armée innombrable, se répandent dans toutes les provinces, et, après avoir rempli jusque dans le coin le plus obscur de leur patrie le ministère céleste de la charité, traversent les mers pour répandre les mêmes bienfaits dans toutes les parties du monde connu ! Ah ! combien de fois n'ai-je pas vu s'élever un nouveau monastère à côté de l'ancien, transformé jadis en un quartier militaire; à côté du temple converti en musée, une maison d'asile ouverte par des religieuses, et sur l'emplacement que couvrait jadis une église desservie par des réguliers, une église nouvelle où se font entendre encore aujourd'hui des prêtres réguliers ! Tel est le spectacle qu'offrent toutes les villes de France, depuis Bordeaux jusqu'à Besançon, depuis le Hâvre jusqu'à Marseille.

Pénétrez maintenant dans ces temples que l'on voyait déserts il y a quelques années, et vous les verrez remplis pendant les offices; cette foule qui les envahit ne vient plus, comme autrefois, se moquer de leurs cérémonies et profaner leurs mystères, mais leur rendre les humbles hommages que lui inspirent sa foi et ses convictions. Une jeunesse éclairée sort à flots pressés de l'Université et des académies, des conservatoires et des colléges, pour remplir les nefs que l'illustre Lacordaire et le pieux Ravignan font retentir des accents de cette voix éloquente avec laquelle ils combattent les froids arguments du scepticisme et les frivoles raisons de la fausse philosophie. De tous côtés, on voit ces mêmes jeunes gens s'associer pour la pratique de leurs devoirs religieux, s'animer mutuellement par l'exemple et pour pro-

pager parmi les autres l'esprit catholique, si susceptible de recevoir les pâles impressions de la tiédeur et les impressions plus décolorées encore du relâchement. Si la religion se voyait jamais soumise à de nouvelles épreuves, si l'Eglise de Jésus-Christ devait affronter, en France, de nouveaux sacrifices, il sortirait de ses cercles des soldats aguerris qui répandraient la lumière, la constance et la valeur dans les immenses groupes de prosélytes que le catholicisme a conquis et conquiert chaque jour au sein de la jeunesse.

« Entrez dans l'intérieur des familles, et vous reconnaîtrez que le temps n'est plus où le respect humain » régnait sans contestation, non-seulement sur la place » publique et dans les salons, mais jusqu'au sein des » familles, où les femmes, les mères chrétiennes, osaient » à peine réclamer pour elles-mêmes une timide liberté » et remettaient au lit de la mort, ou à la lecture de » leur testament, le soin de rappeler un père, un époux, » un fils à la pensée de Dieu et d'une autre vie. Un tel » état de choses peut encore exister dans certains intérieurs, dans certaines classes, où les yeux n'ont pas » encore été dessillés; mais j'affirme que dans une foule » de familles c'est un état de choses qui n'est connu que » par la tradition. Demandez à nos mères et à nos » grand'mères comment les choses se passaient de leur » temps, et vous les verrez s'émerveiller de la simplicité, » de la facilité avec laquelle leurs enfants confessent et » pratiquent la foi qu'ils ont sucée avec le lait, et que » leurs pères oubliaient comme lui (1). »

Telles sont les appréciations d'un esprit exempt de préjugés, qui observe pas à pas le mouvement social de

(1) M. DE MONTALEMBERT, *Des Intérêts catholiques*, etc.

la France avec la perspicacité de l'homme politique et la prudence du chrétien.

Voilà, pouvons-nous dire, la véritable révolution que nous avons vue se réaliser de nos jours, et dont l'influence sera ressentie par tous les hommes qui se trouvent en contact avec la France! Révolution sainte, révolution régénératrice, et la seule qui puisse rendre les peuples grands et heureux ! Aucun spectacle ne saurait combler au même degré les désirs du cœur catholique; aucun ne porte en soi des symptômes si caractéristiques et si consolants. Telle est la grande victoire de la foi dans les temps modernes, victoire que ne sauraient donner ni le pouvoir, ni les calculs de la prudence, ni la sagesse humaine, mais qu'assure seule cette force irrésistible que Dieu communiquera perpétuellement à son œuvre.

Mais cette victoire sera-t-elle décisive? Nul n'oserait l'assurer, puisque la vie de la religion n'est qu'une vie de luttes et de combats. L'héritage que Dieu a laissé à son Eglise, c'est la persécution, de même que la victoire incessamment remportée sur la persécution est la marque céleste et divine que sa main lui a imprimée. Personne ne saurait se dissimuler qu'il existe, en France surtout, une masse d'éléments accumulés par l'hérésie et l'incrédulité pour combattre la foi; mais le catholicisme triomphera toujours, combattant aujourd'hui avec la même vigueur qu'hier, et au dernier jour des temps à venir avec autant de force que dans le premier moment de son existence.

Les sociétés humaines tombent sous l'action des siècles, lors même qu'elles ont toujours été respectées par l'homme; les inventions humaines, quoiqu'elles comptent sur l'appui et les sympathies du pouvoir, s'affaissent et tombent aussi, après avoir parcouru une période plus

ou moins étendue; mais les œuvres de Dieu portent sur elles-mêmes le cachet de l'éternité. Elles défieront les tempêtes, elles résisteront à tous les chocs, elles triompheront dans tous les combats et demeureront éternellement vivantes et stables, comme symbole de l'infinie durée de leur Auteur.

Le catholicisme a triomphé en combattant, avons-nous dit, et en France, comme partout ailleurs, il vivra toujours au milieu des combats. Sa persécution fut préparée par l'asservissement auquel il avait été réduit par un pouvoir qui se croyait tout permis, et qui, enorgueilli de sa grandeur, s'efforçait d'étendre encore son action en excédant les limites qui lui sont tracées. Cette religion muette, qui, semblable au prisonnier plongé dans un cachot, n'élève point la voix pour réclamer ses droits, ne fait point sentir sa force pour révéler son existence, se trouve dans les circonstances les plus favorables que puissent désirer ceux qui combattent la foi, car elles la leur présentent enchaînée et pareille à l'esclave livré à la merci de son tyran. Tel est le spectacle que l'Eglise offrait à la France avant la grande révolution du dernier siècle, et celui qu'elle a offert depuis, sous l'empire comme sous la Restauration.

Mais la religion, semblable au navire ballotté par la fureur des tempêtes, reconnaît que son triomphe est dans la liberté et travaille avec un redoublement de zèle et d'efforts à la conquérir. Lorsqu'elle sortit enfin d'une tutelle ignominieuse, lorsqu'elle put faire entendre librement sa voix pour réclamer ses droits violés, protester contre sa majesté outragée, contre sa juridiction méconnue, alors on la vit, pleine de vie, aborder son œuvre avec la conscience de sa propre dignité. Les fruits suivirent le triomphe, dont ils étaient le résultat na-

turel, car la religion ne combat jamais en vain, et ne mesure ses forces avec celles de ses ennemis, que lorsqu'il se trouve en jeu de précieux intérêts, qu'elle ne saurait abandonner sans trahison. Ces intérêts sont ceux de la foi, intérêts inappréciables pour celui qui en connaît la valeur infinie.

La liberté d'enseignement, ou, pour parler plus exactement, la cessation du monopole universitaire, tel fut le premier triomphe de cette Eglise libre et militante. L'Université de France, n'enseignant, ne pratiquant aucune religion, et dirigeant néanmoins l'instruction scientifique de la jeunesse, formait nécessairement une génération sans foi, et préparait dans celle-ci le germe des maux politiques que la France aura à endurer tout le temps que subsisteront les effets de ce mal. « C'est là, » s'écriait un politique célèbre, c'est là la source où les » générations à venir s'abreuveront de ce poison, qui » dessèche jusque dans sa racine cette disposition na- » turelle qui existe dans l'homme à servir et adorer » Dieu. »

Avec quelle énergie l'Eglise n'a-t-elle pas combattu ce monopole, véritable abus, monstrueuse usurpation du droit qu'a chaque citoyen de chercher son instruction là où il trouve des sympathies pour sa conscience et pour sa foi! Ecoutons un des évêques de ce pays et reconnaissons dans sa voix énergique l'expression des sentiments unanimes de l'épiscopat français tout entier. « Il paraîtra vraiment incroyable qu'après tant de preuves » actuelles, flagrantes et accablantes par leur évidence, » de l'esprit anti-chrétien et anti-catholique inspiré par » l'Université à ses élèves, des millions de pères catho- » liques se voient forcés de conduire leurs enfants à » cette source, où ils s'abreuveront de doctrines directe-

» ment opposées à leur foi. Je ne craindrai point de dire » que cette épreuve, quoique exempte des violences » extérieures qui caractérisent une persécution déclarée, » est la plus dangereuse et la plus terrible à laquelle se » soient jamais trouvés soumis les membres de la véri- » table Eglise (1). »

Des voix aussi éloquentes et aussi zélées trouvaient de l'écho dans toute la nation; l'Université perdit son injuste monopole, et cette revendication d'un droit inscrit, quoique d'une manière illusoire, dans la constitution de l'Etat, fut le premier fruit du triomphe de la foi. Comparez ce qui se passait dans la rue des Beaux-Arts, à Paris, en 1830, lorsque la voix solennelle d'un commissaire de police intima l'ordre de se retirer aux élèves d'un établissement scientifique ouvert par trois jeunes gens d'un immense avenir, qui invoquaient à l'appui de leurs droits les garanties constitutionnelles (2). Comparez ce qui se passait alors que ces jeunes gens se virent condamnés comme transgresseurs de la loi, avec ce qui se passe aujourd'hui, où les colléges libres des évêques, ceux des Jésuites, des Bénédictins et des Oratoriens sont trop étroits pour recevoir tous les élèves qui assiégent leurs portes. Ce même Lacordaire, alors traduit devant les tribunaux avec MM. de Montalembert et de Coux, compte aujourd'hui plus de mille élèves dans ses colléges d'Oullins et de Sorèze, dirigés par les membres d'un ordre dont il est lui-même le fondateur (3).

Cette époque a vu aussi le triomphe de la liberté d'association. Les ennemis de la vie religieuse auront beau dire; les droits de l'homme ne sont ni moins sa-

(1) Mgr l'évêque de Chartres. (Lettre publique du 22 mai 1843.)
(2) Voir la note O, à la fin du volume.
(3) Un tiers-ordre voué à l'enseignement.

crés ni moins garantis, lorsque le citoyen s'associe pour remplir des devoirs religieux, que lorsqu'il se réunit à d'autres pour discuter des questions politiques, ou pour activer des spéculations commerciales. La liberté bien entendue consacre partout l'association des cœurs et des consciences pour la prière, pour l'exercice de la charité et des autres vertus; c'est d'une pareille liberté que dépend principalement le progrès social.

Quelques-uns des *libéraux* de notre siècle ne l'ont pas compris ainsi. Ils ont réclamé la liberté pour organiser leurs sociétés politiques, ils l'ont réclamée aussi pour n'être point inquiétés dans le développement de leurs plans, ouvertement contraires aux principes de l'ordre. Mais lorsqu'ils sont arrivés au pouvoir, qui était le véritable but de leurs désirs, ils ont désavoué leurs anciens principes, et, démentant par des faits les paroles qu'ils prononçaient jadis, ils ont prohibé les associations pacifiques dans le sein desquelles mille citoyens réunis discutaient des questions touchant à l'utilité générale et aux intérêts moraux de la nation.

Chacun a pu voir ces contradictions dans tous les pays où l'anarchie a fini par devenir un gouvernement; aussi nous ne prendrons point la peine de désigner les lieux ni de préciser les faits. Ceux qui voudront en compulser la longue et fastidieuse chronologie, peuvent parcourir l'histoire de France, d'Espagne, du Piémont, de la Suisse et de la Nouvelle-Grenade, et ils la trouveront monstrueuse comme le despotisme et révoltante comme le fut toujours l'arbitraire. Mais en France, l'Eglise n'a pas tardé à conquérir le droit d'association pour ses fidèles, comme elle avait conquis celui de la liberté d'enseignement.

Voyez comment le succès a justifié, dépassé même les

plus chères espérances ; voyez comment, depuis les grands chefs-lieux de province jusqu'aux plus obscurs villages, les villes de toute importance ont chacune leurs associations de charité, leurs pieuses confréries, leurs congrégations, et les fidèles s'y réunissent pour discuter leurs véritables intérêts avec la même liberté que les prétendus *libéraux* sortirent un jour de leurs assemblées pour les dissoudre, en dispersant, le poignard à la main, les associés à Paris, à Nancy, à Rouen et sur d'autres points de la France.

Ce serait une rude tâche que d'énumérer toutes les congrégations qui existent en France, instituées par la charité, soutenues par la foi et dirigées par cette volonté noble et généreuse qui produit chez l'homme le désir de remplir sa mission la plus sacrée sur la terre, celle de faire le bien (1). L'enfance, l'adolescence, la jeunesse, la vieillesse et la décrépitude, avec les infirmités qui leur sont particulières, deviennent l'objet de ces associations, grandes et petites, dans lesquelles un nombre incroyable d'affiliés ne se propose d'autre intérêt, d'autre profit, que le soulagement spirituel et corporel du prochain. Les effets produits par toutes ces associations sur les classes nécessiteuses sont la meilleure et la plus solide garantie de leur utilité.

Mais les triomphes de la religion, ces victoires de la vérité, qui ne demeure jamais cachée parce que son centre est le monde visible et la lumière son élément, devaient se manifester dans tous les rangs du pouvoir social de la France ; la force acquise par la foi au moyen de la conquête de la liberté, devait se faire sentir jusque

(1) Pour connaître le nombre et le but de ces associations, on peut consulter le *Manuel des œuvres et institutions de charité à Paris*.

sur les bancs des assemblées électives chez ceux-là mêmes qui semblaient lui offrir le moins de garanties. Un moine acclamé membre de la Constituante par les républicains de Paris : voilà, s'il en fut jamais, une preuve du terrain que la religion avait déjà conquis en 1848 !

Ce même moine avait dit à la foule immense qui se pressait pour entendre ses conférences, à Notre-Dame : « Au dix-huitième siècle, on attaqua la religion par » le rire. Le rire passa des philosophes aux gens de » cour, des académies dans les salons. Il atteignit les » marches du trône. On le vit sur les lèvres du prêtre ; » il prit place au sanctuaire du foyer domestique, entre » la mère et les enfants. Et de quoi donc, grand Dieu ! » de quoi riaient-ils tous ? Ils riaient de Jésus-Christ et » de l'Evangile !... Mais la France trahissait alors son » histoire et sa mission (1). »

La chose était parfaitement vraie : ce même moine qui aurait été l'objet des railleries et des quolibets d'une tourbe d'impies, au dix-huitième siècle, était proclamé au milieu du dix-neuvième le représentant de ce même peuple, et, vêtu de l'humble habit de son ordre, il prenait place parmi les députés à l'Assemblée constituante. Et qui était plus digne de remplir cette mission que l'homme qui avait dit, avec cette éloquence qui le caractérise : « Tant qu'il restera une seule âme juste qui » puisse ouvrir la bouche sans crainte, le despotisme sera » inquiet, et il s'agitera en soupçonnant que l'éternité » conspire contre lui (2) ! »

Mais la foi compte encore des ennemis, qui travaillent

(1) Lacordaire, *Conférences.*

(2) Lacordaire, *Oraison funèbre d'O'Connell.*

à lui enlever le terrain qu'elle a su conquérir. Chaque jour, nous voyons paraître un déluge de productions immorales, impies, calomnieuses et calculées pour nuire, non point, il est vrai, à celui qui, doué d'un jugement lucide et d'une intelligence cultivée, cite au tribunal de l'histoire et de la saine philosophie les principes et les faits invoqués dans ces misérables écrits; non point à celui qui utilise avec calme cette connaissance de l'homme que donnent l'expérience et l'instruction ; non point à celui qui, profondément pénétré des dogmes et des devoirs du christianisme, trouve dans sa conscience un flambeau brillant et radieux qui lui montre le vice de ces productions ignominieuses.

Ce sont là des armes qui ne blessent que les imprudents, dont elles flattent les passions, dont elles servent les intérêts et à qui elles offrent un avenir semblable à ces *Elysées* imaginaires où les païens plaçaient les âmes de leurs justes. Discussion, controverse scientifique, déductions philosophiques, vous n'y trouverez rien de tout cela ; mais la science ténébreuse, l'athéisme éhonté, la philosophie du sensualisme, personnifiés dans les héros de ces feuilletons et de ces historiettes, que Dumas et Sue, destinent à servir de passe-temps à des personnes inexpérimentées, et par lesquelles ils pervertissent les âmes sans défiance, telles sont les armes de l'incrédulité moderne, armes les plus indignes et les plus déloyales qu'un vaillant champion puisse manier pour défendre ses opinions et combattre celles d'autrui.

Du reste, il n'y a pas à s'en étonner; demandez quelle est la vie privée de leurs auteurs ; demandez-le à Paris même, où ils demeurent tous ; la réponse ne vous dira rien qui soit bien honorable pour eux ou bien propre à inspirer la confiance aux lecteurs de leurs écrits.

CHAPITRE XXVI.

Les effets de la réaction catholique en France ont des conséquences universelles. — Propagation de la foi. — Les Jésuites dans les colonies françaises. — Leurs missions du Maduré, de Madagascar et de la grande Chine. — Les Lazaristes de Pékin. — Le séminaire des Missions étrangères. — Missions des Dominicains en Afrique. — Missions des îles de l'Océanie; leur nombre vraiment surprenant. — Les Frères des écoles chrétiennes et les femmes elles-mêmes associées à cette œuvre sublime. — Souvenirs d'une religieuse. — Qu'y a-t-il à répondre aux arguments résultant de tous ces faits? — Conclusion.

Les effets d'une grande victoire obtenue par les armes ou par la diplomatie sont ordinairement de modifier la politique des gouvernements, ou de changer complétement la face des pays conquis ; mais les triomphes de la foi sont d'une tout autre nature. Ses victoires pacifiques ne bouleversent que les cœurs, dans le but de les purifier, et ne changent leurs sentiments que pour les redresser. Elles opèrent des transformations, il est vrai, mais dans l'intérieur de l'homme seulement, là où les lois n'ont plus d'empire, où les armes ne peuvent répandre l'effroi, où la politique ne saurait avoir d'influence, même sur ses moindres mouvements. Cette victoire, la plus noble et la plus décisive qui puisse être remportée sur l'individu, a été gagnée au cœur de la France, d'où elle étend son influence et opère des chan-

gements prodigieux dans tous les pays et dans tous les climats de la terre.

Pour nous en convaincre, nous n'avons pas à méditer beaucoup, et nous trouverons sans peine les résultats qu'elle produit, et que le monde admire avec enthousiasme. Contemplons, par exemple, cette œuvre éminemment catholique de la Propagation de la foi ; parcourons ces missions, dans lesquelles le clergé de France, disséminé sur la face du globe, offre à tous les peuples tant de vertus à admirer, tant de lumières à recevoir; suivons les pas de cette sœur de Charité, qui pénètre dans l'Asie comme dans l'Afrique, et va élever des hospices et des hôpitaux au milieu des peuplades arabes et près des caravanes du désert, pour offrir à l'imagination grossière des barbares, sous des images palpables, la philosophie de la religion que prêche le christianisme; ouvrez, enfin, les annales de la Sainte-Enfance, lisez quelques lignes des relations admirables et consolantes qu'elles renferment, et alors vous comprendrez toute la portée de la réaction catholique opérée parmi les Français.

J'ai nommé l'œuvre de la Propagation de la foi : c'est indubitablement l'une des associations les plus vastes que l'on connaisse et qui se soient développées jusqu'à ce jour au sein du catholicisme. Elle a pris naissance au milieu des faubourgs de Lyon, dans l'humble chambre d'une pauvre fille qui réunissait quelques amies pour prier en faveur des missionnaires voués à la prédication chez les infidèles, et demandait l'aumône à des ouvriers pour secourir ces hommes apostoliques dans la grande entreprise de convertir le monde à la religion de Jésus-Christ. Mais, véritable œuvre de Dieu, qui d'un grain de senevé forme des arbres dont la cime se perd dans les nues, nous l'avons vue bientôt se répandre dans le monde entier et

neutraliser par son influence puissante l'or semé avec profusion par les sociétés bibliques de l'Angleterre.

Aujourd'hui, elle compte au nombre des grandes institutions de l'Eglise universelle, elle fournit l'éducation et l'assistance matérielle aux apôtres de la foi, console les catholiques de l'Orient et de la Scandinavie, propage le christianisme dans les forêts de l'Orégon et sur les bords du Mississipi; elle prêche la religion sur les plages de l'Australie et de l'Océanie, et fournit aux besoins des confesseurs de Jésus-Christ dans la Polynésie et le Tongking.

Prodige merveilleux de la divine Providence! Cinq centimes que de pauvres ouvriers et d'humbles chrétiens déposent chaque semaine dans le tronc de leur paroisse, sans bruit, sans appareil, font plus que des millions de livres sterling distribuées au milieu du fracas de nombreux *meetings*, dans lesquels on prononce des discours aussi riches d'espérances que dénués de réalités. En rendant compte de l'emploi de ces sommes monstrueuses, on n'a jamais pu dire encore : « Votre or » a soutenu les travaux d'un missionnaire qui a été mis » à mort en prêchant l'Evangile! » Pendant ce temps, les centimes recueillis chaque jour viennent en aide aux martyrs qui scellent de leur sang la foi de Jésus-Christ. Qu'on lise les *Annales de la Propagation de la foi*, et l'on appréciera la valeur de cette œuvre qui, semblable à une mère prodigieusement féconde, alimente un si grand nombre d'autres œuvres dans son sein.

Et que dirons-nous des missions du clergé de France qui ne soit beau et sublime comme l'objet même qu'elles ont en vue? C'est une chose vraiment admirable de voir disséminés dans les diverses régions du monde connu près de quatre mille prêtres, tous inspirés par la charité

la plus pure, la plus noble et la plus intrépide; mais ce qu'il y a de plus admirable encore à nos yeux, c'est que rien n'arrête leur noble zèle, que leur profonde résignation sait tout endurer, et que jusqu'ici leur charité vraiment évangélique n'a rencontré d'obstacles qui l'entravent dans aucun pays de l'univers.

Voyez les Sulpiciens, qui, non contents de diriger les premiers séminaires de France et une grande partie de ceux de l'Allemagne et des Etats-Unis, envoient des colonies pour en fonder d'autres dans le Canada, et opposer un mur infranchissable au protestantisme, qui s'efforce de pervertir la foi de cette branche si florissante de la catholicité. Leur célèbre séminaire de Paris, qui a fourni tant d'évêques illustres, tant de savants profonds, tant de prêtres parfaits et d'hommes vraiment apostoliques, a été le témoin de toutes les vicissitudes subies en France par la religion, dans les temps modernes, a subi, comme elle, de rudes épreuves, et s'est vu condamné plus d'une fois à périr; mais sa foi n'a jamais faibli et ses preuves d'un inviolable attachement à l'Eglise catholique sont des plus significatives, surtout dans les temps actuels.

Voyez les Jésuites, qui, au mépris des périls de tout genre dont ils étaient entourés dans leur patrie, ont pu se soutenir aux époques les plus critiques, et, tantôt cachés dans les maisons des particuliers, tantôt réunis dans leurs propres maisons, conserver l'esprit de leur ordre, sortir de leurs colléges si florissants pour se rendre utiles à cette société même qui les repoussait, en évangélisant les colonies françaises, de l'autre côté de la Méditerranée et de l'Atlantique. Le gouvernement leur confie les missions de l'Algérie, et les uns vont annoncer l'Evangile aux mahométans, pendant que d'autres travaillent

à la réforme des mœurs dans les colonies pénitentiaires de la Guyane.

Les résultats de ces missions sont connus par les documents officiels, par les relations des évêques et mieux encore par les fruits qu'elles produisent. Nous devons y joindre celles du Maduré, dont l'histoire comprend déjà plusieurs volumes; celles de Madagascar et de Nankin, où ils emploient actuellement trente-huit sujets. Ajoutons, enfin, que sur tous ces points, très éloignés les uns des autres, ils ont à lutter contre le climat, les mœurs, les idiomes, les périls de tout genre et la mort même; que leurs ressources, qui dépendent uniquement de la charité, ne peuvent leur parvenir toujours avec toute la régularité désirable, et l'on comprendra mieux tout à la fois et le mérite des sujets eux-mêmes et l'utilité de l'institution qui les produit.

Lorsque j'ai vu discuter par la presse des questions relatives aux Jésuites; lorsque j'ai entendu les longues apologies des uns et les diatribes des autres, j'ai cru qu'il valait mieux garder le silence sur un sujet irritant et réduire la question à ce seul point : La compagnie de Jésus est-elle utile ou non? Remplit-elle ou non son ministère? Justifie-t-elle ou non les espérances que l'Eglise avait fondées sur son rétablissement ?

Je ne doute point qu'il ne se trouve quelqu'un pour soutenir la négative; l'esprit du mal est audacieux, il a voulu mêler la lumière avec les ténèbres, et la présence du Créateur lui-même ne l'a point arrêté dans son projet. Mais pour répondre négativement et avec certitude à l'une quelconque de ces trois questions, il faut déchirer mille pages de l'histoire contemporaine, condamner au feu mille ouvrages utiles, imposer silence à tant de prédicateurs éloquents et de théologiens profonds,

fermer des colléges et des missions en Asie, en Afrique, en Amérique et en Europe, disperser les éléments de civilisation agglomérés par les Jésuites dans les pays lointains, et marquer leurs malheureux habitants du sceau de la réprobation, en les condamnant à vivre en barbares, comme ils l'ont fait jusqu'ici. Et, après avoir rempli un à un les chapitres de ce vaste programme de proscription, de dévastation et de mort, il faut encore fermer les yeux pour ne point voir et les oreilles pour ne point entendre les monuments, les œuvres, les éloges et les voix reconnaissantes, qui attestent en tous lieux le zèle et le dévouement de la célèbre Compagnie.

Les Lazaristes sont leurs dignes émules à Pékin, dans le Levant, en Egypte et dans l'Amérique du Nord. Le christianisme doit beaucoup à leurs missions; mais ils n'ont pas moins de titres à la reconnaissance de la société, à laquelle ils ont ouvert tant de voies de communication, procuré tant de renseignements de la plus haute importance, et fourni tant de membres utiles, dans leurs colléges et leurs écoles de propagande. Ce ne sont point là des secrets impénétrables, et les voyageurs en Orient trouvent à chaque pas l'occasion de toucher du doigt ce que la modestie et le désintéressement évangélique cherchent toujours à ensevelir dans l'ombre et dans l'oubli.

L'une des plus belles institutions du catholicisme en France, c'est le séminaire des Missions étrangères, dans lequel une foule de jeunes gens de tous les pays du monde, envoyés par leurs évêques, reçoivent l'éducation ecclésiastique, et, sous la direction de professeurs habiles et de prêtres exemplaires, s'instruisent pour annoncer plus tard l'Evangile, avec fruit, dans le pays qui leur sera désigné pour le théâtre de leur apostolat.

Ce séminaire, qui, depuis son établissement, a produit plus de deux mille missionnaires et un nombre très considérable d'évêques, dirige plusieurs missions de l'Asie, parmi lesquelles celles du Tongking occidental occupent le premier rang.

Les Dominicains, quoique récemment rétablis en France par le P. Lacordaire, courent à la côte d'Afrique et prêtent leur appui aux missions de Hollande, qui exercent leur apostolat au cap de Bonne-Espérance. Il n'est rien de plus édifiant que la dévotion et le recueillement de leurs novices, rien de plus austère que le genre de vie auquel s'exercent ceux qui se proposent pour modèle le saint patriarche des Frères Prêcheurs.

L'Océanie, les possessions françaises de l'Inde, les îles Marquises, de Pâques et beaucoup d'autres pays du globe, reçoivent des prédicateurs des Oblats de Marie, de la congrégation de Picpus ou des Saints-Cœurs, des Rédemptoristes, des prêtres de la Mission et d'autres institutions établies dans diverses provinces de la France. A la vue de tant de congrégations vouées à la propagande, on ne doit point être surpris que les bons principes enracinés et développés au sein d'une grande nation, qui n'a jamais refusé aucune espèce de sacrifice à la cause catholique, s'enracinent et se développent aussi dans tous les pays du monde, par le ministère de trois mille prêtres sortis de son sein pour travailler à la prédication de l'Evangile en tous lieux. Ce nombre est vraiment incroyable, et il suffit à lui seul pour faire comprendre à combien juste titre la France catholique a été appelée *la terre des sacrifices.*

Et que dire de ces autres phalanges de missionnaires, qui sortent de la France pour se répandre dans tous les pays, et qui, sans posséder l'auguste caractère du sacer-

doce, travaillent avec non moins de zèle et d'abnégation que ceux qui en sont revêtus. J'ai visité les frères des Ecoles chrétiennes aux Etats-Unis et en Egypte, au Levant comme sur d'autres points de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, et je n'ai pas souvenir d'avoir rencontré une seule de ces communautés dans laquelle il ne se trouvât quelques Français. Leurs travaux ont reçu les éloges d'orateurs non suspects (1), qui ont su rendre hommage à leur abnégation constante, à leur vertu épurée et à leur fidélité à toute épreuve dans l'accomplissement de leurs devoirs.

Je les ai vus réunir les enfants, à l'ombre des églises, pour leur apprendre les devoirs de l'homme ; je les ai vus s'asseoir au milieu d'eux pour leur enseigner les premiers rudiments des lettres, dérouler sous leurs yeux un planisphère pour leur apprendre à connaître un monde qu'ils ignoraient, leur enseigner des langues dont ils n'avaient pas l'idée, et leur révéler le caractère, l'esprit et les mœurs de peuples dont ils ne soupçonnaient pas même l'existence.

Le sexe faible s'associe lui-même à cette grande mission, et les *Anges de la France*, comme un écrivain libéral appelle les religieuses de la Charité, se répandent sur toute la face de la terre pour soulager les maux du genre humain. Ces filles du Ciel, que tous les pays du monde envient à la nation française, appelées, par leur institut, à consommer toute sorte de sacrifices et à pratiquer toute espèce de bonnes œuvres, se sont exercées à Alger, à Tunis et au Maroc, à servir dans les prisons, les asiles et les hôpitaux, comme en Californie, au Brésil et au Chili. L'Afrique et l'Amérique, l'Australie et l'Océanie

(1) Guizot, *Discours à l'oratoire*. Mai 1852.

sont trop étroites au gré de leur ferveur, et du centre de l'unité de foi qui lie étroitement toutes les nations entre elles, vous les verrez se répandre dans l'univers entier comme une chaîne sans fin qui rattache le monde au cœur brûlant de la charité. Les cours des souverains et les palais des princes ont pour elles un attrait moins puissant que les galetas des pauvres, que les chaumières des laboureurs, et l'homme qui nage dans les richesses n'obtient auprès d'elles aucune préférence sur celui qui est entièrement déshérité des dons de la fortune.

J'ai vu remplir une semblable mission par les sœurs de la Charité, par les filles de la Miséricorde, par les Dominicaines, par les dames du Sacré-Cœur, de la Providence, par les sœurs de Saint-Joseph, de Saint-Augustin, de Saint-Charles, du Saint-Sacrement, de Saint-Jean, de Sainte-Claire, du Bon-Pasteur, et tant d'autres, qui naissent et se multiplient comme les étoiles du ciel dans le firmament de l'Eglise. Depuis la sœur de Saint-Joseph, qui soupire dans le voisinage du Golgotha et baigne de ses larmes le sépulcre de son Bien-aimé, après avoir versé du baume sur les plaies du Bédouin et rafraîchi l'Arabe dévoré par la fièvre, jusqu'à la fille de Saint-Vincent-de-Paul, qui sert les malades sous le ciel brûlant de Fernambouc et dans les régions voisines du cap Horn, pas une seule, parmi tant de congrégations, ne dévie de son but et ne s'écarte de la voie qui lui est tracée par son saint institut.

Ceux qui, dans les projets des hommes, n'ont jamais voulu voir qu'un misérable égoïsme, et qui, dans ses actions les plus nobles et les plus généreuses, ne trouvent que la honteuse inspiration de l'intérêt personnel, peuvent s'approcher de la première venue de ces maisons

de refuge pour l'humanité souffrante, étudier ses constitutions et ses lois, observer les pratiques des hôtes qui l'habitent, interroger ceux qui ont recueilli le bénéfice de ses œuvres, et répondre ensuite, la main sur la conscience. Je suis certain que, si la passion n'étouffe point les sentiments de leur cœur, si les préjugés n'obscurcissent point leur intelligence, et si d'odieuses préventions ne leur font point rejeter sans examen toute œuvre produite par une foi qui leur est odieuse, les paroles qui sortiront de leur bouche seront une apologie des filles de la Charité, apologie aussi éloquente que les intentions de ces religieuses sont pures et leurs œuvres dignes de toute notre admiration.

C'est à dessein que je n'ai pas appelé l'attention du lecteur sur les travaux de ces diverses congrégations, dans les pays où, à côté de la civilisation européenne la plus avancée, elles pansent les plaies et guérissent les maux des divers membres du corps social. Je n'ai parlé que de leurs travaux hors de l'Europe, parce que ceux-ci démontrent d'une manière plus parfaite l'abnégation qui sert de base au majestueux édifice de leur charité ; parce que ceux-ci s'accomplissent sous les yeux de tous, et parce qu'il se trouve à peine une seule personne en France, en Angleterre, en Espagne, en Italie et en Allemagne, qui ne connaisse le bienfait inestimable de pareilles institutions. Mille Mémoires ont été publiés et se publient chaque jour sur ce sujet, la plupart écrits par des plumes non catholiques ; c'est à ceux-là que je renverrai de préférence, afin que nul ne puisse avoir le moindre doute au sujet de leur impartialité.

Mais parmi ces belles images de la charité chrétienne, dessinées par tant de faits qui seront la gloire éternelle du catholicisme, je veux consacrer quelques lignes à la

mémoire de l'un de ces véritables héros, qui gagnent pour eux-mêmes, pendant leur passage sur la terre, une couronne immortelle, en même temps qu'ils fournissent une page brillante à l'histoire et un lumineux enseignement au genre humain. Le cœur palpite et l'imagination s'émeut lorsque, sur les bords du Doubs, on voit une faible femme affronter la mort dans mille combats, pour secourir les blessés qui périssent, emporter les moribonds hors du champ de bataille, les charger parfois sur ses épaules et répandre ses consolations sur tous avec la charité la plus ardente et la plus infatigable.

Besançon voit cette humble paysanne, chassée de son monastère par la révolution, quitter l'habit religieux, et, sans qu'aucun danger pût la retenir jamais, pénétrer dans les cachots, dans les prisons, dans les hôpitaux, et transformer en vaste théâtre de son zèle prodigieux tous les asiles de bienfaisance et tous les lieux où il y avait quelques misères à secourir. A peine la tolérance permet-elle de rouvrir les maisons religieuses en France, que l'humble demeure de la paysanne de Thoraise devient un monastère, où sœur Marthe, aidée de quelques jeunes filles, accomplit des prodiges de charité. Elle répand des secours parmi les pauvres de Besançon, parcourt les campagnes, en luttant contre la misère et l'épidémie, et on la rencontre partout où il y a des dangers à combattre et des douleurs à consoler.

Lorsque les flammes consument un quartier dans le voisinage des portes de Besançon, l'intrépide religieuse, sans se laisser intimider par la fureur de l'incendie, sauve trois victimes à travers les flammes et perd une partie de ses doigts dans cet acte héroïque. Sans savoir nager, elle retire du milieu du Doubs un enfant qui se noyait ; et lorsque Besançon reçoit dans ses murs des

troupes anglaises, espagnoles et allemandes, infectées de la peste et épuisées par les blessures et la faim, l'infatigable religieuse, se faisant *toute à tous*, soulage, console et secourt tous les étrangers, comme ses compatriotes eux-mêmes.

Les distinctions et les honneurs viennent la chercher dans sa retraite. Le gouvernement français lui décerne une croix particulière ; les empereurs d'Autriche et de Russie lui font parvenir des décorations ; les rois d'Espagne et de Prusse lui envoient des médailles d'honneur, qu'elle accepte avec reconnaissance, mais sans en témoigner ni joie ni surprise. Conduite en présence de Louis XVIII, qui insiste pour qu'elle lui demande quelque grâce : « *Sire*, dit-elle, *les pauvres paysans franc-* » *comtois souffrent encore beaucoup des suites de la* » *guerre.* »

L'or qu'elle reçoit de la main généreuse de ce souverain se répand bientôt dans les campagnes de Franche-Comté, et un recoin obscur du cloître des Visitandines devient l'asile de l'héroïque religieuse, dont les brillantes actions se redisaient dans toutes les langues de l'Europe. Cet humble asile reçoit son dernier soupir lorsque son âme s'envole vers le ciel pour se reposer au sein du Dieu qu'elle aimait, dans les régions de la bienheureuse éternité (1).

L'histoire n'offre rien de supérieur à de semblables traits, dans lesquels nous trouvons dessiné avec les plus vives couleurs le noble caractère de la plus ardente charité. « Personne ne peut avoir un plus grand amour que » de donner sa vie pour ses amis (2). » Mais ces actes,

(1) Sœur Marthe mourut à Besançon le 29 mars 1824, dans sa 76e année.

(2) Joann., XV.

héroïques dans la plus grande extension du mot, ne sont point des actes isolés, ne sont point le fait d'une seule personne. Les congrégations de charité n'ont pas de chroniqueurs, d'annalistes qui s'occupent d'enregistrer leurs belles actions de chaque jour, et voilà pourquoi le plus grand nombre de celles-ci nous sont inconnues. Leur chronique vivante, ce sont les cœurs, dans lesquels demeure gravée en caractères inaltérables la mémoire de leurs bienfaits; les pages de cette chronique sont les victimes arrachées par elles à la mort, et ses commentaires, la profonde vénération que leurs vertus inspirent à la société tout entière.

Mais lorsque, en dépit de la répugnance qu'elles éprouvent à voir leurs œuvres livrées à la publicité, nous parvenons à en surprendre quelques-unes, ce petit nombre suffirait, bien certainement, pour former la plus généreuse et la plus héroïque des histoires. Regardez l'Asie: vous y verrez les sœurs de la Charité, recevant du sultan des décorations qu'elles ne porteront jamais, et qu'il leur décerne en récompense du dévouement qu'elles ont mis au service de ses sujets frappés de la peste. Regardez l'Europe: vous les trouverez sur les plages de la mer Noire, soignant les blessés sur le champ de bataille et excitant l'admiration des officiers anglais, qui leur décernent les éloges les plus enthousiastes. Regardez l'Amérique: et dans un coin de ces navires, grands comme des cités, qui emportent à travers l'Océan mille individus dévorés de la soif de l'or, vous apercevrez quelques femmes, qui abandonnent aussi leur patrie, non point pour acquérir les richesses de la terre, mais pour se procurer des biens impérissables; non pour entasser de l'or, mais pour inspirer le détachement à des cœurs rongés par l'avarice.

Cette race noble et généreuse se propage en tous lieux, aussi rapidement que les maux mêmes auxquels elle va porter remède. Toutes les nations ressentent l'influence vitale du christianisme, qu'elle enseigne pratiquement, et les hommes qui en touchent au doigt les bienfaits s'empressent de courir chercher un abri à l'ombre de cet arbre vigoureux, qui a la vertu de produire d'aussi merveilleux fruits.

Il n'existe point de preuve aussi concluante que celle des faits pour justifier la nature des œuvres et des institutions, et si quelqu'un peut conserver encore le moindre doute, après tous ceux que nous avons énumérés, il faut que ses yeux ne voient point et que son cœur ait perdu toute sensibilité ; il faut qu'il n'ait plus aucun lien de sympathie avec le reste du genre humain, et que son âme, vivant dans une lutte incessante, refuse de s'associer aux vœux qui s'élèvent en tous lieux pour la prospérité de ces héroïques institutions. Pour ce qui me touche personnellement, je déclare ici que, même abstraction faite du témoignage qui s'élève de tous les confins de la terre, et à m'en tenir aux seules observations que j'ai recueillies par moi-même, je ne cesserai de bénir la divine Providence, qui, dans un siècle de tant de misères, a fourni, par le moyen de ces institutions, d'aussi admirables, d'aussi abondantes ressources aux douleurs de l'humanité.

Nous avons passé rapidement en revue les effets que la réaction catholique de France produit dans le reste du monde, et, dans l'enchaînement de nos observations, chacun aura pu constater que la foi renaît au cœur de la nation la plus grande et la plus éclairée de l'Europe, avec autant de force et de splendeur que jamais. Telle qu'un arbre majestueux, qui élevait vers le ciel

sa cime revêtue d'un épais feuillage, elle avait été renversée tout à coup par un fer meurtrier ; mais , douée d'une vigueur immortelle, elle a vu renaître de sa souche mille rejetons pleins de vie, qui se développent chaque jour et sont destinés à nourrir de leurs fruits les peuples de l'univers entier.



CHAPITRE XXVII.

Résultat des travaux du protestantisme en France. — Une visite dans le Nord. — La plus éloquente des voix. — La statue de saint Bernard à Dijon. — Excursion dans le Midi. — Décadence du protestantisme dans le centre de la France. — La protection du gouvernement lui a-t-elle fait défaut ? — Le gallicanisme. — Caractère spécial de la renaissance actuelle du catholicisme. — Coup d'œil sur la Belgique. — Ses traditions primitives fidèlement conservées. — L'Université de Louvain. — Propagande protestante en Belgique. — Quel en a été le succès ? — Spectacle offert par le catholicisme dans ce pays. — Une solennité religieuse à Gand. — Quelques paroles d'un prédicateur éloquent dans cette occasion.

Toutes les fois que le protestantisme n'a pu compter sur un appui spécial, ses pas ont été incertains, ses jours très limités, et les traces imprimées par lui, quoique infiniment douloureuses par leurs conséquences individuelles, ont été si légères et si fugitives, que le temps suffirait à lui seul pour les effacer, même sans le secours de la lumière et l'efficacité des bons exemples. Nous le voyons se soutenir en Angleterre, où tout le pouvoir de l'administration lui prête l'appui de sa puissante influence, où l'or de la Grande-Bretagne est son élément vital ; où, pendant de longues années, le concours de mille circonstances favorables lui avait assuré, pour ainsi dire, le monopole absolu des consciences.

Mais il n'en a pas été de même en France. Protégé comme tout autre culte par les lois de l'Etat, avec ses

ministres salariés par le Trésor, comme ceux des catholiques et des israélites, avec la plus entière liberté d'exercer sa propagande, bien loin de gagner du terrain, il en perd chaque jour, et prouve ainsi par son agonie, visible pour tous, que l'erreur ne saurait subsister que par le monopole. Chacun connaît les travaux du protestantisme en France : héritier et représentant légitime de toutes les hérésies qui l'ont si souvent désolée, il l'a divisée aussi lui-même, il l'a révolutionnée, en y introduisant le désordre; il a semé la discorde au sein des familles, inspiré la haine du pouvoir, protégé l'indifférence religieuse, et servi de précurseur au matérialisme et à l'incrédulité, qui ont coûté si cher à la nation.

Mais si nous cherchons, d'un autre côté, ce qu'il a gagné dans ces combats, dans ces mouvements et dans ces révolutions, nous trouverons à peine quelques victoires passagères, qui ne provenaient point de convictions solidement enracinées au fond du cœur, moins encore de résolutions fruits de la maturité du jugement et d'une intelligence pleinement libre du joug des passions, mais uniquement de l'irritation que l'on s'attachait à provoquer en tous lieux contre le culte antique de la nation et contre ses ministres. On ne saurait lire une seule ligne de l'histoire de France, on ne saurait parcourir la moindre de ses époques, sans demeurer convaincu de cette vérité jusqu'à la plus entière évidence.

Mais l'exaltation des passions devait se calmer aussitôt que s'éteindraient les éléments volcaniques accumulés par la combinaison de mille circonstances réunies ; les esprits devaient revenir à leur état normal aussitôt que le calme leur permettrait de voir les choses sous leur aspect véritable, et la raison, libre désormais de promener un regard tranquille sur les faits et leurs an-

técédents, ne pouvait manquer de se prononcer, comme elle l'a fait, en condamnant des innovations révoltantes pour la conscience dégagée de l'influence des passions. Tel fut le résultat final du protestantisme en France.

Informez-vous de sa situation présente dans le Nord, dans ce pays où le voisinage immédiat de l'Allemagne, théâtre de la réforme et des excès du fanatisme qui l'ont produite, où la communication incessante avec la Suisse, qui abrite dans ses montagnes le protestantisme avec son intolérance et son exaltation primitives, où les agitations et les secousses politiques dont il menace incessamment l'équilibre social rendent ses conséquences plus imminentes et plus formidables encore ; là pourtant, le peuple français, suivant la route que lui ont tracée cent générations de fervents catholiques, conserve dans sa vigueur et dans sa pureté primitives tous les dogmes de l'Eglise universelle, sans abandonner la moindre de ses traditions.

A Strasbourg, au milieu du désordre et de la confusion, le protestantisme chasse les moines de leurs monastères, expulse l'évêque, ainsi que son clergé, de la cathédrale, forme un fonds immense avec leurs revenus, et, bientôt satisfait de sa victoire, s'assied tranquillement pour en jouir. Mais l'erreur tombe, le culte rentre en possession des temples dont il avait été dépouillé par quelques intrus, et ceux-ci se contentent de conserver des revenus qui durent leur origine à cet esprit de dépouillement et d'abnégation que le catholicisme inspire, et que le protestantisme ignore totalement.

Parcourez la Franche-Comté, ce pays au sein duquel, il y a deux siècles, un cardinal (1), politique profond, dé-

(1) Antoine Perrenot, cardinal de Granvelle, mort en 1586, arche-

concertait les intrigues des protestants des Pays-Bas, et vous y trouverez un peuple qui met sa gloire à demeurer fidèle à l'unité catholique, un peuple pieux et fervent, dont l'exemple édifie les dissidents qui traversent journellement le Jura en venant de l'Helvétie. La révolution a bien pu brûler et démolir les églises, transformer en casernes les monastères qui produisaient des pontifes, et affliger le catholique fidèle par le triste spectacle que présentèrent Besançon, Dijon et tant d'autres villes situées dans la Bourgogne ou sur les rives du Doubs, qui conservent encore aujourd'hui les traces visibles de la dévastation la plus impie; mais le pouvoir de la révolution s'est borné là.

Le protestantisme, qui profitait des révoltes pour étendre sa propagande, qui élevait la voix dans les temples catholiques épargnés par le fer et le feu, a pu sympathiser parfaitement avec les édits hostiles au catholicisme; rien de plus naturel, puisqu'il était né au milieu d'horreurs de ce genre, et que son enfance avait eu sous les yeux de pareils spectacles; mais il ne peut, du moins, se glorifier d'avoir vaincu son adversaire, à une époque désastreuse, ni se revêtir de dépouilles qu'il lui ait enlevées sur le champ de bataille, dans une lutte corps à corps. A Besançon, ville de quarante mille âmes, où le protestantisme a exercé sa propagande

vêque de Besançon. Il fut successivement évêque d'Arras, archevêque de Malines, ministre de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, vice-roi de Naples et régent d'Espagne pendant le voyage que Philippe II fit en Portugal, pour prendre possession de ce royaume. Sa correspondance politique a été recueillie sous le titre de *Papiers d'Etat du cardinal de Granvelle,* et publiée en 10 volumes in-4°, sous la direction de M. Ch. Weiss, conservateur de la bibliothèque de Besançon.

(Note de l'un des traducteurs.)

dès le premier moment de son introduction en France, il compte à peine aujourd'hui cinq mille affiliés, originaires de la Suisse pour la plupart.

Ah ! les belles contrées qui furent le théâtre des glorieux travaux de l'abbé de Clairvaux, ne pouvaient laisser périr les précieuses traces de piété fervente qu'il a imprimées dans leur sein ; les montagnes et les vallées du Doubs ne pouvaient manquer de redire les sublimes accents dont sa voix de tonnerre les fit retentir au douzième siècle.

Lorsqu'en traversant Dijon, je m'informai de l'abbaye de Clairvaux et qu'on me répondit : Elle n'existe plus, mon cœur fut saisi d'un vif sentiment de tristesse au souvenir des scènes impérissables dont fut jadis témoin cette école de savants et cette pépinière de saints. Le monastère est détruit, il est vrai ; mais cette foi, qui en jeta les fondements et qui posa les premières pierres de ses murs, subsiste encore dans toute sa vigueur. Dijon, dont les places publiques retentirent jadis de la voix la plus éloquente et la plus persuasive du douzième siècle, conserve, aujourd'hui encore, cette foi aussi intacte, sinon aussi fervente, qu'à l'époque où il était évangélisé par l'admirable parole du plus noble de ses fils, l'immortel fondateur de Clairvaux.

La voix d'un autre moine, sorti de Flavigny, au dix-neuvième siècle, comme celui de Clairvaux au moyen-âge, retentissait à Dijon, dont il est aussi l'un des plus nobles enfants : sa prédication ébranlait les philosophes, éclairait les protestants, convertissait les incrédules ; et le peuple, qui le nomma un *prophète nouveau*, respecta sa doctrine comme s'il l'eût été en effet. Il a fait revivre à Dijon les souvenirs du savant abbé de Clairvaux, et c'est à sa sollicitation que les habitants ont élevé à

saint Bernard une belle statue sur la place qui porte aujourd'hui son nom.

La situation du protestantisme n'est pas riante dans le midi de la France. L'histoire du treizième siècle nous montre ce pays transformé en un vaste champ de bataille par la fureur des fanatiques qui discutaient leur foi les armes à la main; et les annales des deux siècles suivants nous peignent avec les plus vives couleurs l'exaltation des hommes qui, dans ce pays, embrassèrent à la fois la réforme et l'impiété; ces souvenirs doivent nous faire apprécier plus vivement encore l'aspect si consolant que le catholicisme présente à Lyon, Avignon, Montpellier, Toulouse et Perpignan. Lorsque je visitais les églises de ces différentes villes, j'étais édifié de la ferveur de leurs habitants, et le travail infatigable de leur clergé, révélé par tant de belles œuvres qui le proclament, témoignait bien que l'on trouve dans son sein « cet esprit dont le souffle vivifie et dont l'action ne » meurt jamais. »

Un des symptômes les plus significatifs de la décadence du protestantisme dans ces lieux, c'est le nombre de temples qui ont été fermés dans le cours de ces dernières années, faute d'avoir pu réaliser le chiffre de paroissiens exigés par la loi pour que le pasteur soit admis à recevoir un traitement du trésor public. Depuis 1849 jusqu'à 1854, quatre églises dissidentes ont été supprimées dans le midi de la France, bien que le nombre de fidèles exigé légalement pour chacune d'elles ne dépasse point cent cinquante. Qui n'admirerait, en revanche, dans ces mêmes lieux, les sociétés qui naissent et se développent au sein du peuple, semblables au courant de ces rivières limpides et paisibles, qui traversent les vallées en répandant sur la terre le bienfait de la fécondité?

Demandez à Perpignan les humbles religieuses du Saint-Sacrement, chacun vous répondra que leurs œuvres sont bien connues, qu'elles recueillent les orphelins, qu'elles élèvent les enfants pauvres et soulagent toutes les misères corporelles. Informez-vous de la société de Saint-Vincent-de-Paul à Nîmes et à Montpellier; vous ne trouverez pas une seule personne de la ville qui ne la connaisse et qui ne vous certifie que son influence s'étend partout et à toute sorte de personnes; que les malades sont assistés dans leurs maisons avec des remèdes, lorsque des circonstances particulières les empêchent d'entrer à l'hôpital; que la veuve qui cherche à dissimuler sa pauvreté reçoit de secrètes aumônes; que les discordes qui divisaient les familles sont pacifiées, et les égarements secrets d'une foule de personnes réparés en silence, en ménageant l'honneur de celui qui a péché plutôt par faiblesse que par corruption.

Combien d'œuvres excellentes et admirables ! Mais le protestantisme ne saurait vous en présenter une seule, parce qu'il manque de vertu pour créer comme de cœur pour exécuter, et si, dans le nord de la France (à Strasbourg, par exemple), il vous montre avec orgueil quelque établissement charitable, vous pouvez être certain d'avance que l'idée n'est point de lui, et qu'il n'a pas eu la moindre part à son exécution; il l'aura volée au catholicisme, comme il lui a volé ses temples, et il l'a conservée par le même motif qu'il s'en était emparé, lorsque celui-ci, persécuté, vexé, humilié partout, semblait succomber sous les coups redoublés de ses implacables ennemis.

Le midi de la France lui offrait le terrain le mieux choisi pour sa propagande. Là, en effet, ses principes rencontraient des sympathies qui comptaient déjà plu-

sieurs siècles d'antiquité ; ses réformes avaient été proclamées par une succession d'hommes qui parcoururent toute la France, depuis les Pyrénées jusqu'aux Alpes, et depuis le treizième siècle jusqu'aux débuts de la grande révolution ; le culte des images avait été combattu par tous les hérésiarques qui pullulèrent dans le Languedoc, dans la Provence et dans toutes les parties de la Lorraine ; en un mot, on pouvait dire que si quelque pays offrait un appui solide aux réformés, aux évangéliques, aux apostoliques et aux autres sectes dissidentes du catholicisme, c'était la France, où leurs doctrines avaient trouvé de l'écho et provoqué des luttes sanglantes, en plusieurs occasions. Mais il en fut bien autrement. Les temples protestants se ferment, parce que le nombre de leurs croyants diminue de plus en plus ; les dogmes du catholicisme l'emportent sur les théories abstraites de la réforme, et l'auguste vérité de l'Evangile, qui ne peut se trouver que dans l'Eglise catholique, une et sainte, instituée par Jésus-Christ, voit chaque jour entrer dans son sein ceux qui désertent la bannière en lambeaux du schisme et de l'hérésie.

Traversez les chemins, entrez dans les villes, suivez les rues, arrêtez-vous sur les places, et partout vous trouverez des monuments glorieux qui attestent ces faits consolants. Voyez ces statues de Marie, qu'élève en tous lieux l'enthousiasme pieux des fidèles ! Voilà, certes, un langage énergique et précis, qui vous dira les prodigieuses conquêtes de la vérité, dans ce pays dévasté par l'erreur à une autre époque. Rappelez-vous qu'une simple croix, élevée au milieu des champs, mettait jadis en fureur des hommes intolérants par système, et que l'image du Rédempteur, expirant sur ce bois, y fut souvent criblée de coups de fusil ! Est-ce que les profana-

tions de Lyon et d'Abbeville ne se sont pas renouvelées dans la Provence et le Languedoc, avec un horrible redoublement de fureur et d'impiété?

En parcourant les rues d'Avignon, de cette ville autrefois si célèbre, résidence des papes pendant un demi-siècle et théâtre de tant d'événements fameux dans l'histoire, que de réflexions ne m'inspirait pas la décadence que l'on remarque tout d'abord dans ses temples et dans ses palais! Les tombeaux de Jean XXII et de Benoît XII, placés dans sa cathédrale, sur laquelle ont déjà passé neuf siècles, qui ont imprimé sur son front les signes vénérables de la vieillesse, se voient encore, il est vrai; mais le palais de Jean XXII, décoré de fresques, de statues, de bas-reliefs, qu'est-il devenu? Ce somptueux édifice n'est plus aujourd'hui qu'une vaste caserne. Un sergent me conduisit dans ce qui fut l'habitation des papes, et, me montrant de vastes salons réparés simplement pour qu'ils puissent être utiles encore : « C'est ici, me » dit-il, que les Souverains Pontifes ont habité autre» fois, et ce palais était superbe jadis; mais ses fresques, » ses statues, ses marbres, ses tentures, ont été enlevés » pendant la révolution. Tout avait été conservé jus» qu'à cette époque; mais tout fut saccagé alors, et il » n'en reste que les murs et les toits dans l'état où vous » les voyez aujourd'hui. »

Qui oserait assurer que Rome ne subirait pas la même destinée qu'Avignon si elle se trouvait placée dans les mêmes circonstances, c'est-à-dire si elle tombait jamais au pouvoir de la révolution? Ceux qui ont saccagé le palais d'Avignon, sous prétexte que trois siècles auparavant il avait été l'habitation des papes, laisseraient-ils subsister les splendides monuments qui décorent la ville éternelle, lorsque tous ont été construits ou réparés par

les papes? Ou bien, la rage de détruire serait-elle moins prononcée chez les révolutionnaires d'Italie que chez les républicains rouges de France? Ils ont bien prouvé le contraire pendant qu'ils ont été les maîtres de Rome. C'est aux représentations énergiques du général français que l'on dut la conservation de Saint-Pierre et du Vatican, chefs-d'œuvre uniques au monde; mais le Quirinal fut livré au pillage, et ce n'est certes point le peuple qui profita de ses dépouilles.

Arrêtons-nous maintenant au centre de la France, et informons-nous du protestantisme, de ce même protestantisme qui a joui constamment de la tolérance la plus absolue de la part du gouvernement, dont les adeptes ont occupé les ministères d'Etat, et dont les fonctionnaires n'ont jamais pu se plaindre à juste titre d'éprouver la moindre contrariété de la part du pouvoir administratif. Demandons-lui quelles sont ses œuvres, quelles sont ses entreprises, quelle est sa propagande, quelle est sa bienfaisance, et quels en sont les fruits. Il ne vous répondra rien, parce que rien de tout cela ne l'occupe et qu'il n'a d'autres institutions de bienfaisance que celles que la charité officielle entretient pour ses membres. Ses adeptes ont fait l'éloge du zèle qui anime quelques établissements, et leur voix éloquente a raconté des travaux, des progrès, des fondations nouvelles; mais toutes ces institutions étaient catholiques, et c'était aux frères des Ecoles chrétiennes, c'était aux religieuses chargées de l'éducation des femmes, que s'adressaient les éloges enthousiastes de M. Guizot (1).

Lorsque le culte catholique commença à reparaître en France et que ses temples s'ouvrirent de nouveau, le

(1) *Discours prononcé à l'Oratoire*, en mai 1852.

catholicisme eut à lutter contre plusieurs sectes nationales, nées pendant les bouleversements religieux, et qui se proposaient de concilier les intérêts et les passions de l'homme avec les droits sacrés de la foi une et indivisible. De ce mélange impur naquirent plusieurs sectes, dont l'existence a été plus ou moins longue, suivant le plus ou moins de solidité des intérêts sur lesquelles elles reposaient. L'erreur ne se laisse pas vaincre en un seul combat, et les triomphes remportés par la vérité ne s'obtiennent point en un seul jour, mais graduellement et peu à peu. Les eaux qui fécondent les campagnes ne sont point celles des torrents ni des orages, mais celles qui pénètrent lentement la terre et s'infiltrent doucement dans la tige encore débile de la petite plante, destinée à produire bientôt des fleurs odoriférantes et des fruits délicieux.

Mais la victoire du catholicisme n'est pas seulement complète sur ses ennemis du dehors; elle a triomphé encore d'une foule de préjugés, de doctrines, d'opinions et de pratiques préjudiciables à l'unité. Voyez le gallicanisme, qui a compté des champions aussi illustres que Bossuet, la Luzerne et Frayssinous; on ne trouverait pas aujourd'hui un seul évêque prêt à défendre toutes ses prétentions, ni à faire l'apologie des égarements dans lesquels il a plus d'une fois entraîné les esprits.

C'est là un des caractères les plus précieux de l'unité et le cachet tout à fait spécial de ses triomphes à notre époque, de fortifier le catholicisme, de lui donner la vie et d'augmenter sa vigueur. Tous les enfants sincères de l'Eglise sont aussi les zélés défenseurs de son unité, parce qu'ils ne peuvent comprendre sa victoire, même d'un instant, sur les esprits, ni sa fécondité en bienfaits à l'é-

gard des hommes, s'ils ne la voient libre des entraves que ceux-ci cherchent à lui imposer, et émancipée de la tutelle injuste à laquelle ils voudraient la soumettre.

Les blessures que l'Eglise a reçues du protestantisme ou des schismatiques séparés d'elle ouvertement, lui ont été bien moins sensibles que les douleurs qu'elle éprouve, lorsque ses croyants eux-mêmes entravent son action et la réduisent en servitude, dans le temps même qu'ils se qualifient de catholiques, de très chrétiens et de très fidèles. L'esprit catholique porte à l'unité, parce qu'il voit en elle le salut d'un monde menacé de toutes parts et d'une société chancelante sur ses bases; pour lui, ces distinctions d'Eglise hispanique, lusitanienne, gallicane et germanique, ne sont que des illusions fondées sur l'orgueil de quelques individus, sur la fausse science de quelques docteurs et sur les prétentions sans cesse croissantes du pouvoir temporel. Il ne voit que les révolutions des peuples, des idées et des doctrines, les bouleversements sociaux, les changements soudains, et cette situation violente qui semble entraîner dans l'abîme les empires et les républiques, les trônes et les constitutions, les lois et les monarchies; et dans le grand livre de l'expérience, il apprend que le seul remède qui puisse radicalement guérir un mal aussi généralement répandu, c'est l'unité.

Une seule Eglise catholique, soumise à un seul chef que lui a donné son Fondateur légitime : tel est aujourd'hui le vœu du catholicisme tout entier ; tel est, disons-nous, le caractère spécial de cette renaissance religieuse qui se manifeste aujourd'hui en France et dans tous les Etats européens.

Jetons maintenant un coup d'œil sur la Belgique, et nous reconnaîtrons qu'en conservant fidèlement ses

croyances, ses traditions et ses mœurs catholiques, elle s'est trouvée par là même moins exposée qu'aucun autre pays de l'Europe aux bouleversements politiques, après avoir conquis héroïquement son émancipation. Malgré les efforts d'une presse qui travaille de tout son pouvoir à rétablir les traditions *joséphines*, et à propager le matérialisme dans tous les rangs de la société; malgré les discussions provoquées au sein des chambres législatives par certains députés soi-disant libéraux; malgré les circonstances critiques traversées par l'Eglise, celle-ci a continué sa marche majestueuse, en dominant les consciences, d'une extrémité à l'autre de la Belgique, non pas de cette domination despotique par laquelle les souverains de la terre imposent leur volonté, mais par cette douce influence qu'exercent sur les cœurs les lumières de la foi et les bienfaits de la charité.

L'Eglise ne connaît point, en Belgique, les entraves qui lui sont imposées en d'autres pays; son action y est entièrement libre, le Souverain Pontife y choisit directement les évêques, les installe dans leurs diocèses, communique librement avec eux, leur transmet les avertissements et les ordres qu'il juge opportuns pour la bonne direction des fidèles que Dieu a confiés à leurs soins. Et quand donc la Belgique eut-elle plus de liberté qu'aujourd'hui? Serait-ce, par hasard, lorsque le roi Guillaume Ier eut l'audace de condamner au carcan l'évêque de Gand, coupable de résistance à ses volontés arbitraires (1)? Serait-ce lorsque Napoléon Ier incorporait par force les séminaristes belges dans les rangs de son

(1) Le prince de Broglie, évêque de Gand. S'étant dérobé par la fuite à la sentence qui le menaçait, il ne fut mis au carcan qu'en effigie, *entre deux voleurs*, le 8 octobre 1817.

armée (1)? Nous n'avons pas besoin de répondre, puisque l'histoire nous dit assez clairement que la Belgique ne fut jamais aussi esclave que lorsqu'elle se vit soumise à ces rudes épreuves, en combattant pour sa foi, jamais aussi indépendante et aussi heureuse que dans les temps actuels, où le sentiment catholique se développe et domine chez elle en toute liberté.

Sous la sauvegarde de cette même liberté, l'Europe a vu renaître en 1834 la célèbre université de Louvain, qui avait occupé pendant plusieurs siècles l'une des premières places dans le monde littéraire, et publier par elle un programme d'études, qui a obtenu les éloges d'écrivains que n'aveugle certes point leur attachement au catholicisme. « Les efforts de l'université tendent à remplir di-
» gnement sa haute mission, en inspirant à la jeunesse,
» non-seulement l'amour des sciences, mais encore les
» principes qui assurent efficacement la paix des Etats.
» Ces principes, soit qu'on les considère au point de vue
» politique ou religieux, se résument dans ces mots :
» *respect de l'autorité* (2). En 1853, le nombre des étudiants qui suivaient les cours universitaires s'élevait presque à huit cents, non compris la classe d'humanités qui en dépend (3).

(1) En avril 1813, deux cent trente-six séminaristes de Gand furent envoyés à Wesel, pour y être incorporés au train d'artillerie. Voir le décret du gouvernement provisoire qui leur rend la liberté, en date du 9 avril 1814, au *Bulletin des lois*, 5e série, tome Ier, page 31.

(Cette note et la précédente sont empruntées à la brochure de M. de Montalembert ayant pour titre : *Des Intérêts catholiques au* XIXe *siècle*.)

(2) *Discours de M. de Ram*, recteur de l'Université, le 12 septembre 1852.

(3) Le nombre total des étudiants qui ont fréquenté les cours de l'Université catholique de Louvain, depuis sa réouverture, en 1834, jusqu'à la fin de 1852, est de *onze mille cent quatre-vingt-dix-huit*. (*Annuaire de l'Université catholique de Louvain*, 1853.)

La propagande protestante, connue sous le nom de *Société évangélique belge*, et considérée comme une succursale de la Société biblique de Londres (1), s'occupe d'ouvrir des écoles et de distribuer ses livres parmi les enfants qui les fréquentent. Nous assistâmes à l'une des séances du comité qui a pour but de centraliser l'action de ces écoles, et nous entendîmes un rapport sur les travaux des ministres, mais on n'entra dans aucuns détails particuliers; nous visitâmes aussi, un dimanche, deux de leurs chapelles, à Bruxelles; mais, quoique très petites, elles étaient complétement vides; par conséquent, nous n'avons aucune donnée positive sur le résultat de leurs opérations.

En revanche, le spectacle offert par le catholicisme frappe les yeux de tous. Voyez ces temples magnifiques, honneur des arts et de la piété, qui ont résisté aux injures des tempêtes et aux secousses furieuses de la révolution; voyez-lez envahis par une foule empressée et remplie de foi. Voyez les évêques se réunir en synodes, et diriger les fidèles avec un zèle comparable à celui des Pères de la primitive Eglise. Voyez les hôpitaux et les asiles administrés dans toutes les villes et dans tous les villages par des religieuses belges de Saint-Augustin, avec une abnégation si fervente qu'elle subjugue également l'esprit et le cœur. Voyez les couvents et les monastères qui renaissent de leurs décombres, les communautés de Jésuites et de Dominicains, de Carmélites et de Capucins, qui édifient les peuples par leurs vertus. Voilà la réponse la plus concluante que l'on puisse faire à ceux qui de-

(1) Voir l'ouvrage qui a pour titre : *De la Propagande protestante à Bruxelles.*

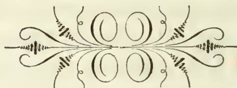
manderaient : Quels sont, en Belgique, les progrès du protestantisme ?

Mais, si l'on veut des faits particuliers, que nous avons omis à dessein, tant en France qu'en Belgique, parce que chacun connaît la situation prospère de la religion dans ces deux pays, nous joindrons notre voix à celle d'un éloquent orateur, et nous répéterons ce qu'il disait en présence du nonce du pape, de cinq évêques et de plusieurs milliers d'hommes réunis pour solenniser, avec toutes les pompes de la religion, la dédicace du temple le plus somptueux qui ait été construit en Belgique dans les temps modernes (1). « La génération vol-
» tairienne s'est bien gardée de chanter victoire dans le
» développement et dans l'exécution de ses projets con-
» tre Dieu et contre son Eglise, parce que le mal a sa lo-
» gique et sa loi, qui est celle du talion : œil pour œil,
» dent pour dent. L'autorité de Dieu réprimait son or-
» gueil, et cette génération prétendit la détruire dans le
» cœur des masses : alors l'homme du peuple s'éleva
» sur ses ruines et sur les débris du trône...

» Ce même peuple foulera aux pieds votre autorité,
» comme vous avez foulé aux pieds celle de Dieu lui-
» même, et il se rira de vos projets, comme vous avez
» tourné les siens en dérision. Mais il aura du moins
» une franchise qui vous a manqué, car il marchera
» droit à son but ; ce n'est point là une menace, c'est
» la leçon que vous donne l'histoire du passé, celle que
» vous donnent aussi les sociétés modernes, ce qui fer-
» mente au plus profond des convictions de ce même

(1) La magnifique église gothique, construite à Gand par les Frères Prêcheurs, dans le local qui servait autrefois aux Bénédictines, a été consacrée le 1er octobre 1854. Le P. Souaillard, Dominicain, prêcha le sermon d'usage, en cette circonstance.

» peuple, que vous avez soulevé contre Dieu... L'Eglise
» catholique ne sera point leur victime ; elle est im-
» mortelle et se relèvera en tous lieux, comme ce temple
» vient de le faire, des ruines sur lesquelles ont pro-
» mené leurs pas tant d'hommes furieux, impies et sa-
» criléges. »





CHAPITRE XXVIII.

Le mont Saint-Bernard. — Expulsion des religieux. — Nouveau genre de liberté établi en Suisse. — Lutte sanglante. — L'Eglise combattant pour le plus sacré de ses droits. — Evénement curieux et qui explique certaines convictions. — Le Piémont adopte le même système que la Suisse. — La liberté violée dans chacun de ses articles. — La persécution contribuera au triomphe de l'Eglise. — Contraste douloureux. — Réformes. — Quelle influence ont eue celles du Piémont dans le reste de l'Europe? — Quelques êtres nuisibles à l'Eglise et à la société.

L'histoire impartiale signalera un jour des faits que le genre humain, préoccupé aujourd'hui du sourd fracas produit par les nations agitées, par les peuples ébranlés, par la société tout entière suspendue sur l'abîme, voit passer sous ses yeux, sans ressentir toute l'horreur qu'ils inspirent, sans apprécier la profonde injustice qu'ils révèlent. Tels sont ceux par lesquels la Suisse, dans une série de luttes impies et de spoliations sacriléges, a outragé la civilisation et la liberté, qu'elle proclame d'une manière hypocrite, en soulevant l'indignation de tous ceux qui aiment la justice, base essentielle du système républicain.

La société, qui a appris simplement que les moines du Saint-Bernard avaient été violemment expulsés de leur monastère, bâti au milieu des neiges, entouré de précipices, et dans lequel le seul désir d'arracher à la

mort les voyageurs égarés pouvait inspirer le courage de s'enfermer aux fervents disciples de saint Bernard de Menthon; la société, qui a appris que l'on contraignait de vive force les citoyens à voter pour des hommes que leur conscience repoussait, et que l'esprit de parti voulait élever aux premiers emplois; qui a vu traîner en prison et jeter dans un cachot l'évêque de Lausanne et Genève, parce qu'il adressait à ses fidèles des avis qu'il jugeait nécessaires; cette société ne connaît pas toute la gravité de tels faits, quoique, isolés comme on les présente, ils offrent déjà des infractions manifestes aux garanties les plus précieuses qu'accorde la liberté.

En traversant le mont Saint-Bernard, j'examinai quel pouvait être le motif de la dévastation dont on aperçoit les traces dans ce monastère si vénérable. Les religieux ne gênaient personne au milieu de leur solitude; ils servaient le public en sauvant la vie aux voyageurs surpris par les tempêtes dans la montagne et ensevelis fréquemment dans la neige, d'où ils les retiraient souvent au péril de leur vie; ils donnaient l'hospitalité à tous ceux qui la leur demandaient, et, dans le voisinage de la montagne, les peuples, quelle que fût leur croyance, les aimaient et les respectaient comme des êtres privilégiés, comme les anges tutélaires de l'espèce humaine.

Ils n'avaient fait aucune résistance à l'autorité, ils n'avaient commis aucun attentat contre les lois, et on ne pouvait les accuser d'aucune conspiration contre la patrie; malgré cela, ils reçoivent un jour l'ordre de se dissoudre, de fermer leur monastère, et une bande de soldats, s'introduisant dans celui-ci, en expulse de vive force les religieux et leurs hôtes, parce qu'ils portaient un habit différent des autres, parce qu'ils faisaient vœu

de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, parce qu'ils étaient *moines*, enfin !

Rien ne put les sauver : ni les milliers d'hommes arrachés par eux à la mort, ni les décorations que plusieurs des religieux avaient reçues de gouvernements plus équitables, en récompense des services rendus à leurs nationaux, ni leur bienfaisance, bénie par tous les amis de l'humanité. Aux yeux d'un gouvernement qui viole chaque jour les principes de liberté sur lesquels est basée l'existence des nations, rien de tout cela n'a la moindre valeur, et la réprobation générale que lui attira un acte aussi barbare ne fut pour lui que « le résultat » de ces préjugés qui maintiennent les peuples dans » une situation rétrograde, en les éloignant du foyer des » lumières. »

D'après ce principe, la Suisse serait la seule nation éclairée aujourd'hui, et la France, l'Angleterre, les Etats-Unis et les autres nations qui condamnent cet attentat commis contre l'humanité et contre la liberté, seraient des nations *arriérées*, marchant tout à fait hors de la voie que les lumières du siècle tracent aux peuples civilisés !

La liberté accordée par le gouvernement suisse aux citoyens des cantons confédérés n'est point cette noble indépendance qui rend l'homme maître de lui-même, tel qu'il est sorti des mains du Créateur ; ce n'est point celle qui lui garantit l'usage de son intelligence et de sa volonté ; ce n'est point celle qui, en lui montrant la loi sanctionnée par la volonté libre de la nation, le laisse goûter le fruit de son bien-être, au sein de la plus profonde tranquillité. Nullement : ses propres actes nous montrent ce gouvernement tyrannisant ouvertement cette liberté de conscience qui garantit à chaque ci-

toyen le libre exercice de sa religion; persécutant les individus dans leur domicile, molestant leur personne, envahissant leurs propriétés et fermant l'oreille lorsqu'ils réclament la protection que leur accordent les lois.

Il a poursuivi avec acharnement le culte catholique dans les cantons où la majorité le professe, il a condamné les citoyens pacifiques parce qu'ils réclamaient l'observation des lois, et il a violé le droit d'association, l'un des principes de la liberté. C'est ainsi qu'elle est comprise par ces républicains de Genève, que certain personnage a considérés comme les pères de la liberté et le parfait modèle des chefs d'un gouvernement libre.

Que dirait-on dans l'Amérique du Nord, si l'on y voyait, un jour, les réunions électorales entourées de baïonnettes et les citoyens paisibles maltraités par les agents du pouvoir, parce qu'ils n'ont pas voté pour ses candidats? Que dirait-on en voyant un attentat pareil à celui dont Leu fut victime, un acte de despotisme tel que l'emprisonnement et le bannissement de l'évêque de Fribourg, Mgr Marilley? Que dirait-on, enfin, en voyant un citoyen livré à la merci des agents de police, qui envahissent sa maison pour en faire sortir de force le chapelain, « parce qu'il est ministre d'un culte dif- » férent de celui que professe le juge du district? » Pourra-t-on dire qu'il y a de la liberté là où triomphe un pareil ordre de choses? Non, certainement, et c'est par une amère ironie seulement que l'on peut prononcer un tel mot dans un semblable pays.

L'Europe a vu les peuples accablés par un despotisme aussi cruel s'élancer pour le combattre, et si le sort des armes ne leur a pas été favorable, si la démagogie a conservé sa place à la tête des affaires publiques, en écrasant tous ceux qui osent contredire son système

d'oppression, leur cœur n'en est pas moins loyal envers leur conscience, et leurs efforts ne seront pas toujours aussi déplorablement infructueux.

Ce n'est point dans de pareils combats que l'Eglise a jamais triomphé, mais dans d'autres luttes qui ont laissé en Suisse des traces sanglantes, à la honte d'une administration devenue la persécutrice des citoyens qui travaillaient à assurer le triomphe de la foi sur le despotisme, et de la république véritable sur la tyrannie monstrueuse des radicaux. Qui ne se rappelle avec horreur l'assassinat du député Leu, l'âme du parti catholique en Suisse et le champion le plus intrépide de la foi et de la liberté? Son influence gênait le radicalisme, qui le condamna à mort et qui, dans l'espoir que l'esprit du juste périrait avec lui, fit immoler la victime pendant son sommeil (1). Leu expia le crime, impardonnable aux yeux des *rouges*, d'être populaire, de respecter l'Eglise et de combattre avec abnégation les entreprises bâtardes des radicaux. Le radicalisme trahit son crime, en cherchant à souiller la mémoire du martyr (2); mais le cri unanime des cantons désigna l'assassin que les *rouges* avaient employé comme leur instrument. A la honte de l'humanité, on vit alors la presse radicale faire l'apologie du crime, et le pouvoir chercher à sauver les meurtriers, qui avaient confessé le forfait dans ses moindres détails (3).

Qui ne verrait avec le même sentiment d'horreur le tissu d'injustices que révèle le procès intenté par les radicaux à monseigneur Marilley, traîné en prison, enseveli dans un cachot et condamné à l'exil, au mépris

(1) Le 20 juillet 1845.
(2) Les libéraux essayèrent de faire croire que Leu s'était suicidé.
(3) Voir la note O, à la fin du volume.

de toutes les garanties que la constitution accorde aux citoyens? Mais lorsque Leu était assassiné par un odieux scélérat, auquel d'autres scélérats, plus odieux encore, avaient promis de l'or et l'impunité; lorsque l'évêque de Fribourg et Genève était prisonnier, on entendit sortir des profondeurs d'un obscur cachot, situé dans le vieux château de Chillon, une voix noble et énergique qui osait dire au gouvernement :

« A une époque de liberté telle que la nôtre, dans la-
» quelle on combat et on détruit l'absolutisme politique
» des gouvernements passés, on veut, au mépris de tou-
» tes les lois et de toutes les garanties, maintenir le des-
» potisme religieux, introduit par ces mêmes gouverne-
» ments, au mépris des énergiques réclamations de l'é-
» piscopat tout entier!... Ni l'agitation du peuple, ni les
» collisions qui ont eu lieu, rien ne saurait arrêter ceux
» qui ont miné par leur base les institutions d'un Etat
» libre. Ces peuples, qui se sont soulevés, n'ont attaqué
» personne, et, s'ils ont combattu, ç'a été pour se dé-
» fendre, dans leur propre territoire, contre une agres-
» sion qu'ils considéraient comme injuste et attentatoire
» aux droits de leur liberté (1). »

Celui qui parlait ainsi était un évêque; celui qui défendait avec tant d'abnégation les droits de ses concitoyens était prisonnier et à la veille de partir pour l'exil. Mais quel était donc son crime? Apprenons-le de la bouche de ses ennemis : « Il proteste contre l'expulsion des
» Jésuites et des autres communautés religieuses, que le
» gouvernement a bannies du territoire, et il proteste
» contre les décrets qui émanent du pouvoir, en les qua-

(1) *Note au conseil exécutif du canton de Berne*, le 2 novembre 1848.

» lifiant de schismatiques (1). » Et parce qu'un fonctionnaire proteste, fut-ce même avec toute l'énergie dont un homme est capable, mais sans violer néanmoins ni la loi ni le respect dû à la magistrature, on le punit! Et c'est là une république! Et c'est là ce qu'on appelle un gouvernement *ultra-libéral!* Que Dieu daigne préserver le monde de semblables républiques, et les nations de pareils magistrats!

Les gouvernements de cette espèce, destinés visiblement à châtier les peuples de leurs égarements passés, démentent journellement leurs belles théories par leurs actes, en introduisant le plus odieux despotisme sous le nom de cette liberté que vénère et chérit la société tout entière. Lorsqu'on demandait à l'assassin de Leu pourquoi il s'était enrôlé dans les rangs du radicalisme, il répondait avec une impudente franchise : « J'ignore entièrement ce que c'est que le radicalisme; mais on m'a » assuré que les Jésuites ont amassé des sommes considérables, et qu'elles seraient distribuées suivant les » circonstances. Je n'ai jamais pensé à autre chose, et je » n'ai pas vu plus loin en m'affiliant aux rouges (2). »

Voilà le dernier mot de certaines convictions et de tous ces programmes de liberté qui donnent les résultats que nous voyons peser sur les cantons de l'antique Helvétie! Voilà la liberté qui coûte si cher aux braves et patriotes montagnards du Saint-Bernard et du Saint-Gothard! Mais, malgré la guerre atroce déclarée par le radicalisme au catholicisme et à ses croyants, aux évêques et à leurs prêtres; bien que les églises aient été dépouillées ou fermées, le catholicisme vit toujours, et, dans ce pays

(1) *Le conseil d'Etat du canton de Fribourg*, etc., 19 octobre 1848.

(2) *Histoire du Sonderbund*. Fribourg, 1850.

où les disciples de Calvin purent dire un jour : « Ici on » ne parle plus de pape ni de papisme! » il existe aujourd'hui des journaux religieux, qui soutiennent les droits de l'Eglise, dont le chef est le pape, et tout cela se passe dans la ville du monde la plus attachée aux erreurs de la réforme.

Passons actuellement le Saint-Bernard, et entrons dans le Piémont, dans ce pays où l'illustre maison de Savoie donna jadis à ses sujets tant d'exemples de foi et de piété; où la salle du conseil d'Etat est entourée des images de princes de la famille royale que l'Eglise a placés sur les autels, et qui, jadis, ont décrété sous ses voûtes dorées les lois qui ont fait le bonheur du monarque et de ses sujets; dans ce pays qui, malgré certaines époques bien critiques pour la religion et pour les Etats d'Italie, conserve encore d'aussi beaux souvenirs de la munificence des souverains que la Superga et la célèbre basilique de l'Annonciation.

Quand on compare ces traces du passage de tant de pieux princes, de tant de saints personnages et de tant d'hommes dont la mémoire vivra éternellement dans le cœur du peuple dont ils furent les pères, avec les ombres sinistres imprimées par les événements dont nous sommes témoins, on comprend bien l'énorme distance qui sépare une époque de l'autre, et le bouleversement complet qu'ont subi les idées des hommes appelés au gouvernement du Piémont. Ceux-ci, répudiant leurs traditions, qui les unissaient à la France, descendent jusqu'à devenir les honteux imitateurs de ceux qui donnent des lois aux cantons suisses, en tyrannisant l'Eglise et en gagnant des suffrages par les menaces et les persécutions.

« Le gouvernement se lance dans une voie libérale » pour satisfaire les justes désirs des peuples, qui de-

» mandent la liberté, » disait un organe officiel du gouvernement de Turin, dans le temps même que ce gouvernement violait tous les articles qui composent le grand code de cette liberté justement réclamée par les peuples.

Ce gouvernement a violé la liberté civile en attaquant directement la propriété ; il a violé les garanties individuelles en rendant illusoire le droit d'association; il a violé la liberté de conscience en combattant de front la religion catholique, qui est le culte national ; il a violé la liberté de la presse en persécutant les publications catholiques, parce qu'elles faisaient opposition à ses principes. Ce sont là les articles essentiels qui constituent la liberté de l'homme vivant en société, et ce sont là aussi ceux que le gouvernement du Piémont a violés audacieusement à la face de l'Europe et du monde entier. Ce n'est point nous qui le jugeons, c'est la société tout entière, et ses propres actes deviennent les pièces du procès.

Qu'il nous soit permis, cependant, de remarquer que le tumulte des combats auxquels l'Eglise a été injustement provoquée peut contribuer à son triomphe, et le supplice ignominieux auquel la traînaient des ennemis aveugles et obstinés se convertir pour elle en une splendide victoire. Le spectacle offert à Turin par un métropolitain, vieillard vénérable, qui embrasse l'exil avec résignation, plutôt que d'autoriser les vexations que l'on fait subir à l'Eglise, et vient édifier par sa vertu la terre hospitalière qui l'a reçu dans son sein ; ce spectacle, disons-nous, qu'offrent les évêques, protestant d'une seule voix contre les dispositions illégales du pouvoir, et les fidèles secondant les réclamations énergiques, mais respectueuses, de leurs pasteurs, a réveillé l'esprit catholique, endormi trop longtemps dans

une tranquillité semblable à ce calme pénible et pesant qui est le précurseur ordinaire de la tempête.

Les catholiques piémontais ont senti éclater celle-ci de la manière la plus soudaine : ils ont vu fermer les séminaires, supprimer les couvents, diminuer le nombre des diocèses, confisquer les biens de l'Eglise, entrer aux Chambres législatives les ennemis déclarés du catholicisme, proclamer sans déguisement les principes de la réforme protestante, insulter la dignité du sacerdoce et méconnaître les prérogatives mêmes du vicaire de Jésus-Christ. Alors leur foi s'est réveillée aussi ; alors ils ont compris qu'il fallait combattre pour la défense du plus précieux de leurs intérêts, et rendre sans crainte les services que réclamaient la religion foulée aux pieds et la nation exposée au danger de vivre dans le schisme, loin du Père commun de tous les chrétiens.

Nous avons vu avec quelle courageuse loyauté des voix éloquentes se sont élevées au sein du parlement, comme dans les journaux religieux, pour combattre ces abus de l'administration : nous avons vu les citoyens s'associer pour repousser avec vigueur les attaques frénétiques dirigées contre la foi, et nous espérons voir triompher celle-ci, comme aussi les nobles efforts de ses défenseurs. De cette manière, les brutales meurtrissures qui avaient déshonoré la noble face de l'Epouse de Jésus-Christ, contribueront en définitive à donner un nouvel éclat à sa divine beauté.

Cependant, j'observai à Turin l'un de ces contrastes si douloureux pour l'âme qui croit et sait apprécier les splendides monuments qui signalent, depuis les siècles les plus reculés, la marche triomphante de sa foi ; cette noble marche, que dessinent la célèbre Superga, la cathédrale magnifique de Saint-Jean-Baptiste, l'Annoncia-

tion, et qui, semblable à un rayon de lumière, traverse les générations et les siècles en donnant le mouvement et la vie aux intelligences et aux cœurs. J'ai vu la Superga supprimée, et les sociétés savantes, qui faisaient tant d'honneur au Piémont, sont abolies désormais : le somptueux édifice qui les réunissait dans son sein tombe chaque jour, perd sa splendeur primitive, et de ses marbres précieux, de ses délicates sculptures, il ne restera bientôt plus rien qui ne porte l'empreinte de la main brutale et impitoyable de la révolution.

J'ai remarqué dans les églises la ferveur du peuple, mais il lui manque le stimulant de l'exemple, de cet exemple reçu des souverains, qui décoraient jadis les autels avec l'or, l'argent, les pierres précieuses, et édifiaient les peuples par d'autres œuvres plus splendides que les métaux, plus méritoires que des donations peu coûteuses pour les puissants du siècle. Lorsque je voyais pourtant les riches statues de marbre et d'albâtre qui ornent ces églises, et que je lisais sur leurs inscriptions qu'elles avaient été érigées par la piété exemplaire des princes; lorsque je pensais en même temps que cette piété se voit persécutée aujourd'hui, que l'on détruit ses monuments, que l'on anéantit les créations dues à la ferveur de tant de siècles, et que l'on renverse sans aucun respect ce qu'ont élevé tant de souverains, je ne pouvais que sentir amèrement toute la force d'un contraste aussi douloureux.

Le gouvernement du Piémont, comme s'il était fatigué de la paix et de la prospérité dont il jouit, s'est lancé despotiquement dans une voie de réformes ecclésiastiques, lesquelles, politiquement parlant, détruisent les plus belles garanties de sa tranquillité, en agitant les esprits, sans qu'il en retire d'autre fruit que des élé-

ments de révoltes et d'agitations intestines, tandis que, sous le rapport religieux, elles renferment tout ce qu'il y a de plus opposé aux principes catholiques, qui furent toujours la plus noble devise du Piémont.

Quelle influence ces réformes exercent-elles en Europe? Elles ont été acclamées avec enthousiasme par la presse radicale de la Suisse; les *rouges* de la France les ont saluées aussi avec des cris d'allégresse, en décernant aux hommes d'Etat qui en ont pris l'initiative des éloges très pompeux, mais fort peu honorables, vu la source d'où ils proviennent. Les révolutionnaires d'Italie et d'Autriche se sont associés aussi à ces ovations, et dans leurs proclamations, qui, aux yeux des gens de bien, n'ont pas plus de valeur que la fange des bourbiers, on a prodigué l'encens en l'honneur de la récente *liberté* du Piémont.

Les éloges et les applaudissements ne sont pas allés plus loin : ceux qui aiment sincèrement la cause de la liberté; ceux qui comprennent toute l'étendue des droits de l'homme, et ceux qui estiment la paix comme le premier élément de prospérité sociale, ont condamné ces réformes comme vicieuses, les ont méprisées comme absurdes, et l'antique champion du protestantisme anglais, le doyen des journaux de l'Europe, les a qualifiées d'*intempestives et révolutionnaires*. Cette déception, que les réformateurs sardes ont éprouvée, n'est pas moins amère pour eux que leur persécution l'a été pour l'Eglise.

Les mauvais catholiques, qui ont égaré leur jugement en étouffant les convictions de leur raison et la voix de leur conscience, ceux qui sacrifient leur foi à la vaine idole de la louange ou au vil simulacre de l'intérêt, ont prouvé en tous lieux qu'ils sont les plus redoutables en-

nemis de l'Eglise, dont ils trahissent les principes. Les effets de leur conduite, répandus dans la société, sont pour celle-ci un élément destructeur qui la ronge et la dévore; leur exemple entraîne un grand nombre d'autres, et les défections parmi les fidèles ne sont plus désormais un fait exceptionnel et isolé.

Mais lorsque la trahison souille le sanctuaire, lorsque les hommes de la maison de Dieu, désertant leur poste et abandonnant la défense des intérêts sacrés qui leur sont confiés, prennent part aux attaques et se mêlent dans les rangs des athées et des réformateurs qui les persécutent, alors on entend un cri d'horreur s'élever du plus profond de la conscience, non pour s'étonner de la nouveauté d'un pareil spectacle, non pour déplorer l'amertume de ses conséquences, encore moins pour irriter contre le coupable les esprits des fidèles dont il déserte les rangs, mais pour réprouver des faits que leur fréquence ne rend ni moins monstrueux ni moins déplorables.

Ceux qui, en Suisse et dans le Piémont, ont voulu renouveler les scènes d'Arnaud de Bresce, c'est-à-dire Gioberti et les autres que nous avons vus figurer au nombre des réformateurs, des athées et des mauvais catholiques, en s'associant à leurs déclamations contre les droits de l'Eglise, sont ceux qui occupent le premier rang parmi ses ennemis les plus dangereux. L'Eglise, néanmoins, les recevra avec indulgence, lorsqu'ils reviendront à elle, tandis que ceux qui, aujourd'hui, charment leur oreille du son de leurs basses adulations, leur prodigueront demain l'insulte jusqu'à l'ignominie (1).

(1) Voir la note P, à la fin du volume.

CHAPITRE XXIX.

La Lombardie. — La cathédrale de Milan. — La statue de saint Charles Borromée. — Les hommes célèbres de Padoue. — Visite à un asile de jeunes étudiants. — Souvenirs de Venise. — Impressions reçues dans sa cathédrale. — Ile de Saint-Lazare. — Trait bien touchant de charité dont l'auteur est témoin à Ferrare. — Souvenirs du Tasse. — Bologne asile des lettres. — Sa splendeur passée et sa décadence actuelle. — Les cendres d'un Apôtre honorées par le prince des artistes. — Vestiges des bouleversements de Florence. — Services du clergé. — La propagande protestante et ses *martyrs*. — Ses effets. — Une réflexion à Pise.

On ne saurait faire un seul pas dans la Lombardie sans rencontrer d'admirables monuments qui attestent l'action religieuse qui éleva un jour toutes ces villes, de la poussière sur laquelle reposent leurs fondements, jusqu'au plus haut degré de cette majesté et de cette splendeur que révèlent des constructions telles que la cathédrale de Milan, Sainte-Justine de Padoue et Santa-Maria-Novella de Florence ; des sociétés savantes aussi célèbres que les Universités de Padoue et de Pavie ; des établissements de bienfaisance tels que les antiques hôpitaux de Milan, qui occupèrent autrefois l'un des premiers rangs parmi toutes les institutions de ce genre. La décadence de ces différentes villes s'explique par plusieurs causes, dont les plus récentes sont connues de tous; quant aux autres, il n'entre point dans mon plan de les indiquer. Je me bornerai à constater ce fait qu'elles ont

commencé à déchoir dès le moment où l'action religieuse fut moins vive, dès le moment où la révolution eut supprimé les ordres religieux, dès qu'au nom de la réforme on eut fermé les établissements de bienfaisance, et qu'on eut vu disparaître une à une les institutions scientifiques et littéraires.

En écrivant ces lignes, je me crois exempt de toutes préventions, et j'obéis uniquement à l'influence de la conviction la plus intime, produite par cette succession de faits qui a tracé en caractères sombres et lugubres la décadence de cette belle partie de l'Italie.

Jamais Milan ne fut si opulente, jamais ses habitants ne furent plus heureux qu'à l'époque où un évêque y jetait les fondements de la huitième merveille du monde, ainsi qu'un voyageur contemporain appelle sa cathédrale, qui n'est comparable à aucune autre de l'univers entier, si ce n'est à Saint-Pierre de-Rome. Les vastes proportions de son plan, la magnificence indescriptible de sa construction, la grandeur qui brille dans l'ensemble de l'œuvre, indiquent bien clairement quelles durent être les immenses ressources de ses fondateurs, comme aussi l'opulence d'un peuple au sein duquel pouvait s'exécuter un monument aussi somptueux, aussi vaste, aussi admirable, et destiné à faire oublier tous ceux du même genre qui avaient jamais été construits dans le monde entier.

Si je m'étais proposé de donner des descriptions d'édifices, celle-ci serait sans doute l'une des premières auxquelles je m'arrêterais. Les trois mille statues de marbre blanc qui décorent l'incomparable cathédrale, ses innombrables colonnes, sa façade majestueuse, terminée par Napoléon Ier, et l'ensemble de tant d'efforts du génie, de la patience et de la constance d'un si grand

nombre d'hommes, dans la suite de plusieurs siècles, me fourniraient une matière abondante pour de longs et intéressants épisodes. Si on concevait aujourd'hui à Milan le plan d'un édifice pareil à sa cathédrale, il serait aussi impossible de l'exécuter que de renverser d'un souffle le monument merveilleux destiné à prouver au monde quelle est la puissance de la religion pour illustrer les peuples qui ont conservé sa foi.

La statue en bronze de saint Charles Borromée, archevêque de Milan, élevée sur la place qui porte son nom, rappelle une série de bienfaits dont l'Italie entière est redevable à ce prélat, l'un des plus illustres des temps modernes par ses lumières et ses vertus. Milan surtout en est remplie, et chacun de ses bienfaits semble être devenu le centre d'attraction d'une foule d'autres, dus à ses successeurs dans l'épiscopat, qui ont pris à tâche de l'imiter dans son charitable dévouement. Je rappellerai que la bibliothèque, l'une des plus célèbres par ses manuscrits, a été fondée par l'un d'eux, et que les richesses inestimables qu'elle renferme ont absorbé le riche patrimoine d'un cardinal qui était prince avant de revêtir la pourpre romaine.

Peu de villes en Italie font sentir plus vivement leur décadence que Padoue : ses antécédents sont bien connus pourtant, et nous savons tous quel rang ses sociétés savantes occupèrent en Europe. Lors même que la reconnaissance de leurs concitoyens ne leur eût point élevé de statues, le monde entier connaîtrait le mérite de Galilée, de Pontedera, de Facciolati, non moins que celui d'une foule d'autres de ses célèbres professeurs, qui commencent à se faire connaître du monde littéraire dès le quatorzième siècle.

Ce qui attira particulièrement mon attention à Pa-

doue, ce fut un établissement soutenu et dirigé par le clergé, et qui reçoit dans son sein plusieurs centaines de jeunes gens, venus de tous les points de la Lombardie pour y faire leurs études. Le but de ses fondateurs a été de fournir un asile aux pauvres étudiants qui, des provinces voisines, se rendaient à Padoue pour cet objet. Ils n'y sont pas admis gratuitement, il est vrai, mais le prix est si modéré qu'il devient accessible à tous, grâce aux ingénieux calculs de la charité, qui sait trouver le moyen de suppléer la différence qui existe entre ce que le pensionnaire donne et ce qu'il reçoit.

Le nom d'*institut filial*, attribué à cet établissement, lui convient à merveille, car les élèves, façonnés avec soin à la vertu et dirigés gratuitement dans la carrière des sciences, sont redevables à la charité des services les plus importants pour l'homme, et qui décident ordinairement de son avenir. Le fils, bien certainement, ne pourrait en demander un plus noble et plus précieux à l'auteur même de ses jours. Lorsque je me rappelais que d'un établissement semblable sortirent les premiers professeurs qui firent des démonstrations anatomiques et établirent dans ce but un laboratoire à l'université de Padoue, je comprenais jusqu'où peuvent s'étendre les résultats d'une institution aussi modeste dans son titre que féconde en avantages inappréciables pour la société.

Des établissements de ce genre n'arrêtent peut-être pas un seul instant l'attention du voyageur, qui contemplera dans l'extase de l'admiration les superbes palais de Venise, les antiquités de Rome et les vastes institutions de la France; mais lorsqu'il les rencontre sur son passage, qu'il se rappelle du moins qu'ils ont abrité les premiers pas faits dans la carrière des sciences par tant d'hommes illustres, devenus l'honneur du genre humain. A mes

yeux, Padoue est aussi grande par son antique établissement d'éducation pour la jeunesse sous le patronage de la charité chrétienne, que pour avoir été la patrie de Tite-Live et la résidence de Pétrarque.

Les palais de Venise, qui sont au nombre de huit cents, suivant quelques voyageurs, ses places, ses longues rangées d'édifices publics, qui s'étendent sur le *quai des Esclavons*, son port rempli de navires, qui commandaient jadis sur la mer Adriatique et sur la Méditerranée, ses temples magnifiques, enrichis de marbres et de peintures appartenant à tous les styles et à toutes les époques, les beaux portiques, les colonnes et les statues, donnent une perspective majestueuse à cette cité, jadis reine des mers et capitale d'une république dont le gouvernement civil, lorsqu'elle toucha à son terme, était le plus ancien de l'Europe entière.

Il n'existe pas un être, tant insensible soit-il, qui, en traversant la grande place de Saint-Marc, en contemplant ses statues de bronze, en voyant de tous côtés le lion ailé, noble emblême d'un gouvernement républicain qui tint en échec les nations les plus puissantes, sut conserver la dignité convenable à un grand Etat politique, gouverner des provinces maritimes et continentales et peser sur les destinées des monarchies, il n'est personne, dis-je, qui n'éprouve cette émotion que le cœur ressent lorsque nous méditons sur des souvenirs grandioses de gloires qui ont passé pour ne revenir peut-être jamais.

Cette vaste cathédrale, magnifique témoignage de la dévotion avec laquelle la république consacrait les plus riches fruits de ses conquêtes au culte de Dieu; preuve non équivoque de ce pouvoir qui ravit à l'Egypte et à la Grèce tout ce qu'il put trouver de plus précieux et de

plus propre à servir à la construction d'un temple; monument colossal élevé par la religion d'un pays libre à l'Arbitre et au Seigneur des empires et des républiques, cette cathédrale, dis-je, renferme dans son sein les plus belles œuvres de l'architecture païenne, comme aussi les premiers blocs de marbre sculptés par l'art chrétien. Ses voûtes et ses coupoles sont revêtues de mosaïques d'un prix infini par leur antiquité; son pavé, ses pilastres, ses colonnes, ses nefs, ses murs mêmes, tout cela est en marbre de couleurs différentes, et dans tout cela on admire une profusion inimaginable de richesses et d'ornements en tout genre.

Cette vaste construction, objet de l'admiration universelle, et que les connaisseurs étudient comme un livre volumineux, dans lequel se trouve écrite en relief l'histoire artistique de tous les âges et de tous les peuples, m'inspirait un profond respect pour la nation dont elle révèle tout le patriotisme. Les Vénitiens, au milieu du bruit des armes et du fracas des conquêtes, n'oubliaient point leur patrie et recueillaient de toutes parts tout ce qui pouvait contribuer à sa splendeur et à sa magnificence. Ils ne regardèrent jamais à aucun sacrifice pour la rendre grande, et la générosité des particuliers rivalisait avec celle du gouvernement lorsqu'il s'agissait de donner un nouvel éclat à la gloire nationale. Si de pareils sentiments animaient tous les républicains, le monde entier serait encombré de monuments aussi splendides que ceux de Venise, et l'histoire verrait disparaître une foule de pages assombries par des actes de vandalisme que commirent en Europe et en Amérique des hommes qui se disaient *patriotes* et *républicains*.

L'antique république de Venise est peut-être la nation qui a laissé les plus beaux modèles de patriotisme à

imiter dans les siècles modernes, surtout à l'époque où ses institutions n'avaient pas encore été viciées par des causes étrangères à son système. Le trésor de Saint-Marc, les riches bibliothèques et les musées fortifient encore ces impressions si agréables pour tout homme qui sait rendre justice aux magnifiques résultats produits par des gouvernements sages, puissants et justes, comme celui de la république de Pierre Urseolo.

Au milieu des îles qui peuplent les pittoresques lagunes de Venise, on trouve celle de Saint-Lazare, célèbre par une institution dont nous avons déjà parlé précédemment (1). Cette île, destinée primitivement à un hôpital construit pour les malades atteints d'affections contagieuses, est aujourd'hui connue par l'abbaye de Saint-Lazare, fondée en 1717 par l'abbé Méchitar. Le monastère des Méchitaristes, semblable à une vaste cité, renferme non-seulement le cloître des Bénédictins arméniens, mais encore un noviciat, une belle imprimerie avec tous ses accessoires, et de grands magasins de livres imprimés, destinés à être exportés en Asie et dans tous les pays de la terre où il existe des Arméniens à éclairer. En visitant ce vaste établissement, je vis les religieux travailler, les uns comme compositeurs, les autres comme correcteurs d'épreuves, tandis que d'autres dirigeaient les premiers essais de plusieurs jeunes gens qui faisaient leur apprentissage dans l'art typographique, à côté des moines et à l'ombre de leurs cloîtres silencieux.

Je vis également un nombre considérable d'ouvrages d'histoire, de géographie, de littérature et de religion, écrits en arménien par des membres de la même com-

(1) Voyez page 106.

munauté; mais, parmi tant de livres, le plus précieux, sans aucun doute, c'est la bibliothèque des œuvres des saints Pères de l'Eglise arménienne, traduites en latin sur des textes réunis avec des peines infinies, d'une authenticité indubitable, et qui viennent apporter de nouveaux témoignages en faveur de l'Eglise catholique. On compte présentement à l'abbaye de Saint-Lazare un certain nombre d'écrivains arméniens, dont plusieurs occuperaient, sans aucun doute, un rang distingué dans le monde littéraire.

Ferrare m'offrit, dans un trait d'insigne charité, un spectacle plus beau mille fois que ses superbes temples et plus édifiant surtout que ses souvenirs des malheurs du Tasse. Je vis son évêque(1) distribuer en aumônes quotidiennes le montant de ses revenus, se faire pauvre afin de nourrir les pauvres, et pontifier dans sa cathédrale, à la grande édification de tous. De pareils traits ne doivent point passer inaperçus, dans un siècle où la dévotion, sensiblement refroidie, réclame des exemples de ferveur pour la réhabiliter aux yeux du monde.

Dans la prison du Tasse, je lus, écrits de la main de lord Byron lui-même, les vers qu'il a dédiés à l'auteur de la *Jérusalem délivrée*. Le noble poëte paraît vivement ému de la destinée du chantre de Renaud et d'Armide; cependant, si l'on compare le dénouement de l'existence vraiment tragique de l'un et de l'autre, la fin de Byron, dominé constamment par des passions impétueuses, semblera la plus malheureuse des deux, de même que les souvenirs laissés par les désordres de sa vie sont beaucoup plus tristes et plus fâcheux pour sa mémoire.

Quoique les différentes cités d'Italie aient été toutes

(1) Monseigneur Vanicelli, cardinal-évêque de Ferrare.

illustrées par leurs littérateurs et leurs artistes, Bologne fut une de celles qui marchèrent à l'avant-garde, et son université occupa une place réellement transcendante parmi les plus distinguées de l'Europe entière. Son institut, même après l'érection de ceux des grandes capitales de France et d'Angleterre, était encore considéré comme l'égal de ceux-ci, vers la fin du siècle dernier.

« Ceux des autres villes, écrivait un littérateur émi-
» nent, le surpassent sans doute dans telle ou telle
» branche particulière; mais je crois que tous doivent
» lui céder pour l'ensemble des travaux. Les beaux-arts
» possèdent leurs salles, leurs maîtres, leur académie et
» leurs prix particuliers; l'astronomie, son observatoire;
» l'obstétrique, l'anatomie, la chimie, la physique ex-
» périmentale, l'art militaire, l'art nautique, la géomé-
» trie, l'histoire naturelle dans toutes ses branches, l'ar-
» chéologie, toutes les sciences, enfin, ont leurs salles
» spéciales et leurs cours publics. Il possède, en outre,
» une riche bibliothèque, et, en un mot, tout ce qui
» peut favoriser l'étude fructueuse des arts et des scien-
» ces et la culture universelle de l'intelligence humai-
» ne (1). »

On demeure confondu en lisant l'énumération qu'un littérateur aussi compétent que le célèbre auteur de l'*Histoire de la littérature* faisait, en 1785, des innombrables sociétés littéraires de Bologne et des grands hommes tant indigènes qu'étrangers qui en faisaient partie (2).

Ceci se passait à l'époque des papes et lorsque, au sein de la paix qui régnait dans les Etats pontificaux, les amis des sciences et des arts pouvaient se livrer pai-

(1) Andrès, *Lettres*, tome II.

(2) Dans le nombre figurent deux Américains : Clavijero, auteur de l'*Histoire du Mexique*, et Molina, à qui l'on doit celle *du Chili*.

siblement à leurs études favorites. Les choses ont changé depuis que les agitations politiques ont détruit la paix de l'Italie, depuis que le fracas des armes a troublé le silence nécessaire à ceux qui aiment et recherchent la sagesse. Si aujourd'hui l'université de Bologne a perdu quelque chose de son lustre primitif, la cause doit en être imputée aux circonstances politiques dans lesquelles se trouve actuellement l'Italie, et non point aux papes, les protecteurs les plus déclarés des lumières dans tous les temps. Voyez Benoît XIV, archevêque de Bologne, intelligence élevée, savant profond, ami et protecteur des savants; parcourez une à une les fondations littéraires dont il est l'auteur, les chaires qu'il a dotées et les lois qu'il a établies pour protéger les progrès de l'intelligence humaine; parcourez l'histoire de ses successeurs sur la chaire de saint Pierre, et vous les verrez tous protéger les lettres, jusqu'à Pie IX, qui ouvre à Rome son collége Piano et établit à Sinigaglia un institut littéraire.

Quiconque a traversé les salles immenses de chacune des innombrables bibliothèques, musées, colléges, séminaires, écoles et universités, et lu les inscriptions qui décorent chacun de ces établissements à Rome, à Bologne, à Ferrare, à Ravenne, à Viterbe, à Ancône et dans chaque ville des Etats pontificaux, pourra connaître jusqu'à quel point les papes ont été de tout temps les protecteurs des sciences et des arts.

Les mêmes causes qui sont venues arrêter le vol de l'intelligence ont contribué pareillement à refroidir les sentiments religieux qui distinguaient jadis les Italiens en général; il est bien vrai que ces sentiments vivent encore dans le cœur du plus grand nombre, mais il n'est pas moins exact que tous ne les possèdent pas au même degré. J'ai pu

juger de ces dispositions en voyant la foule qui se pressait dans les rues de Bologne à la suite de l'image de la Madone, dite de saint Luc, que l'on transportait processionnellement de son église à la cathédrale. J'ai vu pareillement renouveler chaque jour les couronnes, les cierges et les lampes sur le tombeau du patron de Bologne. Et cette même tombe, où les génies réunis de Michel-Ange et de Nicolas de Pise ont associé leurs efforts pour honorer les cendres de l'apôtre de l'Europe, de saint Dominique, n'est-elle pas une preuve de l'ardente dévotion qui distingue encore aujourd'hui le peuple italien? Les asiles de Florence, fréquentés par des dames de la noblesse, qui vont y consoler les pauvres, en offrent une preuve de plus, non moins que les pèlerins qui vont chaque jour accomplir leurs vœux, au pied des autels, dans l'église de l'Annonciation.

Florence est peut-être la ville d'Italie où le germe révolutionnaire a causé les plus grands ravages. L'Eglise a moins d'action pour résister là où se trouvent encore en vigueur tant de dispositions empruntées au code oppresseur de Joseph II : nous ne devons donc pas être surpris d'y trouver beaucoup d'institutions sans vie et d'en voir dépérir journellement quelques autres, qui pourraient donner encore des preuves sensibles de leur vigueur.

Si l'on compare les services rendus à cette ville par l'Eglise lorsqu'elle était libre des chaînes que lui imposèrent aux siècles passés les *magnifiques seigneurs*, chaînes aussi pesantes que celles qui ont été rivées depuis par les souverains, on reconnaîtra facilement combien cette Eglise perd de sa vigueur lorsqu'on met des entraves à sa liberté. Sans nous arrêter aux monuments chrétiens, œuvre exclusive du clergé, ni aux bibliothèques si considérables des réguliers, parmi lesquelles celle

de Saint-Marc seule possédait douze mille manuscrits ; sans compter les innombrables tableaux qui ont été enlevés aux cloîtres pour en former les galeries publiques; sans compter les célèbres productions du pinceau du bienheureux Angelico da Fiesole, qui suffiraient à elles seules pour illustrer Florence, et prenant seulement en considération les services rendus par l'Eglise à l'éducation de la jeunesse qui lui avait été confiée, on comprendra l'immense étendue de ces services et le vide infini qu'ils ont laissé.

Et que l'on ne dise pas que « l'esprit humain était » dans l'esclavage à cette époque, que ses directeurs lui » refusaient l'expansion qui lui est nécessaire, et lui » permettaient bien moins encore de combattre pour » cette liberté à laquelle il a droit ; » car tout cela est entièrement faux, et le clergé catholique a toujours été, comme il est encore partout, le premier appui de la véritable liberté. Celle-ci eut-elle jamais, par exemple, un champion plus intrépide à Florence que Savonarole? Et qu'était cet homme, sinon un moine très régulier, très attaché à son institut, ainsi que nous le représente l'histoire contemporaine.

Je n'entrerai dans aucun genre de détail au sujet de ce personnage, que les uns qualifient de démagogue, tandis que d'autres vénèrent ses vertus; mais je dirai seulement que lui, ainsi que tous ceux qui combattirent à Florence même les abus de l'autorité, sont une preuve flagrante que le sacerdoce n'était point l'ennemi de celle-ci, non plus qu'il ne cherchait à étouffer dans la jeunesse ces nobles idées de liberté qu'inspire à l'homme la religion de Jésus-Christ. Il y a autant de distance entre la liberté et la licence, entre l'ordre et la démagogie, qu'entre l'observation et l'infraction des lois. L'Eglise a tou-

jours plaidé pour la liberté, jamais pour la licence; elle a appuyé l'ordre, ainsi que la loi sur laquelle il repose, en même temps qu'elle réprimait la démagogie, qui ne tend qu'à le troubler en tous lieux.

Chacun sait les tentatives récentes du protestantisme en Toscane et les incidents amenés par sa propagande, à Florence surtout. De nombreux agents des *sociétés chrétiennes* d'Angleterre se disséminèrent avec des cargaisons de Bibles, pour chercher à recruter des prosélytes. Ils n'arrivèrent pas, il est vrai, à former une secte, mais ils parvinrent à donner le jour à un *martyr !* Ce titre paraîtra singulier lorsqu'il s'agit du protestantisme, qui, bien qu'il entretienne un nombre incroyable de missionnaires, n'a jamais vu jusqu'à ce jour un seul d'entre eux donner sa vie pour la foi de Jésus-Christ; aussi, ce n'est pas nous qui décernons un pareil titre à la victime dont il s'agit, mais bien les meetings des *sociétés chrétiennes*, les mêmes qui qualifièrent également de martyrs Achilli et les autres apostats réfugiés à Londres.

Celui-ci fut martyr, non que sa foi eût enduré des persécutions, car les protestants n'en souffrent aucune en Italie, mais parce que, sous prétexte de protestantisme, il violait les lois, en comptant sur l'impunité. Il s'était imaginé qu'étant anglican de religion, il cessait par là même d'être sujet de la Toscane; mais les autorités de ce pays lui firent sentir le contraire, et les clubs de ses coreligionnaires ainsi que les réfugiés en Angleterre lui décernèrent la palme du *martyre* à cette occasion!

La propagande protestante produit encore d'autres effets non moins funestes, par exemple de fomenter la rébellion en Toscane comme en Piémont, et dans les Etats du pape comme dans les autres territoires de l'Italie. Au milieu des peuples envahis par la révolution, il n'est ni

difficile ni courageux de se répandre en invectives contre l'autorité; il est moins difficile encore de faire circuler des diatribes contre la religion, qui prêche l'obéissance au pouvoir légitime. Le protestantisme, qui a pris naissance dans la révolte, a choisi celle-ci, en Italie, pour le thème de sa propagande, et ses résultats intéressent la politique beaucoup plus que les progrès de l'Evangile. A Livourne, où il possède des temples, comme le judaïsme et comme toutes les autres sectes, quels progrès a-t-il faits? Où se trouve le nombre sans cesse croissant des adeptes qui viennent grossir ses rangs?

Je visitai, à Pise, les superbes constructions des Templiers, de ces croisés dont les vestiges laissés en Orient, telles que les traces d'une éclatante lumière, ouvrent à l'intelligence un vaste champ de méditations! Combien ces vestiges ne sont-ils pas encore plus sensibles à Pise, où tant de monuments attestent leurs héroïques fatigues, l'étendue de leur pouvoir et la glorieuse splendeur de leur nom! Lorsque les chevaliers étaient maîtres de cette ville et de ses importantes conquêtes d'Orient, la société vit se réaliser une pensée qui paraîtrait aujourd'hui monstrueuse au plus grand nombre, et qui assura pourtant à l'Europe l'indépendance et la paix; ce fut la pieuse entreprise de ces soldats de la croix, qui, conservant sous la cuirasse de fer un cœur plein d'ardeur pour la foi chrétienne, renonçaient aux biens de la terre pour se consacrer sans réserve à défendre les intérêts de la religion de Jésus-Christ.





CHAPITRE XXX.

Rome païenne.— Rome souterraine. — Rome chrétienne. — Empire de l'Eglise. — Sa domination spirituelle. — Sa propagande. — Le Vatican. — Le pape.

Je laissai derrière moi Sienne et Viterbe, avec leurs somptueuses cathédrales ; je traversais de fertiles campagnes, une foule de petites localités, et je m'approchais insensiblement de la ville éternelle. Je ne tardai pas à apercevoir la fameuse coupole de Saint-Pierre, la plus élevée de l'univers, la plus célèbre de la chrétienté et le chef-d'œuvre du génie de Michel-Ange ; bientôt après, je me trouvais à Rome, et je voyais par moi-même le travail de tous les âges, la réunion des monuments de tous les siècles ; la capitale des Césars, qui dominèrent l'univers par la force, et, plus tard, la résidence des papes, qui gouvernent les consciences par l'empire paisible de la foi.

Rome païenne déploie une grandeur qui frappe et subjugue les sens ; mais ses monuments n'ont point de vie pour l'âme : ils ne parlent point au cœur le langage sublime de la vertu et de l'immortalité. Parcourez-les tous, et vous n'en trouverez pas un seul qui ne soit souillé par l'avarice, la cruauté et la dissolution. Entrez dans l'amphithéâtre de Flavius, dont les proportions confondent le voyageur, qui se figure quatre-vingt mille

personnes réunies dans son enceinte, pour jouir du spectacle que leur offraient les jeux des gladiateurs et les sanglants combats des bêtes féroces. Voilà un plaisir que l'on a peine à comprendre! Un esclave luttant contre des lions, un confesseur de Jésus-Christ dévoré par les panthères, un homme qui agonise, étendu sur l'arène, et les membres d'autres chrétiens disséminés çà et là; quel monstrueux spectacle! Et pourtant cette vue réjouissait quatre-vingt mille hommes, entassés au Colysée! Le christianisme fournissait des victimes à la férocité des bêtes et aux plaisirs d'un peuple encore plus féroce que les bêtes elles-mêmes.

L'histoire du deuxième siècle de l'Eglise nous représente une de ces luttes auxquelles étaient condamnés les martyrs de Jésus-Christ, pour le divertissement du peuple romain. Un vénérable vieillard fut conduit d'Antioche à Rome, chargé de fers et entouré de gardiens plus sanguinaires que les hyènes, plus féroces que les léopards. « Mon crime à leurs yeux, c'est ma foi, écri-
» vait-il au milieu de ses souffrances... Je soupire après
» les bêtes qui me sont préparées... Si elles ne veulent
» pas venir, je les y forcerai. » Jeté en prison avant le supplice, et entendant le rugissement des lions avec lesquels il devait lutter: « Je suis le froment du Sei-
» gneur, s'écrie-t-il, il faut que je sois moulu par les
» dents de ces animaux pour que je devienne le pain pur
» de Jésus-Christ. » La foule des spectateurs est frappée d'étonnement en voyant Ignace, octogénaire, qui attend les lions, paisiblement assis sur l'arène, mais encore plus lorsqu'elle le voit s'agenouiller, remettre son âme entre les mains de Dieu, et recevoir tranquillement le coup mortel de la dent des bêtes affamées qui le déchirent en pièces. Voilà ce que l'on appelait alors un spec-

tacle *de plaisir!* spectacle dans lequel il se trouve quelque chose de grand et de sublime, il est vrai, non point ce qui flattait les instincts grossiers d'un peuple brutal, mais la force d'âme d'un vieillard, qui entre dans l'arène, inondé de joie, qui attend les bêtes sans se troubler, et reçoit leurs coups sans pousser même un cri de douleur.

Ceux qui ont visité la rotonde du mont Cœlius, aujourd'hui consacrée à saint Etienne, auront recueilli les souvenirs d'autres scènes dont l'amphithéâtre fut témoin, scènes semblables à celles où triompha saint Ignace, et aura vu les lieux où l'on nourrissait les bêtes qui devaient dévorer les martyrs de Jésus-Christ. Les chemins souterrains par lesquels passaient les animaux se conservent encore, et la réunion de ces souvenirs et de ces restes reporte la pensée vers les siècles où le Colysée eut le spectacle de scènes aussi horribles.

Mais que sont devenus ces lieux jadis consacrés au plaisir? De vastes ruines, soigneusement conservées pour servir de monument au triomphe de ceux-là mêmes qui mouraient dans leur enceinte, sous la dent des bêtes féroces! On connaît à peine aujourd'hui le nom de celui qui éleva le Colysée; des ossements de tigres, d'ours et d'éléphants y ont été trouvés en faisant quelques fouilles; mais de ses fondateurs il ne reste pas un seul grain de poussière, tandis que les reliques des martyrs, qui contribuèrent par leur mort aux plaisirs des spectateurs, reçoivent un culte solennel dans les temples de cette même Rome qui les exposait à l'ignominie publique et les faisait mourir de la manière la plus cruelle, pour le divertissement de la multitude.

Lequel des monuments de Rome païenne ne conserve pas l'empreinte plus ou moins sombre laissée par un

peuple qui fut grand jusque dans ses vices? Ces monuments nous représentent les gloires et la splendeur, la magnificence et la culture intellectuelle du peuple romain, toujours grand, généreux et invincible; mais ils nous rappellent aussi les faits les plus révoltants aux yeux de la morale et de la raison.

Rome garda pendant trois siècles, dans son sein, les éléments de sa régénération future. Ces rues profondes que nous traversons, et dont les cieux forment la voûte, dont les tombeaux sont les maisons et les cadavres les habitants; ces sombres cités où le cœur se sent péniblement oppressé, où les yeux ne rencontrent point la lumière, cachaient dans leur sein la semence de vie et de régénération qui devait changer les mœurs de Rome, en changeant aussi sa foi. Les catacombes! tel est le nom de ces villes souterraines, où les confesseurs du Christ s'enfermaient pour professer leur croyance, en vivant parmi les morts, afin d'éviter les persécutions des vivants. Les païens avaient fait à Rome de grandes excavations, qu'ils appelaient des *arénaires*, ou carrières de sable; mais ce ne sont point là les catacombes, et les martyrs n'allèrent point chercher un asile dans ces souterrains, ouvrage des mains païennes; tout au contraire, ils creusèrent eux-mêmes les cavernes où ils devaient se cacher et célébrer les divins mystères, sans crainte d'être surpris par leurs ennemis. C'est là qu'ils construisirent des villes entières, dont les rues, tantôt droites, tantôt tortueuses, quelquefois obliques, se coupent et s'enlacent entre elles à l'infini.

Les tombeaux des catacombes ne ressemblent en rien à ceux que nous rencontrons dans les cimetières. De chaque côté de ruelles étroites et obscures, on voit comme des niches horizontales, symétriquement disposées les unes

au-dessus des autres, et par rangées de cinq ou six. Chacune de ces niches renfermait un cadavre, souvent même plusieurs, et lorsque le corps y était placé, on en fermait soigneusement l'ouverture, quelquefois avec des plaques de marbre, d'autres fois avec de la chaux préparée de telle manière que l'action de plusieurs siècles successifs ne pouvait lui causer aucune détérioration. Le nom du martyr s'écrivait ordinairement sur la tombe, et les instruments de son martyre étaient gravés sur la pierre pour en perpétuer le souvenir.

Lorsqu'une ruelle était remplie, on en fermait l'entrée avec autant de soin que le riche laboureur en met à fermer les portes des greniers où il tient en dépôt le fruit de ses longues fatigues. On ouvrait alors de nouvelles rues, et, comme le nombre des martyrs était prodigieux, celui des ruelles se multipliait à l'infini; les catacombes arrivèrent ainsi à former cette immense Rome souterraine, fille de la ferveur courageuse des premiers fidèles et de leur constance à conserver la foi.

Comme ils avaient besoin de s'assurer, dans ces sombres demeures, tous les moyens de pratiquer leur culte, nous trouvons, au milieu des rues souterraines et au fond des rangées de tombeaux, les temples où les prêtres célébraient le saint sacrifice, où les fidèles recevaient la communion, où les évêques prêchaient et les pénitents confessaient leurs péchés. Les plus grands de ces temples reçurent le nom de cryptes, et les plus petits celui de *cubicula*. Les premiers appartenaient à tous les chrétiens indistinctement, mais ceux-ci étaient la propriété de familles particulières qui les avaient construits à leurs dépens.

Quelquefois on trouve plusieurs *cubicula* réunis autour d'une même crypte, de la même manière que nous

voyons aujourd'hui les chapelles disposées dans les nefs d'une grande église, et cette circonstance a fait dire à l'écrivain le plus compétent sur cette matière, dans les temps modernes : « Que chaque *cubiculum* était une par- » tie, et la crypte le tout de ces églises souterraines (1). »

La forme de celles-ci n'est pas invariablement la même : il y en a de rondes et de triangulaires, d'octogones et de carrées. L'autel destiné au sacrifice dont la Victime consolait et fortifiait ces chrétiens persécutés, occupe toujours la première place. Mais quels autels simples et vénérables à la fois ! Le tombeau d'un martyr en forme la base ; une plaque de marbre, ou une construction en maçonnerie élevée au-dessus, en est la table, et quelque arcade formée dans le mur, et dans laquelle on voit représentée tantôt l'image du Sauveur, tantôt celle de Marie ou de quelques saints de l'ancien Testament, en est l'unique décoration.

Dans quelques-unes des cryptes, on trouve le chœur pour le clergé, derrière l'autel ; dans presque toutes, le siége du pontife à sa droite, et dans quelques autres le lieu destiné à la confession auriculaire, qui se pratiquait déjà dans les catacombes avec les formes prescrites jusqu'à nos jours par l'Eglise romaine ; à l'entrée du temple, on reconnaît la place où l'on conservait l'eau bénite, et autour de l'autel on remarque une espèce de balustrade destinée à le protéger contre le pieux empressement de la multitude.

Pendant que je visitais les catacombes de sainte Agnès, de saint Calixte et de saint Prétextat, la pensée de leur antiquité, de leurs glorieux souvenirs et des scènes touchantes dont elles furent les témoins, la vue de leurs

(1) Le R. P. Marchi, de la compagnie de Jésus.

innombrables tombeaux avec les ossements sacrés de plusieurs milliers de martyrs qu'ils renferment, inspiraient à mon âme de profonds sentiments d'amour et de respect pour les généreux athlètes dont les glorieuses dépouilles reposent en ces lieux.

Je foulais le premier territoire conquis par le christianisme dans la capitale des Césars ; je foulais cette terre arrosée du sang de cent mille martyrs mis en pièces au Colysée, de cent mille, égorgés par les bourreaux, de cent mille, expirant sur les chevalets, cloués sur des croix, traînés par les rues et battus de verges sur les places publiques. Il me semblait voir sortir des tombes une vertu mystérieuse ; il me semblait que l'air que je respirais était imprégné d'un germe de vie qui se répandait dans mon âme. A la lueur d'une torche, je voyais de mes propres yeux les reliques des martyrs, et, loin de ressentir la moindre émotion pénible à l'aspect des ossements décharnés, des squelettes désarticulés et de cette dissolution totale du corps humain, si effrayante dans d'autres circonstances, je les contemplais en enviant leur sort... Ces dépouilles, disait mon âme, ressusciteront un jour ; la poussière que foulent mes pas reverra de nouveau la vie, tous ces corps se relèveront, les splendeurs du ciel orneront leur tête, et une gloire immortelle les enveloppera, comme un vêtement, pendant l'éternité.

Quiconque a un cœur et de la foi ne peut visiter les catacombes sans une émotion profonde, et quiconque les examine attentivement, avec le désir d'étudier le christianisme dès son origine, y apprendra quel héroïsme l'Evangile peut inspirer ; il reconnaîtra, en outre, avec admiration que les mystères, les traditions et les usages actuels du catholicisme sont identiquement les mêmes que

possédaient les fidèles primitifs, cachés dans les entrailles de la terre.

La semence de l'Evangile, fécondée par le sang des martyrs, était l'élément que le Ciel destinait pour opérer la transformation de Rome : ces chrétiens, qui vivaient cachés dans les souterrains et au milieu des tombeaux, en sortent pour occuper ses temples et ses palais, ses rues, ses places et jusqu'au Capitole lui-même. La croix, cachée jusqu'alors dans les catacombes, s'élève sur le Panthéon, sur le temple de Minerve, et l'image du Sauveur des hommes est exposée à l'adoration du peuple romain, en face même du palais de ses empereurs, non loin du Colysée, qui fut inondé du sang des martyrs. Les catacombes fournissent l'élément régénérateur, et Rome païenne se prosterne devant Jésus-Christ.

Si l'on réfléchit au nombre infini de temples que le paganisme avait élevés dans Rome, on comprend bien avec quelle force ses idées étaient enracinées dans le peuple, et quelle violente secousse dut lui imprimer un changement aussi merveilleux. Les conséquences, du reste, en sont palpables pour tous : Rome, sans le christianisme, touchait à sa fin, comme toutes les villes contemporaines, dont on aperçoit à peine aujourd'hui les ruines, en Orient et en Occident : les édifices chrétiens succédèrent aux constructions païennes; et c'est la foi seule qui préserva de la destruction tous les édifices de l'antique Rome que nous connaissons encore, et qui sont les mieux conservés de tous ceux que le paganisme avait élevés pendant sa longue domination sur la terre. Mais cette grandeur de Rome païenne, que certains hommes regrettent, a passé sans laisser d'autres vestiges que les restes impurs que l'on distingue encore aujourd'hui.

Il n'en est pas de même du christianisme, qui, après

avoir sanctifié les lieux souillés par l'idolâtrie, couvre le sol de Rome d'édifices qui renferment des éléments de vie et de salut pour le genre humain. Voyez ces temples, tous magnifiques, où l'on rend à Dieu un culte quotidien ; voyez tant d'institutions charitables, destinées à soulager l'homme dès le moment où il paraît sur la terre : le riche et le pauvre, le noble et l'orphelin trouvent des maisons ouvertes pour les recevoir, les élever et les rendre utiles à la société ; entrez dans ces colléges, où l'on inspire à la fois la science et la vertu, où les hommes savants donnent par leurs exemples une autorité nouvelle à leur doctrine ; visitez les universités, cette *Sapience* si distinguée, et qu'Oxford et la Sorbonne ont vénérée aux jours de leur plus grande splendeur. Vous trouverez à la Propagande des savants qui parlent les langues de toutes les nations, dans les lycées des professeurs de toutes les sciences, et dans les académies les maîtres les plus habiles pour l'enseignement des beaux-arts.

Comptez le nombre de ses hospices, de ses asiles, de ses hôpitaux, de ses maisons de charité, de toutes les institutions de bienfaisance qui s'y sont développées jusqu'à ce jour, et vous trouverez que ce nombre dépasse celui de tous les établissements analogues des autres pays (1). Depuis l'hospice de Sainte-Galle, le plus ancien du monde entier, jusqu'à celui que les *Sœurs des pauvres* ont fondé en 1854, on ne cesse d'en ouvrir chaque jour de nouveaux, et l'on peut dire en toute vérité qu'il n'existe pas à Rome une misère qui ne soit soulagée, pas un besoin qui ne soit prévu. Informez-vous des sé-

(1) Pour se convaincre de la vérité de cette proposition, il suffit de lire l'ouvrage intitulé *Degl' istituti di beneficenza in Roma*. (MORICHINI, 1842.)

minaires, par exemple, et vous verrez qu'il en existe pour les étudiants de toutes les nations.

Quel contraste magnifique forme cet ensemble d'œuvres de bienfaisance avec le froid égoïsme de l'ancienne Rome ! De quoi servaient tous ces marbres dont la beauté nous éblouit, si à la voix d'un tribun, nous voyons accourir par milliers les pauvres vêtus de haillons, si à travers les statues et les palais nous les entendons appeler injuste et barbare le gouvernement qui prodiguait les merveilles des arts, tout en laissant le peuple périr de faim ?

Mais ces institutions ne sont point la seule gloire de Rome chrétienne; sa gloire par excellence, c'est son empire, plus brillant que celui des Césars, plus étendu que celui de tous les conquérants réunis, plus durable que celui de toutes les républiques et de toutes les monarchies que nous ayons jamais connues. L'Eglise catholique ! voilà la grande nation dont Rome est le centre, dont l'empire s'étend par toute la terre, embrassant dans son vaste sein les républiques et les royaumes du monde entier ! Il n'existe aucune institution qui puisse lui être comparée, car son histoire réunit en un seul corps les deux plus grandes époques de la civilisation; il n'en existe pas une autre, non plus, dont les annales embrassent des temps aussi éloignés des nôtres que ceux où la panthère et l'ours bondissaient dans l'amphitéâtre de Flavius, où la fumée du sacrifice s'élevait sur les autels du Panthéon romain.

Les races royales les plus anciennes et les plus illustres sont d'hier en comparaison des Pontifes de la ville éternelle. Depuis le pape qui sacra Napoléon, au dix-neuvième siècle, jusqu'à celui qui couronna Pepin au huitième, et en remontant plusieurs siècles encore

avant cette époque, nous trouverons cette auguste dynastie sans altérations ni variations dans aucun genre. La république de Venise fut le gouvernement qui s'en rapprocha le plus sous le rapport de l'antiquité : mais Venise a vécu, tandis que le pontificat vit encore, non point usé par l'âge, mais plein de la force et de la vigueur de sa jeunesse. L'Eglise catholique, qui envoie aujourd'hui de zélés missionnaires aux extrémités les plus reculées du globe, est la même par qui furent envoyés jadis ceux qui arrivèrent à Kent, avec saint Augustin ; celle qui affronte aujourd'hui les périls dont la menacent des rois aveuglés, est la même dont le chef arrêta jadis Attila aux portes de Rome. Le nombre de ses enfants est plus grand aujourd'hui qu'en aucun autre temps, et ses conquêtes dans le nouveau monde l'ont dédommagée avec usure des pertes qu'elle a éprouvées dans l'ancien.

« Sa suprématie spirituelle, dit un célèbre littérateur » anglais, s'étend sur les vastes contrées situées entre les » plaines du Missouri et le cap Horn, contrées qui, dans » un siècle, contiendront très probablement une popu- » lation aussi considérable que celle de l'Europe au » siècle présent. Les membres de sa communion ne sont » certainement pas au-dessous de cent cinquante mil- » lions, tandis qu'il serait difficile de prouver que les » autres sectes chrétiennes réunies s'élèvent à cent vingt » millions. Aucun signe ne semble encore nous indi- » quer le terme prochain de sa souveraineté si prolongée. » Elle a vu le commencement de tous les gouvernements » et de tous les établissements ecclésiastiques existants » aujourd'hui sur le globe, et nous ne sentons point » l'assurance qu'elle ne soit pas destinée à en voir aussi » la fin. Elle était déjà grande et respectée avant que » les Saxons eussent mis le pied sur le sol de la Bre-

» tagne, avant que les Francs eussent passé le Rhin, » quand l'éloquence grecque était encore florissante à » Antioche, quand les idoles étaient encore adorées dans » le temple de la Mecque. Elle pourra exister encore, » sans avoir rien perdu de sa vigueur, alors que le voya- » geur arrivé de la Nouvelle-Zélande, en traversant une » vaste solitude, s'arrêtera sur une arche brisée du » pont de Londres, pour dessiner les ruines de la cathé- » drale de Saint-Paul (1). »

Sa domination spirituelle ne présente pas un aspect moins imposant que son antiquité même. Toutes les nations subissent de fréquents changements dans leurs institutions; leurs lois varient au gré des exigences du temps, quelquefois au gré du caprice de ceux qui président à leurs destinées; seules, les lois de l'Eglise catholique présentent une invariable succession qui émeut et surprend celui qui la contemple. Ses codes ne sont point les prévisions d'un politique habile qui n'a pu pénétrer au delà du cercle étroit que lui découvre son intelligence; ce sont les traditions de vingt siècles, ce sont les traces de deux cent cinquante-neuf Pontifes, qui suivent invariablement la même voie, sans qu'un seul d'entre eux ait jamais révoqué les décisions de ses prédécesseurs.

Cette autorité s'étend sur les esprits et lie les consciences, mais non point à un joug pénible, non point sous un fardeau intolérable : c'est le joug si suave de la religion. Cette circonstance rend l'empire de l'Eglise d'autant plus noble, que l'esprit est plus élevé et la conscience plus indépendante. Jésus-Christ a tracé les

(1) MACAULAY, Examen de l'*Histoire de la Papauté,* par L. Ranke. (*Revue d'Edimbourg*, nº d'octobre 1840.)

limites de cet empire, et tous les efforts tentés par les hommes pour le débiliter ou le réduire, pour l'anéantir ou lui enlever son prestige, seront autant d'efforts perdus. Le pape est dans cet empire le seul dépositaire du pouvoir; il le reçoit de Jésus-Christ et l'administrera fidèlement, comme Celui-là même au nom duquel il l'exerce.

Toutes les grandes nations qui comptent des catholiques dans leur sein sont représentées par des agents diplomatiques dans la ville éternelle. La France, l'Autriche, la Prusse et les Etats-Unis, l'Espagne, la Russie, la Belgique et la Bavière, la Hollande, le Portugal, Naples et le Piémont, entretiennent des ambassadeurs près le gouvernement pontifical, quoique les catholiques ne soient pas en majorité parmi les citoyens de quelques-unes de ces nations. Presque toutes ont sollicité des concordats, qui leur servent de règle dans l'administration des affaires ecclésiastiques; elles se montrent pleines de déférence pour la chaire de Saint-Pierre, et les plus puissantes d'entre elles sont aujourd'hui les premières à répudier ces traditions despotiques qui liaient les mains et paralysaient l'action du vicaire de Jésus-Christ.

L'Autriche abroge les lois de Joseph II, la France laisse les évêques communiquer librement avec le Souverain Pontife et obéir à ses ordres; la Belgique lui reconnaît le droit de nommer ses évêques; la Hollande ne réclame plus aucune *régale*, quoique le culte catholique soit salarié par elle comme l'un des trois cultes reconnus par l'Etat; la Prusse, enfin, ne s'occupe plus d'agiter des questions propres à élever un mur de séparation entre le pape et ceux qui lui obéissent. Ces questions n'existent plus aujourd'hui que pour l'Espagne, qui se les est rendues propres et les a laissées comme héritage

à toute sa race. Héritage maudit, comme le fruit défendu dans lequel le premier homme trouva un breuvage funeste qui devait corrompre sa nature et l'accabler lui-même de toute sorte de maux.

Les républiques de l'Amérique espagnole, élevant leurs prétentions plus haut que leur antique mère, ne sont pas arrivées encore à solliciter des concordats : deux des moins importantes en ont obtenu d'aussi avantageux qu'elles pouvaient se le promettre : Costarica a ratifié le sien, la Bolivie ne l'a pas fait encore. Il ne semble pourtant ni juste ni *républicain* d'exiger du pape des priviléges qu'il ne doit point accorder, encore moins de chercher à lui arracher des concessions auxquelles renoncent aujourd'hui les Etats puissants qui lui ont prêté leur appui dans ses récentes disgraces. Si l'on a un désir sincère d'obtenir des concordats, il faut reconnaître avant tout « qu'en matière de priviléges, il n'y a point de droits à » faire valoir lorsqu'on traite avec celui qui a le pouvoir » de les accorder ou de les refuser. »

Je comparais la conduite diplomatique de certains envoyés d'Amérique qui, au début de négociations relatives à des concordats, prétendaient imposer des conditions au pape, et la conduite d'un général, représentant de la République française, qui lui disait au nom de son gouvernement : « Que Votre Sainteté décide ; elle » peut être sûre que sa volonté fera loi pour la nation. » Tel était le langage du plénipotentiaire d'un pays qui avait pourtant rétabli Pie IX sur le trône pontifical !

Si les gouvernements veulent conclure des traités d'alliance, de commerce et de navigation avec le souverain de Rome, ils sont dans leurs droits en lui imposant des conditions et en exigeant de lui des garanties ; mais s'ils négocient avec le Pontife les affaires mêmes de l'Eglise

que Jésus-Christ lui a confiée, les conditions sonnent mal, en pareil cas, et les exigences ne sauraient être admissibles que dans une certaine mesure.

Le Vatican, résidence ordinaire des papes, est le centre d'action du gouvernement de l'Eglise; mais, quoiqu'il soit l'un des édifices les plus célèbres du monde et l'un des plus grands palais de l'Europe, on ne trouve dans la demeure du Souverain Pontife ni luxe, ni splendeur; on y voit briller, au contraire, une simplicité qui contraste merveilleusement avec le faste des autres souverains. Lorsque je traversai les salles du Vatican pour la première fois, je n'y remarquai rien de surprenant, rien qui ne fût tout à fait simple et modeste : dans ces lieux, c'est la foi qui commande la vénération, et cette foi ne se nourrit point de vains dehors. Je fus introduit par un camérier dans le cabinet de Sa Sainteté : je trouvai dans sa personne la même simplicité, la même modestie que dans les grands salons que je venais de traverser.

Le pape étudiait, le pape écrivait, le pape s'occupait de son ministère. Tel est le pape! Il avait devant lui un crucifix, une image de la Sainte Vierge, et dans les préoccupations de la charge pesante que la Providence lui a confiée, sans doute son âme, répandue aux pieds de Celui qui l'a institué son vicaire, sollicitait ardemment un rayon de la lumière du ciel pour l'éclairer et diriger ses pas.





CHAPITRE XXXI.

Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.— Billet mystérieux. — Le Souverain Pontife fugitif. — Scènes de cruauté. — Triomphe du pontificat dans le monde entier. — Agitation universelle. — Armée catholique. — Le pape rétabli sur son trône.

« Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle, » a dit le divin Fondateur de l'Eglise catholique en confiant sa direction à l'un de ses disciples et, dans sa personne, à tous ceux qui devaient lui succéder dans la suite des temps. Cette promesse est l'esprit qui l'anime et l'âme de son existence. Les tempêtes se succéderont, les ouragans souffleront avec une violence indescriptible, le monde, violemment agité, semblera prêt à tomber en dissolution : pendant ce temps, l'Eglise subsistera, comme l'une de ces constructions immenses que les efforts de cent générations ont élevées au milieu des sables du désert égyptien.

Nous avons vu, au milieu de l'agitation universelle, au milieu des bouleversements politiques les plus alarmants qu'ait éprouvés l'Europe et du cri d'horreur poussé par le catholicisme entier, le Souverain Pontife obligé de chercher son salut dans la fuite; nous avons vu Rome tomber entre les mains d'hommes sans religion, et les rues de la ville éternelle souillées du sang des ministres les plus édifiants du sanctuaire. Nous

avons vu toutes ces choses, et, peut-être, les générations qui doivent nous suivre verront-elles des scènes plus affligeantes encore. Mais à quoi sont venus aboutir la combinaison de tant d'efforts, le développement de tant de projets et la fureur sans exemple de tant d'impies ?

Le monde a vu, au milieu du fracas produit par les passions débordées, les trônes chancelants, le pouvoir foulé aux pieds et la multitude exerçant un simulacre d'autorité ; il a vu le Pontife se lever et adresser la parole aux peuples soulevés, en leur disant au nom du Christ : « Malheur à celui qui n'entend point la voix » de Dieu dans le vent qui agite, brise et déracine les » cèdres et les roseaux ! Malheur à l'orgueilleux qui at- » tribue aux fautes ou au mérite d'un homme, quel » qu'il soit, les révolutions effrayantes dont nous som- » mes les témoins, au lieu d'adorer les secrets desseins » de la Providence, soit qu'ils se révèlent dans les œu- » vres profondes de sa justice ou dans les œuvres inef- » fables de sa bonté, de cette Providence qui tient entre » ses mains les empires de la terre !... Puissent nos » prières s'élever jusqu'à Dieu et obtenir à tous cet es- » prit de prudence, de force et de sagesse dont la crainte » de Dieu est la source et l'origine !... »

Cette voix, interprète de la volonté divine, demeura étouffée au milieu du fracas d'une multitude armée, qui se précipitait dans les combats. Les chefs du mouvement, aveuglés par la fureur que leur inspirent les revers qu'ils ont éprouvés, tournent leurs armes contre l'Eglise, et autour du Quirinal, d'où sortaient des paroles si douces et si pacifiques, on entend les cris de la sédition et la sourde explosion des armes à feu. La situation du pape devenait plus critique à chaque instant, car les anarchistes étaient disposés à toute sorte d'excès ; mais,

au milieu du danger, le Souverain Pontife ne perd point son calme ordinaire, et la tranquillité d'esprit ne l'abandonne pas un seul instant. Agenouillé dans son oratoire et cherchant des inspirations au pied du crucifix, il ne quittait la prière que pour conférer avec les représentants des diverses puissances, « réunis près de » lui, suivant la belle expression de l'ambassadeur es- » pagnol[1], pour former avec leurs personnes un rem- » part destiné à protéger le vicaire de Jésus-Christ, in- » sulté par la révolution. »

Dans cet état de choses, Pie IX reçoit un billet qui lui semble tout à fait mystérieux, vu les circonstances dans lesquelles il arrivait, et il lit avec émotion les lignes suivantes :

« Très saint Père,

» Pendant les pérégrinations de son exil en France et » surtout à Valence, où il mourut, et où l'on conserve » son cœur et ses entrailles, le grand Pontife Pie VI » portait la sainte Eucharistie sur sa poitrine, ou sur » celle de l'un des prélats domestiques assis avec lui » dans sa voiture. Il trouvait dans cet auguste sacrement » la lumière pour diriger sa conduite, la force pour » supporter ses peines, la consolation de ses douleurs, » et il espérait y trouver aussi le viatique pour l'é- » ternité.

» Je possède d'une manière authentique et indubita- » ble la pyxide consacrée par lui à un usage aussi tou- » chant que religieux et digne de mémoire. J'ose en » faire hommage à Votre Sainteté. Héritière du nom, du » siége, des vertus, de la force d'âme, et presque déjà

(1) Martinez de la Rosa.

» des tribulations du grand Pie VI, elle saura apprécier » cette modeste, mais intéressante relique, à laquelle, » je l'espère, il ne sera point nécessaire de donner la » même destination.

» Qui connaît cependant les desseins de Dieu dans les » épreuves que sa Providence réserve à Votre Sainteté ? » Je prie pour elle avec amour et foi. Je laisse la pyxide » dans la même bourse de soie qui la contenait lors- » qu'elle servait à Pie VI, et elle se trouve absolument » dans le même état que lorsqu'elle était suspendue sur » la poitrine de l'immortel Pontife...

» Je conserve les plus précieux souvenirs et la plus » profonde reconnaissance pour les bontés reçues de » Votre Sainteté lors de mon voyage à Rome, l'année » dernière, et je la prie d'y ajouter le bienfait de sa bé- » nédiction, que j'attends humblement prosterné à ses » pieds.

» † Pierre, évêque de Valence. »

Pie IX, profondément ému, croit voir dans ce billet un avis du Ciel et se dispose à partir, en portant sur son sein la sainte Eucharistie, de la même manière et dans la même pyxide que l'illustre prisonnier de Valence. Le pape sort furtivement de la ville éternelle, comme Jésus-Christ lui-même sortit un jour de Jérusalem lorsque le temps de sa Passion n'était pas encore arrivé. Il traverse les Etats pontificaux, pendant le silence de la nuit, et se réfugie dans la forteresse de Gaëte, au royaume de Naples. Le comte de Spaur, ministre de Bavière, l'accompagne dans sa traversée, en partageant avec lui tous les périls de la situation, tandis que le duc d'Harcourt, ambassadeur de France, expose héroïquement sa personne pour dissimuler aux Romains le départ du Souverain Pontife.

A peine Pie IX est-il arrivé à Gaëte que le roi de Naples, informé des événements par une lettre du Saint Père, que le comte de Spaur a remise entre ses mains, court se jeter aux pieds de l'auguste fugitif. Un historien de la révolution de Rome nous a représenté ce tableau si intéressant.

« Dans le moment, dit-il, où Ferdinand descendait de » voiture, le duc d'Harcourt, ambassadeur de la République française, et le cardinal Antonelli vinrent au » devant de lui pour lui dire que Sa Sainteté se trouvait dans le cabinet de repos du jardin. On convint » immédiatement que, pour éviter l'affluence, le pape » irait, en gardant son incognito, jusqu'au palais du » gouverneur, où le roi se dirigea immédiatement pour » le recevoir. L'entrevue fut des plus touchantes : Ferdinand, la reine, ses enfants et tous les princes se » prosternèrent aux pieds du Souverain Pontife, en répandant des larmes de joie, et en rendant grâces à la » Providence d'avoir conduit en sûreté dans les Etats de » Naples le représentant de Jésus-Christ sur la terre. » Le Saint Père, profondément ému de ces marques si » éclatantes et si sincères de vénération, releva les » membres de la famille royale, après leur avoir accordé » sa bénédiction, la première qu'il eût donnée depuis sa » sortie de Rome (1). »

Cependant les ennemis du pontificat, lancés dans les voies de la révolution, offraient chaque jour à Rome le spectacle des scènes les plus cruelles et d'atrocités si révoltantes, que la plume se refuse à en décrire les détails. Dans le temps même que les républicains romains, avec un cynisme sans exemple, qualifiaient de *révolution sans*

(1) Balleydier, *Histoire de la révolution de Rome.*

tache leurs orgies démagogiques, la religion et la nature, la foi et la société leur intentaient le procès le plus ignominieux que présente l'histoire des temps modernes. La religion pleura ses temples profanés, ses mystères vilipendés publiquement, et ses augustes cérémonies livrées au ridicule de la manière la plus outrageante. Les cloîtres virent protéger l'apostasie, mépriser la vertu et combattre son existence; les silencieux asiles des religieuses furent envahis, les uns par des soldats qui en expulsaient les pieuses habitantes, les autres par des femmes enthousiastes, qui allaient leur offrir au nom de la république la dispense de leurs vœux et le bienfait de la liberté civile, comme si les religieuses eussent été retenues par force dans les monastères! Pas une seule ne voulut sortir, sur les quinze cents qui se trouvaient alors dans les cloîtres de Rome!

La morale s'indigna en voyant des sociétés de femmes, dirigées par Gavazzi, par la princesse de Belgiojoso, et qui, sous le nom de *Sœurs de charité,* vêtues de soie et de riches dentelles, cherchaient à étendre le prosélytisme de la volupté parmi les militaires français, prisonniers à Rome par suite d'une trahison des républicains. Quel contraste entre de pareilles créatures et les véritables sœurs de la Charité, qui, de concert avec quelques nobles Romaines, travaillaient à répandre des consolations parmi les victimes des événements!

L'humanité poussa un cri d'horreur à la vue de forfaits tels que celui dont fut victime le curé de la Minerve (1), appelé hors de son couvent par un agent de la

(1) « Prêtre excellent, père des pauvres et ami des malheureux. » C'est ainsi que l'appellent les historiens. On peut voir tous les détails de ces événements dans l'*Histoire de la révolution de Rome*, par Balleydier, 2 vol. in-8°.

république, sous prétexte de visiter un moribond, et assassiné de sang-froid sur les ruines de Saint-Calixte. Quatorze prêtres subirent un sort pareil dans la même journée, sans avoir été entendus ni jugés, mais sur un simple mot d'un agent du triumvirat, qui remplissait à la fois les fonctions d'accusateur, de juge et de bourreau. La foi et la société virent avec horreur les bases sur lesquelles s'appuyait le système du triumvirat, système que nous pouvons réduire aux articles suivants : Abolition des garanties individuelles, — mépris du droit des gens, — violation de la propriété, — assassinats par trahison et régime despotique établi dans les plus vastes proportions.

Mais, tandis que Rome était le théâtre de scènes aussi monstrueuses, éternelle ignominie des faux républicains, Gaëte voyait dans d'autres événements le triomphe du pontificat par toute la terre, non-seulement sur les consciences des catholiques, mais dans les conseils des gouvernements et dans la politique des cabinets. La France, l'Autriche, l'Espagne et Naples entreprennent la défense des droits du pape, et marchent à la conquête de Rome; le Portugal offre au Pontife le concours de ses efforts pour le rétablissement de son trône, et met à sa disposition le palais de Maffra, l'une des plus belles résidences royales de l'Europe. Les nations de l'ancien et du nouveau monde envoient à Gaëte des représentants pour lui porter l'assurance de leur fidélité, de leurs sympathies cordiales et de leur profond respect.

De l'autre côté de l'Atlantique, le chef d'un gouvernement républicain écrit au vicaire de Jésus-Christ : « Les » nations catholiques de l'Europe se sont honorées en of- » frant chacune sur son territoire une hospitalité magni- » fique au Père commun des fidèles, aujourd'hui que

» l'ingratitude l'a forcé de s'absenter temporairement de
» la cité insigne où avait établi son siége le premier Pon-
» tife chrétien. Mais s'il était décidé dans les décrets de
» la Providence que l'un de ses successeurs dût illustrer
» par sa présence les régions du nouveau monde, Votre
» Sainteté trouverait au Mexique sept millions d'enfants
» pleins d'amour et de respect pour sa personne sacrée,
» et qui considéreraient comme le plus insigne bonheur
» de recevoir la bénédiction de ses mains pater-
» nelles (1). »

On ne trouve pas moins de générosité dans les sentiments exprimés par les catholiques des Etats-Unis, par ceux du Chili, et depuis le Canada jusqu'au cap Horn, il n'y avait qu'un seul sentiment et un même désir chez les peuples et dans les gouvernements : le triomphe du chef de l'Eglise sur les ennemis du pontificat. En lisant le recueil des notes officielles adressées au pape fugitif à Gaëte (2), on peut connaître l'unanimité de la pensée catholique dans cette circonstance si critique pour l'Eglise. Les magistrats des villes, les sénats des républiques, à de très rares exceptions près, les évêques du monde entier, les chapitres, les congrégations religieuses, les hommes les plus notables de l'Europe, tous s'empressent de décrire dans leurs lettres l'émotion prodigieuse et les angoisses indéfinissables que faisaient éprouver au corps catholique les douleurs de son auguste chef.

L'imagination la plus brillante des poëtes, le pinceau le plus inspiré des artistes, ne sauraient nous donner

(1) *L'Orbe cattolico à Pio IX, Pontefice massimo.* (Lettre du président de la république mexicaine.)

(2) Imprimées dans l'*Orbe cattolico* (Naples, 1850, 2 vol. in-4°), recueil contenant les lettres adressées par divers évêques et autres personnages au pape, pendant son séjour à Gaëte.

l'idée d'un triomphe aussi splendide, aussi majestueux, aussi vaste que celui dans lequel la pensée de tous nous montre le chef de l'Eglise glorieux et vénéré dans le monde entier, par le cœur, par la conscience et la volonté de toutes les nations. Plusieurs gouvernements, même protestants, s'associèrent à ces manifestations, rendant plus honteuse encore par leur noble conduite la trahison de ceux qui, en résistant aux sentiments exprimés par les peuples, demeuraient obstinément en dehors du mouvement universel.

Des armées catholiques ne tardèrent pas à se précipiter sur les côtes de l'Italie; mais on ne saurait disputer à l'Espagne l'initiative dans la détermination prise de rétablir le pape sur son trône (1), non plus qu'à la République française la gloire du succès final de cette entreprise. L'Espagne faisait débarquer une armée à Terracine, Naples combattait à Velletri, l'Autriche occupait Ferrare et Bologne, lorsque la France franchit enfin les murs de Rome et pénétra dans la ville éternelle, dont elle rendit les clés au Pontife fugitif, naguère persécuté par des ingrats, aujourd'hui acclamé par la chrétienté tout entière.

Ceux qui ont vu de mauvais œil l'intervention armée des gouvernements catholiques dans les Etats pontificaux, n'auraient certainement pas désiré la continuation de ces sanglants épisodes, de ces scènes d'immoralité, de ces vols, de ces sacriléges et de ces désordres, qui signalèrent l'histoire de la république de Rome, bien courte dans sa durée, mais trop longue par les maux dont elle fut l'origine. L'effervescence de quelques individus ne saurait être prise pour l'expression de la volonté na-

(1) Voir la note Q, à la fin du volume.

tionale, et les démagogues qui voient dans le poignard leur unique loi ne seront jamais appelés à régir les destinées des nations.

La restauration du pape sur le trône de Rome était la volonté vraiment universelle, la volonté de l'immense majorité des Romains eux-mêmes, volonté exprimée, du reste, par divers actes qui doivent être appréciés d'autant plus, que les citoyens, sous le régime républicain, n'étaient libres ni à Rome, ni à Bologne, de se livrer à des manifestations spontanées. Néanmoins, les démissions données par les membres les plus honorables du congrès et par les plus illustres citoyens qui faisaient partie de la garde civique, dès le moment où le pape fut sorti de Rome, révèlent clairement l'opinion de ceux qui sont appelés naturellement à représenter celle du peuple entier.

Le retour du pape à Rome est un de ces faits providentiels qui ne sauraient entrer ni dans les prévisions, ni dans les calculs des hommes. Jamais, certainement, les démagogues italiens n'auraient imaginé qu'ils dussent combattre un jour contre les républicains de France, ni qu'au milieu du bouleversement social que le monde contemplait alors d'un œil effrayé, il se lèverait quatre armées d'hommes aguerris pour se disputer l'honneur de châtier, l'épée à la main, les insolents qui, après s'être arrogé les droits du peuple, foulaient aux pieds la foi catholique, outrageaient son chef visible et se constituaient les tyrans de leurs concitoyens.

Mais ce qui n'entrait point dans les combinaisons politiques était écrit de toute éternité dans les conseils de Dieu. La République française, combattant pour le pape; l'Autriche, comprimant avec une main de fer les séditieux de la Romagne; le roi de Naples, entrant à la tête

d'une armée dans les Etats pontificaux ; l'Espagne, occupant Terracine et se dirigeant sur Velletri, n'étaient que des instruments dans la main de Dieu, qui sait employer à ses fins les éléments que l'homme rejette comme les moins propres à ses vues.

Cent mille personnes qui se pressent dans les rues de Rome, au retour du pape, cent mille voix qui font retentir les vestibules des vieilles basiliques et les portiques des palais de ces cris : *Vive la religion! vive le Souverain Pontife!* des nuées de fleurs semées sur la route que doit suivre le cortége, le son majestueux de mille cloches et la voix solennelle de l'airain des batailles au château de Saint-Ange, compléteraient ce tableau, que n'a point dessiné la main de l'homme, s'il ne s'offrait à nos yeux un autre spectacle, plus imposant et plus merveilleux encore. Le successeur de Pierre entre au Vatican (1), et l'immense basilique qui, depuis tant de siècles, revêt ses ornements de fête pour recevoir le vicaire de Jésus-Christ lorsqu'il va offrir la Victime sainte sur la tombe du premier des Pontifes, ouvre ses portes à Pie IX, qui revient occuper son trône pontifical, escorté par l'armée française, et suivi des représentants de tous les gouvernements de l'Europe et de l'Amérique.

La majesté du pontificat, insultée et foulée aux pieds par les démagogues, devait reparaître avec toute la splendeur, avec toute la pompe solennelle qui convient à son éminente dignité. L'armée française, formée en bataille sur la place du Vatican, pouvait à peine contenir la foule qui s'y pressait de toutes parts. Le corps diplomatique, les princes et les cardinaux, les prêtres et les soldats précédaient le pape, qui se dirigeait vers les ga-

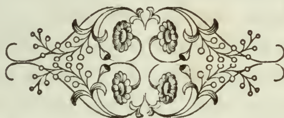
(1) 12 avril 1850.

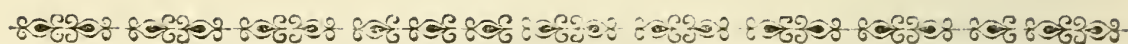
leries élevées de la basilique de Saint-Pierre. Cette même Rome, qui venait de traverser la période la plus désastreuse que son histoire connaîtra dans les temps modernes, était l'objet que contemplait avec tendresse le père des chrétiens, en levant sa main pour bénir la ville et l'univers entier pour la première fois depuis son exil.

Déjà le nombreux clergé de Rome a défilé, le Sacré Collége a défilé lui-même, et, enfin, le pape, vêtu de blanc, se présente au balcon de la loge, au milieu des acclamations les plus enthousiastes, qui saluent son retour, au bruit de l'artillerie et du son joyeux des innombrables cloches de la sainte cité. A tout ce fracas, succède bientôt un profond silence, et l'on n'entend plus que la voix du chef de l'Eglise implorant l'assistance du Ciel pour bénir les hommes que Dieu lui a confiés. Au son de cette voix, qui prononce des paroles mystérieuses, tous les fronts se courbent, tous les genoux fléchissent, et, dans Rome entière, on n'entend pas un seul bruit qui trouble son silence solennel. Une armée de braves s'incline pour recevoir la bénédiction du Souverain Pontife, et les épées qui avaient brillé dans l'Europe entière, baissées vers la terre cette fois, rendent un juste et solennel hommage au chef vénéré de la religion.

Un seul homme demeure debout; cet homme, c'est le pape lui-même, c'est le vicaire de Jésus-Christ, c'est la vivante image de Dieu, c'est le chef et l'âme du catholicisme. La bénédiction du Ciel se répand sur les fidèles par l'intermédiaire du Souverain Pontife, et l'Eglise catholique, qui a traversé, toujours triomphante, dix-neuf siècles de combats, se prépare à soutenir, avec ce secours, dix-neuf autres siècles de lutte, dont elle sortira pareillement victorieuse.

C'est ainsi que Dieu sait humilier chaque jour les esprits superbes qui osent rêver des projets insensés sans tenir compte de leur faiblesse. « Mon Eglise est éter-
» nelle, a dit la voix céleste, et contre elle les portes de
» l'enfer ne prévaudront jamais. »





CHAPITRE XXXII.

Conclusion et protestation de l'auteur.

J'ai dit qu'au commencement de ma longue traversée je ne m'étais proposé d'autre objet que « de connaître » par moi-même les tendances du mouvement religieux » qui s'opère dans l'ancien continent, » et, au moment de terminer, je crois avoir rempli cet objet, non, sans doute, d'une manière digne de l'infinie majesté avec laquelle se propage dans l'univers entier le mouvement catholique, mais, du moins, autant que le permettaient la vaste étendue de l'entreprise et les forces bien inégales de celui qui a osé l'aborder de front.

Mes observations, appuyées sur des faits visibles, palpables et évidents pour tous, témoignent que la société, fatiguée des maux infinis qui l'accablent, cherche dans l'unité catholique le seul remède qui puisse la guérir; que le catholicisme, en faisant sentir son action merveilleuse dans le monde entier, se présente aujourd'hui pour combattre l'athéisme, plein de la vigueur et de l'énergie avec laquelle il se présenta jadis, lorsqu'il sortit de l'éternelle pensée de son divin Auteur, pour renouveler la face de la terre, souillée par la fange immonde du polythéisme; enfin que, tandis qu'il se développe et fleurit comme ces cèdres du Liban qui ont survécu aux

siècles, à leurs mouvements et à leurs révolutions, ne cessant d'offrir sous le feuillage de leurs rameaux un lieu de repos au voyageur fatigué de gravir les montagnes et les rochers, ses dissidents succombent sous le poids de leurs propres maux, offrant au genre humain une preuve de plus de la misère et de la faiblesse de l'homme, dont les passions ont donné naissance à leurs erreurs.

Dans les déductions des faits que j'ai rapportés, ou dans les questions que j'ai touchées en passant, je pourrais avoir hasardé quelque proposition peu conforme au sentiment de l'Eglise catholique. S'il en était ainsi, je la rétracte dès ce moment, ayant toujours soumis et voulant soumettre en toutes circonstances mon jugement à celui de l'Eglise, dont le seul chef légitime est le Pontife romain.

FIN.



NOTES.

Note A, page 41.

Dans le livre paroissial de Ramlah, l'ancienne Arimathie, j'ai trouvé le passage suivant :

« Moi, Yacub Masiaurs, chrétien catholique, étant alors » âgé de dix ans, j'ai été entraîné à l'apostasie de ma reli- » gion par Abunabut, gouverneur de Jaffa, mahométan fa- » natique et insigne persécuteur du christianisme. Abuna- » but, ayant été déposé de son gouvernement, entreprit le » pèlerinage de la Mecque, où il me conduisit avec lui.

» Je fus introduit par mon maître auprès du cadi de la » Mecque, qui me fit santon derwiche et me confia ensuite » un des emplois de la mosquée du prophète. J'ai demeuré » trente-sept ans à la Mecque, et pendant ce long espace de » temps, j'ai été initié à tous les secrets de la profession; » mais je n'ai jamais vécu tranquille, et mes remords secrets » me reprochaient à toute heure mon indigne apostasie, de » telle sorte qu'au milieu des tourments de ma conscience, » je me recommandais souvent à la très Sainte Vierge Marie, » dont ma mère m'avait inspiré la dévotion depuis ma pre- » mière enfance.

» Déterminé à renoncer à mon emploi, à retourner auprès » des miens et surtout à rentrer dans le sein de la religion » que j'avais abandonnée, je quittai la Mecque, et, revêtu de

» mes habits de derwiche, portant avec moi mes couleu-
» vres (1) (car autrement les mahométans mêmes de la Mec-
» que m'auraient fait mourir), je revins en pèlerin jusqu'à
» Acre, où demeurait ma famille; mais je trouvai qu'elle
» avait entièrement disparu.

» Je me dirigeai alors vers Ramlah, où je me jetai aux pieds du Père Mariano Villaroel, missionnaire, qui me reçut avec beaucoup de bonté et qui, après m'avoir soumis à des pénitences pendant dix mois, m'a réconcilié avec l'Eglise catholique. J'ai renoncé aux titres de saint et de très saint, que je tenais du cadi de la Mecque; j'ai tué une couleuvre que je portais habituellement avec moi pour l'employer dans mes supercheries, et je rends grâces à Dieu de ce que, après tant d'années d'apostasie, il m'a ramené au sein de sa foi et de sa religion. Je reconnais que je dois ce bienfait à sa divine miséricorde, par l'intercession de Marie, que j'ai invoquée bien souvent de tout mon cœur, en implorant sa puissante protection.

» 25 juillet 1851. »

Note B, page 63.

« Nous, Jérémie, par la grâce de Dieu, archevêque de Constantinople, la nouvelle Rome, et patriarche œcuménique;

» Athanase, par la grâce de Dieu, patriarche de la cité de Dieu, d'Antioche;

» Chrysante, par la grâce de Dieu, patriarche de la cité sainte de Jérusalem;

» Au très saint et sanctifiant synode de Russie, salut en Jésus-Christ et bénédiction apostolique.

» Nous répondons à la question que vous nous avez faite

(1) Voyez page 42.

» relativement aux habitants de l'Angleterre. Après avoir lu » leur seconde proposition et l'avoir considérée très attentivement, nous pouvons vous écrire avec étendue, en vous » recommandant l'explication et la doctrine de la foi ortho- » doxe, professée dans la sainte Eglise catholique orientale. » Comme cette même explication contient une réponse à » toutes les objections faites par eux, nous n'avons à vous » répondre et à vous dire que ce qui suit :

» Ayant reçu le dépôt de cette doctrine de la foi, que nous » avons toujours conservée *de tout notre cœur et de toute notre* » *âme*, comme nous la professons dans la sainte Eglise orien- » tale de notre Seigneur Jésus-Christ, nous conseillons à » votre fraternité de vouloir bien persévérer sans erreur dans » les dogmes de l'orthodoxie, dans leurs limites, dans leurs » préceptes et dans leur discipline; nous conseillons aux » Eglises subordonnées à votre juridiction de n'entrer ja- » mais en discussion, ni relativement à la doctrine de la foi, » ni au sujet de l'orthodoxie, avec les susdits Anglais, parce » que les dogmes de notre orthodoxie ont été établis après un » mûr examen dans les conciles œcuméniques et par les » saints Pères, qui nous les ont transmis sans interruption » et sans altération quelconque.

» C'est ainsi qu'ils ont été professés par notre Eglise, et il » n'est point permis d'y rien ajouter ou d'en retrancher la » moindre chose. Sur ce fondement repose toute la doctrine » des Saints Pères, qui, par la profession de cette foi, se sont » acquis l'éternelle félicité. Si vous avez l'intention de ré- » pondre à ces mêmes Anglais, écrivez-leur conformément à » ce qu'enseigne notre Eglise orientale, ainsi que nous l'a- » vons déjà fait dans cette profession de foi que nous leur » avons transmise dans une autre occasion. C'est ainsi seu- » lement, et non d'aucune autre manière, que l'on peut trai- » ter avec eux d'une réunion, c'est-à-dire à la condition qu'ils » consentiront à admettre notre doctrine intégralement.

» Plaise à Dieu, qui veut le salut de tous les hommes, » d'accorder auxdits Anglais l'intelligence et la bonne vo-

» lonté de s'unir à nous, si telle est l'intention de la provi-
» dence de Dieu, pour le bien de leurs âmes et de leur salut
» éternel. C'est tout ce que nous avons à vous dire à ce sujet.
» Que la Providence divine soit avec vous!
» Donné à Constantinople, au mois de septembre 1723. »

Note C, page 65.

Les missions établies à Constantinople sont les suivantes :

1° Les Mineurs conventuels, ou Franciscains. Cette mission date de 1219, et elle a été fondée par le bienheureux Benoît d'Arezzo. 2° Les Dominicains, établis aussi à Constantinople depuis le treizième siècle. 3° Les Pères Capucins. Le premier religieux de cet ordre qui vint à Constantinople fut saint Joseph de Leonissa. 4° Les Récollets. Ces missionnaires s'établirent à Constantinople en 1642. 5° Les Mineurs observants ont à Constantinople un hospice dont le supérieur est chargé de traiter les affaires de Terre sainte; il prend le titre de commissaire de Terre sainte. 6° Les Lazaristes, qui en 1776 succédèrent aux Jésuites; ceux-ci occupèrent à Galata l'établissement et l'église de Saint-Benoît depuis 1583 jusqu'à 1773, époque de leur suppression. 7° Les Pères Capucins, expulsés par l'ordre du gouvernement russe de la province de Tiflis (Géorgie russe), il y a trois années environ, ont fondé des établissements à Trébizonde, à Samsoun et à Sinope.

Note D, page 191.

« La maison de la Nativité de Marie, consacrée aux divins
» mystères, fut soustraite au pouvoir des infidèles et trans-
» portée par les anges d'abord en Dalmatie, puis sur le terri-

» toire de Lorette, dans la marche d'Ancône, sous le pontificat
» de saint Célestin V. C'est la maison même où le Verbe s'est
» fait chair et a habité parmi nous, ainsi qu'il est prouvé
» non-seulement par les diplômes pontificaux et la vénéra-
» tion de l'univers entier, mais encore par la vertu conti-
» nuelle des miracles et par la grâce des bienfaits célestes.
» Innocent XII, voyant le culte si fervent voué par les fidèles
» à la très sainte Vierge, ordonna que l'on célébrât annuel-
» lement et solennellement, par une messe et un office pro-
» pres, la translation de la sainte maison, vénérée dans toute
» la Marche d'Ancône. »

« Les paroles de cette leçon, dit Benoît XIV, nous font clai-
» rement connaître le motif sur lequel s'est fondée la con-
» grégation des Rites et la prudence dont elle fait preuve
» dans son opinion, soumise au Souverain Pontife, à qui elle
» demande son approbation. Le motif principal qui l'a déter-
» minée, c'est l'autorité des décrets pontificaux, dans lesquels
» on affirme que la maison de Lorette est bien réellement
» celle où Marie naquit, où elle fut saluée par l'ange et con-
» çut de l'Esprit Saint le Sauveur du monde; ce qui résulte
» indubitablement des lettres apostoliques de Paul II (1471),
» de Jules II (1507), de Léon X (1519), de Paul III (1535),
» de Paul IV (1565), et, sans parler d'une foule d'autres, de
» la constitution de Sixte V (24, § 4, Bullar., tom. II).
» Quant à la vénération solennelle de l'univers et au pouvoir
» non interrompu des miracles, continue Benoît XIV, la chose
» est tellement connue, qu'elle n'exige de preuves en aucun
» genre. »

Note E, page 193.

Traditio continua est et nunquàm interrupta apud omnes nationes orientales, hanc petram dictam *mensa Christi*, illam ipsam esse petram super quam Dominus noster Jesus Chris-

tus, cum suis discipulis comedit ante et post suam resurrectionem à mortuis...

Note F, page 211.

Les Evangélistes disent seulement que la transfiguration de Notre Seigneur eut lieu sur une haute montagne, qu'ils ne désignent point. Saint Cyrille, évêque de Jérusalem, qui mourut en 386, Eusèbe et saint Jérôme, sont les auteurs les plus anciens qui nous aient désigné le Thabor comme le lieu où ce mystère s'accomplit. Il est impossible d'avoir des témoignages plus dignes de foi; aussi sont-ils généralement admis. Quelques-uns leur ont opposé l'existence d'une ville sur la cime du Thabor, en disant que Notre Seigneur dut faire choix sans doute pour cette divine manifestation d'un lieu retiré et solitaire, plutôt que d'un endroit habité, d'autant plus qu'il voulait qu'elle demeurât cachée jusqu'après sa mort. Mais il n'y a aucune preuve qu'une telle ville existât du temps de Jésus-Christ; nous savons, au contraire, par Flavius Josèphe, que lorsque Vespasien vint en Galilée, les Juifs insurgés occupèrent les villes et les endroits fortifiés, mais qu'ils durent abandonner bientôt le Thabor, parce qu'il n'y avait point d'eau sur cette montagne.

« Une grande multitude, dit-il, se réunit sur le mont Thabor. Josèphe entoura de murailles la crête de la montagne » et employa quarante jours à ce travail. Comme il n'y avait » point d'eau sur ce lieu élevé, excepté celle qui tombait du » ciel, on dut se la procurer ailleurs avec les matériaux nécessaires. Tandis que Vespasien assiégeait Gamala, il envoya Placide contre les Juifs qui s'étaient fortifiés sur cette » montagne. Ce général employa le même stratagème qu'Antiochus à une autre époque : il attira les Juifs dans la » plaine, les défit et les empêcha d'occuper la montagne de » nouveau. Une partie de ceux qui étaient restés l'abandon-

» nèrent pour se retirer à Jérusalem, les autres se rendirent » à Placide, parce que l'eau leur manquait. »

On comprendra donc difficilement qu'il ait pu exister une ville dans un lieu où il n'y avait point d'eau.

Note G, page 236.

Suivant le docteur Schultz, voici comment se divisent tous les israélites de Palestine :

Jérusalem,	7,120
Hébron,	400
Saphed,	400
Tibériade,	300
Naplouse,	150
Schavram,	75
Total,	8,445

Note H, page 238.

Comme la mosquée d'Omar a constamment excité la curiosité de tous, sans doute par cela même qu'il est si difficile d'y pénétrer, nous copions la description que nous en a donnée un voyageur qui l'a visitée avec une permission particulière du sultan.

« Chaque porte de cette mosquée est encadrée dans un » portail orné de moulures, avec six colonnes ayant leurs » chapiteaux et leurs piédestaux, le tout de marbre et de por- » phyre. L'intérieur est de marbre blanc, et le pavé même » est incrusté de grandes pièces de marbre, de différentes » couleurs. Le porphyre, de même que les colonnes de » bronze et de marbre, proviennent de l'église de Bethléem,

» de celle du Saint-Sépulcre et des autres qui ont été dé- » molies par les Turcs. Il y a trente-deux colonnes, sur deux » rangs, pour soutenir la voûte. On voit sur le sol une pierre » qui paraît être de marbre noir, ayant deux pieds et demi » en carré, et qui s'élève un peu au-dessus du pavé. On re- » marque dans cette pierre vingt-trois trous, qui semble- » raient avoir reçu des clous, à une autre époque, mais je » n'en connais point l'usage, et les mahométans eux-mêmes » n'en savent pas plus. Ils croient fermement, il est vrai, » que les prophètes mettaient les pieds sur cette pierre lors- » qu'ils descendaient de cheval pour entrer au temple, et » que ce fut aussi sur cette même pierre que Mahomet des- » cendit, à son retour de l'Arabie Heureuse, après le voyage » qu'il avait fait en paradis pour traiter avec Dieu certaines » affaires de la plus haute importance. »

Note I, page 244.

MISSIONS DE TERRE SAINTE.

1° Alexandrie d'Egypte, avec une communauté et un collége dirigé par les Frères des écoles chrétiennes. 2° La mission de Jaffa, avec six religieux et une école. 3° La mission de Ramlah, avec trois religieux. 4° Saint-Jean de Judée, avec six religieux. 5° Nazareth, avec une communauté complète. 6° Saint-Jean d'Acre, avec trois religieux. 7° Saïde, avec trois religieux. 8° Beyrouth, avec trois religieux. 9° Alep, avec trois religieux. 10° Damas, avec six religieux. 11° Tripoli, avec trois religieux. 12° Nicosie, avec trois religieux. 13° Larnica, avec trois religieux. 14° Lariza, avec trois religieux. 15° Rosette, avec trois religieux. 16° Bethléem, avec une communauté complète. Tous ces couvents ont une église publique et des écoles pour les deux sexes. 17° Le Caire, avec une communauté complète. 18° Jérusalem, qui est le

centre de toutes ces missions, renferme deux couvents : celui du Saint-Sépulcre, avec douze religieux, et celui de Saint-Sauveur, avec soixante. Elle soutient en outre les pensionnats des sœurs de Saint-Joseph, ainsi que leurs hôpitaux, et secourt également le patriarcat et le séminaire.

Note J, page 248.

Etat des sommes reçues par les missions de Terre sainte, pendant les années 1850 et 1851 :

Du Brésil,	6,500 écus.
De l'Espagne,	16,650
De Gênes,	4,200
De Turin,	3,500
De France,	450
De Calcutta,	500
De Milan,	2,850
De Naples,	14,500
De Bavière,	5,000
De Manille,	2,200
De Sicile,	4,800
De Livourne,	5,000
Du ministre général,	48,000
Total,	118,150

Nota. — Dans l'envoi du ministre général se trouvent comprises toutes les sommes reçues d'Amérique, des Etats pontificaux et de diverses autres parties de l'Europe.

Les dépenses absorbent les recettes, et elles comprennent le soutien de deux cent treize familles pauvres, entretenues dans la Terre sainte par les missions, le soutien des missions elles-mêmes, et celui des établissements énumérés dans la note précédente.

Note K, page 249.

En partant de Beyrouth pour Jérusalem, M. de Lamartine écrivait ce qui suit : « Monté à cheval, avec *dix-huit chevaux* » d'accompagnement ou de bagages, qui formaient la cara- » vane... » (*Voyage en Orient*, etc., tom. I[er], p. 271.) Ordinairement on prend plus d'hommes que de chevaux; mais admettons un nombre égal, voilà donc un total de dix-huit personnes et dix-huit bêtes de somme.

M. de Lamartine arrive à Nazareth le 12 octobre 1832 et en part le 21, ce qui fait un intervalle de huit jours : en déduisant les 14 et 15, employés à se rendre à Tibériade, il reste six jours entiers passés au couvent. Ordinairement, lors même que l'on est convenu avec les muletiers qu'ils se nourriront à leurs frais, l'usage exige que, si l'on reçoit l'hospitalité dans les couvents, chez les évêques ou bien chez les scheiks et les émirs, les personnes de la suite soient traitées comme les hôtes eux-mêmes, parce qu'elles ne trouvent pas toujours le moyen de vivre à leurs propres frais. Voilà donc *dix-huit personnes* de la suite de M. de Lamartine entretenues pendant *six jours entiers* dans le couvent, ce qui revient à la dépense de *cent huit personnes* pendant un jour.

Or, en partant, M. de Lamartine donna cinq cents piastres (125 francs), ce qui fait 1 franc 16 centimes pour le logement et la nourriture de chaque personne. On n'a compris dans ce calcul ni les chevaux, ni les provisions de voyage dont parle le grand poëte. « Tous les Pères espagnols et italiens » du couvent, dit-il, réunis dans la cour, au moment de » notre départ, se tiennent debout autour de nos chevaux, » et, tandis que les uns font des vœux et nous promettent » des prières pour le succès de notre voyage, d'autres nous » donnent des provisions fraîches, de bon pain *cuit la nuit* » *précédente*, des olives et du chocolat d'Espagne. » (Tom. I[er], p. 221.)

Chacun conviendra que les Pères, malgré la munificence d'un franc seize centimes par jour, avaient encore bien quelque droit à un peu de tabac, lors même que ce n'eût été que pour le chocolat d'Espagne et pour le pain qu'ils avaient cuit exprès à son intention pendant la nuit. Il est peu digne d'un homme qui passait pour le *prince des Francs*, de leur jeter au nez une poignée de piastres (*des pièces de* 25 *centimes*), surtout lorsqu'il donnait des *pièces d'or* à deux jeunes Syriennes, *pour les récompenser de s'être déshabillées et rhabillées sous les yeux de tout le monde!!!*

Note L, page 303.

LETTRE DU CLERGÉ ANGLICAN AUX PATRIARCHES SCHISMATIQUES.

« Au très saint seigneur Anthime, archevêque de Cons-
» tantinople, nouvelle Rome, et patriarche œcuménique; au
» très saint seigneur Hiérothée, pape et patriarche d'Alexan-
» drie, juge œcuménique; au très saint seigneur ***, pa-
» triarche d'Antioche et de tout l'Orient; au très saint sei-
» gneur Cyrille, patriarche de la cité sainte de Jérusalem et
» de toute la Palestine; au très saint synode gouvernant de
» toutes les Russies; au très saint synode du royaume de
» Grèce.

» Les soussignés, évêques, prêtres et diacres de l'Eglise ca-
» tholique d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, et les autres
» membres de leur communion, salut en Notre Seigneur.

» Très saints Pères en Jésus-Christ, l'unité de foi qui lie
» intimément les différentes branches de la sainte Eglise ca-
» tholique fait, comme dit l'Apôtre, que *lorsqu'un membre*
» *souffre, tous les membres souffrent avec lui.* Mais la souf-
» france devient plus douloureuse encore lorsqu'un frère
» donne un sujet de scandale à son frère; or, c'est précisé-
» ment ce qui arrive aujourd'hui, car, bien que vous ne

» connaissiez point l'Eglise d'Angleterre, ceci ne l'empêche » aucunement de sympathiser avec vous d'une manière fra- » ternelle, au sujet des scandales qui ont été causés par » nous en Orient. Nous ne sommes disposés en aucune ma- » nière à user de représailles lorsqu'on nous injurie, et nous » préférons, comme chrétiens et comme catholiques, rendre » le bien pour le mal. Il devient donc nécessaire de passer » en revue les événements qui ont eu lieu, afin qu'en » avouant franchement notre faute, nous puissions démon- » trer clairement notre innocence et faire que notre apologie » soit comprise plus facilement de tous.

» L'an 1841 de Notre Seigneur, il a paru convenable au » Révérend Père en Dieu Guillaume, alors par la grâce de » Dieu métropolitain de la sainte Eglise de Cantorbéry et » primat de toute l'Angleterre, d'envoyer à Jérusalem cer- » tain évêque, avec la mission de s'occuper des Anglais rési- » dant en Palestine et en Syrie. Mais l'autorité donnée à cet » évêque fut circonscrite dans certaines limites, au sujet des- » quelles il n'y avait point matière à méprise, car le même » archevêque métropolitain les précisait clairement dans les » lettres de recommandation adressées à Vos Saintetés. « Dans » la crainte, disait-il, que quelqu'un n'ignore pourquoi nous » avons envoyé notre frère, nous vous faisons savoir par les » présentes que nous l'avons invité à n'usurper en aucune » manière l'autorité qui vous appartient, à vous, évêques et » autres dignitaires chargés de gouverner les Eglises d'O- » rient; mais, tout au contraire, à vous rendre les honneurs » qui vous sont dus et à se montrer toujours prêt à favoriser » par tous les moyens qui sont en son pouvoir l'amour fra- » ternel, les relations amicales et la concorde.

» Nous sommes persuadés que notre bienaimé frère rem- » plira *ex animo*, consciencieusement et fidèlement le man- » dat qui lui est confié. Nous vous prions, au nom de Notre » Seigneur Jésus-Christ, de le recevoir comme un frère et » de l'aider de vos bons offices quand l'occasion s'en présen- » tera. Nous espérons que Votre Sainteté recevra cette com-

» munication comme un témoignage de notre respect, de » notre affection et du cordial désir que nous éprouvons de » renouveler ces relations amicales avec l'Eglise d'Orient, » qui ont été interrompues pendant tant de siècles, et dont » le rétablissement aura pour effet, avec la grâce de Dieu, » de mettre un terme aux divisions qui ont été l'origine des » calamités les plus désastreuses pour l'Eglise de Jésus- » Christ.

» L'évêque aujourd'hui dépositaire de cette autorité, en » négligeant totalement les ordres de notre dernier métro- » politain et en transgressant les injonctions qui limitent » son autorité, a manqué à l'Eglise orthodoxe d'Orient au » point de recevoir de son sein des prosélytes et d'en former » des congrégations schismatiques.

» Tels sont les motifs pour lesquels l'Eglise anglicane a » été mise en suspicion dans l'esprit de Vos Saintetés, comme » si elle faisait la guerre à la foi des temps antiques et osait » introduire secrètement des dogmes nouveaux.

» En conséquence, nous soussignés, évêques, prêtres et » diacres de l'Eglise anglo-catholique, déclarons ce qui suit :

» Nous protestons contre les actes accomplis ou poursuivis » en ce moment par cet évêque (le Révérend Dr Gobat), comme » émanant de lui seul et n'ayant reçu aucune sanction de » notre Eglise : nous répudions pareillement son prosélytisme » comme une violation de l'engagement pris en 1841, et » comme un acte constituant des infractions aux canons de » l'Eglise.

» Nous prions, en conséquence, Vos Saintetés de n'imputer » de tels scandales ni à nous, ni à notre Eglise. Nous espérons » que cette explication sera reçue dans un esprit amical, et » que vos prières continueront de s'élever vers le Ciel pour » la prospérité des saintes Eglises de Dieu et pour leur étroite » union entre elles.

» Nous signons cette protestation au mois d'août 1853. »

(Suivent onze cents signatures d'évêques et prêtres anglicans.)

PROTESTATION DES MÉTROPOLITAINS ANGLICANS CONTRE LA NOTE PRÉCÉDENTE.

« Attendu que certains ecclésiastiques ont adressé aux patriarches et synodes d'Orient un Mémoire dans lequel l'évêque anglican de Jérusalem est accusé d'avoir outrepassé l'objet de sa mission et introduit le schisme dans les Eglises d'Orient;

» Attendu que plusieurs des noms apposés à ce document sont ceux de personnages qui occupent des positions officielles dans l'Eglise unie d'Angleterre et d'Irlande, et que l'on pourrait supposer, du moins à l'étranger, qu'une censure ainsi portée contre ledit évêque, pour avoir agi sans l'aveu et l'autorité de son Eglise, ne peut émaner de personnes qui elles-mêmes ne sont revêtues d'aucune autorité.

» Pour ces motifs, nous, les métropolitains de l'Eglise unie d'Angleterre et d'Irlande, jugeons opportun de publier cette déclaration, pour que l'on sache que le Mémoire dont il s'agit n'émane en aucune manière de ladite Eglise, ni de personnes autorisées par elle à prononcer de telles décisions.

» Nous nous sommes déterminés à cette démarche publique, afin de prévenir le danger qui pourrait résulter pour notre propre Eglise de l'exemple du procédé irrégulier et sans autorité des signataires du Mémoire en question, comme aussi pour donner un témoignage de sympathie à notre frère l'évêque anglican de Jérusalem, dans la position pénible où il se trouve, et parce que nous sommes sûrs que sa conduite, dans les circonstances où il se trouve placé, sera toujours réglée par la sagesse de son jugement et de sa discrétion.

» 1er novembre 1853.

J.-B. Cantuar (Cantorbéry).
T. Ebor (Yorck).
Jean G. (Armagh).
Richard (Dublin). »

Note M, page 402.

FRAGMENT D'UNE ENCYCLIQUE DE PIE IX
du 6 janvier 1848.

« ... Ecoutez donc notre voix, vous tous, habitants de l'O-
» rient et des pays limitrophes, qui vous glorifiez du nom de
» chrétiens, mais qui n'êtes point en communion avec l'E-
» glise romaine; vous principalement qui, exerçant parmi
» eux les fonctions sacrées, marchez à leur tête par les hon-
» neurs ecclésiastiques dont vous êtes revêtus. Rappelez-vous
» la situation brillante où se trouvaient jadis vos Eglises,
» lorsqu'elles étaient étroitement unies avec les autres Eglises
» de l'univers par le lien précieux de l'unité, et voyez ensuite
» quel fruit elles ont recueilli de leurs dissensions, de ces
» dissensions qui ont empêché non-seulement l'unité avec
» les Eglises de l'Occident, mais encore l'unité de doctrine
» et d'autorité entre vous-mêmes.

» Rappelez-vous le symbole de foi que vous faites profes-
» sion de croire avec nous « la sainte Eglise, une, catholique
» et apostolique, » et jugez par là si cette unité de la sainte
» Eglise apostolique peut se rencontrer dans la division
» infinie de vos Eglises, lorsque vous-mêmes refusez de
» la reconnaître dans la communion de l'Eglise romaine,
» sous l'autorité de laquelle les autres innombrables Eglises
» ont toujours existé et existent dans l'univers entier, en ne
» formant qu'un seul et même corps. Pour comprendre la
» raison de cette unité, par laquelle doit briller l'Eglise ca-
» tholique, souvenez-vous de la prière qui est rapportée dans
» le saint Evangile selon saint Jean (1), prière que le Fils
» unique de Dieu adresse à son Père en faveur de ses dis-
» ciples : « Père saint, conservez en votre nom ceux que

(1) Joann., XVII, 12-20.

» vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un (d'esprit et de
» cœur), comme nous sommes un (de nature et de volonté).

» Ensuite il ajoute : « Je ne vous prie pas seulement pour
» eux, mais encore pour ceux qui doivent croire en moi par
» leur parole, afin que tous ensemble ils ne soient qu'un;
» comme vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous, de
» même ils ne soient qu'un en nous, afin que le monde croie
» que vous m'avez envoyé. Je leur ai donné la gloire que
» vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un (avec nous),
» comme nous sommes une même chose (vous et moi). Je
» suis en eux et vous en moi, afin qu'ils soient consommés
» dans l'unité (que nous avons vous et moi), et que le monde
» connaisse que vous m'avez envoyé, et que vous les avez
» aimés comme vous m'avez aimé moi-même. »

» Notre Seigneur Jésus-Christ, auteur du salut de tous les
» hommes, a placé en Pierre, le chef des Apôtres, à qui il a
» donné les clés du royaume des cieux (1), le fondement de son
» unique Eglise, contre laquelle les portes de l'enfer ne pré-
» vaudront jamais. Il a prié, en outre, pour lui, afin que sa foi
» ne défaille point, en lui ordonnant d'affermir aussi ses
» frères (2); enfin, il l'a chargé de paître ses agneaux et ses
» brebis (3), et, par là même, il lui a confié l'Eglise entière,
» qui consiste dans les vrais agneaux et les véritables brebis
» de Jésus-Christ.

» Toutes ces prérogatives appartiennent aux Souverains
» Pontifes de Rome, successeurs de Pierre, parce que, après
» Pierre, l'Eglise ne saurait demeurer privée du fondement
» sur lequel elle a été bâtie par Jésus-Christ, sur lequel elle
» doit subsister jusqu'à la consommation des siècles. C'est
» pour cela que saint Irénée, disciple de Polycarpe, qui l'a-
» vait été lui-même de l'apôtre saint Jean, et ensuite évêque
» de Lyon, saint Irénée, disons-nous, que tous les chrétiens

(1) Matth., XVI, 18-19.
(2) Luc., XXII, 31-32.
(3) Joann., XXI, 15.

» de l'Orient et de l'Occident regardent comme l'une des » plus brillantes lumières de l'antiquité chrétienne, voulant » défendre contre les hérétiques de son temps la doctrine » apostolique, croit inutile d'énumérer la succession de toutes » les Eglises qui ont reçu leur origine des Apôtres, affirmant » qu'il lui suffit de citer contre eux la doctrine de l'Eglise ro- » maine, et dit : « Il est nécessaire que l'Eglise entière, c'est- » à-dire que tous les fidèles de l'univers entier se mettent » d'accord avec l'Eglise de Rome, à cause de la préémi- » nence de cette Eglise, dans laquelle, relativement à tout ce » que croient les fidèles, on a conservé la tradition trans- » mise par les Apôtres (1). »

» Nous savons que tous vos soins tendent à veiller à la » conservation de la doctrine de vos ancêtres. Suivez donc » les anciens évêques et les fidèles des provinces d'Orient, » parmi lesquelles il existe d'innombrables preuves qu'ils » ont reconnu avec les Occidentaux la vénérable suprématie » des évêques de Rome. Parmi les nombreux exemples qui » appuient cette assertion (en outre du passage déjà cité de » saint Irénée), nous rappellerons ici ce qui se passa au qua- » trième siècle, lors du jugement d'Athanase, évêque d'A- » lexandrie, si célèbre par sa sainteté, sa science et son zèle » pastoral.

» Condamné injustement par quelques évêques de l'Eglise » d'Orient, et chassé de son siége par le synode de Tyr, il » vint à Rome, où arrivèrent également d'autres évêques » d'Orient, expulsés non moins injustement de leurs siéges. » L'évêque de Rome (notre prédécesseur Jules) ayant voulu » connaître par lui-même les difficultés suscitées à ces trois » prélats, et trouvant qu'ils étaient d'accord avec la foi de » Nicée, de même qu'avec son sentiment personnel, les admit » à la communion; et comme, en vertu de la prééminence » du Saint Siége, il est chargé du soin de tous, il leur rendit » à chacun leur Eglise. Il écrivit, en outre, aux évêques d'O-

(1) Saint IRÉNÉE, liv. III *contre les hérésies*, chap. III

» rient « pour les réprimander de n'avoir pas jugé convena-
» blement dans cette affaire, et d'avoir troublé la paix des
» Eglises (1). »

» Au commencement du cinquième siècle, Jean Chrysos-
» tôme, archevêque de Constantinople, personnage très il-
» lustre, ayant été condamné injurieusement dans le concile
» de Chalcédoine, eut recours au Siége apostolique par des
» lettres, par des envoyés spéciaux, et son innocence fut re-
» connue solennellement par Innocent, notre prédécesseur (2).

» On trouve encore un autre exemple de la vénération de
» vos pères pour la suprématie des évêques de Rome, au
» concile de Chalcédoine, en l'année 451. Les évêques, qui
» s'y réunirent au nombre de six cents, et qui, à peu d'ex-
» ceptions près, étaient de l'Orient, après avoir entendu la
» lecture des lettres de saint Léon le Grand, Souverain Pon-
» tife de Rome, s'écrièrent, dans le second acte du concile :
« C'est Pierre qui vient de parler ainsi par la bouche de
» Léon. » Ensuite, après que le concile eut terminé ses tra-
» vaux, sous la présidence des légats du Souverain Pontife,
» les Pères du concile, en exposant leurs actes à Léon, assu-
» rent que c'est lui qui présidait, par le moyen de ses légats,
» les évêques réunis, comme la tête préside les membres (3).

» Nous pourrions citer encore, non-seulement d'après les
» actes du concile de Chalcédoine, mais d'après l'histoire
» même des autres anciens conciles d'Orient, beaucoup
» d'autres preuves qui témoignent évidemment que les
» évêques de Rome ont occupé le premier rang dans les con-
» ciles, principalement dans les conciles généraux, et que

(1) SOZOMÈNE, *Histoire ecclésiastique*, liv. III. Saint Athanase lui-même expose ces détails dans son apologie contre les ariens.

(2) Ces deux lettres de saint Chrysostôme à saint Innocent et de saint Innocent à saint Chrysostôme, adressées au clergé ainsi qu'aux fidèles de Constantinople, se trouvent dans le tome III des *Œuvres de saint Chrysostôme*, édit. Maur., pages 515 et suiv.

(3) LABBE, *Histoire des Conciles*, t. IV, édition de Venise, pages 1235 et 1755.

» leur autorité a été invoquée avant comme après la réunion » de toutes ces assemblées. Nous pourrions citer, en outre, » plusieurs actes et écrits des Pères et des anciens écrivains » orientaux, qui prouvent que la suprématie des évêques de » Rome était solidement établie en Orient, parmi vos an- » cêtres.

» Mais comme ce récit nous conduirait trop loin, et qu'il » suffit de ce que nous avons dit pour démontrer la vérité du » fait, nous rappellerons, pour terminer, la conduite tenue » par les fidèles de Corinthe dans les temps les plus reculés, » c'est-à-dire au siècle des Apôtres et au milieu des dissen- » sions qui ont tant troublé cette Eglise. Les Corinthiens » remirent à Fortunat, qui partait pour Rome, des lettres » dans lesquelles ils exposaient leurs dissensions à saint Clé- » ment, chef suprême de l'Eglise romaine; Clément, après » avoir examiné l'affaire avec soin, répondit par le même » Fortunat, et par ses légats Claude, Eusèbe et Valère Viton, » qui portèrent à Corinthe la fameuse lettre du saint Pontife » de l'Eglise romaine, lettre tellement mémorable pour les » Corinthiens et les autres chrétiens de l'Orient, que long- » temps après on la lisait encore publiquement dans quel- » ques églises (1).

» Pour tous ces motifs, nous vous exhortons à retourner, » sans plus tarder, à la communion avec ce saint Siége de » l'apôtre Pierre, qui est le fondement de la véritable Eglise » de Jésus-Christ, comme le prouvent la tradition de vos » ancêtres, celle des anciens Pères et les paroles de Notre » Seigneur Jésus-Christ lui-même dans les saints Evangiles: » parce que ceux qui ont voulu se séparer de cette pierre » inébranlable sur laquelle cette Eglise a été divinement » bâtie, ne peuvent être dans la communion de la sainte » Eglise une, catholique et apostolique.

(1) EUSÈBE, *Histoire ecclésiastique*, liv. III, chap. XVI; et Denis, évêque de Corinthe, dont le témoignage s'accorde avec celui d'Eusèbe, liv. IV, chap. XXIII.

» Il n'est aucune raison que vous puissiez opposer pour » différer votre retour à la véritable Eglise et à la commu- » nion de ce saint Siége. Vous savez que dans tout ce qui est » relatif à la confession de la sainte religion, il n'est aucune » tribulation que l'on ne doive supporter, soit pour la gloire » de Jésus-Christ, soit en vue de la rémunération éternelle. » Pour ce qui nous concerne, nous pouvons vous affirmer » que nous ne désirons autre chose que de suivre la coutume » inviolablement observée par le Saint Siége, en vous ou- » vrant nos bras avec bienveillance et tendresse paternelle, » lorsque vous rentrerez dans notre communion, bien loin » de songer à vous affliger par quelque proscription sévère.

» Nous ne vous imposons pour cela d'autres obligations » que ces deux choses nécessaires, à savoir : lorsque vous » entrerez dans l'unité, de vous mettre d'accord avec nous, » dans la confession de la véritable foi que garde et enseigne » l'Eglise catholique, et de conserver la communion avec » cette même Eglise et avec le siége de saint Pierre. Pour » ce qui concerne votre Rituel sacré, il faudra laisser de côté » tout ce qui a été adopté depuis la séparation, et qui se » trouve en contradiction avec la foi même et l'unité catho- » lique. Après que vous aurez supprimé ces choses, nous vous » autoriserons à conserver intactes vos antiques liturgies de » l'Orient, que nous honorons beaucoup, ainsi que nous l'a- » vons dit, et que nos prédécesseurs ont honorées eux- » mêmes à cause de leur vénérable antiquité et de leurs cé- » rémonies, très propres à entretenir la dévotion.

» Nous avons décidé, en outre, au sujet de ceux qui ont » reçu les ordres sacrés, au sujet des évêques et des prêtres » de ces pays qui effectueront leur retour à l'unité catholi- » que, de suivre l'exemple de nos prédécesseurs anciens et » modernes, en leur conservant leurs rangs et leurs dignités, » afin d'employer leur coopération, concurremment avec » celle du clergé catholique d'Orient, pour la conservation » et l'extension de la religion catholique parmi leurs com- » patriotes.

» Enfin, nous ouvrons nos bras, avec la même bienveil-
» lance, non-seulement aux prêtres qui rentreront dans
» notre communion, mais aussi aux laïques et à tous les ca-
» tholiques de l'Orient. Il nous sera très agréable d'employer
» tous nos efforts pour vous diriger convenablement dans
» tout ce qui vous concerne.

» Daigne le Dieu des miséricordes donner la force et la
» puissance à nos paroles ! Puisse-t-il bénir les travaux de
» nos frères et de nos bienaimés fils, qui ont pris à leur
» charge le salut de vos âmes! Dieu veuille réjouir notre
» faiblesse en nous montrant l'unité catholique enfin réta-
» blie parmi les chrétiens d'Orient, afin que par cette unité
» nous recevions une assistance nouvelle pour transmettre
» la véritable foi de Jésus-Christ aux contrées encore étran-
» gères à l'Evangile. Nous ne cessons de demander cette
» grâce dans toutes nos prières et supplications au Dieu des
» miséricordes et au Père des lumières, par l'intercession de
» son Fils unique, notre Sauveur. Dans cette vue, nous ne
» cessons d'invoquer la protection de la Vierge Marie, mère
» de Dieu, des saints Apôtres, des martyrs et des saints
» Pères, dont les prédications, le sang, les vertus et les
» œuvres ont propagé et conservé la foi véritable en Orient.
» Nous éprouvons un vif désir de nous féliciter avec vous
» de votre rentrée au sein de l'Eglise catholique et de vous
» bénir comme nos frères et nos fils.

» Dans ces dispositions, nous suivons avec l'œil d'une vive
» tendresse paternelle tous les chrétiens d'Orient et des pays
» limitrophes, et aux patriarches catholiques, métropolitains,
» archevêques, évêques, aux membres du clergé ainsi qu'aux
» fidèles, nous donnons affectueusement notre bénédiction
» apostolique. »

Note N, page 417.

Nous avons lieu de croire que la charité de l'auteur lui a fait illusion sur ce point, et nous sommes certain, en outre, que l'habit ecclésiastique l'aura mis à l'abri des provocations grossières auxquelles tous les étrangers sont en butte, à Naples, tant le jour que la nuit. Quiconque a séjourné plus ou moins longtemps dans cette célèbre capitale sait combien la pudeur chrétienne est offensée, en plein jour, au sein des quartiers les plus populeux et dans le voisinage des principaux établissements publics (cafés, bureaux des postes, théâtres, etc.), par les plus immorales et les plus immondes *propositions.* (*Note de l'un des traducteurs.*)

Note O, page 478.

Trente étudiants se présentèrent pour suivre les cours de MM. Lacordaire, de Montalembert et de Coux, professeurs sans brevet de l'Université. Celle-ci réclama, invoqua ses priviléges, et bientôt un commissaire de police, avec les insignes de ses fonctions, se présenta à l'école, rue des Beaux-Arts, ordonnant aux maîtres de se taire et aux élèves de se disperser.

L'auteur des *Contemporains illustres*, témoin de cette scène, qui se passait dans son voisinage, nous permettra d'emprunter une partie de son récit.

« Au nom de la loi, cria le commissaire, je somme les en-
» fants ici présents de se retirer.

» Lacordaire se tourna vers les enfants et dit : Au nom de
» vos parents, dont j'ai l'autorité, je vous ordonne de rester.

» Les deux sommations contradictoires se renouvelèrent
» trois fois; les enfants ne bougeaient pas. Enfin, le com-

» missaire fut obligé d'aller chercher des sergents de ville, » qui firent évacuer la salle par la force.

» On mit les scellés sur la porte, et les trois maîtres d'é- » cole furent traduits devant les tribunaux. Dans l'intervalle, » M. de Montalembert, appelé à la pairie par la mort de son » père, réclama la juridiction de la chambre où il venait » d'entrer et y conduisit avec lui ses co-accusés.

» Ils furent condamnés, ajoute M. de Loménie; mais ils » eurent la satisfaction de prononcer chacun devant la plus » haute cour du royaume un très beau discours contre Bos- » suet, les maximes gallicanes, les concordats et la tyrannie » du gouvernement. »

Lacordaire, devenu depuis religieux et provincial des Dominicains de France et de Belgique, a fondé deux grands colléges, dirigés par des prêtres de l'institut enseignant de saint Dominique, dont il est supérieur en France.

Note P, page 518.

La politique de Jacques Muller, comme celle de beaucoup d'autres, se réduisait à une brutale ignorance. Son frère et lui venaient de tomber en faillite. On fit briller à ces yeux grossièrement avides quelques pièces d'or; on leur persuada que l'impunité leur était acquise d'avance, et Muller prit la détermination de frapper le coup qui devait l'enrichir. Il avait été soumis à l'influence de ses maîtres en révolution. Husler, le colonel Ineichen, Schmidli, le capitaine Corragioni et surtout Joseph Buhler, l'avaient encouragé, pressé et décidé à force de promesses. Après plusieurs tentatives infructueuses, il consomma, dans la nuit du 19 au 20 juillet, le crime dont les corps francs étaient les commanditaires. Voici de quelle manière Muller l'a raconté lui-même dans son dernier interrogatoire.

« Venu à Ebersol pour la troisième fois, je me rendis

» d'abord à la place où j'avais scié l'échelle, et je trouvai les » deux morceaux appuyés obliquement sur un chevalet. Cela » me parut curieux et m'ôta presque le courage.

» J'écoutai pour savoir si personne ne s'était levé. Tout » était tranquille. Je pris le morceau inférieur de l'échelle, » qui était le plus fort, et je le plaçai près de la fenêtre d'en » bas, dans le coin du côté de Gunikon. Pendant ce temps, » j'avais laissé la carabine près d'une pile de bois. La fenêtre » se laissa repousser très facilement et sans bruit. (Soupirant.) » Ah ! j'entrai alors par la fenêtre qui venait d'être ouverte. » De la chambre on peut parvenir dans la cuisine, où je vis » brûler une lumière. De la cuisine j'entrai dans le corridor. » Alors j'ouvris la porte de la maison, et je n'eus besoin que » de tirer un verrou de fer; la serrure n'était pas fermée.

» La porte se laissa ouvrir sans faire le moindre bruit, une » souris même n'aurait rien entendu. Ensuite j'essayai d'ouvrir » la porte de la chambre à coucher de Leu. Cela se fit douce- » ment, la porte heurta seulement le petit lit où était couché » le petit enfant. A gauche, je vis, pendus à la muraille, des » habits de femme; il s'en trouvait aussi sur le premier lit, » dans le second j'aperçus Leu.

» Par le clair de lune, il faisait presque aussi clair dans » cette chambre que dans celle où je suis maintenant. Il était » couché ; il n'était pas entièrement couvert. La couverture » était de couleur blanche, autant que je puis me rappeler. » Après avoir ainsi tout observé, je sortis de la maison : je » réfléchis encore une fois à ce que je voulais faire, et il me » prenait peur. Je bus alors pour environ un batz de kirsch- » wasser que j'avais avec moi, et alors je me dis : Il faut ce- » pendant que cela soit.

» Sur ces entrefaites, j'entendis quelqu'un monter à la hâte » la rue près de la maison de Leu, et je restai à attendre » dans le corridor, en cas que la personne voulût entrer dans » la maison. — Si seulement cela était arrivé ! — Mais j'en- » tendis les pas s'éloigner de la maison, et alors j'entrai.

» La lumière dans la cuisine ne brûlait plus. Peut-être

» avait-elle été éteinte par le courant d'air produit par les » portes ouvertes. A la porte de la chambre à coucher, un » pied dans la chambre, un pied sur le seuil, je mis mon » arme en joue, visant au milieu du corps autant que je » le pensais, et je pressai la détente. (Poussant un profond » soupir.) Le coup partit, et j'entendis encore le cri : Jésus, » Marie ! Je crus que c'était lui qui avait poussé ce cri, et je » pensai que je pouvais ne pas l'avoir frappé mortellement.

» Je m'enfuis aussi vite que possible. Je courus de toutes » mes forces par le chemin déjà indiqué, et ne m'arrêtai » nulle part. A trois heures environ j'arrivai à Stechenram. » J'entrai par le derrière de la maison, par la porte de la cave, » par laquelle j'étais aussi sorti. Je montai aussitôt dans la » chambre à coucher, située au haut de la maison, je le crois » du moins ; mais je ne puis plus le dire positivement. (Pleu- » rant.) Oh ! si seulement ce n'eût pas été l'argent ! Que je » suis horriblement malheureux (1) ! »

Note Q, page 526.

Pendant la quarantaine de trois jours à laquelle nous fûmes soumis par la police, à Alexandrie d'Egypte, M. Bernard, jeune séminariste de Saint-Sulpice et moi, nous eûmes occasion d'être témoins d'un de ces faits qui dévoilent la conscience des individus. Il y avait avec nous en quarantaine quelques réfugiés de Toscane et des Etats pontificaux, auxquels on envoya de la ville quelques journaux, où ils lurent la nouvelle de la mort subite de Gioberti. La triste fin de cet homme, qui avait si chaleureusement défendu leur cause, loin de leur arracher le moindre signe de compassion, leur fit vomir contre lui toute sorte d'injures. Gioberti, jadis un héros pour eux, n'était déjà plus à leurs yeux qu'un diable et... !!!

(1) Crétineau-Joly, *Histoire du Sonderbund*, ch. ix.

Note R, page 565.

Circulaire du gouvernement espagnol.

Le gouvernement de Sa Majesté est déterminé à faire pour le pape tout ce qui sera nécessaire, jusqu'à ce qu'il puisse le rétablir dans un état d'indépendance et de dignité qui lui permette de remplir librement ses fonctions sacrées.

Dans cette vue, le gouvernement espagnol, informé de la fuite du Souverain Pontife, s'est adressé au gouvernement français, qui lui a déclaré qu'il était disposé à protéger, de son côté, la liberté du Saint Père. Ces négociations pourraient néanmoins être considérées comme insuffisantes, lorsqu'on examine la tournure qu'ont prise les affaires de Rome, car il ne s'agit plus simplement ici de protéger la liberté du pape, mais de rétablir son autorité d'une manière permanente et de l'assurer contre toute violence à l'avenir.

V. E. n'ignore point que les gouvernements catholiques ont toujours considéré comme un devoir sacré pour eux de garantir la souveraineté du pape et d'assurer l'indépendance de sa position. Cette position est d'un si haut intérêt pour les Etats chrétiens, qu'elle ne peut, en aucune manière, demeurer à la discrétion d'une aussi minime portion de la catholicité que les Etats romains. L'Espagne croit que les puissances catholiques ne voudront pas abandonner la liberté du Pontife à la discrétion de la ville de Rome, et ne permettront point que, au moment où toutes les nations catholiques s'empressent de donner au pape des témoignages d'un profond respect, une ville d'Italie outrage sa dignité et prétende le placer sous une dépendance dont elle pourrait un jour abuser comme pouvoir religieux.

Pour tous ces motifs divers, le gouvernement de Sa Majesté croit devoir inviter les autres puissances catholiques à discuter les moyens qu'il convient d'adopter pour éviter les maux que l'avenir nous réserve, si l'état actuel des choses

venait malheureusement à se prolonger. Dans cette vue, le gouvernement de Sa Majesté s'est adressé aux cabinets de France, d'Autriche, de Bavière, de Sardaigne, de Toscane et de Naples, pour les inviter à nommer des plénipotentiaires et à désigner le lieu où ils devront se réunir.

Afin d'éviter tout retard, Sa Majesté propose Madrid, ou toute autre ville d'Espagne située sur la Méditerranée, tant à cause de la tranquillité dont jouit la Péninsule, qu'en considération de la situation de ses villes maritimes. Comme il s'agit ici uniquement d'une question catholique, l'Espagne semble désignée tout naturellement pour prendre l'initiative de pareilles négociations.

Pedro de Pidal.

Madrid, etc.

FIN.

ERRATA.

Page 345, ligne 17, au lieu de *paissaient, la nuit, dans les champs*, lisez *passaient la nuit.*

Page 518, au bas de la page, au lieu de *voir la note O*, lisez *voir la note P.*

Page 526, au bas de la page, au lieu de *voir la note P*, lisez *voir la note Q.*

Page 565, au bas de la page, au lieu de *voir la note Q*, lisez *voir la note R.*

TABLE DES MATIÈRES.



FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 08 07 06 0